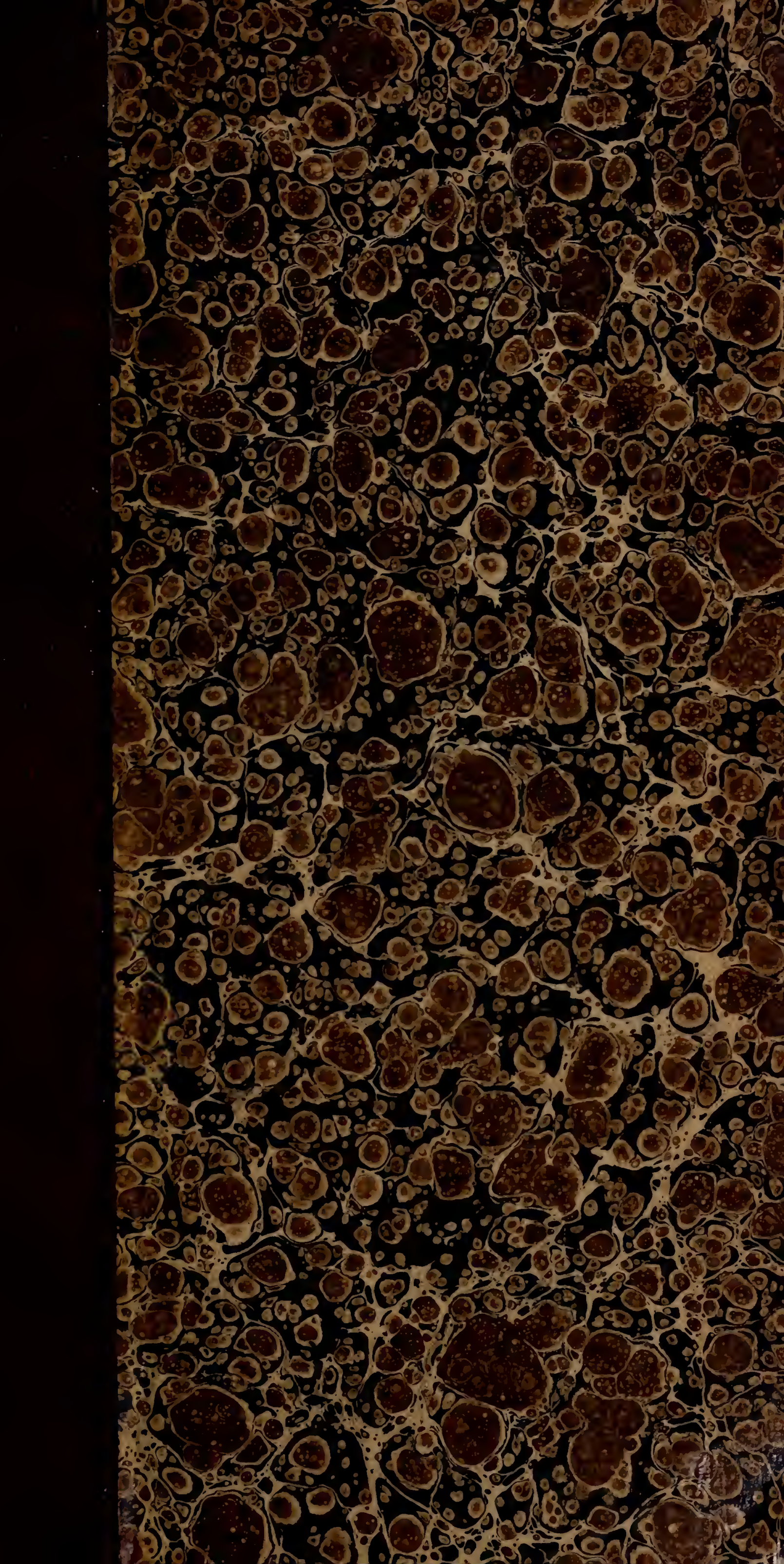
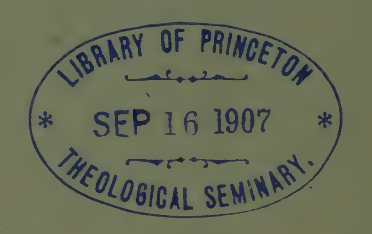




JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET

13, RUE CUJAS. — 1886

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TROISIÈME SÉRIE — ONZIÈME ANNÉE

SOIXANTE ET UNIÈME ANNÉE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

26, RUE DES FOSSÉS SAINT-JACQUES, 26

1886



MOLETSANE

CHEF DES BATAUNGS

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, 23 décembre 1885.

A l'entrée de la nouvelle année, nous nous sentons pressés d'adresser aux amis des missions une importante requête. Nous leur demandons de redoubler avec nous de prières pour notre œuvre et pour nos ouvriers.

Tout, dans la situation de cette œuvre, nous invite à la prière : aussi bien les délivrances passées que le souvenir de nos épreuves et les difficultés qui nous restent à surmonter.

Nos lecteurs trouveront, dans la suite de ces pages, la bonne et grande nouvelle que l'expédition que dirige M. Coillard a heureusement franchi le Zambèze et est arrivée ainsi à son but, le pays des Barotsis. Et ce passage redouté s'est effectué sans accident et sans perte d'aucune sorte.

Du Lessouto aussi nous viennent de bonnes nouvelles : la lutte contre l'eau-de-vie se poursuit, et ce terrible ennemi bat actuellement en retraite. On a vu d'autre part, par la statistique

publiée il y a un mois, que l'Eglise est en progrès, et qu'à côté de grandes faiblesses nos missionnaires peuvent aussi nous signaler de véritables succès.

Notre mission du Sénégal, si éprouvée encore cette année, a cependant survécu à toutes les épreuves qui l'ont atteinte, et une station nouvelle est en train de s'élever sur la route de l'intérieur. A Taïti, nos écoles, grâce au puissant renfort que nous avons pu leur envoyer, semblent entrer dans une nouvelle phase de prospérité.

Enfin, à Paris même, il nous a été donné, après un intérim de quelques années, de rouvrir les cours de la Maison des missions, dans des conditions qui permettent de donner tous les soins possibles à l'éducation de nos élèves.

Et si, à côté de ces grâces que chacun peut constater, nous pouvions mettre nos amis dans la confidence de celles moins apparentes, mais tout aussi réelles, dont nous avons été les témoins dans la marche de l'œuvre, ils comprendraient la reconnaissance qui nous remplit et notre désir de voir tous ceux qui portent avec nous la responsabilité de l'œuvre, invoquer toujours plus assidûment le secours et la bénédiction de Dieu sur les travaux de notre société.

Car ces délivrances dont nous avons été les objets, nous y voyons avant tout des exaucements. Et il nous semble que, de tous les événements de l'année écoulée, sort, à l'adresse des chrétiens véritables, une pressante exhortation à la confiance en Dieu et à la prière.

Cet appel, Dieu nous l'adresse d'ailleurs aussi par les travaux qu'il nous prépare pour l'année nouvelle et par les difficultés qui nous restent à résoudre. Ces travaux, ces obstacles, est-il nécessaire de les énumérer? Tout ami véritable des missions les connaît; en passant en revue les différentes branches de notre activité, il pourrait signaler, à côté des progrès accomplis, des tâches nouvelles à remplir; à côté des victoires remportées, de tristes défaites à réparer; à côté des triomphes de la foi et de la charité, des preuves trop nombreuses d'incrédulité, de langueur; à côté de l'œuvre du Saint-Esprit, les ravages

du péché et les humiliantes faiblesses de notre pauvre nature déchue.

Ah! chrétiens, amis de notre œuvre, que de motifs de prier pour vos missionnaires, pour leurs convertis, pour ceux qui dirigent leurs travaux! Pécheurs comme vous, ils ont besoin de vos intercessions plus encore que de vos dons, si nécessaires que soient d'ailleurs ces derniers.

La prière a été l'âme du réveil missionnaire du commencement de ce siècle. A cette époque, — nos premiers rapports en font foi, — les réunions des missions étaient avant tout des réunions de prières. Cet esprit d'oraison, partout répandu, a fait les beaux triomphes sur lesquels nous vivons encore. Depuis lors, nous nous sommes relâchés. On parle peut-être plus des missions aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, mais prie-t-on autant qu'alors? Le nombre des amis dévoués qui prennent fait et cause pour l'œuvre de Dieu, dans leurs prières de tous les jours, a-t-il augmenté ou diminué?

Pénétrée du besoin de réveiller parmi ses pasteurs l'esprit d'intercession, la grande Société des Missions anglicanes a provoqué la formation d'*unions missionnaires* dont le but est de raviver, par la prière en commun, le zèle pour l'œuvre de Dieu. Ah! puisse l'Esprit de Dieu nous accorder à tous, sous la forme qu'il voudra, et même sans forme nouvelle, un zèle tout nouveau pour la prière, pour la prière individuelle avant tout, pour cette prière sacerdotale qui nous fait embrasser devant Dieu la cause de l'humanité perdue et de l'armée de Christ, combattant pour la sauver; pour cette prière à la fois large et précise qui fait monter vers Dieu tout ensemble les soupirs de la création aspirant à la délivrance, et les requêtes de telle œuvre spéciale, de tel ouvrier dont on connaît les besoins et les difficultés!

Certes, demander pour notre Société de semblables prières, ce n'est pas demander peu de chose. C'est demander plus que de l'argent, c'est demander un effort fréquent, journalier, et dont sont seuls capables ceux qui ont appris du Sauveur lui-même à prier. Mais l'œuvre des missions n'a jamais prospéré

que par de semblables efforts. Qui dira ce que les prières des Eglises de Philippes, de Rome, de Thessalonique, de Corinthe, ont été pour le premier de tous les missionnaires, pour saint Paul? A en juger par la manière dont il les réclame, ces prières lui étaient indispensables, elles formaient le complément nécessaire de son activité.

« Seigneur, apprends-nous à prier! » Si cette requête est dans nos cœurs et qu'il se lève parmi nous, en grand nombre, des hommes de prière, sachant combattre pour notre œuvre devant Dieu, dans la solitude ou réunis à d'autres, nous verrons encore, dans notre mission, les choses magnifiques de Dieu!



LESSOUTO

M. CASALIS AU CHEF LETSIÉ

en réponse à son manifeste contre l'eau-de-vie.

Paris, 16 décembre 1885.

Salut, Letsié, chef et père des Bassoutos.

Tu n'as pas oublié le jour où tu vins à ma rencontre sur la rive du Calédon et me conduisis de là auprès de ton père et de ta mère, qui me reçurent avec tant d'amour, parce que leur cœur s'était ému en voyant que j'étais si jeune. Depuis ce jour jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais cessé de t'aimer.

Maintenant, moi, l'ancien de la mission évangélique de France parmi les Bassoutos, je viens à ta rencontre d'une manière qui me rappelle un peu le jour où Melchisédec alla trouver Abraham, comme il revenait de la défaite de Kédor-Lahomer. Tu viens de te battre avec un ennemi que vous appelez dans votre langue la *bière des blancs* et qui est, en effet, une boisson terrible et fort meurtrière. Tu as combattu vaillamment, quoique ce fût dans ta faiblesse. Ta conscience, par le secours de Dieu, s'était réveillée, tu tremblais pour toi-même,

pour tes enfants et pour ton peuple. C'est ce sentiment qui a fait de toi un guerrier, un homme fort. — Viens, prosternons-nous ensemble, toi et moi, qui sommes de vieux camarades. Louons, exaltons le Seigneur qui nous a montré encore une fois qu'il ne veut pas que les pécheurs périssent. Quant à l'ennemi lui-même, après avoir lu ton écrit dans la *Petite Lumière*, j'ai dit : Il est vraiment mort ; si quelqu'un voulait essayer de le ressusciter, tout le monde crierait : « Qu'il soit maudit ! »

Les années et divers accidents m'ont fort affaibli. Malgré cela, je puis dire que maintenant mon cœur a rajeuni. Il me dit : « Cherche un navire, va avec tes petits-enfants visiter encore une fois le pays que tu as tant aimé. » Et cependant j'avais bien peur de ce pays depuis un certain temps, craignant la honte d'y trouver la boisson des blancs. Je me disais : qu'est-il donc arrivé, par quelle porte cet ennemi est-il entré dans le Lessouto? Le père de Letsié et les autres fils de Mokhachane sont morts sans avoir jamais touché à ce poison. Bien qu'ils permissent qu'on fît de la bière du Lessouto, ils ne se la permettaient pas, pour ce qui les concernait personnellement.

Ces chefs étaient célèbres à cause de cela parmi les autres nations. On savait partout que, pour les maîtres du Lessouto, *l'ivresse et la folie étaient une seule et même chose*. Maintenant, Letsié, tu vas devenir célèbre comme l'était ton père. Pour moi, je puis bien dire que les règlements que tu viens de faire ont lavé mes yeux et que je pourrais aller au Lessouto sans crainte d'avoir à y rougir.

Ce n'est pas toi seulement qui as réjoui mon cœur, tes fils, Lérotholi, Maama, Moyèla et Béreng, l'ont fait, eux aussi. Ils te secondent et je leur crie d'ici : « Très bien ! très bien ! soyez fermes ! » On commence à m'écrire que Massoupa, ton frère, et d'autres veulent faire comme vous. Ce qui m'a aussi extrêmement réjoui, c'est d'apprendre que Mopéli, fils de Mokhachane, un autre de ces bien-aimés dont mon cœur ne s'était jamais détaché, a parcouru tout le Lessouto, disant à ceux qu'il rencontrait : « Jetons au loin la bière des blancs ! »

Qu'on chante alléluia à notre Père céleste. Donnez-lui tous vos cœurs, que personne ne lui refuse le sien !

Le Conseil des Pères de vos missionnaires, aussi bien que M. Boegner, leur secrétaire et le directeur de leur maison, M. Krüger, son aide, et M. Jousse, qui est en ce moment au milieu de nous, me chargent de vous dire que ces exhortations et ces salutations ne sont pas seulement les miennes ; ce sont aussi les leurs. Ils vous aiment beaucoup et prient constamment pour vous.

Salut, Letsié ; salut, frères et enfants de Letsié ; salut, peuple bien-aimé !

C'est moi,

EUGÈNE CASALIS.

Une lettre de M. Mabille, en date du 19 novembre, confirme les bonnes nouvelles que M. Dieterlen nous donnait il y a un mois, sur la cessation presque complète du trafic de l'eau-de-vie au Lessouto.

M. Mabille rappelle la lettre adressée aux chefs du pays par les missionnaires et le manifeste de Letsié dont nous avons publié la traduction il y a un mois, puis il ajoute : « En réponse aux prières de ses enfants, le Seigneur a permis que ces deux lettres eussent une influence à laquelle nous ne nous attendions nullement. Quelle petite foi que la nôtre ! Les débitants d'eau-de-vie ont été chassés ; ceux des Boers qui en importaient ont été mis à l'amende ; les uns ont dû payer mille francs, d'autres cinq cents francs. Depuis lors, les affaires politiques du pays vont aussi décidément mieux (1). »

(1) Voir, dans le *Petit Messager* de ce mois, une intéressante lettre de M. Dieterlen, racontant un des incidents de la lutte contre l'eau-de-vie.

ABRAHAM MOLETSANE, chef des Bataungs (1).

« PETITE LUMIÈRE DU LESSOUTO »
1er novembre 1885.

Le nom de ce chef et de ses gens a été inséparable de celui de M. Daumas aussi longtemps qu'il a vécu. Ils parlaient la même langue et avaient les mêmes mœurs que les Bassoutos, bien qu'ils fussent d'une tribu différente. Au commencement de ce siècle, ils vivaient sur un affluent du Vaal, le Tikoé, auquel on a donné depuis le nom de Zandrivier. Divers désastres les ayant forcés de se rapprocher du Calédon, ils firent la connaissance de M. Daumas à Mékuathleng. Gagnés par ses qualités aimables autant que par son zèle, ils demandèrent l'autorisation de s'établir auprès de lui. Elle leur fut généreusement accordée par Moshesh, qui depuis lors ne fit aucune différence entre eux et ses propres sujets.

Lorsque, par suite des arrangements faits avec les Boers par le gouverneur sir Ph. Wodehouse, Moletsane et ses gens durent quitter les terres qu'ils occupaient sur la rive droite du Calédon, Moshesh, pour leur compenser cette perte, les engagea à s'établir dans une annexe de Thabana-Morèna, portant le nom de Siloé, que dirigeait M. Maeder. C'est à Thabana-Morèna que Moletsane avec plusieurs autres convertis fut baptisé par M. Germond, le 24 avril 1871, et c'est à Siloé qu'il vient de mourir.

Après ces quelques mots d'introduction, nous allons reproduire, dans toute sa simplicité indigène, la notice funèbre qui vient de paraître dans la *Petite Lumière du Lessouto*.

E. C.

« Depuis quelque temps Moletsane s'était fort affaibli; il

(1) Le portrait de ce chef que nous publions en tête de ce numéro, est dû à un dessin de M. Christol, fait peu de temps avant la mort de Moletsane.

avait beaucoup de peine à marcher ; chacun croyait que sa fin approchait. Le 1er octobre, il comprit, lui aussi, que le Seigneur allait venir le chercher. Il rassembla tous ses enfants pour qu'ils vinssent lui faire leurs adieux. Quand ils furent réunis, il leur dit : « Je vous laisse la loi de vous aimer les uns les autres ; la haine gâte entièrement la vie de l'homme, tandis que l'amour la rend heureuse. » Parlant à ses fils, il les exhorta à ne pas se disputer. « Soyez comme un faisceau bien lié que rien ne peut rompre. » Après cela, il parla de sa foi ; il assura que, puisque le Seigneur avait pensé à le prendre à Lui, il n'y avait dans son cœur qu'une paix toute blanche.

« Le second jour du mois d'octobre, à l'heure du soir, l'âme de Moletsane sortit de la chair. Il s'était doucement endormi, il avait mis toute sa confiance en Jésus son Sauveur. On l'a inhumé le quatrième jour du mois, qui était un dimanche. Toute la tribu des Bataungs s'était rassemblée devant sa tombe. Le magistrat de Maféteng, M. Surmon, était présent ; le missionnaire d'Hermon était venu au nom de tous ses collègues du Lessouto. Celui de Moletsane, M. Maeder, était absent, l'état de ses jambes ne lui permettant pas de marcher depuis quatre mois. On a beaucoup pleuré en ne le voyant pas devant la tombe du chef. Le service funèbre a été présidé par M. Marzolff, de Thabana-Morèna.

« Plusieurs autres, tant missionnaires que fils du défunt, ont aussi pris la parole. Mafa avait été député par Letsié ; il a rendu témoignage à la sincérité de la foi de Moletsane. Quand il a eu fini son discours, on a rendu à la poussière ce qui était venu de la poussière, une prière a été faite et l'on s'est dispersé.

« En pensant à la mort de Moletsane, nous pouvons répéter ces paroles que David prononça jadis lorsqu'on tua un des guerriers d'Israël appelé Abner : « Sachez qu'aujourd'hui, un grand homme est tombé en Israël ». 2 Sam. III, 38.

« Moletsane était un grand homme de toute manière : par ses années, car il avait plus de 100 ans ; par son autorité, car il a gouverné un grand peuple ; par sa bravoure, car il a fait plu-

sieurs guerres; par sa famille, car il a eu de très nombreux enfants. En 1877 il en avait 111, sans compter ceux qui étaient morts.

« Mais ce qui montre surtout que c'était un brave, c'est qu'il a su se donner à Dieu, par une repentance sincère, renonçant à tout ce qui est mal dans ce monde. A son baptême il avait rendu un grand témoignage à la vérité en se séparant de ses vingt-deux femmes. Il a vécu depuis lors avec une seule, Sara, qui maintenant est restée accablée de douleur. On peut dire qu'un chef qui se convertit est un vrai brave. Plusieurs chefs ont essayé de se convertir, au Lessouto; mais presque tous sont retournés au paganisme et à ses pratiques. Moletsane, lui, a combattu ce combat et il en est sorti victorieux par le secours du Seigneur. Ce n'était pas un chrétien instruit, il n'a jamais pu prier à haute voix en public, mais il a laissé pour d'autres chefs un grand exemple : il leur a montré qu'un chef en se convertissant n'abandonne pas son peuple et n'affaiblit pas son autorité. Sa conversion ne l'a pas empêché d'être un vrai Mossouto. Oh ! si d'autres chefs pouvaient faire attention à cela, s'ils pouvaient cesser d'avoir peur de la foi et de l'empêcher d'entrer dans leur cœur !

« Que les fils de Moletsane se rappellent les recommandations de leur père ! Il a eu soin de désigner *Mokhélé* comme devant lui succéder. Oh ! qu'une paix parfaite protège et garde les orphelins que Moletsane a laissés ! »

Succès obtenus par l'école normale de Morija.
Bonnes nouvelles du Lessouto.

Nous extrayons les lignes suivantes d'une lettre adressée par M. le docteur Casalis à M. le baron L. de Bussierre, président de la Société, en date du 18 novembre 1885 :

« Vous apprendrez sans doute avec plaisir que cinq de nos élèves ont été brevetés par le surintendant général de l'éducation, à la suite du dernier concours tenu en octobre. Cet examen,

auquel prennent part tous les aspirants de la colonie, sans distinction de nationalité, a été assez difficile cette année. Je me fais un plaisir de vous transmettre par ce courrier les feuilles d'examen soumises aux candidats, avec la liste de ceux qui ont réussi (1). Vous voudrez bien ensuite l'envoyer à mon père et à M. Boegner, qui se réjouiront avec vous de la mesure d'encouragement que le Seigneur a bien voulu nous accorder. Un fait qui ne manquera pas de vous frapper également se présente pour la première fois dans notre institution ; le voici : les cinq aspirants brevetés ne se considèrent pas comme ayant terminé leur instruction ; ils ont demandé à rester encore à l'école et à recevoir un cours d'éducation supérieure à celle du brevet qu'ils viennent d'obtenir. Ceci nous encourage beaucoup et nous montre que nos élèves commencent à comprendre la grande valeur de l'instruction.

« Vous trouverez sous le pli des feuilles d'examen le programme d'un *concert* que nous avons eu à Morija avant la dispersion de leurs élèves pour les vacances. A l'exception des chœurs préparés et dirigés par notre grand musicien M. Mabille, tous les autres morceaux ont été étudiés et exécutés par des amateurs pris dans les rangs de nos élèves. La fanfare de Morija a terminé la soirée par quelques morceaux bien entraînants.

« Une autre nouvelle qui soulagera votre cœur est que la saison d'été se présente fort belle cette année, et qu'il est à espérer que nous aurons de magnifiques et abondantes récoltes. Que Dieu en soit béni, direz-vous avec nous ! Car, vraiment, nos pauvres Bassoutos ont passé par des temps difficiles dans certains districts du pays. Nous avons eu des pluies surabondantes au commencement de septembre et depuis nous avons des averses qui ont empêché la terre de se durcir complètement. Pour peu

(1) Cet examen, qui porte sur huit branches (grammaire, arithmétique, calligraphie, géographie et histoire, orthographe, pédagogie et sessouto), nous a semblé à peu près aussi difficile que celui que passent les candidats au brevet simple en France. (*Réd.*)

que cet état satisfaisant se continue, les natifs auront de la nourriture en quantité suffisante.

« Vous apprendrez aussi avec plaisir que le trafic de l'eau-de-vie a considérablement baissé ; espérons que cela est dû non seulement à la pauvreté des natifs, mais surtout à ce que leurs yeux se sont ouverts et ils ont vu qu'ils se ruinaient de fond en comble... »

E. Casalis.



Consécration de M. CHRISTOL

Comme nous l'avons annoncé il y a un mois, la consécration de M. Christol a eu lieu le 11 octobre, à Béthesda. Elle a été précédée, la veille, d'un examen où M. Christol a été appelé à exposer les principales doctrines bibliques. C'est M. Dieterlen qui avait été chargé, par la Conférence, de prononcer le discours d'usage. Écoutons-le rendre compte de la cérémonie :

Hermon, 17 octobre 1885.

L'église de Béthesda était comble ; chrétiens et païens s'y pressaient en foule ; plusieurs n'y purent pénétrer.

Nous avions décidé, d'accord avec le Comité, de nous conformer, pour la consécration de Christol, au cérémonial et au formulaire employés à Paris pour la consécration des missionnaires. Nous entrâmes donc en cortège. M. Christol s'assit en face de l'estrade qui, surmontée d'une table, sert de chaire, et le service commença par le chant d'un cantique, la prière et la lecture d'Esaïe VI. C'est moi qui fis le sermon de consécration, mais non sans trembler. D'abord un sermon de circonstance n'est pas mon affaire, ensuite j'avais comme auditeurs tous mes chers collègues du Lessouto, qui, je m'empresse de le dire, ne m'écoutaient pas pour me critiquer. Mais, quand on ne prêche jamais que devant un auditoire d'indigènes et de sa femme, on se sent un tant soit peu déconfit en présence de révérends blancs, quoi que l'on fasse pour ou-

blier leur présence. Le fait est que je fis beaucoup de fautes de sessouto. Quant au fond du sermon lui-même, j'ignore jusqu'à présent ce qu'on en a pensé. J'avais pris pour texte 1 Cor. IV, 1, et dis que le caractère essentiel du pasteur était d'être un serviteur de Christ et des hommes, que, pour dispenser les mystères de Dieu, il devait d'abord les connaître par des expériences personnelles et ensuite par les études. J'insistai beaucoup sur la nécessité des études, à cause de la présence de certains jeunes gens qui sont plus ou moins candidats au ministère par le fait qu'ils ont été élèves de M. Krüger. Bref, et pour en finir avec mon sermon, je dis, dans ma troisième partie, que le pasteur dispensait les mystères de Dieu par la prédication publique et privée, par l'administration des sacrements et par son exemple, et je terminai par quelques mots au récipiendaire.

Après moi, ce fut le tour de M. Christol, qui lut une courte allocution, où il exprimait ses sentiments et le désir qu'il avait de travailler fidèlement au bien de son troupeau et à l'évangélisation des païens. Le grand moment était venu. M. Mabille posa à Christol les questions d'usage, auxquelles il répondit : Oui, par la grâce de Dieu (en sessouto : É, ka thuso ea Molimo), en plaçant la main sur la Bible ouverte devant lui. Puis il s'agenouilla, nous lui imposâmes les mains pondant que M. Ellenberger priait pour lui. Quelques mots encore de M. Mabille, puis un chant et la prière finale, et la consécration était terminée.

L'auditoire semblait captivé par ce spectacle absolument nouveau pour lui. Tous les yeux étaient braqués sur l'estrade où se faisait la cérémonie. Sans doute le mystère, la nouveauté du fait, tout fit impression. Il y avait vraiment quelque chose de solennel et d'émouvant dans cet acte important. Le cérémonial observé ne fut pas sans produire un grand effet. Qui sait? Etant donné que les Bassoutos ont souvent l'imagination plus éveillée que l'intelligence et plus accessible que le cœur, il n'est pas impossible que le spectacle imposant que nous leur offrions sans le vouloir ait produit d'aussi profondes et même

de plus profondes impressions que les paroles mêmes qui ont été prononcées.

L'après-midi nous eûmes la Cène, et les gens se dispersèrent. Nous allâmes terminer la journée au bord de l'eau, près de la jolie rivière Maputsing, qui coule tout près de la station. C'est la promenade classique : on est à l'ombre de magnifiques saules plantés par M. Schrumpf et par M. Cochet père, l'eau coule claire et bleue sur un lit de gravier et de rochers qu'elle a peu à peu rongés... Nous avions à nous reposer et à nous détendre l'esprit : les saules, l'eau bleue, les poissons nous ont été d'un grand secours, et nous sommes remontés à la station au coucher du soleil, enchantés de notre journée. Au culte de famille du soir, M. Jacottet nous fit une petite méditation; nous chantâmes quelques « *Chants chrétiens* » favoris, et quand sonna le couvre-feu, chacun regagna ses quartiers avec une bonne conscience et un cœur joyeux.

H. D.

Une importante décision de la Conférence de Béthesda.

Le retour de M. Krüger avait laissé vacante la direction de la classe théologique ou pastorale de Morija. Pendant le stage qu'il a fait dans cette station, M. Jacottet a continué, dans la mesure du possible, l'instruction des quatre ou cinq jeunes gens formant cette classe. Sa nomination au poste de Thaba-Bossiou ayant laissé une fois de plus la classe théologique sans directeur, il a été jugé nécessaire de procéder à une nomination définitive. La Conférence s'est rencontrée avec le Comité pour penser qu'il convenait d'appeler à ces fonctions difficiles un homme qui joignît, à une solide instruction théologique, l'expérience de la vie missionnaire et la connaissance approfondie de la langue et du caractère des Bassoutos. M. Dieterlen, possédant ces divers titres, a été choisi à l'unanimité. Nos amis se joindront à nous pour demander à Dieu de ratifier ce choix

en mettant sa bénédiction sur les futurs pasteurs indigènes et sur leur professeur.



Dernières nouvelles du Béchuanaland.

Au commencement de novembre, sir Hercules Robinson, Haut-commissaire de la Reine, s'est rendu dans le pays des Béchuanas pour y installer M. Shippard comme gouverneur de cette nouvelle colonie. Le soin de la protéger contre toute atteinte aux droits des indigènes a été confié à un colonel Carrington. Il a été mis à la tête d'un corps de police composé de volontaires béchuanas et d'anciens soldats anglais.

Le cabinet britannique a trouvé exagérée et a refusé l'extension de territoire que le chef Khama lui avait proposée et à laquelle sir Charles Warren avait provisoirement consenti.

Les Matébélés de Lo-Bengula continuaient à se remuer et à donner de l'inquiétude au delà des terres réellement occupées par les sujets de Khama.



EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

LA BONNE SAISON A LESHOMA

(Fin.)

Leshoma, 11 juillet 1885.

Mon bien cher frère monsieur Boegner,

Votre excellente lettre du 25 février est venue, comme une brise vivifiante, faire du bien à vos amis du Zambèze. Nous l'avons lue en famille. Il fait bon de l'entendre encore, ce message devenu une devise : « *Confiance et courage.* » Oui, confiance et courage, dites-le-nous, répétez-le-nous. Vous en avez, vous; nous, nous en avons besoin. « Donnez-nous de votre huile. » Nous ne sommes pas plus vaillants qu'il ne faut. Leshoma, c'est

l'attente. Et, vous le savez, « l'attente différée fait languir le cœur ». Loin de nous pourtant le découragement : ce serait une injure au nom du Maître que nous servons, et qui nous a jusqu'ici portés comme sur des ailes d'aigle. Il semble même que la confiance et le courage soient plus naturels et plus faciles pour nous que pour vous, chers amis, car si notre foi a ses ténèbres et ses épreuves, elle a aussi ses encouragements, ses éclairs, qui nous permettent presque de faire quelques pas « par la vue ». Nous pensons à vous et à tous ces chers collaborateurs et collaboratrices que vous représentez et qui attendent avec une impatience bien légitime les nouvelles de la fondation définitive de la mission au Zambèze. A notre tour donc de recueillir votre précieux message et de vous le renvoyer comme un écho : *Confiance et courage.* J'ajouterai *patience.* Nous essayons de vous initier aux détails de notre vie et de vous faire connaître quelques-unes de nos difficultés; mais il ne faut pas que cela vous décourage, au contraire. Nous nous ouvrons à vous pour vous associer plus intimement à notre œuvre et vous mettre à même de prier pour nous en connaissance de cause. C'est, à mon avis, le fondement essentiel d'un intérêt réel et actif.

D'un autre côté, je tiens à vous le dire, nous ne vous oublions pas dans nos prières, à notre culte journalier de famille. C'est le samedi soir surtout que nous prions en commun pour vous et pour les souscripteurs de notre œuvre que nous connaissons déjà personnellement ou que nous ne connaîtrons qu'au ciel. Les élèves occupent une grande place dans nos pensées, et, quant au Comité, depuis notre visite en Europe, ce n'est pas seulement à nos yeux la direction la plus digne de respect et de confiance que je connaisse, mais ce sont des chrétiens éminents dont nous vénérons les noms et dont l'affection personnelle est pour nous du plus grand prix.

Nous attendons toujours le retour des « seigneurs de Seshéké ». Ils sont partis depuis plus de deux mois pour rendre hommage au roi Akufuna. Peut-être se battent-ils déjà pour lui, qui sait ? On assure que le parti de Lewanika (Robosi), défait par

Mataga, s'est réfugié dans l'île de Sampété, s'y recrute et guette le moment favorable pour reprendre l'offensive. En attendant, ils ont bloqué la route du fleuve, de sorte que par cette voie toute communication est devenue impossible entre cette partie du pays et la vallée. Voilà pourquoi nos bateaux ne sont pas arrivés. Dès que les chefs de Seshéké seront de retour, nous ferons passer un ou deux wagons et ferons le trajet par terre. Nous prendrons peu de bagages, car, dans l'état actuel du pays, il y a moins de sécurité que jamais. Et puis frayer une route à travers les sables et les bois, ce n'est pas petite affaire, surtout si, au lieu de passer le fleuve à Kazungula, au confluent du Linyanti (Chobe) et du Zambèze, nous sommes obligés de remonter et de traverser ces deux rivières l'une après l'autre, en démontant nos voitures chaque fois. C'est là, du reste, un petit souci ; ce qui nous inquiète à nous donner des cheveux gris, c'est la question de nos bœufs. Ils sont presque tous morts, non pas de la mouche *tsetsé*, comme on en a fait courir le bruit, mais d'une maladie contagieuse qui continue à balayer le bétail des marchands, bétail qui arrive de Mangwato et du Transvaal et n'est jamais venu dans le vallon ou dans les bois de Leshoma. Pour nous, c'est là un point bien noir, parce que c'est une question de finances.

Quoi qu'il en soit et de quelque manière que ce soit, nous irons nous installer dans la vallée. Notre ami Waddell, qui a maintenant repris sa bonne mine et ses forces, s'est mis avec courage à scier de l'acajou et à faire de petites fenêtres pour notre établissement de Séfula. Le luxe d'une fenêtre avec des vitres! C'est maintenant que nous l'apprécierons! Pendant six mois de l'année, le vent du sud-est souffle vers l'équateur : c'est le vent de la fièvre. Rien ne peut nous en garantir, ni les nattes, ni les couvertures que nous clouons aux ouvertures de notre chaumière. Nous avons, avec Middleton, fait un nouveau triage et préparé nos paquets. Nous sommes prêts. Je reviens d'un nouveau voyage en tombereau à Panda-Matenga avec Middleton. Les Jésuites, qui sont sur le point d'évacuer complètement le pays, nous ont donné l'hospitalité la plus cor-

diale. Cela n'a pas empêché que, comme précédemment, nous ne prissions la fièvre. Leshoma est décidément le point le plus salubre que nous eussions pu choisir. Et qui sait? Ces délais qui nous font bouillonner d'impatience n'auraient-ils pas pour but de nous acclimater? si tant est qu'on puisse s'acclimater au Zambèze. J'ai pu me procurer du blé, des brebis et des chèvres des Jésuites et quelques autres objets dont M. Jeanmairet et moi nous avions besoin. Savez-vous ce que j'ai payé ces chèvres? *Trois schellings!* ou 3 fr. 75! Ces messieurs y ont amplement trouvé leur compte, et nous aussi. Ces chèvres sont d'une race si abâtardie, si rachitique et si microscopique, qu'on peut en mettre une tout entière au pot pour faire de la soupe maigre. Quand, comme maintenant, en hiver, elles sont en mauvaise condition, leur carcasse pourrait servir de lanterne, et le goût du peu de viande qu'on y trouve est repoussant.

La saison a été extraordinairement sèche, tous les étangs sont taris, et c'est presque une impossibilité que de traverser le Khalahari. M. Westbeech, qui revient du Transvaal, a dû passer par le pays des Matébélés. Les nouvelles que lui et les Jésuites nous apportent sont des meilleures. On dit que, depuis deux mois et plus, Khama est devenu sujet britannique, et que les frontières des possessions anglaises s'étendent maintenant jusqu'au Zambèze ! Je m'en réjouis pour mon brave ami Khama, que les arrogants de Matébélés tiennent depuis tant d'années dans l'eau bouillante. Le commerce et la prospérité vont maintenant renaître avec la chasse et la sécurité. D'un autre côté, des rumeurs sur les intentions de Lo-Bengula au sujet des Mashikulumbos et des Barotsis ne sont pas très rassurantes. Mais nous pouvons rester tranquilles du moment que nous savons que c'est Dieu qui règne.

J'ai à vous communiquer une nouvelle qui ne manquera pas de vous faire plaisir, c'est celle des fiançailles de ma chère nièce avec M. Jeanmairet. L'époque du mariage ne sera fixée que quand nous aurons des nouvelles de la vallée. Cet événement-là nous permettra de fonder dès l'abord deux stations : une à Sesheké, et l'autre à Séfula. Les plans que nous avions

ébauchés en seront nécessairement modifiés, et il serait prématuré de vous faire des communications qui ne seraient après tout que des conjectures. Mais je tremble à la perspective de perdre notre bonne Elise. Ma chère femme est celle de nous tous qui a le plus souvent la fièvre; elle n'est plus la personne robuste que vous avez connue. Nous n'avons pas de fille dans la maison : que faire en cas de maladie et quand je devrai m'absenter? Et l'école, qui s'en chargera? Vous direz peut-être que c'est l'égoïsme qui parle. Je le reconnais, tout en sachant que Dieu y pourvoira. Nous la donnons toutefois sans regret, cette chère fille, heureux que ce soit pour l'œuvre du Zambèze. Le meilleur vœu que nous puissions former pour notre ami Jeanmairet et notre bien-aimée Elise, c'est qu'ils soient aussi heureux que nous l'avons été, nous. Je les recommande à vos prières et à celles des amis de notre œuvre.

F. Coillard.



LE PASSAGE DU ZAMBÈZE

Kazungula, 23 août 1885.

Kazungula et la rive gauche du Zambèze! C'est un pas de plus dans notre long pèlerinage. Nous avons franchi le fleuve, et nous sommes, enfin, dans le pays qui, depuis plus de six ans, était devenu l'objet de nos pensées et le but de nos aspirations. Je laisse à deviner si nos cœurs débordent de joie et de reconnaissance. Vous vous réjouirez avec nous, chers amis, et bénirez le Seigneur. Ce pays sera-t-il pour nous le pays de la promesse ou bien la fosse aux lions? L'un et l'autre, sans doute; mais le Dieu de Daniel, qui était celui des patriarches, est aussi le nôtre. Notre confiance est en lui. Nous nous inquiétons peu de l'avenir, le présent nous suffit.

Il y avait, si je m'en souviens bien, un petit nuage qui planait sur ma dernière lettre. Nous attendions des canots qui n'arrivaient pas, et de nouveaux troubles politiques avaient

éclaté à la vallée. On s'était battu, le sang avait coulé; mais il était douteux que la victoire remportée par les partisans du nouveau roi fût décisive. Nous attendions avec impatience le retour des chefs de Sesheké. Nous aurions voulu retenir le temps favorable qui fuyait avec la saison d'hiver. Le séjour de Leshoma qui menaçait de se prolonger indéfiniment, nous devenait tous les jours moins supportable. Aussi nos réunions de prières avaient-elles pris un caractère extraordinaire de sérieux et d'unité. Dès que nous apprîmes le retour des chefs, nous envoyâmes Middleton et Aaron demander à Morantsiane du secours pour traverser la rivière, et en même temps étudier la route que nous aurions à ouvrir. Nous nous attendions à toutes sortes d'objections et de délais, malgré nos ardentes prières. C'est toujours l'histoire des chrétiens de Jérusalem priant pour la délivrance de Pierre, et ne voulant pas croire qu'il était déjà là, frappant à la porte. Oh! gens de peu de foi! Morantsiane répondit que les chefs se tiendraient à notre service dès que nous le désirerions.

En même temps le chef exprimait le désir que l'un de nous restât à Sesheké. Notre ami Jeanmairet était tout désigné pour ce poste important. Dans une réunion solennelle, il fut proposé qu'Aaron irait à la vallée fonder une annexe, pendant que Léfi resterait à Mambova, chez Mokumba, à une distance raisonnable de Sesheké. « Ayez pitié de moi, nous disait Léfi, je ne suis pas vaillant, moi, je suis poltron. Je n'ai pas peur de la maladie qui est envoyée de Dieu; mais j'ai peur de vivre tout seul parmi ces sauvages-là. » Nous ne le pressâmes pas, voulant lui donner le temps de réfléchir. Mais après avoir prié, et avant de nous séparer, Léfi nous dit : « J'ai honte d'avoir parlé comme je l'ai fait. C'est un manque de confiance en Dieu. Je suis prêt à aller n'importe où. Je m'en remets à votre jugement. » C'était un beau triomphe de la foi chez un homme aussi pessimiste que cet ami.

Aaron, lui, semblait n'avoir aucune arrière-pensée. Il disait à Léfi : « Mon frère, Dieu est puissant pour nous garder. Si nous sommes encore aussi malades la saison prochaine que

nous l'avons été la dernière, je dirai : Nous serons *toujours* malades, c'est notre lot, et nous l'accepterons comme venant de Dieu. Et quant aux Zambéziens, lors même qu'ils sont de terribles sauvages, Dieu touchera leurs cœurs, et nous trouverons parmi eux des amis compatissants, qui s'attacheront à nous. Ç'a été notre expérience à Séléka. Dieu ne nous abandonnera pas. »

La question d'Esaïa était plus difficile à résoudre. Nous avons décidé qu'il resterait provisoirement à Sesheké pour aider M. Jeanmairet à ses travaux d'installation. Aaron restera cette année à Mambova avec Léfi, et nous rejoindra à la vallée l'année prochaine, si telle est la volonté de Dieu.

Une fois ces arrangements faits, le triage de nos bagages et nos emballages terminés, nous n'étions pas au bout de nos difficultés : nos hommes tombaient malades, ma nièce avait un érisypèle... Les santés rétablies, c'était la question des bœufs qui nous désespérait. Un de nos attelages est parti avec nos conducteurs bassoutos et l'évangéliste Andréas. Des quatre autres, un seul nous reste. J'en ai acheté un à Mangwato, qui vient d'arriver avec notre wagon; mais les bœufs de Leshoma, qui meurent de faim, et ceux qui viennent de voyager, n'ont que la peau sur le dos et sont d'une si grande faiblesse, que tous les matins nous devons en mettre un certain nombre sur pied pour les faire paître. Comment les pauvres bêtes pourront-elles traîner les voitures? Et de quelles charges peut-il être question? Notre embarras est extrême.

Un rayon de soleil fut le dernier dimanche que nous passâmes à Leshoma. C'était ce qu'on appelle, au Lessouto, une *fête*, le baptême de la femme de Léfi et celui de la petite fille d'Aaron, née à notre retour de la capitale, et peu après la mort de Filoloke. La chère enfant a été baptisée sous le nom significatif de *Matseliso*, « consolation ». Un grand nombre de Zambéziens, je veux dire une centaine, étaient présents. Qu'ont-ils compris à cette cérémonie que nous avons essayé de leur expliquer, et quelles impressions en ont-ils recueillies? Je l'ignore. Pour nous, elle était solennelle. Mais plus solennel encore fut

le repas sacré qu'une fois de plus et pour la première fois en public nous partagions ensemble... Dieu était là.

Enfin le jour du départ arriva. C'était le vendredi 14. Nous avions déjà envoyé au gué de Kazungula deux petites charges de bagages. On entasse ce qui reste dans le wagon de famille et une voiture de transport; deux jougs empruntés à nos deux attelages vont traîner le tombereau transformé en une vraie arche de Noé : petits chiens, chats, poules, canards, cochons, tout y a place. C'est un charivari qui aurait amusé les gens de loisir. Le soleil a disparu à l'horizon, le temps presse, car la mouche tsetsé hante encore les bois sans routes que nous devons traverser. Une fois les gros wagons attelés, on pense au tombereau. Ce sera l'affaire d'un instant... Nos Zambéziens, qui ont peur des bœufs: se sont cachés, et ce n'est pas sans peine que nous les remettons à leur poste. Mais on a beau chercher, on ne trouve que trois bœufs : le quatrième s'était avisé de se jeter dans une fosse que nous avions faite pour scier de long. Nous en abattons les bords, nous soulevons la bête, on lui mord la queue, on la tire par les cornes, rien n'y fait. Elle ne se prête à aucun de nos efforts. Force nous est d'abandonner la partie et de laisser le tombereau pour un autre voyage.

Il est huit heures et demie quand les voitures se mettent en branle, et pas de clair de lune. « Ho ! Ho ! » Qu'est-il donc déjà arrivé ? Mon wagon s'est jeté contre un pieux qui supportait mon pluviomètre et ce coquin de pieux a fracassé un marchepied que nous avions arrangé pour ma femme. Après cela nous roulons précipitamment au pied du coteau. Nous sommes en route. Patience ! Derrière nous retentit le cri d'alarme. Bœufs et wagons, nous crie-t-on, se sont précipités dans le parc des cochons ! Pauvre Esaïa ! il est loin d'être passé maître au métier de conducteur. A une heure et demie du matin, nous n'étions encore qu'à mi-chemin. J'aurais voulu faire la contre-partie du miracle de Josué, car nous étions en pleine région infestée par la mouche. Nous eûmes bien des incidents risibles dans ce court trajet. Ce qui n'empêche pas que nous arrivâmes épuisés et transis de froid, à quatre heures, au gué de Kazungula.

Voilà un bout de chemin qui compte. Heureusement que, dans peu de temps, la tsetsé aura complètement disparu et que l'on pourra faire le trajet en plein jour. Le chemin est ouvert, et il est bon, grâce à nos haches et à nos bêches. Les marchands ont fait tout ce qu'ils ont pu pour nous faire prendre une autre destination. Ils sentent que le monopole du commerce risque de leur échapper, et l'un d'eux parle déjà de venir s'établir ici. Du reste, je dois le dire, MM. Westbeech et Blockley se sont montrés obligeants. Mokumba, Ra-tau et d'autres chefs inférieurs arrivèrent bientôt avec une multitude de gens. Notre première entrevue me convainquit bientôt que c'était leur intention de nous tondre sans pitié. Nous convînmes de donner tout le travail à soixante-dix hommes pour autant de *setsiba*. Mais, après deux jours de quelques heures de travail, ils réclamèrent leur paiement. Ce fut une grève générale et force nous fut d'accepter un compromis. Prévoyant le retour de pareils ennuis, nous engageâmes un nombre d'hommes plus restreint, que releva une autre bande, et dès lors tout se fit avec ordre et entrain, si bien que nous pûmes même jouir de la nouveauté et de l'étrangeté des scènes animées qui se renouvelaient à chaque instant. C'était intéressant de voir les canots se croiser, chargés de nos colis, transportant nos chèvres, faisant nager chaque bœuf en lui soutenant la tête hors de l'eau par les cornes; mais plus imposant encore de voir les tentes de nos wagons avec les planchers qui faisaient radeaux, flotter entre les canots zambéziens à la remorque de notre bateau. Le passage s'est effectué jusqu'ici sans le moindre accident. Mais il n'a pas duré moins de huit jours, car le vent s'en est mêlé, et quand le vent souffle, que la rivière se courrouce et que les vagues s'amoncellent et écument, aucune pirogue n'oserait s'aventurer à prendre le large.

C'est vendredi dernier, le 21, que nous avons tous traversé, excepté les évangélistes et leurs familles. Nous prenions notre repas du soir dans un abri ouvert à tous les vents, quand les chefs soulevèrent la natte qui nous sert de porte et se blottirent près de nous parmi nos ballots. Ils nous apportaient des

nouvelles. Elles n'étaient pas bonnes. D'abord Ra-tau m'annonçait qu'un de ses villages était brûlé, et, chose étrange, c'était le village et la hutte même où avaient été déposés les bagages que j'ai apportés pour M. Arnold. Ils sont détruits, mais c'est là le moindre des soucis de l'ami Ra-tau, qui demande que je le console de ses pertes à lui par un gros présent. Le même malheur m'est arrivé à Sesheké aussi, il y a sept ans. Les bagages alors étaient du moins les miens. Des nouvelles plus graves, c'est que les partisans de Robosi se sont retirés, que ceux d'Akufuna ont couru aux armes, et qu'on se bat du côté des chutes de Gonye. Un express est venu appeler les chefs qui étaient ici, mais avec ordre de nous laisser un certain nombre d'hommes sous l'autorité d'un brave vieillard du nom de Pelepele. Nous ne perdons rien au change. Mais l'horizon est sombre et gros d'orages. On nous dit : « Vous êtes au pays maintenant, allez vous établir où bon vous semblera. » Mais où? Il s'agit d'abord d'arriver à Sesheké, et puis nous verrons. Dans ce coupe-gorge, nous avons autant ou aussi peu de sécurité dans un endroit que dans un autre. Quand je me plaignais à Ra-tau de la conduite de ses gens : « Ah! *moruti* (missionnaire), répondit-il, nous, *marèna* (chefs), nous avons le pouvoir d'étrangler et de tuer ces esclaves, mais nous n'en avons pas assez pour nous faire obéir d'eux. »

Tout cela ne nous émeut pas outre mesure. Je bénis, nous bénissons Dieu que de telles nouvelles ne soient pas venues nous retenir à Leshoma; car il eût été difficile à la plupart d'entre nous de croire à la sincérité des Barotsis dans leurs rapports avec nous. Dieu peut nous garder dans une caverne de voleurs comme dans un désert. Nous croyons que nos vies seront respectées; nos bagages le seront-ils?

Mardi soir, le 25.

Dimanche dernier, c'était le premier dimanche que nous passions sur le territoire barotsi. Un beau jour, s'il en fut. Le vent qui avait soufflé tous les jours précédents s'était apaisé, et le ciel était serein. Après la prédication du matin, nous par-

tîmes tous en bateau et allâmes visiter notre vieil ami Magaga (prononcez Mahaha), dont vous vous souvenez. Il est malade et ne sort pas de sa cour. Quel beau trajet! Le grand îlot que nous côtoyions semblait flotter sur les ondes et porter comme un diadème les palmiers dont il est parsemé. Une légère brume recouvrait le panorama tout entier comme d'un voile de gaze et laissait entrevoir des perspectives lointaines. Le brave Magaga ne contenait pas sa joie en nous voyant chez lui. A tout bout de champ, il nous saluait inviduellement de nouveau. Il voulait savoir l'opinion que j'avais d'Akufuna; il ne me cachait du reste pas la sienne. « Il a, répétait-il, l'étoffe qui fait les *batlunkas*, — les ministres, — mais pas celle qui fait les rois, non. » Nous nous comprenons sans plus d'explication, car la cour s'est remplie des habitants du village, qui sont ravis de nous revoir.

Après un court service à la portée de nos auditeurs, Magaga s'écria : « Sera-t-il dit que notre mère est venue chez nous et n'y a trouvé que la faim? » Aussitôt les femmes de se lever et d'apporter chacune un petit plat de sorgho, le déposant aux pieds de ma femme en claquant des mains. C'était joli. Puis tout ce monde nous escorta jusqu'au rivage, et longtemps après que nous avions repris nos places et nos rames, leurs bruyantes remarques, leurs claquements de mains et leurs « shangwe » parvenaient encore à nos oreilles. Ce ne fut pas le seul plaisir de cette douce journée. Dès le matin nous avions cherché en bateau Ma-Ruthi et les enfants des deux familles bassoutoses. Quelle joie, quelle fête pour ces chers enfants, de voguer sur le Zambèze, enfin, et de le traverser dans notre joli bateau, le *Lengosa la Khotso!* Nous jouissions de leur bonheur, à ces chers enfants. Quand nous les reconduisîmes et que nous les déposâmes sur la berge : « Oh! que c'était bon, disait Monyai, l'un d'entre eux, si nous pouvions retourner! » Qui eût pu présager que ce cher enfant était sur le point de s'embarquer pour le ciel et l'éternité! Le lendemain, il se plaignait de maux d'entrailles. Cette maladie, qui chez lui était constitutionnelle, marcha à pas de géant, et le matin il rendait le dernier soupir,

malgré nos remèdes et nos soins. Après en avoir fini avec le passage de la rivière, il nous restait encore à retourner sur nos pas, et là, sur la rive droite du grand fleuve, à l'ombre d'un bosquet, à creuser une fosse et y déposer, avec tendresse et émotion, la dépouille mortelle de ce cher enfant! Il avait neuf ans, avait le caractère doux de son père, et pétillait d'intelligence. Mais les maux d'entrailles fréquents dont il souffrait, avaient imprimé à sa petite figure un air de maturité précoce. Une fois de plus notre œuvre doit à son début être consacrée par la souffrance. Cher Monyai! c'était touchant de le voir couché dans son tombeau, enveloppé de sa légère couverture de coton pour tout cercueil, comme un jeune soldat qui tombe sur le champ de bataille et que l'on couvre des plis de son manteau!

Nous comptions pour la poste sur le retour d'un monsieur anglais, qui devait passer six semaines et plus à chasser le gros gibier sur les bords du Linyanti (la Chobe); mais il a pu traverser le Zambèze, et, en une semaine, satisfaire la passion qui l'a arraché au mois de mars de Londres, à sa famille et à ses affaires. Dans quatre mois, c'est Noël, et en bon chef de famille, il veut être au milieu des siens. Il est déjà parti, et, pour avoir quelque chance de le rattraper, il faut que nos lettres partent demain au point du jour. Donc, impossible d'écrire davantage. Que nos nombreux amis prennent leur part de cette lettre. Priez pour vos amis du Zambèze.

Votre affectionné, F. COILLARD.



Lettre de M. COILLARD au Président de la Société.

Kazungula, Haut-Zambèze, 30 août 1885.

Monsieur le baron L. de Bussierre Paris.

Bien cher et vénéré Monsieur,

J'avais fait vœu de ne plus écrire de la prison de Leshoma. Maintenant que nous en sommes sortis, que nous avons franchi

ce fleuve qu'on disait *infranchissable,* que nous sommes enfin dans le pays vers lequel nous avons tant soupiré depuis plusieurs années, je me hâte de reprendre la plume pour vous associer à notre joie et vous inviter à louer Dieu avec nous. « Il est bon et sa miséricorde demeure à toujours. » C'est là le nouveau cantique qu'il a mis dans notre bouche. En jetant un regard rétrospectif sur les huit dernières années de notre vie missionnaire, et en repassant l'une après l'autre les dispensations du Seigneur, je suis pénétré d'étonnement et d'admiration. Quelle lumière maintenant, là où tout alors était ténèbres ! Que de luttes, que d'angoisses, que de difficultés là où nous en attendions le moins ! Non point à nous; non point à nous, mais à son nom seul soit toute gloire ! — Il nous a guidés de son œil, conduits par son conseil, portés comme sur des ailes d'aigle et entourés de chants de délivrance et de joie.

Quand la dernière poste nous est arrivée, c'est avec une avidité bien naturelle que j'ai ouvert le Rapport de notre Société. Je l'ai refermé avec un sentiment indéfinissable d'humiliation et d'émotion. Je vous ai bien reconnu dans votre discours, honorant le Maître dans ses serviteurs et entourant leur œuvre d'une auréole d'affection qui la rend encore, si possible, et plus belle et plus sainte. Quand vous avez parlé de « valeur », moi, j'ai baissé la tête et j'ai senti le rouge me monter au visage. Je me suis dit : « Voilà donc ce que ce cher et vénéré président attend de moi. Voilà ce que je devrais être, *vaillant!* » Je suis devenu rêveur, j'ai fait involontairement un retour sur moi-même. Dans ces solitudes, on en fait souvent, de ces retours. Ils ne sont pas flatteurs, mais ils sont toujours salutaires. Ce dont je veux vous remercier, c'est de vos paroles d'encouragement et d'affection. Elles ont trouvé de l'écho dans nos cœurs, elles nous ont relevés et fortifiés. Vous avez vous-même dû sentir que vous nous aviez fait du bien, si nos prières ont été entendues. Que Dieu nous rende dignes de la confiance dont vous et les chrétiens de France nous honorez et de la sollicitude dont vous nous entourez! Qu'il nous donne de travailler avec lui dans l'humilité et la vérité.

Ainsi donc notre expédition a atteint son but. Il ne nous reste plus que la mission à fonder. Dimanche dernier, c'était un spectacle à émouvoir les anges que de voir les évangélistes bassoutos sur la rive sud du Zambèze (où ils étaient retenus par les bagages), prêchant l'Évangile à un bel auditoire de Zambéziens, pendant que nous faisions la même chose sur l'autre rive. Un soir, comme nous allions faire ensemble la prière, nous remarquâmes un grand feu de l'autre côté de la rivière, et puis de puissantes poitrines d'hommes nous envoyèrent distinctement les paroles de ce simple cantique : « Viens à Jésus ! viens à Jésus ! » et d'autres chants. C'étaient des jeunes gens qui avaient travaillé chez nous à Leshoma. Nous pouvions mêler nos voix aux leurs, séparés que nous étions par le cristal du fleuve sous la voûte étoilée. Aujourd'hui, nos évangélistes sont déjà à Mambova, et, si tout va bien, mon cher collègue, M. Jeanmairet, sera dimanche prochain à Sesheké, où il va immédiatement commencer ses travaux d'installation. Comme nous n'avons pas assez de bœufs, nous sommes obligés d'attendre ici le retour de ceux qui vont à Sesheké. Nous sommes campés dans un champ, au bord du fleuve, sur une petite éminence, par un vent qui tourbillonne constamment ces jours-ci et nous enveloppe de nuages de poussière. Mais, grâce à Dieu, nous jouissons tous d'une excellente santé. Jamais nous n'avons été plus heureux. Pour nous, pénétrer dans le pays des Barotsis, c'est ouvrir le vaste intérieur qui est devant nous avec ses innombrables tribus. Que notre mission soit le grain de moutarde dont parle l'Évangile ! Puissent les jeunes chrétiens d'Europe être émus de compassion envers ces populations qui périssent, et se *donner* pour elles, comme le Fils de Dieu s'est donné pour nous !

Je ne puis pas écrire plus ce soir, le temps presse. Que Dieu, cher et vénéré monsieur, vous garde, vous et madame de Bussierre, dans la paix, et vous accorde la grâce de le glorifier et de servir la cause des missions pendant des années encore. Madame Coillard se joint à moi pour présenter à madame de Bussierre et à vous-même nos salutations chrétiennes.

Votre bien dévoué, F. Coillard.

SÉNÉGAL

Station de Kerbala. Les premiers travaux.

Nous avons reçu, par le dernier courrier du Sénégal, une lettre de M. Jaques, concernant les divers travaux auxquels il a dû se livrer pour préparer l'érection, à Kerbala, de la maison en bois qui lui a été expédiée de Bordeaux. Par les quelques extraits que nous en publions, on pourra juger des difficultés considérables contre lesquelles M. Jaques doit lutter, et le besoin qu'il a du secours continuel de nos prières.

Pour l'intelligence de ce qui suit, nous devons dire que la Société française et africaine d'encouragement a fait don à M. Jaques d'un porteur *Decauville,* petit wagon roulant sur des rails mobiles que des ouvriers placent et déplacent à mesure qu'il avance. De là la nécessité d'une route suffisamment égale pour permettre l'installation des rails et la manœuvre du wagon.

A monsieur A. Boegner, directeur de la Maison des missions, à Paris.

Dagana, le 24 novembre 1885.

Monsieur et très honoré frère,

J'ai l'avantage de vous accuser réception de votre lettre du 4 courant, arrivée ici le 19, par laquelle vous me faites connaître les récentes décisions du Comité relativement à la station de Kerbala. Je vous en remercie. J'ai été sensible aux paroles de sympathie et d'encouragement que vous m'avez transmises de la part de MM. les membres du Comité. J'en ai besoin. Le vide causé dans ma vie est aussi grand, sinon aussi douloureux que le premier jour. Je ne suis point découragé; Dieu me soutient merveilleusement et me donne jour après jour ce dont j'ai besoin. La tâche que le Seigneur m'a confiée ici est hérissée de difficultés, de complications de tout

genre, qui ne peuvent pas figurer dans une lettre, mais qui n'en rendent pas moins la vie pénible. Il est vrai qu'en fin de compte le Seigneur pourvoit à tout, souvent autrement que je ne m'y serais attendu.

Je suis actuellement débordé par les occupations et les préoccupations matérielles, et si je n'étais secondé par notre brave Samba Coumba, je ne sais pas comment je pourrais m'en tirer avec les ouvriers dont les uns parlent le maure, d'autres le toucouleur, le wolof et le bambara, langues que parle Samba couramment, sauf la première. Ma santé a été passablement ébranlée pendant l'hivernage, qui est bien autre chose ici qu'à Saint-Louis. Je n'avais plus aucune force, ni appétit, ni sommeil, à cause des nuits chaudes et orageuses. Depuis le commencement de novembre, les journées sont moins brûlantes, les nuits plus fraîches et, avec la grande tâche qui m'est imposée, Dieu m'a rendu les forces physiques dont j'avais besoin pour l'accomplir. S'il y avait eu quelqu'un de disponible, je vous aurais prié de me l'envoyer comme aide, car je ne puis faire face à tout. Que Dieu me garde de tomber malade !

Une de mes épreuves, c'est de ne pouvoir annoncer l'Évangile autour de moi. Les gens de Dagana m'ont dit plus d'une fois : « Nous avons notre religion, nous sommes musulmans, ce qui, « à leurs yeux, constitue une grande supériorité ; notre reli- « gion est bonne pour nous, la tienne est bonne pour toi. » Chose bizarre, ils ne veulent pas de nous et ils sont jaloux de ce que nous voulons nous occuper particulièrement des Bambaras, « ces captifs », comme ils les appellent avec mépris. N'est-ce pas justement à ces déshérités que l'Évangile s'adresse pour rompre d'autres chaînes que celles de l'esclavage des hommes ?

L'école que j'avais ouverte en août et que j'ai dû fermer depuis le commencement de mes travaux en octobre, n'a été suivie que par des traitants (commerçants indigènes), qui ne voulaient qu'une chose : apprendre à calculer et à lire. J'ai été assisté par Samba Coumba comme moniteur et d'un jeune

soldat du poste, que j'ai rétribué avec les fonds que l'Alliance française m'a offerts. Le commandant du poste vient de reprendre cette école et la fait tenir par le sergent. Je lui ai prêté notre matériel en attendant qu'il soit pourvu de Saint-Louis. Il a convoqué les notables, leur a fait un discours énergique, on lui a fait des objections, et finalement le résultat a été que, outre quelques habitants, il y a le fils du chef du village, qui n'a pu faire autrement que de l'envoyer. Pauvre peuple plongé dans la paresse, la superstition, la corruption! Et pourtant Dieu a aussi envers lui des desseins d'amour, et Jésus-Christ a versé son sang pour lui, comme pour nous-mêmes.

Pendant l'hivernage, depuis mon retour de Saint-Louis, après avoir achevé la copie des Evangiles en wolof, je me suis mis avec Samba Coumba à l'étude du bambara, en me servant comme intermédiaire de la langue wolof que Samba parle bien ; cela complique passablement le travail, les mots wolofs étant parfois très élastiques et ne correspondant pas toujours aux termes français, sans parler de ma connaissance insuffisante du wolof. Malheureusement ma mémoire devient positivement réfractaire à l'acquisition de nouveaux mots, et cela, pour le wolof aussi bien que pour le bambara, et je crains fort de ne pouvoir arriver à parler couramment ni l'une ni l'autre de ces langues.

Ce n'est que le 23 octobre que j'ai pu engager quelques ouvriers pour préparer la route d'ici à Kerbala. Je me suis borné à faire enlever les herbes, les touffes de joncs, les broussailles, les arbustes épineux, sur une largeur de 3 mètres. Dans quelques endroits j'ai dû faire creuser des tranchées pour adoucir les pentes et enlever bon nombre de buttes de termites. Avec cette voie ferrée, en effet, je ne pouvais suivre toutes les sinuosités du sentier pratiqué par les indigènes, en beaucoup d'endroits assez profondément raviné. J'ai dû, tout en serrant de près le sentier le plus possible, faire une route droite. Avant qu'elle fût terminée, elle était pratiquée par les gens, au fur et à mesure de son avancement. J'en ai

invité plusieurs, qui exprimaient leur satisfaction, à venir nous donner un coup de main pour une heure ou deux. Ils ont paru étonnés d'une telle proposition et, tous, ils ont refusé. J'ai dû demander à l'administration une autorisation que j'attends encore, mais dans l'accusé de réception de ma lettre il m'était dit que, vu l'urgence, à cause de la saison, je pouvais mettre la main à l'œuvre immédiatement.

Quant aux arbres dont vous me parlez, j'ai effectivement demandé à l'administration des graines que je sèmerai, D. V., l'hivernage prochain, le long de la route, sans frais spéciaux pour la mission. Une autre dépense qui grève considérablement notre budget, ce sont les briques nécessaires pour les fondations de la maison et dont il faut une notable quantité, même en se bornant au plus strict nécessaire. Il a fallu les faire venir de Saint-Louis, et un voyage d'ici à Kerbala, avec le Decauville chargé de 2,746 briques doubles, prend six jours pour aller et retour et exige de 18 à 20 hommes.

Je m'étais arrangé avec les gens de Kerbala pour les transports. Après bien des pourparlers nous étions tombés d'accord pour 1 fr. 50 par jour et la nourriture (qui coûte de 60 à 65 centimes par jour). Après avoir travaillé de 9 heures à midi, ils me déclarèrent que l'ouvrage était trop pénible et qu'il fallait augmenter leur paie. Leurs prétentions allaient de 2 francs par jour à 3 francs, avec la ration. J'ai tâché de leur faire entendre raison, mais ils avaient la tête montée par les Wolofs et ils n'ont rien voulu écouter, en sorte que je les ai congédiés. Le lendemain déjà les Wolofs venaient s'offrir pour travailler pour moi. J'ai eu ensuite autant de Toucouleurs que j'ai voulu en engager et les demandes continuent à affluer. Le chef Bala est venu s'offrir et je le prendrai avec quelques autres Bambaras. Ceux-ci sont extrêmement intéressés. Quand je leur ai rappelé le prix de 50 centimes par voyage qu'ils m'avaient indiqué, ils m'ont répondu qu'en effet, c'est ce que l'on donne pour porter de Kerbala à Dagana un paquet d'épis de millet ; mais que mon travail était bien autrement pénible et qu'il fallait les payer davantage.....

L. Jaques.

Un encouragement donné à notre mission du Sénégal.

Par décret du 22 septembre 1885, M. le docteur Morin, missionnaire-médecin à Saint-Louis, a été nommé médecin provisoire de la marine à l'hôpital de Saint-Louis. Cette nomination, faite pour six semaines seulement, est renouvelable. M. Morin a eu la joie de constater, en débutant dans son service, qu'on lui avait réservé la salle destinée aux malades noirs. Notre mission ne peut, pensons-nous, que bénéficier de la marque de confiance que le gouvernement accorde ainsi à l'un de ses membres.



TAITI

LA RENTRÉE DE L'ÉCOLE DE PAPÉÉTÉ

Papéété, le 11 octobre 1885.

On lira avec intérêt les lignes suivantes, empruntées à une lettre de mademoiselle Banzet :

« Je ne sais si c'est encore l'effet de notre mois de traversée sur le Pacifique ou si c'est l'effet de Taïti, mais nous nous portons comme un charme; même M. Viénot, qui nous a donné tant d'inquiétude pendant le voyage, n'est plus reconnaissable. Depuis son arrivée il a fait tous les métiers, et je crois que cette vie active est ce qui lui vaut le mieux; il est toujours derrière les ouvriers pour tâcher de les pousser et faire avancer la besogne, car la saison des pluies approche, et il s'agit d'être à couvert, mais les ouvriers taïtiens sont d'une lenteur ! Hier nous avons eu un petit avant-goût de ces pluies torrentielles; les ouvriers étaient partis depuis une heure, laissant une ouverture béante, malgré toutes les recommandations qu'on leur avait faites, quand la pluie commence, mais une pluie comme je n'en ai encore vu qu'ici. Jugez de l'effet : l'eau coulait dans les corridors, le long des escaliers, dans les chambres, c'était

une vraie détresse. Chacun courait de son côté, afin de préserver les objets qui auraient pu être abîmés. Heureusement, les ouvriers, mandés aussitôt, ont pu faire, malgré l'obscurité, un travail provisoire qui a un peu arrêté l'inondation, et comme tout est en bois, plafonds et le reste, cela sèche vite.

« Depuis notre arrivée nous avons eu tant à faire que le temps a passé comme par enchantement. Le premier mois, nous avons donné des coups de main à droite et à gauche, afin de soulager les gens fatigués et de pousser un peu tout ce petit monde pour l'examen de fin d'année. J'ai été très contente de ce mois, qui m'a permis de faire un peu connaissance avec mes élèves avant de les avoir pour de bon. Puis les vacances sont arrivées ; j'avoue que mademoiselle Bohin et moi nous les redoutions beaucoup, mais nous avons eu assez à faire pour les remplir, et ces deux mois ont passé bien plus vite que nous n'osions l'espérer ; nous sommes même bien loin d'avoir abattu toute la besogne que nous avions devant nous. Depuis lundi le vrai travail a recommencé, dès six heures du matin les mamans taïtiennes arrivaient avec leur petit monde. Le premier matin M. Viénot en a inscrit soixante-dix environ ; depuis, cela augmente chaque jour et nous en avons aujourd'hui plus de cent ; ce sont surtout de petits enfants pour mademoiselle Bohin ; il n'y en a guère qu'une trentaine qui sachent lire ; mais petit poisson deviendra grand, et tout ce fretin nous fournira de bonnes classes pour les années prochaines.

« Nous sommes encore toutes dans la même salle, mais j'espère prendre possession de la mienne un de ces jours, car j'ai hâte de faire travailler sérieusement tout mon monde. Jusqu'à présent ces petites filles nous font bonne impression ; il y en a bien quelques-unes qui ont des airs un peu trop sauvages avec leurs pieds nus, leurs grands cheveux noirs plus ou moins peignés et leur teint basané, mais celles-là sont l'exception, et je crois qu'il sera facile de les intéresser et de les apprivoiser ; nous avons aussi dans le nombre quelques Françaises et quelques Anglaises. Nous avons, comme pensionnaire, une grande jeune fille qui, je l'espère, deviendra le noyau d'une

classe plus avancée; elle paraît très désireuse d'apprendre et sait très gentiment le français; c'est une ancienne élève de M. Viénot, mais qui avait quitté l'école quand il est revenu en France. Depuis cette époque elle n'a plus travaillé, et je suis tout étonnée de voir qu'elle parle couramment français et l'écrit même d'une façon compréhensible. Pourvu que cela marche et que nous arrivions à de bons résultats. »



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

LA QUESTION CHINOISE. — L'ÉVANGILE DANS LES CAMPS CHINOIS. — LE GRAND CHANCELIER LI-HONG-TCHANG. — INSENSIBILITÉ DU CŒUR CHINOIS. — QUELQUES CHIFFRES.

Il y a une dizaine d'années, la politique chinoise semblait dormir encore. Un missionnaire de Chine, en séjour parmi nous, me reprochait mon enthousiasme pour l'Afrique ouverte par Stanley. « Le nègre, disait-il, ne fera jamais que singer l'Européen. Étudiez donc le Chinois et vous admirerez bientôt ce dont il est capable. L'Afrique centrale est peuplée, mais la Chine est une fourmilière d'hommes. C'est à peu près, on ne saurait le crier assez haut, le tiers de l'humanité. Si la mission chrétienne ne proportionne pas ses efforts au chiffre de la population et à l'importance du *Tchoung-Koué* (Empire du Milieu, Chine), le jour viendra où la question chinoise s'imposera au monde sous une forme effrayante. »

Est-ce parce qu'ils entrevoient l'aube de ce jour terrible que la question chinoise fait pâlir actuellement les hommes d'État américains? De fait, cette question est à l'ordre du jour des deux côtés de l'Atlantique.

Un tiers de l'humanité se réveille d'un engourdissement

plusieurs fois séculaire. De pareilles masses s'ébranlent lentement. Mais avec la patiente persévérance du caractère chinois, on peut être sûr que le mouvement aboutira. C'est l'Europe qui a pratiqué, à coups de canon, des brèches dans le mur derrière lequel sommeillait l'empire chinois. Quelques centaines d'Européens sont entrés par ces portes. Des dizaines de milliers de Chinois en sortent depuis lors chaque année : ils peuplent l'Australie, les îles de l'Océanie, le Pérou et surtout les États-Unis. Il en résultera un conflit social qui s'annonce déjà en Californie. Le flot de l'émigration blanche se heurte contre la marée montante de l'émigration jaune. Et ce n'est pas une question de nombre seulement. L'ouvrier chinois travaille avec le tiers du salaire habituel aussi bien qu'un ouvrier blanc. Il est intelligent et surtout endurant ; son calme est imperturbable et sa persévérance est proverbiale. Comme capacité de travail, c'est le mulet comparé au cheval. Une poignée de riz fait vivre le Chinois, dans les pays froids comme dans les régions tropicales où l'énergie européenne s'épuise rapidement. Qu'adviendrait-il en Europe si ce courant d'émigration se dirigeait vers l'Occident ?

L'expédition du Tonkin nous a mis en relation avec la Chine. Le *Journal des Missions* entretenait dernièrement ses lecteurs de l'impression produite par la discipline de l'amiral Courbet sur les habitants des côtes. Entrons dans les camps chinois. Une grande ardeur y anime les soldats ; ils sont pleins de confiance ; ils sont sûrs de la victoire. Ce n'est plus une foi naïve en leurs armes grotesques, en leurs masques grimaçants. Leur matériel a été renouvelé ; les troupes d'élite manœuvrent à l'européenne. Mais tandis que dans les hauts cercles de Pékin l'on comprend la nécessité de réformes considérables, beaucoup de généraux, la plupart des mandarins, ne sont pas encore sortis de la routine.

Le service sanitaire est fort mal fait. La médecine est pratiquée d'après le *Noui-Kin,* un traité qui remonte à deux siècles avant l'ère chrétienne. Aussi beaucoup de Chinois ont appris à estimer les missions médicales établies dans plusieurs grandes villes

Lors de la dernière guerre, le vice-roi de Canton pria un médecin-missionnaire, le docteur Wenyon, de se transporter sur le théâtre de la guerre pour y soigner les blessés et de nombreux malades. Malgré l'escorte du vice-roi, le docteur anglais fut mal reçu par les généraux. On ne lui amena que quelques hommes légèrement blessés ; ceux qui avaient été atteints gravement souffraient dans des enclos où l'étranger ne pouvait pénétrer. Le docteur Wenyon profita de toutes les occasions qui s'offraient pour parler du grand médecin qui guérit l'âme. Mais il trouva les soldats trop excités par les événements pour prêter une oreille attentive à ce sujet d'un tout autre ordre. Il apprit aussi pendant ce séjour dans les camps chinois le fait assez curieux que les soldats malades sont mis à la demi-solde : on estime qu'ils ne travaillent pas et ne doivent pas, du reste, avoir grand appétit.

La conduite des généraux chinois en cette occasion s'explique par l'attitude que garde en face du christianisme la classe lettrée tout entière. L'orgueil national, nourri en eux par l'étude d'une antique littérature, se traduit en hostilité contre toute influence étrangère. *Tchioung-Fan*, c'est-à-dire suivre l'étranger, adopter une coutume ou une idée nouvelle, équivaut pour eux à trahir ses ancêtres et sa patrie. Le peuple ignorant est souvent fanatique ; mais on arrive à l'éclairer. Il est d'ailleurs avant tout attaché à ses intérêts. De là, la facilité avec laquelle il émigre. Quand il verra que le gouvernement est favorable aux réformes et quand il aura compris l'avantage qu'elles lui offrent, tous les « liseurs de livres » n'enrayeront plus le progrès.

Or, les hommes éminents de la cour de Pékin s'aperçoivent depuis longtemps que l'immobilité à laquelle les conservateurs à outrance voudraient condamner la Chine conduit à l'atrophie et à la mort. Li-Hong-Tchang, le grand chancelier de l'Empire Céleste, est un ancien compagnon d'armes de Gordon. Il commandait, sous la direction de ce dernier, une partie des troupes chinoises lors de la grande révolte des Taï-pings. Depuis qu'il est ministre des affaires étrangères, on l'a surnommé

le Bismarck de la Chine. Tout récemment, il vient de créer, à Tien-Tsin, près de l'embouchure du fleuve qui traverse Pékin, une école spéciale pour la formation de médecins militaires. Et c'est un médecin-missionnaire de la Société de Londres, le docteur Mackenzie, qui a été nommé directeur et professeur de ces futurs majors chinois.

Les relations de Li-Hong-Tchang avec la mission évangélique remontent à 1879. Le docteur Mackenzie avait établi à Tien-Tsin un dispensaire public. Les secours et les soins que l'on y offrait aux malades devaient les mettre en contact avec l'Évangile. Mais le peuple avait peur des « diables étrangers ». On restait donc souvent les bras croisés dans la salle des malades. Plus souvent encore on y fléchissait les genoux : on demandait à Dieu d'amener à l'hôpital quelques-uns des malades qui ne manquaient pas dans la grande ville. Au mois d'août 1879, la femme de Li-Hong-Tchang, alors gouverneur de la province de Pé-Tchi-Li, tomba gravement malade. Les médecins indigènes désespéraient de la sauver en dépit des 360 formules de l'antique pharmacopée *Chi-noung-poun-tchaou-Kin*. Le gouverneur fit appeler le docteur Mackenzie. Dieu bénit la main du missionnaire : la femme fut guérie. Le bruit de ce fait se répandit ; bientôt les malades encombrèrent le modeste dispensaire de la mission. Li-Hong-Tchang mit à la disposition du docteur-missionnaire l'ancien temple de Ta-Wang-Miao, en attendant que l'on construisît un joli hôpital sur un terrain que le gouverneur donna à la mission. Le nouveau bâtiment fut inauguré en présence du gouverneur le 2 décembre 1880.

Le prédécesseur conservateur du chancelier actuel a été le prince Kong. Les dernières nouvelles annoncent que le christianisme a pénétré dans sa famille. Sa femme lisait depuis quelque temps des livres chrétiens que lui procurait une de ses femmes de chambre. Elle vient, paraît-il, de brûler ses traités bouddhistes et célèbre tous les dimanches un culte chrétien avec ses suivantes.

Nous nous hâtons d'ajouter que ces exemples de dispositions favorables au christianisme dans les hautes classes de la société

chinoise sont des exceptions. On en est tout surpris. Mais ne serait-ce pas un autre signe de cet ébranlement général de l'Extrême-Orient dont nous avons parlé?

Du reste, en Chine comme en France, le grand obstacle à la conversion est le cœur naturel et mauvais. Le *lî-mîn,* le peuple aux cheveux noirs, a, semble-t-il, le cœur plus pétrifié encore que d'autres races. Tous les missionnaires sont frappés du manque de sentiments naturels chez les Chinois, et ils rencontrent partout une propre justice inébranlable. On sait que les Chinois égorgent souvent sans regrets les filles qui leur naissent. Il y a quelques mois, on fut obligé d'exclure d'une église relevant de la mission de Bâle une mère qui avait étranglé de sang-froid une petite fille qu'elle venait de mettre au monde. Vers la même époque, un autre fait se passa près de la station bâloise de Li-Long, dans la province de Canton.

Dans le village de Tchim-Long demeurait un pauvre lépreux. Ses concitoyens, craignant la contagion, le prièrent de vouloir bien se tuer. Le malade refusa. Il vivait dans une cabane isolée. Chaque jour, son fils aîné lui portait du riz, qu'il déposait à une certaine distance devant la porte de son père. Un matin la porte resta fermée. Les gens se rassemblèrent ; on fit du bruit ; on cria le nom du malade. Point de réponse. L'homme devait être mort, mais personne ne voulut se charger de l'enterrer ; on n'entra même pas dans la cabane. Le fils courut dans un village voisin, où quelques pauvres journaliers consentirent à se charger de la besogne pour une vingtaine de francs. Quand ils arrivèrent, le malade était aussi vivant que jamais. Un vieillard qui ne craignait pas la lèpre était entré dans la hutte et avait réveillé le malade profondément endormi. Cependant les porteurs étaient là ; ils réclamaient un dédommagement au cas où ils n'auraient rien à faire. On fit donc comprendre au lépreux qu'il fallait profiter de l'occasion. Il se laissa persuader. Son fils lui prépara son plat favori, une poule au riz. Il en mangea tant qu'il put. Puis on l'accompagna de loin à quelque distance du village. Les hommes qui portaient la bière vide creusèrent une fosse. Ils revêtirent le malheureux de sa tu-

nique mortuaire ; ils le chaussèrent de souliers neufs. Il but une potion empoisonnée et se coucha calmement dans son cercueil. Avant qu'il eût cessé de respirer, il était déjà enseveli. Quelques anciens du village surveillaient de loin la chose pour constater que tout se passait bien.

Voilà le paganisme chinois. On comprend qu'un peuple aussi insensible soit essentiellement négociant. La vie, pour eux, c'est la propriété. Un Chinois répondrait sans doute au missionnaire comme ce juif alsacien : « Vous désirez mon âme ? Soit. Combien vaut-elle, pour vous ? Nous arriverons peut-être à nous entendre. »

Cependant l'esprit de Dieu parvient à atteindre même des cœurs chinois. Un rayon de l'étoile des mages a pénétré dans l'âme de plus d'un fils du grand Dragon, et maint Chinois s'est prosterné devant la crèche où nous venons de chanter Hosanna. Le vieux végétarien, ancien sectateur de Fo (permutation chinoise pour Bouddha), qui, durant ses fréquentes insomnies, lit la Bible à travers ses grandes lunettes, à la lumière vacillante d'une pauvre lampe, rendait naguère témoignage, à la Conférence missionnaire qui eut lieu peu après le bombardement de Fou-Tchéou, de la grande joie que les anges ont annoncée aux bergers de Bethléhem. Quand l'amour de Dieu se répand dans le cœur desséché d'un Chinois, c'est comme la révélation d'un nouveau monde. « J'ai là le témoin, » disait dernièrement, d'une voix haletante, un jeune phtisique de Ngou-Fou (province de Fou-Kian), en plaçant son long doigt décharné sur son cœur. Et quand, il y a quelques années, le pasteur indigène Han-Ngoun-Ti entendit l'appel suprême de son divin Maître, il put répondre en rendant l'âme : « Tout est paix dans mon cœur. »

Citons encore quelques chiffres. Il existe en Chine 155 stations missionnaires avec de nombreuses annexes ; on compte dans tout le pays 335 missionnaires consacrés, soit à peine un missionnaire évangélique pour chaque million de Chinois. Car il y en a environ 350 millions. En comptant les médecins, les instituteurs, les institutrices, les femmes des missionnaires (ces

dernières au nombre de 307), le chiffre total du personnel missionnaire en Chine s'élève à 851. En 1875, il n'y avait que 436 ouvriers en Chine; en 1866, seulement 204. Aujourd'hui, on doit ajouter au chiffre cité 1,085 pasteurs et évangélistes indigènes. On estime qu'il y a environ 43,528 chrétiens, dont 23,982 communiants. Il y a vingt ans, on comptait seulement 3,142 chrétiens.

Et cependant, qu'est-ce que 43,000 chrétiens sur 350 millions de Chinois (1) ? La comparaison de ces deux chiffres ne pose-t-elle pas dans chaque cœur chrétien la question chinoise? Pour la résoudre, demandons que la «Fleur du milieu» (*tchoung-hoa*, nom de l'empire chinois) se tourne vers le soleil de justice, boive ses rayons vivifiants, s'épanouisse, et donne des fruits au divin jardinier (2)!

F. H. K.

Arrivée au Cap de M. et madame Mabille. Un télégramme reçu à Londres annonce l'heureuse arrivée au Cap, le 18 décembre, du *Drummond-Castle*, navire où se sont embarqués M. Mabille et ses compagnons de voyage.

Dernière heure. Par décret du 27 décembre 1885, M. Casalis, ancien directeur de nos missions, est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

---

(1) Le vicaire apostolique de Hong-Kong, Mgr Raimondi, a sous ses ordres 33 évêques, dont 17 sont Français de nationalité. Les autres sont Espagnols (12), Belges (3) et Hollandais (1). Ils dirigent un clergé de 565 prêtres européens et 542 prêtres chinois. Le nombre des chrétiens catholiques est estimé à un demi-million. On se rappelle que la mission romaine a commencé en Chine au treizième siècle, et y travaille d'une manière suivie depuis la fin du seizième siècle. Le premier missionnaire évangélique entra en Chine le 5 août 1807.

(1) Voir, sur l'état actuel des missions en Chine, deux articles de M. Appia, dans le *Journal des Missions*, année 1884, pages 195 et 242.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

11818. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1886



LA STATION DE MABOULÉLA.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A NOS SOUSCRIPTEURS

Paris, 28 janvier 1886.

La situation de notre caisse nous impose le devoir d'adresser un appel pressant à nos souscripteurs.

A l'heure actuelle, nous avons reçu pour l'œuvre générale des missions environ 26,000 francs de moins que l'an passé à pareille époque.

Il est vrai que l'œuvre du Zambèze a vu, dans le même intervalle, le niveau de ses ressources monter de 21,000 francs environ. La différence en moins, dans nos recettes totales, n'est donc que de 5,000 francs. Mais comme les deux caisses sont séparées, la diminution des dons qui alimentent notre œuvre générale n'en est pas moins menaçante pour l'équilibre de nos finances et pour le développement de notre activité.

Nous savons que la difficulté des temps entre pour beaucoup dans notre gêne présente. Mais nous nous demandons si cette gêne n'a pas une autre cause encore : l'idée très incomplète que beaucoup de nos amis se font des besoins d'une œuvre comme la nôtre et des devoirs qui nous sont imposés.

Sur un simple vœu exprimé par M. Coillard, nous avons vu de tous côtés nous arriver des sommes destinées à procurer à notre mission du Zambèze les canots dont elle a besoin, si bien que nos missionnaires vont se trouver à la tête d'une véritable flottille. Cet empressement fortifie notre confiance et nous touche profondément ; il nous montre une fois de plus que jamais on ne s'adresse en vain aux soutiens de notre

œuvre, il nous prouve que, sitôt qu'ils se voient en présence d'un besoin précis, ils trouvent les ressources nécessaires pour y satisfaire.

Or, qu'est-ce que l'œuvre générale, sinon la réunion d'une série d'œuvres particulières qui restent en souffrance dès que nos ressources diminuent? L'œuvre générale, c'est, au Sénégal, la station nouvelle de Kerbala ; les briques et le bois nécessaires à la construction, le transport des matériaux, le salaire des ouvriers; l'œuvre générale, c'est, au Lessouto, l'attelage de bœufs et le wagon sans lesquels M. Jacottet ne pourrait faire son œuvre ; c'est la petite maison que M. Bertschy se construit dans les Maloutis ; c'est l'entretien de nos grandes écoles; c'est la fondation de la classe de théologie ; l'œuvre générale, c'est, sur tous nos champs de travail, le pain de nos missionnaires et l'Évangile prêché aux païens. Ne sont-ce pas là des besoins précis, des œuvres urgentes, des devoirs clairement imposés par la conscience?

Donc, ne diminuons à aucun titre notre concours à l'œuvre générale. Quelques amis ont cru devoir *partager* entre celle-ci et telle œuvre particulière, la mission du Zambèze, par exemple, leur souscription, autrefois acquise à la caisse centrale. C'est mal comprendre la pensée qui a guidé le Comité et M. Coillard lorsqu'il a été décidé, d'un commun accord, que l'œuvre du Zambèze serait entreprise au moyen de dons spéciaux. Le but de cette mesure était de prouver que nos Eglises sont de force à faire l'œuvre nouvelle que Dieu a mise dans leur chemin, *sans rien retrancher aux œuvres existantes*. Cette preuve sera faite, nous en sommes certains. Mais, pour cela, il faut avant tout que l'œuvre générale garde ses ressources intactes. *Augmentons nos dons, ne les partageons pas.*

Ah! chers amis, ne laissons pas s'affaiblir, dans le service de notre œuvre, le sentiment de l'obligation, la grande pensée du *devoir*. Cette œuvre, notre Comité, nos missionnaires la font par obéissance envers le Maître qui a dit : « Allez par tout le monde. » Et il a ajouté : « Voici, je suis avec vous tous les jours. » C'est à vous, chrétiens, qu'il appartient de dégager la

promesse de Christ, *en ne nous laissant manquer de rien* dans l'accomplissement de notre devoir. Vous l'aimez, notre mission ; vous en avez donné bien des preuves. Vous ne voulez pas qu'elle végète, qu'elle traîne une existence misérable. Venez-lui donc en aide largement, et si Dieu a mis entre vos mains l'influence sur une famille, sur une Église, sur un cercle d'amis, faites la connaître, trouvez-lui de nouveaux soutiens.

Ne l'oubliez pas d'ailleurs. Une partie de nos difficultés vient de ce que, pour obéir à un ensemble de faits où nous avons vu un signe des temps et une indication de l'ordre du Maître, nous avons donné une impulsion nouvelle à nos œuvres de Taïti et du Sénégal. En ce moment même, nous sommes sur le point d'intervenir en Kabylie. Ces efforts nous étaient imposés ; nous avons mis la main à la charrue sans regarder en arrière. Il va sans dire, d'autre part, que les progrès de nos œuvres coloniales ne peuvent en aucune façon porter préjudice au développement de nos œuvres du Sud de l'Afrique. Le devoir est égal des deux côtés : nous ne pouvons pas ne pas avancer.

Votre appui nous manquera-t-il au moment où il nous est plus nécessaire que jamais ? Permettrez-vous qu'au lieu de diminuer encore notre déficit, comme nous l'avons fait depuis deux ans, cet exercice marque un nouveau et décourageant recul ? Nous ne pouvons l'admettre. Nous comptons sur vous. Vous nous direz, par vos dons, que nous avons agi en bons serviteurs de l'œuvre dont nous avons la charge ; vous nous crierez une fois de plus : En avant !

Et surtout, nous comptons sur Dieu, qui est tout-puissant pour nous susciter les secours dont nous avons besoin. Il y a quelques jours, un ami, à nous inconnu, et qui désire garder l'anonyme, nous annonçait qu'ayant fait son inventaire annuel, il avait constaté qu'il pouvait disposer d'une certaine somme en faveur de notre Société. Et il nous remettait un billet de mille francs. Nous pourrions parler d'autres offrandes encore, plus modestes quant aux chiffres, mais non moins encourageantes. Dieu peut en provoquer de semblables. Les cœurs des hommes sont dans sa main : notre confiance est en lui.

LA DÉCORATION DE M. CASALIS

Ainsi que nous l'avons annoncé, il y a un mois, en dernières nouvelles, M. Casalis, par décret du président de la République du 27 décembre 1885, rendu sur la proposition de M. de Freycinet, ministre des affaires étrangères, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Voici, d'après les termes mêmes du décret, les titres de M. Casalis à la décoration : « Casalis (Eugène) a contribué, par ses missions, au développement de l'influence française dans l'Afrique australe. Titres exceptionnels. »

Le protestantisme français a été unanime à se réjouir de la distinction accordée par l'État à l'homme qui, par ses travaux d'un demi-siècle, personnifie en quelque sorte à nos yeux l'œuvre des missions.

Sans doute, des services comme ceux qu'a rendus M. Casalis échappent, par ce qu'ils ont de plus élevé, aux honneurs terrestres. Nous n'en sommes pas moins heureux de la récompense accordée au vénéré directeur honoraire de nos missions. Elle montre que, aux yeux de l'État, une œuvre de civilisation chrétienne, parfaitement désintéressée au point de vue politique, sert cependant, à sa manière, la patrie de celui qui l'accomplit. Grâce aux travaux de M. Casalis et de ses compagnons d'œuvre, il y a, dans l'Afrique du Sud, une population considérable qui ne prononce le nom de la France que pour le bénir, et pour qui ce nom est synonyme de bonté, de justice et de charité. Est-ce là un résultat qu'un pays comme le nôtre puisse dédaigner ? On le croirait, à entendre certaines appréciations, d'après lesquelles il faudrait condamner comme antipatriotique toute œuvre de mission faite ailleurs qu'à l'ombre de notre drapeau. Le gouvernement n'a pas été de cet avis. Il a jugé, non sans raison, que servir, même loin de nos frontières, la cause de l'humanité, c'est encore honorer et servir la France.

Citons, en terminant, les termes dans lesquels M. Casalis exprimait naguère sa satisfaction au Comité :

« Messieurs et honorés frères,

« J'étais loin de m'attendre à l'honneur que M. le ministre des affaires étrangères vient de me faire.

« Français de cœur et de tempérament, j'y ai été extrêmement sensible. J'ai vu là un précieux hommage rendu à notre chère Société, et de plus l'assurance qu'il ne sera pas établi en principe que la France ne peut s'intéresser qu'à des missions fondées dans ses propres colonies.

« ...Si Dieu m'accorde encore quelques jours, ils seront entièrement consacrés à l'œuvre dont il vous a confié la direction.

« EUGÈNE CASALIS.

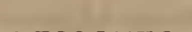


La bibliothèque de la Maison des missions.

Il y a quelques jours, la poste nous apportait un exemplaire du beau volume de MM. Backhouse et Tylor, sur l'Eglise primitive, récemment traduit en français par M. Paul de Félice. Une suscription, placée à l'intérieur de la couverture, nous apprenait que cet ouvrage était offert par madame Backhouse à la bibliothèque de la Maison des missions.

Nous adressons nos plus vifs remerciements à la généreuse donatrice. En même temps, nous la citons en exemple à MM. les auteurs et à tous ceux qui sont en mesure de nous envoyer des ouvrages de quelque valeur. C'est par des dons semblables qu'a été constitué le fonds de notre bibliothèque, que nos déménagements successifs et les vicissitudes de notre établissement ont, hélas ! bien gênée dans son développement. Avec la reprise de nos cours nous sentons plus vivement le besoin de livres, et nos ressources pour nous en procurer sont

plus que modestes. Nous espérons que nos amis voudront peu à peu suppléer par leurs envois à notre indigence.



LESSOUTO

UN SUJET D'ACTIONS DE GRACES

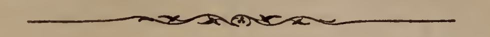
Plus d'une fois, ces dernières années, la situation du Lessouto nous a arraché un cri de détresse, et nous avons réclamé pour nos missionnaires et pour leurs Eglises les prières de nos amis. Il n'est que juste que nous les invitions à rendre grâce avec nous de la délivrance que Dieu a accordée aux Bassoutos, en les arrêtant sur la pente de la ruine dont les menaçait la funeste habitude de la boisson.

Sans vouloir chanter victoire avant la fin de la lutte et sans fermer les yeux sur les dangers que court encore la tribu, sachons remercier Dieu de ce bienfait; sachons aussi admirer et publier la puissance toujours jeune de l'Evangile. Voici ce qu'écrit le missionnaire Dieterlen le 20 et le 24 novembre 1885:

« Depuis deux mois, Lérotholi, notre chef, ne boit plus d'eau-de-vie, mais plus du tout, et il s'en trouve à merveille. Sain de corps et d'esprit, il est gai, il jouit de la vie. Ses gens sont enchantés et disent : Maintenant nous avons retrouvé notre chef... Le Lessouto est, on peut le dire, sorti de cet abîme d'ivrognerie où il s'enfonçait chaque jour davantage... Les Bassoutos en général, en masse, ont renoncé à la boisson ; la disette y est pour quelque chose sans doute, mais nous avons le droit de croire que les causes du revirement actuel sont plus sérieuses et plus profondes. Nous les voyons dans l'exaucement de nos prières, dans la bénédiction que Dieu a fait reposer sur nos efforts et dans un changement réel qu'il a opéré dans le cœur des gens.

« Nous ne chantons pas victoire, car il faut veiller, prier et lutter plus que jamais pour prévenir un retour offensif de l'ennemi. Mais nous enregistrons cette amélioration remar-

quable et générale, avec actions de grâces, la considérant comme le gage de nouvelles bénédictions à venir. »



L'ŒUVRE DES MALOUTIS

et les vacances d'un missionnaire.

On lira avec intérêt les détails suivants sur une série de visites faites par M. et madame Mabille à plusieurs de leurs annexes, et particulièrement à un poste d'évangéliste récemment fondé au cœur des Maloutis. On sait que ces montagnes sont habitées depuis quelques années par une population nombreuse que les suites de la guerre, la disette et le manque de pâturages ont chassée des vallées du bas Lessouto. Morija, comme la plupart des stations, se trouve dans la partie inférieure du pays, mais de manière à commander à toute une portion de la région montagneuse.

Les vallées basses et la plaine du Lessouto sont couvertes d'un réseau d'annexes suffisant pour que l'Evangile puisse atteindre toute la population. L'œuvre à faire maintenant, c'est la conquête des Maloutis. On comprend que le cœur d'un missionnaire comme M. Mabille tressaille d'une sainte ambition à la pensée de porter la bonne nouvelle dans ces quartiers naguère encore déserts et inexplorés. De là, l'intérêt et la nécessité de ces courses rapides à travers un district dont la population n'est pas évaluée à moins de 30,000 âmes.

Korokoro et Khomané.

« Nous sommes en vacances, nous écrit M. Mabille à la date du 5 novembre. Nos écoles biblique et normale ont terminé leur session d'hiver le 7 octobre et nos élèves sont dispersés. Nous profitons de ce temps de répit pour visiter quelques-unes de nos annexes. Nous avons commencé par celle de Korokoro; ma femme et moi sommes allés y passer un dimanche. Cette

annexe est située dans un des plus jolis coins du Lessouto; c'est une vallée profonde, aboutissant à une de nos hautes montagnes, Thaba-Tellé ; on trouve encore dans les gorges de vraies forêts d'oliviers.

« L'activité du catéchiste Yoséfa était naguère encore assez restreinte à cause de la configuration de son district, si nettement délimité par les montagnes; mais depuis l'an passé une dizaine de villages nouveaux ont été construits sur les plateaux qui dominent l'annexe du côté de l'est. Dans l'un d'eux, une femme d'un fils de Moshesh vient de se convertir.

« Nous eûmes à Korokoro trois bons services le dimanche. Le lendemain matin nous nous levions de bonne heure pour en aller tenir un sur une annexe voisine, celle de Khomané. J'avais prévenu le catéchiste et le chef de l'endroit de notre visite. En arrivant, grande fut notre surprise de voir arriver de tous côtés des groupes de païens. Nous ne nous attendions pas à cette affluence; mais nous eûmes bientôt le mot de l'énigme. Depuis plusieurs semaines il n'avait pas plu, et le chef avait pensé qu'on profiterait de ma visite pour demander à Dieu de la pluie. La chapelle, qui cependant est assez grande, ne put contenir les auditeurs. Le chef fut très ému par la prédication.

« Tout près de ce village réside un vieux couple très décrépit. La femme, nommée Mantuetse, est sœur de Moshesh. A diverses reprises, nous avons visité ces deux vieillards, et il semble que tout doucement la lumière se fasse dans leur cœur et dans leur esprit. Une chrétienne de l'endroit, Dorcas, s'occupe d'eux assidument. Nous espérons qu'ils feront, eux aussi, partie du peuple de Dieu et qu'ils rejoindront Moshesh et sa sœur Mampoï dans le Royaume céleste.

« Enfin, le même jour, visite à une troisième annexe, mais là nous n'eûmes pour auditeurs que les chrétiens. Nous eûmes la joie d'apprendre que deux femmes renégates s'étaient décidées à revenir à Jésus. »

M. Mabille poursuit en racontant la course qu'il a faite avec madame Mabille dans les Maloutis. Nous empruntons à une lettre de cette dernière le récit de ce voyage.

Dans les Maloutis.

« Un vendredi matin, par un temps magnifique, nous partons, accompagnés par Titimisi qui tient en laisse le cheval portant notre tente, nos couvertures et nos vivres, mon mari monté sur Passy, moi sur Bébé (le plus agréable cheval qu'on puisse avoir, pied ferme, et solide comme un roc). Nous faisons l'ascension de la montagne de Morija. Une fois sur le plateau, nous nous dirigeâmes du côté de Thabana-li-Melé (1), ces deux pointes qu'on voit du côté de Thaba-Tellé. La vue est ravissante, les pâturages d'un vert tendre ; nous descendons dans des gorges profondes, au fond desquelles coulent de délicieux petits ruisseaux à l'eau si limpide et si claire qu'on voudrait pouvoir planter sa tente pour toujours sur leurs bords.

« Après six heures de marche, nous arrivons vers le soir au pied de Thabana-li-Melé. Là, nous trouvons toute une bande de nos jeunes bergers de Morija qui y sont avec le bétail. Ils se sont construit deux petites huttes et vivent du lait de leurs vaches. A peine avons-nous sauté de nos chevaux qu'un pot de lait écumant nous est apporté pour étancher notre soif. Nous plantons notre petite tente et passons la soirée à causer avec nos braves garçons, qui sont fort heureux de nous revoir, à en juger par les pots de lait qu'ils nous apportent.

« Dès qu'il fait jour, mon mari et moi faisons l'ascension d'une des pointes de Thabana-li-Melé. Le dernier bout est très escarpé ; nous sommes obligés de monter à quatre pattes et le vertige risque de me gagner avant d'arriver tout en haut. Mais nous avons été récompensés par la vue admirable qu'on a du sommet. On découvre à ses pieds tout le Lessouto, de Léribé jusqu'à Béthesda, une bonne partie de l'Etat-Libre de l'Orange et une vue magnifique sur les Maloutis du côté de Natal. Je suis peut-être la première femme qui ait fait cette ascension, aussi mon mari prétend-il que j'en suis très fière !

(1) Montagne formée de deux cônes de grandeur égale, surmontés chacun d'un piton de rochers. (*Réd.*)

« A notre retour au campement, nous trouvons nos chevaux déjà sellés; cette fois le paysage devient de plus en plus sauvage et grandiose, la descente dans une des gorges nous prend une heure et demie, et pour tout chemin un petit sentier étroit où l'on ne peut aller qu'à la file les uns des autres et encore en veillant bien soigneusement aux pas de son cheval, car un seul faux pas nous enverrait rouler à des centaines de pieds plus bas, ce qui ne serait pas très amusant, malgré cette belle verdure qui s'étend comme un riche tapis de velours à nos pieds.

« Vers midi nous arrivons à Likotopong, où notre brave Enéa Méké a fondé une annexe. Il a là déjà une petite œuvre bien intéressante, mais aussi bien difficile, à cause des distances. Il est entouré de villages qui vous paraissent n'être qu'à dix minutes de vous et qu'on ne peut atteindre qu'après une marche d'une ou deux heures. Le lendemain dimanche, nous avons pu avoir un service avec une cinquantaine de personnes, dont plusieurs chrétiens qui sont venus demeurer dans les montagnes depuis la dernière guerre.

« Dans l'après-midi nous nous sommes rendus chez le chef Makuaï (1); pour y arriver il a fallu traverser la Makhaleng, cette rivière qui, beaucoup plus bas, coule entre Thabana-Morèna et Siloé, mais qui, ici, est encaissée dans une gorge profonde et bordée de saules. De petites cascades, des fougères et des fleurs en abondance, tout cela vous fait oublier que vous êtes au Lessouto, on se croirait plutôt dans quelque vallon frais et paisible des Alpes ou des Pyrénées. Les chevaux et les vaches s'y trouvent dans leur élément, et rien que la vue de ces bonnes bêtes couchées paresseusement à ruminer, et de ces petits poulains courant la queue en l'air dans les endroits les plus es-

(1) Le chef Makuaï appartient à la famille de Moshesh. Il occupait, du temps de M. Casalis, la montagne et le district de Siloé; mais lorsque la guerre des Boers fut à son terme, il alla s'établir à Matatiélé, et c'est alors que Moletsané et ses Bataungs prirent sa place qui leur fut offerte par Moshesh. Makuai s'est perverti pendant la guerre. Il avait, pendant assez longtemps, servi fidèlement le Seigneur. C'est un homme très intelligent. Il a quitté Matatiélé et s'est établi dans les Maloutis. (*Note des réd.*)

carpés, vous fait rêver de liberté, de repos et de bonheur. Oh! que les œuvres de Dieu sont merveilleusement belles et comme leur vue est bienfaisante!

« Le vieux Makuaï fut très content de nous recevoir, il n'en croyait pas ses yeux de me voir chez lui. Au service nous avons eu le plaisir de voir deux de ses hommes, des païens, leur Nouveau Testament à la main. Ici encore nous avons trouvé qu'il y avait une œuvre à faire : bien des personnes qui ont entendu l'Evangile, qui ont des besoins religieux, mais personne pour les encourager et les instruire. Comme il y avait apparence de pluie, le vieux chef n'a pas voulu nous permettre de coucher dans notre tente, mais nous a préparé un mokhoro (hutte) fort propre, où nous avons passé une bonne nuit. La soirée s'est passée à causer des jours d'autrefois ; de l'arrivée de mon père, M. Casalis, et de MM. Arbousset et Gosselin. J'étais heureuse d'entendre parler de ma douce mère avec tant d'affection et d'admiration par quelqu'un qui l'avait vue arriver toute jeune dans un pays de sauvages et gagner tout un peuple par sa grâce et son amabilité. Comme tous les Bassoutos, Makuaï a un talent d'imitation admirable, et en nous citant des conversations de mon père et de MM. Arbousset et Gosselin, il prenait tellement leur son de voix, leur accent, etc., qu'on aurait cru les entendre.

« Le lendemain nous disions adieu à tous ces braves gens et nous reprenions le chemin de la maison, très heureux de ce que nous avions vu et entendu et, le croirait-on? moins fatigués, moi, du moins, que je ne le suis souvent en revenant d'une petite course. »

Conversions remarquables.

Revenons au récit de M. Mabille :

« Huit jours après, nous allions faire la dédicace d'une nouvelle chapelle, située sur l'annexe de Khubitsoane, appelée aussi Monflanquin, en souvenir d'une dame de cette ville qui s'y est intéressée. Ce poste est aussi dans les montagnes,

mais seulement à deux heures de Morija dans la direction du S. E. Le chef du village est un fils de Letsié; sa mère et deux de ses sœurs sont chrétiennes. Après la dédicace de la chapelle et la prédication vinrent les baptêmes. Nous devions baptiser trois femmes, elles étaient là toutes trois, mais le mari de l'une d'entre elles s'opposa absolument à la chose.

L'histoire de cette femme, appelée Anna, est remarquable et vaut la peine d'être racontée. Convertie depuis huit ans, elle a enduré, de la part de son mari, toute sorte de persécutions. Souvent il avait chargé son fusil, voulant, disait-il, la tuer. Il résidait alors avec elle dans la colonie du Cap. Il y a deux ans, ils vinrent au Lessouto, et le premier soin de la pauvre femme fut de se rattacher à l'Eglise, en suivant le culte sur l'annexe de Monflanquin. Pendant des mois son mari s'opposa à ce qu'elle fût reçue dans la classe des catéchumènes; elle y entra cependant, à force de persévérance. Quant au baptême, « jamais, disait-il, je n'y consentirai ». Il ajoutait que le jour où il me verrait verser sur la tête de sa femme l'eau du baptême, il s'élancerait sur moi, me couperait le bras et irait ensuite se précipiter du haut des rochers, tenant mon bras dans sa main, et ne craignant nullement la colère de Dieu. Je voulais néanmoins passer outre; mais le chef du village me pria d'ajourner, et, pour éviter le scandale, je cédai. Pourtant je déclarai tout haut à cette femme devant son mari que, dès qu'elle le pourrait, elle eût à venir à Morija, où je la baptiserais.

Dès le dimanche suivant, je la vis arriver avec l'assentiment de ses fils et du frère aîné de son mari, pour me demander le baptême. Je lui expliquai clairement que ce n'est pas cet acte qui donne le salut, comme le prouve l'histoire du brigand sur la croix, et après lui avoir demandé si elle prenait la responsabilité de sa démarche, je me rendis à son désir.

Sa profession publique fut touchante. Pauvre femme, elle avait tant souffert pour la foi! Quelquefois en hiver, son mari, au milieu de la nuit, la chassait de la maison, après lui avoir ôté ses vêtements et ses couvertures, et la malheureuse errait çà et là jusqu'à ce qu'il se trouvât une âme charitable pour la

recueillir, et c'était chose rare, car tous avaient peur de son mari.

Je reviens à notre fête de dédicace. Une des deux autres femmes que je baptisai ce jour-là avait, elle aussi, été fortement persécutée. Le dimanche matin, quand elle voulait s'habiller pour aller au culte, elle ne trouvait plus ses vêtements : son mari ou ses enfants les lui avaient cachés. La veille de sa réception dans l'Eglise, ils l'avaient encore tour à tour suppliée et menacée pour la détourner de son dessein ; mais elle demeura ferme, et devant eux, car ils assistaient à la fête, elle leur dit qu'elle mourrait plutôt que de renoncer à Jésus. »

Coup d'œil sur l'état général de l'œuvre.

Ecoutons enfin quelques renseignements sur l'état général de l'œuvre de Morija :

« Voilà trois ans que nous voyons se prolonger cet état d'insécurité qui a succédé à la guerre. Il a beaucoup nui au développement de l'œuvre, et cependant celle-ci a marché. A Morija et dans les annexes, nous avons à enregistrer 152 nouvelles conversions pendant l'année et le nombre des communiants dépasse maintenant le chiffre de mille. Il est vrai que nous avons admis bon nombre de chrétiens d'Hermon, immigrés dans notre district à cause de la sécheresse.

« Cette année, ou plutôt au commencement de la prochaine, nous ouvrirons trois nouvelles annexes dans les Maloutis. Elles seront situées sur le cours supérieur de la Makhaleng (affluent de l'Orange). Elles auraient dû être fondées plus tôt, mais les choses ont traîné en longueur.

« Mes collègues ont aussi pour la plupart des choses réjouissantes à signaler sur la marche de l'œuvre de Dieu dans leurs districts respectifs. Nous ne pouvons cependant pas encore parler d'un progrès bien accusé ; nous en sommes encore à consolider, mais bientôt nous aurons des pasteurs indigènes consacrés ; bientôt, les vallées formées dans les Maloutis par l'Orange et ses principaux affluents auront leurs annexes. Pourtant il

faudra encore bien du travail pour compléter définitivement le réseau de stations et d'annexes qui doit embrasser le pays.

« Ainsi, malgré tous les obstacles et tous les désappointements, le Seigneur nous dit : En avant ! Il ne se donne pas de relâche pour lutter contre le royaume de Satan et son Eglise ne doit pas s'en donner non plus. »

A. MABILLE.



QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX OBSTACLES
aux progrès de l'Evangile parmi les Bassoutos (1)

(Suite)

VII. — Exagération ; dépréciation du langage ; formalisme.

Les Bassoutos, on l'a vu, sont très portés à l'exagération. Ils ressemblent aux enfants qui n'ont que peu le sentiment de la mesure ou des nuances. Comme eux, ils aiment à généraliser. Ils attribueront volontiers à tous ce qui n'est le fait que de quelques-uns, et diront qu'une chose se fait toujours, pour dire qu'elle se fait quelquefois. Un grand nombre de ces exagérations ont passé dans la langue et sont devenues des locutions usuelles : « *Ke shuéle* », « *Ke bolailoe* » (je suis mort, on m'a tué), dira quelqu'un qui se porte encore fort bien, mais qui, soit au sens propre, soit au figuré, veut donner à entendre qu'il a été un peu maltraité. On dit : « *Noka e thletse* » (la rivière est pleine), dès qu'on ne peut plus la passer à gué ; « *Noka e fèla* » (la rivière est vide), quand elle a assez baissé pour qu'on puisse la traverser sans danger, bien qu'ayant peut-être encore de l'eau jusqu'à la poitrine. Les mêmes exagérations se retrouvent dans les appréciations qu'on fera de l'état spirituel des troupeaux ou de leurs membres, et les missionnaires qui se sont le mieux approprié les façons de parler des indigènes ont besoin d'être sur leurs gardes pour ne pas donner dans ce travers.

---

(1) Voir année 1885, pages 20, 23, 51, 97, 178, 248 et 415.

Une des conséquences inévitables de cette habitude d'exagérer, quand elle est générale chez un peuple, c'est la dépréciation du langage. A force d'employer de grands mots pour dire de petites choses, de mettre des superlatifs là où des comparatifs suffiraient, les termes s'usent, s'amoindrissent et finissent par perdre leur valeur primitive, pour prendre celle des idées auxquelles ils sont ordinairement associés. Il en résulte qu'à la longue les expressions les plus fortes ne feront pas plus d'impression que n'auraient fait autrefois les expressions les plus modérées, et que les plus grandes protestations de dévouement ou d'amitié, par exemple, n'en diront pas autant que ne ferait ailleurs une parole affectueuse ou même un simple serrement de main.

Si l'on réfléchit que la parole est l'organe de la pensée, le lien qui unit les hommes entre eux, et, partant, le grand instrument de tout développement intellectuel et moral, tant pour les individus que pour la société dans son ensemble, on pourra se représenter quels doivent être, à tous égards, les effets désastreux de cette dépréciation du langage. Mais c'est surtout au point de vue religieux qu'est le danger. Il n'est que trop probable, en effet, qu'on ne fera pas autrement dans ce domaine que dans tous les autres; que l'habitude de multiplier les épithètes et de faire du verbiage à propos de tout se retrouvera ici comme ailleurs, et que le discrédit dans lequel est tombée la parole en général se fera sentir jusque dans l'usage qu'on fera de la parole de Dieu. Or, tandis que, pour avoir tout son effet dans les âmes, il importe que cette sainte parole soit prise au pied de la lettre, avec simplicité et sérieux, sans qu'on atténue en rien ses déclarations les plus saisissantes, ou qu'on enlève quoi que ce soit à cette épée de l'esprit de sa pointe ou de son tranchant, il est bien à craindre qu'on n'en vienne, sans s'en rendre compte à soi-même, à la traiter très cavalièrement, à ne voir, dans les perspectives si sombres ou si glorieuses qu'elle ouvre devant les yeux de la foi, que de belles exagérations poétiques, et à ne prendre ses promesses, non plus que ses menaces, qu'au rabais, de même que ce pa-

pier-monnaie dont nos voisins de l'Etat-Libre étaient inondés, il y a quelques années, et qu'on ne recevait qu'avec une forte réduction.

Il y a, en Europe, chez la plupart de ceux qui sont étrangers à la piété, une certaine pudeur religieuse qui fait qu'il leur répugne d'en employer le langage. Même des personnes vraiment pieuses observent souvent, à cet égard, une très grande réserve qui, quelquefois même, est poussée trop loin. On dirait qu'on ne peut toucher à ce sanctuaire de l'âme sans le profaner. Les Bassoutos, en général, ne connaissent guère ce sentiment. Ils ne semblent pas se douter, en s'entretenant des mystères de notre foi, qu'ils foulent les parvis d'un temple dans lequel il ne faut pénétrer qu'avec crainte et tremblement. Les enseignements de la parole de Dieu, les préceptes de l'Evangile sont un peu, pour eux, monnaie courante; même des païens, des renégats y font de fréquentes allusions, et, parfois, avec tant de complaisance et une telle absence de malaise ou de remords, qu'on se demande comment des gens qui font profession de croire à la vérité des Ecritures, et qui savent qu'en les citant ils prononcent leur propre condamnation, peuvent le faire si légèrement. Les chrétiens eux-mêmes sont loin d'être irréprochables à cet égard, et l'on peut dire qu'en général, ils ont encore bien des progrès à faire en ce qui concerne le respect des choses saintes. Le grand Newton se découvrant chaque fois qu'il prononçait le nom de Dieu ferait, avec un grand nombre d'entre eux, un bien étrange contraste. Ce langage de la piété et de l'expérience intime qui, chez les âmes vivantes et recueillies, réveille tout un monde de joies, de tristesses, d'amertumes, d'espérances glorieuses ou de regrets, beaucoup de nos chrétiens l'emploient sans qu'il semble faire vibrer en eux des cordes bien sensibles et bien profondes. C'est trop souvent, chez eux, un langage emprunté, des phrases de convention, des paroles vides qui, étant l'expression d'un état religieux auquel ils ne sont pas encore parvenus, ne peuvent leur dire grand'chose, et qu'ils répètent parfois un peu à l'étourdie, sans bien en saisir le sens. On croirait voir des enfants jouant avec les bijoux

de leur grand'mère et se faisant des hochets de ces bagues et autres objets précieux qui sont, pour elle, comme autant de souvenirs religieusement conservés d'événements doux ou douloureux.

Sans doute, tous ne sont pas ainsi. Nous avons, dans toutes nos Eglises, des personnes vraiment pieuses, des disciples qui, comme Marie, se tiennent aux pieds de Jésus ou qui, comme Pierre, pourraient lui dire, et avec presque autant d'énergie : « A qui irions-nous qu'à toi? » Il y a ici et là, parmi nous, de ces âmes d'élite que le sentiment de leur indignité et de la grâce qui leur a été faite a pénétrées comme un glaive, qui en ont encore la plaie vive au cœur, et avec lesquelles il est difficile d'aborder certains sujets, sans que les larmes leur viennent aux yeux. Mais ce sont là des exceptions d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares et tranchent davantage sur la légèreté d'impressions du plus grand nombre ; car le sérieux, il faut le dire, n'est pas le trait dominant de nos chrétiens. Dans leurs *matsema,* lorsque, réunis en troupe nombreuse pour piocher un champ ou pour le sarcler, ils travaillent tous ensemble en chantant, levant et abaissant leurs pioches en cadence, vous les entendrez peut-être attaquer, tout d'un coup, l'un de nos plus beaux cantiques de la Passion, avec une vigueur et un entrain qui montrent qu'ici, pour eux, le rythme est tout et qu'ils se préoccupent peu des paroles. Qui de nous n'en a été, plus d'une fois, péniblement affecté? Aussi, pour les amener à respecter nos cantiques, quelques-uns de nos frères ont composé un petit recueil de chansons *ad hoc,* intitulé : *Chants des matsema,* et qui sont ici bien mieux à leur place dans ces réunions toujours un peu gaies. Au culte, on verra un renégat qui a rejeté ouvertement l'Evangile, mais qui peut-être a la voix juste, chanter à plein gosier, comme tous les autres, un hymne de consécration ou d'actions de grâces. Au besoin, si le chantre est absent, il l'entonnera lui-même, sans que ni lui, ni peut-être personne dans l'assemblée, ait le sentiment distinct de ce qu'il y a de choquant dans une pareille dissonance. Ce n'est pas là hypocrisie ; c'est manque de sérieux, légèreté;

c'est aussi, dans une grande mesure, le déplorable résultat de cette dépréciation du langage qui fait que, trop souvent, les paroles les plus solennelles et les plus touchantes ne sont guère autre chose, pour nos Bassoutos, que des paroles.

Parfois, des nouveaux convertis, particulièrement des jeunes filles, viendront nous parler de leur désir d'appartenir au Seigneur, dans un langage si pittoresque à la fois et si aimable; ils emploieront, pour nous faire part de ce qui se passe en eux, des paroles si intimes et si touchantes, que, si nous pouvions les sténographier pour vous les faire parvenir, elles feraient verser des larmes d'attendrissement aux personnes sensibles. Mais je m'imagine que ces dernières seraient un peu scandalisées, si nous venions ensuite leur dire que ces discours si touchants n'ont nullement la prétention d'être une peinture fidèle de l'état spirituel de ceux qui les font; que ce sont de pieuses redites, des phrases apprises par cœur, que quelque matrone de l'Eglise leur aura probablement enseignées, en leur disant que c'est ainsi que, dans son jeune temps, les personnes nouvellement réveillées allaient parler de leur âme au missionnaire; en sorte que nos néophytes, en faisant ces belles professions de foi, ne veulent, au fond, pas dire autre chose, sinon qu'ils désirent se convertir, servir le Seigneur, être admis dans la classe des catéchumènes, et, en un mot, entrer dans l'ornière dans laquelle tant d'autres les ont précédés.

Marcher dans l'ornière! Telle est bien, en effet, l'une des grandes préoccupations de nos chrétiens bassoutos. Ces indigènes sont routiniers jusqu'à la moelle. Ils ne distinguent guère entre la réalité d'une chose et son symbole, entre la profession de christianisme et le caractère chrétien. Ils supposent naïvement que l'un ne va pas sans l'autre, et, pour eux, la forme emporte le fond. En vain leur rappelons-nous, au point qu'ils doivent les savoir par cœur, la parabole des dix vierges, celle du champ où l'ennemi avait semé de l'ivraie, celle du filet qui ramasse toute espèce de choses, bonnes et mauvaises, tant qu'ils sont membres réguliers de l'Eglise et en observent les usages extérieurs, quel que puisse être leur esprit de

mondanité ou de tiédeur, il ne leur viendra pas à l'idée que, peut-être, ils pourraient bien ne pas être dans la bonne voie et sur le droit chemin qui mène au ciel. Si, pour une faute grave, ils viennent à en être exclus, alors, peut-être, ils commenceront à douter de leur salut. Ils pleureront leurs *litulo* (leurs places dans l'Eglise), comme ils disent, jusqu'à ce qu'ils y soient réintégrés; après quoi, les voilà de nouveau parfaitement satisfaits, comme s'il allait sans dire que le pardon des hommes implique nécessairement celui de Dieu. Aussi, ne saurait-on assez les mettre en garde contre tous les genres de formalisme, ni leur répéter trop souvent cette recommandation qu'un prédicateur de mon pays adressait un jour aux membres des congrégations dissidentes, de ne pas oublier au moins que les registres de leurs Eglises n'étaient pas des copies du livre de vie.

(*A suivre.*) L. D.

LA STATION DE MABOULÉLA

La vue de la station de Mabouléla, que nous publions en tête de ce numéro, peut donner une idée assez exacte du paysage du Lessouto, des montagnes aux flancs rocailleux et aux sommets plats qui s'élèvent de toutes parts, ainsi que de la physionomie générale d'une station.

Le grand bâtiment qu'on aperçoit au centre du dessin est la maison missionnaire, avec son toit de zinc en pente douce. Les autres constructions que l'on aperçoit sont, à gauche, la remise du wagon et diverses dépendances ; à droite, la maison d'école et la chapelle, cette dernière presque entièrement cachée par un groupe d'arbres. Plus à droite encore, on distingue les huttes rondes du village des indigènes, au milieu duquel s'élève une maisonnette européenne à pignons pointus, c'est celle qu'habite l'instituteur.

Maboulèla, comme toutes nos stations, est riche en arbres : seringats, saules pleureurs, pêchers, etc. Dans l'aridité géné-

rale de la campagne africaine, les établissements missionnaires apparaissent comme de véritables oasis, comme des nids de verdure et de fraîcheur au milieu du désert.



EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

Le paganisme pris sur le vif.

Dernièrement, nous écrivait M. Jeanmairet à la date du 22 juin 1885, nous avons été affligés par une scène digne du moyen âge. Il s'agissait d'une jeune fille morte subitement. Cette jeune fille avait un amoureux auquel son cœur ne répondait pas. Fatigué de voir ses propositions mal accueillies, le jeune homme jura à celle qu'il aimait qu'elle n'épouserait jamais un autre que lui.

Sur ces entrefaites la jeune fille mourut; naturellement, on crut à un sortilège et l'on fit tomber le soupçon sur l'imprudent amoureux. Selon la coutume du pays, il fut sommé de prouver son innocence, et pour cela condamné à l'épreuve de l'eau bouillante. Le malheureux, ayant refusé, fut brûlé vif, sans autre forme de procès. On dressa un bûcher à l'entrée du village. Le condamné y fut étendu sur le ventre et lié par les pieds, les mains et le cou; puis on le recouvrit de branches et on mit le feu au bûcher. Alors, pendant que ses juges exécutaient une danse infernale, le malheureux expira en poussant des cris affreux, puis toute l'assemblée s'enfuit de frayeur.

Le même fait s'est aussi produit à Sesheké. Pauvres malheureux Zambéziens, en qui peuvent-ils mettre leur espérance en un pareil moment?



Projets d'avenir et appels aux Églises.

M. Coillard nous écrit :

Kazungula, 29 août 1885.

Bien cher frère monsieur Boegner,

Le départ de la poste nous a pris par surprise comme un ouragan au milieu des embarras du passage de la rivière. Je trace ces lignes, espérant qu'une occasion se présentera un jour ou l'autre quand nous serons trop loin pour en être avertis à temps.

N'est-ce pas admirable que le passage du Zambèze se soit effectué si facilement après tout et sans le moindre accident? C'était une grande montagne devant nous; Dieu en a fait une plaine. Pas un bateau n'a chaviré, pas une pièce de nos voitures n'a manqué, pas un seul colis n'a été perdu ou même avarié! Et puis nous avions quelques caisses — d'outils surtout — grosses et très lourdes ; nous n'avons pas eu à les déballer. Ceci est un grand point de gagné. C'était joli de voir les tentes de nos wagons avec leurs planchers flotter entre deux canots. Trois hommes de chaque côté suffisaient pour les tenir à flot pendant que les autres ramaient. Lundi avant midi, nous en avions fait traverser deux avec toutes les pièces et leur attirail. Le soir, nos trois wagons étaient remontés, le tombereau aussi, et prêts à rouler.

Aujourd'hui, ils sont chargés; mais comme nous n'avons pas assez de bœufs et qu'ils sont dans un état affreux de maigreur, nous envoyons deux petites charges avec M. Jeanmairet et Middleton à Sesheké, et nous resterons ici jusqu'à ce que les pauvres bêtes reviennent nous chercher. Les évangélistes, eux, sont déjà chez Mokumba, à Mambova, où nous les avons conduits. Vous le voyez, notre expédition a pris fin.

Nous ne serons donc plus tous ensemble. Il se peut que l'état du pays, ou celui non moins grave de nos bœufs, nous force de prolonger notre séjour à Sesheké, où M. Jeanmairet va commencer ses travaux d'installation ; mais j'ai bon espoir que

nous pourrons au moins *arriver* à Séfula avant la saison des pluies. Comme nous soupirons après le moment où enfin nous pourrons arrêter nos voitures! Quelquefois nous trouvons le pèlerinage un peu long. Mais nous ne murmurons pas. C'est le comble de nos vœux que nous soyons enfin au nord du Zambèze.

Si l'expédition a réussi, ce n'est pas que Satan nous ait laissés tranquilles. Vous le savez, depuis plus de trois ans, il nous a suscité obstacles sur obstacles, et disputé chaque pouce de terrain. Souvent on croyait qu'il allait triompher et que notre expédition crèverait comme une bulle de savon. Dieu a permis tout cela pour purifier et affermir notre foi. Si l'expédition a réussi, la mission réussira aussi, nous en sommes sûrs. C'est une date dans l'histoire de l'évangélisation de l'Afrique que le jour où nous avons traversé en famille et avec nos wagons le Zambèze, cette muraille jusqu'à présent infranchissable aux étrangers,— aux étrangers surtout qui auraient voulu se fixer au nord du fleuve. Sera-t-il demandé aux chrétiens d'Europe de grands sacrifices d'hommes et d'argent? C'est possible. Mais l'Evangile ne reculera pas. On nous pillerait, on nous tuerait qu'avant peu d'années les messagers qui iront publier la bonne nouvelle du salut jusqu'au cœur même du noir continent seront une grande armée. Je demande tous les jours à Dieu que les chrétiens de ma patrie comprennent toute la portée du résultat atteint par notre expédition, et se mettent résolûment à la tête du mouvement missionnaire qui n'aspire à rien moins qu'à la conquête de ce vaste et ténébreux intérieur. Nous ne sommes qu'une avant-garde, mais nous sommes l'avant-garde de la glorieuse armée de Christ. Les chrétiens de ma patrie occuperont sûrement et vaillamment le poste d'honneur que Dieu leur a confié.

..... Nous prions chaque jour pour vous nominalement, pour les vénérés frères et pères qui composent notre Comité, et pour les jeunes gens qui se préparent à venir nous seconder. Nous allons maintenant attendre du renfort. Dites et redites aux amis que la force et le développement de la mission dé-

pendent entièrement de leur coopération. Qu'ils n'attendent pas que la mort affaiblisse notre petit personnel pour nous envoyer du secours. Ce que je demande à Dieu, c'est que nous n'ayons pas une mission rachitique qui soit toujours entre la vie et la mort, et ne sache que pousser des soupirs et des cris d'angoisse. Le monde chrétien est en droit d'attendre quelque chose de plus qu'un feu de paille dans la mission du Zambèze. Il faut non seulement nous soutenir, mais nous développer. Il *faut* que nous allions de l'avant. Ce pays n'est que la porte de l'intérieur. Ce n'est pas la seule, pas la meilleure peut-être ; mais c'en est une qui nous est ouverte et qui ne se fermera plus. Le champ qui est devant nous est sans bornes. Ce n'est pas seulement aux gens d'éducation et de fortune de ma patrie que je voudrais adresser un appel, mais à ceux de n'importe quelle nation et n'importe quelle dénomination. Il faut Christ soit prêché, il faut que la Bonne Nouvelle soit publiée le temps presse. Ne nous laissons pas devancer par les marchands. Montrons que les disciples du Christ, eux aussi, sont capables de nobles entreprises et de grands sacrifices ; qu'eux aussi savent se dévouer. A propos des regrets qu'exprime la reine Victoria sur la mort de John Brown dont elle vantait le dévouement, un critique remarquait : Y a-t-il, peut-il y avoir du dévouement à servir une reine ? Ah ! que parlons-nous donc de sacrifices et de dévouement, nous, quand il s'agit du Roi des rois que nous avons l'insigne honneur de servir ! Les anges même nous envient.

Après tout le chasseur dont j'ai parlé, M. Reid, s'est arrêté à Panda-Matenga pour rassembler de l'ivoire. Il a eu l'amabilité de nous le faire savoir, ce qui nous donne un jour. Je ferme donc ma lettre et vous l'envoie telle quelle.

Nos meilleures amitiés à tous.

Votre affectionné de cœur,

F. Coillard.

SÉNÉGAL

Quelques lignes de M. JAQUES sur ses travaux à Kerbala.

La construction d'une station au Sénégal est chose coûteuse et pleine de difficultés. On ne saurait toutefois reculer devant les dépenses que nécessite une bonne installation, quand on sait que, dans cette région meurtrière, c'est d'un abri sain et suffisant que peut dépendre la vie d'un missionnaire. On verra par les lignes suivantes que M. Jaques n'épargne pas sa peine pour réduire, autant qu'il est en lui, les frais assez considérables qu'entraîne l'établissement de la nouvelle station. Puissent nos amis comprendre que de telles entreprises les engagent eux-mêmes à plus donner et à mieux prier, pour M. Jaques d'abord, mais aussi pour l'ensemble de notre Société, que l'heure actuelle appelle, sous peine d'infidélité, à élargir son cercle d'action.

« Soyez bien assuré, écrit M. Jaques le 10 décembre, ainsi que Messieurs les membres du Comité, que je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour faire tout aussi simplement et économiquement que possible, et que je me dépense moi-même, faisant le possible et l'impossible, me levant à quatre heures du matin et, après une heure de marche et davantage, arrivant au train (près duquel les ouvriers ont campé) à six heures du matin et restant avec eux, poussant le wagon de l'épaule lorsqu'il y a quelque montée, les excitant, les encourageant, les poussant; puis rentrant chez moi à six heures et demie du soir, harassé comme vous ne pouvez que difficilement vous le représenter, ayant tout juste la force de manger et de me jeter sur mon lit. Je ne vous raconte pas ces détails intimes pour me vanter, mais pour que vous compreniez que je fais tout ce qui est en mon pouvoir. Je considère, et je ne suis pas le seul, comme une merveille de la grâce de Dieu que je sois encore aussi vigoureux et que les fièvres me soient épargnées. Je suis décidément mieux depuis que les chaleurs ont un peu diminué. Si encore

j'étais secondé par un aide capable de me remplacer à la maison pour l'achat des vivres, pour la distribution des rations, car je dois nourrir la plupart des ouvriers, et, vu la rareté des ressources, c'est un ennui encombrant. Un jour il n'y a ni viande, ni poisson sec, ni poisson frais au marché. Il faut faire courir les villages pour acheter des poules ; ou bien c'est le riz qui fait défaut, personne n'en veut vendre, et que sais-je encore ? Je m'informe à droite et à gauche, et j'ai recours à tous les moyens pour diminuer toutes ces dépenses de bouche.

« Je puis dire, à la louange de Dieu, que chaque matin il me renouvelle les forces et la provision d'entrain, de courage, d'énergie dont j'ai besoin avec ces natures flasques, indolentes, capables d'un effort momentané, mais non d'un effort soutenu, et inaccessibles à nos raisonnements. On a parlé jusqu'à quatre langues sur le chantier. Heureusement que Samba Coumba en connaît trois des plus usuelles. Sans lui je ne sais ce que je ferais. Il vit, travaille, mange avec les autres travailleurs, aussi ai-je augmenté son salaire de quinze francs par mois pendant la durée de ces grands travaux. Ce qui me manque le plus, c'est la patience. Oh ! demandez-la beaucoup pour moi. Ah ! rentrer le soir dans une maison vide !

« Cher monsieur, il est minuit, soyez indulgent, car ma lettre se ressent de la fatigue. »

L. JAQUES.



TAÏTI

UN VOYAGE A L'ILE RAPA

I. L'archipel des Gambiers. Une population mourante.

Papéété, le 13 novembre 1885.

Cher et honoré frère,

Dans une lettre déjà ancienne, je vous faisais part de ma ré-

solution de profiter d'une tournée de l'aviso de notre station locale dans les archipels voisins, pour visiter l'Église de l'île de Rapa, située à environ 800 milles dans le sud de Taïti. Cette résolution m'avait été inspirée par le récit d'un lieutenant de vaisseau exposant les misères de tout genre, matérielles surtout, des habitants de cette île protestante où flotte notre pavillon. Ayant été invité, en outre, par M. le gouverneur, à indiquer clairement au pasteur de Rapa l'étendue et les limites de ses attributions, limites qu'il avait méconnues en portant en chaire des sujets étrangers à la religion, il m'avait paru préférable d'accomplir ce mandat de vive voix plutôt que par correspondance.

A la veille de mon départ, la commission permanente du Conseil supérieur de nos Églises avait jugé expédient de me charger de proposer à l'Église de Rapa d'entrer dans l'Union des Eglises taïtiennes et de se rattacher au premier arrondissement religieux de Taïti, conformément à une des dispositions de notre constitution ecclésiastique.

Muni de ces diverses missions, j'ai pris passage, le 5 septembre dernier, à bord du navire à vapeur de l'État *le Volage,* commandé par M. le lieutenant de vaisseau Bonnet. Grâce à sa bienveillance, j'avais pu embarquer quatre caisses pleines d'effets, confectionnés ou autres, produits de la libéralité de plusieurs amis, et en particulier des membres de l'Église de Papéété et des troupeaux voisins, pour subvenir aux besoins extrêmes des habitants de Rapa. Bien des cœurs s'étaient émus de compassion en apprenant le dénuement de ces pauvres gens que l'absence de tout navire de commerce pendant plusieurs années avait mis dans l'impossibilité de renouveler leur provision de vêtements et qui en étaient réduits à des guenilles ou à des ceintures de feuillage.

Les caisses contenaient : 136 robes de femme ou d'enfant, 104 « pareu » (pièce d'étoffe usitée par les hommes et les femmes, qui s'enroule autour des reins et descend jusqu'aux talons) ; 133 coupons d'étoffes diverses d'une longueur totale d'environ 800 mètres ; 8 douzaines de chemises d'homme, 6 douzaines

de pantalons, 4 douzaines de paletots, un certain nombre de gilets, de couvertures, de draps, d'objets de mercerie, etc. ; en outre, 43 bibles et 30 recueils de cantiques, dont l'ensemble (sauf 13 bibles) avait été donné par un chrétien chinois du nom de Ah-Fat, au service de notre collègue M. Viénot, et destiné aux jeunes gens et jeunes filles de Rapa, avec la recommandation de donner leur cœur à Jésus. La valeur du contenu des caisses était d'environ 2,500 francs.

Elle n'était pas mince, ma joie, à la pensée du plaisir qu'allaient éprouver les destinataires de telles richesses, fruits de l'amour fraternel ; elle compensait par anticipation les ennuis inévitables d'une longue traversée à bord d'un navire de guerre, non aménagé pour recevoir des passagers. Le *Volage* a l'ordre de se rendre d'abord dans l'archipel des Gambiers, à 6 ou 7 jours de vapeur de Taïti, et ensuite de faire route sur Rapa.

La traversée.

A la chute du jour, le 5 septembre, les côtes est de Taïti et de la presqu'île de Taïarapu ont fui derrière nous. Nous avons vent debout ; la mer est conséquemment peu aimable ; le *Volage* roule ; nos mâts décrivent des arcs de cercle de 15 à 20 degrés. Le carré des officiers, où nous descendons pour le dîner, est une véritable étuve, d'où je sors un quart d'heure après, baigné de sueur. Néanmoins, cette impression est passagère, et le lendemain, grâce à un abaissement de la température, la situation devient très supportable.

Mes nombreux loisirs sont occupés en grande partie par la lecture de mes journaux religieux de France et d'Amérique, que j'avais réservés pour le voyage. Quel plaisir de pouvoir, au sein de l'immensité de l'Océan, se mettre, par le journal, en communion d'idées avec ses frères de la patrie et d'ailleurs, et de partager leurs joies, leurs tristesses et leurs espérances. A 15,000 milles de distance, je me sens près de notre intrépide collègue des bords du Zambèze, de ceux du Lessouto, de ceux du Sénégal où l'on pleure ; près des Églises de ma patrie, qui

s'apprêtent à commémorer le deuxième centenaire de l'abolition de la Charte des protestants nos ancêtres, par un grand criminel couronné. Je me dis : Moi aussi, je raconterai, s'il plaît à Dieu, à mon Église taïtienne de Papéété, le 18 octobre prochain, ce que ses sœurs de France ont enduré pour le Seigneur Jésus, et lui ferai admirer la bonté de Dieu, qui leur a donné maintenant l'inappréciable bienfait de la liberté religieuse.

Un des officiers, qui est bachelier ès lettres et licencié en droit, est désireux de se perfectionner dans la connaissance de l'anglais. Je lui offre mes services, qu'il accepte avec empressement. Chaque jour nous faisons des traductions orales de quelques intéressants articles de mes journaux religieux d'Amérique. Pourquoi un grain de la semence sainte ne rencontrerait-il pas un coin propice dans son âme?

L'archipel des Gambiers.

Vers le soir du septième jour de notre navigation, nous apercevons vers l'est une pointe de montagne dont les pentes sont perdues dans les brumes de l'horizon. C'est le mont Duff, élevé de 400 mètres, qui domine les hauteurs de l'île *Mangaréva* et de toutes celles de l'archipel des Gambiers. Ce groupe d'îles fut découvert en 1797 par le capitaine Wilson, qui amena à Taïti les premiers missionnaires de la Société de Londres, et qui donna le nom de son navire au plus haut sommet du groupe.

Le vendredi, 11 septembre, vers dix heures, au moment où nous pénétrons dans les passes, notre regard embrasse les onze îles ou îlots qui composent l'archipel. Elles sont toutes comprises dans un cercle de sept milles de rayon. Les plus importantes sont Mangaréva, Taravaï, Aukéna et Akamaru. Les autres, dont plusieurs ne sont guère que des rochers arides, sont inhabitées. L'aspect général en est un peu triste. J'attribue cette impression au fait que la végétation y est infiniment moins luxuriante qu'à Taïti. Il est vrai qu'elles sont situées presque

sur la limite de la zone tropicale. Le fond des vallées seul est boisé, ainsi que la bande de terre avoisinant à certains endroits la mer. Les cocotiers et les arbres à pain y sont comparativement chétifs ; ces derniers y constituent des forêts dont les hautes branches sont desséchées, privées d'écorce et blanchies au soleil.

L'île Mangaréva.

Nous jetons l'ancre dans la baie de Rikitéa, formée par un contrefort du mont Duff. Sur ce contrefort se trouvent un cimetière entouré d'une haie d'hibiscus et une chapelle funéraire. Le long de la plage, au fond de la baie, s'aperçoivent divers bâtiments en pierre dans des fourrés d'orangers et autres arbres; ce sont des magasins et surtout des maisons d'habitation. Au centre est la résidence du représentant du gouvernement français, précédée d'un accostage en corail et d'un énorme mât de pavillon. Sur la gauche, aux trois quarts cachée par les arbres, se trouve la grande église catholique couverte en tuiles rouges.

Le déjeuner fini, nous sautons dans les embarcations et, en dix minutes, nous atteignons la plage, où le résident, M. le lieutenant de vaisseau Lieutard, vient souhaiter la bienvenue à son successeur et à sa femme, et nous faire à tous le plus aimable accueil. Il règne une fraîcheur agréable sous sa vérandah ; au centre, devant l'escalier, est une table chargée de rafraîchissements, auxquels chacun est gracieusement invité à prendre part, et on cause un instant de la situation du pays. Mais il nous tarde de faire une promenade pour nous dédommager de nos huit jours de mer, et nous laissons seuls les deux résidents. Nous disons bonjour en passant au gendarme, chef de poste, que je connus naguère à Taïti. C'est un homme d'une taille moyenne; il a les traits rudes, la barbe touffue et grisonnante ; c'est un vrai paysan du Danube; c'est d'ailleurs un digne serviteur de la France, et la terreur des malfaiteurs, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un cœur généreux. Il nous fait les honneurs de son jardin, où éclatent les preuves de son in-

telligence en fait de culture potagère; presque tous nos bons légumes d'Europe y poussent à l'envi. Il en enverra une pleine embarcation à notre navire. Sur son ordre, nous goûtons avec délices ses belles fraises, en regrettant que Taïti n'en produise pas de semblables.

Visite à la mission catholique.

En compagnie du commissaire du *Volage*, du docteur et d'un enseigne de vaisseau, nous nous dirigeons vers le siège de la mission catholique. Nous sommes bientôt devant la façade de la grande église. Le portique qui l'ornait jadis a disparu. La grande porte est fermée; nous longeons la face latérale de droite. Le sol de la cour est couvert de dalles ou de pierres très bien jointes, où les cryptogames trouvent cependant à prospérer; c'est dire qu'il y a peu de pieds pour les fouler. — Je voudrais bien connaître la longueur de cette immense église aux murs de forteresse. En essayant de mes plus grandes enjambées, j'en trouve 57, et j'en conclus que l'édifice a au moins 60 mètres. Pendant ce temps, mes compagnons ont ouvert une porte qui se trouve aux deux tiers de la longueur. Nous entrons en nous découvrant respectueusement. Deux rangées d'énormes colonnes rondes soutiennent la toiture. L'autel monumental, au centre du chœur, est agrémenté de travaux d'un goût assez douteux, en nacres, imitant des arbres, des plantes, etc. Beaucoup de ces nacres, jaunies par le temps, ne sont rien moins qu'un bel ornement. Quelques tableaux sont de loin en loin suspendus aux murs. Tout un peuple de bancs de bois, en trois longues rangées, remplit l'église qui peut certainement contenir de 1,200 à 1,500 personnes. On me dit qu'il y a moins de dix ans que les fidèles, lors des grandes fêtes, ne pouvaient pas tous y trouver place, et que maintenant tous les habitants indigènes des Gambiers réunis en occuperaient à peine le tiers. En effet, de l'aveu même de M. le résident, tout l'archipel n'en contient plus qu'environ 400...

En sortant de l'église, nous faisons visite au provicaire apos-

tolique, le père Nicolas Blanc; nous trouvons chez lui le père Roussel, missionnaire à Taravaï. Le premier est corpulent; il a beaucoup de bonhomie et de finesse dans l'expression, et d'aisance dans les manières. Sous ses grands sourcils gris brille un regard intelligent et profond. Le second, qui compte au moins un tiers de siècle de séjour aux Gambiers et qui est blanchi par l'âge, est long et maigre, a la figure douce et affable. On le dit plus habile que son supérieur...

En compagnie du commissaire, je monte la route pavée qui conduit au couvent des filles, situé à environ deux kilomètres de Rikitéa.

Tombes et ruines.

A mi-chemin nous rencontrons le cimetière qu'on a récemment débroussé et où se trouve un certain nombre de pierres tumulaires avec des inscriptions en mangarévien. Nous relevons et mettons en place une croix de bois jadis plantée sur la tombe d'un matelot français, mort à bord du *Dayot*, en 1880. La chapelle, à l'entrée du cimetière, est tout ouverte; les dalles sont disloquées; le tout a une apparence d'abandon et de délabrement. Nous poursuivons notre course, toujours sur cette route pavée qui a dû coûter un immense travail. Sur le bord est un vieux morceau de stipe de cocotier, creusé pour servir de cercueil et qu'on a laissé là depuis des années. Plus loin, nous sommes dans un bois d'orangers chargés de fleurs et de fruits mûrs. Les oranges de Mangaréva ne le cèdent en rien à celles de Taïti; nous nous désaltérons de leur jus sucré et rafraîchissant.

Voilà le couvent des filles à quelques centaines de mètres devant nous. Il est entouré d'une épaisse muraille en pierre de plusieurs mètres d'élévation, et qui enclôt deux ou trois hectares de terrain en partie boisé. Je n'oserais pénétrer dans ce sanctuaire, si mon compagnon, qui le visita autrefois, ne me disait qu'il n'y a pas lieu d'avoir aucun scrupule à le faire. Nous traversons un portique monumental dont les portes sont tombées de vétusté et n'ont pas été remplacées. Des sta-

lactites pendent à la voûte. A gauche, en entrant, est un long corps de bâtiment dont la première moitié est une chapelle en assez bon état, et l'autre un reposoir. Plus loin est le couvent proprement dit, qui a été récemment recouvert en bardeaux. Il contient une série de vastes salles où nous voyons des tas de décombres provenant de la chute des plafonds trempés par les pluies avant la recouverture du toit. Toutes ont l'air humide et délabré. Nous rencontrons la sœur chargée du soin des jeunes filles : c'est une Mangarévienne de trente-cinq à quarante ans, point trop timide, qui nous rend nos politesses. Ses élèves, peu nombreuses, sont absentes momentanément. Le résident français a dû licencier les plus âgées, dont aucune surveillance ne pouvait empêcher les escapades nocturnes. Une ou deux se sont mariées aussitôt.

En revenant au village nous suivons un sentier d'où nous jouissons d'une vue splendide sur la rade et sur plusieurs îles rapprochées. Le *Volage* nous apparaît dans le lointain comme un tout petit bateau. Nous sommes frappés de la quantité de maisons en maçonnerie inhabitées dont les toitures et les planchers se sont écroulés et ont pourri ; leurs pignons aigus se profilent tristement sur les pentes du coteau. Il y en a peut-être plus d'une centaine dans cette situation à Rikitéa. Serait-ce peut-être que les habitants ont émigré en masse dans d'autres archipels? Point ; ils dorment leur dernier sommeil aux alentours, à quelques pieds sous terre. On nous cite telle famille composée de huit personnes qui ont disparu dans l'espace de deux ou trois ans. D'aucuns nous expriment l'opinion que dans dix ans, ou même moins, le dernier des Mangaréviens aura vécu. Cela me rappelle qu'il y a plusieurs années, M. le lieutenant de vaisseau Caillet, ancien résident, écrivait au ministère des colonies que bientôt notre pavillon aux Gambiers ne flotterait plus que sur des tombes.

Le samedi 12 septembre, je pars au lever du soleil, avec mon compagnon de la veille, pour le village de Taku, situé au bord d'une baie de l'autre côté de la montagne. Nous arrivons en une demi-heure au sommet du col, tout haletants et baignés de

transpiration. Nous nous reposons un instant en contemplant la merveilleuse vue qui s'étend à nos pieds, à droite et à gauche. Vingt minutes plus tard nous sommes à Taku, dont les habitations disparaissent ici et là sous les bois d'arbres à pain. Nous rencontrons nombre de maisons désertes et sans toitures. Les rares habitants paraissent être en majeure partie des indigènes de l'île de Pâques. Nous nous arrêtons près d'un groupe d'entre eux qui entourent une marmite où cuit le taro de leur déjeuner. Ils sont heureux d'apprendre les quelques nouvelles que je puis leur donner sur leurs compatriotes qui habitent Papéété. En les quittant j'essaie d'élever leurs pensées vers le Père céleste qui comble de bienfaits ses créatures.

En longeant la plage nous venons jusqu'au village de Kériméo. Nous passons près d'une chapelle abandonnée ; un lambeau d'image pend encore au mur derrière l'autel. Sur la galerie d'une maison nous voyons couché un grand et beau jeune homme, au visage pâle et amaigri. Il est miné par le mal qui va bientôt le faire descendre au tombeau comme tous les autres Mangaréviens. Il paraît n'avoir pour toute nourriture qu'un peu de pulpe, aigrie et fermentée, du fruit de l'arbre à pain, ce qui est plutôt propre à l'achever qu'à le soutenir...

Je dis à ce cher jeune homme, qui ne sera bientôt plus ici-bas, que Dieu aime ses créatures et qu'Il veut les sauver par la foi en son Fils Jésus-Christ mort sur la croix. Je l'invite à regarder à Celui qui pardonne, afin qu'il obtienne son entrée au royaume de vie. Je le quitte à regret; j'aimerais tant pouvoir prolonger mon entretien avec lui. Mais nous devons rentrer à bord à dix heures ; or, il nous reste à peine quarante-cinq minutes pour escalader la montagne et descendre la pente opposée.

Lorsque nous arrivons sur la plage à Rikitéa, le docteur du bord vient de terminer l'inspection qu'il a été prié de faire des enfants des deux sexes, réunis dans les locaux des écoles. Sauver l'enfance serait le but prochain à atteindre, pour prévenir l'entière dépopulation du pays, mais les résultats de l'inspection médicale ne paraissent laisser aucun espoir : tous les enfants

sont rachitiques, scrofuleux ; on remarque chez plusieurs, surtout parmi les filles, des déformations de l'épine dorsale. Ils souffrent des vices constitutionnels que leur ont légués leurs parents et qui sont dus aux maux combinés suivants : maladies héréditaires, épuisement par manque de nourriture suffisante et travail forcé, usage excessif des boissons alcooliques, etc. En voilà plus qu'il ne faut pour étioler et éteindre une tribu qui n'est d'ailleurs ni moins belle ni moins intelligente que celles qui peuplent les autres archipels de l'Océanie orientale.......

Ruines morales.

...Le ressort moral ne paraît pas moins brisé chez les Mangaréviens que le ressort physique. L'usage qu'ils font de leurs intermittentes ressources va nous le dire d'une bien douloureuse manière. La partie masculine de la population se livre chaque année, pendant trois ou quatre mois, à la pêche des nacres, travail pénible aussi, qui rapporte à un plongeur exercé jusqu'à vingt et vingt-cinq francs par jour. Au lieu de serrer précieusement le produit de son labeur pour se procurer quelque confort pendant les mois de chômage, il achète une barrique de vin ou une dame-jeanne d'eau-de-vie, qu'il transporte sous les ombrages près du rivage, et là, tant que dure le liquide enivrant, il se maintient dans un état d'abrutissement et d'inconscience, qui sera, hélas ! trop tôt celui du dernier sommeil. Pendant huit mois de l'année il vit misérablement et traîne la plus triste existence. Ceux qui me donnent ces détails semblent douter qu'aucun Mangarévien fasse exception à cette désolante règle ; d'autre part, ils affirment que les services du culte ont presque cessé d'être fréquentés par les indigènes...

A tous les points de vue, la situation de ces pauvres gens est vraiment lamentable et propre à inspirer les plus mélancoliques réflexions. Avec l'Evangile de Christ, cette situation eût été tout autre ! Quel malheur pour eux que leurs ancêtres aient repoussé les efforts de nos missionnaires pour leur en assurer les bienfaits !...

Le 12 septembre, à quatre heures du soir, nous quittons les Gambiers après y avoir séjourné trente heures. Je m'en vais avec le regret d'y avoir si peu fait pour le Nom du Seigneur Jésus. Je m'étais promis de faire l'ascension du mont Duff, d'où la vue doit être de toute magnificence. Je n'ai pu exécuter ce dessein; c'est aussi un de mes regrets.

Nous avons maintenant le cap sur Rapa, où nous espérons arriver dans quatre jours. A bientôt la suite.

Votre très dévoué dans le Seigneur, F. VERNIER.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

LA STATISTIQUE MISSIONNAIRE. — LES ŒUVRES INDIVIDUELLES. — APOLOGIE PAR LES CHIFFRES.

Faire le dénombrement du peuple fut un jour compté comme une révolte à David. Il avait agi contre sa conscience, sans doute par vanité. « Il sentit son cœur battre, quand il eut ainsi compté le peuple », nous dit l'historien sacré (1 Sam. 24, 10). Dieu nous garde de faire de la statistique missionnaire par un vain esprit d'orgueil ! Si nous comptons, c'est pour étudier, pour contrôler, pour régulariser. La revue d'une journée qui passe peut être fort utile pour le lendemain, à condition que l'on ne fasse pas comme l'homme de saint Jacques : « Il s'est regardé, s'en va et oublie aussitôt quel il était. » Combien plus l'examen du résultat d'un siècle de missions ne doit-il pas contenir d'enseignements ! Puis, toutes choses ne doivent-elles pas se faire avec ordre? Ferions-nous de Dieu un « Dieu de désordre », comme les Corinthiens?

La statistique des missions est donc une science utile. Les quelques chiffres ci-joints doivent nous instruire, nous humilier et nous encourager.

Ils forment une sorte de parenthèse dans notre chronique ré-

TABLEAU STATISTIQUE DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES EN 1883-84

	RECETTES EN FRANCS	SOCIÉTÉS DE MISSIONS	MISSIONNAIRES	AIDFS INDIGÈNES	COMMUNIANTS	CHRÉTIENS	ÉCOLIERS	AJOUTÉS A L'ÉGLISE DURANT L'ANNÉE COURANTE
Iles Britanniques	21.861.842	24	1.268	15.562	366.501	1.330.074	443.318	30.659
Amérique du Nord et Canada	11.266.781	32	726	4.137	129.701	378.987	113.583	11.739
Allemagne (et Suisse allemande)	3.589.440 (1)	13	516	2.564	72.706	193.975	40.643	10.327
Hollande	648.066	14	61	229	22.171	98.450	8.672	5.739
France	318.315 (2)	1	29	119	6.826	17.963	2.445	662
Norvège	267.894	1	27	651	1.960	5.215	30.600 (3)	1.047
Danemark	134.756	2	12	25	2.169	6.313	38	49
Suède	86 527	2	7	3	(?)	76	208	(?)
Suisse romande	84.110	1	4	6	61	104	86	84
Finlande	52.809	1	7	—	—	6	88	—
Œuvres isolées	226.827	(16)	19	64	508	3.788	4.801	182
Totaux (4)	38.537.368	91	2.676	23.360	602.603	2.034.951	644.482	60.488

(1) Parmi lesquels 356,268 fr. de la Suisse.

(2) La France protestante a fourni, en outre, dans le même exercice, 11,943 fr. à l'Angleterre (contribution des Églises wesleyennes françaises), et 560 fr. à l'Allemagne (contributions luthériennes). Par contre, elle a reçu du dehors, pour parfaire le total indiqué de 318,315 fr., 126,048 fr., dont 27,328 d'Alsace, 56,315 de Suisse, plus de 16,000 fr. de Hollande, etc.

(3) Dont 30,100 à Madagascar, où la mission norvégienne a une œuvre scolaire florissante.

(4) Voici une autre répartition des mêmes chiffres : pour l'Afrique, on a dépensé 6,576,639 fr.; 673 missionnaires et 7,385 aides indigènes y travaillent parmi 576,114 chrétiens et 160,294 communiants. Pour l'Asie : 21,739,408 fr. ; 1,409 miss. et 10,822 aides ind. parmi 752,176 chrét. et 222,492 comm. Pour l'Australie : 1,195,512 fr.; 117 miss. et 3,331 aides ind.; 280,278 chrét. et 70,170 comm. Pour l'Amérique : 2,653,871 fr.; 476 miss. et 1,779 aides ind.; 415,883 chrét. et 147,245 communiants.

gulière ; ou plutôt nous pouvons y voir comme un appendice au coup d'œil général sur l'œuvre des missions publié il y a un an.

La table qui se trouve à la page ci-contre, est un résumé de soixante-quatre pages de petits chiffres serrés que vient de publier le Dr Grundemann. C'est l'étude statistique la plus complète qui ait jamais été faite sur la situation des missions modernes. Il est difficile de se représenter la somme de travail et de patientes recherches qu'ont nécessitée les huit totaux qui terminent le tableau ci-joint. On éprouve presque un sentiment de gêne en reproduisant si aisément des chiffres qui ont coûté tant de calculs et tant de veilles prolongées à leur auteur.

Nos totaux diffèrent légèrement de ceux auxquels aboutit le savant rédacteur de la *Allgemeine Missionszeitschrift*. Nous avons cru devoir rectifier les chiffres concernant la Société des missions de Paris que M. Grundemann ne possédait qu'incomplètement (1), et grouper différemment certaines autres données.

Les chiffres du tableau ci-joint se rapportent tous à l'exercice 1883-84.

---

(1) Selon le désir de M. Grundemann, nous lui offrons ici les éléments nécessaires pour corriger son tableau des missions de Paris. Ces chiffres ne seront peut-être pas sans intérêt pour nos lecteurs.

On voudra bien se souvenir que ce sont les données de l'exercice 1883-84.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
		Missionnaires						Écoliers		
CHAMPS DE MISSIONS	Stations	Européens	Aides indigènes	Chrétiens	Communiants	Ajoutés à l'Église durant le dernier exercice	Écoles	Total	dont filles	Dépenses en francs
Sénégambie	2	2	1	39	25	3	1	15	(?)	24.553
Lessouto et Zambèze.	15	23	103	10.424	4.424	401	30	2.180	500	152.147
Taïti..............	3	4	15	7.500	2.377	258	12	250	40	43.692
Frais divers en France..........	—	—	—	—	—	—	—	—	—	37.736*
TOTAL........	20	29	119	17.963	6.826	662	43	2.445	540	258.128

(*) La somme affectée aux pensions de retraite et à l'éducation des enfants missionnaires, soit 27,369 fr. (21,895 marcs), et les frais de journaux (3,937 fr. = 3,149 marcs) ne sont pas compris dans ces dépenses.

Voici, pour l'auteur allemand, la valeur des sommes de la colonne 11, en marcs : 19,642 ; 121,718 ; 34,954 ; 30,189, et le total, 206,503 marcs.

Les différents pays sont classés d'après l'importance des sommes qu'ils consacrent aux missions. Ajoutons qu'il ne s'agit que des missions protestantes.

Nous avons réuni, sous la rubrique d'œuvres missionnaires isolées, une série de missions individuelles ou soi-disant libres. C'est un des signes de notre temps que les efforts isolés de ce genre. Ils sont réjouissants et regrettables à la fois. L'initiative personnelle n'a jamais été aussi développée que de nos jours; le besoin d'activité ne s'est jamais manifesté avec autant de vigueur. Qui ne louerait Dieu de ces indices de l'esprit qui agit dans l'Eglise? Mais les efforts individuels sont parfois une simple satisfaction de ce besoin d'indépendance, qui est également un trait caractéristique de notre siècle. Toute organisation, toute direction, tout ordre semble devenir un joug trop lourd. Le respect de l'autorité s'en va. Chacun veut être son propre maître et diriger soi-même son travail missionnaire. Cela est regrettable.

En effet, où arrive-t-on dans cette voie? Un homme de foi — ces entreprises missionnaires s'appellent généralement œuvres de foi — part et annonce l'Evangile pendant quinze ou vingt ans en pays païen. Admettons qu'il soit assez sensé pour se fixer quelque part d'où il rayonne. Les missions itinérantes, autre produit de notre génération inquiète, n'ont encore eu aucun résultat appréciable. L'œuvre de notre missionnaire s'étendra. Il lui faudra des aides. Dès qu'ils seront quatre ou cinq, leurs besoins grandiront, et il leur faudra un représentant en Europe. Ce représentant trouvera bientôt la charge et la responsabilité trop grandes. Il s'adjoindra des collègues. Ainsi, l'œuvre individuelle deviendra nécessairement une œuvre de comité. Au lieu de s'affilier à une administration existante, elle en crée une nouvelle et multiplie de la sorte les frais courants de la gestion. C'est du moins là le développement normal. Souvent l'œuvre individuelle meurt avec l'ouvrier; les efforts admirables de ce dernier, ses précieuses expériences se perdent avec lui. Quelquefois la fin de la prétendue œuvre de foi n'est qu'une triste banqueroute.

Un examen attentif de la dernière ligne de notre tableau montre que ces œuvres libres coûtent au moins aussi cher que les autres. Du reste, « la grande erreur des hommes de cette catégorie, dirons-nous avec M. Hesse, de Bâle, est qu'ils connaissent l'histoire des missions encore moins que les sociétés établies. Ces dernières ont payé la folle enchère en leur temps ; elles apprennent encore. » Les entreprises particulières et individuelles croient tout savoir en débutant et commettent des fautes que des sociétés expérimentées évitent depuis longtemps.

Il nous faut revenir à notre tableau. Pourquoi l'expliquer ? Il parle tout seul. Un mot seulement sur la distinction établie entre chrétiens et communiants. Les premiers sont surtout les enfants nés de parents membres de l'Eglise; ils n'ont pas encore fait le pas décisif pour se joindre à l'Eglise. Mais ils sont, comme beaucoup d'autres auditeurs réguliers de l'Evangile, placés directement sous l'influence du christianisme.

Il serait facile de grouper les divers chiffres du tableau de façon à en déduire des lois générales sur l'activité missionnaire. Ces calculs dégénèrent rapidement en jonglerie dangereuse. Il faut se contenter actuellement de constater les faits. Plus tard, quand les données seront plus précises, quand on disposera de plus d'éléments, les rapprochements et les groupements de chiffres pourront devenir utiles. Du reste, la statistique religieuse aura toujours à compter avec des facteurs irréductibles.

Cependant, dès à présent, notre tableau statistique peut nous instruire. Il nous montre ce que nous pourrions faire en France si nous avions un peu plus de zèle et un peu plus de ferveur à dire : Que ton règne vienne ! et à faire ce que l'on peut et doit faire pour hâter l'exaucement de cette prière.

Mais notre tableau nous apporte aussi des encouragements. Sauf une ou deux, toutes les Sociétés mentionnées dans la seconde colonne n'ont pas cent ans d'existence. Le nombre de communiants morts dans la foi doit se chiffrer à bien plus d'un demi-million. Et l'on comptait en 1884 plus de 600,000 membres du corps de Christ, vivant ici-bas et sortant des ténèbres du paganisme.

On entend dire parfois que l'apologétique chrétienne est aujourd'hui aux abois. La statistique missionnaire peut nous rassurer, grâce à Dieu. Une Eglise conquérante n'est pas près de s'éteindre. Et l'œuvre missionnaire n'en est encore qu'à ses débuts.

F. H. K.

AVIS

Maladie du pasteur H. BERNARD, de Mulhouse.

Un des plus anciens et des plus fidèles soutiens de notre œuvre, M. Bernard, de Mulhouse, est gravement malade. Nous prions les amis des missions de s'associer à nous pour demander à Dieu qu'il le soutienne et le fortifie dans ses souffrances, et qu'il le conserve, si telle est sa volonté, à sa famille, à l'Eglise et à notre Société.

VENTE ANNUELLE

Nous sommes chargés d'annoncer que la *vente annuelle* en faveur des missions, retardée de quelques jours par une difficulté relative au local, est définitivement fixée aux 24 et 25 mars, et se tiendra comme d'ordinaire à la salle Kriegelstein, 4, rue Charras. On est prié d'adresser les envois à madame Boegner, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

11887. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1886

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LES RÉUNIONS DE MISSIONS

A la demande d'un membre de la grande Société américaine des missions, un des vice-présidents de notre Comité, M. le pasteur Appia, a tenté d'établir une statistique des services réguliers de missions qui se tiennent dans nos Eglises. A cet effet, il a publié dans l'*Eglise libre* et le *Christianisme* une lettre invitant tous les pasteurs qui ont de semblables réunions à en donner avis par simple carte postale à M. A. Boegner, directeur, 26, rue des Fossés St-Jacques.

Nous avons reçu des réponses, mais en si petit nombre, que nous ne pouvons les considérer comme correspondant au chiffre réel des réunions de missions existant dans nos Églises de France.

Nous renouvelons, en conséquence, l'appel de M. Appia, et nous prions instamment nos amis de nous aviser le plus tôt possible de tous les services réguliers de missions, mensuels ou trimestriels, qui se tiennent dans notre pays.

Un malentendu a sans doute diminué le nombre des réponses qui nous ont été adressées. La lettre de M. Appia parlait de réunions de *prières* en faveur des missions. La plupart des services de missions ne portant pas le caractère spécial des réunions de prières, en ce sens que prières et allocutions sont faites par une seule et même personne, plusieurs de nos amis auront cru que ces services ne rentrent pas dans la catégorie visée par notre appel. Nous invitons tous ceux qui seraient dans ce cas à ne pas hésiter à nous signaler les assemblées de

ce genre ; le fait qu'on n'y entend qu'une seule voix n'empêche nullement qu'elles soient de vraies assemblées de prières, si désirable que soit d'ailleurs la participation active d'un grand nombre d'amis aux services de missions.

Du reste, il serait inutile de se le dissimuler : les réunions régulières de missions sont rares dans nos Églises. Un article de nos anciens statuts porte qu'«il y a, le premier lundi de chaque mois, une assemblée dans le but d'adresser à Dieu des prières pour le succès de l'œuvre des missions ». Qui dira les progrès que notre œuvre eût faits, si la réunion mensuelle des amis des missions se fût maintenue ou établie dans toutes nos Églises ; si, tous les mois, le peuple de Dieu s'assemblait dans nos temples, sur toute la surface de la France, pour entendre les nouvelles de nos champs de missions, et pour demander à Dieu ses bénédictions et son secours tout-puissant pour nos travaux ?

Un fait tout récent nous a permis de toucher du doigt, et ce que la faiblesse et le petit nombre de nos réunions de missions nous ont fait perdre, et ce que nous pourrions gagner, si nous étions moins paresseux à nous assembler au nom de Jésus-Christ pour demander à Dieu l'avancement de son règne.

Convaincue que Dieu appelle son Église à un redoublement d'activité missionnaire, la Société des missions anglicane a décidé, il y a plus d'un an, que la deuxième semaine de février 1886 serait consacrée, dans toute l'Angleterre, à des réunions où une députation de la Société, composée de deux ou plusieurs membres pasteurs et laïques, exhorterait les fidèles à travailler et à prier pour la conversion du monde avec plus de zèle que par le passé.

Pour que cette décision ne restât pas lettre morte, il fallait trouver deux choses : des Églises disposées à tenir de semblables réunions, et des orateurs disposés à y collaborer. L'événement a dépassé les espérances les plus ambitieuses des directeurs de la Société ; 170 villes ont ouvert leurs temples aux réunions extraordinaires de février ; en même temps, 103 pasteurs et 66 laïques se sont offerts à composer les députations.

De plus, un grand nombre de pasteurs se décidaient spontanément à consacrer au même sujet leur prédication du dimanche précédent.

Nous ne savons pas encore comment se sont passées ces assemblées, dites « réunions simultanées de février », mais tel a été l'esprit de largeur et de sérieux chrétien qui a présidé à leur organisation, que nous ne doutons nullement qu'elles n'aient pleinement réussi. Nous nous associons volontiers à ces paroles du Rév. S. Blackwood, un des pasteurs qui ont pris part aux assemblées préparatoires des réunions de février. « Pour ces réunions, a-t-il dit, nous pouvons être assurés de l'*approbation de Dieu;* nous pouvons donc compter sur la *présence de Dieu*, agir avec la certitude d'être assistés par la *puissance de Dieu*, et attendre avec une pleine foi l'accomplissement des *promesses de Dieu.* »

En citant ces faits, notre but n'est pas d'identifier à une forme quelconque les progrès de l'intérêt pour les missions. Nous ne voulons en déduire qu'une leçon : c'est que ce progrès, de quelque manière qu'il s'opère, est impossible sans la coopération d'un grand nombre d'hommes de bonne volonté, membres effectifs et actifs de la Société des missions. Or ces collaborateurs, ces hommes capables de parler et de prier en connaissance de cause pour notre œuvre, où se formeront-ils, sinon dans les réunions régulières de missions ? Et la volonté d'agir, le courage d'affronter les obstacles, et de donner eux-mêmes l'exemple de la libéralité, la foi qui rend tout possible, l'amour qui rend tout facile, d'où les recevront-ils, sinon de la prière fervente et régulière pour la cause qui leur demande ces sacrifices et ces efforts ?

Le but clairement assigné à la Société des missions, en ces jours où son œuvre grandit, où d'un jour à l'autre elle peut être appelée à des entreprises nouvelles, n'est pas seulement de soutenir péniblement et à grand renfort d'appels extraordinaires les œuvres qui lui sont imposées. Son but, c'est d'être à la hauteur de tous ses devoirs présents et futurs, et pour y arriver, une tâche nous est nettement imposée à tous, amis de

l'œuvre : c'est de faire en sorte *qu'il n'y ait pas, dans nos Eglises de France, un seul fidèle qui ne soit régulièrement mis en présence de son devoir envers les païens, et sollicité de l'accomplir.*

Les services de missions, où l'Église réunie entend les nouvelles de ceux qu'elle a envoyés chez les païens et où elle appelle sur leurs travaux l'effusion de l'Esprit de Dieu, sont un des moyens d'obtenir ce résultat. Dieu veuille inspirer à un grand nombre de nos frères le désir et la volonté d'établir de semblables réunions. Leurs Églises seront les premières à en recueillir le fruit.



UNE GRANDE PERTE

Nos lecteurs ont dû remarquer que la Société missionnaire de Jonkœping, en Suède, nous a envoyé à diverses reprises des dons considérables. Nous devions cela, depuis 1874, à M. Th. Harto Odencrants, juge territorial, qui suivait notre œuvre avec le plus vif intérêt et ne cessait pas de la recommander à ses amis. En treize ans, il nous a envoyé des subsides, dont il fournissait lui-même une grande partie, et qui ont fini par atteindre la somme de 47,798 francs. Il les adressait généralement d'une manière directe à M. Schultz, mais il avait soin, chaque fois, d'y joindre pour moi une lettre d'encouragements, témoignant d'un amour toujours croissant pour nos missionnaires et d'une foi implicite au succès de leurs efforts.

Nous venons de perdre cet excellent ami. Il est mort le 2 février, à l'âge de soixante-neuf ans, soutenu par sa pieuse compagne et entouré de onze enfants, accourus des diverses parties de la Suède pour recevoir sa dernière bénédiction.

Il était prêt depuis longtemps à déloger pour être avec Christ. M'envoyant, il y a une huitaine d'années, sa photographie, il y avait écrit 2 Cor. V, I, et sa dernière parole a été : « Je m'en vais chez Jésus. »

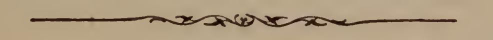
Il a chargé sa fille, mademoiselle Gunhild Odencrants, de m'annoncer son départ. Elle l'a fait comme suit :

« Mon père a toujours eu pour vous la plus grande affection; votre mission l'intéressait d'une manière toute particulière. Quelques heures avant d'expirer, recommandant à ses enfants les intérêts du royaume de Dieu, il m'a spécialement chargée de vous saluer comme son cher vieil ami de Paris et de vous dire qu'il priait le Seigneur de bénir toujours l'œuvre que vous avez commencée parmi les païens. »

M. Odencrants a aussi chargé sa fille d'envoyer ses dernières salutations à M. Schultz, à MM. Coillard et Weitzecker, et à tous les autres missionnaires avec lesquels il avait pu correspondre.

Il fera bon retrouver de tels hommes dans la demeure céleste où ils sont allés nous attendre.

Eugène Casalis.



LESSOUTO

UN RETOUR A LA MAISON PATERNELLE.

Les fils, les filles et les petits-enfants de M. Casalis, heureux de se trouver réunis à Morija, lui ont écrit plusieurs lettres pour lui faire partager leur joie et leur reconnaissance.

Cette correspondance, nous ayant été communiquée, nous a extrêmement touché. Elle nous a paru si propre à nous porter, nous aussi, à l'action de grâces, que nous n'avons pu résister au désir de prier notre frère de nous permettre d'en reproduire ici des extraits. Ils montreront aux amis des enfants de nos missionnaires, et surtout au Comité de dames, quelle bénédiction repose sur leurs efforts pour faciliter l'éducation et la préparation générale des continuateurs de l'œuvre du Christ parmi les païens.

Disons encore, pour l'intelligence des lignes qu'on va lire, que nos voyageurs sont arrivés au Cap le 18 décembre 1885, que là ils ont quitté le *Drummond Castle* qui les avait amenés d'Europe pour s'embarquer sur le *Melrose*, qu'en descendant à

terre, à East-London, ils ont trouvé le docteur Eugène Casalis qui les attendait; enfin qu'à Aliwal, ils se sont rencontrés avec M. Mabille, venu également au-devant d'eux, avec les voitures qui devaient les ramener au Lessouto.

Lettre du Dr Eugène Casalis.

Morija, 31 décembre 1885.

Bien-aimés parents,

Il y a eu hier une semaine que j'ai eu l'inexprimable joie de serrer de nouveau dans mes bras ma Laure chérie. C'était sur le quai de débarquement d'East-London, le mercredi 23, à sept heures et demie du matin. Depuis, nous avons rapidement fait le voyage de retour, puisque, partis du bord de la mer le mercredi soir, nous étions à Morija à trois heures le samedi après-midi.

La réception qui nous a été faite a été la plus brillante, la plus enthousiaste qui ait jamais eu lieu au Lessouto. On vous en parlera, sans doute, au long, aussi bien que de la série de fêtes que nous avons eue, avons et aurons encore. Cette arrivée de nos enfants, coïncidant avec les fêtes de Noël et de nouvel an, fait qu'il y a ici un temps de jubilation extraordinaire. La tête me tourne. Notre maison est bondée comme une fourmilière, pas moyen de faire justice à la pauvre correspondance. Aussi, et même pour vous, mes bien-aimés, je ne puis tracer que quelques lignes à la hâte.

Il m'est cependant impossible de tarder davantage à vous remercier et à vous dire que, si jamais il y a eu ici-bas un père heureux, fier et, j'espère, reconnaissant d'avoir retrouvé sa fille après plusieurs années de séparation, c'est bien moi. Notre enfant est telle que nous avons toujours souhaité de la retrouver... l'image vivante de feu sa mère. Elle est plus grande et plus forte que nous ne nous y attendions; la mer ne l'a pas trop éprouvée. Oui, je puis bien le dire, ma joie est parfaite, mon cœur est si heureux qu'il ne se reconnaît plus. — Et quelle jolie famille que celle de nos chers Mabille!

Dimanche dernier, notre excellent Dieterlen, dans son sermon, a fait ressortir la bénédiction de Dieu reposant sur les enfants et sur les petits-enfants du fondateur de Morija. Il nous l'a montré arrivant tout jeune, inconnu et plantant sa tente dans les lieux où maintenant une grande famille, sortie de lui, cherche à marcher sur ses traces et à servir le même Maître.

Je ne puis écrire davantage aujourd'hui, nous sommes encore dans un trop grand tourbillon.

Bien à vous,

E. Casalis.

Une lettre de mademoiselle Laure Casalis se termine par ces mots : « Notre entrée à Morija a été tout simplement triomphale. Nous étions une cinquantaine d'Européens : les Dyke, les Mabille, les Adolphe Casalis, les Dieterlen, les Wells, les Maitin, M. Christmann, ma tante Louise Keck, etc. — En arrivant, tout le monde s'est rendu à l'Église pour bénir Dieu. »

Personne ne comprendrait la rapidité avec laquelle le docteur Casalis a pu faire le trajet d'East-London à Morija, si nous n'ajoutions qu'il y a maintenant un chemin de fer allant d'East-London à Aliwal. Le reste du chemin se fait en *carts* attelés de quatre chevaux.

Lettre de madame Mabille.

Morija, 6 janvier 1886.

Mon père chéri,

Je les ai, mes enfants ! Que rendre à l'Eternel ? Tous ses bienfaits sont sur moi ! Jamais, non jamais, je crois, il n'y eut de femme aussi privilégiée. Que ne puis-je te montrer l'heureuse famille réunie ! Je ne sais qui jouit le plus, les parents de revoir leurs enfants ou les enfants de se retrouver auprès de leur père et de leur mère.

Te parlerai-je de leur arrivée, de la réception qu'on leur a faite, de notre fête du dimanche sous les pins de madame Ar-

bousset, près du temple où M. Boegner fit ses salutations à l'Eglise de Morija et baptisa quelques enfants? Tout cela vous sera raconté par les nouveaux arrivés.

Ce que je veux te dire, cher père, c'est ma reconnaissance, lorsque, dans l'après-midi, devant la table sainte dont plus de sept cents communiants se sont approchés, j'ai pu voir mon Ernest aider son père et j'ai pu m'approcher, moi aussi, ayant à mes côtés Marguerite, ma belle-fille, avec mes filles Florence, Aline et Eugénie! Quel moment dans la vie d'une mère qui, depuis des années, vivait séparée de ses enfants!

Ma coupe déborde et j'ai besoin de savoir que tu es encore là pour m'aider à rendre grâces. Tu le feras, je le sais... Pour moi et pour ma maison, nous servirons l'Eternel! Oh! qu'il nous soit donné de le faire plus fidèlement, avec moins d'égoïsme!

La réception que les chefs et le peuple ont faite à Ernest a été tout ce qu'il y a de plus touchant. On a reconnu en lui le petit-fils de celui qu'on appelle encore : *Matloana-matsoana, 'tha-togatsé ea Basuto* (l'homme aux petits yeux noirs, le bien-aimé des Bassoutos).

Nous avons eu samedi une fête où il a fallu donner à manger à bien près de deux mille personnes; mais, n'aie pas peur, on m'a aidée. Il y a eu le bœuf de Letsié, le bœuf de mon oncle Dyke. Mon frère Eugène s'est chargé de pourvoir à ce qu'il fallait pour les écoles. Mofoka et Tsiou (cousins de Letsié) ont fourni des moutons et des chèvres. J'ai fait tuer un de nos vieux bœufs de trait, une vache, j'ai donné un sac de sorgho pour faire du léting (petite bière que se permettent les chrétiens): c'est là toute ma dépense. Mais, avec cela, que d'heureux on a faits!

On parlera longtemps de cette fête. Les fils de Letsié, Lérotholi, Maama, Moyéla, y étaient. Letsié serait venu, lui aussi, sans les nuages qui faisaient craindre la pluie.

Adieu, bien-aimé père, embrasse pour nous notre chère maman, et les frères et sœurs.

Ton ADÈLE.

Quelques lignes de M. Ernest Mabille.

On sera heureux de savoir par M. Ernest Mabille ses impressions d'arrivée dans ce pays où son père et son grand-père ont été missionnaires avant lui. Nous détachons de sa dernière lettre, datée du 6 janvier, quelques lignes sur ce sujet. On ne s'étonnera pas que, dans une autre lettre, écrite avant l'arrivée au Cap, il nous ait fait part de son émotion en longeant la côte du Sénégal, où il a débuté dans la carrière missionnaire, et où sa pensée pouvait rejoindre des amis chers à son cœur.

Voici comment il s'exprime sur Morija : « Il est encore trop tôt pour vous donner mes impressions. Cependant, je puis déjà vous dire que j'ai été surpris en bien. Morija est dans toute sa gloire ; tout y est d'un vert magnifique, les fruits sont abondants. De plus, j'ai vu, dimanche dernier, toute l'Eglise réunie pour une fête de baptême, et j'avoue que le spectacle de sept cents communiants se pressant autour de la table sainte m'a stupéfié. Le sessouto me revient peu à peu ; nous en faisons à force. Le reste du temps, je m'occupe un peu du jardin et j'aide mon père pour les travaux manuels. Nous sommes très heureux en famille, mais nous pensons souvent à vous, et notre cœur se serre parfois à la pensée que des milliers de lieues nous séparent de vous. »



BONNES NOUVELLES DE LÉRIBÉ.

Les débuts de M. et madame Weitzecker à Léribé ont été particulièrement difficiles. On sait qu'en offrant leurs services pour ce poste, nos amis avaient en vue de lever un des obstacles qui s'opposaient au départ de M. Coillard pour le Zambèze.

Leur dévouement a d'abord été mis à une rude épreuve. Un district ravagé par la guerre civile, une Eglise en désarroi et dont les ressources financières étaient presque nulles, de grands travaux à accomplir, des dégâts matériels à réparer, telle était, dans ses traits essentiels, la situation de l'œuvre qu'ils devaient reprendre, et cela avec une connaissance forcément imparfaite des hommes et des choses avec lesquels ils se trouvaient brusquement mis en contact, après un stage déjà long dans le pastorat européen.

On devine les heures sombres, les semaines et les mois de luttes et d'expériences pénibles que M. et madame Weitzecker eurent à traverser. Ils ont connu ces soirs douloureux où les pleurs sont l'hôte de la maison, selon la belle expression du Psalmiste. Mais, grâce à Dieu, après la nuit de l'épreuve, ils voient maintenant se lever sur leur œuvre un de ces radieux matins avec lesquels survient le chant de triomphe. M. Weitzecker nous y fait assister par la lettre qu'on va lire et qui est un vrai cantique d'actions de grâces.

Léribé, le 30 décembre 1885.

Mon cher monsieur Boegner,

Depuis ma dernière lettre du 9 juillet, le temps a passé si vite que je suis tout étonné de me trouver à la fin de l'année sans plus vous avoir écrit. Je tiens à ce que, du moins, les dernières heures de 1885 ne s'écoulent pas sans que je vous aie exprimé les vœux les meilleurs pour vous, pour madame Boegner, pour vos chers enfants, pour MM. les membres du Comité, pour la maison et pour l'œuvre en général de notre Société. C'est presque vouloir faire entrer dans quatre lignes les quatre coins de la terre ; mais le cœur est plus élastique que le papier qui est appelé à traduire sa pensée ; ses affections, ses prières peuvent s'étendre bien loin, malgré la petitesse de la source d'où elles partent, et je puis vous assurer, soit en mon nom, soit en celui de ma femme, que vous ne devez, ni les uns

ni les autres, mesurer notre affection et nos prières au nombre de nos lettres. C'est, du reste, ce que nous faisons de notre côté pour vous...

Je tiens aussi à vous écrire pour vous dire, avec une reconnaissance bien sincère envers Dieu tout d'abord, puis envers nos amis, que l'année se termine pour nous tout autrement qu'elle n'avait commencé. C'était avec une angoisse que vous connaissez, puisque je vous en ai parlé, que je me demandais au mois de janvier : Comment l'œuvre se fera-t-elle dans mon district, durant cette année, sans l'ombre même d'une promesse de secours à l'horizon ? Je veux dire d'une promesse positive, à terme fixe, car les promesses platoniques n'avaient pas manqué, j'en étais surchargé. Eh bien, j'avais tort : la promesse positive, à terme fixe, y était : c'était celle de mon Dieu : « *Au jour de la détresse*, invoque-moi ; je te délivrerai, et tu me glorifieras. » La détresse était là, je l'ai invoqué comme on ne sait le faire qu'au « jour de la détresse », et il n'a pas failli à sa promesse, il m'a délivré. Il ne me reste plus maintenant qu'à le glorifier, car son secours est venu. Le Seigneur a agi sur les cœurs de mes amis connus et inconnus. Que le nom de l'Eternel soit loué, et que chacun de ceux qui ont servi d'instrument dans ses mains pour soutenir ainsi l'œuvre de Léribé, durant cette année, soit abondamment béni !

Autre bonne nouvelle. Depuis plus d'un mois, l'annexe du village de Khéthisa est fondée et nous lui avons donné le nom de *Thaba-Phatsua* (la montagne blanche et noire), qui est celui de la localité habitée maintenant par ce chef. Tout s'est très bien passé. Nous avions été en wagon, le samedi 21, ma femme et moi, conduisant avec nous Léa, la femme du maître d'école évangéliste que j'allais installer, et ses deux jumeaux encore tout petits. Labane, lui, voyageait à cheval. Le lendemain, dimanche, arrivèrent en deux bandes, l'une à pied, l'autre à cheval, nos chrétiens du camp de Tlotse-Heights ; et en les voyant venir de loin, sur le flanc de la montagne, chantant des cantiques, nous ne pouvions retenir notre émotion à la pensée que, si, deux ans auparavant, des gens de Jonathan étaient ainsi arri-

vés en bon nombre dans cet endroit, c'eût été de chants de guerre que l'air aurait retenti, et non point de chants de paix et d'amour. L'après-midi, tout ce monde s'en retournait, joyeux de l'événement important auquel il venait de prendre part, joyeux aussi de l'accueil du chef, qui avait fait tuer un bœuf pour les nourrir. Quant à nous, nous restâmes jusqu'au mercredi pour bien mettre les choses en train, et nous jouîmes aussi beaucoup de ce petit séjour au milieu d'une population complètement païenne, à l'exception d'une seule personne, la vieille *Yohanna Ma-Lika*, une des femmes du feu roi Moshesh. Nous pûmes apprécier la différence qu'il y a à vivre auprès d'un chef qui désire l'œuvre missionnaire, qui la favorise, au lieu de se trouver au milieu de chefs qui ne font que la subir. Et ainsi nous goûtâmes, pensons-nous, quelques-unes des satisfactions que devaient éprouver les premiers missionnaires venus au Lessouto.

A propos de missionnaires désirés, voici, pour terminer, encore une bonne nouvelle, et celle-ci bien grande. Joël s'est finalement décidé à demander un missionnaire blanc, lui Joël qui, il y a moins de six mois, interdisait encore au maître d'école évangéliste que j'ai placé auprès de lui de faire aucun culte le dimanche dans son village! Comment un tel changement s'est-il produit? Humainement parlant, je l'ignore complètement. Le fait est que j'ai là, sous les yeux, la lettre où il demande un missionnaire... Il a bien, depuis longtemps, dit-il, dans son district, les missionnaires anglais (ritualistes), mais leur travail est complètement stérile. Et puis, c'est un missionnaire français qu'il veut, de ceux qui sont venus les premiers auprès de Moshesh; c'est une grande faute qu'il a commise en refusant jusqu'ici d'en avoir un, et il demande, « avec une *prière de larmes* », qu'on le lui envoie. Peut-être, dit-il, la conférence des missionnaires a-t-elle d'autres vues?... « Mais, ajoute-t-il, où y a-t-il des ténèbres aussi grandes qu'ici? »

Je pousserai, pour ma part, de toutes mes forces à ce qu'on accueille favorablement cette demande, car, avec un chef de la trempe de Joël, il faut savoir saisir la balle au bond. En atten-

dant, je dois aussi m'occuper de trouver, pour notre ancienne annexe de Bouta-Bouté, un évangéliste nouveau. Le chef qui est maintenant là est Tsola, un fils de Moshesh ; il tient beaucoup à ce que l'annexe soit relevée. Je lui ai naturellement proposé l'ancien titulaire Matthiase ; mais Joël, à qui Bouta-Bouté appartient maintenant, a fait opposition, car il ne veut avoir dans tout son territoire que des évangélistes et maîtres d'école qui n'aient rien eu à faire avec Jonathan. Or, quoique Matthiase (qui n'est pas même Mossouto, mais de la tribu des Bapélis, et le plus pacifique des hommes) n'ait jamais pris les armes contre personne, il est, depuis deux ans et demi, réfugié sur le territoire de Jonathan, et cela suffit, aux yeux de Joël, pour que son retour à Bouta-Bouté offre des inconvénients.

Mais il faut que je m'arrête. Les trois premiers jours de l'année vont être bien chargés. Vendredi, culte et assemblée d'Eglise le matin et fête d'enfants l'après-midi; il faut penser à deux cents petites bouches (pas si petites, pourtant), et cela ne permet pas à ma femme d'écrire cette fois à madame Boegner. Samedi, consistoire. Dimanche, baptême d'enfants et d'adultes, service ordinaire et service de sainte Cène. Ce sera un bon commencement d'année, si l'Esprit de Dieu agit comme nous le lui demandons. Nous en avons un grand besoin, surtout pour réveiller et raffermir nos chrétiens du camp de Tlotse-Heights (ce *pandémonium*, comme l'appelle M. Coillard), qui faiblissent décidément. Heureusement qu'ils le reconnaissent; mais il s'agit de réagir pendant qu'il en est temps encore.

Votre bien affectionné,

J. WEITZECKER.

Une visite à des disséminés bassoutos dans le Nomansland.

Le district de Nomansland, où sont établis MM. Christmann et Cochet, offre cette particularité, qu'on y trouve des émigrés de plusieurs districts du Lessouto proprement dit. Le pays, d'ailleurs, n'est pas habité exclusivement par des Bassoutos; on y rencontre des Cafres de diverses tribus, des Temboukis, des Fingous, etc. Cette bigarrure de races donne au pays et à l'œuvre qui s'y fait une physionomie distincte, comme on le verra par la lettre ci-dessous, adressée par M. G. Christmann à M. Jousse.

Paballong, le 10 décembre 1885.

Bien cher monsieur et frère,

Vous m'avez demandé de vous donner, de temps en temps, des nouvelles de vos anciens paroissiens que la guerre a chassés du pays de leurs pères et qui sont maintenant établis sur la Tsitsa, un affluent de droite de la Tina. C'est pour répondre à ce désir que je vous communique quelques détails relatifs à ma dernière visite à Botsabélo.

Trois jours de pluie consécutifs avaient, au moment de nous mettre en route, fin novembre, gonflé les rivières au point de les rendre infranchissables autrement qu'à la nage. Cette alternative ne souriant pas plus à mes compagnons de voyage qu'à moi-même, il fut décidé que nous prendrions le chemin des montagnes, considérablement plus long que la voie ordinaire, afin de traverser séparément les mille et un petits cours d'eau qui font de la Tina, à l'endroit où ils sont réunis, une rivière imposante. Cette précaution n'empêcha pas qu'un tributaire de droite de la Tina, la Luzie, ne fût un formidable obstacle à la continuation de notre voyage. Stimulé par une demi-douzaine de Cafres qui causaient et riaient sur la rive opposée, et nous encourageaient du geste et de la voix à essayer de passer, mon garçon voulut, le premier, braver ces flots tumultueux et

rapides; mais, l'eau l'atteignant dès les premiers pas sur son cheval, où il était accroupi plutôt qu'assis, il rebroussa chemin. Deux indigènes, fort bons nageurs, se détachent alors du groupe que de nouveaux arrivants grossissaient incessamment, et viennent jusqu'à nous. L'un d'eux, jeune homme aux formes athlétiques, offre de me prendre sur ses épaules et de me déposer, sain et sauf, sur l'autre bord, moyennant un six pence. Un léger sourire lui dit assez que je ne goûtais pas cette façon d'aller. Sans me consulter, il saisit alors mon cheval par la bride et m'entraîna après lui. Un bain jusqu'à mi-corps ne fait pas de mal. Ce fut à son tour de sourire lorsque je lui eus glissé un schelling dans la main, à titre de récompense pour le secours opportun qu'il nous avait rendu. Je ne vous dis rien de l'état de nos bagages. Vos souvenirs relatifs à des aventures de ce genre, sans doute fort nombreux, vous aideront à compléter le tableau.

Un Mothlokoa païen, mais dont la femme est chrétienne, nous offrit l'hospitalité pour la nuit. Des voisins assistèrent au culte du soir que nous fîmes en commun. Sa chaumière est spacieuse, mais fourmille de vermine. Couché à côté de nous, sur quelques peaux de chèvre et enroulé, malgré sa richesse en troupeaux, dans une couverture en lambeaux, notre hôte fut témoin de notre longue insomnie; car nous nous plaignîmes hautement et souvent, mais sans parvenir à l'émouvoir. Notre arrivée à Botsabélo causa quelque surprise. Il avait tellement plu, que même Sofonia, que j'avais prié de convoquer ses gens pour ce jour-là, avait cru, en vrai Mossouto, inutile de le faire, sûr d'avance que l'état des rivières nous aurait forcés de remettre à huit jours notre course. Pour me consoler, il s'ingéniait, avec sa femme Anna, à m'exprimer la joie que lui inspirait ma présence. Un moment après, il donnait des ordres pour qu'on fît prendre une chèvre et qu'on nous en apprêtât une épaule. Le domestique de la maison finissait son travail lorsque le chef, la trouvant trop maigre, fit amener un gros et gras mouton.

Cependant la réunion ne fut pas entièrement manquée. Sur

ma demande, Sofonia envoya quérir ceux de ses conseillers et de ses sujets qui demeurent le plus près de sa résidence. Assis auprès du chef, dans le forum, je leur fis part de mon projet de bâtir une chapelle. Je leur répétai ce qu'ils savaient déjà par une lettre que je leur avais adressée, que l'existence de l'école, comptant 60 enfants et plus, dépendait entièrement de ce bâtiment, puisque le gouvernement nous offrait une allocation annuelle de 750 fr., à la condition que nous fissions préalablement élever une maison d'école et que nous la fournissions de bancs. Les quelques orateurs qui prirent la parole évitèrent adroitement d'aller au cœur de la question brûlante du moment. Une nouvelle impulsion du président devenait nécessaire. Mais quel en serait le résultat? Philémon se lève. L'attente ne fut pas longue. Deux mots suffirent pour trancher la question d'une manière pratique et entraîner l'assemblée : « Je donne 75 fr. », dit-il. « Moi, je donne un cheval », ajouta Sofonia, etc., etc. La cause était gagnée. La liste des souscripteurs, que j'ai là, sous les yeux, accuse une somme de 1,250 donnée en faveur de la future maison d'école, qui servira en même temps de chapelle; car le modeste local où se réunit la congrégation menace ruine et n'offre qu'une protection insuffisante contre la pluie et le vent.

Le service du matin eut lieu en plein air. Un nombreux auditoire fut tenu, pendant une demi-heure et plus, sous le charme de la parole persuasive et sympathique d'Apollos, un catéchiste de Paballong, qui avait désiré m'accompagner. Je n'eus qu'à confirmer, en les approfondissant, les explications qu'avait données mon collègue indigène du beau passage de Jean I, 11-12. A cause de la présence de Fingous, nos discours, prononcés en sessouto, furent traduits à mesure dans leur langue. Pendant le service de Cène, Jonas Lésiba, le catéchiste de l'endroit, adressa quelques paroles chaleureuses aux personnes n'appartenant pas encore à Christ. Ce Jonas, Mopéli d'origine, est éminemment qualifié pour ce poste d'évangélisation; et sa jeune femme, Fingoue d'origine, qu'il vient d'épouser, le seconde admirablement dans son ministère. Cette

remarque s'applique également à l'instituteur et à sa femme. Celui-ci est sorti de l'école normale de Morija avec son brevet. Ce brevet lui donne droit, comme instituteur, à un salaire annuel de 750 fr.; mais comme son placement a été réglé entre lui et le chef, c'est à peine s'il a reçu 150 fr. durant les douze derniers mois.

Aussi sa persévérance me remplit-elle, pour lui, d'une profonde admiration. Et tant pour lui-même que pour les enfants et le développement de l'œuvre, j'ai renouvelé ces jours-ci ma demande auprès du gouvernement en faveur de cette école, le priant, eu égard aux efforts louables de ces pauvres émigrés, de nous accorder, à titre de faveur, l'allocation promise, quand bien même les conditions stipulées ne seront remplies, selon toute probabilité, qu'en juin 1886. Pour mieux réussir, j'ai sollicité l'appui du magistrat de cette sous-préfecture, par le bureau duquel j'ai fait passer ma requête.

Un culte en plein air, par un beau clair de lune, qu'un rideau de brouillard ne tarda pas à voiler, termina cette belle et bonne journée. Une douce joie inondait nos cœurs.

Esaias Sééle, qui est, je crois, de Bérée, manifeste de plus en plus une tendance à s'isoler. Au lieu de se rendre, comme le font les gens raisonnables, au culte public, il s'édifie lui-même, seul ou en famille, dans son intérieur, par la lecture, en français, d'une portion de la parole de Dieu. Il vient d'acheter un harmonium avec l'intention d'y jouer lui-même; mais je doute qu'il y arrive vu son âge. Ce besoin de culture artistique est d'autant plus remarquable, que le milieu dans lequel il a vécu est peu ou point porté de ce côté. Il cultive la médecine, à la manière indigène, avec beaucoup de succès, et aussi, malgré ses cinquante ans, un peu de grec et d'hébreu. Il possède une Bible hébraïque. Bref, c'est un homme remarquablement bien doué au point de vue de l'intelligence. Un jour qu'il me racontait, dans mon cabinet d'étude, ses expériences comme évangéliste chez les Bapélis, je ne pus m'empêcher de lui dire que son devoir serait de remplir des fonctions analogues parmi ses compatriotes. L'amour du gain, je le crains, a

trop de pouvoir sur lui pour qu'il consente, pour le moment du moins, à ma proposition. Ainsi, en quelques jours, dans nos quartiers, il a recueilli, pour ses consultations, une vingtaine de têtes de bétail et trois voitures de blé indigène.

Anna et Lydia parlent souvent de vous et de madame Jousse. Les salutations dont vous m'aviez chargé pour elles en particulier leur firent un sensible plaisir.

Adieu, bien cher monsieur et frère. Veuillez me rappeler au bon souvenir de madame Jousse, et agréer pour vous-même mes salutations les plus affectueuses.

Votre tout dévoué, F. CHRISTMANN.

SÉNÉGAL

SIERRA-LEONE

Extrait d'une lettre de M. TAYLOR (1).

Sierra-Leone compte une population de 54,000 habitants, anciens esclaves libérés appartenant à diverses tribus dont les principales sont : les Akous, les Eboës, les Kossohs, les Mocos, les Haoussas, les Congos, les Popos. C'étaient tous des païens endurcis et revêches. Des méfiances profondes, d'implacables rivalités divisaient ces tribus. Le flegmatique Akou, sorte d'Anglo-Saxon africain, regardait avec dédain toutes les autres tribus, les appelait « barbares », et s'opposait énergiquement, dans sa famille, à toute velléité d'alliance avec elles par les liens du mariage. Le fougueux Eboë, loin de céder la palme de supériorité à l'Akou, lui jurait une haine mortelle et ne manquait jamais une occasion de pousser les choses au tragique. Le Popo, le Kossoh, le Moco, le Congo, dont les tribus étaient faibles numériquement, se cantonnaient chacun dans sa petite terre de Goshen avec une ténacité désespérante. J'allais oublier

(1) Voir le commencement de cette lettre dans le numéro de décembre 1885, page 524.

les « Maroons », les « Settlers » et les « Nova Scotians », émigrants nègres, venus d'Amérique pour être les pionniers de la civilisation, qui, du haut de leur grandeur, cherchaient à faire tout plier devant eux et méprisaient profondément ceux qu'ils étaient venus former, par leur exemple, aux habitudes du travail et de la vie civilisée.

Une fois, les Akous, sous l'impulsion de quelques musulmans fanatiques, organisèrent une expédition pour retourner dans leur pays natal; les autorités intervinrent et firent échouer la tentative, mais non sans une grande effusion de sang. Une autre fois, une terrible guerre civile éclata entre les Akous et les Eboës, à propos d'une vétille; et c'est avec une grande difficulté que les autorités parvinrent à apaiser le conflit.

Voilà les éléments qu'il fallait soumettre à l'influence de l'Évangile, voilà les grandes difficultés contre lesquelles le missionnaire devait se heurter dans son œuvre d'amour et de charité.

Il est impossible à un esprit non prévenu de ne pas être frappé des beaux résultats obtenus dans cette colonie par la prédication de l'Évangile. La marche en avant a été rapide. On est loin, il est vrai, d'avoir atteint la perfection; il y a des ombres humiliantes au tableau. Le péché d'impureté désole l'Église, un reste de pratiques superstitieuses reste encore dans les esprits avec assez de ténacité; on voudrait voir plus d'esprit missionnaire, plus de rectitude, plus de spiritualité dans la masse du peuple; mais, quoi qu'il en soit, Sierra-Leone est une apologétique vivante de la puissance divine de la religion du Crucifié.

Les libérés, débarqués dans la colonie dans un état qui faisait peine à voir, sont aujourd'hui propriétaires de grandes et belles maisons. Ils dirigent l'opinion publique, sont membres du jury et ont des sièges au conseil législatif avec le titre d'honorable. Leurs enfants se distinguent comme pasteurs, avocats et médecins, ou occupent dans les bureaux du gouvernement les places les plus importantes. Les haines et rivalités entre les membres de diverses tribus ont à peine subsisté. Travailler à

l'affranchissement de la race, voilà le grand mot d'ordre de tous. Les églises sont pleines tous les dimanches. S'il y a beaucoup de chrétiens qui ne le sont que de nom, il y en a aussi en assez grand nombre qui appartiennent tout à fait au Seigneur et qui réjouissent leurs pasteurs et les amis des missions par leur piété, leur dévouement et leur vie exemplaire. Les écoles aussi sont bien fréquentées. Outre un grand nombre d'écoles primaires, il y a trois établissements supérieurs : l'école de la Société des Missions anglicanes, dirigée par le Rév. Obadiah Moore, pasteur indigène; l'école wesleyenne par le Rév. J. C. May (pasteur indigène), et le collège de Fourah Bay, par le Rév. F. Neville. Ce dernier a éte affilié à l'Université de Durham en 1876. Depuis, neuf étudiants ont réussi à obtenir le degré de bachelier ès arts, et douze celui de licencié en théologie, degré connu seulement à Durham, et qui n'a pas d'équivalent exact dans nos facultés théologiques de Paris et de Montauban. Parmi les quelques indigènes qui ont fait leurs études en Angleterre ces derniers temps, il y a un gradué de l'Université de Cambridge et deux d'Oxford.

Il est fâcheux cependant de constater qu'en présence de résultats aussi réjouissants, il y ait des esprits étroits, de méchants Tobies, qui font des pieds et des mains pour déprécier les succès obtenus et pour calomnier une race qui ne leur a jamais fait de mal. Voici un exemple entre tous. Un critique de date récente prétend que les libérés ne se sont pas faits chrétiens par conviction, mais par gratitude, et que leur christianisme n'est qu'un vernis extérieur. Pour le besoin de la cause, ce critique oublie ce que tout le monde sait, que d'autres livres en grand nombre, écrits antérieurement, représentent ce même peuple comme étranger à tout sentiment de reconnaissance et de gratitude. Ainsi, tantôt les libérés sont des ingrats, tantôt ils ne le sont pas; pourvu seulement que la défaveur soit jetée sur eux, peu importent les contradictions !

Voici un rapide exposé de la situation des diverses Eglises qui sont à l'œuvre à Sierra-Leone : *Sierra-Leone (episcopal) Native pastorate Church* (Eglise du pastorat indigène de Sierra-

Leone). Constituée en 1862, cette Eglise était originairement une mission de la Société des missions anglicanes commencée en 1816 : adhérents, 18,000; lieux de culte, 40; pasteurs, 20; catéchistes, 31 ; écoles primaires, 44. Cette Église est gouvernée par un conseil d'Eglise et un comité d'Eglise, sous la présidence de l'évêque.

Wesleyan methodist Society (Eglise méthodiste) : adhérents, 17,000; chapelles, 33; missionnaires anglais, 3; missionnaires indigènes, 12; prédicateurs locaux, 147 ; écoles primaires, 24. Cette Eglise est sous la direction immédiate du Comité des missions wesleyennes et de la Conférence britannique.

Nova Scotian Huntingdons, association fondée en 1792; assistants au culte, 450; chapelle, 1; communiants, 133; école primaire, 1.

West African Huntingdons, branche séparée des Nova Scotians en 1847 : assistants au culte, 200; communiants, 74; chapelle, 1.

Lady Huntingdon's free Churches, autres branches séparées des Nova Scotians en 1866: communiants, 858; assistants au culte, 1,280; pasteur, 1; prédicateurs locaux, 48; écoles primaires, 8. — *First Baptist* (baptistes primitifs), datant de 1792 : communiants, 30; chapelle, 1. — *Church of God* (Eglise de Dieu), commencée en 1853; communiants, 112; assistants au culte, 300; chapelle, 1; école primaire, 1. — *United methodist free Churches* (Eglises libres méthodistes unies) : adhérents, 3,000; chapelles, 14; missionnaires anglais, 2; missionnaires indigènes, 3; prédicateurs locaux, 84; écoles primaires, 8.

Methodist connexion (Connexion méthodiste), rameau détaché des Wesleyens en 1837 : adhérents, 271 ; assistants au culte, 300; chapelle, 1; école primaire, 1.

Roman catholic Church (Eglise catholique romaine) : assistants au culte, 600; chapelles, 2; école primaire, 1; missionnaires, 3; sœurs de charité, 5.

Ma lettre est déjà trop longue, il faut que je la termine. Je réserve pour une autre occasion des détails sur mes visites aux écoles et aux diverses paroisses et stations missionnaires, etc. Comme je pars d'ici dans quelques jours, ce sera du Sénégal

que je vous écrirai la prochaine fois, s'il plaît à Dieu. Il me tarde de rejoindre le cher ami Morin, qui est maintenant seul à Saint-Louis.

Votre bien dévoué,

TAYLOR.



TAÏTI

UN VOYAGE A L'ILE RAPA

II

(Suite)

A bord du « Volage ».

Lundi, 14 septembre... A deux heures du matin le vent de bout souffle en tempête. Maintenant la mer est démontée; on éteint les feux; la machine stoppe; toute la voilure est amenée, sauf la grand'voile dans laquelle on prend des ris pour en diminuer la surface. La pression du vent est encore tellement grande que le navire s'incline avec violence et menace de se coucher sur le flanc. Nous sommes à la cape, expérience que je n'avais pas encore faite.

Pendant les repas nous avons toutes les peines du monde à maintenir en place nos ustensiles de table entre les chevilles à roulis. Tel reçoit dans sa manche d'habit le contenu de son verre; tel autre sent soudain ses genoux inondés du potage chaud de son voisin d'en face. Tel autre, dont la chaise se dérobe sous lui, roule en un clin d'œil contre les parois de la chambre et s'abat lourdement par terre. C'est risible et triste en même temps. Pendant la nuit je reçois sur le dos et la tête une avalanche de cartes marines, de livres et autres objets projetés par la violence du roulis et qui vont s'éparpillant par le salon. A plus d'une reprise je suis sur le point d'être lancé hors du canapé sur lequel je couche, et de rouler à mon tour sur le

plancher, crainte qui me rend à peu près impossible tout sommeil jusqu'au matin. Tout n'est donc pas rose quand on est à la cape; heureusement que nous n'y sommes pas restés longtemps.

Le 15 septembre, à neuf heures du soir, notre bouée de sauvetage tombe à l'eau. La corde qui l'amarrait au gui de brigantine, usée par le frottement, a lâché prise. Sans cet accident je n'aurais pas encore pu faire une connaissance complète avec cet admirable instrument destiné à offrir une chance de salut au matelot qui tombe de nuit à la mer. Cette bouée est composée d'un épais disque de liège recouvert de forte toile goudronnée, à la partie inférieure duquel pendent deux ou plusieurs flotteurs circulaires, également en liège. Le disque, qui est maintenu horizontalement par ses amarres, porte au centre un tube en cuivre de 70 à 80 centimètres de hauteur, dont la partie inférieure contient une certaine quantité de calcium. Or, le calcium ayant la propriété de s'enflammer au contact de l'eau, dès que la bouée est envoyée à la mer, la flamme resplendissante du calcium jaillit par l'ouverture supérieure du tube et indique au matelot où il trouvera les flotteurs en liège pour se maintenir à flot, et à l'embarcation de sauvetage le lieu précis où elle devra se diriger. Bien que nous n'ayons heureusement pas ce soir à sauver de matelot, la bouée du *Volage* illumine solitairement la mer pendant trois quarts d'heure et nous donne la preuve évidente de son extrême utilité.

18 septembre. Le mercure a remonté. Le vent et la houle ont cessé. Il y a six jours que nous avons dit adieu aux Gambiers et nous sommes encore à 150 milles de Rapa ; impossible d'y arriver pour le dimanche 20 courant en naviguant à la voile. Mais le commandant, qui pense avec beaucoup d'à-propos qu'il pourrait m'être très agréable d'être à Rapa ce jour-là, et que chacun sera heureux d'échapper au plus tôt aux caprices de la mer, donne l'ordre d'allumer les feux. Quel plaisir de contempler l'épaisse fumée sortant à flots ténébreux de la haute cheminée et de sentir bientôt l'impulsion de l'hélice, permettant à la barre de gouverner sur le port désiré.

19 septembre. Temps superbe. Le froid humide des jours passés a fait place à une douce température. Comme le ciel, la mer est d'un bleu d'azur; le soleil, qui a perdu ses ardeurs, est radieux. A quatre heures du soir nous sommes à quelques milles des îles de Bass, au nombre de quatre, d'une élévation de 60 à 150 mètres. Ce ne sont que des rochers à pic et entièrement arides. Elles ont toutes, vues par certains côtés, la forme d'un diadème, ce qui leur a valu aussi le nom d' « Iles de la couronne ».

Rapa.

Dimanche, 20 septembre. Nous voici devant Rapa. L'aurore dissipe peu à peu les vapeurs qui l'ensevelissent et nous permet de distinguer ses côtes précipiteuses où déferlent constamment en mugissant les vagues de la mer. Le soleil qui se lève éclatant derrière nous, inonde enfin toute l'île d'une vive lumière et nous en montre avec netteté les détails. Quelle île curieuse que Rapa ! et comme il est peu facile de donner une juste idée de ce qu'on en voit! Droit devant est la rade d'Ahureï, baie de 5 kilomètres de profondeur, qui s'infléchit à droite et dont l'extrémité est cachée derrière un coteau. Tout autour de cette baie centrale, qu'on suppose être le cratère d'un antique volcan, viennent mourir, d'une façon plus ou moins abrupte, les pentes des montagnes voisines, dont les sommets apparaissent de la mer comme une forêt d'obélisques, de pics, de mamelons, de crêtes rocheuses qui se profilent sur l'azur, comme les dents irrégulières d'une scie.

Ces divers sommets, d'une hauteur de 400 à 700 mètres, envoient leurs contreforts extérieurs former les profondes baies qui, au nombre de quatorze, dentellent tout le périmètre de l'île. De la baie centrale à chacune des baies extérieures, la distance moyenne est de moins d'un mille marin. N'étaient les cols à franchir, on pourrait se rendre de l'une aux autres dans très peu d'instants.

D'après la carte de Rapa que j'ai sous les yeux, cette île est

semblable à un monstrueux fer à cheval dont les bords extérieurs, découpés en larges festons, formeraient les baies, et l'ouverture des deux branches, la rade centrale.

Nous ne sommes plus qu'à une faible distance des bancs de corail qui en rendent l'entrée dangereuse. Un coup de canon révèle soudainement aux habitants l'approche de notre navire. Quinze minutes plus tard l'embarcation du pilote apparaît au détour d'un promontoire. D'autres esquifs se hâtent aussi à notre rencontre à force de pagaie. Voici le pilote Narii avec sa vieille casquette d'aspirant et son surtout dépenaillé aux boutons en cuivre. Il escalade le bastingage et, après les premiers « ïa ora na », il va prendre place sur la passerelle avec le commandant, qui transmet ses signes à l'homme de barre.

De la rade où nous pénétrons, nous contemplons avec plaisir la végétation qui couvre l'intérieur de l'île. Elle paraît plus luxuriante que celle des Gambiers, dont elle diffère beaucoup. Le cocotier et l'arbre à pain ne croissent pas à Rapa, où on ne voit guère que des bancouliers et quelques autres essences comme arbres de haute futaie; encore n'atteignent-ils une certaine dimension que dans les gorges les plus abritées. Les rares terrains plans qui avoisinent la rade sont des espèces de marécages, très propres à la culture du taro, base de l'alimentation des habitants.

Débarquement et réception à terre.

Nous jetons l'ancre à 500 mètres du village d'Ahureï, situé à mi-longueur de la baie, à main gauche. Ahureï est composé d'une quinzaine de cases ovales très basses, de chétive apparence, plus semblables à des huttes qu'à des maisons, et presque perdues dans les broussailles. Les murs sont faits de roseaux et de chaume; les toitures sont en pandanus. A 200 mètres du village est une maison en bois, résidence d'un gendarme français, le seul représentant, avec sa femme, de notre civilisation à Rapa.

Les nombreux indigènes qui viennent à bord se réjouissent de

mon arrivée. J'avais déjà connu plusieurs d'entre eux à Taïti. Ils m'apprennent que les habitants du village de Tubuaï sont venus hier pour les cultes du dimanche. Un jeune homme est envoyé auprès de ceux du village d'Aréa, qu'on aperçoit au côté droit de la baie, pour les inviter à venir tous au chef-lieu à onze heures. Je vais donc avoir l'occasion de rencontrer toute la population de Rapa.

Dans une excursion préliminaire que je fais à travers Ahureï à huit heures, tous ceux qui ont quelques lambeaux d'étoffe pour se mettre sur les reins ou sur les épaules sortent de leurs cases pour venir me saluer. Bon nombre d'enfants sont absolument nus. Le dénuement de ces pauvres gens est au comble. Leurs efforts pour paraître décents font ressortir davantage leur misère. Les chiffons qui ont la prétention de les couvrir sont sales et déchirés. L'absence d'aiguilles, de fil et de savon, ne leur a guère permis d'en améliorer l'aspect.

Le pasteur Maiaho, un peu mieux mis que son pauvre peuple, accourt me souhaiter la bienvenue, et me conduit dans la case du roi Téparima, plus vaste et moins encombrée que la sienne. Nous sommes tous émus de nous rencontrer. Maiaho prend le saint volume, et, après la lecture d'un psaume d'actions de grâces, chacun se met à genoux, et, dans une prière partie du cœur, il bénit Dieu de m'avoir conduit sur ces plages perdues.

Le culte.

A onze heures, la maison qui sert de lieu de culte est bondée; ceux qui ne peuvent trouver place à l'intérieur se blottissent tout autour. La cloison de roseaux et de chaume n'est pas si épaisse qu'ils ne puissent entendre du dehors. Je n'arrive pas à mon siège sans risquer de marcher sur des jambes et des pieds nus. J'ai là, devant moi, un bien intéressant auditoire, malgré les vêtements en loques qui le recouvrent. Le regard aime s'arrêter sur ces bonnes figures confiantes où brillent le contentement et la joie.

On devine mon bonheur d'être l'interprète des sentiments de

chrétienne affection des Églises de Taïti à l'égard du peuple de Rapa, affection qui se traduira après le service autrement qu'en paroles.

Le sujet de notre méditation est ce défi sublime de l'apôtre Paul à toutes les puissances adverses : Qui nous séparera de l'amour de Christ? Sera-ce l'affliction, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, etc.? (Rom. VIII, 35-39.) Une revue des afflictions de toute nature endurées par l'Église du Seigneur sous la croix et ses ineffables victoires même en la mort nous font mieux comprendre la triomphante réponse de l'apôtre : Rien dans le ciel, sur la terre et sous la terre, ne peut séparer les croyants de l'amour dont Dieu les a aimés en Jésus-Christ. Les hymnes sont chantés avec beaucoup de ferveur et sur des airs étranges, où je trouve une sauvage harmonie.

Secours matériels. La distribution des vêtements.

Tandis que l'auditoire se disperse, une embarcation du *Volage* accoste à la jetée et dépose à terre les caisses d'effets. Peu de minutes suffisent pour qu'elles soient enlevées et transportées dans la case du roi, où se dirige en hâte toute la population. Il faut voir la joie de chacun à mesure que les couvercles des caisses sont arrachés par quelques bras vigoureux, et le contenu entassé sur une grande natte. Voilà les « pareu », et les chemises, et les robes, et les pantalons, et les paletots, et les gilets, et les pièces d'étoffe! Le tout forme un monceau énorme qui dit à tous qu'aucun ne sera oublié.

Je voudrais bien que le pasteur Maiaho, qui connaît toutes les familles, pût leur faire la distribution d'après le nombre de leurs membres; mais il décline ma demande par crainte qu'on ne dise de lui qu'il a favorisé plus les uns que les autres.

Pour faciliter le partage il est nécessaire de procéder par ordre. J'annonce que les femmes seront servies les premières et j'invite les hommes, les jeunes gens, les jeunes filles et les enfants à sortir de la maison, ce qu'ils font sans difficulté quoiqu'à regret. Les femmes, au nombre de cinquante et une,

assises par rangées, reçoivent chacune deux robes toutes confectionnées et plusieurs autres effets. (Je réserve pour un autre jour la distribution des objets de mercerie et autres.) Après les femmes, les « tauréaréa » (jeunes gens et jeunes filles) sont appelés : ils sont une trentaine. Assis en rangs, les uns à droite et les autres à gauche de la case, ils reçoivent joyeux leur part; puis ils font place à une soixantaine d'enfants, dont plusieurs marchent à peine. Quel air de santé ils ont tous ! Au moins ceux-ci ne sont ni scrofuleux ni rachitiques. Comme ils ont les yeux éveillés et comme leur admiration éclate en joyeux cris à mesure que les petits vêtements, les chemises, les pareu, etc., leur sont successivement jetés sur les genoux. Pour m'éviter les trop nombreuses courses au grand tas, un diacre me suit dans les rangs avec une brassée d'objets.

Enfin, c'est le tour des pères de famille : ils ne sont guère plus d'une trentaine. Je les ai réservés pour la fin, car ils doivent avoir un peu plus de patience que les autres. Le roi Téparima, qui est à peine moins pauvre que ses sujets, est du nombre; le pasteur aussi. Je ne puis guère éviter de faire un peu la part du lion à ces derniers, ainsi qu'à Narii, le pilote, qui remplit en même temps les hautes fonctions de régent de Rapa. Au reste personne ne songe à y trouver à redire, car chacun des autres reçoit au moins deux habillements. On peut imaginer le plaisir qui remplit tous les cœurs.

(*A suivre.*) F. VERNIER.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

STANLEY CATÉCHISE MTÉÇA. — LA MORT D'UN ROI DANS L'OU-GANDA — LE SUCCESSEUR DE MTÉÇA. — MOUJACI ARRÊTE LES MISSIONNAIRES. — TROIS GLORIEUX MARTYRS BA-GANDA. — « DES RENFORTS ! »

On se rappelle la célébrité que Stanley procura en novembre

1875 à Mtéça. Le 5 avril de la même année, le fameux reporter anglo-américain avait été reçu par Mtéça en sa résidence de Roubaga, sur la rive septentrionale de l'Oukéréoué (Victoria-Nyanza), le grand lac de l'Afrique centrale. Mtéça était *kabaga* (souverain) du pays d'Ou-Ganda (1). Un certain ordre règne dans ce royaume, on y trouve même des routes entretenues avec un certain soin. La population est estimée à environ deux millions d'habitants; le roi peut convoquer 150,000 guerriers.

Mtéça s'était fait musulman quelques années auparavant. Mais son islamisme n'était qu'une forme. « Je saisis toutes les occasions, raconte Stanley (2), de lui parler du christianisme... Je lui ai dit comment le Fils de Dieu s'est humilié jusqu'à revêtir la forme humaine pour le bien de tous les hommes, des noirs ainsi que des blancs... Je lui ai montré la différence qu'il y a entre le Christ et Mahomet. » Puis le journaliste devenu missionnaire écrivit en Europe : « Ah! qu'un homme pieux, un homme intelligent et pratique vienne ici! Quel champ à cultiver, quelle récolte mûre pour la civilisation..... Mtéça m'a prié de dire aux hommes blancs de venir à lui et qu'il leur donnerait tout ce dont ils auraient besoin. »

La Société des missions de l'Eglise anglicane crut devoir répondre à un appel aussi pressant qu'inattendu. De toutes parts on l'engageait, du reste, à entreprendre l'évangélisation de l'Ou-Ganda. Huit missionnaires débarquèrent en juin 1876 à Zanzibar pour se rendre au grand lac. Trois d'entre eux arrivèrent chez Mtéça le 30 juin 1877. Deux étaient morts en route; trois autres avaient été empêchés par la maladie d'aller jusqu'au terme du voyage. Moins de cinq mois plus tard, il ne restait

---

(1) Les missionnaires disent aujourd'hui Bou-Ganda. Le préfixe *bou* ou *bo* est locatif dans plusieurs langues bantoues septentrionales (comp. bo-Nyaï ou Bonyaï, bo-Rotsé ou Borotsé, le pays des Banyaïs ou ba-Nyaï, et le pays des Barotsis ou ba-Rotsé. En sessouto, la préfixe locative est *le;* par exemple, Lessouto ou le-Souto, le pays des ba-Souto ou Bassoutos (comme nous sommes habitués à dire). Il paraît que le nom d'ou-Ganda (pour bou-Ganda) appartient à la langue parlée sur la côte du Zanzibar.

(2) *A travers le continent mystérieux* (Paris, 1879), I, p. 188 et suiv.

plus qu'un seul missionnaire chez Mtéça : ses deux compagnons venaient d'être massacrés par suite d'un malentendu.

Ces débuts terribles furent un prélude digne de l'œuvre coûteuse que la Société anglicane continue à soutenir. Nous ne pouvons raconter ici le sort de tous les missionnaires envoyés dans l'Ou-Ganda, morts, tombés malades, déplacés ou rentrés dans leur patrie (1). Rien de plus instructif pour ceux qui aiment à faire du bras de la chair leur appui, que l'histoire des caprices de ce potentat africain. Il est tour à tour musulman, idolâtre, protestant, catholique; car Mgr Lavigerie s'est hâté d'envoyer en 1879 des pères blancs sur les traces des missionnaires évangéliques. Un jour, Mtéça demandait à M. Mackay, l'un des missionnaires, de lui faire venir sur-le-champ une fille de la reine d'Angleterre, sous peine de ne plus paraître devant lui; le lendemain, il le sommait de lui administrer le baptême ; le même jour il voulait qu'on lui fît tout de suite un canon.

Néanmoins Mtéça comprit peu à peu la supériorité du christianisme. Le missionnaire O'Flaherty qui demeure près de la capitale de l'Ou-Ganda depuis le mois de mars 1881, prit un grand ascendant sur lui. « Je sais que tu m'aimes, lui disait parfois le roi, tu aimes ma famille et mon peuple; moi aussi je t'aime. » Mais on vit une fois de plus qu'il est difficile aux puissants de ce siècle d'entrer dans le royaume de Dieu. « L'islam est un mensonge, s'écriait Mtéça, mais le joug de Christ est trop dur. » Il n'est doux et léger, le joug de Jésus, que pour ceux qui viennent au Sauveur fatigués et chargés. Mtéça mourut, dans la nuit du 9 au 10 octobre 1884, convaincu de la vérité du christianisme, mais non converti, hélas!

Parmi le peuple de Mtéça il s'était trouvé des auditeurs plus humbles, plus fatigués des chaînes du péché que leur roi. Dès

(1) Voir les détails de cette lugubre histoire dans le *Journal des Missions évangéliques*, année 1877, p. 308 et suiv. ; année 1878, p. 147 et suiv.. et p. 193 et suiv. ; année 1879, p. 426 et suiv. On trouvera un aperçu général sur l'histoire de cette mission dans l'année 1881, p. 278 et suiv.

le mois de mars 1882 cinq jeunes ba-Ganda (1) furent baptisés. On apprenait à lire à l'école des missionnaires. Ces derniers traduisaient des portions de la Bible. Pendant l'été 1883, Elmaci, une fille de Mtéça, se convertit. « Elle boit la Parole, écrivait M. O'Flaherty, comme la terre africaine brûlée et desséchée absorbe la rosée du ciel. » Plusieurs autres membres de la famille souveraine furent également baptisés. En mars 1884, l'Eglise de Roubaga était composée de 68 adhérents baptisés dont 40 membres communiants. Désireux d'assurer l'existence de ce petit troupeau, les missionnaires formèrent sans plus tarder deux évangélistes ba-Ganda ; sept diacres indigènes géraient les affaires de la communauté.

Les coutumes qui règlent la succession au trône dans l'Ou-Ganda sont fort singulières. Le souverain choisit ses épouses dans les familles les plus importantes du pays. Le premier-né de chacune de ces femmes devient le protégé de sa famille. C'est parmi ces princes que trois ministres du roi défunt élisent un successeur. L'élection a lieu dans une assemblée tumultueuse où chaque famille vante bruyamment les mérites de son prince prétendant. Tant que dure l'interrègne, l'anarchie désole le pays; tous les chefs profitent de l'absence d'une autorité supérieure pour s'enrichir ou pour venger les affronts qu'ils ont subis par le pillage à main armée et par le meurtre. Puis, le prince élu fait tuer tous ses frères, sauf deux ou trois, pour assurer la lignée de la dynastie ; tous les chefs suspects ou hostiles sont exécutés, soi-disant, pour devenir les compagnons du roi mort dans les plaisirs d'outre-tombe. Sonna, le père de Mtéça, avait fait égorger ainsi des milliers de victimes sur la tombe de son prédécesseur. Mais telle a été l'influence du christianisme sur les mœurs de l'Ou-Ganda que la mort et l'ensevelissement de Mtéça ne furent signalés par aucun dé-

(1) On dit au singulier mou-Ganda, un homme de Ganda; au pluriel, ba-Ganda, tout comme on dit un Mossouto (mo-Souto), et des Bassoutos (ba-Souto).

sordre. Pas une goutte de sang humain ne fut répandue.

Le nouveau roi s'appelle Mouanga (1). C'est un ancien élève du père Livinhac. Il a une vingtaine d'années. Il semble être d'un caractère aussi capricieux que son père.

On attendait avec anxiété depuis plus de six mois des nouvelles de l'Ou-Ganda. Elles sont arrivées à Londres au mois d'octobre dernier. L'histoire de cette mission a passé par une crise nouvelle et plus tragique que toutes les précédentes. Plutôt que de faire le résumé de ces événements, nous traduirons les parties les plus intéressantes du journal de M. Mackay.

Jeudi le 29 janvier 1885, M. Mackay demanda au roi et au *katikiro*, ou premier ministre, l'autorisation de traverser le lac pour chercher des provisions et des lettres à Msalala (2). Mouanga y consentit.

« Je me rendis de là, écrit M. Mackay, chez le premier ministre. Il me demanda si le roi ne m'avait pas donné un *moubaka* (guide ou messager) pour m'accompagner. Je répondis que non. — « Il n'y a pas de ba-Ganda qui aillent avec vous ? » — « Non, dis-je ; les ba-Ngouana (3) seuls m'accompagneront avec mon garçon. » Quelques mots furent encore échangés. Puis, je rentrai (4) pour m'occuper des préparatifs du voyage. Tout était à faire. J'avais passé la journée précédente étendu sur mon lit où me clouait un accès de fièvre. Vers minuit, on entendit à diverses reprises des roulements de tambour. Cela est si commun que nous n'y fîmes pas attention. Plus tard je devais apprendre que par ces signaux Moujaci (5) réunissait des guerriers pour me tendre un piège.»

---

(1) Les lettres *ou* représentent, devant une voyelle, le son de la demi-voyelle anglaise *w*.

(2) Une station missionnaire située au sud du lac Oukéréoué, par 3° 10′ de lat. austr., d'après M. Mackay.

(3) Les ba-Ngouana (en ki-Souahéli, oua-Ngouana) sont des porteurs zanzibarites au service des missionnaires anglais.

(4) La station anglicane se trouve en un endroit appelé Natété, à près de 5 kilom. de Mengo, la résidence du roi actuel. Mtéça résidait à Roubaga, sur une colline, à mi-chemin entre Natété et Mengo.

(5) Le chef des gardes du corps, un ennemi décidé du christianisme.

Le lendemain, 30 janvier, M. Mackay se mit en route pour le lac. Les ba-Ngouana portaient le gréement de l'*Eléonore* (1) et quelques provisions. M. Ashe, un autre missionnaire, et cinq garçons voulaient accompagner les voyageurs jusqu'au lac. La distance est d'environ 19 kilomètres. Sambo, l'un de ces garçons, est une sorte de domestique de M. Mackay. Un autre, Youçouf, avait été donné, selon une coutume fort répandue en Afrique, à M. O'Flaherty que nous avons déjà nommé, et cédé par celui-ci à M. Ashe. Les trois autres fréquentaient assidûment la maison des missionnaires.

« Les porteurs, raconte M. Mackay, avaient pris les devants ; les garçons marchaient avec eux. Deux d'entre ces derniers conduisaient les chèvres que m'avait données le *katikiro*. Nous suivions à quelque distance, Ashe et moi. Par suite de la fièvre, mes jambes étaient encore faibles... De temps en temps nous rencontrions des troupes d'hommes armés. J'en connaissais quelques-uns. Je leur demandai ce qu'ils faisaient là. Ils répondirent que Moujaci les avait convoqués à minuit pour reprendre quelques femmes du roi qui s'étaient évadées.

« Il nous restait environ 3 kilomètres à faire jusqu'au bord du lac. Nous commencions à sentir la fatigue. Subitement, au moment où nous pénétrions dans un fourré de broussailles, une centaine d'hommes se ruèrent sur nous. Ils brandissaient des fusils, des lances et des boucliers. « Arrière ! arrière ! » criaient-ils en nous bousculant. Je pris d'abord cette attaque pour quelque mesure arbitraire de Moujaci : envoyé pour rattraper des femmes, il en profitait pour nous barrer le passage. Je m'assis de fatigue, et demandai à voir Moujaci. Il se tenait à l'écart. Il n'avait aucune raison de nous craindre ; en partant, nous n'avions pris que nos cannes et on venait de nous les arracher des mains. « Où allez-vous ? » demanda-t-il. Je répliquai que nous nous rendions au port avec l'autorisation du roi et du *katikiro*. « Vous mentez ! cria-t-il ; où est le guide qui vous accompa-

(1) La barque que la mission emploie sur le lac Oukéréoué.

gne? » Je répondis qu'on ne nous en avait pas donné (1). Sur cela, ses hommes recommencèrent avec une nouvelle violence à nous bousculer, en nous faisant retourner en arrière. Plusieurs abaissèrent leurs mousquetons contre nous; les canons de ces armes touchèrent presque nos poitrines. Nous nous tûmes, faisant de notre mieux pour rester sur pied et ne pas nous laisser renverser. Nous pensions encore n'être que les victimes d'un caprice insensé, digne de Moujaci. Nous ne nous doutions pas qu'il ne faisait qu'exécuter des ordres reçus.

« Sa sauvage troupe continuait à vociférer contre nous des injures, des moqueries, des menaces... J'ignorais que Moujaci s'était mis en embuscade depuis minuit avec plus de 500 guerriers, non pas pour capturer des femmes en fuite, mais pour arrêter des chrétiens indigènes; on soupçonnait ces derniers de vouloir profiter de notre barque pour fuir une autorité que tout le monde sait être hostile à la nouvelle religion.

« Nous fîmes ainsi une dizaine de kilomètres vers la capitale. Près d'une bifurcation de la route, la troupe se divisa. Ashe aperçut alors son garçon auquel il était très attaché : on lui avait mis les menottes et on l'entraînait dans l'autre route. Ashe fit quelques pas vers cette direction... On le repoussa rudement; l'un des soldats le saisit même par la gorge pour le retenir... Nous apprîmes alors que nos cinq garçons avaient été arrêtés, et que tous nos porteurs avaient été désarmés... »

A quelque distance de la maison du roi, la troupe armée se dispersa. On laissa MM. Mackay et Ashe libres de continuer seuls leur chemin. Ils allèrent tout droit demander une audience auprès du *katikiro*. On les accusa de cacher des esclaves fugitifs. Le premier ministre était très excité.

« ... Se tournant vers Moujaci, il hurla : « Demain tu réuniras des forces; tu garrotteras Filipo (M. Phil. O'Flaherty) et cet autre *mouzoungou* (Européen) et Mackay et tu les chasseras vers le pays d'où ils sortent... » Nos tentatives de prendre la parole

(1) Les missionnaires avaient obtenu de Mtéça la permission de circuler librement dans le pays, sans être accompagnés d'un guide officiel du roi.

furent vaines. Nous fûmes poussés brutalement hors de l'enceinte...

« Rentrés à la station, nous nous jetâmes à genoux avec M. O'Flaherty. Nous nous recommandâmes à la protection toute-puissante de notre Père céleste. Nous lui demandâmes de nous guider. La pensée que cette mission dût finir ainsi soudainement nous oppressait... »

Le lendemain, 31 janvier, M. O'Flaherty alla voir le roi. N'ayant pas été mêlé à la bagarre de la veille, il pensait pouvoir mieux amener une entente, et peut-être dissiper des malentendus. Il ne prévoyait pas que toutes ses protestations iraient se briser contre le parti pris des autorités. Les accusations les plus bizarres furent énoncées contre les missionnaires. Mais on s'était surtout entendu pour considérer les cinq garçons Ba-Ganda comme des fugitifs. M. O'Flaherty rappela vainement que Sambo avait été donné par le *katikiro* en personne à M. Mackay ; que Youçouf avait été remis pareillement à lui-même ; que les deux autres avaient été rachetés légalement et publiquement de l'esclavage ; que le cinquième, bien connu à la cour, n'était qu'un simple visiteur. Il ne fut pas écouté. Moujaci accusa au contraire les missionnaires de cacher dans leurs bâtiments plusieurs Ba-Ganda qu'il nomma. On renvoya donc M. O'Flaherty en compagnie de Moujaci et de quelques hommes. Tout l'établissement missionnaire fut visité : on ne trouva rien. Cela n'était qu'une diversion. Les missionnaires le comprirent trop tard.

Nous rendons la parole à M. Mackay :

« ... Des personnes présentes à l'audience nous racontèrent que le roi ordonna de relâcher nos quatre garçons et d'exécuter Kakoumba, notre hôte. Moujaci, revenant sur ces entrefaites (1), supplia Mouanga de faire tuer aussi Youçouf. Il protestait contre la façon dont, suivant lui, nous volions le cœur

(1) De la station missionnaire qu'il avait visitée, et où les trois missionnaires étaient restés.

des jeunes gens du roi. Le *katikiro* et d'autres chefs firent chorus. Le roi donna son assentiment.

« Sambo fut relâché tout de suite. Les deux autres garçons ne furent renvoyés qu'à la nuit tombante. Ils nous racontèrent alors qu'ils avaient été conduits à quelque distance de la résidence, en compagnie de Kakoumba et de Youçouf; on emmenait également Serouanga, un grand et beau jeune homme baptisé, ainsi qu'une chrétienne, nommée Sara, avec son enfant... On tortura alors Serouanga, Kakoumba et Youçouf; on leur coupa les bras; on les lia sur un bûcher qu'on alluma. Ils furent ainsi lentement brûlés vifs. Moujaci et ses hommes les raillaient; ils leur disaient : « Adressez maintenant vos prières à Iça Maciya (Jésus le Messie) pour qu'il vous délivre. » Eux chantaient, au milieu des flammes, le cantique : *Killa sikou tounsifou* (chantez tous les jours ses louanges)! Les chers jeunes gens restèrent fermes dans la foi!

« Nos cœurs se brisent. »

Avec une sobriété digne d'admiration, M. Mackay fait remarquer que la persécution dans laquelle ont péri ces jeunes gens n'est pas purement religieuse. C'est plutôt une explosion de haine contre tout ce qui est étranger. Pourtant les bourreaux se sont moqués de la foi de leurs victimes; et celles-ci ont souffert et sont morts en chantant les louanges de Jésus. Ce n'est donc pas exagérer les faits ni leur portée que de placer ces trois ba-Ganda au rang des martyrs. Puisse leur sang être la semence d'une grande Eglise dans leur patrie !

La suite du journal de M. Mackay est extrêmement intéressante. Mais nous sommes forcés d'abréger. Moujaci, enhardi par son succès, et craignant cependant de ne pas obtenir du roi l'expulsion définitive des missionnaires, ourdit une conspiration contre Mouanga. Le secret fut trahi au roi. Moujaci faillit être mis à mort; finalement il fut exilé. Mais plusieurs autres conjurés, tous ennemis déclarés du christianisme, furent exécutés. C'est un répit pour la mission de l'Ou-Ganda. Parmi les nou-

veaux fonctionnaires, il y en a même plusieurs qui sont d'anciens élèves de la mission.

Les dernières nouvelles arrivées à Londres à la fin de décembre datent du mois de juillet 1885. Depuis l'orage du commencement de l'année, les chrétiens n'ont plus été inquiétés. Les rapports sont excellents entre les missionnaires et le roi. M. Mackay croit remarquer que la puissance du *loubaré* (la sorcellerie) tombe en discrédit. Enfin, Mouanga veut s'instruire.

Le dimanche avant le départ des lettres (26 juin 1885), 173 personnes avaient assisté au culte public à Natété (1), et 35 chrétiens indigènes avaient célébré la Cène. Il est vrai que les mêmes lettres annoncent l'arrivée de trois missionnaires catholiques. Il y a quelques années, quand tout paraissait sombrer dans l'Ou-Ganda, les pères de Mgr Lavigerie avaient quitté le pays. « Sans doute, écrit M. Mackay, notre succès leur a paru assez encourageant pour les faire revenir. »

Dans une lettre précédente le même missionnaire disait :

« Nous avons contre nous l'orgueil national, l'indifférence, la défiance, la haine; mais chaque jour des gens viennent à nous pour nous demander le chemin du salut... Même l'un des soldats qui ont conduit nos jeunes gens au bûcher veut apprendre à prier... Envoyez-nous des aides! Qu'ils n'arrivent pas, comme l'armée anglaise à Khartoum, trop tard! »

Ainsi, des rives de l'Oukéréoué comme des bords du Zambèze le même cri nous arrive : « Du secours! des renforts! » — Aux armes, donc, jeunesse chrétienne de nos Eglises! Il faut conquérir le monde. « Qui enverrai-je? » dit le Seigneur.

F. H. K.

P. S. Les journaux anglais ont publié dernièrement un télégramme suivant lequel l'évêque Hannington, qui devait aller visiter la mission de l'Oukéréoué, aurait été tué par des émissaires de Mouanga. Au moment de mettre en pages, nous rece-

(1) C'est le nom de la station missionnaire, située à deux kilomètres et demi de la résidence actuelle de Mouanga.

vons les dernières nouvelles de la Société anglicane de missions. Une lettre que M. Mackay a pu confier à des Arabes, le 27 octobre dernier, annonce qu'on l'empêche, lui et ses deux compagnons, de quitter le pays, et qu'ils savent que le roi a donné l'ordre de massacrer l'évêque à la frontière orientale de l'Ou-Ganda. Une dépêche postérieure du consulat anglais de Zanzibar, arrivée à Londres le 12 février, contient des détails obscurs sur quatre réchappés, mais ne laisse guère de doute sur le sort de l'évêque Hannington.

Nos lecteurs s'associeront avec nous pour demander à Dieu de bénir les familles de ces missionnaires et les directeurs de cette Société de missions dans l'angoisse que leur cause l'incertitude. L'Eglise d'Angleterre a mieux fait que de prier seulement. Du 8 au 26 février, *vingt-six hommes* se sont offerts à la Société éprouvée par ces événements, pour aller où on les enverra.

AVIS DIVERS

L'année 1872 du Petit Messager manque à nos collections de réserve. Nous serons très reconnaissants aux personnes qui pourraient nous en céder des exemplaires.

Nous profitons de l'occasion pour attirer une fois de plus l'attention de nos lecteurs sur l'avis concernant nos publications. Ceux qui pourraient disposer en notre faveur de quelqu'une des années du Rapport ou du *Journal des Missions* qui nous font défaut nous rendraient un véritable service.

Remerciements. — Un ami bienveillant a répondu à notre appel en faveur de la Bibliothèque de la Maison des missions en nous envoyant trois volumes dont il est l'auteur. Une autre personne, dès longtemps amie de notre œuvre, nous offre plusieurs volumes. Nous exprimons notre gratitude à ces généreux

donateurs, — en souhaitant que leur exemple trouve des imitateurs.

En même temps, nous remercions la personne inconnue qui nous a adressé pour nos missionnaires un certain nombre d'exemplaires du livre intitulé : « *Comme Christ* », récemment traduit de l'anglais du Rév. Andrew Murray. Nous prenons la liberté de la prier de vouloir bien se nommer, pour que nous puissions nous entendre avec elle sur l'emploi à faire de ces volumes.

Abonnements gratuits au Petit Messager. — En réponse à notre appel de décembre, un ami de notre œuvre a bien voulu nous verser le montant de dix abonnements au *Petit Messager*. Nous tenons à n'en disposer qu'à bon escient. On voudra bien, nous l'espérons, nous aider à le faire en nous indiquant l'adresse de jeunes lecteurs capables d'apprécier le *Petit Messager*.

La carte du Lessouto.

Nous connaissons mal nos missions ; à quoi tient cette ignorance? En grande partie à ce que nous n'avons pas sous les yeux une carte nous permettant de nous représenter la position de nos stations et de leurs annexes, la configuration du pays, le cours des rivières, le dessin des frontières, etc.

Le *Journal des Missions* a bien publié, il y a trois ans, une jolie carte du Lessouto, due à M. Krüger, mais combien sont-ils ceux qui vont la consulter dans la livraison où elle a paru ?

Grâce à un obligeant ami, nous pouvons aujourd'hui offrir au public cette même carte, mais sous une forme qui en facilite beaucoup l'emploi. Elle est montée sur carton, pourvue d'un anneau qui permet de la suspendre ; les stations sont soulignées en rouge et les frontières mises en couleur. Nous l'expédions à toute personne qui en fera la demande accompagnée de 1 franc par mandat ou en timbres-poste.

Nous aimons à nous représenter cette carte ornant la muraille des maisons où l'on aime les missions, et, par elle, nos amis, familiarisés avec notre œuvre, suivant nos missionnaires dans leurs courses et leurs travaux, et mis ainsi en mesure de s'y associer toujours mieux par leurs prières.

VENTE ANNUELLE

Nous rappelons que la *vente annuelle* en faveur des missions est fixée aux 24 et 25 mars, et se tiendra comme d'ordinaire à la salle Kriegelstein, 4, rue Charras. On est prié d'adresser les envois à madame Boegner, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris.

L'assemblée annuelle de la Société des missions aura lieu le 13 mai et non le 20 mai, comme nous l'avons dit par erreur dans une circulaire récente aux Comités auxiliaires.

Le **Petit Messager** de mars contient, entre autres, les articles suivants : *le Rachat d'une petite esclave* au Sénégal, par E. Mabille ; *la Pluie au Lessouto* et une *Arrivée au Lessouto*, extraits de lettres de M. H. Dieterlen, etc.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

11933. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1886

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UNE PERTE IRRÉPARABLE

Notre fidèle ami, Henri Bernard, pasteur de Mulhouse, a été retiré de ce monde le 12 de ce mois.

J'écris ces mots d'une main tremblante, comme je le faisais ci-devant, chaque fois que j'avais à annoncer dans ce journal la mort de quelqu'un de mes anciens collaborateurs d'Afrique.

On sait que, depuis bien longtemps, Henri Bernard était l'un des principaux soutiens de notre œuvre par ses prières, ses conseils et les dons qu'il lui procurait. Il la suivait, il la comprenait comme le faisaient nos missionnaires eux-mêmes. Aussi chacun avait-il applaudi lorsque notre Comité se l'était adjoint en qualité de membre honoraire et correspondant.

En 1850, aux débuts de son ministère, il sentit un vif désir d'aider à l'effort que je faisais alors, dans ma faiblesse, pour remédier à l'ébranlement produit dans notre œuvre par la révolution. Il s'agissait surtout de relever nos finances. Il me promit son concours, et c'est une promesse qu'il n'a jamais oubliée. Deux jours que je passai sous son toit suffirent pour créer entre lui et moi une intimité qui, depuis lors, n'a fait que s'accroître. Lorsqu'il me donna le baiser d'adieu, pensant qu'il ne me reverrait plus, il écrivit sur mon carnet de voyage ces mots que j'ai conservés jusqu'à ce jour :

« Mon âme est unie à la vôtre en notre bon Sauveur Jésus-Christ. Nous avons un revoir éternel dans les tabernacles d'En Haut, et nous y chanterons ensemble, dans une pleine paix, le cantique des rachetés.

« Souvenez-vous de nous devant le Seigneur, prions les uns pour les autres.

« Que Dieu vous bénisse, bien cher ami, qu'il vous bénisse abondamment, vous, les vôtres et votre troupeau!

« Adieu, adieu, au revoir auprès de Jésus.

H. BERNARD,

19 mai 1850. « Pasteur adjoint. »

C'était là une promesse d'intime amitié à la vie et à la mort. Cette amitié a été cela, en effet; mais que j'étais loin de penser qu'il mourrait avant moi; il était plus jeune et il n'avait pas à traverser autant de vicissitudes.

Encore voyageur sur la terre, je te dis au revoir bientôt dans le ciel, bienheureux Henri Bernard.

EUGÈNE CASALIS.

Quelques jours avant son départ pour la gloire, les membres du Comité et lui ont pu échanger leurs suprêmes adieux.

Voici les siens :

Mulhouse, le 3 février 1886.

Très cher et bien-aimé frère,

Je vais tâcher de vous répondre, malgré mon extrême faiblesse. Vous connaissez la tendre affection fraternelle que je vous ai vouée; je n'ai rien de nouveau à vous dire à cet égard.

Vous connaissez aussi mes sentiments de respectueuse et cordiale affection pour le Comité de la Société des missions : veuillez les lui exprimer avec toute la chaleur que vous trouverez dans votre cœur chrétien. Remerciez-le bien de son affectueux et touchant message.

Me séparer de l'œuvre des missions, renoncer à une activité qui a commencé il y a près de quarante ans, oh! cela n'a pas été un des moindres sacrifices que le Seigneur a jugé bon de m'imposer. Que son saint nom soit béni! Mais l'œuvre, à Mul-

house, ne tombera point; elle a de profondes racines dans bien des cœurs, et nous avons déjà reçu plus d'une promesse.

Adieu. Soyez bénis, membres du Comité; toi, mon bon et vieil ami Casalis; vous, cher ami Boegner; et vous, chers frères missionnaires, parmi lesquels je compte de si bons amis. Recevez, avec le salut suprême, la bénédiction suprême d'un mourant. Je ne puis en dire davantage; ma faiblesse l'emporte. J'espère prier pour vous dans la maison du Père. Au revoir, au revoir là-haut !

H. Bernard.

P. S. Moi aussi, cher Boegner, j'aurais bien aimé à vous revoir encore sur cette terre. Je vous emporte dans mon cœur !

Qu'il nous soit permis d'ajouter quelques lignes au témoignage rendu par M. Casalis à la mémoire de M. Henri Bernard. En les écrivant, nous ne faisons qu'acquitter, dans une très faible mesure, l'immense dette de reconnaissance que nous avons contractée envers ce fidèle et généreux ami de notre œuvre. Nous les offrons à sa famille affligée et à son Église, comme un hommage de nos profonds regrets.

Henri Bernard était né au Havre, le 10 avril 1817, de Henri Bernard, de Montbéliard, et de Frédérique-Edwige Berger, fille du pasteur Berger, de Vandoncourt (Doubs). Il était l'aîné d'une famille de six enfants, dont cinq fils. Il fit ses classes à Montbéliard, et ses études de théologie à Strasbourg. Après cinq ans passés en Allemagne, il devint, le 14 avril 1845, pasteur auxiliaire à Mulhouse. Le 10 septembre 1846, il épousa mademoiselle Émilie-Joséphine-Wilhelmine Martin, de Strasbourg, qui partagea dès lors toutes les joies et tous les travaux de son ministère. En 1857, il était nommé pasteur titulaire de l'Eglise de Mulhouse, qu'il a desservie sans interruption jusqu'à sa mort.

Telle a été, dans ses grands traits, cette simple vie de pasteur, peu riche d'événements extérieurs, mais certainement une des mieux remplies aux yeux de Celui qui juge des choses par leur valeur intérieure et éternelle.

D'autres montreront en M. Bernard le pasteur et l'homme.

A nous, il appartient de rappeler ce qu'il a été comme ami des missions.

L'amour que M. Bernard portait à notre Société avait ceci de particulier, qu'il s'appliquait autant aux serviteurs de l'œuvre qu'à l'œuvre elle-même. M. Bernard avait du cœur. C'est par le cœur qu'il a été grand. Il aimait, comme dit saint Jean, en effet et en vérité. Son amitié, chaleureuse, tendre et fidèle, enveloppait et suivait ceux qui en étaient les objets. Et telle est l'amitié qu'il portait à nos missionnaires et à nous-mêmes. Celui qui écrit ces lignes ne peut se rappeler sans une profonde et reconnaissante émotion tout ce que M. Bernard a été pour lui depuis le jour de son entrée au service de la Société des missions. Il ne peut s'habituer à la pensée que cette précieuse relation a pris fin...

M. Bernard connaissait à fond notre œuvre. Le Lessouto, par exemple, lui était presque aussi familier que s'il y avait été. Il était personnellement lié avec plusieurs de nos missionnaires; il correspondait avec eux; aussi avait-il son avis et pouvait-il à l'occasion donner son conseil sur les questions pendantes, appui d'autant plus précieux qu'il est plus rare et qu'il suppose des relations soutenues avec l'œuvre et les ouvriers, et une habitude peu commune de la prière d'intercession.

Est-il besoin d'ajouter que cet intérêt était actif? Un chiffre dira à quel point il l'a été. Depuis l'année 1848 jusqu'à sa mort, M. Bernard a pu envoyer à notre caisse 122,351 fr. 75 c., sans compter diverses collectes faites à l'occasion du passage des missionnaires et transmises par ceux ci à la Société. Et, comme M. Bernard a tenu, avant sa fin, à mettre lui-même en circulation, dans son Eglise, la liste où ses paroissiens inscrivent leurs dons annuels, le chiffre qu'on vient de lire est encore inférieur à la réalité.

Comment de semblables résultats ont-ils pu être atteints? Il faut avoir vu M. Bernard dans sa maison, l'avoir suivi dans ses habitudes pastorales pour le comprendre. Le grand moyen d'action de M. Bernard était précisément son cœur chaud et

son amour pour les missions. Il en avait d'autres, que son attachement pour notre œuvre lui avait enseignés : son admirable musée, dont il excellait à montrer les trésors; son service mensuel de missions au temple; la réunion de dames qui se tenait chez lui, et qu'il utilisait pour d'intéressantes communications; ses instructions religieuses, où les missions n'étaient pas oubliées; sa prédication enfin, où elles avaient leur place marquée. Son amour, fécondant tous ces moyens d'action, allumait l'amour et l'esprit de sacrifice dans les cœurs; nous en pourrions citer de touchantes preuves. M. Bernard reste, pour nous, le type du pasteur ami des missions.

Il n'est plus! Humainement parlant, une des colonnes de notre Société est tombée. Oui, c'est une perte irréparable que nous venons de faire. Une seule pensée nous rassure contre le trouble et l'effroi que nous fait ressentir ce vide dans nos rangs : Dieu savait ce qu'il faisait en nous l'infligeant. Notre prière monte à lui, du sein de notre deuil : « O toi qui nous reprends l'un après l'autre nos Elies! lève-toi! défends ta cause, secours cette œuvre qui est ton œuvre! Suscite parmi nous des Elisées qui puissent la continuer dans le même esprit, avec la même foi et la même charité que leurs devanciers! *Amen.* »

A. B.



LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

et l'œuvre de M. MAYOR en Kabylie.

Le Comité a pris récemment une mesure que nous devons porter sans retard à la connaissance de nos amis, qu'elle engagera, nous l'espérons, à nous soutenir plus énergiquement encore que par le passé, nous voulons parler de l'*adoption partielle de l'œuvre de M. Mayor en Kabylie.*

On se rappelle les conclusions du rapport présenté par M. Krüger au Comité, à la suite de son enquête sur les conditions d'une œuvre de mission, en Algérie. M. Krüger, se rencontrant avec un vœu ancien du Comité, affirmait le devoir de la

France protestante de s'occuper de l'évangélisation des indigènes algériens, et, sans se faire illusion sur les obstacles que rencontre l'Évangile en pays musulman, désignait la Kabylie comme le terrain le plus propice à une tentative de mission.

Dans l'état actuel des finances de la Société, et en présence des besoins de nos anciens champs de travail, la fondation de toutes pièces d'une nouvelle mission, si désirable qu'elle pût paraître, eût été forcément écartée comme impossible. Mais un fait s'est produit, qui a donné aux conclusions de M. Krüger un caractère éminemment pratique : M. Mayor, lui-même, renouvelant une demande déjà faite il y a trois ans, a sollicité, pour sa station de Moknéa, l'admission au nombre des œuvres dirigées par la Société des missions de Paris.

Cette demande répondait aux désirs exprimés par M. Krüger, dès son retour d'Algérie. Elle a été immédiatement prise en considération.

Après des délibérations approfondies, le Comité s'est arrêté à la mesure que nous annonçons et qui a été acceptée par M. Mayor. Elle eût pu être publiée plus tôt, si quelques points de détail à régler n'eussent motivé un supplément de correspondance qui ne s'est terminé que tout récemment.

La mesure prise par le Comité n'équivaut pas à l'adoption pure et simple de l'œuvre de M. Mayor. Cette adoption est dans les vœux du Comité ; mais la situation si difficile de la Société d'une part, et de l'autre la manière même dont se sont établis ses rapports avec l'œuvre de Kabylie, lui défendent de l'effectuer immédiatement. Pour le moment, tout en espérant faire plus et mieux dans l'avenir, le Comité se borne à prendre l'œuvre de M. Mayor sous sa tutelle, lui assurant ses conseils et une subvention mensuelle, mais ne prenant encore ni la charge totale, ni la responsabilité complète de l'entreprise.

Nous devions ces explications à M. Mayor lui-même et aux amis qui l'ont soutenu jusqu'à ce jour. Ils se réjouiront, nous aimons à le croire, d'une décision qui accorde à une œuvre qui leur est chère le patronage d'une société régulièrement constituée. Ils n'en continueront pas moins leur concours actif et

direct à M. Mayor, sachant que les subventions promises par le Comité ne peuvent défrayer qu'une assez faible partie des dépenses de sa mission.

Quant aux soutiens ordinaires de nos œuvres, nous recommandons à leurs prières et à leur intérêt cette branche nouvelle qui vient ainsi s'ajouter à notre activité. Si modeste que soit le secours que nous avons promis à M. Mayor, il n'en constitue pas moins une charge nouvelle pour notre caisse, et nous avons dû, pour nous y engager, escompter leur libéralité. Qu'ils ne donnent pas le démenti à notre confiance! Nous croyons avoir uni, dans nos décisions, la foi à la prudence; qu'ils nous montrent par des efforts nouveaux que nous avons leur approbation!

Un mot encore, avant de terminer, à ceux qui, depuis un certain nombre d'années, nous ont conseillé avec une insistance toute spéciale l'évangélisation de nos colonies, oubliant peut-être nos missions de Taïti et du Sénégal. Voici une occasion nouvelle de donner la preuve de leur intérêt pour l'œuvre de leur préférence. Nous osons les mettre amicalement, mais fermement, en demeure de nous aider. Dans un moment où, pour avoir voulu répondre à ses devoirs nouveaux sans négliger en rien les anciens, la Société des missions est écrasée sous le poids de ses diverses charges, ils ne voudront pas se dérober aux responsabilités qu'ils ont prises par leurs conseils, et ils sauront nous trouver des ressources nouvelles pour une œuvre qu'ils ont appelée de leurs vœux.



LESSOUTO

M. MAEDER et la station de Siloé.

Siloé, 8 février 1886.

Monsieur le directeur de la Maison des missions évangéliques.

Bien cher directeur,

Après que ma démission de l'œuvre missionnaire au Lessouto eut été acceptée par la Conférence qui se tint, au mois d'avril

dernier, à Maboulela, j'avais fait mes plans pour me retirer, bien qu'avec un cœur un peu gros; mais les pensées du Seigneur ne sont pas nos pensées. Au mois de juin, je fus subitement pris par une maladie (hydropisie locale) qui m'a retenu jusqu'à maintenant, et qui probablement me retiendra encore longtemps. Le Dr Casalis a la bonté de me visiter de temps en temps, et me dit que ma guérison peut tarder.

En attendant, l'œuvre de mission à Siloé prospère et fait des progrès sensibles. Je la dirige aussi bien que ma reclusion me le permet. Mon cher beau-frère, M. Ellenberger, a été plusieurs fois ici et nous a rendu de grands services, tant pour le spirituel que pour le matériel, ainsi que frère Marzolff, de Thabana-Morèna, qui me donne un bon coup de main quand il le peut. Puis, j'appelle tous nos évangélistes pour prêcher à ma place, chacun à son tour, et ma femme se charge de mille choses qui ne sont pas toujours de son ressort, mais que la nécessité lui impose. Jacob Moletsané, ancien de l'Église et brave chrétien, m'est très utile, car il tient les différentes réunions ordinaires et les services. Et moi-même, je m'occupe des affaires de l'Église dans ma chambre de malade. C'est ainsi que l'œuvre se poursuit actuellement sur notre station.

Abraham Moletsané, notre vieux chef et ami, n'est plus avec nous. Il est mort en chrétien et en exhortant tous ses enfants près de lui à chercher leur salut en Jésus-Christ, à vivre en paix et à respecter et écouter leurs *baruti* (missionnaires). Son fils aîné, Mokhélé, est son successeur. Cette succession a été ratifiée officiellement par le magistrat, M. Surmon. Tous les fils du chef ont promis publiquement et en présence de leur père de se soumettre à Mokhélé. Nonobstant cela, et par la raison qu'ils sont divisés au sujet de la succession, ils ont déjà commencé à se quereller. Pourtant, on peut espérer que cette discussion n'aura pas de suites.

Il n'est plus question de la famine parmi nos gens, car Dieu, dans sa bonté, nous a donné de magnifiques pluies qui font prospérer tous les champs de céréales. La moisson du froment a été assez bonne.

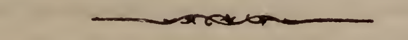
Il paraît que les pasteurs de l'Église réformée hollandaise, dans la Colonie, méditent sérieusement d'établir une mission extérieure. Ils ont fait une circulaire à cet égard, dans laquelle on prie chaque pasteur de donner, pour sa part, 200 francs annuellement pour cette mission. Ce bon exemple pourrait émouvoir à jalousie le pays, les Conseils d'Église et les communautés. Ils pensent à deux champs de mission, soit le nord du Zambèze, soit la Chine. Ils sont encore indécis quant au choix. Deux hommes se sont déjà offerts pour être leurs missionnaires. L'un, c'est M. Morees, pasteur à Hanovre, dans la Colonie, et l'autre, c'est mon propre fils Gustave. Ce dernier, pourtant, n'accepterait que le champ de travail du Zambèze. Reste maintenant à savoir si leur plan s'exécutera.

Je suis tout heureux d'apprendre que notre ancien directeur, M. E. Casalis, a obtenu la croix de chevalier de la Légion d'honneur. J'espère qu'il aura reçu la lettre que je lui ai écrite il y a quelque temps.

Ma femme est, depuis que je suis malade, occupée au delà de ses forces, car elle est chargée d'une bonne partie de mes travaux. Que le Seigneur veuille la fortifier et la réjouir dans sa charge.

Votre affectionné dans le Seigneur,

F. MAEDER.



Une conversion. — La montagne de Morosi.

M. Christmann nous envoie, à la date du 22 janvier, le récit d'un voyage qu'il a fait à Morija, au moment de l'arrivée des nouveaux missionnaires. Nous n'omettons, dans sa narration, que les faits déjà connus de nos lecteurs.

Paballong, le 22 janvier 1886.

Huit jours après l'arrivée des nouveaux missionnaires, de grands auditoires, estimés à deux mille personnes au moins, se pressaient sous les grands pins du jardin. Une vingtaine d'a-

dultes furent baptisés. Ce fut pendant le service du matin, où plusieurs orateurs présents prirent tour à tour la parole, qu'un indigène, Mopéli d'origine, maintenant évangéliste à Cana, nous parla avec amour et reconnaissance de la mission. Avant sa conversion, nous disait-il, son idéal était de posséder un fusil qu'il aurait acquis au prix du travail de ses mains. Dans ce but, il fit à pied, avec quelques amis d'enfance, le trajet du Bopéli à la Colonie du Cap. Toutes ses économies avaient pour objet l'achat d'un fusil. Ce bien une fois obtenu, il reprit tout heureux le chemin de son pays natal. En route, en plein midi, ce trésor lui fut ravi. Retourner sur ses pas et se remettre au travail, telle fut sa décision. Mais, hélas! un deuxième fusil eut le même sort que le premier. Dans sa douleur il entendit parler du Lessouto, de l'œuvre qui s'y faisait et des écoles de Morija en particulier. C'est à dater de ce moment qu'un autre idéal, qui a éclipsé le premier, commença à briller à ses yeux : celui d'entrer au service du Seigneur. « Morija, me disait-il d'une voix émue, est le lieu où je suis né à une vie nouvelle ; c'est là que j'ai appris à aimer et à connaître Jésus. » De tels témoignages ont leur éloquence.

Au lieu de deux, chiffre auquel je suis habitué, le voyage de retour dura quatre jours, grâce à une tournée d'évangélisation que MM. Ellenberger, Bertschy et moi fîmes dans les montagnes. Arrivés au pied de la montagne de Morosi, nous cédâmes tous trois au désir de monter sur le plateau de cette forteresse naturelle. Le chemin sinueux qui y conduit est partout encombré des débris de fortifications grossières, maintenant détruites, derrière lesquelles s'abritèrent, pendant neuf longs mois, une poignée de braves guerriers contre une pluie incessante de fer et de plomb. Sur certains points, le sol est jonché de cartouches vides. Les grenades semblent avoir joué un rôle important dans le voisinage de la première redoute. Les éclats d'obus sont fort rares. L'enceinte, qui est beaucoup plus vaste qu'on ne le supposerait d'en bas, présente un aspect de désolation et de ruine. Quelques touffes d'herbe poussent partout où un peu de terre recouvre le rocher. Deux

bassins naturels, au fond desquels croissent à profusion des plantes aquatiques, reçoivent les eaux de la pluie. Le paysage environnant, surtout dans la direction des montagnes, participe de cette nature sévère. Mais ce désert n'est pas sans son oasis. Sur les deux bords de la rivière et sur un espace de plus de 300 mètres, croissent en abondance des arbrisseaux qu'ombragent des saules vigoureux dont, en passant, nous écartons, comme on le ferait d'un voile, les riches draperies de feuillage vert tendre. La beauté de ce tableau est encore rehaussée par la luxuriante végétation de deux îlots que l'étroit sentier coupe par le milieu et traverse dans toute leur longueur. Du fond de ce fourré, on entend sans les voir les eaux limpides qui murmurent à deux pas. J'ai rarement vu un lieu aussi enchanteur.

Au haut d'une montée rapide et longue, partout semée de masses de pierres à la forme de cônes, la vue de quelques huttes fut pour nous un vrai soulagement. Nous y courûmes. Des visages connus parurent à notre approche : ce sont des chrétiens que la guerre a chassés de Matatiélé et qui, maintenant, vivent, je devrais dire végètent, où foisonnait, il y a dix ans, le gros gibier des montagnes. Au coucher du soleil, qui nous avait bien brûlés ce jour-là, nous arrivions chez un petit chef du nom de Motlakuana. Nous y passâmes la nuit, causant avec les gens du village pendant la meilleure partie de la soirée. Le lendemain matin, nous eûmes une réunion dans toutes les règles. Cinq heures de marche par des chemins affreux nous amenèrent chez Mokuéna, où M. Ellenberger va fonder une annexe. Nous eûmes là deux réunions. Son pays est une longue vallée transversale, peu large, où vingt-deux villages, distants les uns des autres de plusieurs milles anglais, sont échelonnés le long des contreforts des montagnes. L'Orange en baigne la base, c'est-à-dire la partie nord-est. Le jour suivant, vers onze heures du soir, je mettais pied à terre sur le terrain de la station de Paballong.

F. G. CHRISTMANN.

EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

Le mariage de M. Jeanmairet. — Troubles politiques.

On trouvera dans le *Petit Messager* une lettre adressée par M. Coillard aux lecteurs de ce journal. Elle porte la date du 27 septembre; c'est la seule que nous ayons reçue par le dernier courrier. D'autres ont été plus heureux et ont entre les mains des lettres des premiers jours de novembre. Un ami, M. Faure, rédacteur de l'*Afrique explorée*, veut bien nous communiquer les lignes ci-dessous, tracées par M. Jeanmairet, le 9 novembre. Bien que courte, elle renferme des nouvelles d'un haut intérêt.

Seshéké, le 9 nov. 85, Zambèze.

Cher et honoré monsieur,

Je ne dispose que d'un instant pour vous faire savoir nos nouvelles.

M. Coillard et moi sommes à Seshéké, où je suis arrivé le 11 du mois dernier.

La panique règne ici depuis cette époque, depuis que la nouvelle que Robosi a de nouveau le pouvoir a été confirmée. Morantsiané, chef de Seshéké, craignant pour sa vie, a quitté le village pour la campagne, et tous les chefs ont suivi son exemple; il en résulte que le village est désert et que nous ne voyons que quelques visiteurs et nos ouvriers.

Un messager vient d'arriver de la part de Robosi pour appeler les chefs à le saluer; mais Morantsiané, frère cadet de Mataga, refuse de se rendre à cet ordre, et ses subordonnés ne peuvent que l'imiter. Il s'est formé ici deux camps bien tranchés : celui de Morantsiané, qui représente Akoufouna, soutenu par plusieurs chefs, et celui de Tahalima, Ratau et Cie, partisans avoués de Robosi. Ces deux camps n'ont presque pas de communications entre eux, et notre présence les a seule

empêchés d'en venir aux mains. Il résulte de cet état de choses que M. Coillard ne peut poursuivre son voyage pour la vallée et qu'il passera ici la saison des pluies. Nous avons déjà construit quelques abris et fondé ainsi ce qui doit être ma station. Il est peu probable que les gens reviennent se fixer à Seshéké d'ici à quelques mois. La chaleur est grande : 44° cent. à l'ombre, en plein air; mais notre santé est bonne. Le 4 de ce mois, j'ai eu le bonheur d'être uni à mademoiselle E. Coillard, et la fête a été superbe pour tous les invités.

Pardonnez ce billet, et croyez-moi, cher et honoré frère,

Votre dévoué

D. JEANMAIRET.

Dans un mois, je l'espère, plus de détails.



SÉNÉGAL

Achèvement de la maison de Kerbala.

Kerbala, 9 février 1886.

Cher et honoré directeur,

Quelques mots seulement et bien à la hâte pour vous dire que j'ai reçu le 3 courant votre bonne lettre du 19 janvier. Elle a été pour moi un précieux encouragement au milieu des difficultés et des travaux qui sont la tâche à laquelle le Seigneur m'appelle maintenant. Je me vois l'objet des soins les plus tendres de mon Père céleste, et je n'ai que des louanges et des actions de grâces à lui rendre. Ma santé est excellente; les accès de fièvre dont j'ai souffert pendant un temps chaque samedi ont disparu. Mes forces sont renouvelées chaque matin. Le Seigneur m'a suscité des aides de divers côtés. Il m'a gardé jusqu'ici de tout accident, même des plus légers. Il a fourni jour après jour ce dont nous avons eu besoin, non sans mettre, il est vrai, ma petite foi à l'épreuve; mais l'épreuve n'est-elle pas aussi indispensable que l'air que nous respirons?

Je refais les jours correspondants de l'année dernière; je vis avec ma bien-aimée compagne et, tout en réalisant chaque jour la perte immense que j'ai faite, — tout me la rappelle, — je puis me réjouir avec elle de la gloire dont elle jouit auprès du Seigneur.

Les charpentiers menuisiers ont terminé leur part de travail, sauf la cuisine et l'écurie, que je me propose de faire moi-même, ainsi que la peinture.

Voyez jusqu'où s'étend la miséricordieuse providence de Dieu : sur près de cinq cents colis composant la maison missionnaire, pas un ne s'est égaré, et il n'a pas manqué une pièce sur plusieurs milliers. J'entrerai plus tard dans plus de détails. L'ère des grosses dépenses est passée. J'ai encore les maçons pendant un certain temps pour le cimentage de la galerie, etc.

A l'heure où vous recevrez ces lignes, je serai, D. V., installé dans la maison, car je dois remettre le 1er mars, à M. Fournié Gorre, les clefs de l'appartement et du magasin de Dagana.

Veuillez présenter à M. Casalis mes vives félicitations pour la distinction dont il vient d'être l'objet.

Croyez, cher directeur, à tout mon dévouement en J. C. N. S.

L. JAQUES, *pasteur*.

M. Morin nous écrit, à la date du 14 février :

« Le menuisier est de retour de Dagana. La maison est construite et est, paraît-il, très belle et très bonne. Il n'y manque plus que les carreaux du sol, qui ne sont pas encore arrivés. La citerne est presque finie. Le charpentier nous dit que l'endroit est agréable à habiter, moins chaud que le bord du fleuve. Il nous a appris que tous les villages environnants étaient venus saluer M. Jaques, et que des gens étaient venus s'établir à Kerbala. Il estime (c'est un musulman assez intelligent, qui a failli se faire chrétien il y a quelques années, mais y a renoncé pour acheter deux femmes de plus) que l'endroit est bien placé pour acquérir de l'importance.

« M. Taylor et moi avons la ferme assurance que le Comité n'aura pas lieu de regretter l'établissement de ce nouveau

poste, et sommes bien heureux de voir la station construite. Vous le serez aussi, j'en suis sûr. »

TAÏTI

UN VOYAGE A L'ILE RAPA

II

(Suite et fin.)

Second service.

De retour à la maison de prières pour le service de trois heures, je contemple avec reconnaissance l'heureuse métamorphose qui s'est produite dans l'apparence extérieure de la population. Si les Églises taïtiennes pouvaient aussi en être témoins, elles comprendraient mieux cette parole du Maître : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »

Le pasteur se fait l'interprète des sentiments de gratitude de toute l'assemblée envers le Père céleste et envers ceux de ses enfants qui, en son nom, ont suppléé si généreusement à leur indigence.

Pendant le service nous jouissons de la présence du Seigneur dont l'Esprit nous exhorte à demeurer fermes et inébranlables en Lui (1 Corinthiens, 15-58).

La sainte Cène est ensuite distribuée à l'Église, qui éprouve une intime joie à commémorer l'acte ineffable par lequel son glorieux Sauveur la racheta de la perdition. L'Église de Rapa comprend 77 membres sur une population d'environ 180 habitants ; c'est dire que tous les adultes en font partie à peu d'exceptions près.

Je passe la soirée chez le roi-diacre Téparima, où presque toute l'île est rassemblée. Plusieurs me demandent de leur expliquer des passages dont le sens leur a paru obscur en

lisant leur Bible. Puis on chante de tout cœur de nombreux hymnes. Je réussis à leur apprendre à peu près un ou deux airs nouveaux.

Je suis très frappé de l'espèce d'éclairage usité pendant la soirée et qui est presque le seul connu à Rapa. Il s'obtient au moyen de bougies faites de noyaux desséchés de noix de bancoul, enfilés sur des brochettes de bambou ou autres. Ces bougies, d'un genre bien primitif, généralement tenues à la main, dégagent une fumée noirâtre qui, à la longue, obscurcit l'air de la salle.

Vers dix heures du soir je prends congé des indigènes, et je rentre à bord pour y passer la nuit.

Rapa rattaché à la constitution des Églises taïtiennes.

Lundi 21 septembre. J'ai aujourd'hui une intéressante proposition à faire à l'Église de Rapa au nom de la Commission permanente du Conseil supérieur des Églises taïtiennes. Je dois lui faire connaître l'organisation qui régit ces Églises en vertu du décret du 23 janvier 1884, et l'inviter à s'y rattacher, en conformité d'une disposition de l'article premier.

Nous demandons au Seigneur tout d'abord de nous diriger par son Esprit. Je lis ensuite, en les commentant, les articles essentiels du décret, et en faisant ressortir les avantages qui résulteraient au double point de vue matériel et spirituel pour l'Église de Rapa, à se rattacher à cette organisation. Suit la lecture et le commentaire des parties principales de la discipline ecclésiastique, qui est le « vade-mecum » du pasteur et des diacres, dans l'exercice de leurs attributions.

J'invite les membres du diaconat et le pasteur à soulever toutes les objections que peut leur avoir suggérées la lecture des documents susindiqués, afin que je puisse fournir toutes les explications désirables. Après un long silence... (les faibles sont soupçonneux), le pilote-régent-diacre Narii s'enquiert si le fait que Rapa se rattachera au premier arrondissement de Taïti, dont Papéété est le chef-lieu, n'entraînera pas, pour son île, la

perte de son autonomie politique. Réponse : Il ne s'agit pas ici de politique, mais d'une organisation religieuse, en vertu de laquelle les Églises qui en font partie se dirigent elles-mêmes par le moyen de leurs représentants directs.

« C'est une proposition avantageuse », ajoute l'un. « Il y a longtemps que notre esprit y a donné son adhésion », ajoute un autre, au nom de plusieurs diacres de la droite. La gauche, avec Narii pour chef, se rend enfin à l'évidence, et le diacre Ahuoré, au nom de tout le diaconat, déclare solennellement que l'Église de Rapa entre librement dans l'organisation des Eglises taïtiennes.

Toute la population, convoquée dans l'après-midi, et après avoir longuement pris connaissance du sujet, confirme cette importante résolution en levant la main droite. Des procès-verbaux, dûment signés par le pasteur et les diacres, en feront foi devant le Conseil supérieur.

Conseils pratiques.

Je passe plusieurs heures à donner des conseils aux principaux de l'île sur les moyens pratiques de diminuer leur misère en se créant des ressources par un travail persévérant. Si les navires de commerce ne viennent pas chez eux, c'est que, connaissant les habitudes oisives de la population, ils sont assurés qu'ils seront incapables de trouver à Rapa un chargement rémunérateur. Il faut donc que les habitants s'appliquent sans retard aux diverses cultures susceptibles de prospérer chez eux et de fournir de bons produits, comme le café, l'arrow-root ou pia, l'igname, le taro, la pomme de terre. Cette dernière viendrait admirablement si seulement ils voulaient assainir un peu leurs terrains marécageux par quelques travaux de drainage. Ils ont d'ailleurs la noix de bancoul qui jonche le sol en maints endroits. Ils peuvent en outre se livrer à l'élevage des porcs et des volailles sur une plus large échelle. La plupart de ces produits, qui pourraient leur être payés en marchandises, trouveraient un écoulement certain dans les îles Gambier ou Pomotu,

et les autres à Papéété. J'indique un capitaine français qui serait disposé à entreprendre ce commerce; mais ils doivent faire des efforts pour le mettre en mesure de leur fournir ce qui leur manque; car les envois d'effets d'habillement ou autres par les Églises de Taïti ne se renouvelleront sans doute pas d'une manière continue. Au reste, ce n'est pas impunément que la loi primordiale du travail est mise en oubli : une foule d'habitudes vicieuses sont filles de la mollesse. Je voudrais leur voir à tous de bonnes maisons en bois avec planchers à un mètre du sol humide. Ils pourraient alors tenir mieux propres leurs enfants ainsi qu'eux-mêmes. J'avoue que, dans les taudis boueux où ils grouillent parfois avec les petits pourceaux et les chiens, ils ne peuvent guère être propres.

Nous allons pourtant essayer de les y aider un peu. Le contenu des caisses, non encore distribué, va nous rendre la chose possible.

Nouvelle distribution.

La population se rassemble une fois de plus chez le roi, et les précieux objets sont sortis de leur cachette. Tout le monde s'assied en rangs serrés. Voici le savon ; il y en a plus de cent pièces. Les mères de famille le convoitent, c'est bon signe. Chacune en reçoit deux ou plusieurs morceaux. Elles reçoivent en outre, ainsi que les jeunes filles, chacune une ou deux bobines de fil, un paquet d'aiguilles, des boutons et des agrafes pour confectionner des vêtements avec leurs nombreux coupons d'étoffe.

Ce qui est le plus apprécié, ce sont les quarante-trois Bibles et les trente recueils de cantiques. Les jeunes gens et les jeunes filles auxquels ils sont destinés, s'étonnent que ces précieux volumes leur aient été envoyés par un Chinois. Ils apprennent qu'un Chinois peut être non seulement un chrétien comme il y en a beaucoup, mais un chrétien généreux, qui se soucie de leur bonheur éternel, en les invitant à étudier dans la sainte Parole le secret de vivre pour Dieu ici-bas, en attendant d'être avec lui pour l'éternité.

Enfin, c'est le tour des enfants, qui s'extasient en recevant les magnifiques feuilles illustrées « le Rayon de Soleil » et l' « Ami de la Maison », dont le dépôt central de Paris voulut bien me donner jadis un grand nombre d'exemplaires.

Le pasteur Maïaho.

Mardi 22 septembre. J'ai encore à m'acquitter de la mission dont M. le gouverneur m'a chargé auprès du pasteur Maïaho, en provoquant, s'il y a lieu, une enquête sur les faits qui lui sont reprochés et à réunir le diaconat.

Maïaho avait été accusé devant l'autorité supérieure de porter en chaire des sujets de l'ordre civil et politique. Ce pasteur, consacré naguère par M. Arbousset, est une des plus fortes têtes de l'île. Aussi bien que le roi et le régent, il était jaloux de conserver à son peuple ses habitudes patriarcales, sans s'inquiéter des idées de progrès qui prévalent ailleurs. Aussi, manifesta-t-il, dans des réunions religieuses, son antipathie pour l'établissement de la propriété, mesure que le gouvernement considère comme éminemment propre à combattre les habitudes de paresse des indigènes, en leur faisant trouver un intérêt personnel et direct à la culture, par chacun d'eux, de son terrain particulier.

Maïaho, avec lequel j'ai une assez longue conférence, avoue que cette accusation est fondée, ainsi qu'une ou deux autres de semblable nature; mais il ne paraît pas d'abord se douter de toute leur gravité. J'ai peu de peine à lui démontrer l'erreur dangereuse dans laquelle il est tombé, et combien un pasteur qui traite en chaire des intérêts d'ici-bas, oublie le caractère sacré de son mandat et risque de nuire aux intérêts spirituels de son troupeau, sans préjudice de l'action répressive de l'autorité contre sa propre personne. « No te poïri pai o te aau i na reira 'i au », réplique le pasteur confus (J'ai agi ainsi à cause des ténèbres de mon cœur). Il promet de laisser désormais hors de la maison de prières ce qui appartient à César et de n'y porter que ce qui appartient à Dieu.

Je suis bien aise que les aveux de Maïaho rendent inutile toute enquête publique, ce qui eût mis une fausse note dans la joie de chacun.

A une heure de l'après-midi, réunion du diaconat, où sont élus deux délégués de l'Eglise de Rapa au Conseil de l'arrondissement du nord de Taïti et où sont signées deux lettres, dont l'une est adressée au Conseil supérieur des Eglises taïtiennes, et l'autre aux Eglises qui ont contribué à l'envoi des caisses d'effets.

Au cours de la réunion j'exhorte les membres du diaconat dont font partie toutes les autorités indigènes de l'île, à se remettre avec ardeur à la construction de leur nouveau temple, dont les murs sont déjà élevés d'un mètre au-dessus du sol. Ce qui les arrête, ce n'est pas la maçonnerie, car ils ont pierre et chaux en quantité, mais les bois pour le plancher et les charpentes, et les bardeaux pour la couverture. Pauvres comme ils le sont, comment obtenir les six ou sept mille francs nécessaires ? Je leur montre qu'ils ont là un puissant motif de se mettre à leurs cultures pour attirer les navires de commerce dans leur rade. Des bois leur seront apportés en paiement de leurs produits.

La condition des femmes à Rapa.

Dans une conversation familière avec les principaux de Rapa, je les entretiens de la condition qui est faite aux femmes dans leur île, condition qui, d'après maints rapports, ne serait guère au-dessus de celle de bêtes de somme. Les hommes laissent au sexe faible les travaux les plus durs, le transport des fardeaux, la culture du taro, etc., etc. Ils préfèrent, eux, se croiser les bras, ou ne se livrer qu'à des travaux moins fatigants.

Ils avouent sans honte apparente que c'est la pure vérité. Je leur fais observer qu'ils sont bien en arrière sur les enseignements de l'Evangile qui fait de la femme l'égale de l'homme. Si la femme est un vase plus fragile, l'homme doit se charger des travaux les plus pénibles : « Je ne m'étonne plus que beaucoup de vos femmes paraissent laides, vieilles et ridées, tandis

que vous avez l'air jeunes et d'une santé florissante! Intervertissez les rôles : à vous les durs labeurs, à vos femmes les travaux plus légers de la maison; chacun y gagnera, et en particulier vos enfants, qui pourront alors être mieux soignés. Elles me béniraient si elles savaient que je vous tiens ces discours; mais je ne les en informerai pas pour ne pas nuire au respect qu'elles vous doivent; seulement, il doit être entendu entre nous que vous leur rendrez désormais l'existence plus supportable. » Le ton plaisant de l'entretien les intéresse beaucoup. J'espère qu'ils ont saisi ce qu'il a néanmoins de sérieux.

L'Ecole française.

Sur l'invitation du gendarme, M. Deflin, j'assiste à l'examen qu'il fait subir aux élèves de l'école française qu'il dirige. En l'absence de tout matériel de classe, il en a créé un lui-même, à force de patience et d'industrie. Les connaissances des élèves, sans être avancées, donnent la preuve que le maître a dû se donner beaucoup de mal avec eux. Pour mieux servir son pays, il n'a pas reculé devant le surcroît d'occupations que l'enseignement de l'enfance lui occasionne. Je sais que le gouverneur a proposé pour lui une récompense honorifique. Il la mérite.

Don de reconnaissance.

En passant devant la case du roi, on me prie de m'arrêter un instant. Un diacre me dit, au nom de l'Eglise et de tous les habitants de Rapa, en me montrant 12 porcs, 40 volailles, 5 ou 600 kilos de taro, 30 calebasses, etc., le tout installé devant la porte : « Serviteur de Dieu, prends ce présent de notre part, en reconnaissance de l'amour que tu as eu pour nous en venant nous visiter. » Je remercie de cœur et avec quelque émotion les chers amis qui m'entourent. J'emporterai une petite partie de leur affectueux présent. Leur île n'est pas déjà si bien fournie que je puisse consentir à profiter d'une effusion si large de leur

reconnaissance. Le souvenir de mon court séjour avec eux ne s'effacera pas de ma mémoire. De leur côté, ils ne m'oublieront point.

Le retour à Taïti.

Mercredi, 23 septembre. Nous devons quitter Rapa à onze heures. Plusieurs habitants, parmi lesquels le roi Teparima et sa femme, ont demandé et obtenu le passage à bord de notre vapeur pour venir à Taïti. J'assiste sur la jetée à la scène des adieux; ce sont des pleurs et des lamentations. Ceux qui restent étreignent dans leurs bras les genoux des partants. Enfin, toute une flottille de pirogues et d'embarcations, chargées de vivres, de malles, etc., se dirige en hâte vers le navire dont on a commencé à lever l'ancre.

Bientôt tout est à bord. Le commandant et le pilote sont sur la passerelle. Les trépidations de l'hélice commencent. Nous voilà en route pour Taïti. Nous contournons Rapa par le sud, l'ouest et le nord, pour en voir à peu près tous les aspects. Nous contemplons longtemps l'austère grandeur de ces rochers à pic qui se dressent à plusieurs centaines de mètres au-dessus des flots.

Les onze passagers de Rapa, dont sept hommes et quatre femmes, sont installés provisoirement sur la dunette. Sur un signe de l'un d'entre eux, ils se rapprochent les uns des autres et se mettent dans l'attitude de la prière. — Que font là-bas ces passagers, le front courbé vers le pont? me demande le commissaire. — Ils demandent à Dieu de garder ceux qu'ils laissent, de préserver de tout danger notre navire et de le conduire sûrement au port désiré. La seule vue d'une piété aussi simple et aussi dépourvue d'ostentation, malgré ceux qui en sont les témoins, juge et étonne plus l'homme du monde que le plus éloquent discours...

... Mais voici les côtes sud de la presqu'île, le plateau de Taravao, la pointe de Maraa! Voilà Mooréa à gauche. Nos indigènes de Rapa n'ouvrirent jamais aussi grands leurs yeux.

C'est bien autre chose quand, au coucher du soleil, nous arrivons en vue de Papéété avec ses campagnes couvertes de cocotiers et d'arbres à pain, et ses jolies maisons en pierre et en bois qui entourent la rade, illuminées des feux du couchant. Ils n'avaient jamais rêvé de telles magnificences. Le vieux roi Teparima en est tout ébahi ; la bouche ouverte, il ne tarit pas d'interjections. S'il pense aux quinze ou vingt huttes qui composent le chef-lieu de son royaume, il doit se dire que la civilisation est pourtant bien désirable.

Mes chers collègues, qui m'attendaient sur les quais, m'expriment leur joie de mon retour parmi eux. Un instant plus tard, je suis au milieu des miens, que je retrouve tous en bonne santé. Que Dieu soit béni pour tous ses bienfaits !

F. VERNIER.



L'école du dimanche et la classe du jeudi à Papéété.

Cher monsieur Boegner,

Malgré l'étendue de ma lettre, je ne saurais l'expédier sans y ajouter quelques lignes relatives à notre classe religieuse du jeudi, qui a repris en même temps que notre grande école au commencement d'octobre. Cette classe, qui est plus nombreuse que les années précédentes, compte plus de 150 inscriptions dans le registre d'appel. De 120 à 125 enfants sont présents chaque jeudi. Je suis très encouragé dans cette œuvre, que je considère comme très importante, et pour laquelle, depuis le départ de M. de Pomaret, ma femme me donne son concours actif. Elle est chargée du groupe français. Nous avons l'espoir que la semence de vie profitera à beaucoup de jeunes cœurs. Ils mémorisent chaque fois trois ou quatre versets, qu'ils récitent en général avec une grande assurance.

L'école du dimanche est un peu moins nombreuse que la classe du jeudi ; mais elle est cependant prospère. Nous suivons pour l'école du dimanche les leçons internationales. J'ai le

mardi soir une classe de préparation pour les moniteurs. J'enseigne aussi le catéchisme et l'histoire sainte dans notre grande école chaque lundi après midi, de sorte que nos chers élèves ont plusieurs occasions de s'instruire dans la vérité de l'Evangile.

Je terminerai en vous transmettant les salutations de M. et de madame Darsie, qui ont heureusement achevé leur voyage de retour. Ils s'estiment très heureux de l'accueil qu'ils ont reçu à Paris. Madame Darsie désire en particulier être rappelée au souvenir affectueux de madame Boegner, et de toutes les dames du Comité des missions qu'elle a eu le plaisir de rencontrer.

F. V.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

MADAGASCAR

MARCO POLO ET MADAGASCAR. — ASPECT DE L'ILE. — LES ORIGINES DE LA MISSION. — L'ÉGLISE SOUS LA CROIX. — L'AFFLUENCE DES MASSES. — CONSÉQUENCES DE CE FAIT.

« Madeigascar est une isle qui est vers midi... Et sachiez que il est moult noble isle et beau et des greigneurs [c'est-à-dire des plus grandes] du monde (1). » Voilà comment s'exprime le premier Européen qui parle de Madagascar. Il est vrai que la critique moderne met en doute que ces renseignements se rapportent à ce que l'on appelle aujourd'hui l'île de Mada-

(1) *Le livre de Marco Polo*, édité par M. G. Pauthier (Paris, 1865), pages 676 s.

gascar. Aussi bien il y a de quoi hésiter quand Marco Polo, le grand voyageur vénitien du treizième siècle, continue à dicter à son secrétaire que les habitants du pays « sont touz Sarrazins qui aourent [adorent] Mahommet. » Mais comme l'auteur paraît être resté dans le port où le conduisit son navire arabe, et qu'il y a sur les côtes de Madagascar des traces certaines de colonies arabes, il se pourrait bien que Marco Polo eût pris ces colons pour les seuls ou principaux habitants de l'île.

Quoi qu'il en soit, Madagascar est, de fait, une des plus grandes îles du monde. La superficie de la France est d'un peu plus de 528,000 kilomètres carrés; celle de Madagascar approche de 592,000.

C'est, à tous égards, un pays étrange. Une longue arête granitique longe la côte orientale. L'un des versants est un escarpement assez abrupt qui tombe dans l'océan Indien. L'autre versant s'épate en un haut plateau monotone qui couvre presque la moitié de l'île. Son altitude moyenne est d'environ 900 mètres. Au centre, plusieurs cimes saillissent du massif d'Ankaratra; le Tsiafakafo mesure 2,540 mètres et le Tsiafajavona atteint près de 2,600 mètres. C'est comme le nœud de l'île. La partie occidentale de Madagascar est une plaine ondulée, coupée du nord au sud par une longue chaîne de collines. Le plateau granitique est nu et aride; par contre, la salubrité de son climat est renommée. Les côtes et la plaine sont malsaines, comme la plupart des pays bas sous les tropiques. Les marais y dégagent, sous l'action des chaleurs de l'été, des miasmes morbides qui engendrent des fièvres pernicieuses. Une végétation luxuriante a toujours attiré les botanistes.

Toute l'île est entourée d'une ceinture de forêts. La flore y est merveilleuse; les types sont plus variés qu'en aucune autre partie du monde; les genres caractéristiques abondent. Qui ne connaît, pour ne rappeler qu'un seul exemple, l'arbre du voyageur, le *ranévala*, entre les aisselles des feuilles duquel on trouve toujours une eau pure et rafraîchissante?

Les animaux malgaches ne sont pas moins singuliers. Les

grands carnassiers manquent. Les makis et quelques autres prosimiens, ou espèces de singes, y ont une physionomie à part. Sur 238 espèces d'oiseaux, 129 sont propres à Madagascar. Enfin, quelque jeune lecteur s'intéressera peut-être davantage à Madagascar quand il apprendra qu'on y peut chasser les plus grands papillons connus. Les ailes aux reflets soyeux et mordorés de l'*urania riphæa* ont de 25 à 30 centimètres d'envergure. Il y a plus : on trouve à Madagascar les œufs d'un oiseau gigantesque; le volume d'un de ces œufs — on peut en voir un au Muséum du Jardin des plantes — égale celui de 150 œufs de poule environ. L'oiseau qui, d'après quelques os découverts récemment, devait atteindre une taille de deux mètres, a disparu. Marco Polo en avait entendu parler (1).

N'y a-t-il pas lieu de penser que Madagascar soit le reste d'un grand continent noyé aujourd'hui dans les flots?

Mais nous risquons de nous attarder aux curiosités physiques de cette île. Un mot seulement sur les habitants. Ils sont le produit d'un bizarre mélange de races. On y reconnaît aisément des éléments nègres, arabes et malais. Cependant ce dernier type est prédominant. Les divers dialectes parlés à Madagascar sont assez peu différents pour que les indigènes des districts les plus éloignés puissent se comprendre facilement. Tous ces dialectes appartiennent à la famille des langues malaises. Cela corrobore l'impression que fait le type malgache; il faut donc

---

(1) Les renseignements de Marco Polo sur ce gros oiseau sont trop curieux pour ne pas mériter d'être cités : « Là (au sud de Madagascar) treuve l'en les oiseaux Grif qui y aperent en certaines saisons de l'an... Et ceus qui ont esté là et les ont veus, conterent audit messire Marc Pol (c'est le secrétaire qui rédige) que il sont de tel façon comme l'aigle; mais il sont grant et démesuré, car il dient que leur esles [ailes] cuevrent bien .xxx. pas, et que leurs pennes cuevrent et sont longues bien .xij. pas. Et est si fort que il prent un olifant [éléphant] à ses piés et le porte moult haut; et puis le laisse cheoir, et ainsi le tue, et descent sur lui et en menjue [mange] à voulenté. Et l'apellent les genz de ces isles : Ruc, et n'a autre nom... » (Ouv. cité, p. 680 et suiv.) *Elroukh* est le nom arabe d'un grand oiseau légendaire, le *Roc* bien connu des voyages de Sindbad le Marin.

croire que les habitants de Madagascar sont venus de la Malaisie à une époque qu'il est impossible de deviner.

L'histoire de Madagascar au dix-neuvième siècle est l'une des pages les plus curieuses des annales de l'humanité (1).

Au commencement de notre siècle, un chef hova acquit une influence prépondérante sur toute sa tribu. Il portait le nom intéressant d'Andrianimpoïnimérina (litt., le chef du cœur de l'Imérina). Il mourut en 1810 et légua son pouvoir à son fils Radama, un jeune homme de dix-huit ans, intelligent et ambitieux. Cela se passait sur le haut plateau que nous connaissons, au centre du pays, dans le district d'Imérina (2). Ce district fait partie du pays d'Ankova ou terre des Hovas. C'est la partie la plus saine et la plus populeuse du plateau, au nord des monts Ankaratra. Les Hovas sont estimés à 1,000,000 d'âmes. Au sud des hautes cimes, mais encore sur le plateau, demeurent les Betsiléos, qui se soumirent très tôt aux Hovas. On pense qu'ils sont environ 600,000. En estimant à 400,000 les Betsimisarakas, qui demeurent sur la côte orientale, et à 1,000,000 à peu près les habitants sakalaves, qui occupent en groupes clairsemés avec quelques autres tribus toute la plaine occidentale et méridionale, on n'arrive guère qu'à 3,000,000 d'habitants pour toute l'île de Madagascar. C'est à peu de chose près la population du département de la Seine dans un pays plus grand que la France.

Radama reçut des missionnaires de la Société de Londres en 1820. Il recherchait la civilisation plutôt que le christianisme; mais il laissa faire les missionnaires. Quand ceux-ci eurent

(1) Nous pouvons renvoyer les lecteurs désireux d'en savoir plus long sur ce sujet à un volume publié par la Société des livres religieux de Toulouse. Il est intitulé : Sibree, J., *Madagascar et ses habitants,* traduit de l'anglais par H. Monod, pasteur, et Henry Monod, avocat. Toulouse, 1873 (XII, 624 p. in-8°). Trois chapitres y sont consacrés à l'histoire du pays inséparablement unie à l'introduction du christianisme à Madagascar. On remarquera seulement que le jugement de l'auteur est quelque peu partial et parfois trop optimiste.

(2) Nos journaux l'appellent souvent, par corruption, Émirne ou Émyrne.

appris la langue malgache, ils fixèrent l'alphabet en caractères latins. Le roi eut l'excellente inspiration, en face de missionnaires anglais surtout, d'ordonner que chaque lettre ne représentât qu'un son; cela simplifie fort la lecture de la langue malgache. Du reste, Radama ambitionnait de se faire connaître au dehors. Il pensa soumettre à son gouvernement toutes les tribus de l'île, afin de créer un grand royaume; mais il ne réussit qu'à construire des forts dans les plaines, autour du plateau. Les Hovas y tiennent garnison; mais, à quelques kilomètres de chacun des forts, les chefs sakalaves et autres conservent toute leur indépendance.

A la mort de Radama, en 1828, une de ses femmes s'empara du pouvoir. Son avènement fut l'aurore d'un règne de sang. Toutes proportions gardées, on peut le comparer à celui de Néron. Nulle part, d'ailleurs, l'histoire du développement du christianisme ne rappelle autant les épisodes des trois premiers siècles de l'Église chrétienne qu'à Madagascar. Le premier chrétien malgache fut exécuté en août 1837. Les prémices de l'Église malgache avaient été baptisées en 1831. Comme dans l'empire romain, on assimilait la profession de christianisme à un délit politique. Il est reçu de nos jours de dénigrer les martyrs malgaches. On peut admettre, en effet, que beaucoup de narrations indigènes sont exagérées; mais comment ne pas admirer même ce que la critique la plus sévère de Lars Dahle, un missionnaire norvégien qui n'a pas traversé la fournaise de la persécution, laisse subsister? La persécution sévissait par crises. Il faut lire le récit de madame I. Pfeifer (1), un témoin oculaire et impartial, pour comprendre quelles étaient les angoisses des chrétiens malgaches sous le règne de Ranavalona. Au reste, il paraît certain que des chrétiens ont trempé dans divers essais de conspiration. Les missionnaires avaient tous quitté l'île en 1836.

Néanmoins, l'unique fils de la reine, qui prit plus tard le

(1) Voy. surtout les chapitres XII, XIV et XV du *Voyage à Madagascar*, de Mme I. Pfeifer, trad. par W. de Suckau. Paris, 1881.

nom de Radama II, se convertit au christianisme en 1846. Il protégea et délivra beaucoup de chrétiens. Sa mère l'aimait trop pour rien faire contre lui. Cependant le prince ne put empêcher la dernière grande tourmente de se déchaîner contre l'Église opprimée, en 1849.

La reine mourut en 1861. Radama devint roi. Depuis lors, l'Église n'a plus été inquiétée. Le fil du développement naturel est renoué au règne de Radama Ier. La trop longue vie de Ranavalona apparaît comme une parenthèse sanglante.

Radama II ne fut pas ce que l'on avait espéré. Son caractère mou et hésitant, capable d'obstination, mais non de fermeté, menaça plus d'une fois de faire le malheur de son pays. Il reçut également bien les missionnaires de la Société de Londres, les prêtres catholiques, sous la conduite du père Jouen, nommé préfet de Madagascar, et les représentants de l'ancien fétichisme national. Cet essai de liberté religieuse eût été fort honorable, si Radama II avait su maintenir l'indépendance de sa volonté; mais il tournait sans cesse à l'opinion de son dernier visiteur ou conseiller et se mettait sans cesse en contradiction avec lui-même. L'eau-de-vie que les colons de la Réunion et de Bourbon amenaient par cargaisons à Madagascar, depuis la réouverture des ports, finit par perdre complètement le roi. Les nobles de Tananarive (1) ourdirent une conspiration : Radama fut étranglé en 1863, et sa femme Rabodo investie de la puissance royale, sous le nom de Rasohérina. Avant d'être couronnée, elle dut prêter serment à une sorte de charte rédigée par les seigneurs. Le premier article de cette constitution stipule que l'usage des spiritueux est à jamais interdit au chef de l'Etat.

Rasohérina était païenne; mais elle accorda une pleine liberté à tous les cultes. Elle se montrait également bienveillante et réservée à l'égard de tous les étrangers. Le christianisme put

(1) Ou Antananarivo, la capitale de l'Imérina. Antananarivo signifie littéralement « aux mille villages ». La capitale n'est, en effet, que l'agrégation de nombreux villages qui forment aujourd'hui les divers quartiers de la ville. La population dépasse 100,000 âmes.

se développer sans entraves sous son règne. Rasohérina mourut en 1868; le consul français se vanta de l'avoir baptisée clandestinement sur son lit de mort en lui touchant, à son insu, le front du bout de son doigt mouillé. Ranavalona II succéda à sa sœur. C'est le règne de Constantin, si l'on veut continuer le parallèle avec l'histoire ecclésiastique des premiers siècles. La nouvelle reine se fit baptiser publiquement dès les premiers jours de 1869. Quelques mois plus tard, toutes les idoles officielles furent brûlées sur la place publique, devant une foule consternée. Depuis lors, Madagascar est officiellement un pays chrétien.

Ce fait, unique dans l'histoire moderne, est d'un intérêt immense. On sait les jugements divers portés non seulement sur la bonne foi de Constantin, mais sur l'influence que sa conversion exerça sur le développement de l'Église chrétienne. A Madagascar, on peut étudier sur le vif les conséquences d'un pareil revirement dont l'initiative part du trône. Même aux temps de la persécution, l'entraînement avait eu sa part à côté des conversions intimes et réfléchies. Maintenant ce n'était même pas une pêche miraculeuse que faisait la mission, et pourtant les filets se rompirent en maint endroit. Les Malgaches se pressaient par centaines, ou, comme des hommes qui ont vu cette crise d'un nouveau genre à Madagascar ne craignent pas de l'affirmer, ils venaient par milliers, et sans y être sollicités, pour recevoir le baptême. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Telle est la servilité de ce peuple : ayant vu la reine et le premier ministre se faire administrer le baptême, il croyait devoir passer par le même rite. La reine faisait bien proclamer, dans un grand *kabary* (1), que la prière n'est ni commandée, ni interdite; dans certains endroits reculés, les gens n'en forçaient pas moins les évangélistes à les asperger d'eau. Ailleurs, les habitants d'une petite ville se réunissaient le dimanche; on faisait bien ainsi dans la capitale. Mais, faute de prédicateur, ils

(1) Assemblée nationale.

restaient assis en silence pendant une heure ou deux, puis se dispersaient de nouveau. Il se passa ainsi des scènes profondément émouvantes. Si jamais nation païenne a poussé l'appel du Macédonien : Passez vers nous pour nous aider, c'est au pied des monts Ankaratra que ce cri a retenti.

La discipline des missionnaires de Londres, débordés par le flot de ces adhésions tumultueuses, sauva autant que possible l'honneur de l'Église. Il ne faut pas oublier qu'ils étaient seuls à garder le seuil de la porte menacée de cette invasion insolite, et que le missionnaire est plus accoutumé à inviter qu'à repousser. Il est facile aujourd'hui de dépeindre, avec une palette où abondent les tons sombres, l'indolence morale qui engourdit l'Eglise malgache appesantie par la masse inerte de ces nouveaux adhérents; il faut plutôt louer Dieu de ce que l'œuvre missionnaire n'a pas sombré en ces jours de réjouissant désarroi. Le péril était plus menaçant que lors des accès de persécution de Ranavalona Ire.

Une seconde remarque n'est pas moins importante. On parle de la christianisation de Madagascar. L'usage le veut ainsi; en réalité, c'est uniquement dans l'Ankova, ou pays des Hovas, qu'ont eu lieu les événements que nous venons de raconter. Tout au plus avaient-ils effleuré le pays des Betsiléos. Mais les Betsimisarakas ont toujours considéré comme suspect tout ce qui vient de chez les Hovas. Quant aux Sakalaves, ils se plaisent encore aujourd'hui dans une anarchie bien pire que celle du temps où en Israël chacun faisait ce qu'il voulait. Il est vrai que le souverain de l'Imérina porte le titre de roi ou de reine de Madagascar; les puissances européennes ont à plusieurs reprises reconnu ce droit. Mais il importe de se souvenir, pour l'intelligence de l'histoire et une juste appréciation de la situation de Madagascar, que l'autorité du gouvernement de Tananarive n'est que nominale au delà du plateau central. Les missionnaires norvégiens l'ont maintes fois expérimenté à leurs dépens lorsqu'ils entreprirent l'évangélisation des Sakalaves sur la côte occidentale.

Nous ajoutons, pour terminer de planter ces jalons historiques, que Ranavalona II mourut, comme on se le rappelle, le 13 juillet 1883. Elle nomma pour lui succéder une de ses parentes, une jeune veuve d'une vingtaine d'années, arrière-petite-fille de Rahéty, la sœur d'Andrianimpoïnimerina, père de Radama Ier. Elle règne sous le nom de Ranavalona III. Elle a reçu une bonne éducation dans les écoles des Amis ou Quakers d'abord, puis dans une institution supérieure de la Mission de Londres. On la dit fort intelligente, mais hautaine et irritable.

Il nous a paru utile de fournir ces renseignements aux lecteurs du *Journal des Missions* à un moment où les journaux politiques parlent si souvent de Madagascar, et où un traité entre la France et ce pays vient d'être ratifié par nos Chambres. La valeur de cette convention a été discutée. Il nous suffit qu'elle remplace une funeste confusion par une situation réglée.

Nous terminerons par un aperçu sur l'état actuel des missions chrétiennes à Madagascar.

(*La fin au prochain numéro.*)



TINNEVELLY

On se souvient des résultats extraordinaires qu'eurent, dans le midi des Indes, les famines de 1878. Les évêques Sargent et Caldwell déployèrent alors une activité efficace et pleine de sagesse. Le premier d'entre eux vient de célébrer le jubilé de son cinquantenaire de son activité, son arrivée à Palancotta remontant au 7 juillet 1835. Le digne prélat a été fêté non seulement par les chrétiens, mais aussi par les Hindous; un brahmine est venu lui lire une « adresse » composée à cette occasion, puis, fermant son manuscrit, il a continué : « Et maintenant que j'ai lu ce que d'autres ont écrit, permettez que je parle de mon propre chef... Souvent je me suis arrêté à l'entrée de votre église, retenu par je ne sais quelle force irrésistible. — Vous parlez si couramment notre langue tamile et en savez si bien les nuances! Mais là n'était pas le

charme qui me retenait. — Vous avez des exemples toujours frappants à citer ! Mais là n'était pas l'attrait qui me retenait. — Vos arguments sont clairs et concluants; mais ce n'est pas cela non plus qui m'arrêtait ! — Qu'était-ce donc ? — C'était l'affection et la bienveillance avec laquelle vous vous adressiez à toutes les classes et qui de votre cœur passait dans vos paroles ! »

En 1835, il y avait dans le Tinnevelly 8,693 chrétiens et adhérents de l'Evangile, disséminés dans 224 villages : il y en avait, en 1885, 56,287 dans 1,008 villages. Il y avait alors 114 communiants, aujourd'hui il y en 11,246; il y avait alors 183 instituteurs chrétiens et *un* pasteur indigènes; maintenant il y a 700 instituteurs et 68 pasteurs tamiles; il y avait alors 2,257 garçons et 147 filles dans 112 écoles, maintenant il y a 10,693 garçons et 2,573 filles dans 476 écoles. L'Eglise indigène ne contribuait pour rien à ses dépenses annuelles, maintenant elle donne annuellement 75,000 francs.

VARIÉTÉS

LA CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE et le monde catholique (1).

Jusqu'au commencement du dix-septième siècle, les efforts missionnaires de l'Église catholique romaine furent des entreprises particulières de divers ordres religieux. C'est surtout les franciscains, les dominicains, et plus tard les jésuites qui avaient pris une part active à l'œuvre de la conversion des païens.

L'esprit de centralisation qui distingue l'Église romaine ne

(1) A propos de l'*Atlas des missions catholiques*, publié par le R. P. O. Werner, traduit en français, revu et augmenté par M. Valérien Groffier, Fribourg en Brisgau, chez B. Herder, 1886 (44 p. in-4°, 2 tableaux et 20 cartes).

pouvait laisser durer ce semblant d'initiative privée. En 1622, Grégoire XV fonda la sixième congrégation de cardinaux dont le but devait être de surveiller, d'organiser, de centraliser toutes les entreprises missionnaires catholiques. L'idée première de ce projet remonte, du reste, à Grégoire XIII.

La nouvelle congrégation reçut le nom de Sacrée Congrégation de la Propagande (*S. Congreg. de propaganda fide*), qu'elle porte encore. Elle se compose d'une vingtaine de cardinaux. L'un d'eux exerce les fonctions de président des séances sous le titre de préfet général; un autre, le préfet de l'économie, est à la tête de l'administration. Mais c'est le secrétaire de cette congrégation qui, avec son protonotaire, dirige, en réalité, l'œuvre si complexe et si étendue de la propagande catholique. Chaque dimanche soir, il a son audience régulière et spéciale chez le pape, afin de mettre le chef visible de l'Église au courant des progrès accomplis et pour recevoir ses avis et ses directions. Un nombreux personnel de fonctionnaires de tous grades (*officiales*) est chargé de faire les études spéciales, de préparer les rapports, de régler les comptes, de prendre soin des archives et de publier les annales de la congrégation. Ces divers fonctionnaires portent le nom de consulteurs et de minuteurs.

L'essai de centraliser ainsi toutes les œuvres missionnaires catholiques n'a pas entièrement réussi. Les missions extérieures de plusieurs ordres religieux ne dépendent que nominalement de la Congrégation de la Propagande. Elles sont directement administrées par les généraux de ces ordres. D'autre part, des rivalités se sont élevées entre certains diocèses missionnaires établis avant 1622 et les nouvelles délégations apostoliques relevant de la Propagande. Ainsi le conflit entre l'archevêque de Goa (1) et les vicariats établis plus tard dans les Indes ne fut accommodé qu'en 1861 par le bref de Pie IX, *Ad reparanda damna*.

La Congrégation de la Propagande possède (2) à Rome un pa-

(1) L'évêché de Goa, sur la côte du Konkan (Hindoustan), érigé en 1534, fut élevé au rang d'archidiocèse en 1557.

(2) On se rappelle le procès perdu, au commencement de 1884, par la

lais, un séminaire fondé en 1627 par Urbain VIII, et une imprimerie. De cette dernière sortent des bréviaires et des traités rédigés en un grand nombre de langues. Le séminaire renferme, outre les futurs missionnaires, qui s'y préparent par des études spéciales, de nombreux séminaristes d'origine asiatique et africaine. Lorsque la Propagande célèbre sa grande fête, le jour de l'Épiphanie (6 janvier), on peut assister à une cérémonie curieuse qui doit rappeler le miracle de la Pentecôte. Des récitations et des déclamations se font dans les principales langues extra-européennes par les élèves indigènes qui séjournent au séminaire.

Voici comment opère la Congrégation de la Propagande pour convertir le monde.

Elle commence par délimiter une région géographique ou ethnographique dans le pays où elle veut agir. Elle envoie dans le district ainsi déterminé un certain nombre de missionnaires qu'elle place sous la direction d'un préfet apostolique. De là le nom de *préfecture apostolique* donné au district; il désigne un champ de mission que l'on défriche. Le préfet apostolique a tous les pouvoirs d'un évêque, sauf celui de conférer les ordres sacrés. On choisit dans la région de la nouvelle préfecture des endroits favorables pour l'établissement d'un ou de plusieurs pères ou prêtres missionnaires. Ce sont les stations où l'on groupera les chrétientés. On appelle ainsi les communautés d'indigènes convertis ou bien disposés; on les isole du contact avec les païens; on les traite comme de jeunes plantes qu'il faut protéger contre les intempéries de l'atmosphère; on compte d'ailleurs surtout sur leurs enfants; on estime que la morale chrétienne, pour produire ses fruits, doit en quelque sorte pénétrer dans le sang.

Lorsque les stations se multiplient dans une préfecture et lorsque la plupart des chrétientés que l'on y abrite peuvent être déclarées viables, on s'occupe aussitôt de rechercher, parmi les

S. Congrégation de la Propagande, contre le gouvernement italien, qui voulait convertir en rentes sur l'Etat la fortune immobilière de la Congrégation, estimée à environ 10 millions de francs.

indigènes, les éléments d'un clergé national. Dès lors, le préfet apostolique ne suffit plus. Il faut un membre de la hiérarchie qui puisse conférer les ordres et transmettre sur les lieux ce sacrement aux clercs indigènes; on ne peut les envoyer tous au collège de la Propagande à Rome. La préfecture apostolique devient alors un *vicariat apostolique*. On n'ose pas encore l'ériger en diocèse régulier. Le pape, comme évêque universel, y délègue un vicaire (1). Celui-ci a tous les attributs d'un évêque ordinaire; mais il dépend immédiatement du Saint-Siège, tandis que l'évêque local relève de son archevêque. Le vicaire est en outre amovible; il peut être déplacé ou éloigné sans procédure, sur un simple appel de la Congrégation de la Propagande; il ne reçoit d'ordres que de celle-ci.

Si l'œuvre missionnaire continue à se développer dans cette nouvelle phase, on divise d'abord le vicariat primitif en plusieurs vicariats distincts. Enfin, ceux-ci se transforment en évêchés; les missionnaires deviennent des prêtres réguliers et des curés, les chrétientés prennent le nom de paroisses, à mesure que le christianisme devient dominant dans le pays, et surtout que le bras séculier se soumet à la loi ecclésiastique. Alors la terre missionnaire (*terra missionis*) devient terre catholique (*terra catholica*). La Sacrée Congrégation de la Propagande a accompli son œuvre; elle a conquis à la hiérarchie papale un nouveau diocèse. Elle cède désormais sa place à une autre congrégation de la curie romaine, la première qui ait été fondée, celle du Saint-Office ou de l'Inquisition (*S. Congreg. romanæ et universalis Inquisitionis*). Car, le fait est assez significatif pour être mentionné, là où l'hérésie peut impunément s'étaler, il faut des missionnaires : c'est le domaine de la Congrégation de la Propagande. Sur une terre catholique les missionnaires n'ont que faire; le Saint-Office se charge d'y maintenir la pureté de la foi.

Telles sont les aspirations de la curie romaine. Elle ne peut

(1) Les vicaires, ainsi que les préfets apostoliques, sont généralement des évêques *in partibus*.

pas toujours les réaliser en Europe, au dix-neuvième siècle, par exemple. Tant que souffle la tempête libérale, elle baisse la tête. Mais elle croit à la victoire finale. Elle a vu naître tous les gouvernements qui sont en Europe; elle ose espérer de les voir mourir. Grégoire XVI et Pie IX l'ont affirmé avec la même conviction ardente et la même naïveté. Là où le système catholique n'est pas gêné dans son développement, comme aux îles Philippines, par exemple, l'inquisition a exercé son office aussitôt que l'on a jugé le pays suffisamment christianisé. Au Mexique et au Brésil, il en a été de même. La théocratie communiste établie au Paraguay par les jésuites, et qui dura jusqu'en 1750, réalisait l'idéal catholique (1).

Nous aurions voulu établir une statistique générale de l'état actuel des missions catholiques et de leurs résultats. Mais c'est une tentative où l'on échouera sans doute toujours. Comme les méthodistes, les catholiques ne distinguent pas dans leurs rapports statistiques entre les païens convertis au christianisme, les hérétiques ou schismatiques ramenés dans le giron de l'Église, et les colons d'outre-mer de naissance catholique. La seule distinction indiquée dans un bref de Pie VI est assez remarquable : les infidèles doivent être gagnés par la persuasion ; quant aux hérétiques, il faut les contraindre à l'obéissance (2).

D'autre part, les archives de la Propagande sont fermées aux curieux dissidents. Rien de plus naturel de la part de Rome. Mais les catholiques qui y pénètrent, ou bien n'y voient que ce qu'on veut bien leur montrer, ou bien ne publient que ce qu'on veut bien leur permettre de dire. Ainsi le R. P. Werner a puisé à Rome même pendant deux ans aux trésors des archives de la Sacrée Congrégation de la Propagande ; il s'est fait aider dans ses recherches par un prélat, minutante de la même congré-

(1) Voir la description de Chateaubriand dans le *Génie du christianisme*, IV, 4, 4 et 5.

(2) ...*Primi etenim constringi ad catholicam obedientiam præstandam non debent, contra vero alteri sunt cogendi.* (*Coll. Brevium quæ ad præs. Gallican. Eccl. calamitates pertinent*, t. I, p. 34.)

gation. Cependant, les renseignements qu'il fournit sur l'état actuel des missions catholiques sont extrêmement incomplets. Les tables statistiques les plus complètes sont celles que l'auteur a tirées de l'Annuaire de Madras (*The Madras Directory*); encore n'y trouve-t-on que des estimations : la plupart des chiffres qui représentent le nombre des catholiques dans ces tableaux sont approximatifs; ils se terminent par trois ou quare tzéros. Pour l'Afrique, les indications numériques manquent dans la plupart des vicariats et préfectures.

Néanmoins l'*Atlas des missions catholiques,* publié par le R. P. Werner, n'est pas dépourvu d'intérêt (1). Beaucoup de renseignements que l'on a permis à l'auteur d'imprimer dans sa notice explicative sont utiles pour la connaissance des missions catholiques.

On éprouve une impression singulière en feuilletant cet atlas. Toute la terre habitable est enveloppée dans le réseau de la hiérarchie romaine. Même l'Islande et le Groënland, où ne séjourne aucun prêtre catholique, sont compris dans la préfecture apostolique du Danemark.

La carte missionnaire de l'Afrique offre un autre exemple de la méthode territoriale des missions romaines. On a déjà pu remarquer ce caractère dans le développement régulier d'une mission catholique que nous avons esquissé plus haut. Sur la carte dont nous parlons, l'Afrique ressemble à la partie centrale des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Jusqu'au cœur même du massif continent, la Congrégation de la Propagande a tiré au cordeau les frontières de ses préfectures et de ses vicariats. Ainsi, la préfecture du Zambèze a pour limite septentrionale le 10e degré parallèle austral, et à l'ouest elle est bornée par le 20e méridien oriental de Paris. La préfecture apostolique du haut Congo méridional comprend tout le pays inexploré qui s'étend du cours supérieur du Congo au lac Tchad.

---

(1) L'atlas est bien imprimé; mais, au point de vue cartographique, il laisse à désirer. Plusieurs feuilles ne sont que des calques faits sur une carte plus grande au lieu d'être dressées pour le format de l'atlas. Elles présentent ainsi des images difformes.

Le vicariat de l'Afrique centrale commence à la mer Rouge et va se rencontrer au Sahara avec la préfecture du Niger. Cette dernière est occupée par trois prêtres établis à Lokodja, sur le confluent du Niger et du Binoué, là où la limite méridionale de leur préfecture touche aux vicariats de Benin et du Gabon. C'est une prise de possession hardie. Toute cette division artificielle du monde trahit moins la préoccupation des droits de toute créature humaine aux bienfaits du christianisme qu'elle n'affirme les droits de la curie romaine sur le monde entier.

Le père Werner énumère, outre les archidiocèses réguliers et les dix-sept sièges *nullius diocœseos* (abbayes et prélatures), 7 délégations, 123 vicariats et 35 préfectures apostoliques (1), qui relèvent directement de la Sacrée Congrégation de la Propagande. La population catholique du monde entier s'élève, selon le même auteur, à 217,400,000 âmes. De ce nombre, 18,818,600 catholiques sont placés sous les soins de la Congrégation de la Propagande : 3,941,600 en Europe; 3,477,000 en Asie; 950,000 en Afrique; 707,000 en Océanie; 9,743,000 en Amérique (2).

Il y a quelque chose d'imposant et d'éblouissant dans ces aspirations de l'Église romaine. On divise toute l'humanité en

---

(1) Ils se répartissent ainsi : en Europe, 10 vicariats et 4 préfectures; en Asie, 71 vic. et 5 préf.; en Afrique, 17 vic. et 16 préf.; en Océanie, 9 vic. et 3 préf.; en Amérique, 16 vic. et 7 préf. — Au mois de février dernier, un changement a été introduit dans la division de l'Afrique australe. Cela intéressera peut-être nos frères du Lessouto. Le vicariat de Natal, érigé en novembre 1850, a été partagé, sur une demande de Mgr Jolivet qui remonte à 1880, en trois provinces : le *vicariat de Natal*, qui comprendra Natal, le pays des Zoulous et la Cafrerie; le *vicariat de l'État-Libre d'Orange*, qui embrassera l'Etat-Libre, le pays des Bassoutos et la Terre des Diamants; la résidence épiscopale de ce vicariat sera fixée à Bloemfontein; la *préfecture du Transvaal*, dont les limites sont à peu près celles de la république du même nom.

(2) D'après les évaluations de M. Keith Johnson (*Church missionary Atlas*, p. 11), le nombre total des catholiques romains serait de 190,315,000 seulement. Le même auteur estime à 115,218,000 le chiffre des protestants, et pense qu'il faut compter, dans le monde entier, 390,541,000 chrétiens (y compris les Grecs, les Arméniens et d'autres), et 1,026,978,000 païens. Quel champ à ensemencer!

archidiocèses, en diocèses, en vicariats, en préfectures, afin de renfermer tous les hommes dans un même bercail. C'est un essai curieux de réaliser la demande de la prière sacerdotale : « Qu'ils soient un comme nous sommes un ! » Aussi bien, il y a là une vue grandiose du règne de Christ, une foi admirable au triomphe final de l'Évangile, une sainte ambition de conquérir effectivement le monde entier au Fils de Dieu.

Malheureusement, et malgré les cœurs sincères et pieux, les héros, les saints qu'il faut compter parmi les missionnaires catholiques, l'idéal auquel vise la Sacrée Congrégation n'aboutit trop souvent, dans la pratique, qu'à une contrefaçon du christianisme, en face de laquelle les prétentions romaines n'apparaissent plus que comme une ironie amère.

F. H. K.

AVIS

Abonnements gratuits au Journal des Missions.

Une amie de notre œuvre vient de nous remettre le montant de six abonnements au *Journal des Missions*, destinés, dans sa pensée, à des pasteurs hors d'état de payer eux-mêmes le prix du journal. Nous signalons ce fait à l'attention des amis qui veulent nous aider à faire pénétrer notre journal dans les Églises qui ne le lisent pas encore. Qu'ils nous indiquent des pasteurs se trouvant dans la situation indiquée, qui attacheraient du prix à recevoir notre journal, et en feraient bénéficier leurs Églises. Nous serons heureux de répondre à de semblables demandes par l'envoi des six abonnements disponibles.

Le Gérant : Alfred Boegner.

11992. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1886


MADAGASCAR
Echelle 1/10.000.000
Kilomètres
1886
Profil de Madagascar sous le 17° de latitude
2000m
1000m
L'échelle des hauteurs est 50 fois plus grande que celle des longueurs
40
43
46 Est de Paris
13
16
19
22
25
CANAL DE MOZAMBIQUE
ARCHIPEL DES COMORES
Gde COMORE
I. MOHILLA
I. ANJOUAN
I. MAYOTTE
Zaouzi
Ies GLORIEUSES
CÔTE DE L'AFRIQUE
I. Ibo
Montepes
Ft de Mozambique
I Juan de Nova
Ies BARREN
NOSY-BE
Bc de Passandava
C. d'Amb
Be Diego
Ambodimadiro
Bc de Narinda
Bc de Mahajamba
Bc de Bombetoka
Mojanka
R. Sofia
Bc Marambitra
Bc Baly
C. St André
AMBONGO
Boeny
Trabonjy
Ambatondrazaka
R. Betsiboka
R. Dono
VONIZONGO
IMERINA
ANTANANARIVO
Ankavandra
L. Itasy
R. Tsijobonina
MENABE
Morondava
Bélo
Mangoky
R. Mangoky
Maromöi
L. Ihotry
Bc Murder
Andakatanga
R. Fiherenana
Tullear
Bc St Augustin
Antanosy
L. Tsimanampetsotra
MAHAFALY
Plaine désolée
Masikora
Pte Barrow
TANDROY
Tsiofomby
R. Manambovo
C. Ste Marie
Fort Dauphin (Faradofay)
Bc Ste Lucie
Pays inconnu
IBARA
Ivohibé
Ambahy
Mananano
Ambohipeno
Fianarantsoa
BETSILEO
Ambositra
Betafo
Masindrano
Mahela
Ambodiharina
Mahanoro
Marosiky
Mitanandry
Tanimandry
Andevoranto
Vavony
Ampanoloma
Ankaréfo
R. Iron dro
Tamatave
Rangaz
Foulepointe
Fenoarivo
R. Mananara
ANTSIHANAKA
BETSIMISARAKA
ANKARANA
T.H.K. delt

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AVIS A NOS SOUSCRIPTEURS

Paris, ce 22 avril 1886.

Au moment de clore nos comptes, nous ne pouvons cacher à nos lecteurs les sérieuses préoccupations que nous donne notre situation financière.

Il y a déjà trois mois nous avertissions nos amis que nos recettes pour l'œuvre générale de notre Société, déduction faite de la mission au Zambèze, étaient de 26,000 francs inférieures aux rentrées de l'époque correspondante de l'an passé.

Aujourd'hui, que le chiffre des dépenses de l'exercice est à peu près connu, nous pouvons ajouter qu'il nous manque encore 34,000 francs pour clore nos comptes sans nouveau déficit.

Pour que nos recettes atteignent le même chiffre que l'année dernière, c'est 38,437 fr. 30 c. qu'il nous faut encore recevoir avant le 13 mai, date de notre assemblée annuelle.

Nous signalons ce fait à nos amis avec d'autant plus de confiance, que les encouragements, ces derniers mois, ne nous ont pas manqué.

L'intérêt, pour les missions, a augmenté, sinon partout, au moins dans beaucoup d'Eglises, comme le prouve un accroissement très sensible du chiffre de nos lecteurs.

Le concours toujours croissant donné à l'œuvre du Zambèze, et d'autres faits encore, montrent que, partout où il y a de la foi et du dévouement, l'argent ne manque pas.

Nous voulons donc espérer que la somme qui nous manque

sera atteinte et même dépassée, et qu'ainsi nous aurons la joie, non seulement de clore nos comptes sans nouveau découvert, mais de diminuer encore celui que nous ont légué les exercices précédents.

L'expérience de ces deux dernières années autorise cet espoir. En 1883, notre déficit était de 94,456 fr. 55 c. En 1884, il était tombé à 60,194 fr. 70 c. En 1885, nouveau progrès, le déficit n'est plus que de 50,406 fr. 50 c.

Que ceux de nos amis dont les souscriptions sont attardées se hâtent donc de nous les envoyer.

Que ceux qui le peuvent s'imposent une *cotisation supplémentaire.*

Que notre devise à tous soit :

« Pas de nouveau déficit !

« Encore une victoire sur l'ancien déficit ! »



NOS PERTES

On se rappelle la touchante histoire de madame Joussaume, cette amie des missions octogénaire, qui sut, dans sa pauvreté, faire à notre œuvre des offrandes de riche (1).

De semblables dévouements naissent parfois d'une manière spontanée ; mais le plus souvent ils s'expliquent par l'influence du ministère pastoral. En ce sens aussi l'on peut dire : Tel pasteur, telle Église. Le plus puissant auxiliaire que les œuvres chrétiennes, et en particulier l'œuvre des missions, puissent souhaiter, c'est le cœur brûlant de zèle d'un pasteur entièrement dévoué à la cause du règne de Dieu.

M. Théophile-Auguste Delbart, pasteur de Saint-Martin-en-Ré, a été l'un de ces hommes. Nous ignorons à quelle époque remonte l'intérêt que madame Joussaume portait aux missions ; ce qui est certain, c'est qu'en y travaillant, elle était en pleine sympathie avec les désirs et les exhortations de son pas-

(1) Voir année 1884, p. 81 et suiv.

teur. D'autres faits prouveraient au besoin qu'un amour vrai de la cause des missions, tel que le possédait M. Delbart, ne reste jamais stérile; et que, en tous temps, en tous lieux, il fait naître l'amour et l'esprit de sainte libéralité.

M. Delbart a été repris à son Église et aux siens, le 23 mars dernier, dix jours après M. Bernard. Le 19 mars, Dieu rappelait à lui un autre de ses serviteurs, M. H. Sohier de Vermandois, pasteur à Bolbec, lui aussi fidèle ami de notre œuvre.

Ainsi nos deuils se multiplient, nos soutiens disparaissent l'un après l'autre. Pendant ce temps la tâche grandit, les devoirs se multiplient; nos œuvres anciennes se développent, des champs nouveaux s'ouvrent à nous. Sans doute, l'intérêt pour les missions lui aussi s'étend, se généralise. Mais ce qu'il gagne en surface, ne le perd-il pas en profondeur? Les *amis des missions*, dignes de porter, dans toute sa signification, ce beau nom, ne deviennent-ils pas plus rares? Et pour trouver ces foyers où les œuvres de Dieu sont en honneur, ces laïques parfaitement informés de leur marche et de leurs besoins, ces pasteurs qui ne séparent pas les intérêts généraux du règne de Dieu des obligations spéciales de leur ministère, ne faut-il pas regarder surtout en arrière, aux hommes de la génération qui s'en va?

Dieu veuille nous inspirer, à nous les jeunes, les saintes résolutions par lesquelles seules nous pourrons répondre à ces questions humiliantes! Après tout, Dieu a les mêmes droits sur nous que sur nos devanciers; pourquoi chercherions-nous sa gloire et le salut des âmes d'un cœur plus tiède et d'une volonté moins ferme?

Ne l'oublions pas, c'est là, dans une consécration absolue à Christ et à son service qu'est le secret d'une vie sainte, active, heureuse, riche en fruits. Une lettre que nous venons de recevoir de Mulhouse nous en apporte de nouvelles preuves. Elle montre notre vénéré ami, M. Bernard, servant encore, après sa mort, la cause des missions, par le souvenir laissé dans tous les cœurs par son zèle et ses exhortations. C'est mademoiselle E. Bernard qui nous l'envoie, en date du 10 avril, en même temps

qu'une somme considérable, montant des dernières collectes faites pour les missions sous les auspices de notre bienheureux frère :

« C'est aujourd'hui son anniversaire de naissance, et c'est pourquoi cela nous fait un double plaisir de pouvoir vous adresser cette somme à cette date; nous savons que cela le réjouirait. Ce matin, la diaconesse qui a soigné ma sœur pendant sa dernière maladie est venue nous voir. Elle nous a dit que son intention avait été de porter le 10 avril un bouquet sur la tombe de mon père. Elle en avait parlé à madame X., qui lui a répondu : J'ai eu la même pensée, mais je crois que nous ferions plus de plaisir à M. Bernard en donnant quelque chose pour les missions. La sœur N. a tout de suite été de cet avis, et elle nous a apporté ce matin 18 fr. 75 de sa part, de celle de madame X. et d'une troisième amie qui s'est jointe à elles. Sur la liste, j'ai séparé ce don des autres par un trait à l'encre, parce qu'il n'a pas été recueilli par mon père, et pourtant c'est certainement un de ceux qui le réjouiraient le plus, et je ne puis vous dire combien nous en avons été réjouies en pensant à lui. Ce que nous souhaitons, c'est que cet exemple soit suivi. En général, nous sommes touchées de voir les personnes qui voudraient faire encore quelque chose pour lui faire plaisir, penser aux missions, parce qu'elles sentent que c'est l'œuvre qui lui tenait à cœur entre toutes. Une dame me disait dernièrement : « Votre père n'était pas content de voir que je ne m'intéressais pas beaucoup aux missions, mais je ferai davantage à l'avenir. »

« Une dame, qui fait partie de notre réunion de missions, a envoyé, il y a quelques mois, 17 francs à mon père, pour la mission du Zambèze, 10 de sa part et 7 de celle de son fils, qui donnait la dîme de son premier argent gagné. Elle le priait d'inscrire les deux dons sans indiquer de noms ; mon père me dit alors : « Il faut mettre : dîme du premier argent gagné par un jeune ami des missions ; cela peut donner à d'autres l'idée d'en faire autant. » — Lorsque cette dame vint voir mon père, à la fin de décembre, elle lui dit : « C'est vous qui avez mis au cœur de mon fils de donner la dîme de tout ce qu'il gagnera. »

En effet, je viens de voir sur la liste de souscription les initiales du jeune homme avec l'indication de 6 francs dans la colonne des missions (caisse générale) et 6 francs dans celle de la mission du Zambèze. Cela prouve qu'il persévère dans sa résolution, et cela encore réjouirait beaucoup mon père, dont il a, du reste, été un des catéchumènes. »

EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

LA SITUATION

Un nouveau courrier nous arrive du Zambèze. Pour nous conformer à notre habitude, nous devrions n'en publier que la première moitié, réservant à notre prochain numéro la seconde des lettres qu'on va lire. Mais il s'est produit, dans l'intervalle des deux dates qu'elles portent, des événements si graves, que nous nous sentons pressés d'en faire part à nos lecteurs, afin qu'ils puissent, plus que jamais, entourer de leurs prières nos missionnaires du Zambèze.

Résumons brièvement les faits. Fin octobre, M. et madame Coillard rejoignent M. Jeanmairet, qui les a précédés à Seshéké. Le 4 novembre, mariage de M. Jeanmairet avec mademoiselle Coillard. M. Coillard acquiert la certitude que la situation politique et les pluies l'empêchent de s'établir à la capitale avant la mauvaise saison. Il se décide à rester avec madame Coillard à Seshéké. Dans la seconde moitié de décembre, il se rend à Leshoma pour réparer l'établissement que la mission y possède, et expédier un wagon à Prétoria, sous la conduite de M. Middleton, chargé de renouveler les approvisionnements de l'expédition. Dans l'intervalle, un envoyé de Robosi exerce à Seshéké de cruelles représailles sur les partisans de l'usurpateur. Fin décembre, M. Coillard est de retour à Seshéké, d'où il écrit la seconde des lettres qu'on trouvera ci-dessous.

Dans un mois nous comptons publier les fragments d'une lettre écrite par M. Coillard, de Leshoma, la veille de Noël,

ainsi que d'intéressants récits de M. Jeanmairet, qui nous parviennent après un léger retard.

L'expédition à Seshéké. — Anarchie et guerre civile. — Le mariage de M. Jeanmairet et de mademoiselle Coillard.

Seshéké, Haut-Zambèze, via Kimberley et Mangwato.
12 décembre 1885.

Voici une occasion pour Mangwato qu'il faut, bon gré mal gré, saisir au vol. Où trouver un petit coin pour se soustraire aux obsessions de nos visiteurs désœuvrés? Comment se recueillir quand on est absorbé par la construction d'abris d'une urgence désolante, au milieu de pluies diluviennes qui submergent incessamment une tente tourmentée par tous les vents, et font de notre voiture encombrée une étuve insupportable? Mais nous nous devons à vous aussi, amis et collaborateurs dévoués, et vous ne nous en voudrez pas si notre causerie se ressent des circonstances dans lesquelles nous sommes.

Cette lettre, qui vous dira que nous avons fait un pas de plus dans notre pèlerinage vers l'intérieur, devait être confiée à l'obligeance des pères jésuites qui viennent de quitter définitivement ces régions et se retirent vers le sud. Quelle mission désastreuse a été la leur! Récemment encore on nous annonçait le décès du P. Kroot, cet homme de cœur avec lequel nous avons eu les meilleurs rapports de voisinage. Il était allé au pays des Matébélés mourir d'une maladie qui le minait. De fait la mission jésuite n'a guère existé qu'en expectative. Elle avait été conçue dans des proportions qui lui ont donné un grand éclat. Avec Tati — mines d'or à la frontière sud du pays des Matébélés, dont l'exploitation a été plusieurs fois reprise et abandonnée; — avec Tati, dis-je, pour base, le Zambèze pour centre, et le lac Bengweolo pour point de mire, elle devait couvrir de son vaste réseau les nombreuses tribus de ces parages et s'étendre indéfiniment. Une expédition envoyée chez Umzila et à Sofala fut des plus malheureuses. Il en fut de même

d'une tentative pour s'établir chez Movemba parmi les Batokas, à quelque 200 kilomètres au-dessous de Musi-oa-Thunya (1). On dut y renoncer.

En 1879, le P. Depelchin visita la capitale des Barotsis, et y reçut un accueil qui lui promettait plein succès. L'année suivante, le P. Burghergge allait commencer la nouvelle mission avec deux « frères », dont l'un se noya dans les rapides de Loshu. Malheureusement pour eux, ni lui ni son compagnon ne connaissaient la langue. Dès le début ils se rendirent impopulaires, on leur reprochait surtout leur manque de sociabilité, qu'on prenait pour de la méfiance et du mépris ; le roi, lui aussi, par calcul, assure-t-on, se montrait exigeant et rapace. Survinrent bientôt des malentendus qu'attiraient la malveillance de certains chefs et la duplicité des domestiques des missionnaires. Bref, après un séjour de quelques mois à Léa-Luyi, et sans avoir pu commencer les moindres travaux d'installation, les jésuites se virent contraints d'évacuer le pays. Ils se retirèrent à Panda-Matenga, la station marchande de M. Westbeech, située dans une contrée entièrement dépeuplée, et à 120 kilomètres du gué officiel de Kazungula. Après cinq années d'isolement, ils quittent enfin ce poste d'attente. S'ils n'ont pas réussi, ils laissent au moins derrière eux, avec plusieurs tombeaux comme gages de leur dévouement, le souvenir d'une hospitalité généreuse qu'ils ont exercée à chaque occasion avec la plus grande cordialité.

Avant les jésuites, vous le savez, la Société des Missions de Londres, elle aussi, avait eu des martyrs chez les Makololos, à Linyanti, en 1859, et avait dû se retirer. Aujourd'hui c'est notre intrépide jeune frère M. Arnot qui vient à son tour de quitter définitivement le pays des Barotsis, pour visiter d'autres tribus plus au nord. Tous ces échecs ne sont pas précisément de bon augure pour nous. Nous ne prétendons pas à plus de dévouement, ni à plus de sagesse que nos devanciers; nous

(1) Nom indigène des chutes Victoria. (*Réd.*)

n'avons pas en hommes et en fonds de bien grandes ressources. C'est vrai. Que Dieu nous donne d'autant plus l'*audace de la foi !* Nous en avons besoin.

Les jésuites qui quittent Panda-Matenga me font penser à l'expédition du docteur Holub qui vient d'y arriver. Si le docteur-explorateur peut remplir son programme, il traversera l'Afrique dans toute sa longueur, du Cap à Alexandrie, ce qui, du train qu'il a voyagé pour atteindre le Zambèze, lui prendra des années. Le docteur Holub a eu aussi ses revers et ses désastres. En peu de jours il a perdu 32 bœufs de trait, et a dû laisser deux de ses wagons au désert. Par contre, il se livre énergiquement à faire des collections d'histoire naturelle et de curiosités. Il m'écrit qu'il a déjà expédié plus de 60 caisses en Europe. Madame Holub et plusieurs Allemands font partie de cette importante expédition. La saison des pluies va probablement la retenir à Panda-Matenga ; puis, laissant derrière eux tous leurs wagons, M. et madame Holub et leurs compagnons franchiront le Zambèze à pied et s'enfonceront dans l'intérieur, au-devant d'une vie d'aventures. Le courage de madame Holub entoure cette expédition d'un touchant intérêt. D'ici à quelques années, le lac Bengweolo sera aussi connu que le lac Nyassa. Puissent les sacrifices de l'Eglise ne pas être éclipsés par ceux de la science.

Quant à nous, nous sommes à Seshéké depuis près de trois mois. Si nous avions eu des bœufs de trait, Aarone et sa famille ne seraient pas restés à Mambova, ni nous ici. Nous serions depuis longtemps à la vallée, y travaillant activement à la fondation de notre établissement, et la mission occuperait déjà, au lieu de deux, quatre postes importants. Dieu sait combien nous soupirons après une vie plus sédentaire et une œuvre plus régulière. La vie de bohémiens que nous menons depuis deux ans dessèche singulièrement l'esprit et le cœur. On a de la peine à s'y faire. Mais comprenez-moi bien, si, en parlant ainsi, je trahis mon impatience naturelle, il n'y a chez nous aucun murmure. « Il fait toutes choses *bien.* » Les délais que Dieu permet ont leur but, les obstacles que nous rencontrons ont leurs bénédictions.

Il vous souvient que plusieurs chefs étaient venus présider à notre passage de la rivière. L'alerte qui les dispersa subitement n'était pas, après tout, sans fondement. Une contre-révolution avait éclaté à la vallée. On s'était battu. Robosi, qui s'était réfugié et avait établi son quartier général dans un îlot de la Mashi, un des affluents du Linyanti, rentrait à la capitale et s'emparait du pouvoir. Akufuna, impopulaire, surpris et en partie délaissé, prenait la fuite avec Mathaha, son premier ministre. Tout récemment, ayant rallié ses partisans, il est venu fondre à l'improviste sur son rival. La bataille, qui a duré tout un jour avec des alternatives diverses, a été des plus sanglantes. Presque tous les chefs des deux partis ont péri, Sérumba, Mathaha, etc. Une troupe de marchands noirs venus du Bihé ou de la côte, des *Mambari* comme on les appelle, se sont jetés dans la mêlée, et ont assuré à Robosi une victoire décisive. Mais le carnage, même pour des gens habitués à répandre le sang, a été épouvantable. Faut-il après cela s'attendre à de nouveaux massacres? On le craint. Il sied à la royauté d'être vindicative et sanguinaire; l'opinion publique, paralysée par la terreur, ne proteste pas. Comment expliquer que tant de tribus qui gémissent sous le joug des Barotsis, ne profitent pas de circonstances pareilles pour gagner leur indépendance? Ils se livrent bien au pillage, et à des actes de vengeance et de cruauté; mais c'est tout. Rien ne prouve mieux tout ce que l'esclavage a d'avilissant.

Ces commotions politiques ont eu leur contre-coup à Seshéké. Dès les premières rumeurs du retour de Léwanika (Robosi), les chefs se sont divisés en deux camps. Les esprits s'échauffant, se passionnant, aiguillonnés par des jalousies et des griefs personnels, une petite guerre civile était devenue imminente. Soit peur et méfiance les uns des autres, soit aussi le besoin de mûrir dans l'ombre des plans d'attaque ou de défense, il y eut une débâcle générale. Les uns se réfugièrent dans leurs villages respectifs, où à la faveur des bois ils pouvaient au besoin opérer leur retraite avec plus de sécurité, traverser la rivière et quitter le pays; les autres se massèrent

dans les îles du fleuve, que l'on considère comme des forteresses naturelles. Toute communication fut interrompue, et alors commença un système d'espionnage, de tracasseries, de fausses rumeurs et de paniques que l'on ne connaît qu'en Afrique. Notre frère Jeanmairet, qui nous avait devancés à Seshéké, a été témoin de cette débandade. Il lui fallait du courage pour rester tout seul avec Séajika, dans un endroit déserté, et avec des bagages qui invitaient au pillage. Car les coquins et les vagabonds qui foisonnent ici en temps ordinaire, ne manquent pas d'audace en des temps pareils, vous pouvez le croire. Mais Dieu a veillé sur notre ami, sur cette petite tente solitaire et sur les bagages sans protection aucune qui l'entouraient.

Notre arrivée ne changea rien à cet état de choses. Les chefs nous montraient beaucoup de déférence, ils envoyaient régulièrement demander de nos nouvelles, venaient, eux, avec quelques présents pour souhaiter la bienvenue et nous visiter. Nous aussi, nous allions les voir à leurs camps respectifs; ils écoutaient respectueusement nos conseils. Mais tous nos efforts pour amener une réconciliation avortèrent. « Vos intentions sont bonnes, répondait-on, vous êtes les serviteurs de Dieu, des hommes de paix, vous avez vu des nations où règne la justice. Mais vous ne nous connaissez pas encore, nous, Barotsis. Nous sommes des hommes de sang, nous nous massacrons tout en buvant, causant et riant ensemble. » Hélas! — ce n'est que trop vrai!

C'est pourtant quelque chose, si, comme on nous l'assure, notre présence ici a empêché les deux partis d'en venir aux mains et de s'entre-tuer. — La station, — car station nous avons maintenant, — est un terrain neutre, une ville de refuge. Les uns et les autres ont le sentiment qu'ici on n'oserait tuer personne. Quand les chefs des deux partis se rencontrent, ce n'est pas au village situé à un jet de pierre, ni dans leurs propres maisons, qu'ils vont; ils préfèrent s'arrêter ici même et s'y construire des abris s'ils doivent passer la nuit. A les voir assis ensemble à l'ombre d'un gros arbre, sans armes — si ce n'est un bâton qui dans leurs mains est une arme

formidable, — prisant, causant ensemble, se claquant mutuellement les mains (1), se prodiguant les « shangwe » d'usage, et toutes les démonstrations possibles de politesse, vous croiriez que ce sont les gens les plus inoffensifs et les amis les plus intimes. Mais dès que l'obscurité succède au crépuscule, les uns se méfiant des autres prennent leurs armes et s'enfuient. C'est de part et d'autre un sauve-qui-peut général. Il est triste de voir ce grand village de Seshéké désert, silencieux et tombant en ruines. Malgré les visites dont je viens de parler, nous sentons vivement l'isolement.

On dirait que les bêtes sauvages nous savent sans protection. Les crocodiles foisonnent dans la baie, ils s'attaquent à tout; nos cochons ont été leur proie depuis longtemps, et nos chiens aussi, ces beaux chiens Terre-Neuve que tout le monde admirait, qui faisaient si bonne garde. Ils tenaient si vaillamment en échec les hyènes qui ne nous laissent pas de repos la nuit, et en veulent avec acharnement à nos chèvres! C'est pour nous une perte irréparable. Les alertes se renouvellent toutes les nuits. On a beau tirer, on ne tue rien, et pour peu que cela continue, nous serons bien obligés de recourir à la strychnine.

Et si seulement nous n'avions à batailler qu'avec les crocodiles, les hyènes et les léopards! Mais ce sont les voleurs qui ne nous donnent pas de répit. Ils ne sont pas plus nombreux que d'ordinaire, sans doute; mais, depuis qu'il n'y a plus d'autorité suprême reconnue, ils sont d'une audace vraiment inqualifiable. De jour, ils viennent nous visiter, demandent à priser, causent et font les aimables, et trouvent le moyen, là, sous vos yeux, de se faire glisser sous l'aisselle un couteau, une hache, des serviettes ou du calicot. De nuit, ils forcent les plus fortes serrures et les meilleurs cadenas. Ils ne respectent rien. Ne nous avaient-ils pas pris une *tente* pour en faire des *setsiba!* A qui porter plainte? Qui fera justice?

L'autre jour, notre berger, un charmant garçon du nom de

(1) Salutation usitée au Zambèze. (*Réd.*)

Sakulala, arrive tout essoufflé. Un voleur, et ce n'était pas le premier, avait, en plein midi et à portée de fusil, volé une de nos meilleures chèvres, puis avait gagné les bois. Je lançai sur ses traces quatre ou cinq jeunes gens qui travaillaient pour nous. Rien ne pouvait leur plaire davantage. Le soir, ils revenaient en triomphe, portant les restes de la chèvre et amenant le voleur. C'était un fort jeune homme; mais il avait une entaille à la tête et la figure tout ensanglantée. A la vue de ses poursuivants, il avait, paraît-il, pris la fuite et voulait vendre cher sa liberté, quand un coup de massue l'étendit presque insensible. Pauvre hère! Il était là, agenouillé devant nous, essuyant en silence les invectives que ses compatriotes surexcités faisaient pleuvoir sur sa tête. Sans nous, ils l'eussent assommé de coups : « Un voleur, c'est un chien; pas de pitié pour lui! » Les honnêtes gens, eux! Ma femme, émue de pitié, le prit à part, lui lava le visage et banda ses plaies. Les Zambéziens n'en revenaient pas d'étonnement. Le voleur, lui, revenu de sa frayeur, essaya d'exploiter la pitié de ma chère compagne. « Je suis un honnête homme, ma mère, j'ai même été en service à Mangwato, chez vos amis les Hepburn (les missionnaires). Ce qui m'est arrivé aujourd'hui est un accident. C'est Dieu qui l'a voulu. » Je mis le coquin dans un bateau avec les restes de sa proie, sous la garde de ceux qui l'avaient saisi, et je l'envoyai à son chef. Celui-ci, furieux, ordonna qu'on le mît à mort. Je l'avais prévu, et j'avais envoyé Séajika pour intercéder pour lui. On étranglait déjà le malheureux, quand le chef se laissa fléchir. « Va, lui dit-il, c'est au moruti (1) que tu dois la vie. » Il alla se jeter à l'eau, plongea à plusieurs reprises. Il avait trouvé grâce auprès des dieux, puisque les crocodiles ne l'avaient pas dévoré! Il vint s'agenouiller ensuite devant son maître, frappant des mains : « Shangwe! shangwe! » Le chef lui répondit, lui aussi, en frappant des mains, et tout fut dit.

J'en suis quitte, moi, pour la chèvre, dont on s'arrachait

(1) Missionnaire.

les débris, et pour la récompense donnée au brave Lekhoa qui avait si courageusement capturé le voleur. C'était un bon travailleur et un jeune homme respectueux et obéissant, que ce Lekhoa : nous l'aimions beaucoup. Nous n'avions jamais eu un meilleur Zambézien à notre service; et, quelques jours après, quand, son mois fini, il nous quittait pour retourner chez lui, nous le regrettâmes beaucoup. — Quelle ne fut pas notre stupeur de découvrir, après son départ, que lui non plus n'était pas parti les mains vides ! Il avait convoité une taie d'oreiller, des essuie-mains et que sais-je? Mais, assez, fermons ce chapitre et n'y revenons plus... Ce sont les détails de notre vie au Zambèze, et je crois qu'il est bon que vous les connaissiez; mais il suffit.

A notre arrivée ici, le 24 septembre, après un voyage aventureux, nous avions l'intention de passer outre et d'essayer d'atteindre la vallée avant la saison des pluies. Personne ne s'y opposait. Nous n'avions pas de temps à perdre, car nous devions nous frayer un chemin à travers des bois épais infestés de tsetsé, des sables profonds, des rivières et des marécages, sur une longueur de 450 kilomètres. Faute de bœufs, nous ne prendrons qu'un wagon, et, pour la sixième fois depuis que nous avons quitté Léribé, laisserons nos bagages derrière nous et n'emporterons que l'*indispensable*. Avec de l'herbe et des roseaux, un abri est vite fait..... Une grosse question qui nous préoccupe, c'est le mariage de notre chère Elise. Notre plan primitif était d'aller avec elle à la vallée; notre ami Jeanmairet nous y suivrait plus tard. Mais quand et comment pourrait-il quitter Seshéké pour une si longue absence? Qui veillerait à ses affaires pendant ce temps-là?..... Et si quelqu'un de nous venait à mourir, *moi,* par exemple....

Bref, nous décidâmes d'avoir le mariage le 4 novembre. Nous lui donnâmes toute la publicité possible. Les chefs de Seshéké, ravis de cette nouvelle, nous envoyèrent d'avance quelques présents de nourriture pour l'occasion. Nous espérions même que ce serait un moyen de rapprocher les deux partis et d'amener une

réconciliation. La veille du grand jour, arrivèrent des messagers de Robosi, qui firent leur pied-à-terre de la station et mandèrent les chefs des deux partis. Tout annonçait une belle fête. J'abattis deux bœufs; nous avions décoré de feuillage et de drapeaux français la charpente du presbytère en construction. L'heure approchait, quand, tout à coup, des bruits sinistres se répandent. Les chefs ne viennent pas; on ne parle que de se battre. La panique s'empare de tout le monde, même des envoyés du roi, et, en quelques instants, nous étions laissés tout seuls.

Nous nous regardions en silence. Que faire? Notre résolution fut bientôt prise. J'allais sonner la cloche suspendue pour l'occasion, quand j'aperçus à la lisière du bois des nuages de poussière. C'était Morantsiane et ses gens. Tous ceux qui s'étaient enfuis revinrent, et la cérémonie eut lieu devant une grande assemblée. De la viande crue fut ensuite distribuée aux chefs, ce qui est tout à fait dans les mœurs du pays, et, pendant que leurs esclaves, accroupis autour de feux flamboyants, la faisaient cuire ou la rôtissaient, bavardant à tue-tête, et que les chefs causaient au lekhothla, nous, nous avions notre repas de noces sous la tente. Aarone était des nôtres. Les *speeches* de rigueur ne manquèrent pas. Middleton et Waddell trouvèrent chacun une bonne parole pour l'occasion. Nous étions en famille. Il y avait peu d'excitation parmi nous, mais nous jouissions d'une atmosphère de calme, de sérénité et de bonheur, comme celle dont jouirent, sans doute, les convives de Cana. Des jeux, des courses remplirent agréablement l'après-midi. Le soir, ce fut la lanterne magique. Et, quand on croyait tout fini, il se trouva que Middleton nous avait ménagé la surprise d'un petit feu d'artifice : une chandelle romaine, un ou deux feux de Bengale, une petite roue de Sainte-Catherine (je crois que c'est le nom), et quand, pour bouquet, il lança une magnifique fusée, il y eut une explosion étourdissante de surprise et d'enthousiasme. On avait entendu les vieillards conter les exhibitions de Livingstone; ces récits légendaires avaient aiguisé la curiosité. Aussi l'effet produit par

cette soirée est-il quelque chose d'indescriptible. « Voilà, voilà le fusil du bon Dieu! » s'écriaient-ils, hors d'eux-mêmes, en suivant dans les airs la fusée et son bouquet d'étoiles de toutes couleurs. Au milieu du brouhaha, quelques chefs vinrent vers moi, et, d'un ton confidentiel : « Moruti, firent-ils, tu sais tout; dis-nous donc qui va vaincre, de Léwanika ou de Thatira? Tu as trop d'affection pour ton fils Morantsiane pour lui cacher cela. Tu peux compter sur notre discrétion. »

Robosi, qui nous croyait encore à Leshoma, envoyait des ordres pour qu'on nous fît traverser la rivière sans retard et qu'on nous amenât à Seshéké. Nous fîmes avec les chefs des arrangements pour poursuivre notre voyage. Malheureusement, les messagers du roi nous avaient à peine quittés que la situation s'empira. Ce ne furent qu'alarmes et paniques. Ceux qui s'étaient aventurés à aller cultiver leurs champs s'enfuyaient de nouveau, tous nos gens nous abandonnaient. De la vallée, nous arrivaient des nouvelles confuses et contradictoires; les pluies du printemps qu'on avait saluées avec joie se transformaient en pluies diluviennes et incessantes. En dix jours, je recueillis 9,75 pouces de pluie, et encore mon pluviomètre avait-il été renversé deux fois par le bétail; on assure que les rivières sont pleines, que les vallons sont maintenant des marais, qu'aucun chef n'oserait quitter son poste dans les circonstances actuelles. Il en fallait moins pour nous dire que le chemin était une fois de plus bloqué, et que, bon gré mal gré, nous étions détenus à Seshéké jusqu'à l'hiver prochain.

Vous dirai-je le sentiment de tristesse et de découragement qui s'est emparé de nous? Mais nous ne pouvions pas y céder longtemps. Les pluies torrentielles nous forcent à l'action. Nos tentes, brûlées par le soleil et constamment submergées, ne nous abritent plus. Et, quand le soleil brille et que la chaleur fait monter le thermomètre jusqu'à 44°, elles sont également intenables. Construire, donc, il le faut. On coupe des pieux, on amasse de l'herbe et du roseau, et, en trois semaines, nous avons une chaumière de deux chambres, qui sera pour nous un petit palais quand elle sera crépie et sèche. Ce contre-temps

nous permet de donner un bon coup de main à notre ami Jeanmairet. Il n'y a que trois mois que nous sommes ici et nous avons déjà trois bâtiments avec cuisines et autres dépendances. Tout cela n'est que du provisoire, mais du provisoire qui peut durer des années. N'êtes-vous pas émerveillés de voir avec quelle rapidité nous construisons? Je crois que nous laissons les maçons de Paris eux-mêmes derrière nous. Nous ne disons rien de l'architecture.

Nous avons pu, avec les couvertures et les étoffes achetées en Europe, nous procurer une dizaine de jeunes bœufs que nous avons domptés, et des vaches. Au Lessouto, rien de plus difficile que d'acheter une vache ou une chèvre. C'est la banque des troupeaux. Ici, c'est tout le contraire. A quoi bon les troupeaux en perspective quand on peut être tué d'un jour à l'autre? Il vaut mieux jouir de ce qu'on a, tuer les bœufs et les moutons et vendre les vaches et les brebis. Nous nous en sommes bien trouvés. Avec l'abondance de laitage, sont revenus l'appétit et les forces. Notre ami Waddell a repris ses couleurs et des chairs, et, à part quelques indispositions passagères, l'état sanitaire de vos amis du Zambèze n'a jamais été meilleur. Ce n'était pas le cas, l'an passé, quand je partais pour la vallée. Redisons-le, Dieu est bon.

Un régime simple, mais régulier, est, je crois, un des meilleurs fébrifuges. Et c'est à la présence de nos dames que nous devons cela. Notre atmosphère politique s'éclaircit aussi un peu. Robosi s'affermit. De nouveaux messagers viennent de sa part arranger les affaires ici et mander les chefs et nous à la capitale. Il est donc probable qu'au commencement de janvier, je me mettrai de nouveau en route. Et maintenant, si vous me demandiez quels sont les sentiments qui prédominent en nous, je vous dirais que ce sont ceux de la joie et de la reconnaissance. Leshoma, c'était notre prison de Césarée, à nous. Maintenant, nous avons traversé le Zambèze, nous sommes parmi les tribus zambéziennes, nous sommes à l'œuvre. Nos évangélistes, eux aussi, à Mambova, près du confluent du Zambèze et du Linyanti, sont à la tâche. Aarone nous écrivait dernièrement que la prière publique et la prédication du dimanche

sont bien suivies. Ils ont même essayé d'organiser une école journalière et ont de l'encouragement.

Voilà nos nouvelles. Bénissez Dieu avec nous et continuez à prier pour nous.

Votre affectionné,

F. COILLARD.

Les représailles de Robosi. — Projets de visite à la capitale.

Seshéké, Haut-Zambèze, 1er janvier 1886.

A vous tout d'abord, bien cher et vénéré monsieur Casalis, nos salutations affectueuses et nos vœux de nouvel an. Que peuvent-ils demander à Dieu pour vous, ceux qui vous aiment? Lui sait les bénédictions qu'il vous faut; je lui demande, moi, qu'il fasse toujours plus luire sur vous la lumière de sa face au soir de la vie, comme au passage de la vallée, jusqu'à ce qu'il vous introduise dans la gloire. Je ne connais rien de plus beau qu'un serviteur de Dieu qui, après une longue carrière, gravit le Pisga, salue déjà le pays de la promesse et dont la vie tout entière peut se refléter dans ces belles paroles : « Le sentier du juste est comme la lumière resplendissante qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit arrivé à sa perfection. »

Je vous remercie de vos *Souvenirs* et des paroles d'affection dont vous avez accompagné le volume. Vous nous avez charmés et nous avons tous passé avec vous des moments bien doux.

L'autre jour, j'écrivais à M. Boegner, de Leshoma, où j'étais allé réparer notre logis et expédier notre wagon qui va à Prétoria. Je suis rentré après dix jours d'absence, après un trajet aventureux. J'ai eu la joie de trouver mes bien-aimés en bonne santé. Notre horizon politique qui, à notre départ, semblait

s'éclaircir, s'est tout à coup de nouveau assombri. Le calme précédait la tempête. Les messages réitérés du roi nous assuraient qu'il avait proclamé une amnistie générale et regrettait les massacres qui avaient eu lieu. Il avait, à plusieurs reprises, envoyé de gracieux messages au chef Morantsiané, que sa parenté avec Mathaha, le chef de la révolution, avait compromis; il lui mandait de rentrer à Seshéké, d'y labourer ses champs et d'y vivre en paix. La sœur de Robosi, *Khosi ea mosali*, la reine, pour consolider l'alliance des deux partis, avait déclaré vouloir épouser Morantsiané et venir s'établir à Seshéké. La paix était apparemment rétablie. On en était venu à se visiter d'un camp à l'autre; les chefs échangeaient du tabac; on moulait du blé, on préparait vigoureusement les canots et les provisions de route, et dès que la lune deviendrait obscure, tous les chefs devaient partir ensemble pour aller rendre hommage au roi. Partout ce n'était que vie et entrain. Les chefs Ratau et autres avaient quitté l'île et étaient rentrés chez eux avec femmes, enfants et bétail. Les alertes avaient donc pris fin, nous commencions à respirer. Pendant mon absence, un messager de Robosi vint, avec une suite nombreuse, s'établir sur la station, déclarant qu'ayant charge de me conduire à la capitale, il attendrait patiemment mon retour. Le croiriez-vous, cher monsieur? tout cela n'était que pour cacher un complot.

Dès que la lune commença en effet à s'obscurcir, dans la nuit du 26 au 27 décembre, les chefs du parti de Robosi, qui avaient massé leurs gens dans les bois, tombèrent sur le village de Morantsiané, qui avait débandé ses guerriers, sur celui de Nalishua et d'autres, et s'y livrèrent à cœur joie au carnage et au pillage. Morantsiané s'ouvrit un chemin à travers les esclaves qui le cernaient, et, échappant à la vue des chefs barotsis, il parvint à gagner les bois. Mais on a saisi tous les canots de la rivière, on garde soigneusement tous les gués, et on a lancé sur les traces de l'infortuné chef des troupes de jeunes gens qui vont le traquer comme une bête fauve. Ne se trouvera-t-il pas une âme compatissante qui sauve la vie à ce pauvre fugitif qui n'a plus ni feu ni lieu? Mathaha, paraît-il, a commis non-seule-

ment sur les partisans de Robosi, mais sur ses femmes et sur ses enfants, des atrocités que la plume se refuse à décrire. Robosi a juré de se venger et de n'épargner ni la position, ni l'âge, ni le sexe de quiconque appartient à la famille de Mathaha.

La terreur est au comble parmi l'aristocratie du pays. Les esclaves, eux, jubilent : ils n'ont qu'à changer de maîtres, et ils se pressent à la suite des « vainqueurs », comme on les appelle, et veulent avoir leur part de meurtre et de pillage. Les jeunes gens à notre service, — excepté Nguana-Ngombé et Kamburu, — n'ont pu résister à l'entraînement général et sont partis. Le pays est dans une affreuse confusion. Nous ne savons où s'arrêteront les massacres, ni ce qui sortira de ce chaos. Quand on vit parmi de telles gens, dont les pieds sont si légers pour répandre le sang, on sent sa dépendance vis-à-vis de Dieu. Nous faisons ces temps-ci des expériences dures et humiliantes. Les chefs, en général, sont aimables avec nous, et plusieurs se vantent de notre amitié. Mais nous sommes entièrement à la merci de leurs esclaves. Ils peuvent nous tromper, nous insulter, nous voler, tout faire sans qu'aucune autorité s'émeuve pour nous faire justice et nous protéger. C'est peut-être le point le plus noir de notre vie au Zambèze. Mais voilà, « celui qui habite dans la retraite secrète du Souverain est logé à l'ombre du Tout-Puissant. »

L'individu qui est venu me chercher de la part du roi est aussi celui qui était chargé de le délivrer de ceux qu'il appelle ses ennemis. Les pluies ont commencé de bonne heure cette année, la rivière monte, les parties basses du pays sont déjà submergées et le canotage devient de plus en plus difficile et dangereux. D'un autre côté, Middleton est en route pour Prétoria (ceci le rejoindra à Leshoma), et il est douteux qu'Aaron puisse m'accompagner cette fois. Les mêmes raisons de prudence que l'an passé retiendront encore Jeanmairet ici. Il me faudra donc aller seul avec ce chef morotsi quand il aura accompli sa mission sanguinaire. Dieu me gardera. Priez pour qu'il amollisse le cœur de Robosi. Tout ce qu'on raconte de lui nous fait l'impression que c'est un homme intelligent, gé-

néreux à l'occasion, mais aussi un tyran vindicatif, ombrageux, et, hélas! altéré de sang. Il est absolument nécessaire que je le voie avant de nous mettre définitivement en route pour la vallée. Malgré tous les messages pleins d'amabilité qu'il nous a envoyés depuis qu'il est de nouveau au pouvoir, nous prévoyons bien que notre position auprès de lui ne sera pas précisément un lit de roses. Mais soyez sans inquiétude à notre égard. Nous sommes confondus de voir comme Dieu, dans sa bonté, a gardé nos vies.

Et voilà encore le Sénégal en deuil!

On me presse, il faut finir. Je ne puis me relire; tâchez de me déchiffrer de votre mieux.

Votre affectionné,

F. Coillard.

LESSOUTO

EN TOURNÉE DE VISITES

Hermon, juin 1885 (1).

... On m'avait cherché à Hermon avec le cheval du marié. Je me dis que c'était le cas pour ce dernier de signaler le jour de son mariage par une bonne œuvre, même sans le savoir. Et me voici parti pour le village de Ra Mohapi, où je voulais voir une malade.

Je trouve Ma Mohapi dans sa cour. Nous échangeons les salutations d'usage et je m'enquiers de l'état de sa santé. C'est une de ces maladies auxquelles je ne comprends rien, et que les Bassoutos décrivent d'une manière archi-pittoresque. A les entendre, des animaux feraient des promenades dans leurs

(1) Bien que la publication de cette lettre ait été retardée par suite de l'abondance des matières, nos lecteurs jugeront qu'elle n'a rien perdu de son intérêt. (*Réd.*)

corps : cela monte, cela se repose, cela va dans le dos, puis sur les hanches, cela vous coupe les reins, cela vous pique les poumons, etc., etc. Les vrais médecins comme M. Casalis posent leur diagnostic malgré ces histoires. Quant à moi, je n'y songe pas. Et pour ce qui concerne Ma Mohapi, j'en vins aux encouragements, lui prêchant la patience et la résignation.

A ma grande surprise, mes exhortations ne furent pas bien reçues. Il y eut un silence, puis des doutes exprimés, un peu de murmures même. « Pourquoi Dieu me tient-il liée depuis si longtemps ? Je ne suis plus bonne à rien. Le tentateur rôde autour de moi et me fait douter de l'amour de Dieu, etc., etc. »

Pour le coup j'étais étonné et enchanté. Enchanté ? Oui, enchanté, je n'ai pas de scrupule à le dire. J'étais en face d'une personne qui osait dire ce qu'elle pense et montrer les plaies de son cœur. Nos Bassoutos sont si souvent portés à faire des phrases et à croire qu'il est de leur devoir de dire non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils devraient être. Je me rappelle qu'un jour, ma femme et moi nous allâmes voir une certaine Madeleine qui était malade depuis assez longtemps et que nous voulions encourager par la Bible et par notre affection. Je commençai à lui dire ce qui me semblait devoir toucher le cœur d'une malade. « Oui, serviteur de Dieu, dit-elle, avant que j'eusse dit le quart de mes pensées, oui, tu dis la vérité. » Et la voilà partie, devisant sur l'amour de Dieu et sur ses voies mystérieuses, parlant de sa résignation et de sa foi, et de tout un monde de choses belles et bonnes, avec une volubilité et une éloquence qui..... me désolèrent. J'avais envie de lui dire : « Mais voyons, ne sois pas si parfaite. Murmure un peu ! Tu es jeune, cela ne t'amuse pas d'être sur le flanc depuis trois mois ; tu as quelquefois des moments pénibles. » Je n'en eus pas le courage, et nous partîmes sans avoir édifié Madeleine et sans avoir été édifiés par elle.

Ma Mohapi n'est pas de cet acabit-là. Elle m'ouvrit son cœur. Oh ! je lui veux du bien pour sa franchise ! Et je pus lui parler de la douleur qui est une bonne institutrice pour les hommes, et qui doit les rapprocher de Dieu. Elle était étonnée, je ne lui prêchais pas le fatalisme qui souvent est leur seule

ressource quand ils sont dans l'épreuve. « C'est la volonté de Dieu, que pouvons-nous dire ? » Voilà où s'arrêtent dans beaucoup de cas leurs pensées et leurs consolations. Cela m'a frappé lors de la mort de notre petite Christine, quand nos gens venaient nous voir et nous témoigner leur sympathie. La note dominante, c'était qu'il faut se soumettre à la volonté de Dieu, mais pas un mot sur ce que cette volonté peut avoir un but salutaire pour ceux qu'Il éprouve : « Ne murmurez pas, Dieu a repris son argile. Il est notre Créateur, il fait et défait, il donne et reprend. Nous ne pouvons que nous taire et nous incliner devant sa majesté », ou bien : « Ne pleurez pas, vous retrouverez votre Christine au ciel. Et sur la terre Dieu vous donnera une Maléchuane. » (C'est le nom qu'on donne à une fille venant après un enfant qui est mort.) Ou : « Dans quelques mois vous oublierez Christine. » J'ai entendu peu de personnes me dire que la douleur devait me purifier et me rendre plus capable de m'associer aux douleurs de mon prochain pour pouvoir pleurer avec lui et le consoler des consolations dont moi-même j'étais consolé. Aussi ne fus-je pas étonné de voir Ma Mohapi écouter mes paroles avec surprise.

Mais elle écoutait bien, son cœur fut touché. Après quelques essais de résistance, après quelques doutes exprimés, elle capitula et de grosses larmes coulèrent de ses yeux, des larmes vraies et salutaires qui annonçaient que la lumière se faisait dans son cœur malade. Je lui indiquai ensuite l'utilité que sa maladie pouvait avoir pour sa très nombreuse famille : « Ta résignation, ta foi, tes paroles, peuvent faire plus pour l'instruction de tes enfants et de tes voisins que mille sermons. Toute clouée que tu es sur ta couche, tu as une grande œuvre à faire, etc., etc. » Cela aussi la frappa, et quand je la quittai, après avoir prié avec elle, il me sembla que décidément elle avait été soulagée dans son cœur et que l'Evangile avait été pour elle une bonne nouvelle.

Partant de là, j'entrepris un vieux païen que je trouvai accroupi devant un tas de braises, une vraie ruine, tout ridé,

courbé en deux et surtout incapable de rien comprendre. La salutation fut caractéristique. « Bonjour, vieux père, lui dis-je. — Oui, bonjour maître, répondit-il. — Me connais-tu ? — Si je te connaissais je te dirais que tu es mon enfant. La nourriture qui est chez toi serait à moi, et celle qui est chez moi serait à toi. Donne-moi une peau de mouton pour me faire un manteau. »

J'essayai de lui parler de Dieu, du ciel, de la vie éternelle, mais, quoique je fisse la chose le plus simplement possible, le vieux semblait ne rien comprendre à mes paroles. Sa femme, plus intelligente, me parla ainsi de son vieux compagnon de misères : « Il me dit quelquefois : Pourquoi Dieu me punit-il ainsi en me privant de l'usage de mes membres? Ai-je tué, ai-je volé ? Il ne peut croire qu'il est pécheur. »

Je priai avec eux, et partis. Mais remarquez ce vieillard de 80 ans qui se plaint d'être incapable de marcher, et qui considère les infirmités de l'âge comme une maladie, un accident dont on peut guérir. Il y a de ces vieux Bassoutos qui n'admettent pas que l'on puisse mourir de maladie. La vieille Maria d'ici me conte presque tous les dimanches ses misères : rhumatismes, vertiges, et que sais-je encore! Elle me demande de la médecine, comme pour redevenir jeune. « Nous autres Bassoutos, disait-elle un jour, nous ne mourons pas de maladie : nous nous desséchons tout simplement. » A propos de la mort de Christine, elle s'exprimait en ces termes : « Dieu prend les fleurs et nous laisse, nous autres mottes de terre. »

En quittant le village de Ra Mohapi, j'allai voir des Bushmen, avec lesquels je suis en rapports commerciaux, en ce sens que je leur ai acheté, à titre de curiosités, un carquois, un arc et des flèches, choses archi-rares dans nos quartiers. Je voulais les voir chez eux. Chez eux! Une caverne artificielle, c'est-à-dire des pierres amoncelées en tas de façon à former une espèce de chenil, et enduites de boues, voilà le « chez eux » de ces malheureux. Eux-mêmes : deux petits vieux, à la peau jaune et ridée, maigres et décrépits, le regard méfiant, et sales

à faire peur! Causer avec eux est impossible : ils ne savent que leur langue nationale, où les clappements surabondent, et quelques mots de patois hollandais. Pas moyen de me faire comprendre. Je leur donne une pincée de tabac, et me voilà en route pour le village de Ramoléboheng, où je dois voir un nommé Jacob, qui est malade depuis longtemps.

Je le trouve devant sa hutte, couché sur une natte, et incapable de bouger un doigt. De fait, il n'a pour ainsi dire plus que la tête qui vive. Et encore, il ne parle qu'avec la plus grande difficulté et si indistinctement que sa femme seule peut le comprendre. Par contre, je fus frappé de la beauté de sa figure, illuminée par de grands yeux brillants et joyeux, et par un sourire qui n'a presque rien d'humain. Cette expression du visage est bien le miroir de son âme, où règnent le calme, la paix et même la joie. Il a essayé de me parler, par l'intermédiaire de sa femme : « Ne parle pas de ma position difficile : cela n'est rien, du moment que Dieu est avec moi. » Voilà comment se résumaient ses paroles. Mais il n'aurait pas eu besoin de parler : sa figure en disait plus long que mille paroles.

Être malade depuis trois ans, incapable de faire le moindre mouvement, abandonné, condamné par les médecins, être cela à 35 ans, avec femme et enfants, au moment où on se sent fort et où on entreprendrait beaucoup, et rester joyeux, serein, et bénir Dieu! je sais que c'est une réalité, mais c'est aussi un mystère. On ne peut guère se figurer cela en théorie. On se dit : « Si c'était moi, je ne me consolerais pas et je douterais de l'amour de Dieu. » Mais en pratique cela arrive. Et c'est une preuve visible de la puissance de l'esprit de Dieu. J'aime à rencontrer ces preuves-là, non seulement parce qu'elles sont un argument à opposer à ceux qui osent dire que la foi des Bassoutos est une pure affaire de forme, mais aussi, je le dis sans honte, pour mon compte personnel. Nul ne sait ce qui peut arriver. On se demande parfois de quelle maladie on mourra, puisque enfin il faudra bien mourir un jour. Alors on se sent mal à l'aise : on se dit : « Comment me comporterai-je quand je serai sur mon lit de mort? J'aurai peur, je murmurerai. » L'exemple

des gens comme ce Jacob dont je parle est un encouragement, et je voudrais être sûr de me souvenir de lui, et de lui ressembler quand il faudra plier bagage, traverser « la vallée de l'ombre de la mort » et me mesurer avec « le roi des épouvantements ».

Je remonte en selle, cette fois pour retourner à Hermon, car le soleil descend à l'horizon, et il ne faut pas abuser du cheval du marié, même pour de bonnes œuvres.

H. Dieterlen.



TAÏTI

RAPPORT sur l'œuvre religieuse de Taïti.

Le Conseil supérieur des Églises de Taïti s'est réuni en juillet et en septembre 1885. M. Brun a été chargé, par ses collègues, de nous communiquer les principales résolutions prises dans ces deux sessions. Sa lettre mentionne une série de décisions d'intérêt local : élections de pasteurs, répréhension fraternelle, modifications à la discipline, incorporation de l'île de Rapa aux Églises de Taïti, etc. Nous détachons de cette énumération le paragraphe suivant, qui nous semble de nature à renseigner nos lecteurs sur la marche générale de l'œuvre :

Création d'une commission missionnaire. L'année dernière, le Conseil supérieur prit la résolution de fonder une œuvre missionnaire, en vue surtout des païens de notre colonie française de l'Océanie, d'intéresser les Églises de Taïti et de Mooréa à cette œuvre nouvelle et de chercher parmi elles quelques jeunes gens capables de s'instruire et de devenir pasteurs et surtout missionnaires.

Cette année-ci, il a fait un pas nouveau et décisif en avant, en décidant la création d'une commission missionnaire qui sera l'organe des Églises dans la direction de l'œuvre des missions

si longtemps désirée et si nécessaire, et qui dépendra en tout et pour tout du Conseil supérieur. Celui-ci a déjà été heureux de prendre en sérieuse considération la demande de M. Vernier, d'envoyer bientôt comme missionnaire un jeune homme instruit par les pasteurs français depuis plus de trois ans, et qui brûle du désir de travailler comme l'un de ses frères de Taïti à l'avancement du règne de Dieu parmi les païens. On examinera ce candidat, et s'il est jugé apte à remplir l'œuvre à laquelle il veut se consacrer, on l'enverra sous peu en mission, et on l'entretiendra provisoirement au moyen de la somme relativement considérable que l'Église de Papéété a collectée en faveur de ceux qui sont privés de la connaissance du vrai Dieu.

Le Conseil supérieur a chargé sa commission missionnaire de s'occuper de cette question et d'intéresser les Églises de Taïti et de Mooréa à l'œuvre nouvelle créée surtout pour les païens des îles dépendant de Taïti, œuvre d'amour, de conquête spirituelle et de patriotisme.

Les Églises taïtiennes devaient avoir une œuvre de cette nature, le besoin s'en était fait sentir depuis longtemps parmi elles, quoique d'une manière peut-être un peu vague. Des missionnaires étaient déjà sortis de leur sein, et l'un d'eux, de Mooréa, mourait l'année dernière à la Nouvelle-Guinée, plein de foi et de zèle, après un ministère court, mais béni, de deux ou trois ans. Des Églises vivantes ne peuvent pas ne pas manifester leur vie au dehors et s'étendre; dans ce domaine, donner, c'est s'enrichir; perdre sa vie, c'est la retrouver plus intense; évangéliser les païens, c'est s'acquitter d'une dette sacrée, jouir d'un privilège et d'un honneur; obéir enfin à celui qui a dit : « Allez, et instruisez toutes les nations. »

Dieu manifestera sa force dans notre faiblesse et bénira l'œuvre de nos mains parmi les îles qui ne le connaissent point encore si nous mettons en lui toute notre confiance...

La lettre de M. Brun se termine par un rapide aperçu de l'état de l'œuvre dans les trois paroisses de Taïti et de Mooréa. Nous le publions en entier.

État général des paroisses de Taïti et de Mooréa, présenté au Conseil supérieur, dans sa session de septembre 1885.

ARRONDISSEMENT DU NORD

La piété de bien des membres des Églises s'est fortifiée, l'Esprit de Dieu agit avec efficace dans beaucoup d'âmes ; les pasteurs et les délégués des paroisses accomplissent leur œuvre avec zèle et s'occupent particulièrement de l'instruction religieuse de l'enfance, œuvre si belle, si utile et si nécessaire à l'avenir du protestantisme taïtien. Tel est l'état général des Églises de l'arrondissement du nord dont M. Vernier est particulièrement chargé. On verra plus bas les chiffres statistiques relatifs à ces Églises.

ARRONDISSEMENT DU SUD

M. de Pomaret, n'étant pas encore établi, à son grand regret, au milieu des paroisses de son arrondissement, ne peut naturellement pas donner des détails sur l'état religieux de ces diverses paroisses, car il s'est surtout occupé de l'œuvre scolaire de Papéété, en l'absence de M. Viénot. Cependant il a invité les membres du Conseil supérieur à se réjouir avec lui des bénédictions spirituelles que Dieu a bien voulu répandre sur les Églises au sein desquelles il aura bientôt, espère-t-il, le privilège et la joie de travailler à l'avancement du règne de l'Éternel.

ARRONDISSEMENT DE MOORÉA

Le pasteur français, M. Brun, a donné quelques détails sur l'état religieux des Églises et des paroisses qui composent cet arrondissement.

Téaharoa. Cette Église est passablement vivante. La paroisse est contente de son pasteur suffragant. Si les écoles bibliques pour les adultes — hommes et femmes — sont là assez florissantes, on ne peut pas, hélas! en dire autant de l'école du di-

manche et de celle du jeudi, où l'on enseigne aux enfants la Parole de Dieu.

Cette paroisse est en train de construire un nouveau temple qui sera spacieux, mais qui laissera sans doute à désirer sous le double rapport de la solidité et de l'élégance.

Le pasteur titulaire, quoique malade, dirige encore avec amour l'œuvre du Seigneur et est en bénédiction à son troupeau.

Afaréaïtu. Le diable agit avec puissance dans cette paroisse; les ravages que les boissons alcooliques y exercent sont considérables. L'ennemi semble pourtant avoir momentanément suspendu les hostilités. Le pasteur s'est efforcé d'attirer les adultes dans une école biblique; les commencements de cette œuvre étaient assez beaux, mais elle s'est bientôt éteinte faute d'élèves. Le conducteur spirituel de cette paroisse a, il faut en convenir, une tâche très ingrate, néanmoins il ne se décourage pas; d'ailleurs les membres de l'Église et l'école du dimanche lui donnent, d'autre part, quelques sujets de satisfaction.

Haapiti. Cette paroisse a perdu, à peu près à la même époque, un de ses anciens pasteurs, nommé Téoroü, et son pasteur suffragant, qui s'appelait Teriihooü. Cette double perte est grande, car ces serviteurs de Dieu se faisaient remarquer par leur talent, leur dévouement et leur humilité. Dieu n'a pourtant pas abandonné son Église ; il l'a au contraire soutenue d'une façon extraordinaire. Grâce à sa bénédiction, les œuvres laissées prospères par les ministres de l'Évangile qu'il a retirés auprès de Lui ont été en se développant. Les écoles bibliques, l'école du dimanche et celle du jeudi, les visites aux malades et le culte le jour du Seigneur, contribuent puissamment à la consolation, à la joie et au salut des âmes.

Papétoaï. Le pasteur indigène Mahoroü, que l'âge et les infirmités retiennent prisonnier dans sa maison depuis quelques années, continue à rendre de grands services à cette paroisse, grâce à son école biblique et aux bons conseils qu'il donne à tous ceux qui le fréquentent. Quatre de ses fils sont dans l'école biblique du pasteur français. C'est, en grande partie, à l'activité

des élèves de cette dernière école qu'est dû le succès de l'école du dimanche. L'un d'eux a été élu pasteur suffragant de Haapiti et les autres iront peut-être un jour chez les païens. La paroisse fait quelques sacrifices pécuniaires pour la reconstruction de son temple en pierres de taille, vieux et précieux monument élevé jadis par la piété de l'île de Mooréa nouvellement convertie à l'Évangile. La collecte qui se fait à Papétoaï tous les mois produit, chaque fois, 200 francs environ. Les services religieux du dimanche sont assez bien observés.

ARRONDISSEMENTS	Membres de l'Église.	Nouveaux membres.	Membres exclus.	Membres décédés.	Mariages.	Baptêmes.	École du dimanche.	École du jeudi.	Écoles bibliques.
Arrond[t] du nord..	1,181	105	31	36	21	130	489	444	x.
Arrond[t] du sud....	607	20	40	x.	16	50	309	x.	x.
Arrond[t] de Mooréa	435	20	15	20	8	59	283	104	12
Totaux. . . .	2.223	145	86	56	45	239	1081	548	12

P. Brun, *pasteur.*



Lettre de M. Brun à M. Casalis.

Papétoaï (Mooréa), 8 février 1886.

Bien cher Monsieur,

Je me réjouis à la pensée que ma lettre vous arrivera au printemps, c'est-à-dire au moment où la nature semble renaître, et où le soleil vous invitera à sortir pour jouir de ses rayons bienfaisants.

Que je voudrais vous voir, vous et notre chère madame Casalis, entendre votre voix qui m'a instruit, conseillé, fortifié pendant quatre ans environ, lorsque nous étions à Passy, dans cette agréable et modeste maison de la rue Franklin, près de la petite chapelle où vous prêchiez et où je m'occupais de l'École du dimanche. Maintenant, nous sommes à une grande

distance les uns des autres, mais rien ne sépare nos cœurs.

Nous suivons avec un grand intérêt tout ce qui se passe dans notre chère mission du Lessouto, dans celle du Sénégal et dans celle du Zambèze.

Permettez-moi de vous dire un mot de nos personnes et de notre œuvre.

Le climat de Taïti a fort éprouvé ma femme, mais elle reprend petit à petit un peu de la santé dont elle jouissait en France. Elle s'est mise avec trop d'ardeur au travail, eu égard à la chaleur presque équatoriale de notre île. Les progrès qu'elle a faits dans le taïtien étonnent nos paroissiens. Nos filles ont naturellement perdu ces fraîches couleurs et la belle ardeur que notre patrie leur avait si vite communiquées. Cela reviendra plus tard si Dieu leur prête vie.

Je suis en train de faire construire une grande école dans le magnifique enclos qui appartenait autrefois à la Mission anglaise et qui est devenu, comme vous le savez, la propriété de notre Société.

Papétoaï s'impose aussi des sacrifices pour aider à la reconstruction de son vieux temple, monument élevé jadis à la gloire de Dieu par la piété des premiers convertis de Mooréa. Notre dernière collecte mensuelle a produit 195 francs.

J'ai dans mon école biblique une douzaine d'élèves, quatre entre autres dont je suis très content, qui pourront devenir, avec le secours de Dieu, pasteurs ou missionnaires. Le culte est partout assez bien suivi, mon école du dimanche est prospère, celle du jeudi le devient.

Dans notre mission taïtienne, l'œuvre suit sa marche habituelle. Les Églises se familiarisent de plus en plus avec leur organisation synodale, où la liberté, l'union et l'autorité se marient d'une manière admirable.

Malheureusement, l'eau-de-vie continue à faire des ravages, ici et là.

Cher et honoré monsieur Casalis, que notre Dieu vous bénisse, vous fortifie et réjouisse votre âme.

P. Brun, *pasteur.*

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

MADAGASCAR (1).

LA MISSION CATHOLIQUE. — LES MISSIONNAIRES DE LONDRES. — LES AMIS. — LES RITUALISTES. — LES NORVÉGIENS. — TABLEAU STATISTIQUE. — LA CONCENTRATION EXAGÉRÉE DES FORCES. — LA VIE SPIRITUELLE. — OMBRES ET LUMIÈRES.

On se rappelle sans doute que les missionnaires catholiques, presque tous Français, durent quitter l'Ankova au début des hostilités entre la France et Madagascar. Le sacrifice de la messe avait été célébré pour la première fois à Tananarive en 1855 dans une chambre retirée de M. Laborde, et entre Européens seulement. Depuis l'avènement de Radama II, la mission romaine prit pied à Madagascar, s'étendit et se fortifia. En 1882 (2), il y avait à Madagascar 48 pères et 20 frères de la Compagnie de Jésus, 8 frères des écoles chrétiennes et une vingtaine de sœurs de Saint-Joseph. On avait construit 63 églises, dont une belle cathédrale en pierres de taille dans la capitale, et 161 chapelles. Le nombre des catholiques, y compris les Européens comme toujours, était évalué à 23,940. Sur environ 20,000 écoliers, on comptait 9,134 garçons et 9,969 filles. Le P. Callet a composé ou traduit et fait imprimer à Madagascar une série de livres de dévotion et autres ouvrages. Le P. Chaussèque rédigeait une feuille mensuelle qui porte le titre de *Resaka* (causeries).

C'est un fait remarquable que la propagande catholique emploie la Bible à Madagascar, en extraits expurgés, cela va sans dire. Le christianisme est si intimement lié à la Bible pour les Malgaches, qu'ils taxeraient de paganisme le culte de la religion romaine si la Bible en était aussi absente que dans les milieux catholiques en Europe.

En avril 1885, la préfecture apostolique de Madagascar fut

(1) Voir au précédent numéro, p. 144 et suiv.

(2) Quelque temps avant que la guerre ait éclaté.

érigée en vicariat. On reprendra la mission avec une nouvelle vigueur aussitôt que les signatures du traité franco-malgache seront définitivement échangées.

La Société des missions à Londres a été la première à l'œuvre sur la Grande-Terre, comme les habitants des îles environnantes ont l'habitude de nommer Madagascar. Elle y envoya les deux premiers missionnaires en 1820. Ils furent bientôt renforcés. Mais leur activité fut interrompue sous le règne de Ranavalona Ire. Lors de la reprise des travaux, ils trouvèrent 25 congrégations avec 740 communiants et environ 7,000 adhérents. On verra plus loin dans un tableau statistique les chiffres qui représentent l'état actuel des forces de la Société de Londres à Madagascar, ainsi que des résultats obtenus, pour autant qu'ils peuvent être exprimés numériquement. Il est naturel que cette Société ait à Madagascar l'œuvre la plus développée. Il faut espérer que les Églises indigènes deviendront de plus en plus indépendantes, au moins matériellement, et que la Société de Londres pourra porter ses efforts au delà du plateau d'Ankova et de Betsiléo.

Nous devons ajouter que la classe théologique de la Société de Londres comptait en juillet 1884 cinquante et un étudiants. A l'école normale il y avait à la même époque environ 150 élèves. Avant la guerre on y trouvait parfois le double de ce nombre. Une école supérieure de filles est suivie par une moyenne de 150 jeunes personnes. Enfin, une presse imprime la plupart des livres employés dans les Églises et dans les écoles.

Les principes ecclésiastiques de la Société de Londres sont le congrégationalisme, c'est-à-dire l'autonomie de chaque Église. Cependant toutes ces Églises envoient des délégués à une réunion semestrielle dite de l'Union congrégationaliste (*Isan-énimbolana*), où se traitent les affaires et les questions d'intérêt commun. Comme dans nos conférences pastorales en France, l'un des membres est chargé de lire un travail écrit. En octobre dernier, le pasteur Andriambèlo d'Amparibé présenta une étude sur *Trois coutumes indigènes dangereuses pour la piété*. Elle souleva, paraît-il, des discussions fort instructives.

Peu avant le grand revirement que causa l'avènement de Ranavalona II, au moment ou la Société de Londres se préparait à demander des renforts en Angleterre, deux Amis (quakers), l'un américain, l'autre anglais, se décidèrent à partir ensemble pour Madagascar. Ils ne s'occupèrent d'abord que des écoles. Mais les circonstances les amenèrent à se charger définitivement de l'une des Églises de la capitale, celle d'Ambohitantely (1), à la fin de 1868. Il serait difficile de trouver un plus bel exemple d'abnégation, de vraie charité chrétienne, de manque total d'esprit de parti que dans cette entreprise des Amis. Leurs missionnaires n'ont accepté aucune position officielle parmi les chrétiens malgaches ; ils n'ont acquis leur influence excellente et bien méritée que par le seul respect qu'ils inspirent. Leur mission est une œuvre non pas d'alliance, mais de catholicité évangélique.

Le district où travaillent les missionnaires quakers est celui d'Imamo, au sud-ouest de Tananarive, et la région accidentée de l'Ankaratra. La population y est très dense. D'innombrables hameaux s'échelonnent le long des cours d'eau ; chacun est entouré de ses vertes rizières et de ses plantations de chanvre. En 1868, toutes ces contrées étaient encore comme « les lieux sombres du pays qui sont pleins de repaires de brigands ».

Outre les écoles primaires comptées dans le tableau ci-dessous où nous avons réuni les principales données statistiques, sur les missions à Madagascar, les Amis dirigent plusieurs établissements d'instruction supérieure à Tananarive, entre autres une école qui se tient dans le palais royal, et qui est fréquentée par un grand nombre de jeunes nobles malgaches. Ils ont également dans la capitale une presse et un atelier lithographique. L'imprimerie est arrivée dans l'exercice de 1884 au chiffre d'affaires respectable, bien qu'inférieur à l'une ou l'autre année précédente, de 22,825 francs. Il en est sorti 50,000 exemplaires formant autant de fois 935 pages, outre 30,000 exemplaires

(1) Le mot *ambohi*, si fréquent dans les noms de villes malgaches, peut signifier emplacement ou endroit habité; Ambohitantely signifie l'endroit ou la ville du miel.

de petits imprimés. Deux médecins diplômés ne se contentent pas d'exercer la médecine, ils ont fondé une école de médecine dont on attend de beaux résultats.

Les origines d'une troisième œuvre missionnaire à Madagascar remontent à 1864. Un prêtre de la Société pour la propagation de l'Évangile (*S. P. G.*) s'établit en cette année à Tamatave. D'autres prêtres suivirent et l'on occupa bientôt divers points sur la côte occidentale de l'île. On sait que cette Société missionnaire représente les tendances ritualistes et exclusives d'une partie de l'Église épiscopale d'Angleterre. Malgré les promesses faites aux missionnaires de Londres de ne point aller troubler leur œuvre dans l'Imérina, la mission de la Haute-Église finit par s'installer à Tananarive. En 1874, l'évêque Kestell-Cornish, qui avait dû se faire consacrer en Écosse parce que l'Église anglicane n'approuvait pas cette intrusion sur le champ d'autrui, débarqua à Madagascar et fixa sa résidence dans la capitale. La Société anglicane des missions (*Church missionary Society*) avait également commencé une œuvre sur la côte orientale de Madagascar. Elle s'est retirée avec le tact qui la caractérise quand l'évêque ritualiste est arrivé. Ses deux stations ont été occupées par des prêtres de la Propagation.

Le brick missionnaire norvégien, l'*Eliézer*, toucha pour la première fois à Madagascar en 1867. Les missionnaires norvégiens s'entendirent également d'abord avec ceux de Londres pour ne pas empiéter sur leur champ de travail dans l'Ankova. L'engagement ne fut pas tenu. Les Norvégiens se fixèrent à Tananarive après des pourparlers fraternels avec les représentants de la Société de Londres, il est vrai, mais non sans froissements regrettables. On commença par fonder, en 1871, une école de théologie dans la capitale; il est assez étonnant que l'on trouve nécessaire d'y enseigner le norvégien. On peut aussi se demander s'il était bien utile de traduire en malgache et d'imprimer la Confession d'Augsbourg. En dépit de ces anachronismes, on ne peut pas ne pas louer le travail consciencieux

des missionnaires scandinaves. Un peu d'ordre strict et même de raideur ecclésiastique sont peut-être bienfaisants à côté d'une sorte de laisser-aller sentimental dans lequel se complaît volontiers une certaine évangélisation anglaise. Les Norvégiens se vantent parfois d'avoir des congrégations peu nombreuses; il faut espérer qu'elles sont d'autant plus vivantes. Il serait regrettable que les formes correctes étouffassent la vie. Mieux vaut le désordre de l'Eglise apostolique de Corinthe que la mort de celle de Sardes. Le mieux serait encore d'éviter ces deux écarts.

Le grand mérite des Norvégiens est d'avoir entrepris et continué une mission parmi les Sakalaves. Les épreuves des missionnaires sur ces côtes fiévreuses, dans un milieu hostile de trafiquants créoles et européens, parmi une population indigène dépravée et vagabonde, mériteraient d'être racontées en détail. Nous ne le pouvons ici. Le premier Sakalave fut baptisé à Pâques de l'année 1878. La maladie et la mort enrayèrent plusieurs fois le travail des missionnaires. L'anarchie absolue qui règne dans ces districts, les hostilités continuelles entre les tribus, le pillage régulier que pratiquent des bandes de brigands ne laissent aucune trêve aux auditeurs des messagers du salut. Enfin, la dernière guerre sembla un moment devoir donner le coup de grâce à cette œuvre difficile. Un seul missionnaire demeure encore à Morondava. Mais on se remettra sans doute prochainement au travail avec une nouvelle énergie.

Le tableau suivant permet d'embrasser d'un coup d'œil l'état actuel des missions évangéliques à Madagascar.

La dernière ligne est consacrée à l'Église royale. Cette congrégation date de 1868, c'est-à-dire de la profession publique de christianisme faite par Ranavalona II. Le lieu du culte se trouve dans l'enceinte du palais royal. Le pasteur se nomme Audriambèlo; il est assisté par deux autres pasteurs de Tananarive, Audrianaïvoravelona et Raïnimanga. Cette Église ne dépend d'aucune société de missions européenne. Ce sont comme les premiers pas qu'essaie de faire l'Église malgache.

	Provinces	Stations centrales	Missionnaires européens	Congrégations	Pasteurs indigènes	Evangélistes	Membres communiants	Adhérents	Ecoles primaires	Ecoliers
L. M. S. (1)	Imérina	5	15 (2)	529	497	85	34.014	111.424	490	44.874
	Betsiléo	6	5 (3)	222	(39)	19	(2.774)	(22.546)	204	20.683
	Sihanaka	1	— (4)	35	—	5	(150)	(3.000)	(31)	(2.900)
	Iboïna	1	— (4)	?	—	1	—	?	5	188
	Betsimisaraka	1	— (4)	?	—	2	?	?	?	?
F. F. M. A. (1)	Imérina	1	8 (5)	125	31	6	3.133	14.780	125	14.355
S. P. G. (1)	Imérina et Côte est	6	10 (6)	58	4	85	(1.000) (7)	(10.000)	(40)	1.064
N. M. S. (1)	Betsiléo	8	16	217	5	?	6.446	38.450	214	30.000
	Côte ouest	1	1	2	—	—	52	?	(1)	(60
É. R. (1)	Imérina	—	—	194	194	12	20.860	60.533	188	14.095
Totaux :		30	55	1.382	770	215	68.429	260.733	1.298	128.219

Après ces aperçus historiques, nous voudrions donner une vue d'ensemble de la situation religieuse à Madagascar.

On se rappelle que Madagascar se compose de deux parties bien distinctes : le haut plateau adossé à l'échine géologique de l'île, et les vastes plaines torrides et pour la plupart marécageuses qui entourent ce plateau à l'ouest et au sud. On a vu précédemment que l'histoire politique de Madagascar (8) est en réalité l'histoire de l'Ankova, c'est-à-dire de la partie cen-

(1) *L. M. S.* = *London Missionary Society*, Société des Missions de Londres ; *F. F. M. A.* = *Friend's Foreign Mission Association*, Association des Quakers pour les missions étrangères ; *S. P. G.* = *Society for the Propagation for the Gospel*, Société pour la propagation de l'Evangile ; *N. M. S.* = *Norske Missions Selskab*, Société norvégienne de missions ; *E. R.* = Église royale.

(2) Dont neuf à Tananarive, plus deux demoiselles missionnaires.

(3) Plus une dame missionnaire non mariée qui dirige une école.

(4) Les missionnaires européens de ces districts sont momentanément en congé, en partie à cause des événements politiques des dernières années. — Les chiffres entre parenthèses sont incomplets faute de renseignements

(5) Tous ces missionnaires résident à Tananarive ; deux sont médecins, les docteurs Fox et Allen ; il y a en outre deux demoiselles missionnaires.

(6) Dont un évêque, le très révérend Kestell-Cornish.

(7) Ce chiffre est celui de 1880. Nous n'avons pu en obtenir un autre.

(8) Voy. p. 147 et suivantes.

trale du plateau. C'est là aussi que se sont concentrés les efforts missionnaires de toutes les sociétés. Même celles qui ont fait leurs premières tentatives ailleurs que chez les Hovas, ont cru nécessaire d'établir finalement leur base d'opération à Tananarive. Il faut croire qu'il y a là autre chose qu'une rencontre fortuite. En effet, le développement historique du pays n'a pu produire qu'une civilisation exagérée ; la mission, qui dépend des circonstances extérieures beaucoup plus qu'on ne le comprend généralement, a dû suivre le mouvement et s'y adapter. Comme la vie des districts excentriques dépend entièrement de la capitale, on a pensé, du reste, que l'évangélisation de Tananarive réagirait tôt ou tard sur la province.

Il y a plus. On ne peut se cacher que le gouvernement de Tananarive voit d'assez mauvais œil des centres missionnaires qui sont trop hors de sa portée. Tout ce qui se fait au delà du plateau se soustrait à peu près à son contrôle; il est naturel que cela lui paraisse suspect. C'est une conséquence inévitable de l'hypertrophie maladive de la capitale. Toutes les complications politiques du pays pourraient se ramener à ce défaut d'équilibre.

Enfin on sait que le haut plateau est sain et que l'administration hova y maintient un ordre relatif. Aussi l'on a poussé des avant-postes missionnaires dans le Betsiléo au sud, et dans le pays de Tsihanaka au nord. Mais il serait très difficile de fonder une mission dans la partie septentrionale de l'île, au nord du 16° de latitude. Le pays est peu connu ; il est d'un relief tourmenté ; la population est des plus rudes. Y recevrait-on des missionnaires? Quant aux Sakalaves, qui forment un tiers environ de la population malgache, ils vivent errants et vagabonds dans les vastes plaines couvertes de hautes herbes, désolées et malsaines. L'hostilité entre les diverses tribus y rend une œuvre missionnaire presque impossible ; les fièvres paludéennes y déciment les Européens. Les Norvégiens en font l'expérience depuis onze ans.

Peut-on dès lors trouver très étrange que l'activité missionnaire ne s'exerce que dans un rayon peu étendu autour de la capitale? Saint Paul allait bien de grande ville en grande ville; il n'a

jamais énoncé le projet de visiter les Parthes ou les Scythes.

A Tananarive et dans les districts limitrophes, on doit compter environ un chrétien sur trois ou quatre habitants. Plus de 800 congrégations sont dirigées par environ 650 pasteurs indigènes. Ces derniers sont actifs et instruits; quelques-uns d'entre eux sont distingués. Les auditoires qu'ils attirent dans les lieux de culte sont presque partout très nombreux. L'instruction, qui s'est répandue avec le christianisme, est obligatoire pour les enfants de 8 à 16 ans.

Est-ce à dire qu'il ne reste plus rien à faire? Loin de là. Il est malaisé de se figurer une société où l'Evangile a pénétré récemment, mais dont le fonds est encore tout païen. La rhétorique s'est souvent donné carrière sur l'esclavage à Madagascar. On oublie que saint Paul renvoya Onésime évadé à son maître; qu'il a prêché l'obéissance aux esclaves, la douceur aux maîtres, à personne l'émancipation; en d'autres termes, que l'Église produit par sa vie et par sa prédication une régénération progressive de la société qui l'entoure, mais que, pour elle, ce serait déchoir de son rôle spirituel que de provoquer directement une révolution sociale. Il n'en est pas moins du devoir des chrétiens malgaches de tendre à faire disparaître cette plaie sociale; mais ils éviteront bien des difficultés, bien des dangers à eux-mêmes et aux esclaves en ménageant à ceux-ci une transition lente, graduelle, de leur état de servitude à celui d'hommes responsables et indépendants. L'enfant a besoin des expériences que lui fournit l'adolescence pour devenir homme.

La critique, bienveillante ou hostile, a souvent répété que le christianisme malgache fait du bruit parce qu'il n'est qu'une forme vide; que celui qui assiste au culte le dimanche pense devoir faire cette corvée pour la reine; que l'amour de l'argent est un mobile quasi tout-puissant à Madagascar; que la droiture et la pureté morale se cachent si bien qu'on peut douter de leur existence; que les chrétiens sont bien loin même d'entrevoir la sainteté du mariage; qu'il suffit souvent d'une occasion futile pour faire déborder chez un homme ou chez une femme, membre honorable de l'Eglise, des flots d'orgueil, d'avarice,

d'impureté, de paganisme cynique, qui sommeillaient sous des dehors respectables. M. Duvoisin ne nous dépeignait-il pas sous des couleurs analogues l'état des chrétiens bassoutos? Et pour en revenir toujours au grand missionnaire, quels avertissements, quelles exhortations Paul n'est-il pas obligé d'adresser à ses Eglises?

Une telle situation est affligeante; elle n'est pas insolite pour qui connaît un peu le cœur de l'homme et son histoire à travers les âges. La parole de Dieu a agi et agit encore à Madagascar. Partout où il y a fermentation, l'écume monte à la surface. On peut caractériser la situation par un seul mot : la conscience est en retard. Si regrettable que soit ce fait, il tient à une cause naturelle. On le remarque non-seulement chez la plupart des païens convertis, surtout chez ceux de la deuxième génération; on le constate partout où se produisent ces courants qui entraînent dans l'Eglise chrétienne des individus sans éducation sérieuse, ou n'ayant pas traversé cet enfantement douloureux qui aboutit à la nouvelle naissance. Il faut des années, parfois des générations pour réparer cette hâte. Mais le cas n'est pas désespéré. Néanmoins, on comprend que le découragement monte quelquefois au cœur du missionnaire, et que le docteur Borchgrevinck ait pu s'écrier un jour : « Qui sait si dans tout le pays il est un seul chrétien vraiment converti! » Elie pleurait ainsi devant Jéhovah; on sait la réponse que l'Éternel lui fit.

Il y a donc dans ce tableau, comme dans toute scène vivement éclairée, des lumières et des ombres. Vu le pays, la nouveauté de la situation, on dirait volontiers la fraîcheur de la toile, les contrastes sont crus. Il suffira du temps pour remédier au mal. Car il serait faux de dire que la civilisation de Madagascar n'est qu'un vernis anglais qui recouvre d'une mince couche la barbarie native. Cette barbarie existe certainement; mais un germe de vie l'a pénétrée. Cela est un fait dont on ne peut douter. L'Evangile a pris racine à Madagascar; ou, pour parler avec Ravoninahitriniarivo, l'un des ambassadeurs envoyés en Europe, la Bible est l'âme du foyer malgache. Or,

l'histoire de dix-huit siècles est là pour prouver la vitalité du christianisme; il a failli briser l'empire romain qui lui avait résisté; il saura bien régénérer un peuple et un gouvernement qui se sont soumis à son influence bienfaisante.

Il y a mieux. La guerre franco-malgache a créé des illusions dans certains cercles à Tananarive; l'un des ministres, par exemple, s'imaginait qu'il ne faudrait aux Hovas que la vapeur et l'électricité pour marcher de pair avec les nations européennes. Il s'agit bien de cela! Non, la dernière guerre a inquiété tous les chrétiens sérieux de Madagascar. Les rapports de la plupart des missionnaires parlent d'une certaine anxiété spirituelle qui s'est emparée des esprits; beaucoup considèrent cette guerre comme un juste jugement de Dieu; ils désirent en retirer des profits réels pour leur vie chrétienne devenue trop conventionnelle. Les réunions de prières se sont ranimées; on y vient en foule; les redites monotones, les ternes oraisons ont fait place aux demandes pressantes, à ces cris qui sortent du cœur. Les chrétiens de Madagascar ont mérité de nouveau le nom de « prieurs » que recevait de la part des païens la génération des martyrs sous Ranavalona Ire. Puissent-ils persévérer! Puisse l'ère de paix et de prospérité que l'amiral Miot souhaitait à Ranavalona III faire éclater l'épanouissement d'un réveil de conscience dans les Églises malgaches! F. H. K.

PRODUIT DE LA VENTE ANNUELLE

La vente annuelle a produit 16,193 fr. 70 c. Quelques rentrées ont déjà grossi et grossiront encore ce chiffre.

Le Comité des dames exprime sa reconnaissance à tous ceux qui l'ont aidé, par leur zèle et par leur travail, à obtenir ce résultat. Il tient surtout à remercier les Comités de province qui y ont contribué par leurs envois.

Le Gérant : Alfred Boegner.

12046. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13. rue Cujas. — 1886

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LA MAISON DES MISSIONS

« Si l'Eternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain. »
(Ps. CXXVII, 1.)

Nous avons la joie d'annoncer aux amis de notre œuvre une grande et bonne nouvelle : d'ici un an, notre Société sera installée dans une véritable *Maison des missions*, lui appartenant en propre, construite et aménagée pour elle, et élevée dans des conditions telles que les charges de la Société, non seulement ne subiront aucun accroissement, mais en seront plutôt diminuées.

Cette nouvelle, à vrai dire, la plupart de nos lecteurs la connaissent déjà par des entre-filets parus dans nos journaux religieux ; et, sans doute, ils se sont demandé plus d'une fois pourquoi, seul dans la presse protestante, le *Journal des Missions* se taisait sur une entreprise si intéressante pour ceux qui le reçoivent.

Nous pouvons maintenant donner les raisons de ce silence. L'intention formelle des fondateurs de la future Maison des missions et du Comité a été, dès l'origine, que leur entreprise ne nuisît en rien à l'œuvre générale de la Société. Plutôt ne pas aboutir, se sont-ils dit, que de détourner un seul centime de la caisse qui alimente nos diverses missions ! De là la réserve observée par le *Journal des Missions*. De là le fait que la souscription par voie d'appels publics a été écartée. L'œuvre s'est accomplie sans bruit, par des démarches individuelles, et, si

quelque chose en a transpiré, c'est en quelque sorte malgré nous.

Aujourd'hui, la clôture de nos comptes annuels est un fait accompli. Faire plus longtemps mystère d'une entreprise dont chacun s'entretient est impossible et inutile. Parlons donc, et disons les grandes choses que Dieu a faites pour la Société des missions.

I

A quoi bon une Maison des missions?

Rappelons d'abord les raisons qui, depuis longtemps, réclamaient impérieusement à Paris la création d'une Maison des missions.

« Toutes les institutions missionnaires existantes, écrivait, en 1875, M. Casalis, ont senti la nécessité de s'affirmer, de se donner une existence, une consécration définitive par un bâtiment spécial qui leur appartient et où leurs représentants attitrés, leurs élèves, leurs bureaux sont installés d'une manière convenable et permanente. Les catholiques français, aussi bien que les protestants d'Angleterre, de Suisse, d'Allemagne et d'ailleurs, ont eux aussi leur *Maison des missions étrangères*, dont on connaît la rue et le numéro. »

Où en est, à cet égard, la Société des missions évangéliques de Paris?

Depuis son origine, elle n'a pas eu moins de cinq résidences successives, allant d'un quartier à l'autre, sans jamais trouver de siège définitif. Après soixante ans de vie, elle reste exposée aux incertitudes, aux inconvénients et aux faux frais de locations temporaires.

La *Maison des missions de Paris*, actuellement, *n'existe pas.* Ce qu'on appelle de ce nom, ce sont deux appartements situés l'un au-dessus de l'autre et ne communiquant entre eux que par l'escalier commun à tous les locataires du numéro 26 de la rue des Fossés-Saint-Jacques.

Chacun voit les inconvénients d'un tel état de choses. La Maison des missions est à la Société qui y siège ce que le corps est à l'âme, un organe indispensable, et, si cet organe est insuffisant, précaire, flottant, la vie de la Société elle-même en souffre et son action en est notablement diminuée. Montrons-le par quelques exemples.

Le but premier de l'existence d'une Maison des missions, ce sont les élèves qu'elle prépare à la carrière missionnaire. On sait qu'après un *intérim* de trois ans, nécessité par le voyage de M. Boegner en Afrique et par ses tournées subséquentes dans les Églises, le Comité a repris à sa charge l'instruction des élèves et qui a adjoint, à cet effet, au directeur un professeur, M. Krüger. La conséquence de ce retour à l'état de choses normal a été de démontrer l'absolue insuffisance des locaux actuels. La place manque au point qu'on ne pourrait recevoir un élève de plus. Les élèves logent deux par chambre. Les cours se donnent dans une chambre d'élèves.

Mais une Maison des missions a d'autres raisons d'être que la préparation des futurs missionnaires. Elle est, par nature, un centre d'information; on doit y trouver réunis tous les renseignements possibles sur l'œuvre des missions : une bibliothèque, un musée sont deux organes dont elle ne saurait se passer. Les fondateurs de notre Société l'ont compris et ont mis, dès l'origine, tous leurs efforts à réunir les ouvrages concernant l'histoire des missions, ses divers champs de travail, ou pouvant contribuer d'une manière plus générale au développement des élèves missionnaires. Le fonds de notre bibliothèque témoigne des énergiques efforts qui ont été faits pour doter notre maison de ce précieux instrument de travail. Mais ce que nous devons constater également, c'est que nos déménagements successifs, le défaut d'espace, l'installation absolument défectueuse et toujours provisoire dont nous disposions, ont considérablement gêné le développement de notre bibliothèque.

Pareille remarque s'applique à notre *Musée des missions*. Nos collections, d'une très grande valeur, ont attiré l'attention du

public et nous ont valu, tout récemment, les récompenses du septième Congrès de géographie, réuni à Toulouse. Et cependant notre musée n'est pas ce qu'il pourrait et devrait être. Enfoui dans d'étroites vitrines, il ne peut être visité utilement ; et nous avons entendu tel missionnaire déclarer que la manière dont il est installé décourage non seulement les visites, mais aussi les envois.

La Maison des missions est appelée à recevoir sous son toit soit les ouvriers de la Société, soit, de loin en loin, les missionnaires étrangers de passage à Paris. Cette hospitalité est une de nos traditions les plus anciennes, comme l'atteste déjà le rapport de 1826, qui signale comme une des grâces reçues au cours de l'année les hôtes de diverses provenances, français et étrangers, pasteurs ou missionnaires, qui se sont succédé à la Maison des missions. Cette tradition, nous ne l'avons pas reniée ; et, l'année dernière encore, nous avons été heureux de recevoir à notre table ou pour un séjour prolongé, non seulement des agents de notre Société, mais plusieurs missionnaires étrangers. Nous sommes trop désireux d'assurer à notre Société les bénédictions attachées à l'hospitalité pour nous dérober à ce devoir; mais combien ne nous serait-il pas facilité par une installation plus spacieuse! Actuellement, nous n'avons pas de chambre à donner aux hôtes de la Maison des missions. Nous sommes réduits à les loger tant bien que mal dans la bibliothèque.

Cette même chambre nous sert à la préparation des envois aux missionnaires, au triage et à l'emballage des articles de la vente annuelle, service encombrant et qui nécessiterait des locaux moins exigus et plus à portée de la rue.

Nous pourrions multiplier ces observations ; notons encore l'absence des dépendances que possède toute Maison des missions organisée : petit atelier, appareils gymnastiques pour les élèves, et surtout salle pour les réunions d'une nature trop intime pour qu'on puisse les tenir dans une église et auxquelles nous ne pouvons inviter actuellement que très peu d'amis.

Nous laissons de côté la question de l'hygiène, qui cependant pourrait donner lieu à des remarques justifiées, et nous n'ajoutons qu'une seule observation. Le bon sens montre qu'une distribution intelligente des locaux est, dans un établissement comme le nôtre, une condition d'ordre, d'économie et de bonne administration. Un coup d'œil jeté sur l'aménagement de l'Institut missionnaire de Bâle révèle tout le prix d'un bon arrangement intérieur, qui facilite le travail en le simplifiant et en le régularisant. La contre-épreuve de cette expérience a été faite par les directeurs de la Maison de Paris, qui pourraient témoigner des fatigues et des pertes de temps qui résultent d'une organisation matérielle défectueuse.

II

Œuvre de foi et œuvre de sagesse.

Pour tous ces motifs, la création d'une Maison des missions, appartenant en propre à la Société et aménagée en vue de ses besoins, a été réclamée dès l'origine par divers membres de la Société.

En 1832, un chrétien, dont la fortune se composait d'une rente de 1,200 francs, avait amassé, sou par sou, une somme de 500 francs, qu'il offrait au Comité pour la création de la maison, à condition que d'autres amis de notre œuvre se joignissent à lui pour cet objet spécial. Cet appel resta sans réponse.

Plus récemment, en 1875, M. Casalis inséra dans le *Journal des Missions* un article auquel nous avons fait plus haut un emprunt, et qui attirait l'attention des chrétiens protestants sur les inconvénients du provisoire dont on s'était contenté jusqu'à ce jour.

Chose remarquable, cette fois encore, la proposition de créer la Maison des missions n'éveilla pas d'écho. Elle en trouva cependant un, auquel on ne s'attendait pas : un de nos missionnaires du Lessouto, M. Germond, put nous annoncer un don de

500 francs, souscrit par les chrétiens de son Église de Thabana-Moréna.

N'oublions pas plusieurs dons et legs importants, atteignant ensemble le chiffre de 70,000 francs, et qui ont été faits avec destination facultative ou obligatoire à la construction d'une Maison des missions. Ces actes de libéralité prouvent que, si le moment de bâtir ou d'acheter n'était pas venu, la nécessité de l'entreprise ne faisait pas doute pour les meilleurs amis de l'œuvre elle-même.

Ces dernières années ont vu se produire diverses tentatives de résoudre la question de la Maison des missions, toujours à l'ordre du jour du Comité. Des maisons, des terrains ont été visités; des plans ont été dressés. Et toujours, au dernier moment, le Comité reculait. La raison de ses hésitations n'est que trop facile à saisir : elle est tout entière dans la crainte de la dépense à faire pour la fondation d'une maison, tandis que l'œuvre elle-même absorbait, et au delà, les ressources disponibles.

Témoins de ces craintes, les partageant nous-mêmes, assurés d'autre part que la création de la Maison des missions définitive ne pouvait se faire avec l'approbation de Dieu qu'à la condition de n'absorber, à son profit, aucune des ressources dont vivent nos missions elles-mêmes, nous en étions arrivés à la conviction que l'entreprise ne se ferait que s'il se trouvait un homme capable de la commencer et de la mener à bonne fin par son initiative individuelle et par des démarches ayant un caractère privé.

Cet homme, Dieu l'a suscité dans la personne du Dr Gustave Monod, vice-président du Comité. Lui-même voudra bien, nous l'espérons, raconter un jour, avec quelque détail, la façon toute providentielle dont il a été conduit à se charger de cette œuvre. En lisant cette simple et touchante histoire, chacun sentira que Dieu, en réponse aux prières qui lui ont été adressées journellement, depuis des années, pour qu'il manifestât sa volonté en cette affaire, a mis lui-même la main à l'en-

treprise ; qu'il n'y a pas eu là ces combinaisons, ces calculs de l'habileté humaine qui sont, aux yeux de l'esprit, des motifs sérieux de douter; que la création de la Maison des missions s'est faite à l'heure et par les instruments choisis de Dieu, qu'elle est, en un mot, une de ces *œuvres de foi* qui portent en elles-mêmes leur démonstration et leur garantie de succès. Un homme s'est trouvé qui a eu la foi ; il a eu la « vive représentation » de l'avenir de la Société et la « démonstration » de ce que peut et doit être notre Maison des missions ; et, grâce à cette foi, nous sommes assurés de posséder, d'ici un an ou dix-huit mois, une maison où notre œuvre se développera librement. Qu'il soit béni de sa foi ! Il en est déjà récompensé en voyant l'accomplissement vraiment merveilleux des choses qu'il a crues. Sa foi et son zèle ont été contagieux ; en peu de temps, une très forte partie de la somme nécessaire s'est trouvée, grâce au généreux concours d'un certain nombre de nos amis (1). Un terrain a été acheté, et, bientôt, la future Maison des missions aura passé du domaine des espérances et des projets à celui des réalités.

Mais si l'entreprise du Dr Monod nous apparaît, avant tout, comme une œuvre de foi, nous n'en sommes pas moins assurés qu'elle est, comme toutes les œuvres conduites par Dieu, une *œuvre de sagesse*, même au point de vue humain.

Le moment actuel, défavorable en apparence à cause de la crise que traversent les fortunes, se trouve être fort bien choisi pour les acquisitions d'immeubles et pour les constructions, qui se font aujourd'hui à des prix très inférieurs à ceux des années précédentes. En tenant compte de ces rabais, des soins apportés à ce que la future maison, tout en ayant un certain caractère indiquant sa destination, soit cependant élevée et aménagée avec autant de simplicité que possible, et enfin de l'économie réalisée par la suppression de notre loyer actuel,

(1) Les sommes souscrites en réponse à l'appel du Dr Monod dépassent à l'heure actuelle 115,000 francs.

loyer qui aurait été augmenté cette année même, sans notre espoir d'en finir avec le provisoire, nous avons toutes les raisons d'espérer que l'opération tout entière sera faite sans ajouter quoi que ce soit aux charges de la Société, peut-être même en les diminuant.

L'emplacement vers lequel nous avons été conduits, après de longues et infructueuses recherches pour trouver un immeuble tout construit qui pût être adapté à nos besoins, est à la fois très bien situé au point de vue hygiénique, et suffisamment accessible pour que nous n'ayons pas à craindre l'isolement. L'expérience de ces soixante années de vie errante nous avait désigné la rive gauche et le quartier des Écoles comme la place naturelle de la maison; c'est là, en effet, qu'elle a été installée d'abord, et c'est là qu'elle est revenue après les pérégrinations que l'on sait. Le terrain acheté, situé près de l'Observatoire, est à portée des grandes écoles; nous n'eussions pu le choisir plus au centre qu'en doublant ou en triplant la dépense; d'ailleurs, il est desservi par des lignes d'omnibus et de tramways qui le mettent en communication avec le centre de Paris; le chemin de fer métropolitain améliorera encore cette situation.

Des raisons d'un ordre plus élevé nous font penser que la construction de la Maison des missions vient à son heure. Tout indique que notre œuvre est appelée par Dieu à un nouveau et large développement. La Maison sera l'organe indispensable à l'accomplissement de notre tâche agrandie.

C'est le 18 mai que nos pourparlers pour l'achat du terrain ont abouti. Ce jour-là, le pain quotidien des Frères moraves donnait comme texte cette parole d'Aggée (I, 8) : « *Bâtissez la maison; j'y prendrai plaisir et j'y serai glorifié, dit l'Éternel.* » Nous n'attachons aucune importance superstitieuse à cette coïncidence, et cependant nous en avons été encouragés. Notre ardent désir, notre instante prière, depuis bien longtemps, est que la Maison des missions définitive ne s'élève que si la gloire de Dieu doit y trouver son intérêt. En suscitant l'homme, en donnant les moyens nécessaires pour l'entreprise, Dieu n'a-t-il

pas répondu à notre requête et montré d'une manière éclatante son approbation?

En avant donc, avec courage : « Levons-nous et bâtissons. »

III

Quelques paroles du Dr Monod.

Écoutons maintenant le fondateur de la Maison, le Dr Monod lui-même, nous rendre compte de son entreprise et nous convier au travail, dans les termes mêmes où il l'a fait à l'Oratoire, le soir du 13 mai, à notre assemblée annuelle :

« MM. L. Vernes et Boegner vous ont déjà parlé de la création de la Maison des missions; néanmoins, comme c'est sur ma demande que, dans sa séance du mois de novembre dernier, le Comité a pris la résolution de créer cette maison, mes chers collègues m'ont imposé l'obligation de vous dire quelques mots à ce sujet. Rassurez-vous, je serai très bref.

Il résulte clairement des faits qui se sont passés depuis cette séance que Dieu voulait enfin doter la Société des missions de cette maison qui lui faisait défaut depuis sa fondation, en 1822. Je n'ai été, dans cette affaire, que son faible et humble instrument.

Après m'avoir fait attacher le grelot, il m'a fait trouver, dès le début, dans le Comité et en dehors du Comité, des aides aussi vaillants qu'intelligents. Il a ouvert, en faveur de cette œuvre, beaucoup de cœurs et de bourses, et c'est ainsi qu'il a assuré le succès d'une affaire qui, à vues humaines, dans les circonstances actuelles, paraissait une folie. On me l'a bien fait voir, et il a fallu les puissants encouragements qu'il m'a accordés pour me faire persévérer dans la voie où il m'avait poussé presqu'à mon insu.

Si le temps ne me faisait pas défaut, je vous ferais voir comment Dieu s'est servi de la solitude que, dans son amour, il m'a imposée, pour répandre sa bénédiction sur la Société des missions, comment il a profité de circonstances en apparence

insignifiantes pour arriver à ses fins, et vous seriez aussi émerveillés que touchés de tout ce qu'il a fait pour assurer la création de la Maison des missions.

Peut-être ferai-je le récit détaillé de cette histoire pour montrer, une fois de plus, que Dieu se sert souvent des ouvriers et des moyens les plus faibles pour accomplir les grandes choses que son amour pour ses enfants l'a décidé de faire.

Pour aujourd'hui, je me borne à vous solliciter de vous joindre à moi pour rendre gloire à Dieu, qui a eu pitié de la Société des missions.

Il ne faut pas, cependant, nous dissimuler que nous ne sommes pas au bout de notre tâche. Dieu nous a permis de commencer notre bâtisse; il nous a mis la truelle en main, à nous de la bien employer pour achever sa maison.

Pour que la Société des missions soit définitivement dotée de cette maison qui lui était devenue indispensable, non seulement sans que l'œuvre proprement dite en éprouve le moindre préjudice, mais même qu'elle en bénéficie, j'estime qu'il faut encore trouver 60,000 francs en France. Mon ambition, comme protestant français, est en effet que cette création soit une œuvre française et que, sans refuser l'assistance toujours bienvenue de nos frères de l'étranger, nous ne soyons pas obligés d'y faire appel. J'ai la conviction que Dieu épargnera cette humiliation à la France protestante.

C'est aux amis des missions qu'il appartient d'y pourvoir. Rappelez-vous que, dans la construction d'une maison, il entre non seulement de grosses pierres de taille, mais aussi beaucoup de petits cailloux qui, réunis par un bon ciment, finissent par constituer des masses souvent plus solides que de grosses pierres.

J'ai déjà reçu bon nombre de ces modestes petites pierres qui, comme la pite de la veuve, valent aux yeux du Seigneur autant que les grosses sommes qui m'ont été si généreusement offertes.

Tous nos journaux religieux se chargeront, ainsi que notre trésorier, de recueillir les offrandes.

Permettez-moi de terminer par une prophétie dont l'accomplissement est entre les mains de Dieu :

En l'an de grâce 1887, au cinquième mois, la Société des missions fêtera l'inauguration de la maison dont Dieu l'aura dotée, et qui, à cause de son origine et des bons et doux souvenirs qui s'y rattacheront, sera appelée la maison du bon Dieu.

Cette maison sera, pour la Société, l'occasion d'un essor qui dépassera les rêves et les espérances de ses plus chauds amis. Amen ! »

Nous n'ajouterons qu'un mot aux émouvantes paroles qu'on vient de lire. Si on nous demande pourquoi nous les publions après avoir d'abord évité les appels publics, nous dirons simplement que nous ne nous croyons pas en droit de refuser aux amis peu fortunés le plaisir et l'honneur de contribuer à l'érection de la Maison des missions. Tel serait le cas si nous persistions jusqu'au bout dans la voie des démarches privées qui ne peuvent s'adresser aux grosses bourses.

Il n'en reste pas moins que la condition expresse mise par le D[r] Monod et le Comité à toute l'entreprise est qu'elle se fasse sans détriment aucun pour l'œuvre. Nous supplions donc nos amis de ne donner pour la Maison *que s'ils peuvent le faire sans retrancher quoi que ce soit* à leurs dons ordinaires. Il ne faut, sous aucun prétexte, qu'une souscription quelconque se détourne de la caisse générale pour aller à la Maison.

A cette requête, nous en ajoutons une autre : que nos amis ne donnent que s'ils peuvent le faire joyeusement et sans aucune arrière-pensée, avec la pleine persuasion qu'ils travaillent à une œuvre utile et approuvée de Dieu.

Si ces conditions sont remplies, on pourra répéter, à propos de la Maison des missions, ce que le livre des Chroniques dit en racontant la construction du temple de Jérusalem : « Le peuple offrait avec joie, volontairement ; car ils offraient de tout leur cœur des offrandes volontaires à l'Éternel. » (I Chron., XXIX, 9.)

ASSEMBLÉE ANNUELLE
de la Société des missions.

Rarement, nous semble-t-il, assemblée annuelle a laissé des impressions aussi bienfaisantes et aussi douces que celle qui a clos, jeudi 13 mai, notre 62e exercice. C'est le vieil Oratoire qui, cette fois, nous donnait asile. L'assistance était un peu moins nombreuse que les autres années ; la faute en est peut-être au mauvais temps ou au fait que, cette fois, les assemblées religieuses tombaient exceptionnellement tard dans la saison.

Une prière de M. le pasteur *Adolphe Weber*, de Bethoncourt, représentant le comité auxiliaire de Montbéliard, a ouvert la séance. Après lui, *M. Louis Vernes*, qui remplaçait au fauteuil le président de la Société, empêché par une indisposition d'assister à la séance, a prononcé une allocution où il a passé en revue les principaux événements de l'année : nos deuils d'abord, puis notre état financier, qui pourrait être plus satisfaisant, mais n'a pas justifié les alarmes qu'il y a un mois nous exprimions ici même; la préoccupation des nouveaux devoirs que nous inspire l'extension de nos colonies; les progrès accomplis sur nos divers champs de missions, et enfin la prochaine construction d'une Maison des missions, entreprise due, après Dieu, à l'initiative du Dr G. Monod, et qui, le président a tenu à l'affirmer, se présente, au point de vue financier, sous un jour très rassurant. « Nos missionnaires, M. Coillard en particulier, dit en terminant M. L. Vernes, nous demandent de prier beaucoup pour eux. Là, en effet, est la solution de nos difficultés; là est le secret de tous les progrès. Nos prières décident de nos actes; prions beaucoup, nous donnerons aussi beaucoup. »

Nos lecteurs trouveront le texte de cette chaleureuse allocution dans le Rapport imprimé, où ils liront aussi le *Compte rendu annuel* présenté par le directeur et qui n'a pu, comme à l'ordinaire, être lu que par extraits. L'assemblée a écouté avec émotion la fin de ce rapport, consacrée à la mémoire du pas-

teur H. Bernard, l'ami vénéré dont nous pleurerons longtemps la perte.

Le *Rapport financier*, préparé par *M. J. Schultz* et lu par *M. Meyrueis* a, comme toujours, excité l'intérêt spécial qui s'attache aux chiffres. En voici un court résumé :

Les recettes ont atteint la somme totale de . .	326,652 05
se décomposant comme suit :	
Dons reçus pour l'œuvre générale.	234,271 70
Dons reçus pour le Zambèze.	51,288 55
Id. pour la Maison des missions à construire (dons versés).	26,901 55
Abonnements et ventes de brochures et cartes.	8,579 40
Intérêts divers	5,610 85
Chiffre égal.	326,652 05

Empruntons au rapport quelques observations. Les recettes pour l'œuvre générale sont de 24,936 fr. 55 inférieures à celles de l'an passé ; il est vrai que cette différence tombe à 5,936 fr. 05 c., si l'on fait abstraction des legs qui, cette année, ont été rares. — Par contre, les dons reçus pour le Zambèze sont en hausse de 22,472 fr. 50 sur l'an passé.

Diverses ventes ont vu leur produit augmenter sur les années précédentes, entre autres celle de Strasbourg, qui a atteint le chiffre de 7,250 fr. Par contre, le produit du sou missionnaire a diminué de 1,534 fr. 05.

Les dépenses ont atteint le chiffre de 260,873 fr. 90. Elles se sont tenues, chose intéressante à noter, dans les limites strictes du budget prévu et arrêté d'avance pour chacun des champs de travail de la Société.

Le déficit du nouvel exercice est de 12,411 fr. 95, ce qui porte le découvert total à 62,518 fr. 45.

En somme, si l'on tient compte de la stagnation des affaires, de diverses autres circonstances trop longues à énumérer, notre situation financière est loin d'être alarmante; elle est cependant de nature à nous interdire toute fausse quiétude et

à imposer à tous les amis de l'œuvre un redoublement d'activité.

La seconde partie de la séance, consacrée aux allocutions, a certainement rappelé à plus d'un auditeur âgé les anciennes assemblées annuelles, où l'on tenait surtout à entendre le plus grand nombre possible de voix. Au lieu de deux ou trois longs discours, nous avons eu cinq allocutions brèves et substantielles, et marquées au coin de l'originalité des orateurs.

M. le professeur *Godet*, de Neuchâtel, a parlé le premier. Voici ses paroles, dont il a bien voulu nous communiquer le texte :

Allocution de M. Godet.

Après les paroles saisissantes de nos frères et sœurs missionnaires que nous venons d'entendre, et les exemples que l'on vient de faire passer sous nos yeux, comment ne pas rentrer en soi-même et ne pas prendre la sérieuse résolution de travailler et de prier plus fortement pour l'œuvre qui nous rassemble en ce moment ?

Si j'ai répondu à l'appel qu'a bien voulu m'adresser M. le président du Comité des missions, c'est que je tenais à remercier celui-ci de la confiance qu'il a témoignée à la Faculté de théologie de l'Église indépendante de Neuchâtel, en lui confiant pendant quelque temps ses propres élèves. Nous avons très vivement senti le prix de cette marque d'affection fraternelle. Nous avons parfaitement compris que, dès que les circonstances l'ont permis, le Comité ait rappelé à lui ses élèves. Nous ne pouvions leur offrir que le modeste milieu théologique dont nous disposons, mais non le vivant milieu missionnaire indispensable à leur éducation. Mais nous exprimons ici tout le regret que nous laisse la privation de cet élément qui a toujours exercé une influence excellente sur notre petite famille théologique.

Je dois encore remercier votre Comité des missions du pri-

vilège qu'il nous a accordé en appelant l'un de nos jeunes compatriotes, M. Jeanmairet, à accompagner M. Coillard au Zambèze. C'est là un poste d'honneur, et je ne saurais assez remercier le Comité de nous l'avoir accordé en la personne de notre cher jeune frère.

Notre Église neuchâteloise a toujours suivi avec un vif intérêt l'œuvre de la mission française dès les premiers envois de missionnaires au Lessouto. Et lors même que sa sympathie est sollicitée aujourd'hui par des œuvres diverses, celle des Missions de Bâle, celle de l'Église des Frères moraves, la Mission du Transvaal, entretenue en commun par les Églises de la Suisse romande, je ne crains pas de vous assurer de l'intérêt non seulement soutenu, mais croissant, de notre Église neuchâteloise pour votre travail missionnaire. Nous vous félicitons bien particulièrement de la grande résolution que vous avez prise de donner un centre à la vie missionnaire en France, en élevant une maison consacrée à cette œuvre. Puisse l'énergique vieillard, à l'initiative duquel est due, en grande partie, cette résolution et le succès qu'elle a déjà obtenu, voir de ses yeux non seulement le terrain acheté, mais couvert; non seulement l'édifice fondé, mais peuplé, et les premiers jeunes soldats de Christ sortant de ce sanctuaire pour aller travailler à la conquête du monde!

Il y a diverses espèces de missions : il y a la mission de l'homme de lettres et de l'homme de guerre; celle de l'artiste et du savant. Mais il y en a une qui s'appelle spécialement *la mission*, la mission dans le sens absolu du mot. C'est la vôtre, mes jeunes frères, qui vous disposez à partir pour les terres païennes. Elle est la mission en vertu de son origine, la mission du Fils de Dieu à l'humanité, dont la vôtre sera la confirmation; elle l'est aussi en vertu de son but. Les autres missions ont en vue quelque résultat particulier. Celle-ci tend au but suprême de la vie humaine, au terme du plan divin : le salut du monde entier, l'établissement universel du règne de Dieu.

Que l'esprit de force et de prudence continue à animer ceux qui dirigent cette œuvre parmi vous. Que, selon l'expression

du prophète Aggée, la gloire de cette nouvelle maison, c'est-à-dire son œuvre, surpasse celle des précédentes ! Que cette parcelle de terrain, déjà achetée, soit comme le champ acheté en Palestine par Jérémie, le garant d'un glorieux avenir, le gage des nombreux domaines qu'occuperont, dans le monde païen, les vaillants soldats qui sortiront de cette demeure au nom de Christ. Amen.

L'événement de la soirée a été le discours de M. le Dr G. Monod, qu'on a lu plus haut. En entendant la voix pleine et sonore dont il a été débité, chacun se disait qu'il est des vieillards dont la juvénile ardeur peut faire envie à plus d'un représentant de la génération contemporaine, et l'on sentait que Dieu avait placé entre de bonnes mains la cause de la Maison des missions. Nous trompons-nous? Mais il nous semble que cette cause, à ce moment, a été gagnée dans beaucoup de cœurs.

Après M. Monod, M. le pasteur *B. Couve* a adressé à l'assistance une sérieuse et pénétrante allocution que nous sommes heureux de pouvoir reproduire en entier.

Allocution de M. Couve.

S'il était imposé à ceux qui prennent ici la parole, soit d'apporter l'autorité de leur exemple et de leur expérience, soit d'ajouter quelques nouveaux éléments d'information à ceux que vous possédez déjà, je ne me permettrais pas de me lever dans cette assemblée et de mettre même une interruption de quelques minutes entre l'orateur qui m'a précédé et celui que vous entendrez tout à l'heure.

Mais on a pensé qu'il pouvait être bon d'affirmer une fois de plus, par l'intervention d'un des membres les plus obscurs de notre Comité, l'étroite solidarité qui existe et qui doit exister entre la Société des missions et nos Églises de France.

Qu'il me soit permis d'attirer, en effet, votre attention sur les services que la mission rend à nos Églises et de répondre

par là à un préjugé très tenace, qui survit tout au moins à l'état latent chez un grand nombre de chrétiens de nom et d'habitude, contre l'utilité des missions. On trouve une preuve de ce préjugé dans la nonchalance dédaigneuse avec laquelle un grand nombre de nos coreligionnaires accordent à la mission un maigre don, sans lui apporter plus d'intérêt personnel qu'un passant n'en manifeste à un solliciteur de la rue. Cette aumône banale trahit une indifférence et comme une sorte d'incrédulité à l'endroit de l'œuvre missionnaire, qu'on accuse de travailler seulement pour l'exportation.

Considérez, cependant, ce premier privilège que nos Églises de France doivent à la mission : celui de travailler ensemble depuis cinquante ans à une œuvre commune. Malgré tant de scissions, toujours douloureuses et parfois puériles, malgré le fractionnement, l'émiettement de beaucoup d'œuvres, malgré l'effondrement de plusieurs autres, nous avons pu joindre nos bataillons épars pour l'assaut du paganisme, cette forteresse centrale de Satan. La Société des missions a été une alliance évangélique qui a groupé et coalisé nos Églises sans demander à aucune le sacrifice de ses principes. Ceux-là même qui pensent, non sans raison, que chaque Église, en théorie, doit avoir son activité missionnaire au dedans et au dehors, reconnaissent que nos minorités peuvent s'unir en un seul faisceau pour l'évangélisation des païens ; et l'expérience a montré la possibilité de cet accord. Nous, protestants de langue française, divisés ailleurs, nous nous réunissons ici, non point pour des démonstrations platoniques et pour des effusions généreuses, mais pour une activité commune. Qui donc oserait dire que nos Églises ne profitent pas elles-mêmes de cet accord qui n'a jamais été troublé ?

La mission apporte un autre bienfait à nos Églises. C'est une de nos tristesses de constater que la foi évangélique fait peu de conquêtes au sein de notre pays. Sans tomber des hauteurs d'un optimisme exagéré dans un découragement coupable, on peut bien dire que les prévisions candides de nos devanciers ont été trompées, et qu'en voyant se lever les moissons d'âmes

sur notre sol, ils ont été dupes d'une illusion qui était un mirage ou tout au moins une erreur de perspective. La France, dans son ensemble, est réfractaire à la prédication de l'Évangile. Mais voici que les missions, et parmi elles *notre* mission, viennent nous prouver la force conquérante de l'Évangile, et nous apportent un commentaire contemporain du livre des Actes des apôtres. Les Églises de France, trop aisément résignées à l'assoupissement, à la stagnation, s'étonnent elles-mêmes de voir réalisé dans le présent ce qui leur semblait appartenir au passé, et de lire ailleurs que dans la première épître aux Corinthiens cette parole d'un missionnaire : « Une grande porte m'est ouverte. » La France protestante se réveille en se découvrant de nouveaux enfants qu'elle ne se connaissait pas :

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a pas portés ?

Et de cette constatation même naît, dans nos Églises, une foi plus vive en la puissance de la vérité. Or, si nos Églises ont tant reçu des missions, même en faisant si peu pour elles, que sera-ce donc le jour où elles feront leur devoir, où du moins elles le comprendront dans sa lumineuse étendue?

C'est qu'en effet l'Église ne doit pas se contenter de recevoir des bienfaits; elle doit donner, par un juste retour, donner de l'argent, des hommes, des prières, des sympathies éclairées. Le faisons-nous?

Je parle des pasteurs d'abord, et je crois parler pour beaucoup d'entre eux en faisant une confession personnelle. Nous ne connaissons pas d'assez près la mission; nous nous en entretenons rarement, soit du haut de la chaire, soit à l'école du dimanche, soit dans les visites pastorales; nous ne portons pas dans nos cœurs la mission et les missionnaires, comme le faisait, par exemple, cet excellent Bernard, qui nous a laissé un modèle à admirer et à imiter, qui a été le vrai pasteur ami des missions.

Et, si je parle des pasteurs, je parle aussi des laïques. Un journal missionnaire anglais faisait récemment une curieuse

statistique des dons fournis à la Société des missions anglicanes par les classes titrées et riches, et il arrivait à cette conclusion, inattendue pour lui et surtout pour nous, c'est que, sauf quelques souscriptions extraordinaires, ces classes donnent relativement très peu ; c'est que la plus grosse part des cinq millions de francs annuellement recueillis vient des petits, des humbles, des simples. Je ne doute pas qu'une statistique analogue, faite chez nous, ne donnât des résultats analogues. Nos riches, sauf exception, s'intéressent peu aux missions, surtout parce qu'ils les connaissent mal. On n'aime que ce que l'on connaît, et on ne connaît bien que ce que l'on aime.

La sœur de Livingstone a écrit : « Je me souviens que, la veille du jour où mon frère partit, en 1840, pour commencer ses travaux missionnaires, mon père et lui s'entretenaient des perspectives de la mission chrétienne. Ils tombèrent d'accord que le temps viendrait où les riches et les haut placés considéreraient comme un honneur de soutenir des stations missionnaires au lieu de dépenser leur argent en chiens et en chevaux. » Le temps n'est pas venu, mais il pourra venir, où des chrétiens se convaincront qu'une âme humaine, même sous une peau noire, a plus de valeur et aussi plus d'attrait qu'un cheval de course ou un vieux meuble.

Pasteurs et laïques, prenons l'engagement de faire plus et mieux que par le passé pour la cause missionnaire. A mesure que nos Églises s'organisent, se fortifient, prennent conscience d'elles-mêmes et de leurs devoirs, qu'elles sentent mieux les bienfaits reçus de la mission et les obligations correspondantes que ces bienfaits leur imposent.

On a dit ce soir que le grand événement missionnaire de notre Société, dans cette dernière année, avait été le passage du Zambèze. Vous rappelez-vous, à ce propos, une lettre de M. Coillard à M. de Bussierre? Il raconte qu'après avoir traversé le Zambèze avec une partie de sa troupe, il avait laissé des évangélistes sur l'autre rive avec les bagages. Et voici que, le soir venu, on entendit un cantique s'élever au delà du fleuve et venir jusqu'à ceux qui l'avaient déjà franchi. Sous les cieux

étoilés, dans la sérénité de la nuit, on chantait : « Viens à Jésus! » et on se répondait ainsi d'une rive à l'autre. Nous, de même, nous croyons qu'à travers un intervalle plus large et plus impénétrable que le Zambèze, l'Église militante unit la voix de son cantique à la voix de l'Église triomphante, et que nos morts aimés et nous nous répétons d'un même cœur : « Viens à Jésus! » De même aussi les Églises de France crient aux Églises missionnaires et celles-ci leur crient à leur tour : « Venez à Jésus! » Elles leur envoient et elles reçoivent d'elles, à travers la distance qui les sépare, le message de la foi et de l'amour!

M. *Lacheret*, pasteur à la Haye, invité à prendre la parole, a apporté à la Société des missions les témoignages de sympathie et d'affection des Églises de Hollande, qu'il représente parmi nous. « Ces Églises, dit M. Lacheret, aiment et admirent nos missions; elles lisent le *Journal des Missions* et suivent l'œuvre de très près. Nos missionnaires sont estimés à leur valeur; on apprécie leur culture, leur dévouement, le don qu'ils possèdent pour s'assimiler aux indigènes. Ces sentiments se portent surtout sur deux hommes, sur M. Casalis, que les Églises de Hollande entourent de leur vénération, et sur M. Coillard, qui a visité les Pays-Bas il y a quelques années et qui a conquis toutes les sympathies. Nous bénissons l'œuvre de M. Coillard, poursuit M. Lacheret, et qu'il me soit permis ici de parler non plus au nom des Églises où s'exerce mon ministère, mais au nom de mes amis, de ma génération. Pour beaucoup d'autres, comme pour moi-même, l'œuvre de M. Coillard a été une révélation. Avant lui, nous avions entendu parler des travaux des Arbousset, des Casalis, des Lemue, des Rolland; mais cette période héroïque de la mission appartenait au passé; M. Coillard nous l'a rendue dans le présent. Nous pourrions dire : « J'avais entendu parler de la mission, à présent mes yeux l'ont vue! » — Il faut laisser, ajoute M. Lacheret, dans une œuvre de mission, une part à l'élément héroïque. Jamais l'apostolat missionnaire n'est plus grand que quand il

apparaît ainsi dégagé de toute protection humaine, réduit aux seules directions et aux seules forces de l'esprit. Maintenons à notre œuvre la largeur qui l'a caractérisée jusqu'à présent, et ne craignons pas que notre pays perde à ce que quelques-uns de ses enfants travaillent à une œuvre parfaitement désintéressée au point de vue national. Ici encore se réalise cette parole de Jésus : « Celui qui perd sa vie, ou quelque chose que ce soit pour mon nom, la retrouvera. » La mission du Zambèze honore la France au dehors ; en Hollande, par exemple, elle nous fournit la plus éloquente des réfutations à opposer à ceux qui ne jugent de notre influence extérieure que sur les romans que nous exportons et qui ne trouvent à l'étranger que trop de lecteurs. Que la Société des missions, sans négliger aucune des occasions qui s'offrent de répandre l'Évangile, maintienne donc avec soin ses œuvres anciennes, si visiblement bénies de Dieu, et la sympathie générale dont elle a été entourée jusqu'à ce jour ne lui fera pas défaut. »

M. *Appia* a prononcé ensuite quelques-unes de ces brèves et originales paroles dont il a le secret. « Le mot de l'Église, en ces temps, doit être, plus que jamais, la prière qui termine l'Apocalypse : Viens, Seigneur Jésus ! — La prière pour la venue du règne du Christ est à l'ordre du jour de la chrétienté. Nos Églises de France ne sont-elles pas au-dessous de leur tâche? Nous avons demandé à connaître le chiffre des réunions de missions qui se tiennent en France, — et nous n'avons eu que quarante-deux réponses. N'est-ce pas trop peu? N'est-ce pas une preuve que notre protestantisme ne discerne pas les signes des temps? Le mot du jour, c'est : le monde à Christ ! Tout montre que les temps mûrissent, que l'accomplissement des promesses approche. Ne voyons-nous pas l'œuvre des missions prendre partout un développement nouveau? Développement en étendue, développement dans l'intensité du zèle et le nombre des vocations. Un fait nouveau et caractéristique, c'est que de plusieurs côtés des hommes se lèvent et offrent aux missions non seulement leur personne, mais leurs biens! Oui, l'Esprit et l'Église disent : Viens! — Ne restons pas en retard! Associons-

nous à la prière de l'Église ; organisons-la, cette prière, dans nos propres maisons, dans nos troupeaux, et alors nous serons à la hauteur de ce que Dieu attend de nous! *Amen.* »

Après ces sérieuses paroles, l'assemblée s'est associée à une prière de M. le pasteur *J. Bianquis*, de Rouen, puis elle s'est dispersée, profondément émue et reconnaissante de ce qu'elle venait d'entendre.

N'oublions pas de remercier cordialement le *chœur de l'Oratoire* qui a bien voulu, sous la direction de M. E. de Visme, prêter son concours à notre fête et contribuer par un beau chant à l'édification de l'assemblée.

La collecte faite dans les rangs, au cours de la réunion, a produit 612 fr. 40.



Les Missions aux Conférences pastorales.

La conférence pastorale luthérienne, réunie aux Billettes, dans la seconde de ses séances, le 12 mai 1886, a discuté l'importante question des devoirs que nous impose, au point de vue des missions, l'extension de nos colonies. Un rapport présenté par M. Boegner a ouvert le débat, que présidait M. le baron Léon de Bussierre. La discussion a été animée, par moments assez vive. Elle n'a abouti à aucun vote. L'impression de la très grande majorité, que le président a traduite dans son allocution finale, est que l'heure présente impose à notre protestantisme et à la Société des missions de nouveaux devoirs, et qu'il importe de ne pas laisser passer sans les saisir les occasions qui s'offrent d'évangéliser nos colonies; mais que, d'autre part, ces nouvelles obligations ne sauraient porter préjudice à ce que nous devons à nos champs de mission de l'Afrique méridionale et centrale, que Dieu a si visiblement bénis et qui tiennent par tant de liens à nos Églises.

Nous aurons prochainement occasion de revenir avec plus de détail sur ces graves questions.



LESSOUTO

LE PITSO DU 11 MARS

et la soumission de Massoupa.

Hermon, 16 mars 1886.

..... Mercredi, de bon matin, nous nous mettons en route, les MM. Mabille, les demoiselles Mabille, madame Ernest, H. Dyke et moi, et nous nous dirigeons vers la rivière appelée Phufiatsana, auprès de laquelle doit avoir lieu le pitso. Deux heures et demie à cheval nous y amènent, et nous nous trouvons les premiers au rendez-vous. Plus tard, arrive M. Jacottet, puis Massoupa avec une formidable bande de ses gens. Mais Massoupa a fait la paix avec le gouvernement anglais, et son arrivée est un symptôme réjouissant en même temps qu'une merveille. Le gros, l'immense Tsékélo l'accompagne, toujours poli, toujours jovial, toujours fier de savoir dire : « Bonjour, madame », en français, et toujours prêt à parler autant qu'on voudra bien l'écouter. Surviennent les Casalis en wagon, retour de Mabouléla ; on plante la tente, on fait une bouillotte de café, et voilà la question du déjeuner tranchée.

Pendant que nous y faisons honneur, la route noircit tout à coup et se couvre de foules de cavaliers. C'est Letsié qui arrive avec son monde, chacun de ses fils escorté de ses escadrons sans armes. En un instant, le plateau où aura lieu le pitso grouille de gens et de chevaux; une forte bande s'avance en chantant des hymnes de guerre aux notes sévères et lugubres, mais dont quelques paroles sont pleines de poésie : « Mère, embrasse-moi quand je quitte ma couche, car ce soir d'autres mains m'envelopperont dans les couvertures », c'est-à-dire : ce soir, je serai peut-être mort. Un autre chef a placé en tête de son corps d'armée tous les cavaliers montés sur des chevaux blancs ou gris, et leur fait faire quelques évolutions plus ou moins bien exécutées, sans doute pour imiter les blancs que l'on a vus manœuvrer pendant la dernière guerre.

Puis on desselle les chevaux, on se rend à l'endroit où la conférence aura lieu. Letsié en tête, souffrant d'une attaque de goutte, plus mal habillé que jamais, enveloppé dans une couverture de laine bariolée et coiffé d'un chapeau de paille pointu, comme en portent les petits bergers. Massoupa est plus élégant et a planté sur son couvre-chef deux grandes plumes d'autruche blanches. Voici un gros homme, Béreng, fils de Molomo, en jaquette noire et affublé d'un chapeau à haute forme qui se balance sur sa grosse tête. A côté de lui, un petit homme jeune, le nez aplati, les yeux en amande, avec une mantille noire brodée d'un galon d'or : c'est Pété, chef des environs de Cana, qui a eu récemment maille à partir avec Massoupa, auquel il a tué près de deux douzaines de braves. Notons encore cet élégant en costume de soirée, chapeau haut, redingote noire, col et cravate, la barbe bien peignée, l'air intelligent et rusé : c'est Samuel Moroké, de Thaba-Ntsou, qui, il n'y a pas longtemps, a assassiné son frère Tsépinar auquel il disputait le titre de chef des Barolongs : il a été expulsé de l'État-Libre par les Boers et s'est établi au Lessouto pour intriguer auprès des chefs et chercher une occasion de s'emparer de l'héritage paternel.

Le colonel Clarke, notre magistrat supérieur, arrive avec les autres magistrats du pays. On prend place dans une espèce de tente érigée pour les gros bonnets blancs et noirs, et M. Mabille ouvre la séance par la prière. Après cela, le colonel fait une petite allocution qu'un interprète traduit phrase à phrase à l'assemblée. Lecture est faite des lois (1) que le gouvernement

(1) Voici, d'après une lettre de M. Ernest Mabille, qui paraît par extraits dans le *Petit Messager*, le résumé de ces lois :

« Elles concernent les jugements, l'impôt, les passeports, le commerce, etc. Entre autres choses, elles établissent qu'il y a deux sortes de cours de justice : celle du magistrat et celle du chef, qu'un chef ne peut juger que certains cas, qu'un meurtre est un cas qui doit être porté devant le magistrat et le chef, qu'un indigène peut toujours en appeler du jugement du chef à celui du magistrat, tandis qu'un blanc ne le peut pas. Cette dernière clause afin d'obliger les blancs à toujours s'adresser au magistrat. Les uns et les autres sont jugés d'après les lois en vigueur dans toute la

entend mettre en vigueur dans le pays, et les chefs sont invités à dire ce qu'ils en pensent. Le pitso se disperse pour laisser aux chefs le temps de se concerter et d'arrêter la réponse qu'ils feront. Puis on rentre en séance. Les chefs demandent un mois pour examiner ces lois à leur aise, promettant de dire au bout de ce temps s'ils les acceptent ou non. Le colonel répond que ces lois sont l'œuvre de la Reine, qu'elles sont promulguées officiellement et que les fidèles sujets de Sa Majesté n'ont qu'à s'incliner. Mais que, si les chefs avaient des critiques à faire, on pourrait, quand même, les faire parvenir à qui de droit. Les Bassoutos ne manquent pas de comprendre que ces lois n'auront de valeur que quand ils les auront examinées et acceptées, et remercient le représentant de la Reine de leur avoir accordé un mois de répit.

Lérotholi demande ensuite quand sera établi le grand conseil des chefs dont on parle depuis plusieurs années. C'est une espèce de parlement des Bassoutos qu'il s'agit d'instituer et qui sera chargé de veiller aux intérêts de la tribu, d'accord avec le gouvernement. Comment ce régime parlementaire se mariera-t-il à l'autorité absolue des grands chefs? C'est ce que j'ignore. Toujours est-il qu'on va en faire l'essai, et que chefs et magistrats veulent s'y mettre sérieusement.

La grosse affaire du pitso, c'est l'impôt. L'impôt des Bassoutos, c'est de payer tant par hutte, c'est-à-dire par femme. Tant de femmes, tant de fois 12 francs 50 à verser dans le trésor de l'État. MM. les polygames trouvent que tout n'est pas rose dans le métier de sultan et, quand on a une douzaine

colonie. Un Mossouto ne peut être jugé qu'au Lessouto, et un étranger ne peut également être jugé que dans son pays. Pour contracter mariage, il faut avoir le consentement de la jeune fille. Le mariage chrétien a la même valeur que le mariage par bétail. L'enregistrement coûte une demi-couronne (3 fr. 15).

Un polygame peut, s'il le désire, demander l'enregistrement du bétail qu'il donne en échange d'une femme, de manière à ce qu'on ne puisse pas après coup lui réclamer plus qu'il n'a été convenu ; mais cet enregistrement ne peut se faire que lors du premier mariage, les autres femmes n'étant pas reconnues par la loi, etc.

de huttes, ou même, comme Letsié, une centaine de femmes, l'impôt devient un compte assez difficile à régler. Du reste, les monogames eux-mêmes sont dans l'embarras. Dix schellings, c'est-à-dire 12 fr. 50, ce n'est certes pas le bout du monde quand le numéraire n'est pas rare. Mais nous vivons dans des temps difficiles et dans un pays où l'argent est devenu une denrée exotique. « L'argent est caché », voilà ce que l'on entend ou dit tous les jours. Et ce n'est pas un mensonge. Le sud de l'Afrique tout entier est à moitié en banqueroute, et chacun serre les cordons de sa bourse. Le prix de tout ce qui se vend a dégringolé d'une façon effrayante, à la grande désolation des vendeurs et pour l'édification des acheteurs. Le sac de blé européen, qui d'habitude se vend de 20 à 30 francs, n'en vaut pas 6 en ce moment ; un mouton vaut 6 fr. 25 au lieu de 18 à 20 francs ; un bœuf s'achète pour 75 francs au lieu de 175 ou 200, et le reste à l'avenant. Où trouver l'argent pour payer la taxe? Le gouvernement consent à accepter le paiement en nature, mais en se conformant à l'état de choses actuel. « Vous n'avez pas d'argent, très bien ! Apportez-nous des moutons, du blé, des chèvres, tout ce que vous avez. Deux sacs de blé pour une hutte, ou deux moutons, ou trois chèvres. »

Un mauvais plaisant demande même s'il ne pourrait pas s'acquitter envers le gouvernement en offrant un cochon en guise d'impôt. Mais à pareille question point de réponse... Je ne sais pourquoi, car un cochon beau et gras, cela vaut bien 12 fr. 50 ou même 25 francs, et le gouvernement mange du jambon aussi bien que des côtelettes de mouton.

Bref, on parla beaucoup de la dureté des temps, de la rareté des espèces sonnantes, du grand désir que l'on avait de payer l'impôt, etc., etc. Avec cela, le soleil baissait, on ne disait plus rien d'important, bien que ce fût le moment où les langues se déliaient et où chacun eût voulu dire son mot. Letsié suggéra au colonel l'idée qu'il vaudrait mieux lever la séance. Parole sage que chacun accueillit avec reconnaissance. On cria Hip, hip, hourra ! et chacun courut à son cheval. En un quart d'heure, la place était vide, les chemins fourmillaient de

monde et les routes poudroyaient. Et notre petite bande de Morijiens roulait vers le logis, emportée par un tourbillon de cavaliers inconnus qui avaient hâte de rentrer chez eux.

Ce pitso a laissé à tout le monde une bonne impression. Tout d'abord, le fait que Massoupa s'est réconcilié avec le gouvernement est une chose très importante. Un grand élément de discorde a été ainsi écarté et la paix de la tribu a gagné d'autant. Puis, plus d'allusion aux discordes passées, plus de différence entre loyaux et nationaux; on a, semble-t-il, passé l'éponge sur tout cela pour vivre en paix et renouer les vieilles amitiés. Enfin le ton des discours prononcés était bon ; on essaiera de payer la taxe, on examinera les lois et on sera les enfants obéissants de la Reine et de ses représentants. Ce n'est pas à dire que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il y a à l'horizon beaucoup de points noirs. Car, si les chefs s'accordent avec le gouvernement, ils sont bien loin de s'accorder entre eux. Letsié se fait vieux, on parle déjà de sa succession. Aurons-nous encore un chef suprême et unique des Bassoutos? Lérotholi, l'héritier présomptif de Letsié, aura-t-il même de l'autorité sur le district de son père? Il est permis d'en douter. Et nous avons là des germes de discordes profondes qui ont déjà fait beaucoup de mal et en feront davantage encore dans la suite.

Nous ne nous inquiétons pas cependant outre mesure. L'incertitude est notre état normal depuis plusieurs années, nous y sommes aguerris et passons le long des précipices sans sourciller. Nous continuons notre œuvre malgré tout, vivant au jour le jour, advienne que pourra. Et, malgré les menaces de l'avenir, nous utilisons le présent et sommes reconnaissants d'avoir pu travailler jusqu'à cette heure, malgré les grandes difficultés que la politique nous a suscitées.

H. Dieterlen.



Une réjouissante nouvelle concernant Mékuathleng.

On sait que, par une heureuse exception, notre œuvre de Maboùléla n'a jamais été interrompue, bien que cet endroit, par le fait qu'il était situé sur la rive droite du Calédon, fût devenu la propriété des Boers de l'État-Libre, après les défaites des indigènes. Sur la même rive, Mékuathleng, la grande et belle station de notre frère, M. Daumas, avait été moins privilégiée. Le chef Moletsané et ses Bataungs en ayant été expulsés, elle était devenue une simple ferme. Jusque tout dernièrement, il ne s'y trouvait plus que cinq chrétiens ayant appartenu à l'ancienne congrégation autrefois si nombreuse ; cela n'empêchait pas des centaines de Bassoutos, la plupart au service des blancs, d'habiter dans le voisinage. Cette population ne pouvait pas être délaissée, et elle ne l'a pas été, grâce à Dieu.

Voici ce que nous a écrit M. Daniel Keck, en date du 20 et du 24 février :

« Notre œuvre de Maboulëla se développe d'une manière réjouissante, et elle s'étend maintenant jusqu'à Mekuathleng. Je me suis abouché avec M. Radloff, le présent propriétaire de cet endroit, et j'ai obtenu sans peine au delà de ce que j'avais demandé. Toutes les trois semaines, je tiens un service dans l'ancien temple qui avait été transformé en grange. S'il fait beau, on se réunit sous les magnifiques eucalyptus plantés par M. Daumas. Je vous assure que plus d'un œil s'est rempli de larmes quand, pour la première fois, la cloche a sonné, non pour appeler les ouvriers au travail, mais les enfants de Dieu à la prière, et que la montagne a répété les cantiques du Seigneur. Le 31 janvier, au service d'ouverture, un des anciens membres du troupeau de Mékuathleng a pris la parole ; mais l'émotion l'a empêché de terminer son allocution.

« Je renonce à vous répéter les paroles émues qui furent prononcées par les sept orateurs que nous entendîmes. Chacun avait le sentiment qu'il assistait à une sorte de résurrection. Que de souvenirs ont été évoqués ! C'était comme au retour de

la captivité, alors que les enfants d'Israël relevaient les ruines du temple de Jérusalem.

« C'est ainsi que, petit à petit, l'Évangile va réparer les pertes que les guerres nous avaient infligées. Dans une autre localité, nous avons réorganisé de semblables services et nous y recevons de grands encouragements.

« Je vais me mettre en route un de ces jours pour faire une tournée pastorale à Smithfield et à Béthulie. Je suis tout heureux de voir combien Dieu bénit ces œuvres de réparation. »

C. D. KECK.

EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

RECTIFICATION

Une erreur s'est glissée dans notre résumé des faits qui se sont produits à la fin de l'année dernière, au Zambèze. (Voir numéro de mai, p. 165.) C'est *fin septembre* et non fin *octobre*, comme nous l'avions dit, que M. et madame Coillard ont rejoint M. Jeanmairet à Sesheké.

Nous saisissons cette occasion pour prévenir nos lecteurs que l'abondance des matières nous oblige ce mois-ci à renvoyer au prochain numéro les quelques extraits de lettres du dernier courrier du Zambèze qui nous restent à publier.

TAÏTI

L'*Arc en-Ciel*, journal taïtien.

Le dernier courrier de Taïti nous a apporté une surprise : le premier numéro de l'*Arc-en-Ciel*, journal illustré, rédigé et imprimé sous la direction de M. Viénot. Il y a des années que nos frères projettent la publication de ce journal ; elle a été retardée d'abord par les entraves administratives, ensuite par

les difficultés financières. C'est la première feuille illustrée qui paraît dans cette partie de l'Océanie.

L'*Arc-en-Ciel* inscrit nettement l'Évangile sur son programme, dont il promet en même temps de bannir la politique. La gravure ornant la première page représente l'équipage d'un navire en détresse groupé autour d'un pasteur et s'associant à la prière qu'il fait monter vers Dieu. C'est intentionnellement, croyons-nous, que M. Viénot l'a choisie pour décorer son premier numéro. En tête de la page est la vignette du titre ; on y voit la rade de Papéété et dans le fond l'île de Mooréa : un arc-en-ciel arrondit sa courbe au-dessus du paysage.

Le premier article est en français, le reste du numéro à peu près tout entier est en taïtien. Nous avons trouvé dans le corps du journal la reproduction de la proclamation de Letsié contre l'eau-de-vie. Ce manifeste est de saison, paraît-il, à Taïti comme au Lessouto.

Nous formons des vœux pour l'*Arc-en-Ciel,* le second journal publié sous les auspices de nos missionnaires ; puisse-t-il parcourir une bonne et utile carrière comme son aîné, la *Petite Lumière* du Lessouto, dont nous entretenons plus loin nos lecteurs ; puisse-t-il mériter son nom et être pour beaucoup d'âmes un messager de paix et de salut !

SÉNÉGAL

SIERRA-LEONE (1)

Saint-Louis, Sénégal, 27 janvier 1886.

Cher directeur,

Conformément à ma promesse, je viens faire le complément de mon récit. Il me reste à vous parler de mes visites aux écoles et aux diverses paroisses et stations missionnaires.

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro de mars 1886, p. 98 et suiv.

Écoles.

Le « Grammar School » (1) est le premier établissement scolaire que j'ai visité. C'est avec une grande émotion que j'ai franchi les portes de cet institut où j'ai fait mes études, sous la direction du révérend J. Quaker, mort il y a trois ans. Son successeur, le révérend O. Moore, m'a fait un chaleureux accueil et m'a présenté à ses élèves, auxquels j'ai adressé quelques paroles d'encouragement. Cet établissement fut fondé, en 1845, par la Société des missions anglicane, pour former des agents indigènes, tout en ouvrant ses portes aux habitants de la colonie désireux de procurer à leurs enfants une instruction supérieure. Sous la vigoureuse impulsion de M. Quaker, l'établissement s'est développé, et, à quelques exceptions près, tous les pasteurs, évangélistes, instituteurs, avocats, médecins et gens lettrés des possessions anglaises de la côte occidentale y ont passé. L'établissement, ayant pu faire des placements considérables, est aujourd'hui indépendant et a su se donner un personnel enseignant des mieux qualifiés.

J'ai visité également l'Ecole supérieure wesleyenne, l'Ecole wesleyenne de jeunes filles, l'Institut d'éducation et bon nombre d'écoles primaires. La fondation de l'Ecole wesleyenne de jeunes filles date seulement de six ans et est due à l'initiative de quelques indigènes de toutes les dénominations. Pendant de longues années, la colonie ne posséda qu'un seul établissement supérieur pour les jeunes filles, appelé « the Annie Walsh », fondé en 1849 par la Société anglicane. On sentait que seul il ne pouvait plus répondre aux besoins croissants de la colonie, et on eut l'idée de fonder l'Ecole de jeunes filles dont je parle. Vu les avances considérables de fonds que nécessitent toujours les premiers commencements d'une pareille œuvre, il est permis de regarder la fondation de cette institution comme un fait significatif de l'histoire de Sierra-Leone.

---

(1) Ecole de grammaire, nom qui désigne, en Angleterre, des établissements d'instruction secondaire.

Je suis heureux de dire que l'opinion générale de tous les Anglais résidant dans la colonie, tant agents du gouvernement que négociants, qui figurent toujours dans les jurys d'examens, est que les écoles supérieures de la Colonie ne le cèdent en rien aux établissements du même genre en Europe.

Églises.

Parlons maintenant des Églises. La première chose à noter, c'est la recherche de l'esthétique qui se manifeste partout dans la construction et dans la décoration des édifices religieux. C'est comme une épidémie qui a envahi toutes les dénominations. Partout on fait des sacrifices, on donne des sommes considérables pour remplacer par quelque chose de plus riche et de plus moderne, en fait de style et de plan, les bâtiments construits jadis par les soins des sociétés missionnaires. Aussi ma surprise a-t-elle été grande en voyant la transformation de certaines églises que j'avais laissées dans un état de valeur artistique bien médiocre. D'autres églises sont en construction, et les dons ne font pas défaut. Je me rappelle que, dans une réunion à la Chapelle wesleyenne, une somme de 7,500 francs fut souscrite; dans une autre réunion à la Chapelle du Tabernacle, appartenant à l'Eglise libre des Méthodistes unis, on a réalisé 10,000 francs. N'avons-nous pas là des preuves que le christianisme est vivement apprécié par la population de Sierra-Leone en général?

Des diverses dénominations, à Sierra-Leone, vous avez, en première ligne, l'Eglise du pastorat indigène de Sierra-Leone. Elle est desservie par des pasteurs indigènes, comme son nom l'indique. Elle ne dépend plus qu'officiellement de la Société anglicane des missions. Elle entretient elle-même ses pasteurs, évangélistes et instituteurs. Constituée en 1862, elle a maintenant ses œuvres missionnaires dans le Quiah et le Bullom Shore, pour lesquelles elle dépense annuellement 12,000 francs. Malheureusement, elle traverse, ces derniers

temps, une crise fâcheuse. L'entente entre le clergé et les laïques est profondément troublée. Ceux-ci réclament vivement dans des articles de journaux et dans les réunions publiques, comme peut-être seuls les Africains peuvent le faire, contre l'influence prépondérante du corps pastoral dans la direction générale et le contrôle des fonds. Les choses sont à l'état aigu; les pasteurs sont très découragés. On parle depuis quelque temps d'avoir un fonds de dotation (« endowment fund »), de manière à laisser l'Eglise parfaitement libre pour l'activité missionnaire au dehors; mais, jusqu'ici, la chose marche lentement. Les dons n'arrivent que petit à petit. Les laïques les plus influents prétendent qu'une fois l'Eglise dotée, l'arrogance cléricale atteindra son apogée et deviendra intolérable. Espérons que la constitution de cette Eglise, qu'on se propose de reviser sous peu, sera soigneusement remaniée, afin de faire cesser un état de choses qui afflige tous les amis de la bonne cause, tant à Sierra-Leone qu'en Angleterre.

Pour l'influence et l'importance numérique, vient, en second lieu, une autre Église, appelée la Société wesleyenne méthodiste. C'est une œuvre qui est toujours sous la direction du Comité des missions wesleyennes de Londres et de la Conférence britannique. Cette mission, elle aussi, travaille énergiquement à former un pastorat indigène. Elle possède déjà un noyau de pasteurs capables et dévoués, et je crois que le temps n'est pas éloigné où elle sera en état de se constituer sur le même pied que l'Eglise de Sierra-Leone.

Un mot en passant sur une de ses œuvres qui se fait chez les Limbahs, dans l'intérieur. Elle est dirigée par le Rév. James Booth, missionnaire anglais. M. Booth est appelé à Sierra-Leone l' « apôtre des Limbahs » par la manière dont il a su, en peu de temps, les gagner à l'Evangile. Ils l'ont vu mangeant avec eux, causant avec eux en toute familiarité, s'identifiant tellement avec eux qu'ils ont fini par le considérer comme un des leurs. Il est arrivé à parler leur langue aussi bien qu'eux. La solution que ce missionnaire a cru devoir donner, avec l'assentiment de son comité, à la question de la polygamie est carac-

téristique. Pour ne rien brusquer à l'époque des premiers commencements, aussi bien que pour des raisons locales, un converti a le droit de garder les femmes qu'il pourrait avoir avant son admission dans l'Eglise, mais avec défense d'en épouser d'autres ; un célibataire qui reçoit le baptême ne pourra prendre ensuite qu'une seule femme ; de cette manière, la monogamie entrera peu à peu dans les mœurs. Que pensez-vous de cette solution ? J'ai causé avec beaucoup d'indigènes, pasteurs et laïques, qui la croient pratique.

Les rapports entre l'Eglise épiscopale et les autres Eglises non conformistes laissent beaucoup à désirer. Les épiscopaux, lorsque l'occasion s'en présente, ne manquent jamais d'affirmer leur supériorité et leur droit exclusif à être considérés comme l'Eglise. Une telle attitude n'est pas faite pour assurer la paix dans une colonie où le non-conformisme compte autant d'adhérents que l'Eglise qui affiche ces prétentions, et dont la population n'a pas traversé les péripéties historiques qui ont abouti à la situation des différentes Eglises en Angleterre. De là des discussions acerbes, des personnalités, des réclamations très vives dans les journaux, de l'aigreur, des divisions jusque dans les familles, et beaucoup de mal fait à un peuple en formation, qui a besoin de l'union de toutes ses forces pour se développer et se consolider. La situation est si tendue ces derniers temps, que la Société biblique ne peut plus fonctionner ; les réunions de prières de la première semaine de l'année, que les Eglises de toutes les dénominations avaient l'habitude de tenir ensemble, se font séparément. Quel spectacle navrant pour tous les cœurs qui comprennent en quoi consiste la piété évangélique !

Les progrès du mahométisme à Sierra-Leone.

Vous avez dû, sans doute, entendre parler du progrès de l'Islam à Sierra-Leone, et de la sympathie que manifestent beaucoup de chrétiens pour ses doctrines et ses pratiques. M. le pasteur T. Fallot, de Paris, a publié en 1879 un article sur ce sujet dans le *Journal des Missions*. Quelques mots sur ce que

j'ai pu constater à cet égard ne manqueront pas peut-être de vous intéresser. Tous les indigènes accordent que l'Evangile est fait pour toutes les races; mais quelques esprits ardents trouvent étrange que les nègres qui acceptent le christianisme soient maintenus, par son influence, dans une condition inférieure à leurs compatriotes païens et musulmans. Ceux-ci se gouvernent, disent-ils, se font respecter et obéir, tandis que ceux-là sont toujours représentés comme ne pouvant se passer d'une tutelle pour arriver au même état de maturité et d'indépendance individuelle. Or la religion musulmane, qui a fait de si rapides conquêtes en Afrique et y fait preuve de tant de vitalité, n'est desservie que par des prêtres indigènes. En mission, c'est le contraire : on n'arrive à conférer la charge pastorale aux indigènes qu'après des années d'hésitation. — De deux choses l'une, dit-on encore, ou bien on donne l'Evangile au nègre d'une manière qui n'est pas tout à fait conforme à son esprit et à son génie, et les missionnaires n'ont qu'à se reprocher à eux-mêmes ce dont ils se plaignent, ou la religion musulmane, sous laquelle le nègre acquiert un développement si désirable pour le bien de sa race, est appelée par Dieu, comme jadis le judaïsme chez le peuple d'Israël, à exercer un rôle préparatoire et pédagogique à l'introduction du christianisme en Afrique.

Voilà une rapide esquisse d'un mouvement qui a fait beaucoup de bruit à Sierra-Leone, à Libéria, aux Etats-Unis d'Amérique et en Angleterre (voir *Fraser's Magazine*). Ainsi que vous le voyez, la question se débat sur le terrain anthropologique; la théologie des deux religions n'entre pas du tout dans la discussion. Beaucoup d'indigènes pieux, pasteurs et laïques, déplorent ce mouvement; ils craignent qu'il ne soit difficile aux esprits les mieux équilibrés de ne pas en subir l'influence, d'une manière ou d'une autre, au détriment peut-être du progrès de la sainte cause et du salut des âmes.

Les musulmans ne font pas encore de prosélytes parmi les chrétiens de Sierra-Leone. Ils ne se recrutent, jusqu'à ce jour, que parmi les indigènes arrivant de l'intérieur.

Sectes et faux prophètes.

A Sierra-Leone, comme dans tous les grands centres de vie spirituelle, bien des écarts et des aberrations du sentiment religieux n'ont pas manqué de se produire. On y rencontre des mystiques, des prophètes, des illuminés. Ces phénomènes se manifestent exclusivement dans la classe ouvrière et illettrée. On rencontre, dans la rue, de ces voyants vêtus d'une robe de pasteur, prophétisant avec animation, invitant les pécheurs à la repentance, fulminant les jugements de Dieu contre les impénitents, égayant leurs discours par des passages subits du sérieux au comique, peu soucieux d'ailleurs de l'accueil que rencontre le ministère qu'ils s'attribuent.

« Les prophètes de l'ancien temps », m'a dit un de ces prétendus voyants, « choisis très souvent parmi la classe du peu-« ple, ont toujours eu à souffrir de l'opposition ou de l'indiffé-« rence de ceux auxquels Dieu les envoyait ; les prophètes de « Sierra-Leone ne devaient pas s'attendre à être mieux traités ; « et, quoi qu'il arrive, ils feront leur devoir et ne se laisseront « jamais rebuter. » Vraiment, les lubies religieuses sont les plus dangereuses de toutes les lubies. Ayant leur siège dans la conscience, il est impossible de les en déloger ; le malheureux qui en est victime s'obstine à suivre avec une fidélité inébranlable les inspirations prétendues surnaturelles d'une imagination maladive ou surexcitée.

(*La fin au prochain numéro.*)

NOTA

Nous devons, faute d'espace, renoncer à donner cette fois la suite de notre *Chronique missionnaire*. Celle du mois prochain traitera des assemblées annuelles des sociétés anglaises. Nous pensons publier, en outre, un article sur l'évêque Hannington, dont nous avons annoncé récemment la mort.



VARIÉTÉS

LE JOURNAL DU LESSOUTO

C'est peut-être une indiscrétion que nous commettons en communiquant aux lecteurs du *Journal des Missions* la page ci-dessous. M. le directeur-gérant et fondateur du *Leselinyana* voudra bien nous le pardonner. Il réserve le nouveau titre, dont nous avons ici la primeur, aux noirs lecteurs qui veulent bien se laisser éclairer par la simple et familière, modeste et bienfaisante *Petite Lumière du Lessouto*.

La vignette est due à la plume connue et appréciée de M. Christol. Son dessin a été reproduit par la photogravure et les clichés vont être expédiés à M. Mabille, pour paraître sans doute en tête du premier numéro de l'année prochaine. Pour voir d'avance l'effet produit et pour donner une idée de l'aspect du *Leselinyana,* que les lecteurs fidèles et attentifs du *Journal des Missions* connaissent de longue date sans l'avoir jamais vu, nous avons enchâssé la gravure dans le texte du dernier numéro reçu à Paris, celui du 1er mai de l'année courante.

Le défaut de place, autant que le manque de renseignements précis, nous fait renvoyer à plus tard une étude complète sur l'histoire du journal sessouto. On se contentera aujourd'hui de la traduction du texte ci-dessous. A bon entendeur, peu de paroles suffisent.

L'année 1886 est la dix-neuvième (*selemo sa XIX*, en sessouto : *sa leshome le metso e robileng mono ' o le mong*) du journal. Il est donc d'un an l'aîné de l'*Eglise libre*. Les deux feuilles ont fait preuve de viabilité. La devise que porte le journal de M. Mabille adresse au lecteur, en guise de salutation, un avertissement fort utile à tout le monde: « Le sage (*ea botlale*, etc.) ne finit jamais d'apprendre. »

Est-il besoin de dire que le titre signifie : Petite lumière du

Selemo sa XIX. EA BOTLALE O ITHUTA KAMETLA 1886.

LESELINYANA LA LESOTHO

Lekephe 5. Thèko : la khueli hang, 4s. 1 Motseanong.

LESELINYANA LA LESOTHO.

LITLOGO. — Libe tse kholo le tse nyenyane. — Mekuathleng. — Mathlo a matlanya. — Go upa linonyana. — Leeto la go ea Bonyai, ka 1877. — Ea Lesitsi. —

li tlatsuang habonolo, matlong a Molimo li kholo hagolo, 'me li tlakoloa ka thata. Go tloka lerato go loantsana le boleng ba Molimo yualeka go tloka botloeki. 'Me libe tsena kaofèla ke tsona tse re thibelang gore re sé ke ra e-ba le kopano le Molimo. 'Me kopano eo ha e tlokagetse, bophelo bo thla fumanoa ka mokhoa ofe?

H. D.

Lessouto? La critique fraternelle, dont les arêtes s'aiguisent au soleil d'Afrique comme le profil des Drakensberge par une claire matinée de septembre, trouva le nom trop sonore, trop ambitieux, il y a dix-neuf ans. La grâce de Dieu et un succès tranquille et sérieux ont consolé le vaillant et infatigable fondateur.

L'artiste m'en voudrait certainement si j'interprétais son dessin, qui ne parle pas sessouto.

Sous la vignette on lit d'une part : « nº (ou feuille) 5 », et de l'autre : « 1er mai » ; au milieu : « Prix : une fois par mois, 4 schellings » (cinq francs). Il faut savoir que le 15 de chaque mois il paraît une feuille supplémentaire ; on paie 6 schellings (sept francs cinquante centimes) pour recevoir les deux numéros mensuels. Ajoutons ici que le format du *Leselinyana* est in-quarto ; huit pages par numéro et quatre pages par supplément. Il va sans dire qu'il est imprimé et en partie rédigé par des Bassoutos.

Sous la reprise du titre, dans la première colonne, se trouvent les premières lignes du sommaire. « Titres.— Les grands et les petits péchés. — Mekuathleng. — Les asiles d'aliénés. — L'incantation des oiseaux. — Voyage au pays des Banyaïs en 1877. — Le pauvre. » Le reste du sommaire, que nous ne reproduisons pas, annonce des nouvelles du Lessouto, du pays des Barotsis, une question biblique, la correspondance, un article intitulé « Les noms », c'est-à-dire une énumération de ceux qui n'ont pas réglé le montant de leur abonnement. C'est une excellente manière de rafraîchir le souvenir de certains abonnés. Enfin il y a encore une annonce du prix des livres en sessouto publiés à Morija.

La deuxième colonne de notre *fac-similé* contient la fin d'un article de M. H. Dieterlen. Ses initiales se retrouvent au moins deux fois dans chaque numéro du *Leselinyana*. Faisons notre profit de la conclusion de sa méditation sur les grands et les petits péchés : « Certains péchés dont nous nous disculpons aisément ont une grande importance aux yeux de Dieu ; on ne s'en purifie que difficilement. Celui qui manque d'amour se

met en opposition avec l'essence même de Dieu, de même que celui qui manque de pureté. Ce sont là les péchés qui font obstacle à notre communion avec Dieu (1). Or, où trouver la vie en dehors de la communion avec Dieu ? »

F. H. K.



AVIS

Photographie de l'expédition du Zambèze.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs, pour le prix de 2 *francs*, une photographie, montée sur carton, représentant l'expédition du Zambèze. La famille Coillard et M. Jeanmairet, groupés autour d'une table, occupent le centre du tableau; ils sont entourés, à une certaine distance, des aides missionnaires Waddell et Middleton, et des catéchistes indigènes. Au fond se dressent les tentes et les wagons de l'expédition. La même photographie, non montée, est en vente au prix de 1 fr. 50. On est prié d'adresser les demandes à M. A. Boegner, rue des Fossés-Saint-Jacques, 26, Paris.

*
* *

Grâce à l'accroissement du nombre de nos abonnés, la **livraison de janvier 1886 du « Petit Messager »** nous manque entièrement, et nous ne pouvons servir plusieurs abonnements nouveaux qui nous sont demandés. Nous prions ceux de nos lecteurs qui ne font pas collection du *Petit Messager* de vouloir bien nous renvoyer cette livraison.

(1) La curieuse série de monosyllabes qui se suivent dans l'avant-dernière ligne du texte sessouto forment ensemble la 1re pers. plur. du parfait négatif du subjonctif. Voici la traduction mot à mot de cette phrase, pour ceux qui voudraient avoir un échantillon de sessouto : « *Et péchés ceux-ci entièrement voici eux qui nous empêchant* (litt. *bouchant*) *que nous pas puissions nous être avec union avec Dieu.* »

Le Gérant : Alfred Boegner.

12113. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1886

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOS DEVOIRS ENVERS LES COLONIES

Paris, 22 juin 1886.

La question de nos devoirs envers nos colonies est dans l'air et s'impose à notre attention. Nous avons d'autant moins de raisons de la passer sous silence que la conscience de ces devoirs est aussi ancienne, dans la Société des missions, que cette Société elle-même; on sait, en effet, que MM. Casalis et Arbousset ne se rendirent au cap de Bonne-Espérance que quand il fut bien démontré que l'Algérie leur était fermée. Depuis lors, les travaux accomplis à Taïti et au Sénégal, et tout récemment les rapports noués avec l'œuvre de Kabylie, ont montré que les hommes chargés de diriger les missions françaises ont partagé et même devancé la préoccupation générale.

Mais l'empire colonial de la France s'est beaucoup agrandi (1); de divers côtés des portes s'ouvrent, des appels pressants nous sont adressés. Refuser de l'admettre, ce serait méconnaître volontairement les signes des temps. Le problème colonial reste donc posé devant la conscience des chrétiens évangéliques de France. Comment le résoudre?

A en croire quelques avis, d'ailleurs fort isolés, la solution consisterait simplement dans un déplacement de nos forces qu'on retirerait, par voie d'échange avec des sociétés étrangères,

(1) Nous publions, p. 276, un article de M. Appia sur le Congo, que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs. (*Réd.*)

des champs d'action ne dépendant pas de notre pays, pour les diriger sur nos colonies. On sait que nous repoussons cette solution. Les missions, comme on le disait récemment dans un excellent article (1) sur le sujet que nous traitons, les missions sont les colonies de l'Église. Abandonner ses colonies a toujours été, pour un pays, un symptôme de décadence. De même pour les missions, qu'on ne doit abandonner ou laisser à d'autres qu'à la dernière extrémité. Les Églises fondées par nos missionnaires sont filles des nôtres, et nous ne devons nous engager dans des entreprises nouvelles que dans la mesure où nous le pouvons sans compromettre en rien le maintien et les progrès de nos œuvres antérieures.

La simple fidélité chrétienne suffit donc à condamner les propositions dont nous venons de parler. Nous ne les aurions même pas rappelées, sachant leur peu de portée pratique, si nous n'y voyions l'indice d'un danger contre lequel les esprits ne sauraient être trop mis en garde : la tendance à dénaturer l'œuvre des missions, en faisant d'elle la servante des intérêts matériels, et à lui enlever ainsi, avec son vrai caractère, sa puissance d'action et ses chances de succès. Tout, dans les missions, procède de la foi : la direction de l'œuvre, ses méthodes, ses règles de conduite, ses armes, ses ressources, son but. Otez à cette œuvre son caractère religieux et largement humain; ôtez-lui sa sainte indépendance à l'endroit des puissances terrestres et vous la verrez perdre sa vertu et jusqu'à ce pouvoir civilisateur qui vous avait justement frappés.

Or, c'est là précisément qu'est aujourd hui le danger, non pas seulement parmi nous, mais dans le monde entier. Il ne s'est révélé nulle part avec plus de force qu'en Allemagne, depuis l'essor qu'a pris la politique coloniale de ce pays. Les missions, longtemps dédaignées, ont été subitement l'objet d'attentions et d'avances fort peu désintéressées. Les vétérans de l'œuvre ont vu le peril et, tout en prêchant aux Églises les devoirs que leur impose l'expansion coloniale de leur pays, ils ont fait entendre

(1) *Les Missions*, par M. Draussin, dans l'*Église libre* du 18 juin 1886.

de courageuses paroles d'avertissement, mettant au premier rang des tentations de l'heure présente l'infidélité aux devoirs anciens.

Non, la question qui se pose à nous n'est pas une question de pure tactique à résoudre par un simple changement de front. Nous ne nous tirerons pas d'affaire par des expédients ou par d'adroites combinaisons. C'est de plus haut, de plus profond que doit venir la solution.

Ce que l'heure actuelle nous impose, ce n'est pas un échange de devoirs, mais une augmentation de devoirs. Voilà la pensée dont il faut se pénétrer. Le développement des possessions coloniales des États européens, la création de l'État libre du Congo, d'autres événements encore, sont, entre les mains qui gouvernent le monde, un moyen d'ouvrir les voies à l'Évangile. La France a eu sa grande part des nouvelles acquisitions territoriales ; n'est-ce pas une preuve que Dieu nous adresse, à nous aussi, un appel à l'action?

Cet appel, nous l'entendons ; nous espérons y répondre par des actes. Mais ces actes seront nécessairement proportionnés aux forces dont nous disposons. Qui ne voit, en effet, que, pour les entreprises qui s'offrent à nous, ce qu'il faut, c'est plus qu'une résolution du Comité, c'est un mouvement général des Églises?

Un réveil missionnaire du protestantisme français, réveil de la conscience, réveil de la foi et des saintes espérances chrétiennes, réveil des compassions de Christ pour les multitudes qui périssent, réveil de l'esprit de prières et de sacrifices, voilà la seule solution du problème de nos devoirs envers nos colonies. Un tel réveil, mettant à notre disposition les hommes et les ressources nécessaires pour que nous puissions faire les œuvres nouvelles qui nous sollicitent, sans négliger en rien les anciennes, serait, à nos yeux, le sûr indice que l'heure est venue d'avancer. D'ici là, notre devoir est d'agir dans la mesure de nos forces, tout en répétant avec Moïse : « Si ta face ne vient avec nous, ne nous fais point monter d'ici ! »

Mais ce réveil est-il possible, est-il nécessaire? Nos Eglises ne

font-elles pas, et au delà, ce qu'elles peuvent pour les missions? C'est la question qui nous reste à étudier. Nous comptons l'examiner, pièces en main, dans un prochain article.



RAPPORTS ANNUELS
des Comités auxiliaires de province.

On demande quelquefois : à quoi bon créer des Comités auxiliaires? Les rapports que l'on va lire font à cette question une réponse très instructive. Ils montrent ce que peut, pour propager l'intérêt pour les missions, l'association des hommes de bonne volonté dans chaque région.

De fait, les Comités auxiliaires sont le seul moyen dont la Société des missions dispose pour associer à son œuvre les Églises encore très nombreuses qui y sont restées étrangères jusqu'à présent. Que ces Comités se multiplient, qu'ils prennent plus nettement conscience de leur tâche et de leurs forces, et nous arriverons à notre but, qui est d'embrasser notre protestantisme français tout entier dans un réseau assez serré pour que chaque Église et chaque fidèle soient régulièrement mis en demeure de s'acquitter de leurs devoirs envers le monde païen.

Comité de Montpellier (région sud-est).

Plusieurs Églises de la Vaunage, Vergèze, Calvisson, Caveirac, Clarensac, etc., ont été visitées par MM. les pasteurs Bianquis, Gouth, Matthieu, qui ont cherché, par des prédications ou des récits, à y réveiller l'intérêt pour la mission.

Des fêtes missionnaires ont eu lieu à Saint-Hippolyte, Saint-Laurent d'Aigouze, Saint-Ambroix, Alais, Anduze (Gard), et à Mérindol (Vaucluse). Deux ou trois pasteurs ont pris la parole à chacune de ces fêtes dans lesquelles, en général, à côté d'une allocution sur le devoir qui incombe à tout chrétien de s'occuper de la conversion des païens, il y a eu un récit missionnaire et un exposé des moyens par lesquels on peut

concourir à l'œuvre des missions. Les orateurs qui ont pris part à ces fêtes sont : MM. Gouth, Gaujoux, Bianquis, Edouard Monod, Rey, Babut, Granier, Neel et Banzet.

Une réunion de missions a été présidée par M. Babut, à Mialet (Gard). Une conférence a été faite par M. le pasteur Molines, à Millau (Aveyron).

De seize à dix-huit cents circulaires du Comité de Paris ont été envoyées par les soins de notre Comité. Nous avions joint à chacune de ces circulaires une communication insistant sur les besoins de l'œuvre et recommandant les publications de la Société de Paris.

Dans chacun des paquets de circulaires envoyés aux pasteurs évangéliques de la région se trouvait un petit billet imprimé, demandant aux destinataires de distribuer les circulaires aux personnes qui pouvaient s'intéresser à la mission, et de nous faire parvenir les adresses de ces personnes, afin qu'à l'avenir nos circulaires pussent leur être expédiées directement.

A la dernière séance de notre Comité un vœu a été émis pour que l'Assemblée générale des missions soit tenue en province tous les deux ans.

Comité de Marseille.

Marseille, le 11 mai 1886.

Monsieur et très honoré frère,

Aucun membre de notre Comité auxiliaire ne pouvant se rendre à Paris pour l'Assemblée générale de la Société des missions, je viens vous prier d'agréer nos regrets en même temps que nos cordiales salutations.

Votre dernière circulaire a été distribuée à tous les membres de notre Comité, et nous en avons fait l'objet de nos plus sérieux entretiens dans notre dernière séance.

Nous avons continué à faire notre collecte semestrielle du *franc missionnaire*, et notre trésorier, M. Louis Roulet, en a envoyé le produit à M. Schultz. Comme les années précédentes, une prédication spéciale suivie d'une collecte en faveur

des missions a eu lieu au mois de mars dernier dans tous nos lieux de culte. Nous avons aussi tous les mois, comme vous le savez, un service des missions au temple. Ce service, consacré à la prière et à des conférences sur l'œuvre missionnaire, est suivi régulièrement par une centaine de personnes. C'est bien peu, et nous sommes humiliés de la lenteur de nos progrès. Nous aurions besoin que vous vinssiez nous faire bientôt une nouvelle visite et nous faire entendre les conférences que vous avez données à Paris sur les missions. N'avez-vous pas la pensée d'entreprendre une tournée missionnaire dans le Midi, comme il y a deux ans ? Nous serions bien heureux de vous revoir.

Notre Comité, composé jusqu'ici d'éléments réformés, s'est complété par l'adjonction du pasteur de l'Église libre, M. Guibal, qui a très gracieusement consenti à en faire partie, et qu nous a promis de placer parmi les membres de son troupeau quelques carnets de souscriptions, dont le produit sera versé à notre caisse. Nous espérons obtenir ainsi une petite augmentation.

Nous avons envoyé, pour le dernier exercice, environ 2,000 francs à la caisse centrale, sans parler d'un envoi d'une valeur de 420 francs pour la vente annuelle des missions. Vous avez dû recevoir aussi d'un généreux ami de notre Église et des missions un don important pour l'œuvre du Zambèze.

C'est tout ce que j'ai à vous dire pour le moment. Si cette lettre vous arrive à temps pour être mentionnée à l'Assemblée générale, je vous prie de lui faire agréer nos bien sincères regrets et l'assurance de nos sentiments de fraternelle affection.

TH. MOULINE.

Comité de Montauban.

Montauban, 16 juin 1886.

Cher monsieur et frère,

Nous avons célébré dernièrement nos deux fêtes missionnaires annuelles : celle de la ville et celle de la campagne, et je ne veux pas tarder à vous en dire quelques mots.

Nous avons eu la première, celle de Montauban, le 9 mai dernier, dans le temple de la faculté, sous la présidence de M. le professeur Jean Monod. En quelques paroles émues, notre frère a rappelé l'excellence de l'œuvre missionnaire et les motifs pressants qui doivent engager tout particulièrement les étudiants en théologie à s'y intéresser. Après lui le secrétaire-trésorier a donné lecture d'un court rapport qui résumait les dernières nouvelles de nos différentes stations missionnaires, et M. Thrœn, président de la Société missionnaire, fondée depuis quelques années parmi les étudiants grâce à l'impulsion de M. Steinheil, nous a parlé des travaux intéressants et variés et des entretiens auxquels se livrent ses condisciples dans leurs réunions mensuelles.

Ce qui a fait surtout l'intérêt de la séance, ce sont les communications de M. le pasteur Choisy, de Genève, que nous avions le privilège de posséder au milieu de nous. Dans un résumé succinct mais complet, il nous a raconté les sympathies de Genève et de la Suisse pour la Société des missions de Paris, l'œuvre fondée au nord du Transvaal par l'Église libre du canton de Vaud, et les travaux de la Société de Bâle dont Dieu a si visiblement béni les efforts. Les détails que notre frère nous a donnés sur l'activité missionnaire de la Suisse ont été pour chacun de nous un reproche, en même temps qu'un puissant encouragement.

Notre fête de la campagne s'est tenue pour la première fois à Réalville, le jeudi de l'Ascension. Les fidèles de cette Église, ainsi que leur jeune et dévoué pasteur, M. Diény, ont fait au Comité un chaleureux accueil, et j'ai la conviction que cette journée aura servi la cause missionnaire. M. le pasteur de Frontin, membre de notre Comité auxiliaire, présidait la séance. Il a su captiver notre attention en nous racontant la première séance d'un comité régional, fondé à Nérac, en 1828, dont il avait pu retrouver un compte rendu imprimé. On faisait alors à l'œuvre des missions trois reproches qu'on lui adresse encore quelquefois de nos jours. « N'y a-t-il pas assez à faire dans nos Églises sans songer à en fonder de nouvelles en pays païen ? —

Est-il bon de troubler la douce quiétude de ces sauvages qui se trouvent si heureux de leur ignorance ? — D'ailleurs peut-on espérer les convertir jamais à l'Évangile ? » Les réponses que nos frères du Lot-et-Garonne faisaient, il y a près de soixante ans, à ces différentes questions, sont encore plus probantes aujourd'hui. La mission a fait ses preuves.

Après le président, je racontai les débuts de notre œuvre du Lessouto où éclatent, d'une manière si frappante, l'intervention de la Providence. M. Thrœn nous entretint de ce que les étudiants font pour cette œuvre, et M. le professeur Pédézert, président de notre Comité, après avoir rappelé les liens très anciens et très doux qui le rattachent à la Société de Paris, dit aux protestants de Réalville que leurs ancêtres avaient dû autrefois recevoir l'Évangile du dehors et qu'ils devaient, à leur tour, donner gratuitement ce qu'ils avaient reçu gratuitement. M. Diény informa son Église que désormais il la convoquerait chaque mois pour l'entretenir des missions, et, après une prière de M. le pasteur de Grenier, de Caussade, l'assemblée très nombreuse qui remplissait le temple de Réalville se sépara en emportant, j'aime à le croire, le désir de s'intéresser davantage, par ses prières et par ses dons, à la cause sacrée de l'évangélisation des païens.

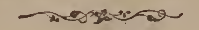
Telles sont, cher monsieur et frère, les dernières manifestations de l'activité de notre Comité auxiliaire. Il poursuit son œuvre avec des encouragements réels qui devraient lui inspirer une activité plus grande. Les collectes suivent, depuis quelques années, une marche ascendante. L'intérêt qu'inspirent les missions évangéliques est réel au milieu de nous ; mais elles ont perdu, depuis le commencement de l'année, deux amies bien dévouées en mesdames Bois et Sirac. Leur absence faisait un grand vide à notre dernière vente annuelle, et tous les yeux les cherchaient instinctivement à leur place accoutumée. Que Dieu leur donne de fidèles remplaçantes !

Au nom du Comité auxiliaire de Montauban.

Le secrétaire-trésorier,

S. Benoît, pasteur.

Terminons en annonçant que le *Comité de Bordeaux* se propose de célébrer, le 14 juillet, une fête de missions en plein air.



TOURNÉE DE M. JOUSSE
dans le Nord.

M. Jousse nous prie d'être son interprète auprès des pasteurs et des Églises du nord de la France pour les remercier de la réception cordiale et fraternelle qui lui a été faite dans sa dernière tournée, et dans celle qui l'a précédée et qu'il a dû interrompre à cause du froid. Il a conservé de ces laborieuses visites un précieux souvenir, et l'accueil si affectueux fait au missionnaire lui fait espérer, pour l'œuvre qu'il représente, un accroissement d'intérêt et de chrétienne sympathie.

ERRATUM. Dans l'article sur la Maison des Missions paru dans notre dernier numéro, il s'est glissé, page 208, une erreur de date que nous tenons à rectifier. Ligne 10 du bas, au lieu de : *C'est le* 18 *mai*, lisez : *C'est le* 7 *mai*, etc.



KABYLIE

L'œuvre de M. Mayor pendant les premiers mois de 1886.

Nos lecteurs connaissent, par le rapport présenté par M. Krüger, lors de son retour d'Algérie (1), l'histoire des débuts de l'œuvre de M. Mayor en Kabylie. Ils savent aussi la décision prise par le Comité de prendre cette œuvre sous son patronage et de lui accorder des subventions (2). De son côté, M. Mayor

(1) Voir *Journal des Missions* de novembre 1885, p. 494 et suiv.

(2) Voir *Journal des Missions* d'avril 1886, p. 125.

s'est engagé à nous tenir régulièrement au courant de la situation matérielle et morale de sa mission. Nous avons entre les mains son premier rapport, embrassant le premier trimestre de la présente année. Ce rapport est la reproduction du journal de M. Mayor; nous voyons s'y refléter, dans leur succession journalière, les joies et les peines du missionnaire. Nous ne pouvons songer à publier ici ce document; mais nous allons en détacher des extraits propres à donner de la mission une idée complète.

L'œuvre de Kabylie en est encore aux premiers et petits commencements. C'est dire qu'il ne faut chercher à *Mokn*é*a*, station de M. Mayor, rien qui ressemble à une Église régulièrement organisée, avec ses cultes, ses membres communiants, sa classe de catéchumènes, ses écoles. Tout se réduit encore, jusqu'à nouvel ordre, à des rapports individuels avec les indigènes. Ces relations, nécessaires dans toute mission, sont indispensables en Kabylie. Nous entendions l'autre jour encore un homme qui a vécu longtemps dans ce pays déclarer que, pour y faire une œuvre sérieuse, l'essentiel était de gagner la confiance de la population. « Et pour cela, disait-il, ce qu'il faut, ce n'est pas tant un homme de cabinet qu'un homme simple dans ses habitudes, sachant se mettre au niveau des gens qui l'entourent, entrer dans leurs préoccupations, s'intéresser à leurs affaires, à leurs travaux, soulager leurs maux, leur enseigner au besoin tel métier, telle recette pratique; devenir, en un mot, l'un d'entre eux pour les gagner.»

Tel est bien le caractère de l'œuvre de M. Mayor. Services de toute nature rendus aux indigènes, entretiens où la question du salut finit toujours par se poser, distribution de secours médicaux, cultes simples et familiers, enseignement élémentaire, tels en sont les principaux éléments. M. Mayor voudrait faire davantage, recevoir des orphelins, ouvrir une école, soigner des malades chez lui. Il avait reçu, pour installer ces divers services, une spacieuse tente-baraque de la *Société française et africaine d'encouragement*. Cette tente, comme on verra plus loin, a été détruite par la mauvaise saison. Ce n'a

pas été la seule épreuve subie par M. et madame Mayor. Temps affreux, pénurie, soucis, difficultés de toute sorte se sont succédé. Les encouragements, il est vrai, ne leur ont pas manqué non plus, et leur confiance en Dieu n'a point été ébranlée.

Mais laissons M. Mayor lui-même faire passer sous nos yeux les divers aspects de sa vie à Moknéa :

Moknéa, 1er janvier 1886.

Aujourd'hui le temps est tellement mauvais que nos visiteurs ne sont pas nombreux, cependant notre brave ami Si Meh'and (1) n'a pas craint la neige et les chemins affreux pour venir nous souhaiter la bonne année et nous apporter une poule prête à cuire, comme cadeau. Nous avons vivement regretté, et lui encore davantage, qu'il ne pût assister à notre culte de l'après-midi, comme il aime à le faire habituellement : sa femme ayant dû aller voir son père malade, il a été obligé de garder la maison.

Toute notre jouissance, pendant ce premier jour de l'an, a consisté dans la méditation de quelques parties de la Parole de Dieu, avec l'explication en kabyle pour notre jeune Arzeki. Ce dernier a adressé ses vœux au Seigneur d'une façon touchante.

9 janvier.

Voilà deux fois déjà que nous sommes obligés de payer de grosses journées à des Kabyles courageux, qui veulent bien aller à la poste ; les rivières roulent leurs ondes avec fracas, aussi n'est-ce pas peu de chose que de les traverser en marchant dans l'eau qui va jusqu'à la poitrine ! Nous avons été déçus de ne pas recevoir beaucoup de lettres ; les amis doivent pourtant se souvenir de notre isolement.

A présent que la neige commence à fondre, nous avons le triste spectacle de notre tente-baraque renversée ; la toile, la

(1) Kabyle très attaché à la Parole de Dieu, auquel M. Mayor a donné le nom de « Marabout de la Bible ».

charpente, les piquets, tout est pêle-mêle parmi l'eau et la boue, aussi sera-ce un beau travail quand il faudra démêler ces débris! Nous voilà donc toujours sans abri et sans place pour l'école.

Dimanche 17 janvier.

Le mauvais temps continue ; nous avons eu toute la nuit une pluie battante avec un vent très violent ; notre pauvre maison fait voir quel urgent besoin elle a d'être réparée. L'eau tombe dans notre chambre à plusieurs endroits, ce qui nous donne une grande humidité, quoique nous fassions du feu tout le temps pour sécher un peu.

Nous avons eu un bon culte auquel Si Meh'and et Arzeki ont assisté.

Jeudi 21 janvier.

Nous sommes prisonniers plus que jamais, puisque la pluie tombe sans interruption. Point de Kabyles ces jours-ci.

Dimanche 24 janvier.

Enfin, nous avons été bien réjouis par la vue du soleil ! Nous aurions désiré de faire une promenade, mais notre culte kabyle s'est prolongé très tard. Quand nous avons expliqué un sujet de l'Écriture sainte, Si Meh'and demande qu'on lui parle de David, de Daniel dans la fosse aux lions, d'Adam, etc. ! C'est ce qui prolonge ainsi nos entretiens.

Vendredi 29 janvier.

Aujourd'hui, nous avons eu la joie de recevoir les médicaments attendus. Quoiqu'il ait fait un temps épouvantable pour revenir de Tizi-Ouzou, la caisse n'a pas été abîmée, et toutes ces choses si bien enveloppées sont intactes. Bientôt on va savoir que la médecine est arrivée, et les malades afflueront.

Dimanche 31 janvier.

Notre dimanche a été troublé par une nouvelle peine : la famille du jeune Arzeki lui fait des misères, et voudrait qu'il s'en allât de chez nous pour gagner beaucoup d'argent. Ce pauvre ami est tout désolé, aussi nous ne savons pas comment il pourra concilier ses idées avec le désir de ses parents.

Dans notre culte de ce jour, nous avons pu voir, mieux que jamais, combien Si Meh'and aime la Parole de Dieu.

Lundi 1er février.

Grâce au beau temps, nous avons eu une foule de malades. C'est triste de voir ces hommes, ces femmes, ces petits enfants, ayant chacun une plaie à montrer, une forte toux à faire entendre; la plupart de ces maux sont le résultat de la malpropreté, de la mauvaise atmosphère de leurs demeures. Et puis, ces pauvres gens attendent pour se soigner jusqu'au moment où il n'y a que peu d'espoir de guérison.

Comme toujours, nous demandons à Dieu de bénir les paroles dites en son nom pour l'âme de ces chers Kabyles souffrants. Nous avons reçu une douzaine d'œufs ; quelques-uns se sont fait une grande gloire d'en sortir à chacun trois ou quatre du fond de leurs chemises pour nous les offrir !

Jeudi 4 février.

Il n'est venu que quelques Kabyles, ces jours-ci, pour la médecine; l'un d'eux demandait un pantalon d'un ton fort impérieux.

Notre ami Arzeki a pris le parti de rester avec nous, ce qui nous fait bien plaisir et à lui aussi, puisqu'il a l'air tout joyeux aujourd'hui.

Lundi 8 février.

Notre Père céleste nous a donné ce matin une nouvelle preuve de sa bonté. Comme nous le disions, il a « connu notre position ». A trois reprises, une délégation de la pauvre tribu des Aït-Zikki est venue me demander de leur faire une lettre pour l'administrateur, afin d'obtenir une faveur spéciale relativement à la place de président ou cadi de leur tribu. C'est en reconnaissance de cette lettre que nous leur avons faite que ces pauvres gens m'ont supplié d'accepter cinq francs ; ils ont ajouté : « Si notre requête est entendue, tout ce dont tu auras besoin et qui soit en notre pouvoir sera à ta disposition. » Cette petite offrande a pour nous un grand prix, puisque nous en

étions arrivés à manquer de quelques objets de première nécessité.

Le mauvais temps continue; quand nous pourrons faire chercher notre courrier, nous trouverons sans doute de nouvelles réponses à nos prières.

LESSOUTO

STATISTIQUE 1885 A 1886

En publiant, dans notre numéro de décembre dernier, la statistique de l'œuvre du Lessouto pendant l'exercice 1884 à 1885, nous constations un progrès général. Ce progrès s'est soutenu, comme le montre le tableau ci-contre. Le chiffre des communiants a augmenté de 202; celui des catéchumènes, de 360. Le total des chrétiens est maintenant de 7,098, chiffre dont nous n'avions jamais approché, même de loin. Il y a progrès aussi sur le nombre des écoliers (3,084 au lieu de 2,947, soit une augmentation de 137), sur celui des annexes (84 au lieu de 81), et surtout sur celui des ouvriers indigènes (142 au lieu de 121). Il y a eu 81 admissions dans l'Église de plus qu'il y a un an. Le chiffre des catéchumènes entrés dans la classe au cours de l'année est de 724. Nous ne trouvons de baisse que sur le produit des collectes pour la mission intérieure, qui sont tombées de 21,986 fr. 50 c. à 17,546 fr. 10 c., soit une diminution de 4,440 fr. 40 c. Par contre, celles pour l'œuvre extérieure se sont un peu relevées. Cette pénurie financière n'est pas particulière au Sud de l'Afrique. Espérons que l'état de marasme où se trouvent les affaires prendra fin et que les Églises du Lessouto pourront revenir à leurs anciennes habitudes de libéralité. En attendant, notre devoir est de les soutenir par nos prières et par nos dons.

STATISTIQUE DE 1885 A 1886

STATIONS	COMMUNIANTS	RENÉGATS	SOUS DISCIPLINE	ADMISSIONS (BAPTÊMES D'ADULTES OU CONFIRMATIONS)	CATÉCHUMÈNES	CATÉCHUMÈNES ADMIS	BAPTÊMES D'ENFANTS	MARIAGES	DÉCÈS	ÉCOLIERS	ANNEXES	OUVRIERS INDIGÈNES	VILLAGES	COLLECTES		TOTAUX
														MISSION INTÉRIEURE	MISSION EXTÉRIEURE	
Léribé	142	—	6	—	49	15	—	—	—	271	9	12		592 20		592 20
Cana	121	—	—	11	37	12	25	—	1	54	4	6		276 85		276 85
Maboulėla	258	—	6	47	99	39	28	12	—	91	3	4		1.475 »	125 »	1.600 »
Thaba-Bossiou	458	3	7	15	158	93	7	8	5	164	7	8		1.541 90		1.541 90
Bérée	232	1	11	—	77	42	13	4	8	221	4	5		790 60		790 60
Morija	1.051	8	42	110	393	196	47	16	14	835	17	35		4.651 45	372 15	5.023 60
Hermon	755	3	15	5	252	60	19	15	8	444	8	12		983 10		983 10
Th.-Morèna	179	1	4	1	55	20	—	5	1	28	3	4		332 50		332 50
Siloé	473	8	3	25	145	30	—	1	1	152	4	6		1.390 95		1.390 95
Béthesda	338	9	10	19	124	26	18	9	4	260	6	7		837 15		837 15
Massitissi	344	—	1	—	223	85	12	6	5	277	6	17		1.894 70	125 »	2.019 70
Sébapala	91	—	1	—	38	—	—	—	1	16	4	4		887 50		887 50
Paballong	203	2	6	37	57	35	15	1	2	150	6	12				
Botsabélo	80	—	—	—	18	6	—	—	—	—	—	2		341 55		341 55
Mafubé	243	11	2	27	92	30	21	1	—	52	3	6		262 85	125 »	387 85
Smithfield	100	—	2	6	25	14	16	7	—	28	—	1		1.287 80		1.287 80
Béthulie	122	—	—	14	66	21	37	10	—	41	—	1				
TOTAUX	5.190	46	116	317	1.908	724	258	95	50	3.084	84	142		17.546 10	747 45	18.293 25

RAPPORT de la Conférence au Comité.

Bérée, le 19 avril 1886.

Messieurs et très honorés Directeurs,

Notre conférence a eu la joie de se réunir, cette année, sous le toit hospitalier d'un de ses vétérans, M. Maitin, de Bérée. Après le deuil qui nous avait si douloureusement frappés, l'an dernier, en pareille circonstance, nous avons été d'autant plus reconnaissants envers le Seigneur de ce que, cette fois, il nous a permis de nous rassembler auprès du frère vénéré qui nous avait invités. Deux seulement d'entre nos collègues ont manqué à l'appel : le docteur Lautré, arrêté par la crainte d'un long voyage à son âge déjà avancé, et M. Maeder, retenu par la maladie qui l'a cloué sur son lit il y a près d'un an, au lendemain même de sa mise à la retraite, après ses quarante-huit années de service. Par contre, le quatrième survivant parmi nous des premiers temps de notre mission, notre vénéré frère M. Dyke, a été des nôtres. En le voyant siéger auprès de son vieil ami et compagnon d'œuvre, M. Maitin, et en voyant près d'eux et de son père le nouvel ouvrier que nous avons eu le plaisir d'accueillir dans nos rangs, M. Ernest Mabille, notre pensée parcourait d'un trait les trois périodes de notre mission que ces frères personnifiaient à nos yeux ; et la fidélité de Dieu envers notre œuvre remplissait nos cœurs de gratitude.

Mais nous avons d'autres motifs encore d'être reconnaissants. Depuis que la guerre avec la Colonie, en 1880, est venue tout bouleverser et tout remettre en question au Lessouto, le pays n'avait pas joui d'un calme comparable à celui qui a régné durant l'année qui vient de s'écouler. L'apaisement des esprits s'est étendu d'une extrémité à l'autre du Lessouto. Massoupa, qui semblait ne jamais devoir désarmer vis-à-vis du gouvernement, a maintenant accepté l'établissement d'un magistrat sur son territoire, et Joël et Jonathan Molapo, qui depuis des années ne s'étaient rencontrés que pour se battre, vien-

nent de se saluer pacifiquement, en se rendant chez Letsié, à un *pitso* où ils ont siégé ensemble. Est-ce là une paix véritable, définitive? Nous n'osons encore l'espérer, mais c'est une trêve qui nous permet de reprendre l'œuvre avec un nouvel élan, c'est un nouveau temps de grâce qui est accordé à ce peuple et dont nous devons profiter pour l'engager à entrer dans le chemin du salut, et, en tous cas, pour amener le plus d'âmes qu'il nous sera possible au pied de la croix.

Et nous pouvons dire que l'occasion d'agir n'a pas été perdue. Une campagne vigoureusement menée contre l'eau-de-vie par tous les missionnaires qui avaient cet ennemi dans leur district, campagne dans laquelle nous avons eu comme puissant allié le chef Mopéli, qui a visité tout le Lessouto en faisant, dans ce sens, une vraie croisade, a produit un résultat inespéré. L'ivrognerie par l'eau-de-vie a presque partout cessé comme par enchantement, et si malheureusement l'abondance de la récolte de sorgho et le vil prix des céréales favorisent l'abus de la bière indigène, du moins le pays est-il pour le moment délivré du « poison des blancs ».

L'ennemi, battu sur un point, a essayé de prendre sa revanche sur un autre point. La circoncision a été largement pratiquée, cette année, dans tout le pays et avec un éclat et un caractère officiel qu'on pouvait croire disparu à jamais. On eût dit que chefs et peuple voulaient retremper et affirmer leur nationalité dans les pires coutumes d'autrefois, oubliant tout ce qu'ils doivent, même en fait d'existence nationale, à l'œuvre de leurs missionnaires et au Dieu qui leur est annoncé depuis plus d'un demi-siècle. La Conférence essaiera de réagir, au moyen d'une lettre collective aux chefs, et plaise au Seigneur qu'il en résulte quelque chose de pareil à ce qui a été obtenu au sujet de l'eau-de-vie.

La puissance que le paganisme vient ainsi d'étaler insolemment, le défi qu'il a pour ainsi dire jeté à l'Évangile, nous font un devoir d'être d'autant plus attentifs à ne pas laisser se refermer les portes que nous pouvons voir s'ouvrir à l'action de la Parole de Dieu. Il nous faudrait, pour cela, pouvoir fonder des

annexes partout où elles sont réclamées, et lorsque des chefs comme Lérotholi et Joël demandent à avoir en propre un missionnaire, il faudrait que nous fussions assez riches en hommes et en argent pour être en mesure d'accéder à leur désir, quels que soient d'ailleurs les motifs qui l'ont inspiré, sans attendre que la position puisse être prise ou du moins compromise par l'ennemi. Au lieu de cela, nous sommes réduits à discuter longuement pour savoir où et de quelle manière nous pourrons utiliser les faibles renforts qui nous arrivent en hommes et les faibles ressources pécuniaires qui sont à notre disposition, car, nous devons le dire, la stagnation des affaires et le manque d'argent qui en résulte ont rendu de moins en moins productives les collectes de nos Églises, prises dans leur ensemble.

Mais venons-en, chers et honorés messieurs, à la revue de nos stations. Après les considérations générales que nous venons de vous présenter, cette inspection rapide vous permettra de bien juger des côtés réjouissants et des côtés attristants de la situation.

Commençons, comme d'habitude, par le nord du Lessouto.

Léribé. Le vœu par lequel se terminait le rapport de l'année dernière s'est réalisé : le rapport de cette année peut parler de secours et de délivrance, et la note qui y domine est celle de la reconnaissance et de l'espoir. Le calme relatif dont le district a joui a permis d'utiliser les ressources obtenues en hommes et en argent. Trois des anciennes annexes ont encore été rétablies. Si les locaux y manquent, du moins les ouvriers sont à l'œuvre. Deux nouvelles annexes avec école ont pu être fondées dans deux centres complètement païens, chez Joël et chez Khéthisa. Le premier de ces deux chefs, si opposé encore à l'Évangile il n'y a que quelques mois, en est venu aujourd'hui jusqu'à demander l'établissement chez lui d'un missionnaire de notre Société, en déclarant que nulle part les ténèbres ne sauraient être plus épaisses que parmi son peuple.

Si les circonstances continuent à être favorables, il ne s'écou-

lera plus beaucoup de temps sans que les ruines aient été toutes relevées et que l'œuvre ait repris sa marche normale.

Cana. Ici aussi la note est plus joyeuse que l'an dernier. L'épreuve qui a si longtemps pesé sur la famille missionnaire paraît tirer à sa fin. La santé de madame Kohler s'est sensiblement améliorée, et si l'aide de mademoiselle Miriam Cochet lui est toujours précieuse, elle ne lui est plus indispensable. Cet heureux changement dans la santé de notre sœur semble devoir coïncider avec un changement non moins heureux dans les dispositions des indigènes à l'égard de l'Évangile. M. Kohler se trouverait ainsi délivré de son lourd fardeau de soucis et d'angoisses tout juste au moment où son œuvre lui offrira des conditions de travail moins difficiles et plus riches en promesses. L'ivrognerie a presque disparu. Depuis des mois pas un seul wagon débitant de l'eau-de-vie n'a été vu dans le voisinage de la station, tandis que précédemment il n'était pas rare qu'il y en eût quatre ou cinq à la fois. Dans l'annexe qui porte le nom significatif de Malimong (*chez les cannibales*), sept personnes sont devenues catéchumènes, dont quatre femmes du défunt chef Mapeshuane. Le commencement de persécution que le paganisme alarmé a essayé d'organiser contre ces personnes a été arrêté par Massoupa, à qui plainte a été portée un jour qu'il visitait ce village. Le vieux chef, tout païen qu'il est, jugea convenable, à cette occasion, de rappeler son ancien nom chrétien de Davida, et en conclut que ce serait l'offenser lui-même que d'empêcher quelqu'un de fréquenter l'Église. Le moment serait donc favorable pour aller vaillamment de l'avant et établir les nombreuses annexes dont ce district aurait besoin. Pourquoi faut-il que tout soit entravé par le manque de fonds? N'est-ce pas assez des obstacles ordinaires, inhérents au paganisme, et des difficultés extraordinaires résultant des circonstances locales, telles que la querelle entre les deux chefs Lépoko et Pété, et l'apparition de la petite vérole, qui ont arrêté l'œuvre pendant plusieurs mois dans une partie du district?

Thaba-Bossiou. Après une première année de travail et d'expériences souvent tristes et décourageantes, le nouveau mis-

sionnaire de cette station, M. Jacottet, a obtenu des résultats qui sont de bon augure pour le succès de son ministère et l'encouragent à multiplier ses efforts pour faire progresser son Église dans la voie de la piété et de la sainteté, et déjà il peut distinguer quelques faits qui lui promettent que le bien finira par l'emporter sur le mal. Si, dès l'abord, des cas particulièrement pénibles de discipline et d'autres difficultés encore se sont présentés sur sa route, il a pu, avec le secours de Dieu, parvenir assez vite à dominer la situation en gagnant la confiance du troupeau et le respect des chefs, et par conséquent du peuple, et l'exemple de Massoupa fréquentant assez régulièrement le culte, et restant même souvent au service de l'après-midi, facilite beaucoup la position et l'œuvre du missionnaire. Aussi, quoique à certains points de vue, comme celui des pratiques superstitieuses, le paganisme essaie de prendre pied dans l'Église et qu'il y ait eu plus d'une occasion de faire des constatations extrêmement tristes sur l'état moral du troupeau et le manque de maturité de beaucoup des chrétiens, d'autre part, une centaine environ d'admissions dans la classe des catéchumènes, parmi lesquelles celles de sept ou huit renégats, tel cas de repentir touchant, un mouvement de réveil dans un village et d'autres symptômes encore sont là pour prouver que l'Esprit de Dieu n'a pas cessé de souffler sur cette station, si riche en grands souvenirs.

Bérée. L'état de torpeur signalé depuis des années, le *tepello*, comme disent les indigènes, est encore le trait dominant de cette Église. Les causes probables en sont le peu de développement spirituel de la plupart des chrétiens indigènes, le manque de droiture de beaucoup d'entre eux, qui, tout en faisant profession de se soumettre aux règles établies, les transgressent en secret, et sans doute aussi la désorganisation produite par la guerre. Voici un fait qui donnera une idée de la situation. Les soixante-treize communiants de la station même se trouven dispersés dans une vingtaine de villages et, dans leur nombre, il n'y a que onze hommes, dont trois sont des vieillards et quatre sont sous discipline. A Masérou, au contraire, il y a

une grande agglomération de chrétiens, parmi lesquels les hommes sont en forte proportion.

Et pourtant la Parole de Dieu fait son œuvre. Le nombre des catéchumènes, de quarante-deux qu'il était l'année dernière, s'est élevé, celle-ci, à soixante-dix-sept, non seulement par le fait d'émigrations, mais aussi par suite de conversions. Dans le nombre, il en est de remarquables comme celle de la première femme du chef Thébé. Cette femme venait régulièrement aux services du dimanche ainsi que deux autres femmes de son village. Un jour, son mari le lui ayant interdit, parce que, disait-il, elle était encore trop jeune pour se convertir, cette défense détermina chez la pauvre femme une crise telle que, deux jours après, Thébé lui-même faisait appeler M. Duvoisin pour aller prier auprès d'elle. Il n'essaya plus de l'empêcher, et peu après elle venait avec ses deux compagnes, dont l'une était une renégate, déclarer son intention de se donner au Seigneur. Puis, ce sont plusieurs vieillards emportés par l'ange de la mort et qui tous s'en sont allés en paix, tels que le vieux Nicolas, qui, déjà presque aveugle, avait encore fait, huit jours seulement avant sa fin, une heure et demie de chemin à pied pour assister au culte, ou la vieille Éliété, qui, sentant sa fin approcher, disait à l'évangéliste en lui montrant son bâton : « Je ne m'appuierai plus sur ce bâton-là, mon bâton c'est Jésus. »

Malgré le serrement de cœur avec lequel M. Duvoisin a pris la plume pour faire son rapport, on a donc tout lieu d'espérer que Bérée verra encore de beaux jours.

Morija. Alors même qu'elle n'aurait ni son école biblique ni son école normale, ni son imprimerie, établissement dont nous parlerons plus loin, cette station n'en serait pas moins supérieure à toutes les autres, et de beaucoup, par le développement que l'œuvre y a atteint. Dix-sept annexes et dix-sept écoles primaires, avec un personnel de trente-cinq ouvriers indigènes, plus de huit cents élèves, près de quatre cents catéchumènes, plus de cent nouvelles admissions dans l'Église, et un nombre de communiants qui dépasse maintenant le millier : ces chiffres suffisent à montrer que la plus ancienne de nos stations a su con-

server son rang au milieu, ou plutôt à la tête de ses sœurs cadettes. Ils montrent aussi qu'un seul homme, même le mieux doué, ne saurait suffire à pareille tâche, surtout lorsque celle-ci se trouve doublée de la direction d'une école d'évangélistes et encore augmentée par la direction d'une imprimerie. Aussi, M. Mabille reconnaît-il que ce n'est que grâce au concours qui lui a été jusqu'ici prêté par MM. Casalis et Henry Dyke, directeurs de l'École normale, qu'il a pu faire face aux exigences de la situation, et exprime-t-il plus que jamais le souhait d'avoir un suffragant. Il serait nécessaire, en effet, non seulement de continuer à étendre l'œuvre, mais de mieux la consolider, car la vie intérieure de l'Église n'a pas augmenté en proportion de son développement extérieur. L'éducation de la conscience des chrétiens ne se fait que très lentement; le manque de sérieux, l'insubordination et l'impureté sont des ennemis contre lesquels on doit lutter sans cesse. Les scandales ne sont que trop nombreux, « et si, dit le rapport, nous pouvions oublier l'état de dégradation morale d'où sortent nos convertis, nous pourrions à bon droit désespérer de jamais voir la chasteté et la pureté régner dans nos troupeaux ».

L'évangélisation des païens s'est poursuivie avec une grande énergie; sauf une soixantaine de villages échelonnés sur les deux rives de la Makhaleng et sur la Makhalaneng, tous ceux du district, au nombre de 641, ont été visités plus ou moins régulièrement. Malgré cela, le nombre des conversions a été de beaucoup inférieur à celui de l'année passée, quoique dans certaines annexes elles aient atteint un chiffre considérable. Dans l'une de ces annexes, 26 personnes, toutes sorties du paganisme, ont été baptisées à la fois, et parmi elles un estropié qui, n'ayant point de mains, a appris à écrire avec le pied gauche.

L'œuvre de Dieu se fait ainsi d'une façon encourageante et ses résultats positifs sont assez nombreux pour nous engager à nourrir l'espoir de succès encore plus considérables que ceux du passé.

Disons un mot maintenant de ce que l'on peut appeler les

établissements de Morija, bien qu'ils fonctionnent au bénéfice de la mission en général. Tout a marché à souhait de ce côté-là.

L'*Ecole normale* a vu le nombre de ses élèves s'accroître sensiblement; il a été de 44 internes et 3 externes, chiffre qui égale presque celui qui figurait sur les registres dans les jours de prospérité, avant la guerre. Deux élèves ont obtenu leur certificat, aux examens du gouvernement colonial, et trois en ont reçu un provisoire, valable pour trois ans, résultat qui a mérité au directeur, le docteur Casalis, et à son collègue, M. H. Dyke, les félicitations du surintendant général de l'instruction de la Colonie du Cap.

L'*Ecole biblique* (directeur M. Mabille) a compté 30 élèves, dont 17 Bassoutos. Cinq ont quitté pour se mettre à l'œuvre comme évangélistes. Il a fallu ajouter un sous-maître, ce qui, joint au prix élevé où étaient les céréales l'année passée, n'a pas permis de clore l'exercice sans déficit.

L'*imprimerie* (directeur M. Mabille) a fait paraître dans le courant de 1885, outre le *Lésélinyana*, une lettre aux chefs bassoutos, des tableaux de lecture, un livre d'arithmétique, un abécédaire, un recueil de chants et un catéchisme historique, soit en tout 417,216 pages. Le compte du dépôt de livres rattaché à l'imprimerie montre que les ventes de l'année 1885 ont sensiblement dépassé celle des années précédentes.

Hermon est, après Morija, la station la plus riche en membres communiants; elle en a 755. Les vides nombreux causés dans ses rangs par l'émigration de gens partis pour aller s'établir dans les Maloutis, à la recherche de régions moins exposées à la sécheresse, ont été comblés en très grande partie par une immigration de Barolongs, qui sont venus se réfugier sur le territoire d'Hermon à la suite des événements de Thaba-Nchu. L'Église tout entière évangélise en se transportant en masse, de temps à autre, dans les différents centres païens pour y célébrer ses services, et, chose peut-être plus réjouissante encore, les chefs se prètent à cette évangélisation en grand en s'empressant de réunir leurs gens. Comme préparation à ce mouvement, il y a eu une tournée de visites faites à toutes les annexes et à

la station elle-même par les évangélistes en corps. Le premier beau fruit de ce travail a été de réveiller l'Église; les chrétiens, même isolément, travaillent maintenant à secouer les païens et les renégats et à répandre un peu de levain dans la pâte inerte et lourde du paganisme. Est-ce ce courant de vie qui a amené le chef Lérotholi à rendre publiquement et à plusieurs reprises un témoignage, étonnant dans sa bouche, à la vérité chrétienne, ainsi qu'à interdire tout recours aux magiciens et aux superstitions païennes pour avoir de la pluie, et à vouloir même un missionnaire en résidence auprès de lui? On pourrait le croire si, malheureusement, il ne venait pas, d'un autre côté, d'affirmer solennellement son paganisme, en fêtant avec éclat la circoncision de son fils aîné, le jeune Letsié.

Parmi les annexes, celle de Maféteng mérite, comme l'on dit en style militaire, d'être mise à l'ordre du jour de l'armée, à cause du concours que ses membres ont donné à la construction d'une chapelle-école : briques, terre, travail manuel, argent, nourriture pour les ouvriers ont été fournis par ces chrétiens sans qu'on ait eu à leur dire un mot d'encouragement ou de reproche; ce qui, avec le subside de 2,500 francs accordé par le gouvernement, a permis de doter cette localité d'un édifice spacieux qui sera prochainement inauguré.

Les côtés sombres ne manquent point, toutefois, dans l'œuvre d'Hermon. Il y a eu plusieurs chutes scandaleuses à déplorer, et il faut beaucoup de vigilance pour empêcher certaines pratiques païennes de reprendre leur empire sur les chrétiens. Puis le catholicisme romain, lui aussi, est aux aguets pour pénétrer dans la place et enlever les positions. Il faudrait lui tenir tête en occupant avant lui plusieurs postes importants, et comment faire quand il n'y a pas de quoi rétribuer les évangélistes actuels? La question de fonds est en ce moment une affaire de vie ou de mort pour les annexes d'Hermon.

Thabana-Morèna. M. Marzolff commence son rapport en disant qu'il a besoin de se mettre en garde contre les impressions du moment qui pourraient le pousser sur la pente du pessimisme, et il a bien raison de résister à cette tendance, car si le nombre

des membres d'Église a subi une assez forte diminution, ce n'est que par suite d'émigrations répétées, et si l'immoralité est venue fondre comme une épidémie sur la jeunesse, au point que dans le court espace de trois mois cinq catéchumènes et deux communiants ont dû être mis sous discipline, l'œuvre dans son ensemble n'est pas restée stationnaire, il y a eu progrès constant. Les cultes du dimanche sont suivis, les réunions de la semaine sont également fréquentées. Les païens reçoivent bien les messagers de l'Évangile et sur certaines annexes ils se convertissent. Dans tel endroit les païens se rendent au culte en disant : « Vous vous êtes donné la peine de nous apporter l'Évangile; c'est à notre tour d'aller l'entendre dans la chapelle. » Il est tel village où le chef fait cesser la danse pour aller à la prière. Dans une partie reculée du district une porte a été ouverte à l'Évangile par la conversion d'une vieille femme qui, ayant jadis entendu, dans l'État-Libre, la bonne nouvelle du salut, fut, après son retour au Lessouto et de longues années passées au milieu du paganisme le plus complet, troublée dans sa conscience au point de chercher la mort. Mais deux fois la lanière avec laquelle elle voulait se pendre se rompit. Elle vit en cela le doigt de Dieu et demanda à son fils de lui « procurer des chants ». Le fils recourut à des devineresses pour l'exorciser, mais elle dit : « Ce n'est pas cela qu'il me faut, cherche-moi un missionnaire; ce sont ses cantiques qui me feront du bien. » L'évangéliste y alla et dernièrement cette femme put être baptisée.

Siloé. Parmi les Bataungs, dit encore M. Marzolff, l'œuvre marche en général très bien. Les gens se convertissent, les renégats reviennent et les chrétiens évangélisent. Retenu dans son lit, M. Maeder, ne pouvant plus travailler autrement, saisit toutes les occasions pour exhorter, reprendre et encourager. Après un ministère actif de près d'un demi-siècle, il remplit maintenant un ministère de souffrance. Il fait venir à tour de rôle les évangélistes des annexes pour prêcher le dimanche à Siloé même, et, quant au reste de l'œuvre, c'est Yakobo, fils de feu le chef Moletsané, qui s'en occupe sous sa direction.

Béthesda. M. Christol a achevé de faire connaissance avec son district. L'épreuve de la famine et celle d'une mortalité parmi les enfants concourront, il faut l'espérer, à sortir de leur torpeur chrétiens et païens. Les réunions d'appel tenues dans les villages entièrement païens n'ont pas encore donné de résultat. La marche générale des écoles est meilleure que l'année passée, et l'école du soir ou des bergers, dont la fondation remonte à plus de quarante ans, compte actuellement plus de soixante élèves. A Mohale's-Hoek, siège des autorités anglaises, nous avons repris l'œuvre abandonnée par les anglicans, mais il n'y a pas encore de local convenable. Dans les autres annexes on peut dire que l'œuvre est possible dans la mesure où le règne de la boisson y a cessé. Chez Potsane, par exemple, qui a su faire son profit de la visite de Mopéli, on a pu avoir de grandes réunions et un petit culte a même lieu journellement chez le chef depuis lors ; tandis que chez Séékéla, lorsque l'évangéliste annonce sa visite à tel village pour tel dimanche, tout le monde ce jour-là ira aux champs, on fera une fête et l'on s'enivrera d'eau-de-vie. M. Christol a vu là des scènes d'ivrognerie dignes des rues de Londres.

(*La fin au prochain numéro.*)



MISSION DU ZAMBÈZE

Le premier voyage en wagon au nord du Zambèze.

RÉCIT DE M. JEANMAIRET

Seshéké, le 1er décembre 1886.
Rive gauche du Zambèze (Afrique australe).

Cher monsieur Boegner,

Deux mois passés se sont écoulés depuis que je vous écrivais de Kazoungoula, et bien des choses se sont passées pour nous depuis lors. Peu après vous avoir écrit, je quittais Kazoungoula pour Seskéké, avec deux wagons de bagages et accom-

pagné de M. Middleton, et j'arrivais ici le 11 septembre. Nous avions eu à trouver notre route, car c'était la première fois qu'un wagon traversait cette contrée, aussi eûmes-nous quelques difficultés à nous tirer d'affaire en quelques endroits. Il est vrai que MM. Middleton et Aarone avaient auparavant visité cette route; mais cela ne nous avança pas à grand'chose, comme vous allez le voir.

Partis de Kazoungoula un matin, nous n'arrivâmes que le soir à Mambova; nos bœufs avaient de la peine à reprendre le collier après quelques jours de vacances. La nouvelle traite devait se faire de nuit, à cause de la tsetsé (1), et nous quittions Mambova le lendemain soir. Bientôt nous entrons dans une belle forêt de *mapane;* il nous est facile de nous en apercevoir à voir ces sombres et sveltes silhouettes et l'absence des buissons épineux.

Plus loin, c'est le Rounsila, le premier affluent du Zambèze, que nous avons à traverser. Son lit est desséché et l'opération du passage est vite exécutée. Reste encore une petite forêt à franchir, et nous aurons atteint la plaine du Nguesi, nouvel affluent du grand fleuve. La difficulté, ici, est de sortir de la forêt, qui est bordée d'une haie d'arbrisseaux serrés. Nous nous mettons en quête d'une issue, M. Middleton et moi. Je me laisse guider par lui, car il a fait cette route de jour. Pas d'issue! Deux heures se passent de la sorte et je perds patience. Je dis à mon compagnon qu'il n'y voit pas plus clair que moi et l'engage à rebrousser chemin pour attendre le lever de la lune: il était minuit.

A deux heures nous étions de nouveau sur pied, et, une demi-heure après notre départ, nous arrivons dans la plaine désirée et hors des atteintes de la mouche. Avec la forêt, nous avions aussi quitté les sables pour une terre noire et raboteuse, couverte d'une herbe grossière et sillonnée par les sentiers des buffles, des zèbres et de leurs congénères. Cette plaine est immense et coupée en deux par la rivière dont elle porte le nom.

(1) Mouche dont la piqûre est mortelle pour les bœufs. (*Réd.*)

Je ne me figurais pas un parc à gibier de la sorte. Qu'il est monotone et triste! Pas de belle herbe fraîche et tendre, pas de ruisseaux fleuris où les antilopes puissent refléter leurs jolis minois, pas de taillis épais. Voilà les antilopes, loin, loin devant nous, paissant sous un soleil brûlant l'herbe grossière de nos marais. Ces grandes antilopes vous font l'effet de bonnes vaches au pâturage. Elles se sentent tout à fait chez elles et ne se retirent que si vous les approchez jusqu'à la portée d'un fusil. Celles dont je vous parle, et que nous avons vues en grandes troupes, ont à peu près la taille de nos vaches et portent une sorte de crinière. Les zèbres aussi sont en grande quantité; à votre approche, ils s'enfuient au galop. Nous voyons aussi quelques buffles, mais ce sont les moins nombreux, ils préfèrent les grandes forêts que nous passons de nuit, et ne font que de courtes apparitions dans la plaine, tandis que l'autre gibier s'y complaît et s'y prélasse loin des atteintes du chasseur peu exercé.

Nous avions perdu notre route en dépit de nos guides, et nous avancions vers le nord. C'est la Providence qui nous avait guidés; par ce détour, nous avons évité un mauvais gué, pour en trouver un très facile; notre route était un peu plus longue, mais bien plus sûre. Tout était bien; le Nguesi était franchi, il s'agissait encore de savoir si nous essayerions de retomber dans la route des piétons ou de nous fier encore à notre bonne étoile? Nous envoyons des éclaireurs ; impossible d'aller devant nous, ils ont rencontré la tsetsé, et l'eau manque complètement. Le lendemain est un samedi, où ferons-nous reposer nos bœufs le dimanche? Nous ne pouvons rester où nous sommes. Nos guides ne savent rien en dehors de la route officielle.

Ici encore Dieu nous vint en aide dans la personne de Séagika (1) et de quelques jeunes gens qui vinrent nous rejoindre à la tombée de la nuit. Nous avons, nous dirent-ils, à poursuivre notre route vers le nord, une traite nous amènera à de grands étangs et à la lisière de la forêt du Kasaïa, que nous au-

(1) Un des Zambéziens qui ont fait un séjour à Morija.

rons à traverser dans la nuit du lundi suivant. Nous arrivons à cette forêt dans la journée du samedi, et nous y installons pour le dimanche. Nos préparatifs terminés, M. Middleton et moi nous procurons le plaisir de la pêche. Les étangs du Renoungou sont de vrais viviers. Au bout de deux heures nous rentrions au camp, M. Middleton succombant littéralement sous le poids de notre pêche à la ligne. Le soir de ce jour, nos gens rentraient avec une superbe antilope, et l'abondance régna dans notre bivouac. La nuit se passa bien; une fausse alerte à cause des lions, ce fut tout.

Le dimanche fut pluvieux, j'avais la fièvre et fus à peine capable de présider nos deux services. Nouvelle alerte dans la nuit : un bœuf avait transpercé son compagnon de joug d'une de ses cornes et nous dûmes l'achever. A la pointe du jour, M. Middleton et quelques autres partent en éclaireurs. Nous les suivons à la nuit tombante. Nos éclaireurs devaient nous tracer le chemin à suivre au moyen d'une branche d'arbre qu'ils laisseraient traîner après eux. Nous suivîmes leur trace pendant l'espace d'un quart d'heure. Nous avions deux hommes avec des lanternes, et Séagika et moi les accompagnions armés de nos fusils, car nous craignions les lions dont la forêt du Kasaïa est infestée. Plus tard il nous devint impossible de reconnaître notre chemin, et je crois qu'un chasseur indien n'aurait guère été plus habile que nos Zambéziens à retrouver des traces sur un terrain dur, raboteux et parfois couvert d'herbe à demi brûlée. Nous faisons halte et tenons conseil avec les conducteurs. Enfin, nous nous décidons à rejoindre la route des Batokas, que nous apprenons être un peu plus au nord. Nous y arrivons et retrouvons quelques faibles vestiges du passage de nos devanciers. Toutefois, force nous fut de zigzaguer un peu à l'aventure, coupant çà et là quelques arbres pour nous frayer passage. Les lions sont sans doute effrayés de nos lumières et du bruit de nos fouets et nous laissent la paix; au milieu de la nuit, nous atteignons nos amis assis autour d'un bon feu.

Nous dételons pour un moment et nous nous remettons en route. Avant le lever du soleil nous atteignions la plaine du Ka-

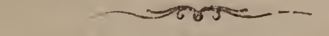
saïa et nous déjeunions ensuite sur les bords de la rivière. Nouveau repos et nouvelle marche, cette fois très difficile, dans une plaine détrempée, où nous embourbâmes nos deux wagons, ce qui nous valut un jour et demi de retard. Cette aventure me procura un spectacle que je n'oublierai pas. Je veux parler de l'abondance du gibier. De notre camp c'était un tableau étrange au coucher du soleil. La plaine était couverte de grandes antilopes et de zèbres. Tout myope que je sois, je les voyais très distinctement. Ils se confondaient presque avec nos bœufs, et je m'emparai de mes jumelles pour m'assurer que je n'étais pas le jouet de mon imagination. C'était par troupes nombreuses que je les admirais, broutant paisiblement; aussi loin que portait ma vue, la plaine était couverte de ces gentilles créatures. Vous eussiez cru être près d'une grande ferme, et voir des troupeaux de chevaux et de bœufs prêts à rentrer au logis à l'appel du maître. Tout sceptique que je sois au récit des autres, je suis forcé de croire ce que j'ai vu. C'était prodigieux; aussi poussai-je un cri d'admiration. Le lendemain, à l'aube, une troupe de zèbres était si près de nous, que l'un de nous tira sur eux de dessus le siège de mon wagon. La détonation du fusil eut seulement pour effet de faire reculer au pas toute la troupe, qui se remit à paître à la portée même de notre vue.

Le reste de notre voyage se poursuivit sans incident marquant, excepté une aventure de lions arrivée à deux des nôtres. C'était en quittant la plaine du Kasaïa. Ces deux hommes faisaient une partie de chasse et entrèrent dans la forêt qui bordait de chaque côté notre route. Là, ils rencontrèrent cinq lions qui suivaient nos wagons à notre insu, à une faible distance. Ils blessèrent l'un d'eux à deux reprises et celui-ci se mit à les charger, et ils n'eurent que le temps d'escalader un arbre et d'attendre assez longtemps que le lion leur permît de redescendre.

J'arrive d'un saut à Seskéké, au lekhothla de Morantsiane. Grande agitation; les nouvelles venues de la vallée ont mis tout le monde en émoi. Le village est bondé d'hommes armés; y aura-t-il une lutte entre les deux partis d'Akoufouna et de Robose? Je puis cependant me faire entendre et obtenir de Mo-

rantsiane la permission de planter ma tente, ou, si vous le voulez, ma station, où bon me semblera.

L'emplacement que j'ai choisi est en face d'une baie que forme le fleuve; deux beaux arbres bordent la rive avec quelques buissons; derrière ma maison est un arbre qui m'a tout d'abord servi de lekhothla, de cuisine et de salon; plus loin, sont d'autres arbres, d'autres buissons, un plateau sablonneux, et, finalement, la forêt. Au point de vue esthétique, c'est le meilleur endroit possible; reste à savoir si les termites nous tourmenteront beaucoup. La distance du village n'est que de deux ou trois minutes...



M. COILLARD AUX JEUNES GENS

..... Nous espérons beaucoup des magnifiques réveils du midi de la France. Ce que nous attendons, c'est une phalange de jeunes et vigoureux missionnaires. Je ne serais pas étonné que vous fussiez débordés à la Maison des missions. Croyons-le, Dieu, qui a fait déjà de si grandes choses, en fera encore. Qui dira ce que l'avenir ici nous réserve? Nous en sommes au jour des petits commencements. Nous mettons en terre le grain de moutarde, et Dieu peut nous appeler d'un jour à l'autre auprès de lui; mais vous vivrez, vous, pour le voir croître, devenir un grand arbre, qui étendra ses branches au loin et à l'ombre duquel des tribus nombreuses et encore inconnues viendront se retirer. Ce n'est ni une utopie, ni même un rêve. Dieu nous montrera sa gloire. Quel privilège d'occuper une petite place dans ce coin de la moisson! D'autres viendront travailler à nos côtés, et, s'ils prêchent Jésus-Christ, nous nous en réjouirons. Mais élevez la voix, criez. Dites à ces jeunes gens brûlant encore du premier amour, aux jeunes pasteurs qui demandent à Dieu ce qu'ils peuvent et doivent faire pour lui; redites-leur que des milliers de païens périssent devant nous sans avoir jamais même entendu le nom de Jésus!

SÉNÉGAL

SIERRA-LEONE

(Suite et fin) (1)

A Waterloo, village important situé à sept lieues du Freetown, s'est formée une secte dont les membres s'appellent « les sanctifiés ». La fondatrice, morte il y a dix mois, était une femme qui ne savait ni lire ni écrire. Elle appartenait à l'Eglise de lady Huntingdon. Un jour qu'elle travaillait aux champs, l'Esprit lui dit : « Hannah Johnson, tu es appelée à faire de plus « grandes choses qu'à cultiver la terre ; retourne immédiate- « ment chez toi, et je te révélerai au fur et à mesure ma vo- « lonté à ton égard. » Hannah Johnson ou plutôt Mère Hannah Johnson (c'était le titre que lui donnaient ses adeptes) retourne chez elle et y reçoit des communications de l'Esprit, qui l'engage à parler aux chrétiens de son Église de la nécessité de la sanctification sans laquelle personne ne verra le Seigneur. Elle fait part de ces communications à quelques femmes qui la comprennent ; une petite réunion est formée, l'Esprit leur dicte des cérémonies d'initiation pour les candidats ; les demandes d'admission deviennent assez nombreuses pour qu'une véritable secte se trouve constituée. Les réunions des « Sanctifiés » se tiennent en secret : celles des simples initiés, pendant le jour, et celles des avancés, des « Rose-Croix », qui participent à la direction, au milieu de la nuit. Voici la cérémonie de l'initiation : Le néophyte est habillé de blanc et enfermé dans une chambre, où il reste trois jours prosterné par terre répétant tout le temps : « Je t'honore, Seigneur Jésus », et ne se levant que pour prendre au milieu de la nuit le repas réglementaire pour toute une journée. A l'expiration des trois jours, le néophyte est lavé avec ce que j'appellerai l'eau bénite (il est de

(1) Voir p. 98 et 230.

rigueur que cette eau soit cherchée pendant la nuit par une toute jeune fille habillée en blanc). La purification terminée, le néophyte devient un « Sanctifié », tout à fait au-dessus du commun des mortels. Il est défendu aux membres de la secte de manger de la viande.

Hannah Johnson exerçait une grande influence de son vivant. Elle avait la réputation de guérir des maladies par la prière. On la regardait dans le village avec une crainte superstitieuse. Les dons lui arrivaient de tous côtés, et elle vivait à son aise. Ce qu'on redoutait de plus chez elle, ce sont les messages qu'elle prétendait recevoir de Dieu pour des particuliers et qu'elle allait leur communiquer chez eux avec tout le sérieux du monde, en ces termes, par exemple : « Le Maître m'envoie « pour te dire qu'Il est fâché contre toi, et qu'un malheur « t'arrivera si tu ne remplis pas telles et telles conditions ; « le Maître m'envoie pour t'inviter à la repentance, parce que « dans deux ans tu ne seras plus sur la terre des vivants ; le « Maître m'envoie pour t'engager à me faire tel ou tel don, « etc., etc. » Quelquefois même elle quittait le village pour aller délivrer ces messages dans d'autres villages plus ou moins éloignés. Il est des cas, dit-on, où des sceptiques, ayant eu la témérité de la questionner sur l'origine divine de son autorité, ou de traiter ses avertissements avec légèreté, furent punis de mort par Dieu, ou, d'après les autres, par un esprit malfaisant. Aussi, lorsque je me proposai d'aller voir la personne qui dirige maintenant la secte, Mère Elizabeth Steady, pour m'entretenir avec elle, fit-on tout pour m'empêcher de mettre mon désir à exécution, de peur qu'un malheur ne m'arrivât pour punir mon audace et ma curiosité imprudente. Inutile de vous dire que rien n'a pu m'arrêter. J'ai vu Mère Elizabeth Steady. J'ai causé longuement avec elle. Je lui ai fait force questions auxquelles elle a répondu avec beaucoup de circonlocutions et de réserve. J'ai demandé, en ma qualité d'étranger, la permission d'assister à une réunion d'initiés, mais elle me l'a refusée : un profane ne doit jamais savoir ce qui se passe dans ces réunions.

Voilà une secte qui a pu se former et qui, depuis des années, fait du mal dans un village où travaillent les ouvriers de quatre dénominations religieuses : les wesleyens, les épiscopaux, les méthodistes-unis et les Huntingdon. Lord Macaulay, dans un de ses écrits (1), reproche au protestantisme sa raideur vis-à-vis des manifestations de ces phénomènes psychologiques, et son impuissance à les utiliser ou à les retenir dans son sein. Le catholicisme, d'après lui, sait mieux contenir ces enthousiasmes, ces effervescences exagérées, au besoin s'en servir; dans tous les cas, les empêcher de dégénérer ou de prendre une consistance schismatique, au grand scandale de l'Eglise. Il y a certainement du vrai dans ces observations.

Visite à une station missionnaire.

Vous avez dû remarquer, par mon récit, que l'œuvre missionnaire proprement dite n'existe plus à Sierra-Leone. C'est à Port-Loko, pays situé à vingt lieues de Sierra-Leone, que j'ai eu le privilège de satisfaire mon vif désir de voir et d'étudier de près une station missionnaire; mon frère Samuel y est occupé. Cette mission a été fondée en 1840. Interrompue en 1850, elle est reprise depuis 1875. Son personnel se compose de deux pasteurs consacrés, le Rév. J. Alley, missionnaire anglais, et mon frère, aidés par un instituteur évangéliste. Les registres n'accusent qu'un seul converti pendant une si longue période de temps. Tous les enfants que la mission avait élevés, peut-être par suite de la longue interruption qui a eu lieu, sont redevenus païens ou musulmans. Sur la demande de M. Alley et de mon frère, j'ai donné une conférence sur notre mission devant un auditoire composé principalement des traitants de Sierra-Leone établis dans le pays. M. Alley croit que nous n'avons pas à nous plaindre au Sénégal : Dieu nous y a certainement bénis dans notre œuvre.

Votre bien dévoué, W. TAYLOR.

(1) L'*Essai sur l'histoire des papes*, de Ranke. (*Réd.*)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

UNE PORTE OUVERTE A L'ÉVANGILE

Le Congo.

Le missionnaire Zimmermann (1), après vingt-sept ans de travail à la Côte d'Or (de 1849 à 1876), écrivait peu avant de mourir : « Je suis préoccupé de la question sociale, et « je crois que vos difficultés européennes viennent en partie « de ce que l'on a oublié le commandement du Seigneur : « Remplissez la terre. » Il y a encore beaucoup de place inoc- « cupée en Afrique, où vous pouvez déverser le trop-plein de « vos populations. » Il développe cette idée dans une brochure publiée après sa mort, en 1877.

Notre siècle commence à comprendre la pensée et le vœu du vétéran de la mission de Bâle, et semble vouloir réaliser le programme de Victor Hugo, qui disait un jour : « Le dix-neuvième « siècle a fait du nègre un homme, le vingtième fera de « l'Afrique un monde ! »

Quel moderne Homère racontera cependant, avec la précision du chroniqueur et la puissance créatrice du vrai génie, l'épopée africaine : cette odyssée, ou plutôt ces odyssées de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, depuis Barth, révélant au monde, après Mungo Park, les contrées du Niger et le cours du Binoué ; Krapf, découvrant le Kenia, Rebmann le Kilimandjaro ; puis attendant, solitaire, que le monde chrétien le relevât de son poste ; jusqu'aux exploits du tisserand de Blantyre, David Livingstone, de Burton, de Speke, de Grant, nous mon-

(1) Voyez *Ev. Missions-Magazin*, 1877, p. 225 et suiv.

trant les grands lacs; et du pauvre petit berger gallois, John Rowland, plus connu sous le nom de Henry Stanley, gouverneur de l'État du Congo? Je m'étonne que nos contemporains aient un goût si dévorant pour les fictions, lorsque l'histoire contemporaine a tout l'imprévu du roman et le charme de la mythologie. Heureusement qu'il est une société très positive, très réaliste, qui se charge de tirer les conséquences des faits contemporains et de réunir au sens pratique les aspirations de l'idéal; c'est la Société des enfants de Dieu, à qui son chef a dit : « Vous recevrez la vertu d'en haut et me servirez de témoins jusqu'aux extrémités de la terre. »

Nos lecteurs, qui entendent beaucoup parler d'entreprises coloniales, nous sauront gré de leur rappeler brièvement de quelle façon l'Église chrétienne a cherché à accomplir sa tâche missionnaire, après que la découverte du Congo lui a montré la grande route du centre de l'Afrique.

Les télégrammes du célèbre reporter jouent ici un rôle presque légendaire. On se souvient qu'après la prise de Magdala et la défaite de Théodoros, il occupa seul le télégraphe de la mer Rouge pendant des heures entières, envoyant en Amérique deux ou trois cents versets de la Bible, afin de gagner du temps et de conserver ainsi au *New-York Herald* la primeur de la nouvelle, qui parvint, si nous ne nous trompons, au gouvernement anglais en passant par l'Amérique.

En novembre 1875, on recevait de lui un autre télégramme, annonçant que le roi Mtesa d'Uganda avait prêté une oreille attentive au message de l'Évangile et demandait des missionnaires. Aussitôt un anonyme, se désignant comme un « serviteur inutile » (Luc XVII, 10), et que l'on a cru à tort être M. Arthington, envoyait à la Société épiscopale un premier don de 125,000 francs, et, au commencement de 1877, les premiers missionnaires arrivaient au lac Victoria. Le 23 fév. 1879, paraissaient, à leur tour, à Rubaga les émissaires de Mgr Lavigerie.

Cependant Stanley disparaissait; plongeant de nouveau dans les ténèbres du centre de l'Afrique, il suivait le cours du

Congo, et l'on sait après quels prodiges de courage et grâce à quels sacrifices de vies et d'argent, le 31 juillet 1877, il sortait avec sa troupe de héros noirs de la barque *Lady Alice*, étonnant le monde par ses récits.

A la même époque, un explorateur français, d'un succès moins bruyant, M. de Brazza, découvrait, par la voie de l'ouest, une autre route vers le Congo, en passant par l'Ogowé et l'Alima. L'ancien et le nouveau monde célébrèrent par des médailles, des banquets, des réceptions royales ou municipales les illustres héros de la géographie, et les chrétiens, participant à l'ébranlement universel, se recueillirent et se demandèrent ce qu'ils avaient à faire.

Mais, avant de poursuivre notre récit, disons quelques mots du Congo lui-même.

Ce fleuve immense, appelé aussi Zaïre ou « Nzari », c'est-à-dire « fleuve », fut connu en Europe dès le quinzième siècle. Diego Cao ou Cam, officier de la marine portugaise et gentilhomme du roi Jean II, en explora l'embouchure de 1484 à 1485, et Martin de Behaim, qui assista à la découverte, l'appela Rio-Poderoso ou Puissant Fleuve. Sur les traces des explorateurs portugais, arrivèrent les missionnaires. Felipe Pigafetta nous apprend qu'au seizième siècle, les Portugais y avaient 200 prêtres, 100 églises et un évêché, qui fut transféré à Saint-Paul de Loanda, la ville de San-Salvador ayant été ravagée, en 1570, par les Ajakkas. En 1816, le capitaine James Kingston Tuckey remonta le Congo jusqu'à plus de 420 kilomètres de son embouchure. En 1857, le Dr Bastian, et en 1873 le lieutenant Grandy, le visitèrent à leur tour; mais tous furent arrêtés par les cataractes. Cependant son estuaire, bien connu des navigateurs, indiquait l'importance hors ligne de ce fleuve, l'un des premiers du monde, puisqu'il a une longueur de plus de 4,400 kil., a un volume égal à ceux du Mississipi et du Nil réunis, verse dans l'Océan 2 millions de pieds cubes d'eau par seconde, a une largeur moyenne de 4 à 6 kilomètres et un courant de 3 à 5 nœuds, c'est-à-dire 6 à 10 kilomètres par heure, fournissant,

avec ses affluents, 7,600 kilomètres d'eaux navigables. Quant à la population, Brazza estime celle du Congo français à 4 millions; Stanley, dans son discours d'Edimbourg, en 1884, celle de tout le bassin du Congo à 90 millions; le grand marchand Tippu Tib lui a déclaré qu'il avait passé par des villes de plusieurs lieues de long; le Dr Pogge, comme le lieutenant Weissmann, confirment ce témoignage : « Avant d'arriver au Lumani, dit ce « dernier, nous avons parcouru des pays de prairies non interrompues, qui seront un jour les grands pâturages du monde. « Il y tombe de la pluie huit mois par an. » On comprend que la pensée de ces innombrables multitudes, vivant et mourant sans connaître ni leur Dieu ni leur Sauveur, ait puissamment remué le cœur de l'Église chrétienne.

Dans le courant de l'année 1878, un petit groupe de chrétiens, parmi lesquels MM. Cory, lord Polwarth, M. et madame Grattan-Guinness, le révérend A. Tilly, se réunissaient à Cardiff pour prier et s'occuper des besoins des peuples nouvellement découverts au centre de l'Afrique. Le révérend A. Tilly, l'initiateur et premier secrétaire du mouvement, n'ayant pu continuer à se charger du travail de correspondance, M. et madame Guinness acceptèrent la tâche bien lourde de devenir les directeurs de l'œuvre, les premiers missionnaires pour le Congo s'étant trouvés dans l'institution fondée par eux à Harley-House-Bow. Ces vaillants chrétiens, bien connus à Paris, où ils ont travaillé l'hiver avant la guerre, firent appel à leurs frères, commencèrent la publication d'un journal mensuel et firent connaître l'entreprise par des brochures largement répandues.

Dès le mois de janvier 1878, le premier missionnaire de la Société, appelée dès lors « Société de l'Afrique intérieure et du Congo (1) », débarquait près de l'embouchure du fleuve. M. Henry Craven fut suivi en décembre par sa femme et M. Petersen, après que, dès le mois de juin 1878, une première victime eut succombé au climat : le jeune ingénieur James

(1) Livingstone (Congo), Inland Mission.

Telford, parti en compagnie de M. Johnson. Cependant les baptistes, encouragés par un don de 25,000 francs de M. Arthington, arrivaient eux aussi sur les lieux et, dès le mois d'août 1878, M. T. I. Comber atteignait San-Salvador et était accueilli avec grande faveur par le roi don Pedro, chef nègre, se disant chrétien, quoiqu'il fût presque retombé dans le paganisme. Quelque peu étonnés de ces nouvelles, les jésuites arrivèrent à leur tour sur les traces de nos missionnaires. Après un commencement plein d'espérance, Comber fut obligé de quitter San-Salvador et de fonder une station indépendante à Stanley-Pool. On allait tâtonnant, mais avec un courage admirable, avec un dévouement bien digne d'imitation, résolu à ne manquer ni d'esprit d'initiative, ni de rapidité, afin que l'Évangile pût profiter des merveilleux travaux de l'Association internationale belge. C'est alors que, pour affermir les débuts, on chercha un directeur et qu'on jeta les yeux sur un jeune homme que la Providence semblait avoir désigné exprès pour cette œuvre, M. Mac Call, dont nous raconterons la touchante histoire, après avoir indiqué rapidement, par quelques dates, la marche générale du mouvement.

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

ENCORE L'OUGANDA

L'ANGOISSE DES MISSIONNAIRES DE NATÉTÉ. — L'IMPRIMERIE. — LA NOUVELLE DU MEURTRE ACCOMPLI. — LES PRÉOCCUPATIONS DU ROI MOUANGA. — LA MORT DE L'ÉVÊQUE HANNINGTON. — LA SITUATION CRITIQUE DES MISSIONNAIRES.

Il y a trois mois, nous assistions à une crise de la mission de l'Ou-Ganda (1), au centre de l'Afrique orientale. Des nouvelles re-

(1) Voir le numéro de mars, p. 108-118.

çues alors, au moment de mettre en pages, laissaient prévoir de nouveaux dangers. Ces craintes ne se sont que trop réalisées. Après une incertitude cruelle et prolongée, on ne peut plus douter désormais de la mort de l'évêque anglican Hannington (1). Il allait visiter les champs de mission du lac Oukéréoué, encourager les ouvriers solitaires qui s'y dépensent. Il a été arrêté à la frontière du pays et assassiné avec ses porteurs sur un ordre du jeune roi Mouanga, dont on connaît les débuts (2).

Transportons-nous de nouveau dans la demeure des trois missionnaires sur la colline de Natété. On peut revivre avec eux les jours d'angoisse qu'ils viennent de traverser, qui durent peut-être encore. M. Mackay a envoyé à ses directeurs un journal détaillé, remplissant plus de cent douze pages manuscrites et retraçant la période qui s'est écoulée entre le 25 octobre et le 20 décembre dernier.

Dimanche matin, le 25 octobre, l'église était pleine de fidèles, quand l'un des pages du roi, un chrétien, vint annoncer aux missionnaires que deux Européens avaient été arrêtés à la frontière orientale de l'Ou-Ganda. Selon les rapports reçus, l'un était un jeune homme (3); l'autre, l'aîné, avait une main sans pouce. Cette particularité ne laissa pas de doute sur l'identité du voyageur arrêté. Les missionnaires savaient qu'un accident avait autrefois privé l'évêque Hannington d'un pouce.

Une heure plus tard, un autre page rapporta que le roi Mouanga venait de convoquer le *katikiro*, ou premier conseiller, sorte de maire du palais, Koloudji, le gardien des provisions et quelques autres conseillers ou palatins; ce conseil avait décidé

(1) Voir dans le *Petit Messager* de ce mois la vie de Hannington.

(2) Voir, pour l'avènement de Mouanga, ainsi que pour la description des endroits qui vont être nommés, l'article précité, p. 108 et suivantes.

(3) On ne sait pas qui peut être le second blanc ; il ne reparaît plus dans les rapports postérieurs. L'évêque Hannington était le seul Européen de l'expédition.

la mort des étrangers. Qu'on se figure la solennité des prières qui terminèrent le service du matin.

Aussitôt après, MM. Mackay et Ashe se rendirent à Mengo (1), la résidence du roi, pour obtenir une audience. Au moment, où après le cérémonial d'usage, ils soulevaient la lourde porte en bois, suspendue comme une portière, pour pénétrer dans l'enceinte de la cour du roi, un de leurs anciens élèves, passant à côté d'eux, leur souffla à l'oreille : « On vient d'expédier des gens pour tuer les blancs. » Le roi fit attendre les missionnaires ; puis il les fit prier de conférer avec Koloudji; ensuite il leur fit dire qu'il ne savait rien. Bref, il les éconduisit. On peut difficilement se faire une idée de l'angoisse horrible qu'éprouvaient les missionnaires. Ils savaient que l'évêque était là, à moins de trois journées de marche; ils savaient que l'ordre de le tuer avait été donné; ils savaient que les assassins venaient de partir; et le despote dont ils espéraient pouvoir fléchir le dessein meurtrier, les faisait prier d'attendre, sous prétexte qu'il allait se baigner dans l'étang de ses femmes.

On s'accroche à tout en pareille circonstance. M. Mackay représenta à Koloudji que ce meurtre serait le malheur du pays; que Mouanga lui-même ne tarderait pas à le regretter; qu'il fallait à tout prix gagner du temps. Il promit un riche présent à Koloudji s'il voulait se charger d'envoyer un ordre retardant l'exécution de l'arrêt de mort. Koloudji s'engagea; on verra par la suite qu'il ne fit rien.

« 26 octobre. Trop tourmenté pour avoir pu fermer l'œil », dit M. Mackay dans son journal ; « levé avant l'aube ».

Il écrit une lettre pressante au roi. Il va la porter au palais avec M. Ashe. Ils ont calculé qu'un messager, dépêché immédiatement, pourrait encore, à marches forcées, atteindre les précédents avant que le meurtre fût accompli. Dans la cour du roi on fait asseoir les missionnaires. Enfin on leur fait dire que, dans l'après-midi, le roi ferait venir *Mapéra* (mon père) Lour-

(1) Voir p. 112, note 4.

del, le missionnaire catholique, afin qu'il lui lût la lettre. « Que le bon Seigneur sauve notre évêque de la main de ces assassins ! » s'écrie M. Mackay. La prière demeurait l'unique ressource des missionnaires.

Dès le retour de ses deux compagnons, le troisième missionnaire, M. O'Flaherty, écrivit au P. Lourdel. Il le supplia de persuader au roi, s'il pouvait le voir, qu'il était de son intérêt de ne pas tuer M. Hannington; qu'il pouvait le renvoyer s'il ne voulait pas le recevoir; qu'il était inutile de commettre un meurtre. Le P. Lourdel se rendit à la cour. — « Que Mackay vienne, lui dit Mouanga; qu'il écrive une lettre au *mou-zoungou* (l'homme blanc); qu'il lui dise de s'en retourner. Je me charge de faire parvenir le message. » La lettre fut écrite en toute hâte. Les doigts de M. Mackay tremblaient d'anxiété autant que par l'effet de la fièvre qui l'avait repris. Tout grelottant il court avec son collègue Ashe à la résidence, pensant enfin voir le roi. On les fait attendre. Les moments se passent. Enfin on vient prendre la lettre et dire que Mouanga s'en va au bain. Les missionnaires demeurent assis devant la porte de la maison du roi. La nuit vient; on va barricader les portes. Force leur est de s'en retourner à la station.

Le lendemain matin, le P. Lourdel annonça aux missionnaires anglais qu'un chef du nom de Gamousamboua avait été envoyé avec leur lettre à la frontière. Ce n'était qu'une sinistre comédie au moyen de laquelle le roi et ses conseillers voulaient donner le change aux missionnaires.

Le roi ne s'en amusait pas moins. Il organisa une grande partie de chasse sur le lac. Un des canots chavira; deux beaux fusils, dons de la mission romaine, se perdirent; un homme se noya. Cela ne dérangea pas le monarque. Il était, du reste, préoccupé d'un métier à tisser qu'il avait depuis longtemps demandé à M. Mackay. Il ne manqua pas d'en faire prendre des nouvelles.

M. Ashe, debout devant les casiers de sa petite presse, composait les premiers chapitres de l'évangile de Matthieu. Il faut bien tromper par un travail presque mécanique, le seul dont on

soit capable, les heures d'incertitude qui rongent le cœur. « D'ailleurs, dit le journal de M. Mackay, à la date du 29 octobre, chaque période de persécution a tourné pour nous au profit de la typographie! » En temps ordinaire, l'activité missionnaire proprement dite absorbe toutes les forces.

Outre ces travaux, les missionnaires mettent ordre à leurs affaires. Le sort de leur évêque peut les atteindre à bien courte échéance. Ils remettent des lettres à quelques chrétiens fidèles avec prière de les faire parvenir à la côte, si les événements devaient prendre une tournure fatale. « L'avenir est sombre, dit le journal; mais Dieu a toujours été meilleur pour nous que nos craintes. »

Vendredi, le 30 octobre, cinq jours après l'arrivée des premiers renseignements, à la nuit tombante, Ismaïl, un Arabe qui entretient de bonnes relations avec les missionnaires, se glissa dans leur maison. Il apportait des nouvelles. Des messagers de la frontière avaient raconté que tous les étrangers noirs et blancs avaient été tués. « O nuit d'affliction! s'écrie M. Mackay; quel crime sanglant et inouï! »

Des bruits divers et contradictoires arrivent les jours suivants. C'est comme une brise d'espoir qui vient rafraîchir les missionnaires. Ouakoli, l'homme chargé de l'ordre sanguinaire, et son compagnon, le page Mousoké, ne sont pas encore revenus. M. Mackay calcule, le 4 novembre, qu'il y a douze jours que ces messagers de mort ont quitté, et il faut à peine trois jours pour se rendre à la frontière. Peut-être a-t-on obtenu quelque sursis. Dans ces cas extrêmes, l'incertitude, après la première crise, fait toujours naître un regain d'espérance dans le cœur humain.

Le lendemain, l'un des pages de Mouanga vient annoncer aux missionnaires que Ouakoli et son compagnon sont revenus. Le *katikiro* les a menés droit chez le roi. Celui-ci les a renvoyés pour la nuit loin de la ville, de sorte que personne n'a pu leur parler. Après le coucher du soleil, un autre page, ancien élève

de leur école, envoie un billet aux missionnaires. Son contenu sonne comme un glas dans leurs cœurs. Pendant que Mousoké passait de chez le *katikiro* dans la maison du roi, il avait réussi à dire à un page de ses amis que le blanc et ses compagnons étaient morts et que leurs bagages arriveraient bientôt. « La dernière lueur d'espoir s'est éteinte maintenant, écrit M. Mackay. Le pis semble passé. Notre frère bien-aimé est heureux. Pour nous l'agonie se prolonge. Seigneur, que ta volonté soit faite! »

Dans ces dispositions, les missionnaires continuent à imprimer. Dès le 3 novembre, ils peuvent tirer une épreuve de la première feuille de Matthieu. Ils la font circuler parmi les chrétiens pour en soumettre le style à leurs critiques. Ils donnent des instructions aux dix anciens pour les guider au cas où ils demeureraient inopinément les seuls conducteurs de la jeune Église d'Ou-Ganda. M. Ashe va, le 5 novembre, baptiser neuf jeunes gens, catéchumènes depuis plusieurs mois.

Mouanga avait trouvé un nouveau sujet de préoccupation. Il veut élever un grand mât afin de faire flotter le pavillon royal bien haut dans les airs. Il essaie de dresser le mât au moyen de cordes indigènes. Elles se rompent; un homme est tué par la chute du mât. Le roi fait alors demander des cordes plus résistantes à son fournisseur inépuisable, M. Mackay. Celui-ci prend du chanvre; il en fait des fils de caret qu'il réunit par torons en un cordage respectable. Il envoie ce câble au roi comme échantillon, et demande une provision de chanvre. Mais Mouanga ne se tient pas d'impatience; il coupe le câble pour obtenir deux cordages. Les deux moitiés étaient trop courtes. On n'en tente pas moins l'opération : une seconde fois le mât s'abat, écrase encore un homme et en estropie un autre. On accuse Mackay d'avoir ensorcelé les cordes. Cependant on s'adresse à lui pour épisser les deux bouts. Malgré les avis du missionnaire, les messagers remportent le câble. Toute la journée du 8 novembre se passe en préparatifs pour dresser le mât au moyen du cordage *blanc* et de nombreuses cordes indigènes. Mouanga, entouré de ses pages et de ses gardes, assiste à l'opération; il s'est armé; il a donné l'ordre à ses gardes

de tirer sur les ouvriers si le mât retombe encore une fois. On réussit heureusement avant la nuit.

Seize jours s'étaient passés depuis que les premières nouvelles étaient arrivées aux missionnaires, et ils n'avaient pas encore vu le roi. Le 9 novembre, un chrétien de la cour fit savoir aux missionnaires que, selon la coutume des Ba-Ganda, quand un homme est tué par ordre du roi, la famille du mort est considérée comme dangereuse; les membres de cette famille ont, par conséquent, l'habitude de faire un présent au roi, pour lui prouver qu'ils renoncent à toute vengeance. L'une des sœurs du roi, Naloumaçi, ancienne élève de la mission, fit parvenir aux missionnaires un message de même teneur. Les missionnaires comprirent que c'était un avis bienveillant; c'était, en même temps, de la part de personnes bien placées pour être instruites de la vérité, un aveu tacite du meurtre. Décidés à éviter tout ce qui pourrait mettre un tort de leur côté, MM. Mackay et Ashe envoyèrent un présent considérable à Mouanga. L'effet fût fâcheux en apparence. Mais les missionnaires eurent au moins une audience. Le roi les fit appeler le 11 novembre. Il paraissait furieux. « Pourquoi m'envoyer un cadeau? » Les missionnaires répondirent qu'ils avaient plusieurs fois sollicité une audience sans en obtenir; qu'ils avaient demandé des renseignements sur leurs amis à la frontière; qu'ils avaient écrit une lettre et qu'ils n'avaient reçu aucune réponse du roi; craignant que le roi ne fût irrité contre eux, ils lui avaient adressé un présent de paix. Ils le supplièrent d'une même haleine de leur donner des nouvelles de leur évêque. — « Qui vous a dit qu'il y a des blancs à la frontière? qui vous dit que je veux vous tuer? » cria le roi. On lui répliqua qu'il était le premier à énoncer un pareil soupçon; quant aux blancs arrivés à la frontière, tout le monde en parlait. Alors Mouanga essaya d'intimider les missionnaires; il hurla d'une voix féroce que, sous prétexte d'enseigner son peuple, ils espionnaient les secrets de la cour; qu'ils n'étaient que de misérables *ba-gouagoua* (étrangers, barbares); qu'il allait mettre fin à tout cela; qu'il ferait surveiller les abords de la

station ; que tout Mou-Ganda qui irait chez les missionnaires paierait une amende; qu'il finirait par les mettre eux-mêmes en prison; qu'il lui importait peu de provoquer la colère de l'Angleterre et de toute l'Europe; que pouvaient lui faire les *ba-zoungou* (blancs)? Cette explosion de colère réelle ou simulée laissa les missionnaires calmes et froids. Le roi vit qu'il dépensait ses invectives en pure perte. Il se calma et fit donner deux vaches aux missionnaires pour sceller la paix. Cette pénible entrevue avait duré plus de deux heures.

Diverses paroles échappées à Mouanga ainsi que toute sa conduite avaient convaincu les missionnaires que le meurtre de l'évêque était accompli. Durant la semaine du 15 au 21 novembre, plusieurs témoins oculaires du crime arrivèrent au lac. Il subsiste dans leurs récits de nombreuses divergences sur les détails du drame. Voici comment on peut néanmoins en reconstituer l'histoire au moyen de tous ces renseignements.

Des Ba-Ganda, conduits par un renégat arabe, Maçoudi-bin-Soliman, devenu un petit chef mou-Ganda, s'approchèrent du camp de l'évêque. Maçoudi parle le souahéli, langue de la côte de Zanzibar, que l'évêque Hannington semble avoir comprise un peu. Il attira l'évêque sur une colline, à quelque distance du camp, sous prétexte de lui montrer le lac Oukéréoué, au lointain. Au sommet de la colline, il le fit arrêter et garrotter tandis que dans le camp on traitait de même les Oua-Ngouana ou porteurs de la caravane. On jeta l'évêque dans une ancienne case abandonnée, pleine d'araignées et d'insectes de tout genre. Hannington se plaignit de ce traitement : on l'élargit; il paraît même que l'on commença à construire un nouvel abri pour lui. Sur ces entrefaites, Ouakoli, le messager de Mouanga, arriva sur les lieux. Les porteurs de Zanzibar furent aussitôt massacrés à coups de javelots. L'évêque demanda à être plutôt fusillé. On lui accorda sa demande : son propre fusil servit à l'exécution de la sentence. Avant de mourir, il pria ses bourreaux d'aller dire à Mouanga : « Aujourd'hui, j'achète par mon sang la route d'Ou-Ganda ; je meurs pour les Ba-Ganda. » On mutila le cadavre; la tête et

les mains furent coupées. Puis on attendit six jours avant de quitter l'endroit. M. Mackay pense que l'on craignait une résurrection de l'homme blanc.

Le 8 décembre, les bagages de l'évêque arrivèrent au lac. Les missionnaires apprirent qu'on les avait remisés et cachés dans le quartier des femmes du roi, entouré d'une enceinte où personne ne pénètre.

Cependant toutes sortes de rumeurs circulaient dans le pays. Le 20 décembre, un chef subalterne vint prétendre à M. Mackay que l'*askofou* (évêque) était encore en vie. Le même jour, l'un des habitués de la station apportait aux missionnaires le journal de voyage de l'évêque. Il l'avait acheté à Ouakoli. Ce journal contient des notes de voyage, depuis le départ de la côte, le 23 juillet, jusqu'au 6 octobre. N'est-ce qu'un fragment? ou bien l'évêque a-t-il interrompu ses notes dès le 6 octobre? Bien des obscurités couvrent encore cette histoire mystérieuse. S'éclairciront-elles jamais?

La situation des missionnaires de l'Ou-Ganda reste dans tous les cas très grave. M. O'Flaherty, l'un d'entre eux, a obtenu du roi l'autorisation de traverser le lac. Il pense se rendre à la côte et de là en Angleterre. M. Mackay estime que Mouanga ne sait trop que faire. Ou bien il les retiendra comme otages, ou bien il les assassinera par fanfaronnade, comme pour défier la puissance des blancs. Il est certain que les immenses acquisitions faites par l'empire allemand d'une manière imprévue, en 1885, sur la côte de Zanzibar jusqu'au Kilimandjaro, ont inquiété les peuplades de l'intérieur. Elles sont l'occasion du meurtre de l'évêque Hannington et des périls que courent les missionnaires anglais. Au reste, les missionnaires français de Mgr Lavigerie ne sont pas plus en sécurité que les Anglais. « Nous sommes embarqués dans le même canot », disait un jour le P. Lourdel à M. Mackay. Si le canot chavire, un même sort les attend tous. « Peut-être, dit M. Mackay, l'intérêt matériel, tangible, prévaudra-t-il dans l'esprit du roi. Il nous considère un peu comme une poule aux œufs d'or, à cause des ser-

vices que nous avons déjà pu lui rendre. Nous épargnera-t-il pour cette raison ? »

C'est par ce point d'interrogation que se terminent les dernières nouvelles de l'Ou-Ganda (1). Aussi bien on peut s'attendre à tout de la part d'un tyran faible et mobile comme l'est Mouanga. La fausseté et l'astuce semblent se partager son cœur. Il est, du reste, adonné à un vice fort répandu dans toute l'Afrique : il fume une sorte de chanvre (le hachich des Arabes), dont l'usage obscurcit à la longue la raison. Sous l'influence aiguë de l'ivresse causée par cette fumée, le roi est capable de tout. Mouanga est un nouvel exemple à l'appui d'une des pensées les plus vraies du général Gordon. Ce héros jugeait que les princes de ce monde ont toujours été beaucoup plutôt un obstacle qu'un soutien pour l'avancement du règne de Dieu. Mais

« Voici, l'œil de l'Éternel est sur ceux qui le craignent. »

F. H. K.

AVIS DIVERS

Carte du Sénégal. — Nous tenons à la disposition des amateurs, aux mêmes conditions que la carte du Lessouto (1 franc l'exemplaire), la carte du Sénégal montée sur carton et coloriée. Adresser les demandes à M. A. Boegner, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques, à Paris.

Les réunions de missions. — Nous prions instamment MM. les pasteurs qui tiennent des réunions de missions, et qui ne nous en ont pas encore informés, de vouloir bien le faire au plus tôt, afin de nous permettre de compléter la statistique qu'on nous a demandée. Nous n'avons encore reçu que 37 réponses.

(1) Le dernier numéro de l'*Afrique explorée* (p. 171) annonce que, d'après une dépêche du Zanzibar, le missionnaire Houghton et sa femme ont été assassinés par les Maçaï, dont l'évêque Hannington avait traversé le pays.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

12168. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1886

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UNE QUESTION
posée devant les Églises

Paris, le 16 juillet 1886.

Il y a un mois (1), nous parlions des devoirs que nous impose l'accroissement de l'empire colonial de la France.

Ces devoirs se présentent aujourd'hui sous un aspect plus précis.

L'Acte de la Conférence de Berlin, réglant les questions pendantes dans le bassin du Congo, a reconnu des droits de la France sur un espace de territoire égal à notre pays en étendue et habité par des millions d'indigènes.

Cette conquête, toute pacifique, est due à l'énergie persévérante de quelques hommes de cœur, et surtout à l'explorateur hardi dont le nom est devenu populaire parmi nous : M. Savorgnan de Brazza.

L'Etat français du Congo est aujourd'hui ouvert à l'action de l'Évangile. Peut-être ne le sera-t-il plus demain. Nous savons, de source absolument authentique, que des missionnaires protestants y seraient accueillis avec faveur, et que leur situation serait exactement celle faite aux catholiques, à la seule condition de ne relever que d'une société française de missions.

---

(1) L'article que nous annoncions sur la part que nos Églises prennent à l'œuvre des missions est prêt et composé. Nous le renvoyons à un mois pour ne pas ajourner les nouvelles de nos champs de travail. (*Réd.*)

Le Comité, informé de ces faits et pénétré de leur importance, sent vivement la responsabilité qu'ils font peser sur lui ; mais il croit que cette responsabilité repose avant tout sur les Églises. Aussi considère-t-il comme son devoir de saisir de la question le protestantisme français.

L'œuvre à fonder au Congo exige, en hommes et en argent, des ressources considérables qu'il ne peut être question de demander à une restriction quelconque apportée au développement normal des œuvres actuelles de notre Société. Elle ne pourra être entreprise que si le protestantisme français montre, par un accroissement sérieux de ses prières, de son intérêt et de ses sacrifices pour les missions, que son intention est d'entrer dans la porte que Dieu ouvre devant lui au Congo.

Nos Églises nous donneront-elles l'homme de foi et d'expérience qui prendra la direction de l'œuvre, et les auxiliaires indispensables pour une mission qui ne pourra guère compter pour s'entretenir matériellement que sur le travail agricole et l'élevage du bétail ? Nous fourniront-elles annuellement les 20 ou 30,000 francs de plus qui sont nécessaires pour entreprendre l'œuvre nouvelle sans faire tort aux anciennes?

Telles sont les questions qui se posent aujourd'hui. C'est aux Églises qu'il appartient de les résoudre ; c'est à elles de décider si le protestantisme français répondra à l'appel qui lui est adressé par un acte de foi et de courage, ou par un humiliant aveu d'impuissance. Notre tâche à nous est de nous recueillir, d'être prêts et d'attendre.

Pour le Comité :

A. Boegner, *directeur.*

UNE FÊTE DE MISSIONS
dans le Sud-Ouest.

Ainsi que nous l'avons annoncé il y a un mois, le Comité auxiliaire de Bordeaux a organisé pour le 14 juillet une fête de missions. Cette fête a parfaitement réussi. Nous en félicitons

cordialement nos amis du Sud-Ouest, et nous les citons en exemple à tous ceux qui ne savent pas encore tout ce que de semblables réunions apportent avec elles de douces joies, de bonne et saine édification. Pour leur susciter des imitateurs, nous reproduirons, en les abrégeant, deux compte rendus qui nous ont été envoyés de la fête, l'un de M. le pasteur Laforgue, l'autre de M. Jousse, qui y a représenté le Comité de Paris.

Les Brians, près Sainte-Foy (Gironde), 16 juillet 1886.

Monsieur le Directeur,

L'amour des fêtes est chez les peuples un signe de décadence; tout le monde le sait depuis le fameux *panem et circenses.* Que penser dès lors en voyant des hommes de sens et de cœur en multiplier le nombre? Chaque établissement de charité, chaque société d'évangélisation ou d'instruction populaire veut avoir sa fête, et vous savez peut-être que, sous ce rapport, notre vallée de la Dordogne n'a rien à envier à aucune autre. Et nos fêtes, pour s'appeler chrétiennes, n'en répondent pas moins au programme contenu dans les célèbres mots latins; du pain, il y en a, puisqu'on l'y apporte et qu'on l'y mange, et quelque chose avec; des jeux aussi; il est vrai que ces derniers ne sont jamais sanglants et se contentent d'être oratoires, ce qui n'est pas toujours aussi cruel. Faut-il s'indigner et protester? Je ne le pense pas. Si l'Église chrétienne a ses jours de fête, c'est qu'elle a en elle-même une puissance expansive de joie; elle veut le prouver à tous; elle veut que cette joie soit la joie de tous. On ne sait pas assez autour de nous que la joie est une vertu chrétienne.

Bref, nous avons eu le 14 juillet une fête de plus, et une fête missionnaire, ce qu'on n'avait jamais vu par ici. Tout près de Sainte-Foy, sur un magnifique domaine, à l'abri d'épais et vastes ombrages, par deux fois, un grand auditoire s'est réuni; au milieu, une estrade simple, un peu étroite, pittoresquement

supportée par des tonneaux, et sur cette estrade une partie des membres du Comité auxiliaire des missions du Sud-Ouest. Quelques voitures, chargées de monde, font vis-à-vis aux orateurs, et la fête commence. Le programme est arrêté d'avance et il est suivi sans accident. MM. Fuster, Jousse, ancien missionnaire, Lauga, Monnier, Baptistin Couve, Escande, Soulier, viennent, avec les qualités diverses qui constituent leur genre particulier de talent, présenter soit des considérations générales et élevées (ce qui ne messied jamais dans une grande assemblée), soit des détails intéressants, vifs, pleins d'humour. Chacun a le succès qu'il mérite, et je ne surprendrai personne en disant qu'après l'allocution originale de M. le pasteur Soulier, tous pensaient : l'intérêt a été croissant.

Le Lessouto, le Zambèze, le Sénégal, Taïti ont tour à tour passé devant nos yeux ; nous avons entendu des noms et des histoires absolument inaccoutumés. Et ces discours étaient accompagnés d'illustrations vivantes, car nous avions parmi nous les visages amis et vénérés des vieux lutteurs de la mission, MM. Lauga père et Jousse, et des spécimens authentiques des races indigènes du sud de l'Afrique et du Sénégal ; on se montrait, en effet, avec sympathie un mulâtre et un nègre, ce dernier d'un noir admirable ; et à côté d'eux, M. le pasteur et madame Henri Lauga, tous deux nés chez les Bassoutos ; ces deux amis sont, il est vrai, malgré leur origine, complètement dépourvus de ce que j'appellerai la couleur locale.

C'est, je vous l'ai déjà dit, le 14 juillet que se tenait notre réunion ; cette date nous a valu quelques abstentions ; il faudra, l'année prochaine, éviter qu'elles se renouvellent, en fixant à un autre jour, le lendemain de la Pentecôte, par exemple, la fête missionnaire que nous ne manquerons pas, je l'espère, de célébrer assidûment à l'avenir.

J. Laforgue.

Le récit de M. Jousse, rapportant ses impressions personnelles, complète sur quelques points celui de M. Laforgue.

« ...Nos amis, instigateurs de cette fête, s'y sont rendus avec plus d'un *pélaelo*, comme dirait un Mossouto; on leur avait si bien dit que la chose ne réussirait pas! Eh bien, d'emblée, nous pouvons affirmer que le succès a été complet et a dépassé toute attente.

L'*enclos* où a eu lieu la fête n'est pas le premier endroit venu ; cette campagne a appartenu à une vraie mère en Israël, madame Dupuy, qui a préparé plusieurs générations d'institutrices. Presque tous les pères du réveil ont reçu l'hospitalité dans cette charmante habitation. L'installation eut lieu sous des arbres touffus dont l'épais ombrage défiait les rayons du soleil. Bien avant l'heure fixée, on voyait arriver en troupes les habitants de la vallée, qui prenaient place sur des bancs préparés à l'avance; des voitures bondées de voyageurs se succédaient sans fin dans la belle allée de l'enclos; les chevaux étaient conduits à l'écurie. On évalue de 1,000 à 1,200 personnes le chiffre des auditeurs. Un photographe, arrivé le premier, avait préparé son appareil pour prendre surtout les orateurs et les membres du Comité assis sur une estrade. Une espèce de buvette ambulante, munie de rafraîchissements de toutes sortes, s'était installée non loin de là, à l'ombre de grands arbres. La physionomie de cette assemblée était toute de paix et de bonheur; on sentait qu'on faisait partie d'une même famille spirituelle, et que ce qui allait faire le sujet de cette réunion était au fond de tous les cœurs. L'Afrique y était représentée par *tous* les membres de la famille Lauga; le corps pastoral, par une quinzaine de pasteurs.

La séance commença par un chant, puis la prière, puis un discours du président, M. Fuster. Ce discours pourrait être prononcé n'importe où : rarement j'ai entendu quelque chose d'aussi bon sur la nécessité des missions. Après le président, votre serviteur. Mon rôle aurait dû se borner à écouter, privilège dont je jouis bien rarement. Plusieurs frères ayant été chargés de travaux sur nos différentes missions : M. Lauga, sur le Lessouto ; M. Monnier, sur le Zambèze; M. Escande, sur le Sénégal; M. Soulier, sur Taïti, je devais donc, étant donnée la

situation, ne rien dire qui pût empiéter sur les travaux de nos frères. Le Seigneur me mit au cœur de parler de la mission au point de vue philanthropique : tout homme qui a un cœur d'homme doit souffrir à la vue des souffrances qui sont le fait du paganisme et de nos péchés, à nous les hommes de la race blanche.

Le plaidoyer de M. Lauga, en faveur de l'œuvre du Lessouto, était taillé de main de maître. C'était chaud; cela faisait du bien. Le discours sur le Zambèze a clos la séance du matin.

L'assemblée s'est dispersée après le chant d'un cantique. On vit alors des groupes se former dans les bois qui entourent l'*Enclos,* et chacun de s'installer par terre pour prendre son dîner. On passait d'un groupe à l'autre; c'était charmant. A deux heures et demie, rentrée en séance; même auditoire, plus les colons de la colonie de Sainte-Foy. La séance est présidée par M. B. Couve, qui a fait un *speech* comme les laïques pieux seuls savent en faire : éloquence du cœur qui se moque de l'éloquence ! Vrai, cet ami nous a fait du bien. Nous voilà au Sénégal. M. Escande lit, sur cette œuvre, un rapport fort intéressant, mais qui eût gagné à être dit : la lecture fait perdre à la voix de son volume; c'est dommage.

Enfin, l'œuvre de Taïti. C'est M. Soulier qui parle : chaleur dans l'expression, anecdotes heureuses et en passant, des appels à la conscience : ce discours fut comme le bouquet d'un beau feu d'artifice.

Les collectes faites aux deux séances ont produit environ 210 francs.

Mon impression générale est celle-ci : cette réunion a été bien organisée; la responsabilité a reposé sur des gens du cru et non sur des orateurs qu'on appelle parfois pour ne pas avoir à s'occuper soi-même de la chose. Bien organisée, cette réunion a aussi été bien conduite : c'est une réussite complète. Pas un accroc, pas une note fausse. Que Dieu en soit béni.

T. JOUSSE.



LESSOUTO

RAPPORT de la Conférence au Comité.

(Suite et fin) (1)

Massitissi. Conformément à une décision de la conférence de Mabouléla, quatre annexes de cette station, comprenant 91 membres d'église et 38 catéchumènes, ont été remises à M. Bertschy pour être rattachées à la station de la Sébapala, qu'il est en train de fonder. De plus, 37 autres catéchumènes ont quitté Massitissi pour aller s'établir dans d'autres stations. Malgré ce départ de 75 membres de la classe, il en reste encore 223. Ce chiffre, si élevé et si réjouissant, s'explique par l'admission de 84 personnes réveillées à salut. Autre fait encourageant : parmi ces nouveaux convertis se trouvent plusieurs métis, ce qui constitue un vrai triomphe de l'Évangile, car, depuis la fondation de Massitissi, ces métis, ou Griquois, ou *Baastards*, comme on les appelle ici, n'avaient cessé de s'opposer à la Parole de Dieu; mais, la main du Seigneur s'étant appesantie sur eux, l'affliction a été sanctifiée et la grâce reçue. Ceux d'entre eux qui habitent l'annexe de Palmiet-Fontein ont déjà donné une preuve de la sincérité de leur conversion, en faisant avec d'autres indigènes une collecte pour payer la construction d'un lieu de culte, et ils travaillent aussi à extraire les pierres pour la bâtisse. Dans cette localité, les services ont lieu en hollandais pour les métis et en cafre pour les Fingous, parmi lesquels aussi il s'est produit des conversions. Dans une autre partie du pays, des efforts sont faits pour évangéliser les Temboukis, mais ils n'ont pas encore été couronnés de succès. Les chrétiens sont plus portés que par le passé à remplir leur devoir de répandre la vérité. Il serait à souhaiter qu'ils prissent tous pour exemple le vieux Simone Tuéba, qui, ayant trouvé qu'il est difficile d'être à la fois évangéliste et chef de village, a prié le consistoire de le décharger de la direction de l'annexe de Komo-Komong; mais n'en

(1) Voir le numéro de juillet, p. 256 et suiv.

continue pas moins pour cela à évangéliser de village en village avec tout le dévouement qu'on lui connaît depuis plus de quarante ans.

Les secours distribués à l'occasion de la famine l'ont été avec une grande prudence. Ils n'en ont pas moins été appréciés.

A une petite distance de Massitissi nous trouvons :

L'*Ecole industrielle de Quthing*, avec son joli moulin, complété maintenant par un bâtiment destiné à l'installation d'un tour et de machines agricoles. On y travaille à la construction d'une nouvelle maison d'habitation du directeur, M. Preen. Elle donnera la mesure de l'habileté de nos élèves maçons, menuisiers, etc., et, à en juger d'après telle autre de leurs constructions existant déjà au Lessouto, il y a tout lieu de croire qu'elle sera digne de figurer dans une ville, si ce n'est d'Europe, au moins du Sud de l'Afrique. Il est possible que l'école s'enrichisse, dans le courant de l'année, de l'établissement d'une forge pour laquelle le gouvernement a fait espérer son concours. M. Preen est plein de courage; il nourrit les plus beaux projets, et il dit dans son rapport qu'il ne sera satisfait que lorsque l'avenir de l'école sera assuré par ses propres ressources. Mademoiselle Louisa Cochet continue à s'acquitter de sa tâche d'institutrice avec entrain et dévouement.

Sébapala. C'est la nouvelle station, dite aussi de la montagne de Moorosi, dont la fondation a été confiée à M. Bertschy. Les travaux d'installation sont à peine commencés et se borneront, pour le moment, à la construction d'une ou deux huttes, car notre frère désire se rendre bien compte des avantages et des inconvénients de l'emplacement avant de poursuivre lesdits travaux. En fait de congrégation, il n'y a encore que les personnes mentionnées plus haut, dans le rapport de Massitissi, comme appartenant aux quatre annexes détachées de cette station.

Traversons maintenant les Drakensberg, nous arrivons, en deux jours de voyage, à

Paballong. Des difficultés existant depuis longtemps avec le chef Lébénya, à cause d'une question de discipline, ont pu être

aplanies et une école va être fondée sur sa résidence avec son concours. En attendant, on y a commencé une œuvre d'évangélisation, mal vue au premier abord, maintenant bien accueillie et qui a déjà produit quelques conversions. Les écoles passent aussi par une crise à cause de la réduction opérée par la Colonie dans le salaire des instituteurs, néanmoins elles vont de l'avant et réunissent 150 élèves. La classe des catéchumènes s'est accrue de 35 nouveaux membres et l'Église de 33 communiants, ce qui est beaucoup pour une œuvre telle que celle qui se poursuit dans ce qui se nommait autrefois le Nomansland, ou *Pays de personne*, et qui s'appelle maintenant l'East-Griqualand. L'annexe la plus éloignée et la plus importante, celle de Botsabélo (colonie de Bassoutos sous le chef Sofonia Moshesh), est dirigée par un évangéliste zélé, qui, malgré une santé détraquée par les privations endurées pendant et après la dernière guerre, est tout entier à son œuvre. C'est Jonas Lésiba. Son travail est béni, comme l'attestent l'admission dans l'Église de 21 nouveaux communiants et celle dans la classe des catéchumènes de 18 nouveaux convertis. Mais cette fraction du troupeau a eu beaucoup à lutter contre des membres d'une autre dénomination qui auraient voulu la détacher de notre œuvre. La même difficulté s'est présentée sur d'autres points du district, où d'autres dénominations ont tenté de s'établir, ce qui démontre la nécessité d'étendre au plus tôt le réseau des annexes.

Mafube. Le terrain accordé par le gouvernement n'ayant pas encore été mesuré, M. Cochet n'a pas pu entreprendre la construction d'un lieu de culte. Son œuvre reste donc essentiellement itinérante. Se transportant de *location* en *location* (1), il y tient des réunions qui, si elles ne sont pas toujours aussi fréquentées qu'on le désirerait, peuvent cependant se multiplier à souhait et atteindre ainsi toutes les populations. Les chrétiens, se trouvant très dispersés, ont de la peine à arriver

(1) Nom donné aux territoires réservés par les traités aux indigènes, dans les parties de la Colonie où les blancs sont admis à posséder du terrain, ce qui n'est pas, comme on sait, le cas au Lessouto. (*Réd.*)

à comprendre et à sentir qu'ils forment un même corps. Les aides capables manquent à cause de l'opposition que font les autorités à ce que les évangélistes et les maîtres d'école se recrutent au Lessouto. L'abondance des céréales et la difficulté qu'il y a à les écouler, à cause de la baisse des prix, exposent les indigènes à la tentation de faire beaucoup de bière, et ils n'y cèdent que trop, ce qui entrave l'œuvre de Dieu. L'eau-de-vie, dont le commerce est protégé par certaines lois de la Colonie, a failli venir ajouter ses ravages à ceux des boissons indigènes, mais le danger a pu être conjuré par une vigoureuse protestation des communautés de la Cafrerie. Le retour à la polygamie d'un ancien évangéliste et ses efforts pour ramener avec lui le plus de gens possible au paganisme ont fait beaucoup de mal aux païens, qui se sont mis à narguer les chrétiens à cause de cette défection; mais les chrétiens eux-mêmes en ont plutôt reçu du bien : ils ont, en effet, été émus à jalousie et obligés de relever leur honneur et celui de l'Évangile. Une tournée de visites faite dans la vallée de l'Orange a appris à notre frère que parmi ces populations il se trouve un grand nombre d'anciens membres de nos Églises du Lessouto qui, après avoir longtemps résisté au paganisme, ont fini par y retomber. Quelques-uns n'ont cependant pas encore abandonné l'habitude d'observer strictement le dimanche et de lire, ce jour-là, une portion de la Parole de Dieu, mais, comme disait l'un d'eux, « ils ont besoin d'une seconde conversion ».

M. Cochet a été appelé par les blancs de Matatiélé (résidence du magistrat anglais) à remplir auprès d'eux les fonctions pastorales. C'est là un fait tout à l'avantage de notre œuvre et pour plusieurs raisons.

Revenons maintenant au Lessouto, traversons-le de l'est à l'ouest, passons le Calédon : nous voici dans l'État-Libre de l'Orange. Nous y trouvons comme restes des champs de missions que nous y possédions autrefois, alors que le pays n'avait pas encore été conquis par les Boers, la station de Mabouléla et les œuvres de Smithfield et Béthulie.

Mabouléla. En prenant la place rendue vacante par la mort

de son bienheureux père, M. C. Daniel Keck eut tout d'abord à faire la connaissance d'un immense champ de travail, car ce n'est pas seulement aux annexes proprement dites de Maboulěla qu'il s'étend, mais jusqu'à Smithfield et Béthulie, où le missionnaire de Maboulěla est appelé à aller deux fois par an donner la Cène, administrer le baptême et bénir les mariages.

En ce qui concerne Maboulěla et les annexes de Ventersburg, Masilo et Platberg, un fait digne de remarque, c'est l'importance que les blancs attachent de plus en plus à l'évangélisation des noirs, et l'appui qu'ils prêtent, au besoin, à cette œuvre. Ici, c'est un fermier qui offre un emplacement pour la construction d'une chapelle; là, c'est un autre fermier qui non seulement reçoit dans sa salle à manger, avec le missionnaire, le Mossouto qui l'accompagne, mais lui donne à lui aussi une chaise et une tasse de café. Ailleurs, c'est une grande et belle remise qui est offerte pour que les services s'y fassent en cas de pluie, ou bien c'est un marchand qui prête un magasin, ou encore le propriétaire de l'ancienne station de Mékuathleng qui met à la disposition des noirs pour leur culte une partie de ce qui fut jadis la chapelle. Et, ce qui vaut peut-être mieux encore, c'est le respect avec lequel les blancs assistent aux services religieux faits par les noirs. Aussi, l'œuvre est-elle partout prospère. Les trois centres d'évangélisation, Ventersburg, Masilo et Platberg, ont été transformés en annexes et leurs ressortissants se sont engagés à prendre entièrement à leur charge non seulement l'entretien des évangélistes, mais encore la construction des futurs locaux.

A Maboulěla même, les auditeurs sont toujours nombreux et, aux fêtes, la chapelle est de moitié trop petite. L'Union chrétienne continue à bien marcher.

Smithfield. La sécheresse n'a pas seulement éprouvé la population noire par la disette qu'elle a causée, mais aussi par les changements forcés de domicile qu'elle a occasionnés. Bien des gens ont quitté le pays pour aller chercher ailleurs les pâturages dont manquaient les bestiaux. D'autres ont été renvoyés par les Boers, souvent du jour au lendemain, des fermes où ils

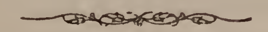
demeuraient, sous le prétexte qu'ils avaient trop de bétail leur appartenant en propre. Ils ont été remplacés par des familles n'ayant que peu ou point de bétail, en sorte que le nombre des auditeurs, membres d'Église et catéchumènes, n'a pas subi de changement bien sensible. C'est la composition même de l'Eglise qui s'est modifiée. Malgré ces fluctuations, l'œuvre s'est poursuivie avec des résultats encourageants : il y a eu des conversions. Il y a eu aussi, malheureusement, plus d'une occasion d'exercer la discipline. Des entretiens personnels avec presque tous les membres du troupeau ont laissé au docteur Lautré l'impression que, s'il n'y a pas chez un grand nombre une forte vie spirituelle, la foi de tous, à une seule exception près, est fondée sur le Rocher des siècles. L'école a souffert de la misère générale, et sans doute aussi de l'inconduite de l'instituteur, qui a dû être renvoyé et n'a pu être remplacé que par l'un des anciens, dont le bagage scientifique n'est pas bien lourd. L'œuvre d'évangélisation proprement dite n'a pas réussi autant qu'on l'aurait désiré, mais au culte il y a ordinairement une centaine d'auditeurs et quelquefois jusqu'à trois cents. La tenue et l'attention sont satisfaisantes. La lecture de la Bible, que madame Lautré fait avec un groupe de femmes, chaque dimanche, à la sortie du premier service, est régulièrement suivie.

Béthulie. Cette œuvre est toujours dirigée par Jonas, un évangéliste indigène placé sous la surveillance du missionnaire de Maboulééla. L'Église a été un peu troublée par certaines questions, néanmoins elle se maintient bien, quoique l'émigration de cette année lui ait enlevé plus de cent membres et une trentaine de catéchumènes. Des démarches faites par un pasteur de l'Église hollandaise pour l'engager à se rattacher à cette dénomination ont complètement échoué. « Les « Boers, ont dit les chrétiens noirs de Béthulie, sont nos maî- « tres selon la chair, nous n'en voulons pas comme nos maî- « tres spirituels; nous nous donnerons plutôt aux wesleyens « ou aux anglicans, si les missionnaires nous forcent à quitter « l'Église de France. »

Puisse, Messieurs et très honorés Directeurs, cet attachement à notre œuvre démontrer, une fois de plus, sa raison d'être et son importance à tous, en sorte que la sympathie, les prières et les ressources ne lui fassent jamais défaut, et que tant qu'il y aura au Lessouto et près de ses frontières des populations païennes à évangéliser et des Églises encore à soutenir, il y ait en France et dans les pays avoisinants des cœurs chrétiens et généreux qui se souviennent, en faveur des uns, de l'ordre du Seigneur : *Prêchez l'Évangile à toute créature* (Marc XVI, 16), et qui s'efforcent, à l'égard des autres, de pouvoir dire un jour comme lui à leur Père céleste : « *J'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire.* » (Jean XVII, 4.)

J. Weitzecker, *rapporteur.*

Pour la Conférence,
Le secrétaire,
H. Dieterlen.



Un acte de reconnaissance.

Quelque temps après la sécheresse qui a désolé le Lessouto l'an passé, le missionnaire Dieterlen a adressé à sa famille le récit qu'on va lire.

« En mettant pied à terre au logis, je trouve deux sacs de « mabélé » ou sorgho que m'a amenés le vieux Jacob Khachané, ancien de mon Eglise. Il était venu causer avec moi le dimanche précédent et m'avait dit : « Monsieur, j'ai une petite chose à te dire. L'autre jour, j'ai réuni les gens de chez nous et je leur ai dit : Nos pères, les Bassoutos d'autrefois, ne connaissaient pas le vrai Dieu. Mais quand ils avaient fini la récolte du mabélé, ils en laissaient toujours quelques poignées dans l'aire; ils appelaient cela : *imphabalimo*, c'est-à dire ce que l'on donne aux *balimo*, aux dieux ancêtres. C'était un témoignage de reconnaissance pour le mabélé. Eh bien ! aujourd hui, nous connaissons le vrai

Dieu. Ne lui donnerons-nous pas un témoignage de reconnaissance pour le mabélé qu'il nous a accordé cette année contre toute espérance? Nous n'avons pas récolté grand'chose, monsieur, mais c'est plus que nous ne pouvions espérer. Mes gens ont entendu mon avis avec plaisir et l'ont approuvé. Ils ont apporté chacun un panier de mabélé. C'est une offrande de reconnaissance que nous faisons à Dieu en la donnant à son serviteur. C'est tout, je n'ai rien d'autre à dire. »

« Jugez de ma joie en présence de cet acte tout spontané de gratitude! Voilà qui réchauffe le cœur et prouve que l'Evangile porte ses fruits parmi nos gens, malgré leurs faiblesses. Deux femmes d'Hermon même m'avaient antérieurement apporté des offrandes pareilles, et l'une (Ma Mélatou) avait dit à ma femme: « Monsieur a sympathisé avec nous pendant la sécheresse et a souffert pour nous. Qu'il se réjouisse aussi avec nous des quelques grains de mabélé que nous avons récoltés. » Ils ont donc vu et senti que je souffrais vraiment avec eux pendant les jours mauvais! Eh bien! tant mieux. La disette et la sécheresse auront donc ajouté un lien de plus entre eux et moi, et, entre pasteur et paroisse, il ne saurait jamais y avoir trop de liens. Tout cela tourne à l'édification de l'Eglise de Christ. »

SÉNÉGAL

NOUVELLES DE KERBALA

Kerbala, juin 1886.

Cher et honoré Directeur.

...Je ne vous écrirai pas longuement aujourd'hui, obligé que je suis de partager mon peu de forces entre plusieurs correspondants. J'ai eu en effet, le 1er et le 3 de ce mois, deux violents accès de fièvre, le deuxième plus fort que le premier, qui m'ont complètement brisé, outre que je suis resté quatre ou cinq jours sans prendre presque aucune nourriture. Dieu soit loué,

cela va mieux; mais c'est étonnant comme ces accès de fièvre vous mettent à bas. M. Good, que j'ai fait prévenir, a eu la bonté de venir me voir et m'a donné d'utiles indications et prescrit quelques jours de repos complet. Depuis un certain temps déjà, je me sentais si las de corps et d'esprit, que ce n'était qu'à force d'énergie et en demandant instamment le secours du Seigneur que je pouvais me tenir debout.

Je suis presque en mesure d'attendre tranquillement les pluies de l'hivernage. J'ai encore à ajuster et assembler, goudronner et poser 25 mètres de tuyaux de conduite pour faire arriver l'eau du toit dans la citerne du côté sud. Le goudron est l'affaire de Samba, mais le reste m'incombe. Puis il y aura quelque cimentage à faire à la citerne elle-même, en dedans et en dehors, et à arranger un peu le terrain autour de la maison pour l'écoulement des eaux. Je soupire après la pluie pour avoir de l'eau potable. On a dû creuser davantage le puits qui me donne de l'eau et on a atteint la zone des eaux saumâtres. Impossible de boire cette eau pure. Mes visiteurs ne la boivent qu'avec une extrême répugnance, mélangée au vin ou à quelque liqueur. Pour moi, j'y suis habitué comme on s'habitue à quelque chose qui vous est désagréable et qu'on ne peut empêcher.

Plus d'une fois, dans ces temps de chaleurs torrides où l'eau est mauvaise et tiède par-dessus le marché, j'ai poussé le soupir de David : Oh ! qui me ferait boire de l'eau fraîche et limpide des fontaines de mes montagnes?

Cette eau de puits est tellement chargée de principes terreux qu'elle laisse un dépôt blanc sur les objets qu'on y plonge et que l'on en ressort aussitôt. Certains légumes s'y durcissent au lieu de s'attendrir par la cuisson. Et cependant elle est tellement appréciée des indigènes que j'ai dû fermer l'ouverture du puits et y mettre un cadenas. On venait des villages voisins pendant la nuit et je n'avais qu'à peine de quoi faire boire mes chevaux. Je n'ai pas encore eu le temps de poser les vitres des portes-fenêtres et des fenêtres de deux pièces qui ne sont pas non plus peintes. L'une d'elles, celle dont je comptais faire ma

chambre d'étude, est envahie par les termites et par des fourmis extrêmement petites qui profitent des fentes du ciment pour passer et ronger tout ce qui se présente. J'ai fait tailler par Samba de petites tranchées où l'on a d'abord versé du pétrole, puis coulé du goudron. Ne tardez donc pas trop à m'envoyer les carreaux qui, avec un cimentage bien fait, leur opposeront, je l'espère, une barrière invincible.

La maison est bien commode et je ne puis que renouveler au Comité l'expression de ma reconnaissance pour le sacrifice qu'il a fait. Pour l'heure, elle est excessivement chaude, et il en sera ainsi jusqu'à ce que la seconde paroi extérieure soit venue interposer une couche d'air entre l'intérieur et l'extérieur. Il y a généralement une différence de 2 degrés entre la température sous la véranda et celle dans la maison, sauf la nuit où ce serait plutôt l'inverse.

Quant à l'œuvre spirituelle, elle s'est forcément restreinte jusqu'ici à des conversations individuelles avec quelques vieux qui sont restés au village et qui viennent me dire bonjour de temps en temps. En effet, toute la population masculine et même quelques femmes ont été obligées de chercher de l'ouvrage ailleurs, surtout à Saint-Louis, à cause de l'insuffisance de la dernière récolte. On commence à rentrer en vue de la culture pendant la saison des pluies. J'avais invité tout le monde, hommes et femmes, à venir dimanche matin s'entretenir des choses de Dieu, et ils avaient tous promis de venir. Le matin Samba a été les chercher et il les a trouvés occupés à construire en commun la case de l'un d'eux. Que le Seigneur veuille les rassembler dimanche prochain, jour de Pentecôte, et qu'il fasse souffler son Esprit sur nous pour vivifier ces ossements desséchés. Ces Bambaras sont, comme les Barotsis de M. Jeanmairet au Zambèze, parfaitement indifférents à ce qui concerne autre chose que la vie matérielle. Leur refrain, c'est : « Fais-nous travailler, fais-nous gagner de l'argent, beaucoup d'argent. » Le vieux sergent Amadi ne se gêne pas de dire : « Il faut jouir de la vie tant qu'on peut, avoir beaucoup de femmes ; une fois

mort (il se sert du mot crevé), tout est fini. » J'ai questionné un Wassoulou qui a une grande amitié pour moi, sur ses idées religieuses. Je n'ai rien pu en obtenir. Leur religion, au dire de Samba, consisterait à réunir chaque vendredi les pauvres, les infirmes, les aveugles, etc., et à leur faire d'abondantes aumônes.

J'ai recueilli une pauvre captive souffrant depuis trois ans d'un mal à la hanche et qui a été abandonnée par son maître, un Peul, parce qu'elle ne pouvait plus travailler. Lui est allé dans le Nioro, dans le Fouta, parce que ses esclaves s'enfuyaient les uns après les autres. J'ai fait libérer cette pauvre Ngoné et je fais des démarches pour la faire admettre à l'hospice civil à Saint-Louis. Une vieille est venue me prier de la recevoir. Elle s'est enfuie de chez son maître il y a environ deux mois et a séjourné dès lors chez le chef Bala. Elle me dit : « Quand je fais quelque chose pour Ségaba (la deuxième femme de Bala), Aïssata (la troisième) me dit des injures, et si je veux aider à Aïssata, c'est Ségaba qui m'insulte. (Elle aurait pu ajouter : « Et je meurs de faim. ») Il te faut me prendre chez toi. » Que faire sinon la prendre aussi? Je paie sa pension à Samba, ainsi que celle de Ngoné. J'ai vivement engagé Samba et Lissa à parler à ces pauvres femmes de la seule chose nécessaire. J'espère qu'ils le font.

Quand je vois ces femmes et d'autres encore qui viennent ici comme chez elles, ces jeunes filles, ces femmes du village qui perdent leur temps à causer, à regarder ce que nous faisons, j'ai le cœur douloureusement serré en pensant à ma bienheureuse femme qui aurait pu être si utile et exercer auprès d'elles un ministère béni. Je sens plus que jamais le vide qu'elle a fait dans cette maison qui me paraît trop grande pour moi seul, et où je voudrais voir arriver un collaborateur marié. Samba m'en parlait l'autre jour. Il me disait : « Il faut avoir une madame ici pour apprendre à coudre. »

Je vais faire, un peu à tout le monde pour ne pas provoquer de jalousies, une distribution de vêtements pour femmes et enfants que m'a envoyés M. Ferrier, pasteur aux Eaux-Vives.

Il vient de se passer à Dagana un fait dont je dois vous parler, car il peut avoir pour nous des conséquences graves.

M. Good a reçu l'ordre de faire rentrer à Saint-Louis la garnison de Dagana avec canons, fusils et munitions, et on n'attend que le retour du vapeur qui a porté la nouvelle plus haut, pour embarquer tout le matériel militaire du poste. La même mesure s'applique au poste de Richard Toll et à ceux de Podor et Aéré, plus haut dans le fleuve. On m'assure qu'on va nous envoyer un commandant civil. Or, me semble-t-il, le moment est on ne peut plus mal choisi pour retirer nos troupes. Les Maures viennent faire des actes d'autorité sur la rive gauche, ce qui ne devrait pas être toléré. Les Peuls émigrent pour éviter la perte de leurs esclaves qui vont chercher leur liberté à Saint-Louis. Les Toucouleurs sont furieux contre nous pour la même raison, et les Wolofs des territoires annexés partagent le même sentiment. Cette question de la libération des esclaves par la France est notre nuage noir. Il est à craindre que les maîtres ne viennent reprendre leurs captifs libérés et ne les emmènent pour les vendre aux Maures ou aux Toucouleurs. Si, il y a deux ans, on a repris ici, à Kerbala, des captifs libérés au nez et à la barbe du commandant assisté d'une garnison, que ne fera t-on pas lorsqu'il n'y aura plus de force armée ? Nous sommes entre les mains de Dieu et je n'ai pas d'inquiétude personnelle, mais j'ai tenu à vous avertir de ce qui se passe. Je ne sais absolument rien de la colonie, ne recevant plus le *Moniteur* depuis le nouvel an.

Pardonnez-moi cette lettre décousue ; elle se ressent, je crois, de l'état fébrile où je suis, car je n'en puis plus. J'ai été trop long et je ne vous ai pas dit la moitié de ce que je voulais.

L'hivernage est commencé, quoiqu'il ne pleuve pas, mais cela ne tardera pas.

L. JAQUES, *pasteur*.

UN VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR

Quelques extraits d'une lettre de M. Morin racontant une course dans l'intérieur nous paraissent de nature à intéresser nos lecteurs. Voici à quelle occasion ce voyage avait été entrepris. Une esclave fugitive étant venue à Saint-Louis avec un enfant nouveau-né pour s'y faire donner la patente de liberté, son ancien maître l'avait poursuivie jusqu'à Béthesda et, après de vains efforts pour la décider à rentrer chez lui, ayant reconnu l'impossibilité de la faire revenir de force comme il y avait pensé, était reparti en la menaçant de vendre aux Maures deux enfants un peu plus âgés, qu'elle n'avait pu emmener avec elle. MM. Taylor et Morin pensèrent qu'il serait désirable d'aller les racheter pour les rendre à leur mère, et il fut décidé que M. Morin, accompagné de quatre noirs, se rendrait à Ross, à moitié chemin de Dagana. Il s'agissait d'une course de 48 à 50 kilom. à faire à cheval dans un pays peu connu et sans ressources. Le départ avait eu lieu de nuit, et la première journée jusqu'à Makhana avait offert peu d'intérêt. Nous laissons la parole à M. Morin.

23 avril 1886.

Mon expédition à Ross, quoique manquée, a eu cependant pour moi un grand intérêt; c'était ma première course de ce genre au Sénégal, et j'ai appris bien des détails matériels que j'espère utiliser dans la suite. Elle vous donnera une petite idée de la campagne aux environs de Saint-Louis, et vous fera toucher du doigt les difficultés particulières où se heurtent trop souvent les amis de la liberté, même ceux qui comprennent que l'émancipation doit se faire sans secousse et peu à peu dans notre colonie du Sénégal.

Mes quatre hommes étaient partis en avant pour Lampsar, où je les rejoignis le soir. Nous étions installés dans le poste de Lampsar, au bout du marigot du même nom, et vraiment très bien. Une grande cour irrégulière renferme plusieurs bâti-

ments; à droite de la porte d'entrée, un pavillon à un étage, logis du chef de poste; au fond de la cour, un petit bâtiment contient les cuisines et la boulangerie. Le rez-de-chaussée est occupé par magasin et salle de visite et, aux quatre angles, par quatre grandes pièces triangulaires de même taille. L'une des quatre étant celle du médecin, nous en prîmes possession, et le cheval fut installé dans une autre. Cette grande cour, avec ses meurtrières tout autour et ses petites constructions basses, que dépasse seul le pavillon du commandant, a l'air assez respectable, plus peut-être qu'elle ne l'est au fond. En fin de compte, nous y dormîmes si bien, qu'au lieu de partir à trois heures du matin, comme nous voulions le faire, nous étions encore dans la cour à cinq heures. Nous nous assurons que rien n'est oublié, nous faisons la prière debout et nous partons.

Monté à cheval à cinq heures du matin, je n'en suis descendu qu'à midi, et mon petit cheval s'est vaillamment comporté. A sept heures dix, nous avons traversé le hameau de Ndiane et à huit heures quinze celui de Ndionugo, à partir duquel nous n'avons plus rien vu jusqu'à Ross. L'étape était un peu forte, mais impossible de s'arrêter entre Ndionugo et Ross, pas une case, pas un seul ombrage suffisant. Pour moi qui étais monté, ce n'était pas trop dur, mais pour mes pauvres garçons, il n'en était pas de même. C'est une jolie route, mais à faire de nuit (ce que nous avons fait du reste au retour). A partir de Ndiane, nous avons vu et entendu du gibier en quantité; mais j'étais pressé d'arriver, et ils n'ont tiré qu'un ou deux coups. Nous avons vu une bande de sangliers, entendu des perdrix, des pintades, des cailles, et vu toute espèce d'oiseaux dont je serais bien embarrassé de vous dire les noms. Le pays est assez joli par endroits, accidenté, mais à cette époque de l'année (en plein hiver), sec et sans verdure, rien que la petite brousse épineuse, avec quelques grands arbres sans ombre, de temps en temps. A droite et à gauche du sentier de sable fin, à perte de vue, de grandes herbes jaunies, sèches comme de l'amadou, et qu'une étincelle suffit à faire flamber. Nous mar-

chions à la file, seule manière de voyager des gens d'ici, quelle que soit d'ailleurs la largeur de la route, sous le fil télégraphique, en certains points si près de terre que je pouvais le toucher avec la main. Pendant un bon moment, une conversation très sérieuse et suivie par tous s'engage entre Moussa Sidibé et un Maure noir qui fait route avec nous. La polygamie et la prière en font le sujet. Le Maure, un peu gêné par la parole pressante et les reparties pleines d'à-propos de Moussa, change de sujet et se met à nous parler de la maladie du roi Ely (c'est le chef des Maures Trarzas), et du médecin français qui l'a si bien soigné. Le fait est qu'il l'a tiré d'un mauvais pas, il a dû aller passer plusieurs jours au milieu des Maures; le roi, après lui avoir fait les plus belles promesses, ne lui a rien donné du tout.

Après quatre heures de marche, pour se reposer, les hommes, moins Moussa Sidibé, ont fait une course de vitesse, d'un bon kilomètre au moins. Notez que c'était en plein soleil, qu'ils étaient tous les trois chargés d'un gros fusil de munition, outre leurs mbohos (peau de chèvre, servant alternativement d'outre et de gibecière).

Enfin nous arrivons à Ross; je me fais conduire à la case du chef, un vieillard nommé Bétio, que je trouve avec son frère et quelques notables du village. Après les salutations d'usage et lui avoir dit qui j'étais, sans ajouter pourquoi je venais, je lui demande une case et de la nourriture pour mes hommes et ma bête. Quant à moi, je le prévins que j'avais tout ce qu'il me fallait.

Il nous dit de le suivre et nous conduisit à une case sur la place du village, qui doit être la case des hôtes. Ronde, basse tout autour, avec un toit pointu, une claie recouverte d'une natte à terre et trois piquets pour mobilier, c'était la vraie case africaine des gravures des voyages de Livingstone. Il me précède, me fait dire que je suis chez moi, et nous nous installons à la turque, l'un à côté de l'autre sur la natte. Il me fait apporter un coq blanc superbe et un grand canari (vase en terre sphérique à petite ouverture) plein d'eau qui, toute sale et grise qu'elle est, est la

très bienvenue. Puis le chef donne l'ordre à une de ses femmes de préparer du *lah* pour les hommes. Le lah est une sorte de bouillie grossière faite avec du mil et un peu de beurre ou d'huile, qu'on sert avec du lait aigre. Bétio est resté avec moi au moins deux heures et a assisté, avec cinq ou six habitants du village venus avec lui, à ma petite cuisine. Je me suis fait une julienne monstre avec une boîte de conserves, et l'ai mangée devant eux, puis je me suis mis à préparer le café, que Bétio a partagé avec moi.

Il se trouve que l'un des assistants est justement le frère de l'homme qui possède les deux enfants, et j'entame alors la question en lui parlant de toute autre chose avant d'arriver au fait. Je m'assure que Youga viendra le lendemain me trouver à Ross, et j'explique alors en quelques mots au chef pourquoi j'y suis venu. Les premiers mots de ma part au sujet des enfants sont accueillis par des protestations de tendresse, et nous nous quittons en bons termes, remettant la suite au lendemain. Avant le souper, le chef me conduit voir deux ou trois malades et on m'en amène quelques autres. Pour le souper, nous mangeons le poulet que les hommes ont gardé, et on nous apporte un deuxième plat de lah. La nuit qui arrive brusquement est admirable, et nous restons jusqu'à près de onze heures étendus sur le sable à regarder les étoiles et à causer avec quelques individus du village.

Je rentre alors me coucher et les hommes restent dehors. La nuit était tiède et la chaleur dans la case m'empêche un moment de m'endormir. Je dormais depuis deux ou trois heures à peine lorsque j'ai été réveillé par un froid si vif que je n'ai plus bien dormi jusqu'à cinq heures, où je me suis rendormi comme un loir. Les hommes, n'ayant pas comme moi une grosse couverture, s'étaient réveillés avant moi et grelottaient autour du feu. Je suis content d'avoir constaté le fait, car, dans une relation de voyage d'un autre, j'aurais cru qu'il exagérait.

Le lendemain dimanche a été un triste jour pour nous tous : une première entrevue avec Youga me montre que je ne pourrai pas réussir; il refuse absolument toute entente, et le chef

me devient hostile. Le soir, nouvelle entrevue encore plus mauvaise que la première, nous faisons tristement notre culte tous les cinq ensemble. Notre course est manquée, que faire? L'avis de Moussa qu'il m'exprime avec une affectueuse pitié, est qu'avec ces noirs il était parfaitement clair qu'en étant poli et conciliant, je n'arriverais à rien. Ils ne connaissent que la force ou la peur. N'tié se moque de mes remèdes : « Quand on donne du sucre aux gens, ils ne vous craignent pas. » Rires des autres.

La conclusion générale a été que, si M. Mabille était là, il aurait réussi et ne s'y serait pas pris comme moi. Le brave garçon, les oreilles ont dû lui tinter, et, qu'il eût pu réussir ou non, j'aurais bien voulu l'avoir avec moi.

Je pense bien souvent aux Coillard et aux Jeanmairet. Quelles difficultés ils doivent rencontrer !

Souper avec les hommes et bonne nuit par-dessus. Nous avons pris nos précautions et le froid ne nous surprend plus. Devant l'attitude de nos hôtes, j'ai renoncé à tenir ma réunion, je n'y aurais eu personne. Une question me préoccupe : les hommes veulent aller chez Youga voir les enfants, je crois que nous ferions mieux, vu l'état de la question, de n'y pas aller, mais j'attends à lundi pour me décider, car ils y tiennent beaucoup.

Avec Youga, ma conclusion avait été la suivante : « Puisque tu ne veux pas laisser ces enfants retourner vers leur mère, en recevant un dédommagement, et que tu ne veux pas être conciliant, je vais rentrer à Saint-Louis, et je ferai ce que je pourrai pour les avoir sans payer un sou. J'aurai l'œil sur les enfants, et, si tu les vends, je t'attaquerai devant la justice. » (Ils ont très peur de la prison, et la loi est formelle pour la vente d'esclaves sur territoire français, bien qu'elle ne soit appliquée que de temps en temps.)

Debout, le lundi matin, à cinq heures, nous allons à l'eau au marigot de Khassak, au-dessous de Ross. Les habitants du village ont une grande course à faire, c'est plus loin que de Saint-Louis à Béthesda. A cet endroit, nous nous séparons, et

nous rentrons en plusieurs bandes. Moussa et Mahmoud partent vers le nord, avec charge de voir où est le village de Youga et, si possible, où sont les enfants. A leur retour, nous prendrons une détermination pour le départ, et, en tous cas, ces deux jours de repos n'auront pas été de trop. A trois heures, grave complication : en l'absence de Moussa, Ntié et Mahmoud ont été surpris parlant de liberté à l'un des esclaves du chef, qui arrive à notre case furieux. Il paraît cependant se contenter de mes explications et me fait apporter une poule; je lui donne, à mon tour, un couteau et de l'amadou. Je n'en suis pas moins décidé à partir le soir. La place est chaude pour nous, surtout pour Ntié. A huit heures, après une dernière visite au chef, nous partirons pour arriver à Lampsar de nuit.

Avant de nous mettre en route, nous allons visiter le blockhaus de Ross, où nous aurions été supérieurement logés si je l'avais vu plus tôt : c'est une tour à trois étages avec sous-sol, citerne, étage inférieur, magasin à meurtrière, dans lequel on descend par une échelle de l'étage supérieur ; c'est aussi à l'étage supérieur que se trouve l'entrée du blockhaus. C'est une porte à cinq mètres du sol; on y arrive par une grosse échelle cachée sous un arbre voisin, qu'en temps de guerre les soldats remontent après eux. C'est une grande et belle pièce polygonale, à fenêtres. La porte et les volets percés de meurtrières ont sept centimètres d'épaisseur, et une échelle conduit sur le toit plat du blockhaus, entouré d'un petit mur pouvant abriter les tireurs et d'où on voit la campagne à plusieurs kilomètres à la ronde.

Dernière visite au chef avec Moussa, qui lui remet de ma part un évangile selon saint Matthieu en arabe. Il m'avait assuré pouvoir lire, mais la manière dont il a examiné feuille par feuille, en le tenant à l'envers, le volume que je lui offrais, m'a inspiré quelques doutes que je me suis bien gardé d'exprimer. Somme toute, nous nous quittons froidement, et je lui rappelle qu'il est responsable des enfants.

Nous soupons, bouclons les sacs, et, après la prière du départ, nous filons par la nuit noire du côté de Saint-Louis,

échangeant des salutations à droite et à gauche tant que nous sommes dans le village.

Mardi, Makhana, midi.

Nous voilà de nouveau dans la maison des mécaniciens de Makhana, bien près de rentrer à Saint-Louis. Je viens de déjeuner et viens vous rendre compte de notre voyage de retour. Notre marche de nuit s'est bien passée, mais les hommes sont éreintés. Il faut dire que Moussa et Mahmoud s'étaient préparés à cette étape en chassant toute la journée, mais, à les entendre, ils n'étaient pas fatigués, surtout Moussa ; et la preuve, c'est qu'en arrivant dans le poste de Lampsar, il s'est laissé tomber par terre, endormi subitement, et n'a pas bronché jusqu'au lendemain matin à sept heures et demie.

Nous avons eu le spectacle d'une brousse en feu ou plutôt qui finissait de brûler. C'était très joli, comme des milliers de lampions sur deux ou trois kilomètres de long. Voici qui vous donnera une idée de la sécheresse de ces grandes herbes. J'allume une allumette pour regarder l'heure, je la jette par terre : en deux secondes, il faisait clair comme en plein jour. Nous avons éteint, ne sachant pas s'il n'y avait pas quelque case de berger à proximité. Les trois dernières heures de marche se sont faites au son d'un bourdonnement bizarre et mélancolique de Mahmoud, notre chef de file. Venu ici tout seul ce matin, je les ai laissés à Lampsar pour manger et dormir.

Mercredi matin, Saint-Louis.

Nous sommes tous sains et saufs. J'ai repris mon service à l'hôpital. Dans ma prochaine, je vous dirai le résultat de mes démarches contre Youga. J'ai manqué mon affaire, mais j'ai vu et appris bien des choses.

Jean Morin.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES MISSIONS AU CONGO (1)

L'un des traits distinctifs de l'histoire contemporaine est la rapide succession ou plutôt la promptitude inouïe des transformations sociales, politiques et industrielles. Le Japon acceptant nos mœurs et greffant sur une civilisation dix fois séculaire des emprunts faits aux dernières formes sociales modernes; la Chine ouverte et traversée de part en part par nos six cents missionnaires européens et américains, sans compter les six cents soixante-quatre prêtres catholiques; l'Australie devenant un petit monde autonome; la Sibérie, le Turkestan traversés par des voies ferrées; l'Afrique percée à jour par des centaines d'explorateurs; voilà, choisies au hasard, des preuves que nous marchons à la vapeur. « Quant à la conquête de notre globe, « on peut dire, écrit M. le professeur Himly, qu'il n'y a pas « un coin de terre resté inexploré jusqu'ici que l'armée des « investigateurs n'ait conquis ou ne tente de conquérir de nos « jours. » Les explorateurs sont devenus populaires; on les a célébrés comme les gloires de leur pays et de leur âge, et l'on a reçu les dépouilles de David Livingstone sous les voûtes royales de Westminster. On a vu surgir une immense littérature géographique : des atlas, des récits de voyage sans nombre et des publications périodiques, telles que le *Tour du Monde*, *Petermann's Mittheilungen*, la *Géographie* de M. Reclus, etc. Les enfants comme les adultes ont voulu être tenus au fait des découvertes. Les chrétiens n'ont pu rester étrangers à ce mouvement des esprits, et jamais, depuis l'âge des apôtres, l'œuvre missionnaire n'a déployé une rapidité de mouvement, une variété de forces égales à celles de notre époque.

Un tableau chronologique, dont le lecteur pourra parcourir ce qu'il voudra, montrera mieux que des raisonnements la

(1) Voyez le numéro de juillet.

marche lente de l'exploration pendant la première moitié du siècle et la rapidité des découvertes dans la seconde moitié.

CHRONOLOGIE des principales explorations africaines.

1484. Diego Cam découvre le Congo ou Zaïre.

1796, 21 juillet. Mungo Park, parti de la Gambie, rejoint à Ségo le Niger.

1823. Clapperton atteint le lac Tschad.

1828. Caillé visite Tombouctou.

1830 à 1831. Lander descend le Niger.

1848. Le missionnaire Jean Rebmann reconnaît le premier la cime neigeuse du Kilimandjaro (haut de 6,116 mètres) et fait connaître à l'Europe le grand lac de l'Unyamesi.

1849. Le missionnaire Krapf découvre la cime du Kénia.

1849 à 1853. Barth explore le Soudan.

1852 à 1856. Voyage de Livingstone de Loanda à Quilimane.

1857, janvier. Burton et Speke visitent Rebmann.

1858, 14 février. Ils arrivent au Tanganyika.

1858, 30 juillet. Speke arrive à l'Ukéréwé ou lac Victoria.

1859, 16 septembre. Livingstone arrive au lac Nyassa.

1860 à 1863. Speke visite, avec Grant, le Victoria Nyanza.

1861. Von der Decken explore le Kilimandjaro.

1863 à 1865. Sir Samuel Baker arrive à l'Albert Nyanza.

1865 à 1873. Troisième voyage de Livingstone.

1869, 14 février. Livingstone, ayant suivi le Loualaba, arrive au Tanganyika, en face d'Udjiji.

1871, 21 mars. Stanley part de Bagamoyo, près Zanzibar.

1871, 10 novembre. Stanley retrouve Livingstone.

1872. Livingstone écrit au *New-York Herald* : « Que le ciel fasse descendre ses meilleures bénédictions sur celui qui aidera à bander la plaie saignante de l'Afrique, qu'il soit Anglais, Américain ou Turc. »

1873, 4 mai. Mort de Livingstone à Ilala.

1874. Cameron rencontre le cadavre de Livingstone, rapporté à la côte par ses serviteurs, arrive en février au Tanganyika et explore son affluent, le Lukuga.

1874. Compiègne et Marche remontent l'Ogovai.

1874, novembre. Stanley part de Zanzibar.

1874, 2 novembre. M. Savorgnan de Brazza part du Gabon pour son exploration de l'Ogovai.

1875, novembre. Télégramme de Stanley annonçant que Mtésa accepte l'Évangile.

1875 à 1882. Voyage de M. Savorgnan de Brazza à l'Ogovai.

1876. Fondation de l'Association internationale africaine.

1876, 5 novembre. Stanley quitte Nyangoué et s'avance sur le Congo avec 18 barques et 150 hommes.

1877, 31 juillet. Stanley sort de son bateau *Lady Alice* et arrive à Isangila sur le Congo avec sa troupe épuisée.

1878. M. de Brazza arrive de nouveau au Gabon.

1879. Fondation de Franceville à 815 kilomètres du Gabon.

1881, décembre. Stanley arrive au point où se trouve maintenant Léopold-Ville.

1882, avril. Le bateau à vapeur *En Avant* entre dans le Congo supérieur avec 4 blancs et 49 noirs.

1882, octobre. Stanley à Bruxelles.

1882, 14 décembre. Stanley est de retour à Banana avec 14 officiers.

1883, 22 avril. Brazza jette l'ancre au Gabon.

1884, 1er juin. Brazza laisse de Chavannes à Brazza-Ville.

1885, 5 février. La convention de Berlin donne à la France le Congo français, dont les limites sont : au nord, la rivière Campo, à l'est, l'Afrique centrale ou le bassin de la N'Kundja-Oubangi (1), au sud, le Cacongo.

1885, 14 février. Signature à Berlin d'un traité entre le Portugal et l'État du Congo.

1885, 26 février. Congrès de Berlin. Signature de l'acte qui constitue l'État du Congo.

L'œuvre missionnaire a marché de front avec le travail

(1) On sait que, dans ce moment, le Président de la Confédération suisse est nommé arbitre entre la France et l'Etat du Congo pour déterminer la frontière Est.

d'exploration, et la rapide succession des entreprises missionnaires le prouve avec évidence. Contentons-nous encore ici d'un tableau.

CHRONOLOGIE sommaire des entreprises missionnaires de l'Afrique équatoriale (de 1844 à 1876).

1844. Fondation par la Société épiscopale (C. M. S.) de la mission de Mombas, commencée par un missionnaire expulsé d'Abyssinie, Krapf, auquel s'associent J. Wagner (+ 1848), J. Rebmann (+ 4 oct, 1876), Pfefferle (+ 1851), Deimler, qui retourne aux Indes, Taylor (+ 1865), Mme Rebmann (+ 1866).

Cette mission a 4 stations, 11 missionnaires, 18 ouvriers indigènes.

1846. J. Rebmann envoyé en Afrique; il n'en revient que 29 ans plus tard.

1859 à 1860. Malheureuse entreprise de MM. Helmore et Price chez les Makololos du Zambèze après le premier grand voyage de Livingstone.

1861. L'évêque Mackenzie (+ 1862) de la mission des Universités, remonte le Schire dans son bateau à vapeur.

1862. Les Méthodistes, *United Methodist Free Churches* et F. M., fondent la station de Ribe, près Mombas.

1864. L'évêque Tozer transporte la « Universities Mission » à Zanzibar. Elle a maintenant (1885) 22 missionnaires consacrés et 14 laïques, sous la direction de l'évêque Smythies.

1884. Fondation par la C. M. S. de Freretown, qui a (en 1886) 394 noirs baptisés et 339 adhérents.

1875, novembre. Un télégramme de Stanley annonce que Mtesa accepte l'Évangile.

Un « serviteur inutile » offre 125,000 francs à la Société anglicane C. M. S. pour fonder une mission dans l'Afrique centrale. La Société accepte, et, l'année suivante, quatre missionnaires partent de Zanzibar pour l'Uganda.

M. Arthington offre la même somme à la Société des missions de Londres.

1875, 12 octobre. Le vapeur « Ilata » des Sociétés écossaises (F. C. M. et U. P. M.) entre dans le Nyassa. Fondation de Livingstonia, abandonnée depuis (pendant dix années, 1875 à 1885, les Écossais perdent au Nyassa 10 hommes).

1876. Thompson et Roger Price (L. M. S.) partent en wagons à bœufs de Saadani pour le Tanganyika avec quatre autres missionnaires. Des 23 missionnaires envoyés au lac par la L. M. S., 10 sont morts, 9 revenus malades, 4 seuls restent.

CHRONOLOGIE des travaux de mission au Congo.

1491. Le jour de Pâques, le roi Jean, son fils Alphonse, la reine, les dignitaires sont baptisés par les Portugais.

1549. Les Jésuites viennent à San-Salvador. Grand collège de 600 élèves.

1776. Fin de la mission française catholique du Congo.

1835. La mission catholique du Congo s'éteint entièrement.

1877, printemps. M. Arthington offre 1,000 livres sterling aux Baptistes pour fonder une mission au Congo, et 50 livres pour une première exploration.

1877. Fondation par quelques chrétiens de Cardiff, avec M. Grattan Guinness, de la Congo Inland Mission (C. I. M.)

1878, janvier. M. H. Craven (C. I. M.) part pour le Congo.

1878, juin. MM. Johnson et J. Telford, (C. I. M.) le suivent.

1878, août. M. T. I. Comber (B. M. S.) arrive à S. Salvador et commence l'œuvre des Baptistes.

1878, décembre. M. Petersen et Mrs Craven partent.

1878, 6 novembre. M. de Brazza arrive de nouveau au Gabon.

1879. Les Baptistes (B. M. S) envoient au Stanley-Pool T. I. Comber; H. E. Crudgington; J. S. Hartland; W. H. Bentley.

1879, avril. M. et Mrs Vickers, M. Richards et Mrs Johnson (C. I. M.) partent.

1879 et 1880. A New-York. Rév. J. O. Means, secrétaire de la grande Société des missions américaines (A. B. C. F. M.), présente

son rapport sur l'emploi du legs d'Asa Otis, après quoi deux missions sont entreprises : l'une au Bihé, l'autre chez Umzila.

1880. M. Mac Call, Clarck, Mac Kergow, Lanceley et Harveoy (C. I. M.) partent pour le Congo.

Madame Comber (B. M. S.) meurt.

Les Jésuites arrivent à S. Salvador et M. Comber se décide à quitter ce point, quoiqu'il eût déjà obtenu des succès. Fondation des stations de Mataddi Minkanda près Vivi et de Bemba.

1880, mai. Petersen (C. I. M.) meurt à Banza Manteka.

1881, 11 janvier. Mac Kergow (C. I. M.) meurt; on abandonne Mataddi, trop insalubre.

Madame Harvey revient malade. M. et Madame Craven tombent aussi malades.

1881. Envoi de 4 missionnaires (C. I. M.) en mars, 2 en avril, 3 en juillet, plus une maison de fer, un petit bateau et un marin.

En tout, d'octobre 1880 à octobre 1881, on avait envoyé 9 nouveaux ouvriers.

Pour faciliter la traduction de la Bible, les missionnaires amènent en Angleterre deux garçons et une fille nègres du Congo.

T. I. Comber (B. M. S.) fonde au-dessus de Stanley-Pool la station Arthington.

1881, 22 août. A Bemba Manyanga, grand incendie de la maison missionnaire.

1881, 13 novembre. Mort de madame Mary Richards (C. I. M.), femme pleine de capacité et de tact.

1881, 25 novembre. Mort édifiante de Mac Call à Madère. MM. Walters et Engwall reviennent malades.

1882, 29 janvier. Mort du missionnaire Lanceley.

1882, 15 mai. Mort du missionnaire Blunt (de la C. I. M.) à Paraballa (c'est la septième victime du Congo).

1882, avril et mai. Le docteur Sims part pour le Congo avec quatre autres missionnaires et deux dames missionnaires.

A San Salvador, travaillent les missionnaires Hartland, puis

Dixon et Weeks; ce dernier, arrivé le 4 février, a bientôt une école avec 28 écoliers.

Les Baptistes transportent avec peine leur petit vapeur « Plymouth » à Isangila; bientôt il est hors d'usage.

1883. Etat de la mission baptiste : 10 missionnaires occupant les stations suivantes :

M. Crudgington : Underhill ou Wangawanga.

MM. Butcher et Hughes : Baynesville ou Vunda.

MM. Hartland et Molinaar : Walten ou Manyanga.

MM. Comber et Bentley : Arthington ou Stanley-Pool.

M. Grenfell voyageant sur le « Peace ».

1883. Etat de la Société C. I. M. : 21 missionnaires dont 5 femmes, et 6 stations : Mukimvica, Paraballa, Banza-Manteka, Mukimbunga, Lukunga, Stanley-Pool.

Premiers baptêmes de V. Dambi et Pukamoni, nommés François et Robert Walker.

1883, 12 mai. Rév. J. Hartland (B. M. S.) meurt à Baynesville.

1883, septembre. Le Dr Sims fait avec Comber le tour du Stanley-Pool (long comme le lac de Constance) et revient avec Stanley.

1883, 19 septembre. Dr Sidney Comber et William Ross partent pour renforcer la mission baptiste (B. M. S.)

1883, 15 octobre. Butcher meurt.

1883, octobre. Bentley s'établit au Stanley-Pool.

1884, en janvier, février, mars. Grenfell fait en 5 semaines, dans un bateau d'acier, avec 7 indigènes, une expédition jusqu'à l'Equateur.

M. Billington visite Mukimvica, station de M. et madame White.

Harvey et Liley à Banza Menteka ; Eddie n'y séjourne que peu de temps. — Craven et Picton à Paraballa.

Clark retourne à Mukimbunga.

1884, février. Le jeune ingénieur Insell meurt. Il devait reconstruire le « Henri Read ».

1884, 13 juin. Le vaisseau « Peace » des Baptistes entre dans le Congo supérieur ; les 800 pièces dont il se compose sont réunies.

1884. La Société du Congo Inland Mission cède son œuvre et son personnel aux Baptistes américains.

De 1878 à 1885, 50 missionnaires avaient été envoyés par la C. I. M. 12 étaient morts; 23, dont 5 femmes, restaient à l'œuvre.

1884 avril. Partent : 2 missionnaires, 2 maîtresses, un couple nègre.

19 août. 5 missionnaires (B. M. S.) partent. W. T. Cottingham, Hartley et deux autres meurent.

Octobre. Henri Craven meurt à Cabinda.

Veille de Noël : mort de Dr Sydney Comber, frère de T. I. Comber, à N'gomo. Sa fiancée apprend la nouvelle en Angleterre.

1885, 9 mars. Henri Probert envoyé à Paraballa.

Mac-Millan meurt à Tundwa.

1885, octobre. T. I. Comber (B. M. S.) retourne au Congo avec 5 nouveaux missionnaires. S. Silvey du Cameron le suit. Tous en bonne santé.

1885, 28 janvier. Mort édifiante de J. Maynard (B. M. S.) a Underhill. Mort de John Hartland.

1886, juin. Le Dr Sims revient d'Amérique après avoir aplani toutes les difficultés entre la Société C. I. M. et les Baptistes qui lui succèdent.

1886. Fondation d'une nouvelle Société missionnaire évangélique luthérienne pour l'évangélisation de l'Afrique orientale.

Accompagnons ces tableaux chronologiques de quelques observations, propres à les rendre moins arides. Ils démontrent d'abord que l'exploration et la mission marchent de conserve, et que le temps le plus favorable pour les entreprises missionnaires est d'ordinaire celui où une découverte récente fixe l'attention du monde et celle de l'Église sur une contrée nouvellement entrée dans le champ des connaissances humaines ; car, au début, l'Évangile y apporte en même temps, d'une part les bienfaits de la civilisation, et de l'autre les lumières et les correctifs de la religion chrétienne.

On remarquera ensuite qu'à l'époque de la grandeur du Portugal, le Congo fut un centre d'activité missionnaire très con-

sidérable, à tel point qu'un missionnaire de l'Église avait, à en croire les historiens, jusqu'à 30,000 fidèles. Mais les guerres avec la Hollande, l'expulsion des jésuites par Pombal, en 1759, et la chute du pouvoir du Portugal firent déchoir, puis disparaître l'œuvre missionnaire catholique ; en sorte que, en 1878, les Baptistes trouvèrent la population presque entièrement tombée dans le fétichisme, et le roi don Pedro de San-Salvador ignorant jusqu'aux éléments de la religion chrétienne.

Sans nous arrêter à décrire l'œuvre des presbytériens d'Amérique, rappelons seulement qu'ils sont venus, en 1850, de Libéria à l'île de Corisco, où ils ont déployé une belle activité scolaire. Au Gabon, les envoyés de la Société de Boston arrivèrent en 1842, et, depuis 1870, les presbytériens d'Amérique se sont chargés de l'œuvre commencée. Le gouvernement français annexa le Gabon en 1843 et une mission catholique y a travaillé dès lors. L'ouverture du Congo, en 1877, provoqua les libéralités exceptionnelles de M. Arthington, la fondation de la société *Congo Inland Mission* (C. I. M.) et l'entrée en campagne des baptistes anglais. Aujourd'hui, les Suédois paraissent aussi disposés à y travailler à leur tour et à se charger de la station de Mukimbunga.

Quant aux faits de détail, ils se répètent et démontrent par leur monotonie même qu'on en est encore à la période des tâtonnements et des débuts : ce sont constamment des départ de missionnaires, des fondations de nouvelles stations, l'abandon de stations insalubres, l'envoi et la reconstruction de petits bateaux à vapeur, des allées et des venues en Europe, des explorations le long du grand fleuve, des maladies et des retours, souvent, hélas! des morts et des deuils.

Les épisodes dramatiques ne manqueraient pas : chasses d'éléphants et d'hippopotames, prise d'un immense crocodile, dans le ventre duquel on trouve les anneaux que les femmes dévorées par lui portaient aux jambes ; il y a des incendies, des attaques, des fuites échevelées, des poursuites, des apaisements, des découvertes inattendues..... tout un ensemble d'aventures dans lequel les narrateurs butineront plus tard. Quant à la

Congo Inland Mission : l'envoi, en 8 ans, de 50 missionnaires, dont 12 ont succombé, la fondation de 6 stations, qui forment une chaîne allant de la côte à Stanley-Pool, la traduction d'une partie du N. T. en langue du Congo et la rédaction d'un dictionnaire, sont des résultats dignes d'être notés.

Tout cela a été obtenu par le concours de beaucoup de bonnes volontés et par des travaux, des morts et des sacrifices quelquefois véritablement héroïques.

De son côté, la Société baptiste de Londres a déployé au Congo, pendant les huit dernières années, beaucoup de courage et de dévouement. Elle a fondé et occupe dans le bas du fleuve les stations suivantes : Underhill, Bayneston, Ngombe ou Wathen, Stanley-Pool et San-Salvador, et, dans le haut Congo, les deux stations de Bolobo et de Lukolela; elle a au Congo dix-huit missionnaires, un médecin et une institutrice européenne (1886).

L'esprit d'initiative et de courage dans lequel cette société travaille s'exprime par les faits comme par les paroles :

« La découverte de l'Amérique au quinzième siècle, dit le « rapport de juin 1886, peut seule être comparée au mouve- « ment africain de notre époque. Alors l'Europe se portait avec « avidité vers l'Occident ; aujourd'hui, poussée par des motifs « plus nobles et plus généreux, l'Europe et l'Amérique se sont « donné la main pour faire de l'Afrique un monde, et ce monde « se transforme au point que la carte varie presque de jour en « jour. Et d'où procède cet ébranlement contemporain? Nous « pouvons aisément nous méprendre sur les vraies intentions « de la Belgique, de l'Allemagne ou de la France, mais nous « ne saurions nous tromper sur celles du Roi des nations, de « qui tout dépend. Ce qu'Il a résolu est la vraie force cachée, « qui met en branle les hommes et les choses : le roi Léopold « peut continuer à présider avec sagesse les associations qu'il a « fondées, le prince de Bismarck dévider habilement les fils de « sa politique, M. Stanley tenir d'une main ferme le gouvernail « qui lui a été confié; mais ni un seul de ces agents isolément, « ni tous réunis ne décident des destinées de l'Afrique. Et si

« vous demandez : Pourquoi les grandes puissances s'occupent-« elles si activement du continent perdu? Pourquoi le com-« merce révéle-t-il les trésors cachés que contient l'Afrique? « Pourquoi la vapeur et l'électricité sillonnent-elles ses cam-« pagnes ou ses cours d'eau? Pourquoi les explorateurs la « traversent-ils de part en part? — nous n'avons qu'une réponse « à donner : C'est parce que Celui qui est assis sur le trône « veut que les fils de l'Afrique soient évangélisés et se conver-« tissent à lui. C'est là ce qui donne aujourd'hui aux missions « africaines un si palpitant intérêt. Il est vrai que l'histoire de « la mission du Congo porte le sceau du sacrifice. David Living-« stone a dit : « Dans cette œuvre, il nous faut nous attendre à « des épreuves, à des sacrifices, à des désappointements et à des « morts. Aucune grande entreprise n'a été exemptée de telles « expériences. Que les chrétiens en soient persuadés une fois « pour toutes, et qu'au lieu de se tordre les mains et de perdre « courage lorsqu'ils entendent parler de cas de mort et de ce « qu'ils appellent des désastres, ils apprennent à considérer « chacune de ces dispensations de la Providence comme un « appel nouveau à faire leur devoir, comme une inspiration à « se consacrer tout entiers à leur œuvre de libre sacrifice. »

C'est dans cet esprit d'entière abnégation que partent, travaillent et meurent les frères qui ont pavé de leurs tombes le chemin du Congo. Citons-en quelques exemples. Voici ce qu'écrivait le jeune missionnaire Alexandre Cowe (9 mars 1881) :

« Dans la conquête de l'Afrique pour Christ, il ne peut manquer d'y avoir beaucoup de ce que le monde appelle des pertes et des sacrifices, et il est probable qu'un grand nombre d'ouvriers tomberont en jetant les fondations de l'édifice; mais qu'importe? Avoir pris une petite part à cette œuvre grande entre toutes, ne fût-ce qu'avoir porté le bois ou puisé l'eau, n'est-ce pas déjà un honneur, un privilège que tout serviteur de Christ doit ambitionner? Je désire me consacrer à cette œuvre-là. Chaque jour je sens davantage, à mesure que le temps marche, que, pour moi, Christ est ma vie et que la mort m'est un gain. Et s'il décide que ma mort sera hâtive et que je

tomberai comme pionnier, après n'avoir travaillé que pendant une courte saison, eh bien, il sait ce qu'il fait; car cela voudra dire qu'il me prépare une félicité entière plus précoce. Je serai satisfait quand je me réveillerai en contemplant sa face..... Cher père, chère mère, je sais qu'après la première étreinte de la douleur, vous saurez dire aussi : L'Éternel l'avait donné, l'Éternel l'a ôté, que le nom de l'Éternel soit béni! Souvenez-vous que les anges dans la gloire nous envient le privilège de travailler et de mourir pour Jésus dans le champ des missions! Et maintenant, adieu, jusqu'au grand jour de la résurrection. Je sais qu'au matin de ce jour-là, je vous reverrai, et que, tous ensemble, nous Le verrons.

(A bord du *Corsico, Vieux Calabar*.) ALEXANDER COWE. »

(*A suivre*.) G. A.

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

LES ASSEMBLÉES ANNUELLES DU MOIS DE MAI A LONDRES. — DISCOURS DE L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY. — CHRIST ET LA BIBLE.

On sait que la plupart des sociétés religieuses anglaises célèbrent leur fête annuelle pendant le mois de mai à Londres. C'est chaque année l'occasion d'une imposante manifestation religieuse; des flots d'auditeurs se pressent dans les églises, à *Exeter-Hall* ou dans d'autres grandes salles de réunion; les orateurs les plus célèbres et les plus populaires de l'Angleterre évangélique adressent à ces foules des allocutions brèves et incisives, *pointed* (pointues, aiguisées), comme l'exprime le mot en faveur sous la plume des *reporters*.

Le grand événement du dernier mois de mai nous paraît avoir été le sermon que l'archevêque de Cantorbéry a prêché

dans une des plus anciennes églises de Londres, *Saint-Bride*, à l'occasion du 86e anniversaire de la Société des missions de l'Église anglicane. On pouvait s'attendre à trouver dans ce discours l'éloquence noble et naturelle, la clarté lumineuse, le style coloré du primat d'Angleterre; ce qui surprend, c'est la connaissance détaillée, précise, intime de la mission que trahissent quelques allusions faites comme en passant; cette connaissance de l'histoire des missions pour lesquelles l'archevêque prêchait, explique la justesse de ses vues, son intérêt vivant pour l'évangélisation du monde, l'enthousiasme et la sobriété de son amour pour les missions. Il est admirable de voir le plus haut dignitaire de l'Église établie d'Angleterre trouver, à côté de ses innombrables préoccupations, le temps d'étudier régulièrement les journaux de missions et de se tenir ainsi au courant de ce que maint pasteur de campagne peut devoir ignorer faute de temps pour le lire.

J'aurais voulu entendre l'archevêque parler, dans sa revue du monde païen, « de ces vieilles portes qui tournent en grinçant sur leurs gonds rouillés pour laisser passer l'Évangile » en ces dernières années. Ailleurs, l'orateur rappelle ce fait si vrai, que les libéralités des grands et des riches ne sont, malgré l'éblouissement que produit toujours un don de quatre chiffres, que les plus faibles soutiens « de la cause qui seule est la plus grande » ; que les petites contributions des pauvres sont la vraie ressource de toute œuvre de mission. Mais, c'est surtout quand il recommande l'élasticité des formes ecclésiastiques que l'on admire le chef de l'Église anglicane. Il avertit avec une rare sagacité les missionnaires de ne pas céder à la tentation compréhensible, mais qui n'en est pas moins dangereuse pour l'évangélisation du monde, de devenir les pasteurs des Églises indigènes. « L'unique objet des missions, dit-il, est la création d'Églises indigènes indépendantes... Voir ce but, y viser et l'atteindre, puis céder la place à d'autres, telle est la gloire du missionnaire. »

Puisse cette voix autorisée être entendue partout où travaillent les ouvriers de la grande moisson!

Il va sans dire que le nom de l'évêque Hannington (1) a été souvent prononcé par les divers orateurs de la Société des missions anglicanes. Les recettes de cette société se sont élevées pendant le dernier exercice à plus de trois millions.

Il faudrait raconter maintenant les séances remplies et en partie fort intéressantes de la *Société des missions de Londres*. Elle est parvenue à combler un déficit de 250,000 francs; ce en quoi la Société de Paris serait fort aise de l'imiter. L'*Union missionnaire des Baptistes* a expédié durant l'année dernière plus de missionnaires que jamais. Les recettes ont augmenté de 50,000 francs. D'autres sociétés sont moins favorisées. Mais, en général, et en tenant compte de la crise commerciale et financière dont souffrent tous les marchés, il semble que la note qui a dominé dans toutes les assemblées de fête ait été celle de la reconnaissance.

Parmi les associations religieuses anglaises qui ne sont pas directement missionnaires, nous nommerons encore la *Société des traités religieux*. Elle vient d'imprimer divers ouvrages religieux en arabe, en chinois, en dayak (Bornéo), en birman, dans une des langues du Congo. Elle contribue actuellement à des publications périodiques faites en cent soixante-dix-sept langues sur divers points du globe.

Enfin, on ne peut passer sous silence la *Société biblique britannique et étrangère*. Environ 4,124,000 exemplaires des saintes Écritures, en plus de trois cents langues, sont sortis des divers dépôts de la Société pendant le dernier exercice. L'un des orateurs de la fête, M. Monier-Williams, professeur de l'Université de Cambridge, a comparé, dans une allocution remarquable, la Bible aux livres sacrés de l'Orient. Il étudie la littérature orientale depuis quarante ans. Il est frappé de l'accord de toutes ces antiques religions sur un seul point : il faut que l'homme gagne son salut, si salut il y a. La Bible, par contre,

(1) Voy. *Journal des Missions*, 1886, p. 279-288, et *Petit Messager*, 1886, p. 121 et suiv.

proclame le don de Dieu, le salut gratuit. L'une des plus célèbres de ces religions, le bouddhisme, ne voit qu'une seule issue pour échapper aux interminables souffrances de toute créature : la mort, la fin de toute existence personnelle; car exister, c'est souffrir. Saint Paul, malade, tourmenté, persécuté, mais chrétien, s'écrie par contre : Soyez joyeux ! car toutes les souffrances du temps présent ne sont rien en vue de la gloire qui nous attend.

On reproche parfois à nos frères d'outre-Manche un certain culte fétichiste de la Bible. Il se peut qu'il y ait quelque vérité dans ce reproche. Mais il est bien plus certain que ce qu'il faut à notre génération chrétienne, c'est une connaissance plus personnelle de la Bible, c'est, par le moyen de cette connaissance, Christ lui-même, le Sauveur vivant, trônant au-dessus des spéculations humaines, au-dessus des constructions historiques modernes, au-dessus de tout ce qui passe et disparaît, un Dieu qui habite dans les lieux élevés et dans la sainteté, mais qui fait en même temps sa demeure dans l'homme humble et contrit et qui dit :

Je le guérirai, je lui servirai de guide (És. LVII, 15, 18).

F. H. K.



AVIS DIVERS

Photographies de l'expédition du Zambèze. — Nous avons reçu ces jours derniers une série de 135 clichés photographiques représentant diverses scènes de la mission du Zambèze et de la vie des indigènes de ces lointaines contrées. Il est inutile d'insister sur l'intérêt extraordinaire qui s'attache à ces photographies. Elles sont en vente, dès aujourd'hui, aux conditions indiquées d'autre part. Nous invitons nos amis à adresser leurs commandes à M. A. Boegner, directeur, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques.

Il nous faudrait encore quelques exemplaires de la livraison de **janvier 1886 du PETIT MESSAGER**, outre ceux que nous avons reçus en réponse à notre premier avis. Nous prions ceux de nos lecteurs qui le peuvent de nous renvoyer ce numéro.

Le Gérant : Alfred Boegner.

12220. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1886

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MADAME ANDRÉ-WALTHER.

On a dit que nul, dans l'œuvre de Dieu, ne doit être tenu pour indispensable; que Celui qui accomplit tout en nous par sa grâce n'a besoin d'aucun auxiliaire humain pour se glorifier. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a, dans l'armée de Christ, des hommes et des femmes qui tiennent une si grande place et auxquels on regarde si naturellement comme à des chefs de file, que leur départ ouvre dans les rangs comme une brèche que rien ne pourra combler.

Telle est l'impression que laisse, dans le cœur des chrétiens français, la mort de madame André-Walther. D'autres diront la perte que l'Église fait en sa personne; associée à l'activité chrétienne dans toutes ses branches, elle manquera à toutes; et toutes tiendront à dire quelle amie fidèle et généreuse vient d'être reprise à nos différentes sociétés, quelle mère en Israël a été enlevée à notre protestantisme.

Entre toutes nos œuvres religieuses, la Société des Missions portera le deuil de madame André. Présidente du Comité auxiliaire de dames, elle a été, pendant de longues années, l'âme de tout ce qui s'est fait parmi nous pour les familles de nos missionnaires et particulièrement pour leurs enfants. Elle portait à cette œuvre un intérêt profond. Non contente de la diriger, elle la servait en y consacrant son temps, ses forces et son intérêt, ne manquant jamais une occasion de faire la con-

naissance individuelle de nos ouvriers, et restant en rapport avec quelques-uns d'entre eux par la correspondance ; ajoutant à l'action qui s'exerce par les conseils et l'influence, celle plus profonde et plus efficace qui se fait par les voies spirituelles ; aimant en un mot nos missionnaires et priant pour eux continuellement.

Ayant ainsi sa large part dans le service de l'œuvre, il n'y a rien d'étonnant à ce que madame André ait pris fort à cœur la marche de nos travaux. Elle avait, sur le développement à donner à nos missions, des idées arrêtées qu'elle exprimait à l'occasion. Elle n'hésita jamais à jeter le poids de son opinion dans la balance, sans cependant faire dépendre son affection et son appui de la décision prise. Aussi bien cette affection prenait-elle sa racine dans l'amour de Dieu et n'était-elle autre chose que la fraternité en Jésus-Christ.

Il faudrait entrer ici dans les détails, énumérer les encouragements et les preuves de l'affection maternelle la plus délicate, les marques de sollicitude et d'intérêt spirituel données sans compter aux membres jeunes et vieux de notre famille missionnaire ; rappeler cette réunion des Ombrages, où les missions étaient si souvent rappelées aux intercessions et à la libéralité des fidèles ; mentionner enfin ce don généreux, fait à la première nouvelle de l'appel du Dr Monod pour la création d'une Maison des missions... Nous renonçons à poursuivre, sentant tout ce que l'humilité si vraie de madame André eût objecté à toute apparence de panégyrique, et nous nous bornons à relever, dans sa piété, deux traits qui nous semblent de nature à servir de leçon et d'encouragement à tous les chrétiens de la jeune génération.

Le caractère dominant de cette piété, c'est cette foi joyeuse, sereine, faite de paisible assurance du salut, de ferme espoir et d'inébranlable confiance en la parole de Dieu. Cette tranquille possession de la paix de Dieu ne s'est démentie ni dans la vie ni dans la mort de madame André. Cette mort, où elle voyait avant tout une délivrance et un triomphe, elle n'y est arrivée qu'après une lutte de quatorze jours, mais, pendant ce

combat, « sa foi, nous écrit-on, n'a éprouvé aucun affaiblissement, aucune défaillance. Elle avait souhaité un délogement rapide ; Dieu a éprouvé sa patience en le lui faisant attendre, et elle est demeurée ferme... Dimanche dernier, elle a voulu voir tous les siens, tous ses amis et, dans ses adieux si simples, elle montrait que pour elle le départ était tout naturel, tant son cœur avait son trésor là-haut ».

Madame André a laissé un autre exemple : celui d'une vie entièrement consacrée à Dieu et à son œuvre. Ses pensées, dominées et absorbées par l'amour des âmes et du règne de Dieu ; sa large hospitalité assurée aux serviteurs des causes chrétiennes, tout en elle et autour d'elle révélait, chose rare, un cœur donné sans partage au Sauveur, une grande fortune considérée simplement comme un dépôt à faire valoir pour la gloire de Christ, un foyer où les œuvres de Dieu et son Église étaient en honneur.

Ce cœur a cessé de battre et ce foyer est éteint désormais. Puisse la flamme qui les animait l'un et l'autre se rallumer dans plus d'un cœur de femme ou de jeune fille ; puisse le souvenir de madame André revivre sous nos yeux dans plus d'une vie donnée sans retour à Dieu ; dans plus d'une maison désormais consacrée sans partage à son service !

POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE
de la Maison des missions.

C'est le mercredi 28 juillet, à neuf heures du matin, qu'a été posée la première pierre de la Maison des missions. L'époque de l'année interdisait de donner à cette cérémonie de grandes proportions ; il eût d'ailleurs été fâcheux de déflorer par avance la séance d'inauguration qui aura lieu, nous l'espérons, au commencement de l'été de 1887. On s'était donc contenté d'invitations individuelles adressées aux membres des deux Comités, aux pasteurs et à quelques amis intimes de l'œuvre.

Cette publicité restreinte et l'époque défavorable de l'année n'ont pas empêché qu'à l'heure dite une centaine de personnes se trouvaient réunies sur le terrain déjà tout bouleversé par les travaux de fondation. Cet empressement nous a fait toucher du doigt les vives sympathies qui entourent l'entreprise sur laquelle on allait appeler la bénédiction de Dieu, de même que notre œuvre en général.

Un clair soleil, parfois un instant voilé par quelques nuages, mettait comme un rayon d'espérance sur ces lieux qu'encadrent de leur verdure les arbres du boulevard et des jardins environnants.

La séance a été ouverte par le chant des deux premiers versets du psaume 138 et par une prière de M. le pasteur Puaux père. Puis M. le pasteur Banzet a donné lecture de quelques passages de la parole de Dieu. Après quoi, M. Appia, vice-président du Comité, a prononcé l'allocution suivante :

Allocution de M. Appia.

Messieurs, amis des missions et vous tous qu'a rassemblés notre invitation,

L'heure qui nous réunit est avant tout une heure d'actions de grâces. Nous bénissons aujourd'hui notre Père céleste de ce qu'Il nous a déjà accordé, et nous le remercions à l'avance des bénédictions nouvelles dont la fondation de cette maison est le gage.

Avec quelles incertitudes ne nous livrions-nous pas jadis à la recherche d'un terrain ou d'un immeuble? Quelles pauvres entreprises de collecte ne nous rappellent pas nos réunions passées, même les plus édifiantes? Qui croyait, il y a un an, à pareille époque, lorsque nous nous demandions encore : « Allons-nous avoir une simple agence missionnaire ou conserverons-nous la tradition de notre Société, en formant nous-« mêmes, en France, les Français et les quelques étrangers « qui viendront s'offrir à nous, pour les préparer à l'apostolat

« missionnaire ? » ; lorsque, sous le regard de Dieu, notre vénéré président, M. Léon de Bussierre, votait avec nous la réouverture de la Maison des missions, qui aurait cru alors que Dieu récompenserait notre petite foi, en nous donnant, à si brève échéance, la maison qu'annonçait néanmoins notre résolution ? Le Psalmiste disait : « Ouvrez-moi les portes de la justice, les justes y entreront. La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée est devenue la principale pierre de l'angle. Ceci a été fait par l'Éternel et c'est une chose merveilleuse devant nos yeux. L'Éternel est le Dieu fort et il nous a éclairés !... Tu es mon Dieu fort, c'est pourquoi je te célébrerai ! (Ps. 118.)

Nous ne vous rappellerons pas en détail par quelles voies toutes spéciales Dieu a amené ce résultat. Un souvenir domestique, l'affection tendre de deux époux et les larmes de celui qui était demeuré seul, ont été le point de départ prochain de la construction d'une Maison de mission et comme un dernier acte, longuement préparé par nos besoins, par les appels de nos devanciers et par les reproches de nos amis. Le souvenir d'une femme, d'une mère chrétienne, s'associe ainsi, sans que nous le cherchions, à cette fondation, comme pour dire que, fidèles à la tradition des apôtres, nous voulons sanctifier la famille et entendons préparer ici les futurs réformateurs de la vie humaine tout entière pour le champ païen où le péché l'a entièrement ruinée.

Une leçon se dégage de ces faits, c'est qu'aucune organisation, aucun règlement ne saurait remplacer l'initiative individuelle de la foi. Le point de départ de notre entreprise a été un acte communicatif et entraînant, qui nous prouve que le bien a sa sainte contagion, et que Livingstone avait raison, quand, frayant lui-même la voie par son exemple, il disait : « Mes frères, vous ne savez pas combien vous êtes courageux. Faites-en l'essai ! Je pars pour aller ouvrir la porte de l'Afrique, ayez l'œil ouvert afin que personne ne la referme derrière moi ! »

Bénissons Dieu de cet heureux commencement ! Bénissons-le aussi de ce qu'Il a fait tomber notre choix sur un architecte qui, d'emblée, nous a inspiré pleine confiance non seule-

ment parce qu'il nous apporte une habileté consommée, mais parce que son intérêt de cœur nous est assuré. Nous bénissons Dieu de ce que nous ne mettrons dans les interstices de nos pierres aucun ciment mal lié par notre faute. Nos entrepreneurs se sont engagés à respecter la loi de Dieu et à interrompre absolument tout travail le dimanche. Ici, pour parler avec le prophète Habacuc, « on n'a pas mis l'opprobre dans la maison, en désobéissant à la loi de Dieu. Ici, la pierre ne criera point du sein de la muraille et la poutre du haut ne lui répondra pas de la charpente pour nous accuser » (Hab. II, 11).

Mais notre réunion est autre chose encore. Tandis que nos frères courent en avant, comme les bataillons d'Israël, et vont non seulement explorer le pays, mais posséder la terre au nom de l'Éternel ; nous, qui sommes restés avec le bagage, et qui, d'après la loi du peuple de Dieu, aurons notre part du butin, nous aussi nous prenons possession du pays. Nous affirmons, comme nous l'ont répété dans le passé les premiers missionnaires patriotes et pionniers qui nous ont valu un si bon renom, nous affirmons, sur leur foi, et après expérience, que la France, au dehors, peut représenter autre chose que la hiérarchie romaine et le catholicisme; qu'elle peut être la propagatrice du pur Évangile, et que les 300,000 proscrits qui, il y a deux siècles, apportèrent au protestantisme un sel préservateur et une puissante affirmation de la foi et de la grâce, que ces nobles confesseurs ont encore des fils et en auront de génération en génération; si bien que, pour les former au combat, il nous a fallu construire, à l'avance, une école où ils se tremperont pour la lutte.

Leurs luttes seront nombreuses et sanglantes ; et ce n'est pas sur les rives du Sénégal et du Congo qu'elles commenceront. Derrière ces murs qui vont s'élever, il n'y aura pas seulement des salles de réunion, où l'étranger d'Emmaüs rompra le pain avec nous dans l'intimité du culte, et des demeures où l'hôte divin de Cana multipliera le vin de la vie domestique. Non, dans cette maison, où régnera le recueillement des

asiles d'où sortaient les saints qui convertirent la Germanie et la Gaule, dans ces promenoirs et ces allées, où le tumulte du monde ne pénétrera pas, il y aura quelquefois des transports intimes de joie, des Thabors et des cimes de la montagne des Oliviers. Mais il y aura aussi des déserts et des Gethsémanés ; il y aura des tempêtes et des orages, et l'on y entendra plus d'une fois la voix du Maître criant à son disciple effrayé : « Ne crains point, c'est moi ! O homme de petite foi, pourquoi as-tu douté? »

Nous n'inscrirons pas ici, il est vrai, comme sur l'entrée de l'Amirauté d'une des villes hanséatiques : *Navigare necesse est, vivere non necesse est !* (Il est de notre devoir de naviguer, mais il n'est pas nécessaire de vivre) et cependant d'ici partiront de jeunes chrétiens, qui auront fait avant de partir le sacrifice de leur vie. D'ici partiront d'humbles pionniers qui répéteront, comme l'un de ceux qui viennent de succomber près du Congo : « Chaque jour, je sens, par une expérience plus personnelle, que Christ est ma vie et que la mort m'est un gain. » « Ne nous décourageons pas, si les premiers meurent, disait le Suisse Golaz, élève de notre maison et de la faculté de Paris, si les premiers succombent, leurs tombes montreront le chemin à leurs successeurs. » Et c'est pourquoi aujourd'hui nous voulons faire acte de foi, posséder le pays de langue française et dire à nos Églises : C'est en votre nom aussi que nous posons cette pierre angulaire, c'est en comptant sur votre futur courage, vos futurs sacrifices, votre future foi conquérante, qu'au nom du Seigneur nous prenons possession du sol que nous foulons et disons : La France donnera encore à l'Église de vaillants capitaines chrétiens ; elle fournira encore des phalanges de témoins de cet Évangile qui lui a donné jadis les saint Loup, les saint Germain l'Auxerrois, les saint Bernard, les Pierre Valdo, les Gerson, les Calvin, les Daillé, les Claude Brousson, et, plus récemment, les Paul Rabaut, les Vallette, les Meyer, les Frédéric et les Adolphe Monod. A l'espérance pour l'avenir, s'unit le souvenir du passé, nous nous rappelons les fondateurs, si ce n'est de cette maison, au moins de cette œuvre, et nous aimons à signaler le fait, que c'est

d'outre-tombe que nous parvenait avant-hier le dernier grand don pour la Maison : 600 francs, legs de l'un de nos premiers missionnaires, M. Arbousset, envoyé en mémoire de lui par ses enfants, d'après le vœu de leur père!

Aussi nous ne faisons pas seulement acte de foi pour l'avenir: chaque fois que des chrétiens posent la pierre angulaire de l'un de leurs édifices sacrés, ils y reconnaissent une merveilleuse parabole de tout ce qu'ils croient. Ils entendent la parole de Dieu leur répéter : « Voici, je mets en Sion une pierre angulaire, choisie et précieuse, pour être un sûr fondement, et celui qui croira en elle ne sera point confus. » Chaque fois que nous posons une pierre angulaire, nous entendrons pour ainsi dire de nouveau la voix de saint Pierre nous dire : « Approchez-vous de Christ comme de la pierre vive, rejetée des hommes, mais choisie de Dieu et précieuse... et vous en recevrez de l'honneur. Car vous êtes la race élue, la sacrificature royale, la nation sainte, le peuple acquis pour publier les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière (1 Pierre II).

Il y a plus : en posant avec nous cette pierre, vous prenez un engagement. Il y a longtemps qu'au moment où l'on bâtissait le temple de Jérusalem, le prophète Malachie disait à Israël : « Éprouvez-moi en ceci, dit l'Éternel, si je n'ouvre pas les canaux des cieux, et si je n'épuise pas sur vous la bénédiction, tellement que vous n'y pourrez pas suffire. »

En posant cette pierre, vous vous engagez, oui, vous vous engagez à... commencer, dirai-je? ou bien à recommencer à prier Dieu pour cette œuvre missionnaire, pour notre cher directeur, pour les élèves, et à demander à Dieu de faire que la pose de cette première pierre coïncide avec le commencement d'une ère nouvelle de prière pour l'œuvre qui nous réunit. Oui, prenez-en aujourd'hui l'engagement solennel, sérieux, personnel. Toute l'œuvre missionnaire s'en ressentira, car Dieu est riche pour tous ceux qui l'invoquent et nous exaucera bien au delà de ce que nous savons penser, selon son cœur et selon les richesses infinies de sa grâce.

L'assemblée, vivement impressionnée par ces chaleureuses paroles, a écouté ensuite le procès-verbal de la cérémonie dont voici le texte :

Procès-verbal.

Au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Amen.

La Société des missions évangéliques parmi les peuples non chrétiens, établie à Paris, le 4 novembre 1822, a depuis sa fondation préparé et envoyé des missionnaires chez les Bassoutos de l'Afrique méridionale, à Taïti en Océanie, en Chine, au Sénégal, chez les Barotsis au nord du Zambèze dans l'Afrique centrale et dans d'autres contrées encore. Toutefois, jusqu'à ce jour, elle n'a pas possédé de maison lui appartenant en propre. Le directeur, sa famille et les élèves missionnaires ont été logés successivement dans plusieurs maisons ou appartements loués. Installés d'abord, en l'année 1823, M. le pasteur A. Galland étant directeur, au boulevard Montparnasse, n° 41, ils se sont établis, le 8 avril 1833, M. le pasteur J. Henri Grandpierre étant directeur, rue de Clichy, impasse Grammont ; plus tard, en l'année 1841, ils changèrent encore de domicile et allèrent demeurer à la rue de Berlin, n° 7. La Révolution de 1848 obligea la Société des missions à fermer son école et à renvoyer les élèves dans leurs familles, M. Grandpierre gardant toutefois la direction de l'œuvre. Quelques années plus tard, la Société résolut de rouvrir son Institut, et, le 27 novembre 1856, le nouveau directeur, M. Eugène Casalis, fut installé avec 7 élèves dans une maison prêtée par M. le comte Robert de Pourtalès et située à Passy, 14, rue Franklin. C'est là que l'école des missions resta logée jusqu'à ce que, en août 1873, on comprit la nécessité de la placer dans le quartier où se trouvent les diverses facultés, et un appartement fut loué dans la rue des Fossés-Saint-Jacques, n° 26, sur la montagne Sainte-Geneviève, près du Panthéon. C'est là que se termina la direction de M. Casalis et que son successeur, M. Alfred Boegner, le remplaça à partir du 13 février 1882.

Les choses en étaient là lorsque Dieu mit au cœur d'un homme de foi de procurer à la Société des missions évangéliques une maison lui appartenant en propre. En l'an de grâce 1885, M. Jules Grévy étant président de la République, M. le baron Léon de Bussierre étant président du Comité de la Société des missions, M. Louis Vernes, pasteur, président du Consistoire de l'Église réformée de Paris, M. le docteur Gustave Monod et M. Georges Appia, pasteur de l'Eglise de la confession d'Augsbourg, étant vice présidents, M. Edmond de Pressensé, pasteur, sénateur, et M. Eugène Bersier, pasteur, étant secrétaires, M. Eric de Bammeville étant trésorier, M. Théodore Vernes d'Arlandes et M. Charles Meyrueis étant censeurs, MM. Couve, pasteur, Dhombres, pasteur, Dumas, pasteur, Fallot, pasteur, A. Gout, pasteur, Hollard, pasteur, Paul Mirabaud, Alfred Mettetal, pasteur, J. de Neufville, F. Puaux, pasteur, Renckhoff, Rey, de Seynes, étant assesseurs, M. E. Casalis étant directeur honoraire, M. A. Boegner étant directeur, M. F. H. Krüger étant professeur, M. J. Schultz étant trésorier délégué, MM. Louis Germond, Jalla, Allégret, Escande, Teisserès, Christeller et Brunel étant élèves missionnaires, le Comité étant réuni le 2 novembre en séance ordinaire, M. le docteur Gustave Monod obtint par ses paroles et par un don généreux qu'on décidât la création d'une Maison des missions. Dieu bénit l'exemple et les appels de son serviteur, l'argent nécessaire fut trouvé assez rapidement, et, dès le 18 mai 1886, un terrain qui avait été indiqué par M. E. Gruner, depuis membre du Comité, fut acheté au boulevard Arago, n° 102. Les travaux furent commencés le 1er juillet 1886, sous la direction de M. François-Albert Walwein, architecte du gouvernement, M. Breuil étant chargé des travaux de maçonnerie souterraine, M. Jannot étant chargé des travaux de maçonnerie, M. Fontanet étant chargé des travaux de serrurerie, M. Gohard étant chargé des travaux de charpente, M. Bourdeau étant chargé des travaux de couverture et plomberie, et M. Legrand étant chargé des travaux de menuiserie.

Le mercredi 28 du même mois, à 9 heures du matin, plu-

sieurs membres et amis de la Société des missions se sont réunis et ont posé cette première pierre après avoir invoqué le secours de Dieu et lui avoir demandé que cette maison, bâtie sur le fondement des apôtres et des prophètes dont Jésus-Christ est la pierre angulaire, s'élève et subsiste pour la seule gloire de son nom et serve à l'avancement du règne de Jésus-Christ en formant et en faisant partir en nombre toujours plus grand de bons et fidèles messagers de l'Evangile parmi les païens.

« Bâtissez la maison, j'y prendrai plaisir et j'y serai glorifié, a dit le Seigneur. » (Aggée I, 8.)

Fait à Paris, le 28 juillet 1886.

Ce procès-verbal, écrit sur parchemin, a été revêtu du sceau de la Société et des signatures d'une partie des assistants. Une traduction latine (1) du même acte, calligraphiée en caractères moyen âge par M. F.-H. Krüger, professeur de la Maison des missions, a reçu le même sceau et les mêmes signatures, puis les deux documents ont été placés avec quelques pièces de monnaie à l'effigie de la République dans une boîte de fer-

---

(1) Voici le texte latin du procès-verbal :

In nomine Dei Patris, Filii et Spiritus Sancti. Amen.

Congregatio de propagando S. S. Evangelio apud nationes salutis per Christum nondum participes, Lutetiæ Parisiorum d. iv m. Nov. a. D. MDCCCXXII constituta, quæ ab eo inde tempore ad Africæ meridionalis gentem Ba-Sotho vocatam, ad insulam Taiti in Oceano Pacifico sitam, ad Sinenses, ad fluminis Senegalis accolas, ad gentem cui nomen est Ba-Rotse in parte intimæ Africæ versus septentrionem fluminis Zambesii vergente incolentem, in aliasque regiones verbi divini ministros atque propagatores misit, quum domo propria ad hunc usque diem caruisset, factum est, ut congregationis moderator cum suis et alumni alienis ædibus idque sæpe aliis uti cogerentur. E primo, quod a. D. MDCCCXXIII, moderatore viro reverendo Galland, verbi divini ministro, domicilium fuerat in via dicta boulevard Montparnasse, 41, sub ejus inde a die xiv m. Martii a D. MDCCCXXVI successore, v. r. Grandpierre, v. d. m., in viam dictam rue de Clichy, impasse Grammont, die viii m. Aprilis a. D.

blanc, que les ouvriers ont immédiatement soudée. Après quoi la boîte a été placée dans une cavité préparée à cet effet au centre d'une énorme pierre, formant l'un des angles des fondations. Le Dr Monod, auquel l'acte principal de la cérémonie revenait de droit, a rempli de mortier cette cavité, de manière à recouvrir entièrement la boîte, en se servant d'une truelle neuve que lui a remise l'architecte, et qui figurera au musée de la Société. Ce travail terminé, la première pierre a été posée, et M. de Pressensé a traduit les sentiments de

---

MDCCCXXXIII migrarunt. Sedibus a. D. MDCCCXLI rursus in viam dictam rue de Berlin, 7, translatis, rerum publicarum conversione a. D. MDCCCXLVIII coorta, in hanc necessitatem redacta est congregatio, ut dimissis alumnis scholam clauderet. Intermissis aliquot annis, quum interim v. r. Grandpierre opus tueri pergeret, aperiendæ denuo scholæ consilium captum est. Itaque d. xxvij m. Nov. a. D. MDCCCLVI qui moderator electus erat v. r. Eugenius Casalis cum VII alumnis in domum in vico Passy, in via dicta rue Franklin, 14, sitam et a comite Roberto de Pourtalès commodatam introductus est. In hac domo schola congregationis de propagando S.S. Evangelio usque ad mensem Augustum a. D. MDCCCLXXIII permansit. Illud autem quum molestum esset auditoria variarum Facultatum tam longe abesse, habitatio conducta est in via dicta rue des Fossés-Saint-Jacques, 26, in monte Sanctæ Genovevæ.

In hoc statu rerum et postquam interea in locum Eug. Casalis d. xiij m. Februarii a. D. MDCCCLXXXII Alfredus Boegner successerat, Deo O. M. favente factum est ut propriæ ædes congregationi de propagando S.S. Evangelio a viro fidei probatæ suppeditarentur. Anno Dom. MDCCCLXXXV rei publicæ gallicæ summo præside Julio Grévy, barone Leone de Bussierre præside conventus congregationis de propagando S. S. Evangelio, Ludovico Vernes, v. d. m., præside consistorii parisiensis Ecclesiæ reformatæ, Gustavo Monod, medicinæ doctore, Georgio Appia, v. d. m. Ecclesiæ augustanæ confessionis, vice-præsidentibus ejusdem conventus, Edmondo de Pressensé, v. d. m. et senatore, Eugenio Bersier, v. d. m., secretariis, Erico de Bammeville quæstore, Theodoro Vernes d'Arlandes, Carolo Meyrueis censoribus, Couve, v. d. m., Dhombres, v. d. m., Dumas, v. d. m., Fallot, v. d. m., A. Gout, v. d. m., R. Hollard, v. d. m., Paulo Mirabaud, Alfredo Mettetal, v. d. m., Jacobo de Neufville, F. Puaux, v. d. m., Renckhoff, Rey, de Seynes, assessoribus, Eugenio Casalis moderatore honorario, Alfredo Boegner mode-

toute l'assistance dans une prière, où il a successivement appelé les bénédictions de Dieu sur la maison qui va s'élever, sur ceux qu'elle abritera, sur ceux qui l'ont fondée par leur foi et leurs dons généreux, sur les ouvriers qui la bâtissent, sur la ville où elle s'élève, sur nos missionnaires, sur nos Églises, sur le monde entier.

La bénédiction, donnée par M. Appia, et le chant du cantique : « Gloire soit au Saint-Esprit », ont terminé cette émouvante séance. Pendant que l'assemblée se dispersait, une distribution de Nouveaux Testaments, de livres et de traités a été faite aux ouvriers, et les travaux ont été immédiatement repris.

---

ratore, F. Hermanno Kruger professore, Joanne Schultz vice-quæstore, Ludovico Germond, Jalla, Allegret, Escande, Teisserès, Christeller et Brunel alumnis, conventu congregato, d. ij m. Nov. a. D. MDCCCLXXXV in consessu solemni Gust. Monod, med. doctor, verbis simul et amplissima donatione illud impetravit ut ædes quæ essent propriæ congregationi de propagando S.S. Evangelio exstruerentur. Deo O. M. favente felici effectu non caruit exemplum a piissimo eius servo simul cum adhortatione datum. Post satis breve tempus pecunia quæ necessaria erat confecta est, ita ut d. xviij m. Maii a. D. MDCCCLXXXVI locus quem invenerat E. Gruner, qui postea assessor factus est, ad exstruendas ædes in via dicta boulevard Arago, 102, emi potuerit. Opus ipsum coeptum est d. i. m. Julii a. D. MDCCCLXXXVI Francisco Alberto Walwein architecto publico operas regente.

Die Mercurii octavo et vicesimo ejusdem mensis hora nona antemeridiana socii et amici complures congregationis de propagando S.S. Evangelio convenerunt ut hunc primum lapidem ponerent auxilium Dei omnipotentis implorantes ab eoque petentes ut hæc domus ἐποικοδομηθεῖς επὶ τῷ θεμελίῳ τῶν ἀποστόλων καὶ προφητῶν, ὄντος ἀκρογωνιαίου ἀυτοῦ Χριστοῦ Ἰησοῦ in solam ejus gloriam exstruatur perpetuoque remaneat et ita inserviat ad promovendum regnum Jesu Christi formando et emittendo numero in diem crescente egregiorum et fidelium ministrorum et propagatorum apud ethnicas gentes.

Datum Lutetiæ Parisiorum die xxviij m. Julii a. D. MDCCCLXXXVI.

Ædificate domum et acceptabilis mihi erit et glorificabor, dicit Dominus (*Hagg. I*, 8).

MISSION DE KABYLIE

Mort de l'enfant de M. et de Mme Mayor.

A la fin du journal de M. Mayor dont nous avons publié il y a deux mois quelques extraits, se trouvait, à la date du 22 mars, la nouvelle de la naissance d'un enfant qui a été inscrit à l'état civil sous les noms d'Ali-Henri. « Nos cœurs, écrivait M. Mayor, sont pleins de reconnaissance pour le Seigneur qui s'est montré, à ces moments suprêmes, notre médecin et notre Père céleste ! »

Le 28 juillet, M. Mayor reprenait la plume pour nous écrire : « Nous avons la profonde et vive douleur de vous annoncer la mort de notre bien-aimé fils. Il est parti lundi, 26 courant, à six heures et demie.

« Quoiqu'il n'eût encore que quatre mois, il faisait toute notre joie ; c'était un enfant extraordinairement avancé. Sept jours ont suffi pour le briser ; la dentition trop avancée a occasionné un transport au cerveau. Maintenant nous nous trouvons plus seuls, plus isolés que jamais, ayant besoin des consolations du Seigneur et des sympathies de nos fidèles amis.

« La petite tombe est dans notre jardin, sous un chêne.

« M. le pasteur Lasserre, de Tizi Ouzou, et MM. Lamb et Cuendet, nos amis de Djemaâ-Sahridj, sont venus pour l'ensevelissement, qui a eu lieu le 27 courant, à trois heures de l'après-midi. Notre brave Arzéki, qui aimait tendrement notre enfant, a porté son petit cercueil. Quelques amis kabyles se sont trouvés présents. »

La sympathie et les prières que réclament M. et madame Mayor ne leur manqueront pas, nous en avons l'assurance, dans l'épreuve si douloureuse qu'ils traversent.



LESSOUTO

OUVRIERS DE LA ONZIÈME HEURE.

Madame Mabille à son père.

Morija, 20 mai 1886.

Que je te raconte une heureuse tournée que nous venons de faire, mon mari et moi, autour de Morija, pour nous assurer de la réalité de trois cas de conversion dont nos gens nous avaient parlé à notre réunion de prières du mercredi. Etant en vacances, nous pouvions nous accorder ce plaisir.

Tu nous vois donc un matin montés sur nos bons bidets *Passy* et *Bébé* et nous dirigeant du côté de la vallée de Ra-Khuiti.

Nous nous arrêtons d'abord devant la demeure de Ntlakoane, un vieillard dont je t'ai déjà parlé. Il a plus de cent ans ; son frère aîné était le contemporain de Mokhachane, père de Moshesh ; en parlant de celui-ci, il l'appelle encore *ce jeune garçon*. Nous le visitions depuis quelques années, mais chaque fois il paraissait avoir oublié jusqu'au nom de Jésus. A peine entendit-il ma salutation : « Bonjour, grand-père, comment vas-tu ? » qu'il me répondit: «Je prie!»—Et que dis-tu?— « Jésus, reçois-moi en grâce, je suis ton enfant. » — Qui est Jésus ? — « Vous m'avez dit que c'était le Fils de Dieu, le Sauveur. » Le bon vieillard avait enfin compris cela, que faut-il de plus pour être sauvé?

A quelques pas de là, nous nous arrêtons chez le chef Ra-Mabèle dont le fils, âgé de 30 à 40 ans, est malade depuis son enfance. A l'heure qu'il est, c'est un pauvre Lazare couvert d'ulcères de la tête aux pieds. Nous le trouvons dans de très bonnes dispositions. Un jour, réveillé en sursaut comme par un appel de Dieu, il s'était fait bien mal et avait été très étonné d'avoir pu se mettre à genoux et prier. A côté de lui, se trouvait un autre pauvre infirme qui paraissait prendre plaisir à notre con-

versation. Lui aussi désire se donner à Dieu. Il me dit que dans sa jeunesse il habitait Thaba-Bossiou, qu'il avait été à ton école, et qu'il ne pourrait jamais oublier les leçons qu'il avait reçues de toi, mon cher père.

Nous allâmes après cela faire une visite au chef Letsié. Nous lui parlâmes, avec notre franchise ordinaire, du retard qu'il met à s'occuper de ses intérêts spirituels. Etait-ce parce qu'un de ses conseillers, païen endurci, venait de mourir le matin même? Le fait est que nous le trouvâmes plus sérieux, plus abordable que d'habitude. « Mon pasteur », dit-il à mon mari, « prie pour moi. »

Une de ses anciennes concubines, depuis longtemps fidèle chrétienne, me raconta une conversation qu'elle avait eue avec lui, tout dernièrement.

« Lydia, lui avait dit Letsié, qu'entends-tu par la conversion? — N'as-tu pas lu, lui avait-elle répondu, que Jean-Baptiste criait dans le désert : *Repentez-vous?*

« La conversion c'est la repentance. On reconnaît qu'on a péché et on demande grâce à Celui qu'on a offensé. Lorsqu'on se repent on change de vie. Ce changement, c'est l'Esprit de Dieu qui l'opère dans le cœur. Il faut demander au Seigneur cet Esprit qui produit le travail de la repentance. »

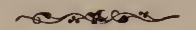
Letsié remercia Lydia et la pria de revenir lui parler de son âme. Après avoir quitté Letsié, nous nous rendîmes chez notre vieille aveugle Séfora, dont le mari, disait-on, se convertissait. Tu le connais; il s'appelle *Lélaka*. A peine étions-nous assis que, s'adressant à moi, il me dit : « Fille de mon ancien missionnaire, je sais qu'il y a un Dieu, je n'ai plus besoin qu'on m'enseigne cela; je le sais, mais j'en tremble parce que je suis un grand pécheur. Un jour, ton mari nous prêcha sur le jugement dernier et nous demanda où nous nous réfugierons lorsque le monde tremblera sur sa base. Cela m'était bien indifférent autrefois, maintenant j'ai besoin d'un refuge. »

Tu comprends, cher père, combien il nous a été doux de lui donner l'assurance que Jésus est toujours l'ami, le refuge du pécheur.

Nous venons de poser la première pierre d'une chapelle chez un fils de Letsié, le chef Séiso. Il est encore inconverti et ne se donne pas pour meilleur qu'il n'est. Il a tenu cependant à expliquer lui-même ce que doit être une maison consacrée à Dieu. « Ce Dieu, a dit Séiso, est saint ; l'ivrogne, l'adultère, l'homme qui vit dans le péché n'a pas de place naturelle dans cette maison, mais c'est ici qu'ils peuvent tous venir pour apprendre à vivre d'une nouvelle vie. J'espère que tous ceux qui conservent dans leur cœur de l'amour et du respect pour le nom de mon grand-père Moshesh, se réjouissent de voir une maison de plus élevée à Dieu au nom de Moshesh. C'est à peine si j'ai le droit de prendre ici la parole, moi qui suis un homme souillé. »

Il s'était donné beaucoup de peine pour rassembler ses gens et on sentait, en l'écoutant, que ce qu'il disait venait du cœur.

A. MABILLE.



Accident survenu à M. Henry Dyke.

Diverses lettres du Lessouto nous apprennent que M. Dyke fils s'est cassé la jambe droite en glissant sur la neige. La fracture présente un caractère grave. Les deux os sont cassés, l'un à deux places, et il s'est produit une esquille qui cause au malade de vives souffrances. M. Dyke a pu être provisoirement remplacé, pour les leçons qu'il donne à l'école normale, par mademoiselle Aline Mabille. Le docteur Casalis, qui nous donne ces quelques détails sur l'accident, ajoute qu'on peut espérer une guérison complète, sans raccourcissement ni déformation de la jambe. Nous formons des vœux pour que la convalescence ne soit ni trop longue ni trop douloureuse.

MISSION DU ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

Après de longs mois d'attente, nous recevons enfin un courrier du Zambèze. Nous en détachons l'appel ci-dessous qui nous parvient avec une lettre de M. Jeanmairet et quelques lignes de M. Coillard, antérieures à sa visite à Robosi. Il résulte des lignes qu'on va lire que cette visite s'est bien passée et a produit d'heureux effets. Les détails nous manquent encore; nous supposons que M. Coillard, à peine de retour, n'aura pu arriver à écrire le récit de son voyage à temps pour la poste (1). Quoi qu'il en soit, nous pouvons une fois de plus dresser la pierre d'Ébénezer, et dire : Jusqu'ici l'Éternel nous a secourus; jusqu'ici Il a préservé nos amis! » En les conservant ainsi à son œuvre, il nous invite plus que jamais à les soutenir de nos dons et de nos prières; sachons répondre à son appel et à l'attente de nos missionnaires qui comptent, ne l'oublions jamais, sur notre appui et sur nos intercessions.



Les missionnaires du Zambèze aux amis des Missions.

Sesheké, le 28 avril 1886.

Chers amis,

Un nouveau courrier nous est parvenu hier par un marchand de Mangwato et nos cœurs sont tout remplis de reconnaissance et de joie. De nombreuses lettres sont venues de tous les points de l'horizon réconforter nos cœurs. Nous sommes à envier d'être au Zambèze, portés comme nous le sommes par vos prières et

(1) Un courrier plus récent nous a apporté ce récit, qui ne le cède, en intérêt, à aucun des précédents. Nous en commencerons dans un mois la publication.

par votre affection, et combien plus grand encore est notre privilège d'avoir été envoyés dans les carrefours des chemins pour convier l'humanité païenne au banquet des noces de l'Agneau !

La poste, pour nous, c'est la patrie qui vient nous rendre visite; plus encore, c'est la communion fraternelle des saints, la patrie céleste formée des chrétiens de toute dénomination et de toute langue, l'Église invisible de Christ qui nous apporte son tribut de sympathie et d'affection.

Nous voudrions aujourd'hui vous envoyer à tous individuellement, chers amis, l'expression de notre vive reconnaissance et de notre affection. Acceptez tout au moins ici nos remerciements les plus chaleureux. Quel bonheur pour nous de constater l'intérêt avec lequel vous suivez votre œuvre et la nôtre. Vous avez confondu notre petite foi par la part effective que vous avez prise à notre travail. Nous disons plus : nous avons été humiliés et émus à la vue des sacrifices que vous vous êtes imposés pour l'œuvre de Dieu. Nous devrions prendre un à un les exemples de votre dévouement pour vous en remercier, mais alors, le rouge nous monterait au visage, dans le sentiment de notre indignité, en vous parlant de ces canots, de ces médecines, de ces dons généreux et de tant de témoignages personnels d'affection que nous avons reçus de votre bonté. Que chacun de vous recueille sa part de reconnaissance et que toute louange et toute gloire soit à notre Dieu !

Nous le sentons, les soins paternels de Dieu à notre égard augmentent notre responsabilité.

Objets de plus d'amour, nous éprouvons aussi plus de défiance de nous-mêmes et de crainte. C'est en tremblant de décevoir votre attente et de manquer à notre mandat venu de Dieu que nous regardons l'avenir. Nous avons besoin d'un redoublement de vos prières, car cette parole de notre Maître : « Que celui qui est debout prenne garde qu'il ne tombe », retentit à nos oreilles comme un avertissement salutaire. Croyez-le, votre affection nous fait du bien; mais nous avons aussi besoin d'être exhortés et stimulés. Combien souvent nous

sommes loin d'éprouver, comme notre divin Maître, cette profonde compassion pour ces brebis sans berger qui nous entourent.

Notre tâche aussi nous paraît si grande et si difficile que nous sommes tentés de dire comme Moïse : « Envoie, Seigneur, qui tu dois envoyer. »

Notre œuvre à Sesheké, au milieu des troubles politiques et l'absence du plus grand nombre des habitants, a été bien petite et faite avec beaucoup d'infirmités. Il en a été de même pour nos évangélistes établis à Mambova, qui, après un mouvement de popularité passagère, ont vu leurs auditoires se dissoudre et ont même rencontré une certaine opposition.

Aujourd'hui, un rayon est venu éclairer notre route : l'accueil franchement cordial que l'un de nous a reçu du roi Robosi. Il se montre disposé à ouvrir son pays à l'Évangile et à la civilisation. Il voudrait que nous occupassions de suite plusieurs postes. Il s'est plaint de notre petit nombre et éprouve un grand désir de ressembler à Khama. C'est sur le cœur des jeunes gens que nous posons cette question du roi : « Qui évangélisera tout mon royaume ? » Alors que nous entendons parler de réveils, n'avons-nous pas le droit de dire avec le Macédonien : « Passez ici et venez nous secourir » ? Quand recevrons-nous des renforts ? Quels sont ceux que Dieu enverra dans sa moisson ?

Nous avons lieu de croire que les bonnes dispositions du roi auront pour effet d'exciter l'intérêt du peuple pour les choses de Dieu et l'instruction. Mais, surtout, ce qui soutient notre courage et notre foi, ce sont les promesses de Dieu dont nous voyons l'accomplissement. Témoins de la vérité, nous croyons au Dieu de vérité. Nos corps et nos cœurs peuvent faiblir, mais notre foi sera ce lumignon que Dieu n'éteint point et qui éclairera un jour les rives du Zambèze.

Et vous, chers amis, que Dieu vous tienne en sa sainte garde et vous benisse dans vos familles et dans votre œuvre. Croyez-nous vos affectionnés,

F. Coillard,

D. Jeanmairet.

VARIÉTÉS

LA FRANCE PROTESTANTE ET LES MISSIONS

Etude de statistique.

Notre but, en publiant le tableau que nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs, est de fournir aux Comités et aux associations auxiliaires, aux corps ecclésiastiques, et, en général, à tous les amis désireux de répandre autour d'eux l'intérêt pour les missions, des données claires et certaines sur ce qui se fait actuellement pour cette œuvre dans nos Églises. Ces renseignements ont dû naturellement revêtir la forme peu attrayante de la statistique; ils n'en présentent pas moins un intérêt véritable et très sérieux. Si nos totaux et nos moyennes amènent nos Églises à faire leur examen de conscience à l'endroit de leurs devoirs envers les missions, et s'ils procurent aux hommes de bonne volonté qui se préoccupent de gagner pour notre cause de nouveaux adhérents, la base d'opérations dont ils ont besoin pour travailler utilement, nous ne regretterons ni le temps ni les efforts qu'a coûtés à ses auteurs la préparation de ce travail.

Quelques mots d'explication sont nécessaires pour l'intelligence de notre tableau. Il comprend d'abord le nom des consistoires avec l'indication, entre parenthèses, des départements où ils se trouvent. Puis vient la population des consistoires, d'après le dernier annuaire publié par M. de Prat, puis trois colonnes indiquant : le total des Églises comprises dans la consistoriale, le nombre de celles qui donnent pour les missions, et le nombre de celles qui ne donnent pas. Viennent ensuite les dons, d'après le rapport de 1885, celui de 1886 n'étant pas achevé quand notre travail a été commencé. Une série de colonnes indiquent : les dons ordinaires, le produit du sou missionnaire, le total des dons de la région et la moyenne par habitant protestant. Les dons extraordinaires et legs, ne pouvant

entrer en compte dans le calcul de la moyenne, occupent une place à part. Enfin, nous donnons le chiffre des abonnements au *Journal des Missions* et le nombre des réunions de missions pour toute l'étendue du Consistoire. Les journaux sont portés sans distinction des diverses catégories d'abonnements : payants, servis aux collecteurs du sou missionnaire, ou servis gratuitement aux associations qui travaillent pour les missions.

L'ordre adopté est l'ordre géographique. Nous pensions d'abord classer les consistoires d'après l'importance de leurs dons, en prenant pour base, soit le total des dons, soit la moyenne par tête et par an : réflexion faite, nous avons abandonné ce système, qui nous exposait à être ou inexacts ou injustes. L'ordre régional qui a été suivi permet au lecteur d'embrasser d'un coup d'œil ce qui se fait pour les missions, soit dans l'enceinte d'une consistoriale, soit dans toute l'étendue d'une circonscription synodale. Les régions consistoriales et synodales forment de véritables unités morales, des groupes solidaires ayant leur histoire, leur physionomie et leur vie propres; en montrant la part que chacune d'elles prend à l'œuvre des missions, nous croyons avoir donné à notre travail son maximum de valeur et d'utilité.

Est-il besoin d'ajouter que, cette fois encore, nous n'avons fait aucune distinction entre les Églises; que nous avons fait rentrer tous les dons dans un même classement, quelle que soit la dénomination religieuse des donateurs, qu'en un mot, nous voyons, dans la division ecclésiastique que nous avons suivie, uniquement un cadre géographique, le seul qu'il nous fût possible d'adopter pour notre classification? Nous tenions à faire cette remarque pour éviter tout malentendu.

Il ne nous reste maintenant qu'à livrer notre tableau à l'étude de nos lecteurs. Nous nous permettrons cependant de guider leurs réflexions en appelant successivement leur attention sur trois questions auxquelles notre travail nous permettra de répondre brièvement.

I. — Qu'est-ce que la France protestante donne pour les missions?

Jésus a dit qu'en donnant une pite, la pauvre veuve avait donné plus que les riches qui mettaient dans le tronc du temple leur or et leur argent. Nous n'avons garde d'oublier cette grande parole du Maître. La valeur réelle des dons échappe à toute constatation et à toute statistique. Comment pourrions-nous l'oublier, nous qui recevons la confidence de tant d'efforts et de sacrifices, faits souvent par les plus humbles et les plus petits pour la cause des missions? Aux yeux de Dieu, il y a beaucoup de très grands dons parmi ceux que nous recevons annuellement. Il est donc entendu que nous ne prétendons pas juger ici de la qualité des dons individuels. Nous n'en avons pas moins le droit et le devoir d'essayer d'évaluer le degré de libéralité de nos Églises à l'endroit des missions, en laissant à la conscience de chacun le soin de juger en dernier appel.

En 1885, la France protestante a donné pour les missions la somme de 179,439 fr. 90 cent. Dans ce chiffre ne sont pas compris les dons de l'Alsace (1), de la Suisse et des autres pays. En admettant comme chiffre de la population protestante de la France celui indiqué par le recensement de 1876, le dernier qui ait tenu compte des différences confessionnelles, et en divisant par ce chiffre le total des dons, on arrive à ce résultat que chaque habitant protestant de notre pays donne en moyenne, annuellement, 0 fr. 29 centimes et demi pour les missions.

Il serait facile de trouver, par exemple en Allemagne, de vastes régions où la proportion des dons est beaucoup plus faible. Mais il serait plus aisé encore de montrer d'autres Églises où cette proportion est beaucoup plus élevée. Citons, par exemple, l'Église nationale d'Écosse, où la proportion était,

(1) Nous avons dû renoncer à établir la statistique de l'activité missionnaire de l'Alsace, plusieurs des données qui nous eussent été nécessaires pour cela nous faisant défaut.

en 1879, de 1 fr. 25 cent. par tête ; les Églises presbytériennes d'Amérique, où elle était de 4 fr. 37 cent. ; les Églises libre et unie d'Écosse, où elle était de 5 à 6 francs ; enfin, les Églises congrégationalistes d'Amérique, où elle atteignait 6 fr. 87 c Nous n'oublions pas qu'il s'agit ici d'Églises de professants ; mais même, en tenant compte de ce fait, il reste certain que nous occupons encore, dans l'échelle de la libéralité en faveur des missions, une place inférieure. Sans doute, pour arriver à une appréciation absolument juste, il faudrait faire entrer en ligne de compte le degré d'aisance des populations, mais cette considération se tournerait plutôt contre nous ; en effet, les protestants français jouissent en général d'un bien-être qui leur permettrait de faire des dons beaucoup plus abondants.

Une considération vient à l'appui de cette conclusion. C'est la répartition très inégale de la libéralité en faveur des missions entre nos diverses régions protestantes. La moyenne annuelle de 29 centimes par tête que nous indiquions tout à l'heure est due à un certain nombre de groupes dont les contributions compensent l'abstention complète ou presque complète d'autres régions. Il est facile d'en juger, en classant les consistoires d'après la moyenne de leurs dons. Il y a en France et en Algérie 110 consistoires réformés ou luthériens. Sur ce chiffre :

7 consistoires ne donnent *rien* pour les missions. Ce sont les consistoires de :

Melle, Barre, Saint-Germain-de-Calberte, Vialas, Vézenobres, Saint-Mamert et la Mothe-Chalançon.

8 consistoires donnent moins de 1 centime par tête et par an :

Meyrueis, Saint-Chaptes, Saint-Pierreville, Saint-Voy, Lavoulte, Alger, les Ollières et Varnoux.

12 consistoires donnent moins de 2 centimes par tête et par an :

Saint-Julien, Die, Dieppe, Lezay, Sauve, Lusignan, Tonneins, Florac, Niort, Besançon, Saint-Maixent et Oran.

5 consistoires donnent moins de 3 centimes par tête et par an :

Laffitte, Sommières, le Mas d'Azil, Saint-Agrève et Lamastre.

5 consistoires donnent moins de 4 centimes par tête et par an :

Nègrepelisse, Privas, Lasalle, Pouzauges et Ganges.

2 consistoires donnent moins de 5 centimes par tête et par an :

Saint-Ambroix et la Mothe-Sainte-Héraye.

Il y a donc 39 consistoires en France où les protestants ne donnent pas annuellement 5 centimes par tête pour les missions.

Continuons notre relevé.

14 consistoires donnent moins de 10 centimes par tête et par an :

Montcaret, Valleraugue, Calvisson, Dijon, Saint-Étienne, Alais, la Tremblade, Vauvert, Viane, Bédarieux, Orpierre, Lourmarin, Uzès, Dieulefit.

7 consistoires donnent moins de 15 centimes par tête et par an :

Brest, Nancy, Royan, Marsillargues, Anduze, Crest et Vallon.

8 consistoires donnent moins de 20 centimes par tête et par an :

Caen, Clairac, Jarnac, Amiens, Nérac, Vabre, le Vigan, Héricourt.

8 consistoires donnent moins de 25 centimes par tête et par an :

Orléans, Saint-Jean-du-Gard, Valence, Marseille, Saint-Quentin, Saint-Hippolyte, Blamont, Saint-Péray.

5 consistoires donnent moins de 30 centimes par tête et par an :

Saverdun, Mens, Rouen, Castelmoron, Castres.

6 consistoires donnent moins de 40 centimes par tête et par an :

Lille, Nîmes, Sainte-Foy, Gensac, Aigues-Vives, Montbéliard.

6 consistoires donnent moins de 50 centimes par tête et par an :

Mazamet, Montauban, Marseille, Saint-Affrique, Lyon, le Havre.

6 consistoires donnent moins de 1 franc par tête et par an :

Orthez, la Rochelle, Bolbec, Sedan, Toulouse, Bordeaux.

2 consistoires donnent au delà de 1 franc.

Audincourt : 1 fr. 03; Montpellier (1) : 1 fr. 19.

Enfin, il y a 9 consistoires dont nous n'avons pu calculer la moyenne, faute de connaître le chiffre de leur population protestante :

Paris (2), Versailles, Bergerac, Nantes, Meaux, Pons, Bourges, Marennes, Constantine, plus les Églises du littoral : Nice, Cannes et Menton.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces chiffres. Nous nous remettons, du soin de les commenter, à la sagacité de nos lecteurs, et nous nous contentons pour aujourd'hui de quelques courtes remarques.

1° Une portion considérable de la France protestante est à peu près stérile pour l'œuvre des missions. Dans un tiers des Églises, la moyenne des dons par individu protestant n'atteint pas un sou par an. En ne tenant compte que des cadres officiels, sur 574 Églises (l'Algérie non comprise), il y en a 206 qui ne font rien pour les païens; et combien parmi les autres ne présentent que des dons isolés qui seuls les empêchent de grossir le total des Églises absolument indifférentes aux missions.

2° Même dans les Églises qui s'intéressent aux missions, la proportion des dons est en général faible. Sans doute, il y a des exceptions à la règle; mais c'est précisément par ces exceptions qu'apparaît le mieux le niveau inférieur de la libé-

(1) La moyenne de 1 fr. 19 c., indiquée pour le Consistoire de Montpellier, est un peu trop forte. Elle est due au fait que les dons reçus par l'*Ami chrétien des familles* pour les missions sont portés au rapport sous la rubrique Montpellier, bien que provenant des diverses parties de la France, en particulier du pays de Montbéliard.

(2) On remarquera qu'à la page 335, nous avons indiqué pour la population protestante de la Seine, le chiffre de 47,048, qui est celui du recensement de 1876. Ce chiffre est évidemment beaucoup trop faible. En admettant celui de 80,000, qui se rapproche certainement beaucoup plus de la réalité, on obtiendrait, comme moyenne des dons des Églises de Paris, le chiffre de 0 fr. 69 c. par tête et par an. Paris ne se trouverait donc pas, malgré les grandes fortunes qu'y compte le protestantisme, au premier rang de libéralité pour les missions.

	Habitants protestants	Ont donné	Soit par habitant protestant.	Ont donné	Soit par habitant protestant.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Le Midi. Départements ayant donné, et dans l'ordre de l'importance numérique de leurs dons : Gard, Hérault, Tarn, Tarn-et-Garonne, Haute-Garonne, Ardèche, Basses-Pyrénées, Aveyron, Ariège, Gers, Pyrénées-Orientales, Aude, Lozère.	249.661	34.803.75	0.14	33.591.85	0.13
N'ont rien donné : Corse et Lot.					
L'Ouest et le Sud-Ouest. (Même ordre.) Gironde, Charente-Inférieure, Dordogne, Lot-et-Garonne, Charente, Deux-Sèvres, Vendée, Vienne.	96.408	14.333.30	0.10	14.273.10	0.14
N'a rien donné : Landes.					
Le Sud-Est. Bouches-du-Rhône, Rhône, Drôme, Isère, Alpes-Maritimes, Vaucluse, Hautes-Alpes.	70.085	15.170.55	0.21	9 855.40	0.14
N'ont rien donné : Var, Basses-Alpes, Savoie.					
L'Est et le Nord-Est. Doubs, territoire de Belfort, Haute-Saône, Marne, Ain, Vosges, Meuse, Meurthe-et-Moselle, Côte-d'Or, Jura. .	57.269	16.991.95	0.30	12.887.65	0 22
N'a rien donné : Haute-Marne.					
Le Nord (sans la Seine). Seine-Inférieure, Nord, Aisne, Seine-et-Oise, Ardennes, Seine-et-Marne, Eure-et-Loir, Calvados, Eure, Somme, Orne, Pas-de-Calais, Manche.	46.411	10.234.90	0.22	11.147.45	0.24
N'a rien donné : Oise.					
Département de la Seine	47.048	54.036.45	1.15	43.697.40	0.92
Sur lesquels Paris a donné.		53.743.65			
Le Centre. Loiret, Cher, Loir-et-Cher, Puy-de-Dôme, Indre-et-Loire, Loire, Allier, Haute-Vienne, Yonne.	9.902	971.90	0.10	1.000.70	0.10
N'ont rien donné : Cantal, Nièvre, Indre, Creuse, Corrèze.					
Le Nord-Ouest. Loire-Inférieure, Ille-et-Vilaine, Maine-et-Loire, Finistère.	3 811	641.70	0.17	1.262. »	0.33
N'ont rien donné : Côtes-du-Nord, Sarthe, Morbihan, Mayenne.					
A quoi il faut ajouter, soit comme provenant de localités insuffisamment désignées, soit comme dons extraordinaires :					
Dons et Legs		24.150 »		164.80	
Algérie		104.50			
	80.595	171.439. »		127.880.35	

ralité ordinaire. Les moyennes les plus fortes auxquelles nous soyons arrivés sont encore fort inférieures aux moyennes obtenues dans les Églises étrangères que nous citions il y a un instant. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de chercher au dehors des exemples propres à nous instruire et à nous humilier. Il y a en France telle Église pauvre dont le zèle et la libéralité font honte à l'indifférence et à la parcimonie qui règnent ailleurs. Nous pourrions, grâce à Dieu, en citer plus d'une de cette espèce; par exemple, cette humble paroisse, composée uniquement de pauvres montagnards et où la proportion des dons par tête et par an atteint 1 fr. 07 centimes, chiffre bien supérieur en réalité même à celui obtenu à Paris, où sont concentrées les grandes fortunes du protestantisme.

3° Si peu satisfaisant que soit l'état de choses que nous étudions, il y a cependant lieu de constater avec reconnaissance que nous sommes en progrès sur le passé. En 1879, M. le pasteur Léopold Monod, de Lyon, a publié, dans la *Revue chrétienne*, une étude sur le protestantisme français et les missions. Dans ce remarquable article figure un tableau montrant la répartition des dons reçus pendant l'exercice 1877-1878 entre les diverses régions de la France. Nous reproduisons ci-dessus ce tableau, en mettant, en regard des totaux et des moyennes de 1878, les totaux et les moyennes de 1885. On verra qu'il y a progrès sur bien des points ainsi que sur l'ensemble. La moyenne des dons par an et par protestant est montée de 0 fr. 22 centimes à 0 fr. 29 centimes et demi, ce qui est encourageant.

4° Cette augmentation ne doit pas toutefois nous faire perdre de vue ce que pourrait et ce que devrait être la libéralité des Églises pour les missions. L'ordre de Christ : *Allez par tout le monde, prêchez l'Evangile à toute créature*, cet ordre s'adresse à tous les chrétiens, et nous n'admettons pas qu'un seul croyant ait le droit de s'y dérober. Supposons un instant que les 296 Églises restées jusqu'à présent étrangères à toute activité missionnaire soient réveillées de leur indifférence par des pasteurs fidèles et prennent conscience de leurs devoirs. Si pauvres que puissent

être ces Églises, il n'en est pas une seule, pensons-nous, qui ne puisse alimenter deux carnets du sou missionnaire. Admettez, en outre, que des réunions mensuelles de missions y soient fondées et que ces réunions produisent en moyenne, soit directement, soit indirectement, 20 francs par an : supposition qui n'a rien d'exagéré. Chacune de ces Églises arriverait ainsi à donner 82 fr. 40 cent. par an pour les missions; et il en résulterait pour notre caisse une augmentation de recettes de 24.390 fr. 40 cent. Et si le zèle pour les missions se réveillait dans les Églises où il n'existe qu'à l'état de lumignon fumant, qui ne voit les réjouissants progrès que notre œuvre serait en mesure d'accomplir! C'est de 50, de 100,000 francs que nous verrions augmenter nos recettes et par là même nos moyens d'action.

II. — Qu'est-ce que la France protestante sait des missions?

On ne s'intéresse aux œuvres que dans la mesure où on les connaît. Pour savoir le degré de l'intérêt qu'une Église ou une région porte aux missions, il suffit de voir dans quelles proportions le *Journal des Missions* y est répandu. Rien d'instructif à cet égard, comme notre tableau. Il prouve que les sacrifices croissent en raison directe de la mesure où, par le journal, les missions sont connues et appréciées. Il serait facile de faire la preuve de cette correspondance en mettant en regard dons et abonnements, classés suivant la progression des uns et des autres ; on verrait que l'ordre serait à peu près le même. Contentons-nous d'un relevé indiquant la répartition des abonnements dans notre pays; chacun pourra le compléter en se reportant au tableau général.

6 consistoires	ne reçoivent	pas le	*Journal des Missions*.	
4	—	—	que	1 abonnement.
9	—	—	que	2 abonnements.
8	—	—	que	3 —
8	—	—	que	4 —
9	—	—	que	5 —

10 consistoires	ne reçoivent	que	6	abonnements.
3	—	—	que 7	—
9	—	—	que 8	—
6	—	—	que 9	—
3	—	—	que 10	—
18	—	reçoivent de	11 à 20	—
8	—	—	21 à 30	—
7	—	—	31 à 40	—
1	—	—	41 à 50	—
2	—	—	51 à 60	—

L'Église de Paris reçoit 331 abonnements.

Nous croyons inutile d'insister sur la leçon qui se dégage de ces chiffres. Il est de toute évidence qu'une partie de la France protestante ignore absolument l'œuvre des missions. Et dans les régions même où elle n'est pas entièrement inconnue, combien sont vagues, indécises les notions qu'on a de notre œuvre, et partant qu'il est faible l'intérêt qu'on y apporte !

Ne soyons pas injustes, cependant. Le *Journal des Missions* est une des feuilles protestantes les plus répandues, son cercle de lecteurs, depuis quelques années, n'a cessé de s'accroître. Il n'en est pas moins vrai que notre publicité n'est pas la moitié de ce qu'elle devrait être. C'est là un état de choses regrettable et dont il serait utile de rechercher les causes. Il ne serait pas équitable d'en rendre responsables uniquement les fidèles. Sans doute, l'état spirituel des Églises, la tiédeur générale, la préoccupation dominante des intérêts terrestres sont pour beaucoup dans cette indifférence à l'endroit des destinées du règne de Dieu dans le monde. Mais ces Églises ont des conducteurs ; que font-ils ? N'est-ce pas à eux qu'il eût appartenu, dès longtemps, de réveiller l'esprit apostolique dans les troupeaux en répandant autour d'eux les journaux de missions? Donnez aux Églises des pasteurs pleins de zèle pour l'avancement du règne de Dieu, et l'indifférence actuelle se transformera en actif et vivant intérêt pour la cause de l'Évangile parmi les païens.

Peut-être aussi convient-il d'ajouter, à notre propre con-

fusion, que notre littérature protestante française est très pauvre en ouvrages sur les missions, et que cette indigence même est une des causes de la diffusion si restreinte encore de nos publications périodiques.

Quoi qu'il en soit, travaillons à répandre nos publications missionnaires : c'est le plus grand service que nous puissions rendre à l'œuvre elle-même. Un abonnement bien placé, c'est une famille, c'est une union chrétienne, c'est peut-être une Église gagnée à la cause des missions.

III. — Comment la France protestante prie-t-elle pour les missions ?

La prière est à la fois la source et l'indice de tout intérêt véritable pour l'avancement du règne de Dieu. Comment nos Églises prient-elles pour les missions? En un sens, il est vrai, la prière échappe à toute constatation; dans une certaine acception, toute âme chrétienne, toute Église fidèle prient pour les missions, pour peu qu'elles répètent avec foi : « Que ton règne vienne. » Il n'en est pas moins vrai qu'un véritable amour de l'œuvre de Dieu a besoin de s'affirmer en commun; les services réguliers de prières pour les missions naissent d'eux-mêmes là où on croit aux promesses de Dieu, où l'on aime l'avènement de Christ, où l'on prend au sérieux ses ordres, où l'on soupire après la délivrance de l'humanité.

A la demande d'une Société américaine, nous nous sommes livrés à une enquête sur le chiffre des réunions des missions existant en France. A ne tenir compte que des réponses qui nous sont parvenues, il n'y aurait en France que 44 réunions régulières de missions. Même en admettant que ce chiffre est trop faible, que le nombre réel des réunions est double, qui ne voit que nous touchons ici la cause véritable de notre faiblesse? Nous faisons peu pour l'œuvre des missions, parce que

nous les connaissons mal, et nous sommes peu désireux de les connaître, parce que nous prions peu pour l'avancement du règne de Dieu.

A l'origine de notre Société on a beaucoup prié et ainsi s'explique la belle et saine croissance de notre œuvre. Églises et pasteurs comprenaient alors, mieux peut-être qu'aujourd'hui, que prier en commun pour les missions est la meilleure manière d'y participer.

Plus tard les services des missions sont devenus plus rares; la lenteur des progrès de notre œuvre ne s'explique-t-elle pas ainsi? Ces dernières années, nous avons vu se produire un regain d'intérêt pour la cause du monde païen; mais le chiffre des réunions de missions est encore infiniment trop faible. Qu'on se rappelle avec quelle insistance l'apôtre Paul réclamait les prières des Églises! Nos missionnaires en font autant; ils sentent que là est leur force: ne pas prier pour eux, c'est les laisser seuls devant l'ennemi. Il y a vraiment de quoi s'inquiéter pour notre œuvre en pensant au petit nombre d'Églises qui la soutiennent par leurs intercessions, au petit nombre de pasteurs qui se font un devoir d'en entretenir régulièrement leurs troupeaux.

Conclusion.

Deux impressions se dégagent de notre étude. La première est que la France protestante est encore très loin de faire pour les missions ce qu'elle pourrait et devrait faire. Un tiers environ des Églises est entièrement improductif par rapport à cette œuvre, et les deux autres tiers, à part d'honorables et encourageantes exceptions, ne sont pas à la hauteur de ce qu'on serait en droit d'attendre.

Qu'on ne vienne donc plus dire que les missions absorbent une part trop grande des ressources de notre protestantisme! Qu'on ne vienne plus opposer nos devoirs envers les païens de

nos colonies à nos missions anciennes, comme si le seul moyen de s'acquitter de ces devoirs était d'abandonner ou de laisser périr d'inanition des œuvres que Dieu a visiblement bénies !

La France protestante a de quoi doubler les ressources qu'elle consacre aux missions, sans rien retrancher de ce qu'elle doit aux autres branches de l'activité chrétienne. La France protestante a de quoi fonder une mission au Congo, sans que pour cela nos autres missions soient gênées dans leur développement normal. C'est aux Églises qu'il appartient de montrer par des actes si ces œuvres nouvelles doivent être entreprises, et de dicter ainsi au Comité, par leur attitude, les décisions qui doivent être prises : quelles que soient ces décisions, c'est sur les Églises que reposera la responsabilité.

Sans doute, et c'est là notre seconde réflexion, le progrès de l'intérêt pour les missions est lié au progrès de la vie spirituelle des Églises. Nous dirions que la question des missions se confond avec la question du réveil, si ce dernier mot n'était pris quelquefois dans un sens un peu trop étroit et spécial. L'évangélisation du monde n'éveille d'intérêt que là où les âmes connaissent par expérience et la condamnation et le pardon, et le malheur de la vie sans Dieu, et la joie du salut. La situation difficile de nos œuvres est l'indice d'un état spirituel languissant. Donc, ce qu'il nous faut avant tout, c'est une action de l'Esprit de Dieu, fécondant toutes les parties de l'Église et nous vivifiant nous-mêmes les premiers. « Esprit, viens des quatre vents, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent ! » — Si cette prière monte des cœurs croyants vers le ciel, nous verrons l'œuvre de Dieu prospérer entre nos mains.



CONSISTOIRES	POPULATION	ÉGLISES du consistoire	ÉGLISES qui ont donné	ÉGLISES qui n'ont pas donné	DONS Ordinaires	DONS Sou missionnaire	DONS Total	DONS Moyenne par habitant	DONS Extraordinaires	ABONNEMENTS	RÉUNIONS DE MISSIONS
1re CIRCONSCRIPTION											
Lille (Nord)	7.534	9	7	2	2.050 90	297 40	2.348 30	0.31	»	31	1
Amiens (Somme).	2.379	5	3	2	131 20	251 75	382 95	0.16	»	11	»
Saint-Quentin (Aisne).	6.384	9	7	2	1.123 90	256 05	1.379 95	0 21	»	32	»
Sedan (Ardennes)	2.875	4	4	»	1.693 40	68 15	1.761 55	0 61	»	14	»
Nancy (Meurthe-et-Moselle). . .	5.393	6	4	2	498 40	66 »	564 40	0.10	»	13	»
Totaux.	24.565	33	25	8	5.497 80	939 35	6.437 15	0.26	»	101	1
2e CIRCONSCRIPTION											
Dieppe (Seine-Inférieure).. . . .	2.600	2	2	»	34 35	» »	31 35	0 013	»	5	»
Bolbec (Seine-Inférieure)	2.700	3	2	1	1.277 15	177 60	1.454 75	0.53	»	8	»
Rouen (Seine-Inférieure)	3 500	2	1	1	938 »	» »	938 »	0.26	»	8	»
Le Havre (Seine-Inférieure). . .	4.200	2	2	»	1 514 80	487 »	2.001 80	0 47	»	27	»
Caen (Calvados)	1.400	8	4	4	268 50	» »	268 50	0.19	»	5	»
Totaux.	14.400	17	11	6	4.032 80	664 60	4.697 40	0.32	»	53	»
3e CIRCONSCRIPTION											
Paris	?	»	»	»	54 144 95	1.486 40	55.631 35	0.79	»	331	5
Meaux (Seine-et-Marne).	?	7	5	2	550 50	10 40	560 90	?	»	9	»
Orléans (Loiret).	3 160	8	5	3	604 10	20 »	624 10	0.20	»	17	1
Bourges (Cher).	?	4	4	»	224 70	106 45	331 15	?	»	18	»
Dijon (Côte-d'Or).	1 950	2	2	»	99 75	8 »	107 75	0 055	»	8	»
Versailles (Seine-et-Oise) . . .	?	6	5	1	2 064 55	191 40	2 255 95	?	»	34	1
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Nantes (Loire-Inférieure)	?	4	2	2	566 70	169 40	736 10	?	»	12	[illegible]

Brest (Finistère).	1 030	2	2	»	75 »	35 50	110 50	0.10	»	5	»
Nantes (Loire-Inférieure)	?	4	2	2	566 70	169 40	736 10	?	»	12	1
Pouzauges (Vendée).	4.000	5	4	1	145 20	» »	145 20	0.036	»	7	»
Niort (Deux-Sèvres)	8.494	7	1	6	91 30	42 40	133 70	0 015	»	4	»
La Rochelle (Charente-Infér.) .	2.200	3	3	»	924 »	299 70	1.223 70	0.55	»	18	»
Totaux.	?	21	12	9	1.802 20	547 »	2 349 20	?	»	46	1
					5e CIRCONSCRIPTION						
Saint-Maixent (Deux-Sèvres) . .	7.450	5	2	3	62 65	80 40	143 05	0.019	»	3	»
Lusignan (Vienne).	6.226	6	3	3	67 65	24 70	92 35	0.014	»	11	»
La Mothe-St-Héraye (Deux-Sèv.)	7.152	6	3	3	162 35	132 80	295 15	0 040	»	4	»
Melle (Deux-Sèvres).	8 665	6	»	6	» »	» »	» »	»	»	1	»
Lezay (Deux-Sèvres).	7.224	7	2	5	99 »	» »	99 »	0.013	»	5	1
Totaux. . . .	36 717	30	10	20	391 65	237 90	629 55	0.027	»	24	1
					6e CIRCONSCRIPTION						
Marennes (Charente-Inférieure)	?	3	1	2	50 »	20 50	70 50	?	»	1	»
La Tremblade (Charente-Infér.)	5 500	6	5	1	304 »	94 30	398 30	0.07	»	12	»
Royan (Charente-Inférieure). . .	5.400	7	2	5	579 50	» »	579 50	0.10	»	7	1
Pons (Charente-Inférieure) . . .	?	6	5	1	381 »	120 75	501 75	?	»	17	»
Jarnac (Charente)	4.600	6	5	1	408 45	396 20	804 65	0.17	»	19	1
Totaux.	?	[illegible]	18	10	1.722 95	631 75	2.354 70	?	»	56	2
					7e CIRCONSCRIPTION						
Bordeaux (Gironde)	8 500	»	»	»	7.699 15	685 20	8.384 35	0 98	»	54	»
Gensac (Gironde)	1.200	3	1	2	288 15	153 65	441 80	0 36	»	3	»
Montcaret (Dordogne)	4.500	5	2	3	176 50	145 »	321 50	0.07	»	8	»
Sainte-Foy (Gironde)	3.670	4	2	2	1.005 »	194 50	1.199 50	0.32	»	32	»
Bergerac (Dordogne).	?	3	1	2	960 25	339 15	1.299 40	?	»	14	1
Totaux	?	15	6	9	10.129 05	1.517 50	11.646 55	?	»	111	1

CONSISTOIRES	POPULATION	ÉGLISES: DU CONSISTOIRE	ÉGLISES: QUI ONT DONNÉ	ÉGLISES: Q'I N'ONT PAS DONNÉ	DONS: ORDINAIRES	DONS: SOU missionnaire	DONS: TOTAL	DONS: MOYENNE PAR HABITANT	DONS: EXTRAORDINAIRES	ABONNEMENTS	RÉUNIONS DE MISSIONS
8e CIRCONSCRIPTION											
Tonneins (Lot-et-Garonne). . .	3.500	4	1	3	55 »	» »	55 »	0.015	»	3	»
Castelmoron (Lot-et-Garonne) .	1.500	3	1	2	373 »	20 »	393 »	0.26	»	5	»
Clairac (Lot-et-Garonne)	2.500	1	1	»	375 »	» »	375 »	0.15	»	8	»
Lafitte (Lot-et-Garonne).	2.645	4	1	3	52 70	» »	52 70	0.02	»	2	»
Nérac (Lot-et-Garonne)	1.050	2	1	1	108 55	» »	108 55	0.10	»	6	»
Totaux.	11.195	14	5	9	964 25	20 »	984 25	0.087	»	24	»
9e CIRCONSCRIPTION											
Montauban (Tarn-et-Garonne).	6.090	6	2	4	2.631 20	147 70	2.778 90	0.45	»	27	2
Négrepelisse (Tarn-et-Garonne)	3 910	6	3	3	94 »	24 »	118 »	0.03	»	7	»
Toulouse (Haute-Garonne) . . .	3.990	5	4	1	2.345 30	95 »	2.440 30	0 61	»	15	»
Orthez (Basses-Pyrénées)	5.100	8	7	1	2 069 »	492 40	2.561 40	0.50	»	40	2
Le Mas-d'Azil (Ariège)	5.190	7	4	3	138 »	» »	138 »	0.026	»	6	»
Totaux.	24.280	32	20	12	7 277 50	759 10	8.036 60	0.37	»	95	4
10e CIRCONSCRIPTION											
Saverdun (Ariège).	2.150	3	3	»	568 10	» »	568 10	0.26	» »	6	1
Mazamet (Tarn).	6.360	6	4	2	2.514 95	141 80	2 656 75	0 41	» »	26	2
Castres (Tarn).	3 645	8	5	3	974 90	87 »	1.061 90	0.29	5.150	21	»
Vabres (Tarn)	4.610	5	2	3	770 05	» »	770 05	0.16	» »	6	»
Viane (Tarn).	3.670	6	1	5	173 »	100 »	273 »	0.07	» »	9	1

Bédarieux (Hérault).	4.200	6	4	2	298 »	23 50	321 50	0.076	»	4	»
Montpellier (Hérault)	6.000	7	2	5	6.205 »	942 35	7.147 35	1 19	»	28	»
Ganges (Hérault).	3 145	3	2	1	105 »	7 60	112 60	0.035	»	4	1
Marsillargues (Hérault).	3 480	3	2	1	357 25	» »	357 25	0.10	»	8	1
Marseille (Bouches-du-Rhône). .	7.000	6	3	3	2.911 25	527 :5	3.438 60	0.49	6.000	23	1
Totaux.	23.825	25	13	12	9.876 50	1 500 80	11.377 30	0.48	»	67	3
					12e CIRCONSCRIPTION						
Saint-Affrique (Aveyron). . . .	3.500	5	4	1	1.545 45	38 85	1.584 30	0.45	»	9	3
Valleraugue (Gard)	5 600	4	1	3	200 »	85 50	285 50	0 05	»	3	»
Le Vigan (Gard).	7.560	8	5	3	980 10	411 20	1.391 30	0 17	»	11	»
Saint-Hippolyte (Gard)	5 260	4	2	2	890 »	263 »	1.153 »	0.22	»	14	1
Sauve (Gard).	5.600	6	3	3	60 »	17 »	77 »	0 013	»	3	1
Totaux.	27 520	27	15	12	3.675 55	815 55	4 491 10	0.16	»	40	5
					13e CIRCONSCRIPTION						
Meyrueis (Lozère).	2.400	4	1	3	5 »	» »	5 »	0.002	»	1	»
Barre (Lozère).	6.100	5	»	5	» »	» »	» »	»	»	1	»
St-Germain-de-Calberte (Lozère)	4.000	6	»	6	» »	» »	» »	»	»	»	»
Vialas (Lozère)	4 600	4	»	4	» »	» »	» »	»	»	»	»
Florac (Lozère)	4.820	4	1	3	18 50	58 »	76 50	0.015	»	3	»
Totaux.	21.920	23	2	21	23 50	58 »	81 50	0.004	»	5	»
					14e CIRCONSCRIPTION						
Lasalle (Gard).	6 520	6	2	4	196 75	» »	196 75	0.03	»	8	»
Saint-Jean-du-Gard (Gard) . . .	5.325	2	2	»	991 70	72 50	1.064 20	0.20	»	4	1
Anduze (Gard).	7.930	5	3	2	795 80	» »	795 80	0.10	»	8	»
Alais (Gard)	13.720	8	2	6	827 »	60 »	887 »	0.06	»	6	»
Saint-Ambroix (Gard).	7 350	7	3	4	295 65	» »	295 65	0.04	»	5	»
Totaux.	40.845	28	12	16	3.106 90	132 50	3.239 40	0.08	»	31	1

CONSISTOIRES	POPULATION	ÉGLISES			DONS								ABONNEMENTS	RÉUNIONS DE MISSIONS
		DU CONSISTOIRE	QUI ONT DONNÉ	QUI N'ONT PAS DONNÉ	ORDINAIRES		SOU missionnaire		TOTAL		MOYENNE PAR HABITANT	EXTRAORDINAIRES		
15e CIRCONSCRIPTION														
Uzès (Gard)	4.200	5	1	4	368	40	»	»	368	40	0.087	»	3	»
Vézenobre (Gard)	7.960	9	»	9	»	»	»	»	»	»	»	»	3	»
Saint-Chaptes (Gard)	4.500	5	1	4	10	»	»	»	10	»	0.002	»	»	»
Nîmes (Gard)	16.900	2	1	1	4 791	10	557	»	5.343	10	0.31	»	37	»
Lourmarin (Vaucluse)	3 000	9	4	5	256	30	»	»	256	30	0.080	»	5	»
Totaux	36.560	30	7	23	5.425	80	557	»	5.982	80	0.17	»	43	»
16e CIRCONSCRIPTION														
Saint-Mamert (Gard)	2.000	4	»	4	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Calvisson (Gard)	4.625	5	4	1	249	»	»	»	249	»	0.054	»	6	»
Sommières (Gard)	2.477	2	1	1	20	»	35	»	55	»	0.022	»	»	»
Aigues-Vives (Gard)	2 220	7	4	3	757	»	116	»	873	»	0 39	»	10	2
Vauvert (Gard)	7.404	7	5	2	520	»	85	»	605	»	0.08	»	10	1
Totaux	24.726	25	14	11	1.546	»	236	»	1.782	00	0.07	»	26	3
17e CIRCONSCRIPTION														
Vallon (Ardèche)	3.320	7	6	1	342	85	67	»	409	85	0.12	»	9	1
Privas (Ardèche)	5.050	6	2	4	129	65	38	»	167	65	0.030	»	2	»
Les Ollières (Ardèche)	3.400	4	1	3	28	»	»	»	28	»	0.008	»	4	»
Lavoulte (Ardèche)	4.500	4	1	3	12	50	»	»	12	50	0.003	»	2	»
Saint-Pierreville (Ardèche) . . .	6 400	7	1	6	15	»	»	»	15	»	0.002	»	»	»

Vernoux (Ardèche)	7.240	4	1	3	70 05	» »	70 05	0.009	»	2	»
Saint-Péray (Ardèche)	6.220	6	2	4	1.179 50	245 »	1.424 50	0 23	»	17	»
Saint-Voy (Ardèche).	9.000	6	2	4	25 »	» »	25 »	0.003	»	2	»
Saint-Agrève (Ardèche)	6.200	5	1	4	170 80	» »	170 80	0 027	»	2	»
Lamastre (Ardèche)	6.100	5	3	2	172 20	» »	172 20	0.028	»	2	»
Totaux.	34.760	26	9	17	1.617 55	245 »	1.862 55	0.053	»	25	»

19e CIRCONSCRIPTION

Valence (Drôme).	12.000	10	7	3	1 953 55	446 50	2.400 05	0.20	»	20	1
Crest (Drôme)	7.600	8	7	1	903 50	50 »	953 50	0.12	»	14	»
Die (Drôme).	6 200	8	1	7	5 »	96 50	101 50	0.016	»	9	»
Dieulefit (Drôme)	8.142	10	6	4	626 95	131 »	757 95	0.090	»	8	1
La Mothe-Chalançon (Drôme). .	6 183	6	»	6	» »	» »	» »	»	»	4	»
Totaux.	40.125	42	21	21	3.489 »	724 »	4.213 »	0.10	»	55	2

20e CIRCONSCRIPTION

Orpierre (Hautes-Alpes)	2.400	7	3	4	158 75	23 35	182 10	0.08	»	6	»
Mens (Isère)	5.250	9	6	3	1.126 95	187 50	1.314 45	0.25	»	45	1
Lyon (Rhône)	15.450	7	2	5	5.896 30	1.161 20	7.057 50	0.46	»	58	1
Saint-Étienne (Loire).	3.000	2	1	1	138 10	32 35	170 45	0.056	»	6	»
Besançon (Doubs)	7.700	2	1	1	10 »	130 »	140 »	0.018	»	5	»
Totaux.	33.800	27	13	14	7.330 10	1.534 40	8.864 50	0.26	»	120	2

ÉGLISES DU LITTORAL

Nice (Alpes-Maritimes)	»	»	»	»	284 25	100 70	384 95	»	»	6	»
Cannes (Alpes-Maritimes) . . .	»	»	»	»	357 »	55 20	412 20	»	»	9	»
Menton (Alpes-Maritimes) . . .	»	»	»	»	100 »	» »	100 00	»	»	2	»
Totaux.	»	»	»	»	741 25	155 90	897 15	»	»	17	»

CONSISTOIRES	POPULATION	ÉGLISES DU CONSISTOIRE	ÉGLISES QUI ONT DONNÉ	ÉGLISES QUI N'ONT PAS DONNÉ	DONS ORDINAIRES	DONS SOU missionnaire	DONS TOTAL	DONS MOYENNE PAR HABITANT	DONS EXTRAORDINAIRES	ABONNEMENTS	RÉUNIONS DE MISSIONS
PAYS DE MONTBÉLIARD											
Audincourt (Doubs)	10 650	12	7	5	10.116 30	855 50	10.971 80	1.03	6.000	45	1
Blamont (Doubs)	6.000	8	7	1	1.199 60	142 45	1.342 05	0.22	»	32	1
Héricourt (Haute-Saône)	8.600	11	6	5	1.286 90	327 40	1.614 30	0.19	7.000	22	1
Montbéliard (Doubs)	8.000	5	1	4	2 632 80	336 »	2.968 80	0.37	»	27	1
Saint-Julien (Doubs)	8.000	9	3	6	81 »	» »	81 »	0.01	»	2	»
Totaux	41.250	45	24	21	15.316 60	1.661 35	16 977 95	0.41	»	128	4
ALGÉRIE											
Alger	4.500	»	»	»	35 »	» »	35 »	0.008	»	6	»
Constantine	?	»	»	»	10 »	» »	10 »	?	»	4	»
Oran	3.000	»	»	»	59 50	» »	59 50	0 019	»	5	»
Totaux	»	»	»	»	104 50	» »	104 50	?	»	15	»

Le Gérant : Alfred Boegner.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1886.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

CONSÉCRATION DE M. L. JALLA
à la Tour-Pélis.

Le 9 septembre 1886 marquera dans l'histoire des Vallées vaudoises et dans celle de notre mission. Ce jour-là, cinquante pasteurs environ de l'Église vaudoise (1), réunis à l'occasion de leur synode annuel, ont imposé les mains à Louis Jalla, fils et petit-fils de pasteurs vaudois, descendant de l'une de ces familles auxquelles les persécutions ont fait une véritable noblesse. La cérémonie était présidée par le directeur de la Maison des missions. L'un des vice-présidents du Comité, M. Appia, lui-même Vaudois d'origine, et M. Paul Coulon, pasteur de l'Église indépendante de Neuchâtel et membre honoraire du Comité, attestaient par leur présence le lien qui unit les Églises des Vallées à leurs sœurs de France et de Suisse, et rappelaient à tous que sur le terrain des missions l'action commune des

(1) Ont signé l'acte de consécration : MM. Paul Geymonat, président du Synode, P. Lantaret, modérateur de la Table, W. Meille, E. Bonnet, D[le] Giordano, David Turin, B. Tron, Donaldson Rose Brechin, Barth. Pons, Alexis Bolmas, Charbonnier, E. Malan, D. Gay senior, Mattio Prochet, B. Gardiol, Henri Meille, Alb. Revel Th. prof., A. Malan, A. Meille, H. Tron, H. Bosio, Paolo Longo, D. Buffa, D. Gay junior, G. Pons, J. D. A. Hugon, J. Romano, J. Rostan, Giov. Petrai, Giuseppe Quattrini, J. P. Micol, J. P. Pons, Gordon Gray, D. D., M. E. Malan, D. Rivoir, David Peyrot, G. Alex. Vinay, V. D. M., B. Revel, C. A. Tron, B. A. Pons, G, Ribetti, A. Gay, Paul Coulon, G. Appia, A. Boegner.

diverses parties du corps de Christ est chose non seulement possible, mais encore utile et bénie. Deux pasteurs écossais, délégués au Synode, achevaient de donner à l'acte solennel de l'imposition des mains un caractère vraiment œcuménique.

Ce n'est pas d'hier, hâtons-nous de l'ajouter, que date l'alliance de l'Église vaudoise avec nous sur le terrain des missions. Pour en surprendre les origines, il faut remonter de bien des années en arrière, à l'époque où Félix Naef évangélisait les Vaudois des Hautes-Alpes. Un converti du beau réveil dont cet homme de Dieu fut l'instrument, l'un des frères Blanc, vint s'établir dans les Vallées, et c'est lui, si nous ne faisons erreur, qui, le premier dans cette contrée, fit connaître les missions. Les publications françaises étant interdites en Italie, c'est en contrebande, dans la hotte d'un marchand ambulant, que le *Journal des Missions* fit, pendant quelque temps, son entrée aux Vallées, par les cols élevés qui mettent en communication la France et le Piémont.

Depuis ce temps jusqu'à nos jours, les missions ont compté aux Vallées des amis fidèles, au premier rang desquels il convient de placer le vénérable professeur Tron de la Tour. De la visite de M. Coillard date un nouvel essor de l'esprit missionnaire dans les Églises vaudoises. L'intérêt pour notre œuvre se concentra surtout dans certains cercles et parmi les jeunes gens; mais, dès l'abord, cet intérêt eut un caractère sérieux et se présenta pour plusieurs sous la forme d'un devoir personnel à remplir envers les païens. Le premier fruit de ce travail fut le départ de M. Weitzecker, pasteur à Nice et vice-modérateur de la Table vaudoise, pour le Lessouto. Un autre résultat fut la fondation d'une société de jeunes gens qui se donnèrent pour tâche de tenir, avec l'autorisation des pasteurs, des réunions de missions dans les diverses Églises des Vallées. Ces faits, d'autres encore, eurent pour résultat un accroissement notable des souscriptions envoyées chaque année par les Vaudois à notre Société. Cette année encore, le total dépasse de beaucoup celui des années précédentes.

Au nombre des dons qui nous sont venus l'an dernier des

Vallées, il en est un dont l'origine est particulièrement touchante. On sait que, dès avant la Réforme, il existait en Bohême des communautés animées de l'esprit évangélique et unies aux Vaudois par des liens que de fréquents rapports venaient resserrer. Ces Églises bohêmes ont survécu à de longues persécutions, comme leurs sœurs des Vallées, et n'ont jamais oublié une fraternité consacrée par les siècles et par de communes souffrances. Tout récemment, ces Églises ont senti s'éveiller en elles le zèle pour la cause des païens, et, malgré leur profonde pauvreté, elles ont réuni une somme de 1,375 francs. Mais à qui envoyer cet argent? La pensée des Bohêmes se porta naturellement sur les Vaudois, et l'argent fut envoyé à l'un des membres de la Table, M. le pasteur Pons, pour être affecté aux missions de l'Église vaudoise, ou, au cas où cette Église n'aurait point d'œuvre missionnaire à elle, au Comité des missions de Paris, ce qui fut fait.

C'est pour notre Société un grand honneur que d'attirer ainsi la confiance de chrétiens étrangers, et nous ne pouvons mieux faire que de demander à tous nos amis, proches ou éloignés, de nous accorder, en même temps que leurs dons, une part toujours plus considérable de leurs prières, pour que nous puissions porter sans fléchir les responsabilités que leur libéralité fait reposer sur nous.

Ces diverses pensées nous remplissaient, au soir du 9 septembre, lorsque nous entrâmes dans le vaste temple de la Tour où devait se faire la consécration de M. Jalla. Une foule nombreuse remplissait la nef et les tribunes; il y avait là des fidèles venus de plusieurs lieues de distance. Quelques tables chargées de papiers rappelaient les séances du Synode qui se tenaient dans le même édifice. Le candidat prit place au pied de la chaire, au milieu d'une double rangée de pasteurs; puis le service commença par un chant, la lecture de la Parole de Dieu et une prière de M. le pasteur Appia. Après quoi, M. Boegner prononça le discours de consécration. Prenant pour texte la parole de Jésus, Marc XVI, 15 : « Allez par tout le monde et prêchez l'Évangile à toute créature », il rappela, autant pour

fortifier le candidat que pour encourager les fidèles, qu'en travaillant à l'œuvre des missions, les chrétiens obéissent à la volonté expresse de Dieu. Cette volonté ressort avant tout de l'ordre formel de Jésus-Christ ; mais elle nous est rappelée avec une force saisissante par les signes des temps : le monde entier ouvert à l'Évangile par les découvertes, par les voies de communication qui se multiplient, par la colonisation elle-même. Enfin ce devoir prend pour certaines Églises, pour l'Église vaudoise en particulier, une importance spéciale; comme l'attestent les appels que Dieu lui a adressés par diverses voix et par le mouvement en faveur des missions qui s'est produit dans son sein.

Le candidat est ensuite monté en chaire et a prononcé l'allocution qu'on va lire. Selon notre habitude, nous la publions en entier pour permettre à nos amis de faire la connaissance du nouveau missionnaire qui va entrer en lice.

Allocution de M. Jalla.

Vénérés frères en Jésus-Christ,

Vous laisser entièrement sous l'impression des paroles que vous venez d'entendre, et garder le silence le plus complet, aurait été bien doux pour moi. Jeune conscrit aux ordres du Maître que vous servez depuis longtemps, venir vous parler de moi me remplit de confusion. Mais le devoir m'appelle à vous rendre compte de ma vocation et de ma foi, et j'obéis.

Laissez-moi d'abord vous dire que le sentiment qui domine en moi aujourd'hui est celui d'une joie profonde. Oui, je me sens heureux de voir le sceau officiel apposé à ma préparation missionnaire et de voir enfin largement ouvert devant moi le chemin de cette Afrique vers laquelle mes aspirations me portent depuis longtemps. Je suis heureux d'être consacré au sein de ces chères Vallées, que les années d'exil, même de l'exil le plus doux, apprennent à apprécier. Heureux d'être consacré en présence de vous tous, parents et amis que j'aime, et qui m'ac-

compagnez de votre affection et de votre intérêt. Heureux enfin d'être au moins consacré en présence de vous, honorés messieurs qui représentez ici cette Église vaudoise dont je suis resté un des membres les plus attachés. Sans doute mon bonheur eût été plus complet si un lien officiel fût venu m'unir à vous tous. C'est une force que d'être étroitement lié à une Église que l'on aime. Bien qu'il n'ait pu en être ainsi, j'espère que vous ne m'en considérerez pas moins comme l'un des vôtres et que vous m'accompagnerez de votre intérêt chrétien.

Cette joie que j'éprouve est rendue encore plus intime et sereine par la reconnaissance dont je me sens pénétré envers mon Dieu qui m'a si visiblement béni jusqu'ici. Ce jour plus que tout autre me met en présence d'un passé qui m'inspire l'adoration et qui me remplit de confiance pour l'avenir. Oui, c'est bien Dieu qui produit la volonté et l'exécution. A son nom seul soit gloire!

Dieu seul, en effet, a pu faire naître en mon cœur le désir de devenir missionnaire, Lui seul a pourvu à sa pleine réalisation. Faible enfant que je suis, jamais je n'aurais osé prendre sur moi de m'offrir pour aller combattre aux avant-postes de l'armée de Christ; tout au plus aurais-je été un témoin bien tiède de son amour au sein de mon Église. Mais, lorsqu'il plut à Dieu de me faire comprendre sa volonté à mon égard, alors je n'hésitai plus. Sans tenir compte des appréhensions de la chair et du sang, je dis : « Me voici, ô mon Dieu, pour faire ta volonté, envoie-moi. »

Il me serait assez difficile de vous dire comment l'amour de la mission a pris naissance et a grandi en moi. A l'âge où le jeune homme est appelé à choisir sa carrière, je me trouvai dans une grande perplexité. J'avais seize ans et je venais de terminer la sixième année du collège de la Tour. Pourquoi n'ai-je pas suivi alors la carrière théologique? C'est ce que je ne saurais jamais dire. Fils, petit-fils, frère de pasteurs, le chemin à suivre semblait tout indiqué; rien de plus naturel que d'y marcher à mon tour. C'était seulement trop naturel, et, quoique la théologie me sourît assez, je quittai le collège.

Ne peut-on pas servir Dieu autrement qu'en devenant pasteur ? disais-je alors aux amis que ma décision étonnait.

Ne pouvant poursuivre la carrière qui répondait le plus à mes goûts, j'entrai sans hésiter par la première porte qui s'ouvrit devant moi et, pendant six années passées successivement à Turin, à la Tour et à Nice, je fus employé dans les affaires commerciales. J'ai souvent regretté ce temps perdu, et cependant cela aussi, je crois, était dans les vues de Dieu. J'ai pu voir par ce moyen combien notre société est souillée et corrompue, et par réaction je me suis senti de plus en plus attiré vers le Dieu qui me gardait.

C'est pendant les six derniers mois de cette période, que j'appellerais volontiers le temps de ma préparation indirecte, que l'intérêt pour la mission prit un caractère personnel. Après la visite de M. Coillard à Nice, au mois de mars 1882, je compris enfin ce que Dieu me voulait. J'entendis au dedans de moi comme une voix impérieuse me dire : « Si tu ne fais maintenant ton possible pour devenir missionnaire, tu le regretteras toute ta vie; tu ne pourras plus jamais te sentir béni. » Je sentis que c'eût été une lâcheté de ma part que de ne pas faire connaître mes pensées. Rassemblant tout mon courage, je m'ouvris un soir à mon pasteur, M. Weitzecker. Lui-même passait alors par les mêmes luttes, et vous devinez ma joie lorsqu'il m'entendit. Mieux que tout autre, il était en état de me comprendre, et c'est de lui que Dieu se servit pour me faire entrer dans la voie où Il m'appelait.

Ces moments-là sont riches en souvenirs bénis pour moi, mais je ne veux pas abuser de votre bienveillante attention. Qu'il me soit seulement permis de rappeler ici la mémoire d'un père bien-aimé qui, il y a trois ans, siégeait encore au milieu de vous. Que n'y est-il aujourd'hui encore ! Lui qui traversa avec ma mère chérie le moment d'anxiété et d'angoisse qu'une décision si inattendue leur causa à tous deux, partagerait certainement aujourd'hui notre joie.

Trois mois après mon entretien avec M. Weitzecker, la Société des missions de Paris m'admettait au nombre de ses élèves.

Depuis lors, sans cesse, je me suis senti bien heureux. Soit pendant mes trois ans d'études théologiques à Neuchâtel, soit pendant mes huit mois à la Maison des missions de Paris, soit enfin pendant mon court séjour en Écosse, partout la main d'un Père miséricordieux m'a accompagné; partout j'ai rencontré des amis qui ont aplani mon sentier et l'ont rendu agréable.

Je tiens particulièrement à remercier ici M. et madame de Coulon de Corcelles, au foyer desquels j'ai retrouvé comme une nouvelle famille dont les liens se resserrent d'année en année. Merci à vous, professeurs aimés et vénérés de la Faculté indépendante de Neuchâtel, qui avez si souvent fait sentir à l'étudiant éloigné de sa patrie qu'il n'était pas sur un sol étranger. Il fait bon étudier sous vos soins, car non seulement vous communiquez à vos élèves la foi qui vous anime, mais vous savez encore les entourer d'une réelle affection.

Merci à vous, honorés membres du Comité des missions, qui avez accueilli comme l'un des vôtres celui qui ne vous était absolument rien, et qui lui avez accordé au sein de la famille missionnaire une place qu'il est si heureux d'occuper. Merci à vous en particulier, cher monsieur Appia qui avez été presqu'un père pour moi.

Merci à vous, chers messieurs Boegner et Krüger, dont les leçons, l'affection, les conseils ont été si précieux pour moi.

Enfin, je vous remercie vivement, vous aussi, chers amis des Vallées qui m'avez encouragé et témoigné un si vif intérêt. Vos noms sont trop nombreux pour être mentionnés ici, mais je tiens à vous dire que j'emporte de vous un souvenir des plus reconnaissants.

Ah! ne plaignez pas l'élève missionnaire; il est bien plutôt digne d'envie. S'il est appelé à vivre de plus en plus loin des siens, il est même déjà en Europe des plus favorisés, car il se sent chez lui partout où il se trouve. Certes, j'ai mille sujets de m'humilier devant Dieu et de lui dire : « Qui suis-je, ô Dieu, pour que tu te souviennes de moi, et cependant tous tes bienfaits sont sur moi? Je glorifierai ton nom parmi les

nations, et j'annoncerai ton amour à ceux qui ne te connaissent pas encore. »

Et c'est bien là le désir qui m'anime. Un champ de travail m'attire tout particulièrement. J'y pensais déjà en 1882, et c'est le cœur plein de joie que je vois aujourd'hui tout tracé devant moi le chemin pour y parvenir. Ce champ de travail, c'est le pays des Barotsis, sur les bords du Zambèze, où M. Coillard est à l'œuvre depuis deux ans. Je veux aller annoncer à ces pauvres âmes, plongées encore dans les ténèbres du paganisme et gémissant sous le joug de l'esclavage et de la corruption, les mêmes vérités consolantes que vous, messieurs, vous annoncez aux habitants de ma chère Italie. Je veux aller leur parler de ce Dieu de miséricorde qui a pitié du pécheur qui se repent. Je veux leur parler de l'amour de Jésus, qui s'est donné pour eux aussi bien que pour nous, afin qu'en croyant en Lui, eux et nous ayons la même vie éternelle. Je désire leur faire comprendre, avec le secours de Dieu, que c'est par Jésus-Christ seul qu'ils peuvent être lavés de leurs péchés, justifiés devant Dieu et sanctifiés pour une nouvelle vie, que Dieu accorde à tous ceux qui deviennent ses enfants par la foi. Mon ambition est d'être un témoin fidèle de Jésus-Christ auprès de ces enfants de l'Afrique, et de contribuer, dans la faible mesure de mes forces, au relèvement de cette tribu, que l'Évangile seul peut sauver de la ruine qui la menace. Je veux, en un mot, répondre sans arrière-pensée et sans restriction à l'appel de Dieu, que je crois avoir entendu. C'est à Lui seul que je dois d'être aujourd'hui, malgré mes infidélités, un messager de la bonne nouvelle, et c'est en me confiant dans ses promesses que j'espère partir comme tel dans peu de semaines.

Je sais que je vais dans un climat malsain, dans une tribu au sein de laquelle la vie des missionnaires est souvent en danger, et cependant je pars le cœur parfaitement tranquille et heureux. Dieu n'est-il pas toujours le même, hier, aujourd'hui et éternellement? Celui qui, en appelant Abraham hors de son pays et de sa parenté, ne laissa pas confuse la foi de son ser-

viteur; celui qui dit à Josué : Va, je serai avec toi partout où tu iras, ce Dieu sera certainement aussi avec moi, si réellement Il m'a appelé, et cela me suffit. Qu'aurai-je en effet à craindre, puisque je serai en Afrique, plus directement encore qu'ici peut-être, à l'ombre du Tout-Puissant que je désire servir. Aussi longtemps que Dieu me prêtera des forces, c'est la bonne odeur de son Évangile que je veux m'efforcer de répandre, et s'il lui plaît de me retirer de ce monde, même avant longtemps, c'est dans ses bras que j'espère être reçu.

Deux mots encore et j'ai fini.

Nous ne voulons pas partir, ma fiancée et moi, sans nous recommander d'une manière toute particulière aux prières de l'Église que nous allons représenter au centre du noir continent. Nous sommes tous deux jeunes et sans expérience; un peu d'enthousiasme nous voile peut-être encore bien des difficultés; dites-nous qu'une fois partis vous lutterez aussi avec nous. Plus que tout autre nous aurons besoin d'être encouragés; je dirai même, plus que tout autre nous avons droit à votre intérêt chrétien.

Et maintenant, qu'un vœu me soit permis. Au Zambèze, désormais, un Français, un Suisse et un Italien se donneront la main pour lutter contre le paganisme. Puissent les chrétiens des trois nations qui les représentent unir, eux aussi, leurs efforts croissants pour le progrès de la même œuvre. *Amen.*

Après ces paroles, le candidat est venu s'agenouiller devant le pasteur consacrant, et, la main étendue sur la Bible, a répondu aux questions d'usage. M. le pasteur Coulon de Corcelles a prononcé la prière de consécration pendant que les pasteurs présents donnaient l'imposition des mains. Moment solennel et qui empruntait aux souvenirs du passé une nouvelle grandeur : ce fils des persécutés recevant de la plus antique de nos Églises évangéliques la tâche de continuer, sur les champs de la mission, la tradition de sacrifice et d'héroïsme consacrée par des siècles de luttes et de souffrances pour la foi!

Sans doute, en prenant part à cet acte, plus d'un se dit qu'en tournant son attention vers les conquêtes lointaines, l'Église vaudoise, loin de manquer à sa vocation, y retrouvait la meilleure partie de son héritage : le service de Christ dans le complet renoncement, l'obéissance qui ne refuse à Dieu ni la terre natale, ni la chair, ni le sang, ni la vie.

La prière de clôture a été faite par M. le pasteur Pons de la Tour.

Le dimanche suivant, le directeur de la Maison des missions a eu l'occasion de parler des missions aux enfants de l'école du dimanche que dirige M. le professeur Tron. Le soir du même jour, il a entretenu une nombreuse assemblée, réunie dans le temple de la Tour, de la situation actuelle de notre œuvre. Cette réunion, comme le service du jeudi soir, a été suivie d'une fructueuse collecte.

En terminant ce compte rendu, qu'il nous soit permis d'exprimer, au nom de la Société des missions, les plus chauds remerciements pour l'accueil fait à son représentant. Il garde de sa visite aux Vallées un précieux souvenir; il espère que ces quelques jours ne seront perdus ni pour le progrès de la cause des missions, ni pour le bien de l'Église vaudoise elle-même.



UN DON DE M. ARBOUSSET

pour la Maison des missions.

On aura remarqué, dans le discours de M. Appia qu'on a lu il y a un mois, une allusion à un don fait autrefois par M. Arbousset pour la construction d'une Maison de missions. Voici à quelle occasion ce don s'est produit. M. Casalis avait inséré en tête de la livraison d'octobre 1875 un article démontrant la nécessité de cette création, et faisait allusion à une somme considérable offerte dès l'origine de la Société pour cet objet, par un chrétien

du Midi, M. Ricard de Pignan. C'est en réponse à cet article et à l'appel qui le terminait que M. Arbousset écrivit une lettre dont copie nous a été remise récemment par ses enfants en même temps que les 600 francs dont elle fait mention.

Lettre de M. Arbousset à M. Casalis.

Saint-Sauvant, le 12 octobre 1875.

Mon cher ami,

Quand m'arrive le *Journal des Missions*, c'est une vraie joie pour moi. Je le trouve si bien rédigé! Et, d'ailleurs, je puis aisément te suivre à peu près dans les plus minutieux détails. Ton numéro de septembre me rappelle, dans son premier article, un temps où je me sentais heureux, très jeune encore, auprès de M. Ricard de Pignan. Comme sa maison se trouvait près de la nôtre, je courais chez lui dès que je sortais de l'école, je lui faisais une lecture ou je rédigeais ses comptes, car il était aveugle. Nous allions ensemble collecter quelque argent pour l'école de Glay, ou pour la Société de Paris, ou bien pour la Société des missions évangéliques de Bâle, etc. Quel bien ne me suis-je pas fait auprès de cet excellent chrétien, mon père en la foi. Il était tout au Seigneur, temps, cœur et biens. Nous montions ordinairement à sa terrasse, où je mettais des cigales en été pour le distraire un peu. C'est là qu'il me dicta un jour la lettre dont tu parles, au sujet d'une Maison de missions, — si nécessaire, me disait-il, comme affirmation de notre foi protestante, et comme monument durable de notre obéissance au Seigneur qui nous a commandé d'aller et d'instruire les païens. Tu y es allé, ami, et j'allai avec toi. Vois comme le Seigneur a béni les Bassoutos! au delà de notre faible foi, au centuple de nos efforts. Dieu la veut, cette œuvre, il la commande! Ricard de Pignan m'avait dit : Quand tu verras un païen converti, donne-lui mon nom. Je l'ai donné à ce fils de chef que tu connais, et qui depuis de longues, très longues années, le porte honorablement. J'ai enterré onze de ses enfants, car

ils ne naissaient pas viables, et il n'a jamais murmuré; jamais il n'a songé à renvoyer sa femme pour en prendre une autre. Il mourut après avoir beaucoup évangélisé, comme tu sais.

Revenons à nos moutons. Tu plaides pour une Maison de missions où nous puissions nous dire chez nous. En cela tu m'as prévenu. Tes raisons portent, on ne peut rien y ajouter.

Tâtons la bourse de nos amis. Il nous *faut* un établissement tel que tu l'as décrit, ou bien je ne meurs pas sans avoir poussé un grand soupir. Quand je visitai la noble Maison des missions de Bâle, il y a quelques années, on me dit que plusieurs personnes fidèles trouvaient ce bâtiment trop coûteux, et l'on ajoutait : Heureusement un ami s'est inscrit pour 180,000 francs, ce qui a fermé bien des bouches. Si tu ne peux t'attendre à un don somptueux (mais qui sait?), aie recours *aux petits* et ne tarde pas à ouvrir une souscription où je te prie de m'inscrire pour 600 francs. Quand on a donné son cœur à Dieu, rien d'autre ne coûte.

Donne-moi de tes nouvelles. Embrasse nos amis Dyke et tes élèves.

Ton fidèle frère,

THOS. ARBOUSSET.

Départ de M. Paul Germond.

M. Paul Germond, accompagné de madame Germond et de ses enfants, s'est embarqué à Londres pour le Lessouto, le mercredi 15 septembre 1886. Il emmène avec lui son fils Louis, élève de notre Société, qu'une grave maladie a forcé d'interrompre ses études, mais qui compte bien employer au service de l'œuvre de Dieu toutes les forces dont il dispose et celles que Dieu pourra lui rendre dans sa bonté.

Nous demandons les prières des amis des missions pour ce voyage qui se fait, nous n'avons pas besoin de le dire, dans des conditions particulièrement sérieuses. Que Dieu accompagne

nos voyageurs et qu'il bénisse leur départ d'Europe, où ils laissent de nombreux amis, et leur retour en Afrique, où les attend une œuvre grande et difficile à bien des égards.



LESSOUTO

QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX OBSTACLES AUX PROGRÈS DE L'ÉVANGILE CHEZ LES BASSOUTOS (1).

VIII

Les coutumes nationales.

Ce n'est pas seulement dans le caractère et les mœurs des Bassoutos que nous retrouvons l'empreinte du paganisme; c'est aussi dans leurs institutions qu'il a façonnées à sa manière, opposant ainsi, d'avance, aux progrès du christianisme tout un système d'entraves et de barrières presque insurmontables.

Les Bassoutos nous offrent le spectacle d'une société organisée suivant le système patriarcal. La tribu y est constituée sur le modèle de la famille dont elle est comme le prolongement. C'est une famille en grand, tandis qu'à son tour chacune des nombreuses familles qui la composent est un peu une petite tribu. Il résulte de là que le mariage, qui est la base de la famille, est en même temps le pivot sur lequel se meut toute l'activité sociale et politique des indigènes. Or, nous nous trouvons ici en présence de deux institutions fondamentales, qui correspondent à deux déviations de l'état du mariage tel qu'il a été établi de Dieu; c'est ce que nous appelons, assez improprement, le « mariage avec bétail » et la polygamie.

Au Lessouto, ce n'est pas la femme qui apporte une dot à

---

(1) Voir année 1885, p. 20, 23, 51, 97, 178, 243, 415.

son mari; c'est celui-ci qui en remet une aux parents de sa fiancée. Cette dot consiste en un certain nombre de têtes de bétail, à raison de dix, vingt, trente bœufs ou plus, suivant la position sociale ou les agréments personnels de la jeune fille, qui devient ainsi la légitime propriété de son époux. Bien que cette transaction ne puisse pas, à proprement parler, être appelée une vente, puisque, en cas d'incompatibilité d'humeur, par exemple, il reste toujours aux femmes mariées une possibilité de se libérer, elle n'en a pas moins pour effet de les maintenir dans cet état d'infériorité et de sujétion, qui est la condition ordinaire de la femme dans tous les pays où le christianisme ne l'a pas encore réhabilitée.

Comme on le pense bien, le goût d'une jeune fille n'est pas toujours consulté en ce qui concerne le choix de son époux. En général, c'est le plus offrant qui a le plus de chances d'être agréé, et l'on verra telle fillette de treize à quatorze ans, par exemple, adjugée à un vieux polygame tout décrépit, mais disposant de nombreux troupeaux, plutôt qu'au jeune homme moins fortuné qu'elle eût naturellement préféré.

Lorsqu'un jeune homme songe à se marier, comme il est très rare qu'il possède le nombre de têtes de bétail exigé par son beau-père, ce sont ses frères aînés ou d'autres parents qui se chargent de les lui avancer, avec la perspective, bien entendu, qu'il les leur rendra avec usure, lorsque, devenu père de famille, il aura à son tour des filles à marier. C'est ainsi que presque tous les Bassoutos sont, de génération en génération, profondément engagés dans tout un système de dettes et de créances parfois si compliqué, que tout autre qu'un indigène aurait de la peine à s'y retrouver. Il en résulte un affaiblissement de l'autorité du père de famille qui, de fait, n'a qu'un droit assez limité sur ses enfants, puisque chacune de ses filles, pour ne rien dire des garçons, représente une certaine valeur, un certain nombre de bœufs, dont une partie seulement doit lui revenir, tandis qu'il aura à répartir le reste entre ceux de ses parents qui l'ont, jadis, aidé à se marier, ou qui, même indépendamment de cela, sont considérés comme ayant cer-

tains droits sur ses enfants; et l'on comprend les persécutions auxquelles les chrétiens sont en butte de la part des membres de leurs familles quand, refusant de marier leurs filles à la manière indigène et commençant par se priver eux-mêmes de la part de la dot à laquelle ils auraient droit, ils frustrent du même coup toutes les autres personnes intéressées, lesquelles, dans ce cas, n'ont légalement rien à réclamer, pas plus que si la jeune fille en question n'était pas née ou qu'elle fût morte.

Dans ce système, on le voit, la femme est un capital, placé, il est vrai, à fonds perdu, mais pouvant porter un intérêt énorme, puisque les fils qu'elle donne à son mari sont le fondement de sa puissance, et comme le noyau du village ou du clan dont il peut espérer être chef un jour, et que chacune de ses filles est l'équivalent d'un troupeau de bœufs, probablement égal à celui qu'on avait donné pour elle. Se marier est donc, pour un Mossouto, le meilleur placement qu'il puisse faire, et plus quelqu'un aura de femmes, naturellement mieux cela vaudra (1). C'est ainsi que le « mariage avec bétail » mène droit à la polygamie. Dans un pays de pâturages où les troupeaux constituent la principale richesse des habitants, où cette richesse, d'autre part, est la base du pouvoir, puisque, les Bassoutos pouvant disposer d'eux-mêmes et se donner au chef qui leur agrée le plus, celui-là aura le plus de sujets qui saura le mieux les attirer ou les retenir par des présents, il résulte que plus quelqu'un aura de femmes, plus, en règle générale, il sera riche et puissant. Pour peu qu'un homme en ait les moyens, il n'hésitera guère à se payer un luxe aussi profitable; aussi, tandis que les indigènes un peu à leur aise se contentent de deux ou trois femmes, que les riches, les chefs subalternes s'en

(1) Le mariage est tellement une affaire de spéculation, dans ce pays, que souvent un chef épousera une femme, uniquement pour en faire don à tel ou tel de ses sujets trop peu fortuné pour s'en procurer une, mais à la condition que les enfants lui appartiendront. C'est ainsi que nombre d'indigènes se réclament du titre de fils ou de fille de Moshesh, sans avoir avec l'ancien chef des Bassoutos d'autre lien de parenté, sinon qu'il avait payé la dot de leurs mères. On les appelle d'un nom assez caractéristique: « bana ba likhomo » (les enfants des bœufs).

accordent un plus grand nombre, les grands chefs en ont vingt, trente, quatre-vingts, cent, dont les huttes forment souvent tout un village autour de la résidence de leur seigneur.

On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer tous les maux qu'engendre la polygamie. Qu'on se rappelle le tableau que l'Écriture nous trace des familles d'un Jacob ou d'un David. Cette institution avilit la femme, à laquelle elle enlève son plus beau titre, qui est d'être une compagne et une aide de l'homme semblable à lui. Elle ôte toute dignité aux relations conjugales; elle détruit la vie de famille; elle favorise les mauvaises mœurs et est une source de jalousies et de rivalités incessantes entre les femmes d'un même mari et entre leurs enfants respectifs. Au point de vue politique, ses effets sont désastreux, nous le voyons à cette heure. Si le Lessouto est dans un état voisin de l'anarchie, livré à l'arbitraire d'une multitude de petits chefs, se haïssant cordialement et presque toujours en guerre les uns avec les autres, c'est essentiellement à la polygamie que nous le devons.

En présence de ces coutumes indigènes, — et il y en aurait d'autres, — quelle sera notre attitude, ou, en d'autres termes, comment les combattre le plus efficacement? Ici se présentent deux méthodes qui tendent au même but par des chemins opposés. La première va du dedans au dehors; elle s'applique à changer les cœurs, afin de pouvoir réformer les mœurs. Elle ne s'attaque pas directement aux coutumes nationales; elle permet à la vie nouvelle de se développer dans le cadre des vieilles institutions, jusqu'à ce que, ayant réussi à se créer de nouvelles formes, elle le fasse éclater, et que ces institutions tombent d'elles-mêmes, comme tombe la vieille écorce d'un arbre quand une plus jeune a pris sa place. C'est cette méthode que nous trouvons employée dans l'Église primitive, en ce qui concerne l'esclavage. Les apôtres n'en ont pas proclamé l'abolition. Ils n'ont pas fait une loi à ceux de leurs néophytes qui possédaient des esclaves de les affranchir; mais, par la puissance de la charité de Christ, ils ont renouvelé et transformé toutes les relations entre maîtres et esclaves, suivant ce

touchant programme dont nous avons comme un aperçu dans l'épître à Philémon ; en sorte que l'esclavage existait encore de droit dans l'Église alors que, de fait, il y était presque aboli. Il faut en convenir, c'est bien là la méthode royale, celle qui est le plus en harmonie avec cette loi de la liberté qui est celle de la nouvelle alliance; c'est aussi celle qui embrasse les plus vastes horizons; qui sait tenir compte de tous les divers degrés du développement; qui ne brusque rien, ne précipite rien, ne sacrifie rien, et qui concilie le mieux le respect de la conscience individuelle avec la foi en la puissance de Dieu. Mais l'emploi de cette méthode, dans une Église chrétienne, suppose que ceux qui en sont l'objet ne sont plus des chrétiens sous tutelle, mais ont atteint leur majorité. Au fait, elle ne peut bien porter ses fruits que chez ceux qui sont conduits par l'Esprit. Ce n'est que dans les milieux où règne une grande intensité de foi et de vie spirituelle qu'on pourrait s'en servir avec succès.

L'autre méthode procède d'une manière inverse : elle va du dehors au dedans. Elle commence par régler les mœurs et réformer les institutions, afin d'arriver par là à changer les cœurs. Elle semble être mieux appropriée à l'éducation d'enfants ou de chrétiens encore dans l'état d'enfance. C'est celle dont Dieu s'est servi, dans une certaine mesure, à l'égard du peuple d'Israël, qu'il avait séparé des autres peuples et enfermé dans le cercle des lois et coutumes mosaïques, comme étant le milieu le plus favorable à l'œuvre de renouvellement qu'il voulait faire dans son sein.

La première de ces deux méthodes est, de sa nature, plus philosophique. Elle a, semble-t-il, plus d'affinité avec le génie de la race germanique, tel qu'il s'est incarné, en quelque sorte, dans la personne et dans l'œuvre d'un Luther, dont l'incomparable énergie s'est employée à établir le grand principe du protestantisme, je veux dire la doctrine de la justification par la foi, plutôt qu'à en déduire toutes les conséquences pratiques, et qui s'est bien plus préoccupé d'allumer dans les âmes un foyer de vie nouvelle que d'en régler d'avance les diverses manifestations. La seconde méthode, par contre, me

semble mieux cadrer avec la forme de l'esprit français, calviniste, réformé, cet esprit un peu légal et étroit, mais éminemment pratique, lequel ne saurait s'accommoder de rien de vague ou d'inachevé; qui veut en toutes choses des contours bien arrêtés; qui est impatient de tirer toutes les conséquences d'un principe, et de mettre d'emblée en harmonie le fond et la forme, et estime que, pour avoir des chrétiens vivants et spirituels, la première chose à faire est d'avoir des chrétiens bien réglés.

Dans une mission française et chez un peuple enfant comme sont les Bassoutos, le choix entre ces deux méthodes ne pouvait être douteux; on a tout naturellement adopté la seconde, et je crois qu'on ne s'est pas trompé. Etant donné l'esprit légal de la plupart de nos chrétiens indigènes, leur peu de spiritualité, leur piété trop souvent stationnaire, il est bien sûr que, si l'on n'avait pas exigé d'eux de rompre avec les coutumes païennes au moment de leur conversion ou de leur entrée dans l'Église, ils ne s'en seraient jamais détachés, et qu'on n'aurait pu, par condescendance, les tolérer chez quelques-uns, comme cela a été tenté dans d'autres champs de missions, notamment chez les Moraves, sans, par cela même, les permettre à tous; et, bien loin que, dans ce cas-là, la puissance de la vie nouvelle eût transformé les institutions, il est à craindre, au contraire, que la tyrannie des institutions ne se fût opposée d'emblée à tout développement de cette vie. L'obligation pour nos chrétiens de rompre avec les anciennes coutumes, non seulement a été pour eux une vivante illustration du fait que, par leur conversion, ils sont entrés dans un nouveau monde; mais cet acte de volonté, ce courageux sacrifice, accompli à ce moment critique où l'âme, semblable à un fer rouge, peut recevoir une empreinte indélébile, a eu pour effet de tremper leur caractère et de donner à leur profession de chrétiens une fermeté, une décision, quelque chose de net et de bien déterminé, qui a contribué à rendre possible le degré vraiment remarquable de foi et de vie chrétienne auquel un grand nombre sont parvenus. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer

les membres de nos troupeaux sortis du paganisme avec ceux de la nouvelle génération, je veux dire les enfants des chrétiens, qui, eux, sont entrés dans l'Église presque sans luttes, sans déchirements, comme de plain-pied; qui sont, en général, plus instruits, plus civilisés, mieux équilibrés peut-être, mais dont la vie spirituelle a trop souvent quelque chose de mou et de languissant, qui contraste avec l'énergie de la piété parfois étroite et peu éclairée de leurs pères.

II

Nous n'avons vu encore que le beau côté de la médaille; en voici maintenant le revers.

En exigeant de nos chrétiens bassoutos l'abandon des anciennes coutumes, telles que la polygamie, le mariage avec bétail, etc., nous avons pris, vis-à-vis de ces institutions, une position hostile qui a eu pour effet d'aliéner à notre œuvre l'immense majorité de la tribu, à commencer par les riches, les hommes influents et surtout les chefs qui, à peu d'exceptions près, ont persisté dans l'ancien état de choses, ou, ce qui est pire, y sont retournés, comme s'il y avait ici incompatibilité absolue et qu'on ne pût être à la fois, dans toute l'étendue du terme, vrai Mossouto et chrétien. Aussi, bien que les païens nous témoignent en général de la déférence, bien qu'ils nous accueillent avec respect lorsque nous allons les voir, la plupart se tiennent éloignés de nous; nous ne pouvons réussir à les attirer dans nos temples; ils ne se laissent pas persuader d'envoyer leurs enfants à nos écoles; ils semblent redouter, pour eux et les leurs, l'influence de notre enseignement. Nos Eglises sont, dans la tribu, un peu comme un État dans l'État, et on pourrait les comparer à de petites forteresses, ceintes de murs et hérissées de canons, desquelles on se tient à une respectueuse distance.

Parmi ces milliers de païens qui échappent ainsi à notre influence, tous ne sont pas, en réalité, hostiles à l'Évangile. Il

en est, — et peut-être un beaucoup plus grand nombre que nous ne pensons, — qui aiment le bien, la justice, qui sont de la vérité et viendront un jour à la lumière; mais, profondément attachés à ces institutions séculaires, dans lesquelles ils voient avec raison les colonnes et la base de tout l'édifice social et politique de la tribu, et envisageant surtout notre œuvre par son côté négatif, comme un engin destiné à battre en brèche ces institutions, ils ne conçoivent pas la possibilité de se joindre à nous. Ajoutez à cela l'esprit formaliste de beaucoup de nos chrétiens, qui font presque tout dépendre de la profession extérieure, comme si être membre de l'Église était synonyme de servir Dieu : « Ou vous entrerez dans l'Église en faisant les sacrifices requis, et vous voilà, par le fait même, devenus chrétiens, enfants de Dieu, héritiers du ciel et tout le reste; ou bien vous restez en dehors, et alors vous n'avez plus à attendre que la colère de Dieu et ses jugements. » C'est ainsi que, peu à peu, il s'est creusé un abîme entre nous et beaucoup de ces honnêtes païens qui, à bien prendre, sont des nôtres par les instincts les plus profonds de leur être, et qui, pour me servir d'une expression empruntée au vocabulaire de la théologie catholique, devraient pouvoir dès maintenant appartenir à l'âme de l'Église, bien que ne pouvant peut-être encore faire extérieurement partie de son corps.

Sous l'ancienne alliance, il était possible de rendre un culte agréable à Dieu dans les cadres d'institutions fort défectueuses. On pouvait être, quoique polygame, un fidèle serviteur de Jéhovah. Pourquoi ne serait-ce plus le cas? Dira-t-on que ce qui était faisable mille ou deux mille ans avant Jésus-Christ ne peut plus l'être depuis sa venue? A cela nous répondrons que ce dont il s'agit ici, ce n'est pas une question de date, mais de développement religieux. Dans tous les temps, les mêmes besoins semblent réclamer l'emploi des mêmes méthodes. Dieu est le même aujourd'hui qu'alors. Lui qui, tenant compte de la dureté des cœurs, agréait l'hommage de ces Israélites encore beaucoup trop charnels pour porter le joug d'une loi parfaite, n'agréera-t-il pas celui de païens bien disposés, qui désirent le

servir, quoique trop peu avancés spirituellement pour reconnaître le mal de leurs coutumes nationales et avoir la force d'y renoncer? Sans doute, il ne saurait être question de les recevoir dès maintenant dans l'Église. La profession de christianisme, l'usage des sacrements, pour être entièrement vrais et conformes à leur idée, supposent un affranchissement et un renouvellement de l'âme par le Saint-Esprit, qui ne semblent guère compatibles avec telle ou telle de ces coutumes. Mais ce qu'on oublie trop peut-être, c'est que la nouvelle naissance, par laquelle on devient enfant de Dieu et membre de la nouvelle alliance, est l'épanouissement de l'œuvre du Saint-Esprit en nous et n'en est pas le point de départ. C'est un degré supérieur de la vie morale et religieuse, et comme une étape avancée dans ce long voyage du retour à Dieu, étape à laquelle on n'arrive que par une marche ascendante et par une phase préparatoire, qui est pour l'individu ce qu'ont été pour le peuple élu les temps de l'ancienne économie. Or, pour ces pauvres indigènes que Dieu, dans sa grâce, attire à lui des lointaines profondeurs du paganisme et comme des confins les plus reculés du monde moral, cette période de préparation devra nécessairement être assez longue. Il se peut que, pour plusieurs d'entre eux, elle s'étende sur toute la vie; il est probable que, pour d'autres, l'espace de cette vie n'y suffit pas, et que, bien qu'avançant insensiblement du côté de la lumière, ils quittent cette terre avant d'être arrivés au point où ils pourront saisir l'Évangile par une foi vivante. Du reste, comme nous l'avons déjà fait remarquer, même parmi ceux qui font profession de christianisme et chez lesquels il y a certainement une œuvre de Dieu commencée, il en est beaucoup qui n'en sont pas encore arrivés là; qui se réclament sincèrement de Jésus-Christ, sans l'avoir encore connu d'une connaissance spirituelle, et qui, s'ils avaient été enlacés dans les liens de la polygamie, par exemple, n'auraient pas jusqu'à ce jour trouvé la force de s'en dégager; en sorte que c'est souvent un pur accident qui fait qu'une personne devra rester en dehors de nos Églises ou qu'elle y entre.

C'est de cette classe nombreuse de païens, qui sont déjà ou pourront devenir les objets de cette œuvre de grâce préparatoire, que nous aurons de plus en plus à prendre un soin tout particulier. Bien loin de les repousser au nom de théories absolues et de cette doctrine funeste et erronée du tout ou rien, il importe, au contraire, de les encourager en leur montrant de la confiance, et de verser ainsi la goutte d'huile sur le petit lumignon fumant des premiers besoins spirituels qui commencent à s'éveiller en eux. Il faut les amener à comprendre que l'Éternel veut être leur Dieu, tout comme il est le Dieu des chrétiens, et que, dès maintenant, ils peuvent commencer à le servir et à faire ce qui lui est agréable en lui témoignant de la reconnaissance pour tous ses bienfaits, en cherchant à le connaître, et en s'appliquant à faire ce que, dans leur cœur, ils sentent être bien. Il ne faut pas craindre de leur dire que Dieu ne les oblige pas à renoncer à leurs anciennes coutumes, aussi longtemps qu'ils ne sont pas persuadés que c'est leur devoir; que tout ce qu'il demande d'eux, c'est qu'ils obéissent à la voix de leur conscience et que, s'ils le font, il les bénira. Il faudrait, en même temps, insister sur ce fait qu'ils sont ici-bas comme à une école, où l'on commence par le *b, a, ba,* mais à la condition de ne pas s'arrêter là, et que, s'ils sont fidèles à se laisser instruire par le Seigneur et à marcher suivant les lumières reçues, il les fera aller de progrès en progrès et les amènera peu à peu à voir du mal dans bien des choses qui leur paraissent encore innocentes et à faire tels sacrifices, dont ils ne supposeraient pas pouvoir être un jour capables.

De même que, sous l'ancienne alliance, le Messie promis était toujours présent à l'horizon de la prophétie, comme celui vers qui tendaient l'espoir et les aspirations d'Israël, de même c'est Jésus, et Jésus crucifié, que nous devons toujours présenter à nos païens comme l'unique Sauveur et médiateur entre Dieu et l'homme, au nom duquel dès maintenant Dieu les invite à s'approcher de lui et veut écouter leurs prières, pardonner leurs transgressions, avoir leur service pour agréable, bien que ce ne puisse être encore qu'à titre provisoire et qu'en

attendant, et dans lequel ils trouveront un jour l'affranchissement et le salut de leurs âmes, lorsque, sentant leurs misères et renonçant à eux-mêmes, ils se donneront entièrement à lui.

Je ne crois pas qu'en présentant ainsi l'Évangile à des païens, il y ait danger de leur inspirer une sécurité trompeuse, ou de les induire à s'arroger des droits et des privilèges qui ne leur appartiendraient pas. N'est-ce pas ainsi que des parents chrétiens parlent habituellement à leurs enfants en bas âge, bien qu'ils ne soient pas encore convertis? J'ajouterai même qu'on ne risquerait rien en leur promettant, s'ils sont fidèles, des bénédictions temporelles, telles que celles qui étaient promises à l'Israélite pieux. Je suis bien sûr qu'en cela le Seigneur ne nous désavouerait pas. Nous en avons pour gage les nombreux exaucements de prière qu'il nous a déjà accordés, moins, je suppose, à notre intention qu'à celle des païens eux-mêmes, lorsque, à leur requête, nous l'avons invoqué dans les temps de sécheresse et qu'il nous a donné de la pluie.

C'est en suivant ainsi, à l'égard des païens qui nous entourent, l'exemple que Dieu nous a donné dans l'éducation des enfants d'Israël, et en pratiquant sur une grande échelle ce système d'accommodation qui consiste, non à autoriser des institutions que l'Évangile condamne, mais à tendre une main secourable à ceux qui y sont encore engagés, pour les en retirer peu à peu, que nous pourrons le mieux obvier aux inconvénients de la méthode un peu étroite, bien que nécessaire, qui a présidé à la formation de nos Églises, jeter comme un pont sur l'abîme qui s'est creusé entre elles et tant d'élus non encore manifestés, et attirer à l'Évangile tout ce qui, dans cette tribu, appartient réellement au Seigneur. C'est en entrant courageusement dans cette voie et faisant avec hardiesse et systématiquement ce que nous faisons tous, sans doute, dans une certaine mesure, mais peut-être avec hésitation, ou même par l'effet d'une heureuse inconséquence, que nous pourrons avec le plus de succès faire une œuvre « extra muros », réaliser un programme inverse de celui de Spener, celui d'avoir une Église hors de l'Église, et rassembler comme un peuple de

prosélytes de la porte qui se sentiraient déjà des nôtres, bien que n'étant pas encore venus jusqu'à nous, et seraient comme une pépinière dans laquelle nos troupeaux trouveraient sans cesse à se recruter.

(*A suivre.*) L. DUVOISIN.



EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

SECOND VOYAGE A LA CAPITALE

Seshéké, Haut-Zambèze, 19 avril 1886.

Bien chers amis,

Je reviens d'un second voyage à la capitale, et puisqu'une occasion se présente pour Mangwato, je la saisis avec empressement pour vous donner quelques détails. Depuis que la contre-révolution l'a ramené au pouvoir, Robosi ou Léwanika nous envoyait messages sur messages, nous demandant instamment de le visiter. De notre côté, nous le désirions non moins ardemment, non seulement dans l'intérêt de notre mission, mais aussi à cause du pillage et des meurtres qui désolent la contrée. N'ayant pas de canots à nous, nous étions à la merci des chefs de Seshéké. Ceux-ci, absorbés, démoralisés par l'exécution des vengeances du roi, tergiversaient, nous renvoyaient d'un jour à l'autre. Des semaines se passèrent ainsi. Je pris patience jusqu'au 26 février, qu'à vrai dire je n'étais pas fâché de passer en famille, puisque c'était notre vingt-cinquième anniversaire de mariage. Mais une fois ce beau jour passé, je me décidai à partir à pied avec deux ou trois ânes et fis mes préparatifs sans bruit.

Les chefs en eurent vent et s'en émurent. J'eus bientôt mon équipage et deux canots, l'un pour moi, l'autre pour le petit chef qui devait m'accompagner et les paquets de ses gens. Il n'en faut pas beaucoup de ces paquets pour encombrer les *auges* que l'on appelle des canots. Chaque homme a sa natte,

sa gourde, son écuelle, et quand tout est entassé dans la pirogue, on se demande si elle ne va pas chavirer.

La place de notre cher Jeanmairet était toute désignée, il devait rester à Sesheké. Je ne me souciais pas de m'embarrasser de Léfi, qui n'est pas voyageur, et Aaron, malgré son grand désir de m'accompagner, ne le pouvait pas. Les chefs ne manquèrent pas de faire du zèle; ils protestaient de leur inquiétude en me voyant partir seul. Je les tranquillisai facilement. En faisant la revue de mon équipage, je fus content de voir qu'on avait apparemment fait un bon choix. Mes dix Masubiens étaient pour la plupart des hommes faits. Mon Mentor, homme jeune encore, était un petit chef de nos voisins avec lequel nous avions eu d'excellents rapports.

Une séparation dans ce pays a toujours quelque chose de particulièrement douloureux et solennel. Mais cette fois elle était loin d'être ce qu'elle était l'an passé. Les circonstances ont changé. Nous sommes dans le pays, et nous nous portions tous bien. Nous pouvions donc nous dire au revoir avec la sérénité que donnent la fidélité au devoir et une entière confiance en Dieu.

C'est le 6 mars que nous partîmes. Je ne m'étais pas trompé sur mes Masubiens. Ils se montrèrent animés d'une bonne volonté qui ne s'est pas démentie. Ils se piquaient d'honneur de me faire plaisir. Mokumoa-Kumoa, le chef, donnait l'exemple. Dès que nous débarquions il était le premier à dresser ma petite tente, à construire des abris, à chercher du bois. Je chassais les oiseaux aquatiques, lui nous fournissait du gros gibier : un zèbre, une antilope, de sorte que nous n'avons pas manqué de viande. Le soir, au bivouac, je leur enseignais un cantique, et nous causions des choses de Dieu, quelquefois longtemps et d'une manière intéressante.

A cette saison qui est celle de la crue des eaux, la navigation du fleuve est difficile, et, aux rapides, particulièrement dangereuse. Aussi, fidèle à la promesse que j'avais faite en partant à ma chère femme et à ces chefs de Sesheké, qui semblaient si préoccupés de la sûreté de ma personne, je mis conscien-

cieusement pied à terre à chaque endroit dangereux. Au début du voyage, la chasse nous avait fait perdre du temps, mais, une fois notre but atteint, je voulais pousser de l'avant, et mes gens s'y prêtaient volontiers. Un jour, nous arrivons, dans la région des rapides, au petit village de Matomé. En un clin d'œil, tout mon monde disparaît, et lorsque enfin Mokumoa-Kumoa et les canotiers arrivèrent, ce fut pour m'annoncer, avec de longues figures, que nous devions coucher là cette nuit. Il n'était que deux heures. Je protestai, mais inutilement ; pas un des rameurs ne voulut prendre sa place, et à la fin je dus me rendre. Je ne comprenais rien à cette singulière grève. Une fois que nous fûmes campés, Mokumoa-Kumoa vint s'asseoir près de moi : « Mon père, dit-il, nous aurions dû t'avertir d'avance. C'est ici le village de Matomé, et, malgré la meilleure volonté du monde, nous ne pouvions pas passer outre. Tu ignores peut-être que dans ces parages se trouve un serpent, un monstre énorme, à plusieurs têtes. Si on a le malheur de passer près de son antre, il fait soudain bouillonner l'eau d'une manière terrible, et puis engloutit tout : canots, rames, bagages et rameurs. Rien n'échappe. Comme nous ignorons le gîte de ce monstre, Ratau et les chefs de Sesheké nous ont ordonné de prendre Matomé pour nous piloter. Malheureusement, Matomé est absent. Que faire ? »

Le lendemain, à défaut de Matomé, deux de ses fils nous servirent de guides. Ils étaient assis dans un tout petit canot, que le courant, quand nous passions d'une rive à l'autre, emportait comme une coquille.

Aux environs du confluent de la rivière *Lumbe*, ils ralentirent leur course, puis, s'arrêtant et nous montrant au rivage opposé un grand banc de sable, ils nous dirent à voix basse : « C'est là qu'il est ! » Je voulus faire une question : « Chut ! on ne parle pas de lui quand on est sur l'eau. » Je demandai plus tard si *eux* avaient jamais vu le monstre. « Vu ? non. Il n'est connu que du roi seul et des grands personnages du royaume. Eux possèdent un spécifique dont ils gardent le secret. L'hydre attaque-t-elle un de leurs canots, le maître aus-

sitôt de lui faire l'offrande de sa ceinture. L'on voit alors le canot lancé jusqu'au rivage comme une flèche. »

M. Westbeech, qui m'avait devancé à la vallée, me raconta que son canot, un jour, échoua sur un banc de sable mouvant. Chaque coup de rame faisait bouillonner l'eau d'une manière extraordinaire, mais ne dégageait pas la pirogue. Tous ses gens étaient paralysés de terreur. M. Westbeech prit la pagaie et parvint, non sans peine, à remettre la barque à flot. Ses canotiers commencèrent alors à respirer. Et il fallait les entendre raconter l'aventure!

On ne se lasse pas d'admirer la région des rapides, que je vous décrivais l'an passé. On dirait que le fleuve, fatigué de ses sauts et de ses luttes parmi les rochers, se prépare à de nouveaux combats, en coulant limpidement entre ses rivages verdoyants. La végétation arborescente, qui n'a rien de tropical, est cependant relevée ici et là par des dattiers sauvages, portant des fruits dont les indigènes sont très friands. Ce sont là aussi les parages hantés par les éléphants, les buffles, etc. C'est le paradis des chasseurs. Souvent, sur un petit coup de sifflet, nous poussions nos barques dans les roseaux, et en mettant pied à terre avec précaution, nous pouvions voir des troupeaux de buffles et d'antilopes, qui, au moindre bruit, partaient au galop. J'y ai aussi trouvé plus de villages que l'an passé, ce qui ne veut pas dire que le pays soit peuplé.

La nouvelle de mon passage s'était ébruitée, aussi les pauvres Makalakas, au lieu de s'enfuir et de se cacher, étaient tout heureux de venir causer avec nous. Un jour, nous rencontrons trois petits canots. C'était le maître d'un village qui s'en allait rendre hommage à ses nouveaux chefs. Le digne homme voulut immédiatement rebrousser chemin pour aller nous préparer des provisions de route. Il fallait nécessairement coucher chez lui, ce qui dérangeait tous mes plans. Mais je n'eus pas lieu de le regretter, car, outre l'accueil que ce brave homme nous fit, ce fut une occasion de plus pour parler de l'Évangile. Le lendemain, un autre chef makalaka m'attendait, lui aussi, au port de son village, avec un plat de citrouille, et me pres-

sait de passer la journée chez lui. Je dus refuser. « Dans ce cas, pourquoi n'êtes-vous pas venu passer la nuit chez Matokoméla (son nom)? Croyez-vous que je ne sache pas, moi aussi, recevoir les voyageurs? » Gardons-nous bien de généraliser des faits pareils, ou de leur donner une importance qu'ils n'ont pas. Ces pauvres gens n'ont aucune idée de l'Évangile, mais ils ont le sentiment que ceux qui le prêchent sont des hommes de paix et les protecteurs des malheureux.

A Séoma, nous rencontrâmes deux grands canots et des hommes que le roi, impatient, envoyait pour nous chercher. Dans la nuit, un de mes bateaux, restés en aval des chutes, fut emporté par le courant. Au culte de famille, je demandai à Dieu de nous le rendre. « C'est bien inutile que tu tourmentes Dieu pour cela, me dirent mes Masubiens; le Zambèze d'ici ne badine pas. Jamais on ne retrouve les embarcations qu'il emporte. » Je pris un des bateaux du roi et nous poursuivîmes notre route.

Nous arrivâmes en deux jours à Sénanga, l'entrée de la vallée. L'inondation, quoique très en retard cette année, était telle cependant, que nous quittâmes la rivière et tirâmes en droite (?!) ligne sur Nalolo, à travers la plaine. Nous nous trouvâmes bientôt engagés dans des massifs de roseaux, des jungles inextricables, où nous étions ensevelis tout debout, et d'où nous ne sortions qu'avec force égratignures. Où l'herbe et les joncs étaient plus courts, chaque coup de pagaie faisait tourbillonner des nuées de moustiques, de moucherons et d'insectes de toute espèce, qui vous pénétraient dans les yeux, dans les oreilles, dans les narines. Une vraie plaie d'Égypte. Il y avait aussi des poissons qui prenaient leurs ébats, des tortues d'eau qui exploraient leurs nouveaux domaines, et de temps à autre un serpent qui nageait et essayait invariablement de se glisser dans nos barques. Tout cela causait un peu d'excitation parmi nous et brisait la monotonie du voyage. Le soleil était ardent. Rester assis, c'est-à-dire accroupi dans le canot, c'était se condamner à suffoquer. Je me tins donc debout, au risque de faire un plongeon. Pas un village, pas un hameau en vue; de-

vant, derrière, à droite et à gauche, rien que la plaine avec des roseaux, des joncs et l'eau qui, de place en place, avait pris le dessus et reflétait le soleil comme une glace. Rien de plus mélancolique que ce trajet. De temps en temps, cependant, nous débouchions comme par surprise sur un étang. Un vrai jardin, que Dieu fait fleurir dans ces solitudes, sans doute pour l'admiration de ses anges. La nappe d'eau était invariablement couverte de nénuphars bleus, roses et blanc de neige. Il y en avait de jaunes et même de verts. Quelques-uns étaient gros et doubles comme des roses, d'autres étalaient coquettement sur le tapis vert de leurs feuilles leurs pétales, comme cinq petites plumes en miniature et d'une délicatesse extrême ; tous embaumaient l'air de leur parfum. Mes Masubiens n'avaient aucun sens pour apprécier un tableau qui me ravissait. Eux, ils tombaient sur les plantes aquatiques, en arrachaient les tiges pour le mêler à leur tabac et les racines pour se régaler. Hélas! le vandalisme est partout.

Le 20 mars, un samedi, nous arrivâmes à Nalolo. C'est, vous vous le rappelez, la deuxième capitale du royaume. D'ancienneté, c'est la coutume des rois barotsis de s'adjoindre dans le gouvernement de la nation une de leurs sœurs, quelquefois leurs mères. Cette reine a sa cour, ses tambours, ses *serimba*, et s'entoure de tout le cérémonial en usage à la cour du roi. Elle siège au *lekhothla*, discute les affaires, juge les procès. On la salue comme le roi : Tau-tôna! On l'acclame : Lochè! (la salutation royale par excellence). On se prosterne devant elle, et personne, en sa présence, n'a le droit de s'asseoir, pas même son mari, le *Mokue-Tunga* (le gendre de la nation), qui n'est qu'un serviteur qu'elle peut congédier à son gré. Ce serait peut-être un peu forcé de dire qu'elle est polyandre.

Quand Sa Majesté ne siège pas au lekhothla, elle se retire dans une hutte entourée de deux cours. C'est là qu'elle donne ses entrevues privées. De quelque côté que l'œil se porte, il tombe sur des charmes de toutes sortes. Dans la cour, se trouvent généralement de jeunes esclaves attachées au service de la reine et occupées, sous sa direction, à tisser des nattes de fan-

taisie ou à faire des travaux de verroterie. C'est là que Mokuaé me reçut. Mokuaé n'était pas une étrangère pour moi. Je l'avais vue, l'an passé, prisonnière chez Mathaga, où elle aurait été réduite à la condition d'une esclave, sans cette bonne Maïbiba, qui était alors reine malgré elle. J'avais trouvé le moyen de causer un peu avec Mokuaé. Cela l'avait consolée et avait relevé son courage, paraît-il. — Cette fois-ci, je la trouvai assise sur une natte, sous un pavillon de chaume. Dès qu'elle me vit, elle se mit à rire; elle me tendit la main et me fit asseoir en face d'elle. Elle me regarda fixement pendant quelques moments, souriant toujours, et à la fin, trahissant le cours de ses pensées, elle s'écria d'un ton qui me fit tressaillir : « Mathaga! Mathaga! nous l'avons tué, lui et tous les siens! »

Elle me présenta ses enfants, qui, entre parenthèse, ne l'appellent jamais leur mère, mais *Morena*, s'assoient toujours derrière elle et jamais sur sa natte. Puis, pendant qu'une charmante petite fille, entre mes genoux, jouait avec ma chaîne de montre, nous nous trouvâmes bientôt engagés dans une conversation des plus captivantes. Elle me racontait toutes les péripéties de la révolution, sa fuite du village de Mathaga, le dévouement de ses partisans, qui, pendant que la fortune de la guerre était contre eux, l'emmenèrent à marches forcées à Séoma; de là, pour plus de sûreté, jusqu'à la rivière *Mashi*, un des affluents du Linyanti, où son frère la rejoignit plus tard. Elle poursuivit son récit, palpitant d'intérêt, jusqu'à la grande victoire de Léaluyi, qui a affermi le pouvoir de Léwanika. Elle le termina en s'écriant avec de gros éclats de rire : « Mathaga et sa clique, nous les avons exterminés, et leurs os blanchissent au soleil! Et l'impertinence de quelques-uns de ces *sorciers* d'oser demander grâce! Grâce! Ah bien, oui! Nous les avons jetés en pâture aux vautours! Voilà notre grâce, à nous! » — Ces éclats de rire, ces accents d'exaltation, cette vengeance insatiable, qui s'affichaient, me donnaient le frisson. J'avais les yeux rivés sur cette femme. Je l'écoutais et je rêvais. Je la connaissais déjà. Il y a un peu plus de deux ans, son premier ministre, du nom de Pakalita, lui portait ombrage. Un jour qu'elle donnait

aux gens de sa ville un régal de *yoala*, elle fit appeler Pakalita dans sa maison privée, causa quelque temps avec lui, lui présenta un pot et le laissa seul avec une bande d'hommes qui devaient le massacrer. Mais en présence de ce vieillard vénérable et généralement respecté, les esclaves étaient intimidés. Elle attendit longtemps dans la cour l'exécution de ses ordres. Impatiente, elle rentre enfin : « Comment, s'écria-t-elle, on vous donne des ordres et c'est ainsi que vous les exécutez? Saisissez-le ! » Puis, s'armant d'un vieux sabre portugais, elle trancha elle-même et d'un seul coup la tête du vieillard. Elle fit jeter le cadavre dans une cour voisine et alla s'asseoir au lekhothla comme d'habitude. Vers le soir, le crieur public se faisait entendre : « La reine fait savoir qu'elle s'est arraché une mauvaise épine du pied ! » — On comprit ; la sensation fut grande. Ce fut une des causes de la révolution. — Mokuaé a pourtant ses partisans et ses admirateurs.

Elle nous reçut avec cordialité ; le soir, elle nous envoyait le bœuf de bienvenue, gros et gras.

Le lendemain, une grande assemblée se réunissait au lekhothla pour écouter la prédication de l'Évangile. On était étonné, sérieux et attentif. Je me sentis soutenu et béni. Je chantai et prêchai sans fatigue. Mokuaé, ensuite, m'invita à l'accompagner chez elle. Dans la cour, quelle ne fut pas ma surprise de la voir se dépouiller de sa robe d'indienne devant trois ou quatre marchands bihénais. Ces messieurs était évidemment des tailleurs. L'un examinait les manches, l'autre lui pinçait les épaules, un troisième lui ajustait la taille. « Et pourvu, me disais-je, qu'on n'aille pas demander mon avis ! » Pendant cette scène, je ne savais trop que faire de mes yeux. Je me sentis soulagé quand je me trouvai seul avec Mokuaé. Elle m'invita dans sa maison, spacieuse et d'une propreté admirable. Pendant que des jeunes filles faisaient leur service, je m'assis sur un rouleau de nattes, en face de la reine. Celle-ci me passa un vieil accordéon à la voix fêlée. « Allons, fit-elle, joue-moi donc quelque chose ! » J'en tirai volontiers un air, puis un second, puis un troisième... Des souvenirs d'enfance, pour moi sacrés,

surgissaient dans mon esprit. La mélancolie me gagna. Je rendis l'instrument à Mokuaé. Elle s'en empara d'un air triomphant, et, faisant courir ses doigts sur le clavier avec une agilité surprenante, elle en tira une cacophonie qui charmait évidemment son oreille. S'excitant, elle se mit à chanter. Je passai une bonne demi-heure à écouter, tout ébahi, cette étrange sérénade. Étonnée de mon calme, sans doute, elle finit par poser l'accordéon et me dit d'un air satisfait : « Tu vois que, moi aussi, je sais jouer ? » Je le crois bien, elle m'avait tout à fait éclipsé.

Elle me demanda ensuite la permission de me visiter à l'îlot où j'étais campé. J'eus la précaution d'envoyer cacher les objets qui pouvaient exciter sa convoitise. Je la reçus de mon mieux, avec une tasse de café noir et sans sucre qu'elle s'efforça, par politesse, d'avaler. Je lui fis présent d'une jolie couverture bariolée, qu'elle accepta avec sa brusquerie ordinaire. Mais il fallait voir sa figure et son excitation quand je lui montrai mes photographies. A la vue de celle de Mathaga, elle recula d'effroi : « Séfano ! Séfano ! criait-elle, l'infâme ! l'infâme ! Ces gens-là (parlant de moi) sont redoutables ; ils ont dans leurs poches les vivants et les morts ! » Puis, se ravisant et riant de son rire cynique, elle répétait : « Mais nous l'avons exterminé, ce Séfano ! »

Quel contraste entre elle et sa cousine Maïbiba, que je vous faisais connaître l'année dernière ! Pauvre Maïbiba ! Après la chute de Thatira (Akufuna), elle a pris la fuite. Mais Léwanika, qui a une grande estime pour elle, s'est laissé aisément fléchir et l'a envoyé chercher pour la ramener au pays.

(*A suivre.*) F. COILLARD.



TAÏTI

UNE FÊTE RELIGIEUSE DANS L'ILE DE MOORÉA

Papétoaï, le 10 mai 1886.

Cher frère,

La paroisse de Haapiti, ayant pris la résolution d'avoir une fête religieuse, fit d'avance les préparatifs nécessaires pour la célébrer dignement. Les trois groupes dont elle se compose étudièrent des méditations religieuses très originales, composées par leur pasteur et par quelques diacres; des chœurs apprirent de nouveaux chants et repassèrent les plus beaux d'entre les anciens.

Pendant ce temps Papétoaï ne restait pas oisif. Un des chœurs de cette paroisse et les élèves de mon école biblique, invités à cette cérémonie, se disposaient à participer aux récitations et aux chants qui sous peu allaient récréer et réjouir une bonne partie de la population de Mooréa.

Le jour du départ tant attendu par notre village arriva. C'était un samedi. A 6 heures du matin, tous les habitants de Papétoaï étaient debout. Quel empressement! quelle joie! Tout le monde s'intéressant à notre voyage assista à l'embarquement, qui eut lieu quelques instants après le lever du soleil. Le temps était beau et le vent favorable. Trois baleinières et trois pirogues furent bientôt pleines d'invités et de quelques zélés qui s'invitèrent eux-mêmes. Nous étions en tout une cinquantaine de personnes.

L'embarcation où se trouvait la famille missionnaire, déployant une voile toute neuve que les premiers rayons de soleil faisaient resplendir de blancheur, donna le signal du départ et fendit l'onde avec rapidité. Presque en même temps les autres esquifs s'ébranlèrent et notre petite flottille vogua gracieusement entre les récifs, contre lesquels la mer mugissait, et le rivage où l'ombre et la lumière, en se jouant, produisaient des effets divers et ravissants.

La fraîcheur de la nuit n'avait pas encore entièrement disparu. Les montagnes, les collines, les vallées, le rivage, l'Océan, la terre, le ciel, tout se présentait à nous avec une harmonie et une beauté pénétrantes. Nos âmes étaient émues en présence de ces merveilles qui proclamaient si hautement la sagesse, la puissance et la bonté de leur divin Créateur. A cette heure du jour, on pouvait se faire une idée de ce que dut être le paradis terrestre. Quel privilège de vivre dans un si beau climat! Mais, hélas! l'astre qui nous éclairait monta rapidement, et l'atmosphère qu'il pénétrait de ses rayons devint vite brûlante. Malgré nos ombrelles, une chaleur énervante nous envahit de toutes parts.

Quant aux indigènes, les feux du soleil semblaient glisser sur leur teint olivâtre, et les beautés de la nature sur leurs âmes à demi civilisées.

A 10 heures nous arrivons à Haapiti, village situé à l'entrée d'une vallée large, profonde, bien arrosée, fertile et entourée de montagnes hautes et magnifiques.

On nous accueillit avec joie. Bientôt un copieux repas nous fut offert. Une fête religieuse où la partie matérielle de l'Océanien ne trouverait pas son compte serait à demi manquée.

A 3 heures, eut lieu la réunion mensuelle des diacres, où l'on s'occupe des intérêts généraux de la paroisse et surtout de ceux des membres de l'Église. C'est là que se décident les admissions des nouveaux convertis, les exclusions des pécheurs scandaleux et les avertissements à adresser aux fidèles qui commettent de légères fautes ou qui se relâchent dans l'accomplissement de leurs devoirs. Le troupeau de Haapiti paraît se maintenir, grâce à Dieu, dans la bonne voie.

A 7 heures du soir, la paroisse nous reçut dans une maison spéciale consacrée à certains exercices religieux. Elle nous servit un nouveau repas qui pour nos indigènes ne dura guère que dix minutes, grâce à la voracité avec laquelle ils s'acquittèrent de cet important devoir et au silence presque absolu qu'ils observèrent. Le repas est un des rares moments où le Taïtien est avare de son temps.

Cet acte accompli, on offrit à ma femme, nouvellement arrivée dans le pays, un petit cadeau de bienvenue, consistant en quelques chapeaux de paille tressés dans le village et en quelques coquillages trouvés sur le bord de la mer. Passons sous silence les paroles dont ces présents furent accompagnés.

La paroisse de Haapiti comprend — je l'ai déjà dit — trois groupes ou plutôt trois écoles bibliques aux noms caractéristiques et retentissants. Permettez-moi de vous les faire connaître. Chacune d'elles a un chœur formé surtout en vue du culte du dimanche. L'une, qui ne renferme guère que des inconvertis, s'est appelée Papoua — Papouasie, — en souvenir du pays païen de ce nom, où un missionnaire indigène de Mooréa est allé mourir au bout de trois années d'activité et de dévouement. La seconde, composée presque exclusivement de membres de l'Église, a pris le nom de Jeroutaléma — Jérusalem. Enfin, la troisième, située dans un village assez éloigné du chef-lieu, s'appelle Matétiona — Macédoine, — parce qu'elle a besoin du secours d'autrui.

Notre chœur a pris le nom de Hataï — Aggée,— prophète qui manifesta un zèle ardent pour la reconstruction du temple de Jérusalem.

Ces quatre chœurs exécutèrent, à tour de rôle, avec un entrain et une vigueur remarquables, des chants qui ne manquaient ni de beauté ni d'harmonie. On se serait cru à un concours d'orphéons.

Après le chant, vinrent les récitations. Le groupe de Papoua, le plus nombreux, nous entretint pendant plus d'une heure sur la prise de Jéricho. Tout en faisant le tour des murs de cette ville si renommée, il trouva commode, agréable, naturel, de rôder ici et là, c'est-à-dire de s'écarter souvent de son sujet pour y revenir avec plus ou moins d'empressement et de bonheur. La logique du Taïtien est bien différente de celle des habitants de l'Europe. L'essentiel pour lui, c'est de dire ou d'entendre de bonnes choses sous la forme d'un langage imagé. La justesse des comparaisons l'inquiète fort peu; pourvu qu'elles impressionnent, qu'elles brillent, qu'elles fassent de l'effet, il

est content. Il parle souvent pour parler, pour s'entendre discourir et pour être admiré.

La récitation du groupe de Papétoaï dura environ trois quarts d'heure et roula sur l'arche de l'alliance. Elle se termina par une péroraison qu'un diacre improvisa et qui fut réellement, grâce à sa brièveté, sa netteté et sa vigueur, d'une remarquable éloquence.

Quelques chants mélodieux retentirent encore; puis tout le monde, debout, entonna un beau cantique et récita à haute voix l'Oraison dominicale. Après avoir reçu la bénédiction du Seigneur, l'assemblée se retira toute joyeuse. Il était onze heures.

Vers minuit, une pluie diluvienne commença à tomber; à six heures du matin il pleuvait encore. La journée du dimanche s'annonçait bien mal. On pouvait s'attendre à voir le culte passablement abandonné, peu d'indigènes possédant un parapluie. En effet, le service de 7 heures du matin ne réunit que la moitié de la paroisse; mais, à 9 heures, les nuages s'étant dissipés, le soleil parut triomphant et resplendissant. L'enfance, la jeunesse et un bon nombre d'adultes assistèrent à l'école du dimanche. Quelle ruche magnifique! Tout ce monde, moniteurs et élèves, petits et grands, plein de zèle, d'entrain et de joie, bourdonnait comme des abeilles diligentes.

A 10 heures, le temple se remplit vite. Près de 500 personnes prirent place dans ce sanctuaire, qui laisse bien à désirer sous le rapport de l'élégance. La prédication, ayant pour sujet la course du chrétien, fut écoutée avec une grande attention. Un certain nombre d'auditeurs prenaient des notes. On pria à genoux. Tous les chœurs exécutèrent, chacun à son tour, avec puissance et harmonie, des chants qui contribuèrent beaucoup à l'édification générale. A la fin du culte, 200 communiants environ prirent la sainte Cène avec recueillement et avec joie.

A 3 heures de l'après-midi, on se réunit de nouveau dans la maison du Seigneur avec un grand empressement. Des diacres et des frères de Papétoaï dirigèrent ce service religieux : l'un fit la lecture de la Bible, un autre improvisa le sermon; ceux-

ci indiquèrent les chants, et ceux-là adressèrent au ciel d'ardentes prières.

Enfin, une réunion se tint, le soir, dans le même local que celui de la veille. On écouta avec un vif intérêt trois méditations récitées par les groupes Macédoine, Aggée et Jérusalem, et entremêlées de chants monotones mais très harmonieux. Une d'entre elles se fit remarquer par ses 18 conclusions. Un thé, où la gaieté taïtienne se donna libre carrière, vint clore heureusement ces exercices religieux.

Le lundi, les gens de Papétoaï se préparèrent à retourner chez eux. On les vit bientôt occupés à charger leurs embarcations et leurs pirogues de la nourriture — féis, biscuits, poissons — que les habitants de Haapiti leur avaient offerte de si bon cœur et si généreusement.

Le déjeuner augmenta d'une manière assez sensible la bonne humeur générale. Le moment des adieux arriva très lentement. Tout le monde était heureux. Le sentiment d'avoir fait une bonne œuvre remplissait tous les cœurs. Les liens d'affection chrétienne qui unissaient la paroisse de Haapiti à celle de Papétoaï venaient de se resserrer.

L'embarquement fut interminable.

Enfin, nous nous mîmes en route, poussés par un vent on ne peut plus favorable, et, trois heures après, nous arrivions dans notre cher village, sains et saufs, joyeux et reconnaissants et animés d'une nouvelle ardeur pour l'accomplissement de l'œuvre que Dieu nous a confiée.

Recevez, cher frère, l'expression de mes sentiments d'affection dans le Seigneur.

Votre dévoué,

P. Brun, *pasteur*.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES MISSIONS AU CONGO (1)

(Suite)

Adam Mac Call.

L'une des pertes les plus cruelles qu'ait faites la mission de M. Guinness est celle d'Adam Mac Call. Ce jeune ingénieur avait parcouru pendant huit ans les solitudes de l'Afrique méridionale; il s'était rencontré avec M. et madame Coillard chez le sombre tyran Lo-bengula, et avait été frappé du contraste que présentait l'état des Matabélés païens et des Bamangwatos du roi chrétien Khama. Désireux de profiter de ses voyages pour la photographie, il revint, en 1878, en Europe, et là Dieu le transforma, par la puissance de l'Évangile, en sorte qu'il ne songea plus à l'exploration ni à la photographie, mais se voua à la mission, et fut choisi pour consolider le travail commencé et surveiller l'ensemble de la mission. Lui aussi ne devait pas résister longtemps à un travail excessif, poursuivi sans relâche avec une énergie et une abnégation sans égales; il fut finalement obligé de revenir en Europe pour remettre sa santé, mais dut débarquer à Madère.

Le Rév. J. M. Allan, ministre presbytérien, résidant à Madère, écrit à sa mère les détails suivants :

« Le mercredi 23 novembre au matin, je reçus un billet de l'hôtel de M. Reid, me demandant de passer voir un jeune homme, M. Mac Call, missionnaire d'Afrique, qui était fort malade. Je m'y rendis dans l'après-midi et le trouvai au lit, fort souffrant. Je m'approchai et nos regards se rencontrèrent : « Comment êtes-vous maintenant ? lui dis-je en lui prenant la

(1) Voir les numéros précédents, pages 275 et 314.

main; vous semblez très faible. » Il répondit lentement, et avec un certain effort : « Oui, je suis très faible, mais (et ici il est impossible de donner aucune idée de l'âme qu'il mit dans ces paroles en montrant le ciel), mais *Lui* est fort. » — « Oui, répondis-je, Il est fort; et, dans ce moment, vous n'êtes pas vraiment faible, car vous êtes fort en Lui. » Il dit : « Oui, fort en Lui. » Il cita ensuite le passage (Héb. XIII, 5) : « Je ne te laisserai pas ni ne t'abandonnerai. » Je suis presque sûr qu'il dit : « *Jamais* je ne t'abandonnerai. » Et je répliquai (Ps. LXXIII, 26) : « Ma chair et mon cœur défaillent, mais Dieu est la force de mon cœur et mon partage à jamais. »

« Nous conversâmes ensuite, et il me dit qu'il n'avait pas peur de mourir. « Pourquoi aurais-je peur ? Jésus est mort pour moi. » Il me parla ensuite de son cher père, me disant qu'il l'avait perdu il y a environ un an, quel homme remarquable il avait été, combien grand était son amour pour Christ et son activité dans le champ des écoles du dimanche. Et me racontant sa mort inopinée, il me demanda tout simplement : « Peut-être aimeriez-vous en entendre parler ? » et ce fut sur ma réponse affirmative qu'il m'en parla, ajoutant : « Il s'en est allé ce jour-là à l'école du dimanche, mais non à celle dont il parlait, à une meilleure ! » Puis il ajouta encore abruptement et de tout son cœur : « Et il m'y souhaitera la bienvenue, n'est-ce pas ? »

« Il me parla aussi de son travail missionnaire en Afrique, mais avec tant d'humilité, s'effaçant lui-même à tel point, que je n'eus aucune idée du poste important qu'il occupait comme chef de la mission du Congo que dirige M. G. Guinness... »

Parlant de la dernière prière du mourant, l'auteur de la lettre dit : « Il est impossible de la transcrire. Si même je pouvais me rappeler exactement ses paroles, elles ne sauraient donner aucune idée de la ferveur, de l'âme qu'il y mettait, de la solennité de cette prière... Si vous aviez été là, vous auriez senti, comme je le sentis moi-même, que c'en était assez, que vous n'aviez plus rien à désirer. Que la volonté du Seigneur soit faite ! Je n'avais jamais vu un exemple aussi merveilleux de la

grâce de Dieu; cela me semblait toucher au miracle, et j'aurais pu le croire en délire, ne connaissant alors rien de ce qu'il était. Maintenant que j'ai lu quelques-unes de ses lettres, je puis attester que ses dernières paroles ont été dictées par le même esprit de confiance et d'assurance.

« Peut-être aimeriez-vous que je cherchasse à indiquer quelques-unes de ses pensées et de ses expressions en cette occasion, la dernière où il dût se rencontrer ici-bas avec un frère au pied du trône de grâce : « Dieu — Éternel — tout-puissant! Je suis — bien près de ta présence — à cette heure. — Je ne puis plus t'adresser — bien des paroles — mais — cela n'est pas nécessaire. — Tu sais — tout ce qu'il me faut. — Tu connais — les circonstances, Seigneur; fais — comme tu le jugeras bon — je n'ai — rien à dire. Je ne suis pas — mécontent de ce que — tu veuilles — me retirer. Pourquoi le serais-je? Je me suis donné — corps, âme et esprit — à Toi. J'ai consacré — ma vie et mon être tout entiers — à ton service; et maintenant — s'il te plaît — de me prendre moi-même — au lieu de l'œuvre que je voulais faire pour toi, — que m'importe? — Ta volonté soit faite. » — Il continua ainsi à prier, par exclamations ferventes, mais avec peine, comme parlant intimement à son Sauveur. Je me rappelle ces mots : « Oui, ô Jésus, je serai avec toi. » Et sa voix était mêlée de larmes. La conclusion de cette prière fut sublime, il était encore maître de toutes ses facultés, comme il le resta d'ailleurs jusqu'au bout. »

(*A suivre.*) G. APPIA.

AVIS IMPORTANT

Encore les réunions de missions. — Ainsi que nous l'avions prévu, il existe des réunions de missions autres que celles dont on nous a signalé l'existence, en réponse à notre demande de renseignements. Maintenant que notre Tableau statistique a paru, on nous indique diverses rectifications à y faire sur ce point spécial. Nous serons heureux de le compléter et, afin d'éviter cette fois toute erreur, nous invitons encore une fois tous ceux qui participent à un service régulier de missions, ou qui le dirigent, à nous en informer le plus tôt possible, par carte postale.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

12354 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1886



VILLE DE SAINT-LOUIS

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LA QUESTION DU CONGO

Paris, le 26 octobre 1886.

On n'a pas oublié la grave question que nous posions il y a trois mois devant le protestantisme français, et l'on s'étonne peut-être de nous voir garder le silence sur ce sujet important. On se demande si nous avons reçu des réponses, quelle en est la nature et si elles nous permettent de prendre une decision. Nous allons dire exactement où les choses en sont et, puisque on en a exprimé le désir, nous commencerons par indiquer avec plus de détail les circonstances parfaitement indépendantes de notre volonté qui nous ont obligés à nous demander si nous n'étions pas en présence d'un appel de Dieu en faveur de l'établissement d'une mission au Congo. Nous tenons d'autant plus à faire nos Églises juges de ces circonstances, que nous nous trouvons déjà, par la courageuse initiative d'un de nos missionnaires, engagés sur un terrain entièrement vierge, mais où un peuple, jusqu'ici inaccessible à l'Évangile, nous appelle directement.

Notre pays compte, comme on sait, un certain nombre d'hommes courageux qui se sont donné pour tâche l'agrandissement de notre influence et de nos possessions dans l'Ouest africain. A la tête de ce groupe se placent tout naturellement deux hommes dont les noms sont très connus et dont l'un

surtout a acquis une grande popularité, nous voulons parler de M. de Brazza et de son ami le docteur Ballay. Ce dernier est actuellement lieutenant-gouverneur du Gabon; M. de Brazza est commissaire général de la République au Congo.

C'est par le docteur Ballay que nous ont été faites les premières ouvertures en vue de l'établissement d'une œuvre sur la côte africaine dans le bassin du Congo. M. Ballay nous demandait surtout des instituteurs. Plus tard, nous fûmes mis en rapports directs avec M. de Brazza. Dans une entrevue pleine de cordialité avec quelques membres du Comité, il exprima la pensée que la Société des missions serait sans doute heureuse de collaborer à l'œuvre de civilisation pacifique dont il a pris l'initiative, et de profiter des facilités qu'il pourrait offrir à ses envoyés comme à ceux de toute mission chrétienne française.

Ces facilités consisteraient essentiellement dans le transport gratuit accordé aux missionnaires pour leurs effets, et dans une subvention fixe allouée pour chaque école qui serait ouverte. Pour le dire en passant, des subventions de ce genre sont accordées par le gouvernement anglais sous le nom de *school-grants* à toutes les écoles des colonies, quelle que soit la nationalité des missionnaires qui les dirigent. Quant au transport des effets, il n'est pas nécessaire d'insister sur l'importance d'un secours de ce genre dans un pays où les communications régulières font absolument défaut.

Il nous a semblé que ces ouvertures et la bienveillance avec laquelle elles ont été faites faisaient peser sur nous une grave responsabilité. Nous avons demandé aux Églises qui la partagent avec nous : Nous donnerez-vous les hommes, nous fournirez-vous les ressources nécessaires pour ce nouveau champ de travail?

Lorsqu'en 1875 un télégramme de Stanley eut appris au monde chrétien que le roi Mtésa était disposé à recevoir des missionnaires, la Société des missions anglicanes demanda aux Églises le moyen de répondre à cet appel. Quelques jours après, un anonyme, s'appelant lui-même un serviteur inutile, mettait

à la disposition du Comité une somme de 125.000 francs. Les hommes nécessaires s'étant trouvés, la Société anglicane put commencer sans retard l'œuvre que Dieu plaçait sur son chemin.

Il s'en faut que nous ayons reçu une réponse aussi claire et aussi catégorique. Toutefois, les encouragements ne nous ont pas manqué. Nous devons en faire part à nos amis, quand ce ne serait que pour provoquer de nouvelles réponses plus décisives que les premières.

Notons d'abord l'attitude de la presse religieuse.

Nos journaux protestants, rendus attentifs à notre appel du 1er août, ne se sont pas contentés de l'insérer; presque tous ont consacré à l'examiner des articles pour lesquels nous leur sommes sincèrement reconnaissants. La plupart donnent à l'idée d'une mission au Congo une approbation sans réserve. L'un d'entre eux nous reproche même d'avoir été trop timides. A l'entendre, notre devoir serait, non d'interroger, mais d'entraîner, de prendre les devants. A quoi nous répondons que, chargés comme nous le sommes d'obligations auxquelles nous avons peine à suffire, nous n'étions pas libres de décider d'emblée la fondation d'une œuvre pour laquelle nous n'avions ni les hommes ni les fonds disponibles. Nous ne pouvions faire qu'une chose : saisir de la question les Églises : c'est ce que nous avons fait; c'est ce que nous faisons encore aujourd'hui.

Un seul de nos journaux a montré de l'hésitation. Avant de se prononcer, il a demandé un supplément d'informations. On a vu plus haut que nous nous sommes efforcés de satisfaire à ce désir.

Des journaux, passons aux fidèles. A vrai dire, les questions comme celle qui nous occupe ne sont pas de celles que la presse puisse, à elle seule, résoudre. Là, plus qu'ailleurs, il s'agit de peser les suffrages, plus que de les compter. L'opinion de tel chrétien, mûri au service de Dieu, ayant donné pendant une longue carrière les gages de son dévouement à la cause

des missions, peut à elle seule balancer des avis nombreux, mais donnés sans la même compétence. Nous dirons plus : le suffrage des simples, des petits, de tous ceux qui se laissent guider par les vues de la foi plus que par les calculs de la prudence humaine, ce suffrage est à nos yeux d'une haute importance. Les œuvres de foi doivent être fondées et conduites d'après d'autres règles que les entreprises humaines. Or plutôt la foi a sa sagesse, ses principes d'action, que les cœurs droits devinent et appliquent d'instinct. Ce suffrage des croyants, l'avons-nous pour nos projets de mission au Congo?

Qu'on en juge par quelques faits. Peu de temps après la publication de notre appel, un ami, étranger d'origine, mais résidant l'hiver à Paris, nous écrivait qu'il offrait à la Société des missions 1.000 francs pour le jour où l'entreprise du Congo recevrait un commencement d'exécution.

Quelques jours plus tard, le directeur de la Société se trouvait en Alsace. Invité à prendre part à une réunion de missions, il parla des besoins actuels de l'œuvre, et exposa aussi la question du Congo et le désir qu'avait le Comité de recevoir de Dieu lui-même la solution. Aucun appel ne fut fait; le directeur n'attendait aucun résultat de cette réunion, assez peu nombreuse, d'ailleurs. Cependant, une quinzaine de jours plus tard, une jeune fille, domestique dans une des maisons du village, lui remettait 161 fr., produit d'une petite collecte faite par elle et par une de ses amies parmi d'autres servantes, en faveur de l'œuvre du Congo. « Nous l'avons fait, disait-elle, avec des larmes dans les yeux, pour que le Comité ait une réponse à ses prières ! »

Notons aussi deux dons, l'un de 100, l'autre de 50 francs, remis par deux jeunes filles alsaciennes ; une somme de 50 fr., offrande d'un ami de Hollande : d'autres encore, peu nombreux, mais témoignant d'un intérêt de bon aloi pour l'œuvre projetée; par exemple l'obole de cet officier qui nous écrit, du fond de l'Algérie, en nous envoyant le produit des épargnes de son fils : « Ah ! si j'étais riche ! votre mission au Congo serait bien vite organisée ! Mais je ne suis qu'un soldat qui n'a pour toute fortune que ses épaulettes ! »

Citons encore l'avis de deux de nos correspondants, tous deux hommes de foi et de prière, dont l'opinion a pour nous une grande valeur. L'un d'eux, pasteur dans l'Est de la France, nous écrit : « Que le Comité se mette résolument à l'œuvre pour la fondation d'une mission au Congo, les Églises le suivront. Elles ne voudront pas laisser fermer la porte que Dieu ouvre. L'Eternel est admirable en conseils et magnifique en moyens. Que le Seigneur veuille, dans son grand amour, faire souffler son Esprit sur nos troupeaux, et la Société des missions aura les hommes et recevra les sommes dont elle a besoin. Il faut avant tout que les âmes aiment celui qui, pour les racheter et les délivrer du péché, est mort à la croix. »

Voici, d'autre part, le conseil que nous donne un pasteur du Midi, lui aussi ami dévoué de notre œuvre : « Oui, je suis pour que le Comité entre par la porte que Dieu semble lui ouvrir au Congo. J'aurais voulu appuyer ce vote par un don spécial. Cela ne m'est guère possible en ce moment; ce sera pour la première occasion. Mais le difficile est de réveiller et d'entretenir les sympathies de notre public si tiède, alors même qu'il est bien intentionné. Ceci m'amène à vous exprimer mon sentiment : je crois que, si l'on veut obtenir, à l'occasion et en faveur de cette nouvelle entreprise, des sacrifices nouveaux et plus abondants, il faut qu'un ou deux membres du Comité visitent les principales Églises et exposent le sujet, soit dans des assemblées publiques, soit aussi dans des réunions plus intimes, où ils répondraient aux questions qui pourraient leur être posées. »

Quant aux offres de services pour le Congo, elles n'ont pas manqué. Nous en avons eu de toutes sortes : un ouvrier, une famille d'agriculteurs, des évangélistes, des instituteurs, des jeunes gens n'ayant pas encore fait d'études spéciales. Est-ce à dire que nous possédons dès à présent tous les éléments d'un personnel comme celui que réclamerait l'œuvre à fonder? Nous ne le pensons pas.

On le voit, l'affaire n'est pas restée stationnaire, nous avons

entre les mains de précieux éléments de décision, mais nous sommes loin encore de les posséder tous. Les ressources matérielles surtout nous font encore défaut. Et, bien que certains indices nous prouvent que telles de nos Eglises, naguère indifférentes aux missions, arrivent à la conscience de leurs devoirs, bien que depuis la publication de notre étude sur la part que la France protestante prend à notre œuvre, on nous ait annoncé l'ouverture de plusieurs services nouveaux de missions, nous n'avons pas encore l'impression qu'il se produise parmi nous un réveil général de l'intérêt pour cette cause que Dieu met si nettement à l'ordre du jour des préoccupations de la chrétienté.

Il est un point toutefois qui nous semble dès à présent élucidé. C'est le vrai caractère de l'œuvre qu'il s'agit de fonder au Congo. Le sentiment de nos amis ne s'y est pas trompé : ils ont reconnu d'emblée qu'il s'agissait d'une véritable œuvre de mission, et non, comme on en a exprimé la crainte, d'une entreprise plus ou moins politique où la religion ne jouerait qu'un rôle secondaire. Certes, la pensée de collaborer à l'œuvre toute pacifique d'un Brazza n'est nullement indifférente à notre patriotisme. Mais, si dévoués que nous soyons aux intérêts de notre pays, nous ne consentirions jamais à leur sacrifier ceux de l'œuvre de Dieu, s'il y avait entre les uns et les autres la moindre opposition. Tel n'est pas le cas au Congo. Nous serons là sur terre française, sans doute, mais nous y serons pour faire œuvre religieuse.

Et voilà pourquoi, une fois de plus, nous nous tournons vers nos Eglises, et, leur montrant nos anciens champs de travail, qui ont toujours le même besoin de notre appui, et cette œuvre nouvelle qui nous attend, nous leur répétons notre question : Nous mettrez-vous, par un accroissement de vos dons et surtout par un redoublement de vos prières, en état de répondre à ce que l'heure présente exige de nous? Ou bien sera-t-il dit qu'un Brazza aura compté, pour son œuvre, sur le concours du protestantisme français, pour se heurter, en définitive, à une fin de non-recevoir et à un aveu d'impuissance?

JOSEPH MALAN

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons le départ pour une meilleure patrie d'un fidèle ami de notre œuvre, qu'il suivait avec un intérêt tout personnel, lisant avec assiduité les publications de notre Société et notre journal en particulier, mais dissimulant toujours son don annuel de quatre chiffres sous le voile de l'anonyme.

M. Joseph Malan, banquier à Turin, a été retiré de ce monde le 16 octobre et déposé dans la tombe le 18 ; pendant près de quarante années, il avait été le trésorier et souvent le bailleur de fonds de la mission vaudoise en Italie. Né à Saint-Jean-la-Tour le 5 janvier 1810, il fut d'abord apprenti chez M. Malan de Pralafera, puis agent d'une grande fabrique, enfin chef d'une importante maison de banque. Membre du parlement italien de 1849 à 1859, il fut auprès du comte de Cavour et des autres ministres italiens le soutien résolu et infatigable des droits de la liberté religieuse.

Il était un de ces laïques précieux qui apportent aux œuvres chrétiennes le crédit d'une réputation d'honnêteté et de droiture à toute épreuve, l'exactitude absolue de la comptabilité, et cet esprit de suite et de bon sens que donnent la fermeté de caractère et une longue pratique des affaires.

Retiré du commerce, il donnait presque tout son temps, depuis quelques années, à la gestion des intérêts de nos œuvres. Il est mort dans la foi enfantine et ferme en son Sauveur Jésus-Christ. Que Dieu bénisse sa mémoire, lui suscite de vrais successeurs et console celle qui a été la compagne fidèle de sa vie.

G. A.

P. S. Nous venons d'apprendre que M. Malan a laissé à notre Société, par testament, la somme de 20,000 francs.

Rentrée de la Maison des missions.

La séance annuelle de rentrée de la Maison des missions a eu lieu le 12 octobre, à quatre heures de l'après-midi, en présence de quelques amis et d'une partie des membres du Comité. Après une prière de M. Hollard, M. le pasteur Bersier, qui présidait, a adressé aux élèves des paroles d'encouragement, leur rappelant les privilèges attachés à leur qualité d'étudiants et de futurs missionnaires, et leur montrant, par l'exemple d'un missionnaire bouddhiste du VI[e] siècle avant Jésus-Christ, que les païens pouvaient au besoin nous émouvoir à jalousie par leur dévouement. Le directeur a prononcé ensuite une courte allocution, où il a indiqué ce que doit être la Maison des missions pour répondre à sa destination. Après lui, M. Krüger, professeur, a exposé le programme du semestre d'hiver. La séance a été terminée par une fervente prière de M. Appia.



LESSOUTO

LA SITUATION GÉNÉRALE DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE ET AU LESSOUTO

Le sud de l'Afrique est plus tranquille qu'il n'a été depuis longtemps. On ne parle plus guère, actuellement, du Béchuanaland, où les luttes entre le gouvernement anglais et les aventuriers boers sévissaient naguère. L'horizon politique paraît calme. Du côté du pays des Zoulous seulement un nuage vient d'apparaître. Il s'agit encore de Boers qui, se trouvant à l'étroit dans le Transvaal, ont envahi la contrée dominée jadis par Cettiwayo et s'y sont établis, en ont chassé, par la dureté du régime qu'ils y ont établi, un demi-million de Zoulous, et sont en train de former un embryon d'État qui n'a pas encore été

et ne sera pas de longtemps reconnu officiellement par les autorités britanniques.

Le Transvaal traverse une crise économique assez grave. On sait, d'ailleurs, que l'Afrique du Sud tout entière a vu sa prospérité enrayée par les trois années de sécheresse et de disette qui se sont fait sentir si lourdement au Lessouto. « La détresse, nous écrit M. Maeder le 18 septembre, est grande parmi les fermiers et les marchands... Il y a des banqueroutes sans nombre, et quantité de fermiers n'ont plus de pain à manger. » Il semble, toutefois, que le remède à cet état de choses vienne d'être trouvé. Des mines de diamants et des mines d'or, qu'on dit très riches, ont été découvertes dans le Transvaal. « Partout dans la colonie, continue M. Maeder, dans l'Etat-Libre, on voit des fermiers abandonner leurs fermes, des citadins quitter leurs villes pour aller chercher fortune à Barbeton ou à Witwaterrand (noms des principaux gisements). »

Il résultera sans doute beaucoup de mal de la fièvre d'or qui s'est ainsi déclarée, et qui va précipiter sur les centres d'exploitation des milliers d'aventuriers. On peut cependant espérer que la découverte des mines d'or ne sera pas moins, en définitive, un bienfait pour l'Afrique. Des chemins de fer seront construits, le commerce et l'agriculture, depuis un certain temps paralysés dans leur essor, reprendront une nouvelle activité.

Au Lessouto, l'ère des grandes luttes semble momentanément fermée. Les deux frères ennemis, Joël et Jonathan, ne se battent plus depuis assez longtemps. Massoupa, dont l'attitude intransigeante avait longtemps empêché le rétablissement de la paix, Massoupa s'est soumis et paie l'impôt depuis un certain temps. Ce résultat est dû en grande partie à la patience, au savoir-faire et à l'extraordinaire activité du magistrat supérieur du Lessouto. En récompense de ces services, celui-ci a été anobli par le gouvernement anglais. Il porte maintenant le titre de sir Marshall Clarke. Nos missionnaires se sont cordialement réjouis de cette distinction, reconnaissants, comme ils le

sont, des résultats obtenus par le résident. « Grâce à lui, nous écrivait le Dr Casalis le 8 juillet, le Lessouto est pacifié. Il fait maintenir nos routes du Lessouto en excellent état, s'occupant même des chemins vicinaux. Toute question d'un intérêt public est sûre d'être accueillie favorablement par lui. Il se montre aussi très enthousiaste pour nos écoles, les visitant personnellement autant que faire se peut. »

Il ne faudrait pas, cependant, entendre dans un sens trop absolu la pacification du Lessouto. Le missionnaire que nous citions tout à l'heure dit lui-même qu'« il y aura toujours quelques petites querelles », tout en exprimant l'espoir qu'elles n'affecteront plus la paix générale. L'une de ces querelles a cependant menacé, il y a quelques mois, de déterminer une lutte sérieuse. Il s'agissait d'un conflit entre Massoupa et un de ses voisins appelé Leshuburu. L'affaire a été réglée par l'intervention du fils aîné et futur héritier de Letsié, le chef Lérotholi, qui a déployé en cette occasion une initiative et une énergie auxquelles on ne s'attendait pas. Nos missionnaires se réjouissent de ces progrès de l'ordre; les troubles politiques étant de nature à détourner les esprits, plus que toute autre cause, des préoccupations sérieuses.

La dernière récolte du sorgho a été fort abondante. Malheureusement les céréales se vendent en ce moment à si vil prix, que les indigènes ont cédé à la tentation de fabriquer de la bière en plus grande quantité qu'il n'eût été désirable. Il faut, toutefois, se garder de confondre ce *léting*, boisson en somme inoffensive quand on n'en boit pas outre mesure, avec la *yoala*, ou eau-de-vie. Celle-ci n'a pas repris ses ravages au Lessouto. Nous n'avons pas exagéré la victoire si remarquable qui a été remportée sur ce terrible ennemi. Nous serions plutôt tentés de croire que nous n'en avons pas fait assez de cas, en voyant l'importance qu'y ont attachée divers grands journaux, politiques ou religieux (1).

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, on a reçu la nouvelle d'un soulèvement des Cafres Pondos.

NOUVELLES DE L'ŒUVRE

A l'heure qu'il est, M. Germond et sa famille doivent être rendus au Lessouto. Une conférence extraordinaire se réunira dans le courant de novembre pour délibérer sur les affaires pendantes, notamment sur la prochaine ouverture de l'école théologique et sur diverses questions relatives à la desserte des stations.

En tête de l'ordre du jour de la conférence, se trouve une demande qui lui a été adressée par le chef Lérotholi. Ce chef, dont la résidence est située entre Hermon, Morija et Siloé, demande instamment qu'on fonde une station sur son territoire, et va jusqu'à désigner le missionnaire qui aurait ses préférences. Ce missionnaire n'est autre que M. Ernest Mabille. « Pour justifier sa demande, écrivait, le 28 août, le secrétaire de la conférence, M. Dieterlen, il invoque le fait que son grand-père, Moshesh, ayant eu M. Casalis, et Letsié, son père, ayant eu M. Mabille, il est de toute nécessité qu'il ait, lui, le petit-fils de M. Casalis et le fils de M. Mabille. Cette argumentation, qui pour des Européens serait puérile et sans force, semble, au contraire, irrésistible à Lérotholi, qui nous l'a répétée à plusieurs reprises, et avec beaucoup d'insistance. »

On comprendra, sans que nous y insistions, tout ce qu'a de difficile et d'épineux le rôle de la conférence en présence de ces graves problèmes.

Le Comité a reçu communication du rapport présenté à la conférence par la commission de pastorat indigène. Peut-être pourrons-nous un jour en publier quelques extraits.

Nous n'avons que de bonnes nouvelles à donner de la santé de nos missionnaires. M. H. Dyke, qui s'était, comme on sait, fait une mauvaise fracture de la jambe en glissant sur la neige, était, aux dernières nouvelles, en train de se remettre complètement. Madame Kohler, si longtemps et si gravement malade, a vu se produire dans son état une amélioration qui nous remplit de reconnaissance. Madame Keck jeune, de retour à Ma-

bouléla, y a repris la vie de femme de missionnaire, et est pleine de santé et d'entrain. M. Maeder lui-même est en voie de guérison. Il est allé à Aliwal-North réclamer les soins de MM. Daumas. « Après avoir été aux portes de la tombe, écrit notre frère, je puis dire que mon mal diminue, et que les docteurs me font espérer une guérison complète. Les MM. Daumas, ajoute-t-il, ont été bien aimables envers nous, et font tout ce qu'ils peuvent pour mon rétablissement. Notre bon Père céleste, qui prend soin de toutes ses créatures, ne peut agir que par bonté envers moi aussi, et s'il permet que je sois si longtemps malade, nonobstant les nombreuses prières qui ont été faites en ma faveur, c'est qu'il a évidemment sur moi des vues de miséricorde que nous ne comprenons pas et qui exigent que ce mal ne soit pas encore ôté. »

Nous comptons prochainement, selon notre coutume annuelle, faire une tournée à travers nos diverses stations. Nous commencerons, cette fois, par celles du sud, qui ont été omises à la fin de notre dernière revue.



QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX OBSTACLES AUX PROGRÈS DE L'ÉVANGILE CHEZ LES BASSOUTOS (1).

IX. Décadence de l'état social et politique des Bassoutos.

Dans cette revue des principales difficultés contre lesquelles nous avons à lutter dans ce pays, nous n'avons encore parlé que de celles qui sont inhérentes au caractère même des Bassoutos ou à leurs institutions telles qu'elles ont existé dès l'origine; mais il en est d'autres, — si tant est que ce soient toujours des difficultés, — qui proviennent de la décadence de l'ancien état de choses, ainsi que de la corruption des mœurs.

(1) Voir année 1885, pages 20, 23, 51, 97, 178, 243, 415; année 1886, page 318.

I

Les Bassoutos, disions-nous, en commençant cette étude, ne sont plus ce qu'ils étaient lors de l'arrivée des premiers missionnaires. Ils possédaient alors une civilisation *sui generis,* bien primitive, bien restreinte, mais, pour tout cela, parfaite en son genre, et qui présentait ce phénomène qu'on peut remarquer du reste dans d'autres civilisations païennes, d'un certain idéal réalisé. Leurs idées religieuses, morales, artistiques (1) même, leurs institutions politiques et sociales formaient un tout complet et bien coordonné qui était l'expression de la vie du peuple sous ses différentes faces, et où, à côté de l'empreinte fatale du paganisme, on retrouvait les traces de la sagesse antique, et bien des traits d'une aimable simplicité qu'on aurait voulu pouvoir conserver.

Le jour vint où cette civilisation indigène s'est trouvée en contact avec le christianisme et la civilisation européenne, — deux forces qui ont agi de concert, sans qu'il soit possible de déterminer avec exactitude quelle a été, dans cette action commune, la part respective de chacune, pas plus qu'on ne saurait distinguer nettement entre la pure clarté du milieu du jour et celle d'un crépuscule dont la lumière est mêlée d'obscurité ; — ce jour-là, il y a eu répétition de la vieille histoire du pot de terre et du pot de fer. Sous cette double et puissante influence, il s'est fait, chez les Bassoutos, un travail de transformation qui, très lent et presque imperceptible, les premières années, va s'accélérant de plus en plus; et tandis que chez ceux d'entre eux qui ont ouvert leur cœur à l'Évangile, ce travail a, en général, suivi sa marche normale, allant du dedans au dehors,

(1) Ce mot ne doit pas surprendre ; il y a beaucoup d'art latent et inconscient chez les Bassoutos. La simplicité et le bon goût de leurs armes, de leurs ornements, de leurs ustensiles de ménage, la coupe de leurs vêtements, la forme gracieusement arrondie de leurs huttes, et jusqu'aux tours pittoresques de leur langue, tout révèle un peuple qui, bien qu'ignorant l'existence de cette science qu'on nomme esthétique, a naturellement le sens du beau, et le réalise sans s'en douter, un peu de la même manière que l'abeille construit sa cellule et que l'oiseau fait son nid.

pour la grande masse des indigènes, c'est plutôt l'inverse qui a eu lieu, et ils ont subi l'ascendant de notre civilisation, en partant de ce qu'elle a de plus extérieur. Leur première préoccupation a été de s'approprier les armes des blancs; puis ils en ont de plus en plus adopté les vêtements, les instruments d'agriculture, les ustensiles de ménage. Peu à peu, ils en sont venus à remplacer la hutte indigène par des maisonnettes en pierres ou en briques, offrant plus de ressemblance avec les demeures des Européens; enfin, ils commencent à les imiter dans leurs habitudes et leur genre de vie. En même temps, leurs idées se sont modifiées, leurs horizons se sont agrandis; insensiblement ils arrivent à parler, à penser comme les blancs, en sorte qu'on peut dire que le moule indigène a déjà éclaté de toutes parts.

Tous ces changements successifs sont venus tout naturellement se réfléchir dans la langue, dont un grand nombre de locutions ont vieilli, et sont déjà tombées en désuétude, sans doute parce qu'elles étaient l'expression d'idées et de choses qui s'en vont, tandis qu'elle ne cesse de s'enrichir d'une foule de mots nouveaux empruntés aux langues coloniales, et plus spécialement au hollandais.

Il n'est pas jusqu'à l'aspect des visages qui ne vienne à son tour confirmer ce fait; et il serait intéressant de comparer le vrai type indigène, tel qu'il a pu se conserver plus ou moins intact, chez ceux des Bassoutos qui n'ont été que peu en contact avec les blancs, et dont, en général, l'attitude calme et reposée, les traits réguliers et presque immobiles, les figures, qu'on dirait toutes coulées dans le même moule, donnent l'idée de statues dans lesquelles la vie sommeille encore, avec la physionomie tourmentée, mais bien plus expressive, de ceux qui se sont développés, parfois trop rapidement peut-être, et un peu comme en serre chaude, sous les feux de notre civilisation; pour ne rien dire de ces chrétiens dans le regard desquels se reflète quelque chose de la vie nouvelle qui a commencé en eux.

Au milieu de ce travail incessant de transformation et de renouvellement qui s'accomplit silencieusement dans la vie en-

tière des Bassoutos, les vieilles institutions nationales, ainsi que les coutumes païennes, persistent et restent debout, comme la charpente solide et la base même de tout l'édifice; mais il s'y infiltre déjà de nouvelles idées, un esprit nouveau, ainsi que nous l'avons remarqué à propos de certaines manifestations de l'esprit du paganisme qui, dans cette lutte pour l'existence, semble comme éprouver le besoin de se retremper, par l'assimilation d'éléments nouveaux empruntés au christianisme.

Il n'y a pas de doute qu'à bien des égards, cette influence de notre civilisation sur les Bassoutos a été heureuse; car je ne parle pas ici de ce qui est proprement le but de notre œuvre, je veux dire la conversion des âmes et leur renouvellement par le Saint-Esprit; mais on ne saurait se dissimuler qu'elle a eu aussi ses effets fâcheux.

Quelques reproches qu'on pût faire à l'ancien état social indigène, c'était cependant un état de choses d'une réelle valeur. Il était le résultat de cet instinct de conservation de soi-même qui se trouve chez les peuples aussi bien que chez les individus, et qui les porte à adopter, tout naturellement, les usages, les lois, les institutions les plus conformes à leur génie, et par conséquent les mieux calculés pour perpétuer la vie nationale, et la mettre à l'abri des influences délétères auxquelles elle pourrait être exposée. Cette organisation patriarcale, par l'importance qu'elle donnait à toutes les relations de famille, par le soin minutieux avec lequel elle réglait la position respective, ainsi que les droits et devoirs de chacun des membres de la communauté, était une digue puissante contre toute espèce de débordements. Si elle tolérait bien des choses que la loi de Dieu réprouve; si la sainteté du lien conjugal, en particulier, y était méconnue; si même elle fermait les yeux sur de certaines transgressions positives du septième commandement, du moins le mal y était contenu dans des bornes bien déterminées qu'il ne lui était pas permis de franchir; les jeunes gens y étaient astreints à une discipline presque spartiate; la conduite des jeunes filles y était strictement surveillée, et telle coutume nationale à laquelle nous faisons la guerre au nom de l'esprit du christia-

nisme, comme, par exemple, le « mariage avec bétail », était, dans cet ordre de choses, une garantie de moralité.

(*A suivre.*)

MISSION DU ZAMBÈZE

SECOND VOYAGE A LA CAPITALE

(Suite et fin) (1)

Le lundi, 22 mars, au point du jour, nos canots étaient chargés et nous partions pour Léaluyi. La matinée était belle, la brise fraîche, le soleil radieux. Après les pluies de la veille et la tente humide, l'entrain et la gaieté renaissaient parmi nous. Vers les deux heures de l'après-midi, en approchant d'un village, nous y remarquâmes des groupes d'hommes, des canots et une grande animation. C'était le roi qui, avec une suite assez nombreuse, faisait depuis plusieurs jours un grand pèlerinage aux tombeaux de ses aïeux. Nous avions entendu ses tambours toute la matinée. Comme nous approchions, une pirogue cingla les eaux comme une flèche et fut bientôt à nous : « Halte-là, n'avancez pas! Le roi fait demander qui vous êtes. »

Je fus pétrifié de voir que celui qui me parlait ainsi n'était autre que *Mokano*. Or, ce Mokano, pendant une de mes absences de Leshoma, s'était conduit envers nos dames d'une manière si grossière que je dus le traduire devant le lekhothla des chefs de Sesheké et lui adresser de vertes réprimandes. « Me reconnais-tu? » dit-il en me saluant. — « Oh! oui, Mokano; va dire au roi qui je suis. » Un instant après, il était de retour : « Le roi te fait mander au village pour prier un des dieux de la nation. Prends avec toi une offrande de calicot, peu suffit. » — « Dis au roi que nous ne prions pas les morts. Je suis venu pour l'enseigner à prier le seul vrai Dieu, le Dieu

(1) Voir p. 392.

vivant. » Mokano semblait voler; il revint : « Le roi comprend tes raisons et te dispense d'aller prier au tombeau. Il te demande seulement la valeur d'un mètre de calicot blanc et il priera pour toi. » — « Dis-lui, répondis-je, que je désire le voir et parler moi-même avec lui. » Mes canotiers ne purent contenir leur indignation plus longtemps; ils ne comprenaient pas mon entêtement. Mokano, lui, jubilait. Je n'eus pas à attendre longtemps la réponse de Lewanika (1) : « Le roi ne peut pas te voir; il faut que tu lui donnes d'abord le petit morceau d'étoffe qu'il te demande; il le lui faut. » Bon, me voilà donc engagé dans une chicane que Mokano ne manque pas d'attiser, et sans la possibilité d'un tête-à-tête avec Lewanika pour lui expliquer mes raisons. Je donnai le mètre de calicot. Bientôt de bruyants *lochè* qui retentirent dans les airs me dirent ce qu'on en avait fait. Les dieux barotsis se contentent de peu, un chiffon de calicot, un collier de perles; mais il faut que ce soit du blanc; c'est obligatoire. On ne tolère pas d'autre couleur dans cet élysée.

Une barque couverte d'un pavillon de nattes glissa bientôt à côté de la mienne. Un homme en sortit, de trente-cinq ans environ, robuste, de belle taille, à l'air intelligent, avec des yeux protubérants, la lèvre inférieure pendante. Il portait pour tout vêtement, autour des reins, des paquets de peaux de petits fauves. Il me tendit la main en souriant : « *Lumela moruti oa ka, ntate* (2)! » Cette apparition royale avait pris mon monde par surprise. « Prosternez-vous donc, leur criait-on de tous les canots qui nous avaient entourés, *mo shoaelele !* » Mais non, ils étaient interdits, chacun agenouillé à son poste, frappant nerveusement des mains. Mokumoa-Kumoa, lui, à l'avant de son canot, faisait la chose en règle. Debout, levant les mains en l'air, il criait pour tout le

(1) Autre nom du roi Robosi. M. Coillard ne nous a pas expliqué la raison de cette double appellation, ni la préférence qu'il donne maintenant à la seconde.

(2) « Salut! mon missionnaire, mon père! »

monde : « *Tau-tona! Lochè!* », puis s'agenouillait, puisait de l'eau dans ses mains, se la versait sur les bras, sur la poitrine, se frottait le front au fond de son canot, frappait des mains et débitait une foule d'épithètes louangeuses à l'adresse de Lewanika. C'est là ce qui s'appelle *shoaelela.*

Le roi paraissait ne faire aucune attention à toutes ces démonstrations. Il exprima le plaisir qu'il avait de me rencontrer, s'informa de nos santés, de mon voyage, m'offrit de partager avec lui une oie rôtie ; puis, comme il devait continuer son pèlerinage, il me donna rendez-vous à la capitale. Ce fut alors une course en canots. Il y en avait une quinzaine. Celui de la femme du roi était monté par neuf hommes. Tous ces hommes étaient chamarrés de peaux de bêtes sauvages et d'étoffes aux vives couleurs flottant sur leurs épaules. A l'arrière, se trouvait le canot portant d'énormes tambours et des grosses caisses, que des hommes battaient furieusement. On ne les bat jamais qu'en temps de guerre et pour une occasion comme celle-ci. Le bruit en est étourdissant et s'entend de très loin. Nous suivîmes quelque temps le cortège royal, puis, pendant qu'il se dirigeait vers d'autres tombeaux, nous tirâmes sur Léaluyi, où nous arrivâmes vers les cinq heures. L'arrivée du roi, plus tard dans la soirée, mit toute la ville en émoi ; mais j'étais trop fatigué pour sortir de ma hutte.

La réception officielle eut lieu le lendemain matin au lekhothla. M. Westbeech était là. Le roi fit placer nos chaises de chaque côté de la sienne. Gambela et ses principaux ministres étaient agenouillés devant lui. La cérémonie fut des plus simples. Lewanika écouta patiemment tout ce que j'avais à dire sur le but de notre mission, nos délais, nos pertes, etc. A son tour, il m'exprima la joie qu'il avait de me voir enfin chez lui après m'avoir attendu si longtemps, son mécontentement des délais qu'on nous avait fait inutilement subir, son indignation au sujet des vols... Il me dit sa reconnaissance des bontés que nous avions eues envers certains membres de sa famille, quelques-uns de ses partisans dans le malheur. Il me présenta avec une visible satisfaction ceux des chefs et même de ses servi-

teurs qui l'avaient accompagné dans l'exil, et puis me raconta avec entraînement, presque avec passion, sa fuite, son exil, l'hospitalité de Libebe, sa première rencontre avec ceux de ses partisans qui l'avaient cherché, ses batailles et ses victoires, la défiance invincible qu'il a conçue, même de ses propres partisans, et la vengeance qui lui ronge le cœur. Il me raconta aussi la visite de Moremi, le chef des Batawanas, du lac Ngami. Moremi est l'ami de Lewanika. Depuis longtemps, ils échangeaient des ambassades et des présents quand la révolution éclata. Plus tard, lorsque Moremi apprit que Lewanika voulait rentrer dans son royaume, il se hâta de venir en personne lui porter secours. Il arriva trop tard. Lewanika avait déjà vaincu ses ennemis. La visite du fils de Letsulathebe eut donc un caractère purement pacifique. Ce n'est pas qu'à la tête d'une forte troupe d'une centaine de cavaliers bien armés il n'inquiétât passablement les Barotsis. Un jour, il se joua une petite comédie qui risqua d'avoir un dénouement tragique. Un grand pitso eut lieu. Moremi et ses gens étaient d'un côté, Lewanika et ses Barotsis de l'autre. Moremi, se prévalant de la grande liberté de parole qu'ont les Béchuanas dans leurs pitsos, se mit à tancer vertement les Barotsis sur leurs propensions révolutionnaires; puis, s'avançant vers Lewanika, il lui dit : « Tu es mon frère et mon ami, ces gens-là te tueront un jour; lève-toi, prends ton fusil et viens avec moi ! » Lewanika se lève et prend son fusil. Les Barotsis s'émeuvent, protestent de leur attachement à leur roi. Moremi, renchérissant sur son discours, fait une nouvelle tentative pour enlever Lewanika; nouvelle démonstration. A la troisième fois, les Barotsis, piqués au vif, courent aux armes, cernent les Batawanas, les accablent d'injures, et le sang eût certainement coulé sans l'intervention de Lewanika lui-même.

Pendant que nous y sommes, disons un mot du lekhothla, qui diffère essentiellement de celui des Bassoutos et des Béchuanas, tant par le cérémonial que par la manière d'y traiter les affaires. La liberté de discussion n'existe pas ici, et, au lekhothla comme ailleurs, le potentat de la vallée peut

dire, lui aussi: « L'État c'est moi. » — Dès les 7 heures du matin et à 3 heures de l'après-midi, le roi, suivi de tambours, de serimbas, de ses serviteurs, quelquefois aussi de ses ministres, se rend en procession sur la place, où il s'assied à l'ombre. Il est généralement vêtu d'une longue chemise de coton rouge à grands dessins, qui lui descend aux talons, avec le bonnet de laine bariolée si cher aux Barotsis. L'étiquette veut, paraît-il, qu'il change fréquemment d'habillements, mais sa garde-robe est au minimum, et comme il n'a pas d'ivoire, il est dans la pauvreté. Le peu de vêtements européens qu'il a pu se procurer, il les a distribués à ses ministres et aux *makue tunga* (les maris de ses sœurs), et c'est à la générosité de Moremi qu'il devait l'habillement de serge blanc, la chemise blanche, les souliers et le chapeau qu'il avait mis en mon honneur... Dès que les tambours se font entendre, tous les hommes accourent au lekhothla et s'assoient à une distance du roi qui varie selon leurs rangs. Ceux qui viennent de loin accomplissent toutes les cérémonies serviles du *shoaelela*, comme notre Mokumoa-Kumoa, puis viennent en file et en s'agenouillant déposer une offrande aux pieds de Sa Majesté : une peau de loutre, un coquillage très estimé du nom de *mande* ou même un simple collier de perles. — Mais l'offrande est de rigueur, et pendant qu'ils recommencent à shoaelela, un des officiers s'écrie : *Puma noko!* Le roi est satisfait! — Et moi je pensais à cette parole de Dieu à Moïse que nous, chrétiens, laissons dans l'oubli : « *Nul ne se présentera devant ma face à vide.* » Le roi, lui, paraît étranger à tout cela, il ne répond à aucune salutation : il donne ses ordres, il envoie ses messagers, il distribue son travail; il écoute les cas que lui soumettent ses ministres et rend des arrêts. S'il mande quelqu'un, il se contente de prononcer son nom, et aussitôt quatre, cinq, six hommes se lèvent et crient ce nom dans toutes les directions. Ceux qui les entendent répètent le nom jusqu'à ce qu'il retentisse dans tout le village.

Il règne au lekhothla, près de la personne du roi, une très grande animation. Dans l'intervalle des séances il se retire

chez lui. Sur un des côtés de la place publique se trouve un vaste enclos, circulaire naturellement. C'est son harem. Les huttes de ses femmes sont rangées le long de la paroi intérieure de l'enclos, et séparées par des cours de roseaux. Au milieu se trouve une belle hutte, spacieuse et entourée d'une cour, c'est son « cabinet » privé. Personne n'a le droit d'en approcher, excepté ses ministres, encore n'entrent-ils qu'avec sa permission expresse. C'est là que presque tous les jours, quand il ne venait pas chez moi, je passais des heures avec lui. Je lui enseignais l'alphabet et nous causions. Permettez que je vous fasse assister à un de nos entretiens. Lewanika, content de ses progrès en lecture, riait de bon cœur et se roulait sur sa natte. Puis, devenant plus sérieux :

— Je pensais venir te visiter aujourd'hui. J'ai toute sorte de choses à te demander : chandelles, café, médecines des yeux, médecines de la tête, etc., etc.

— Inutile de venir chez moi pour cela. Je n'ai apporté que l'essentiel et je ne pourrais pas, si je le voulais, satisfaire à tes demandes.

— Mais quand tu viendras en wagon, tu auras toutes tes richesses, n'est-ce pas?

— J'aurai, j'espère, ce dont nous avons besoin pour notre propre usage et quelques objets d'échange.

— Et s'il me faut chemises, pantalons, chapeau, souliers, il faudra bien que tu me les procures, si j'en ai besoin.

— Non pas nécessairement, puisque je ne suis pas un marchand. Du reste, nos objets d'échange ne consistent guère qu'en verroterie et calicot; le reste n'est pas de notre ressort.

— Comment ! tu n'apportes pas d'habillements? Que feras-tu quand les tiens seront usés?

— J'ai ce qu'il me faut pour moi, rien de plus.

— Est-ce à dire que, si j'ai besoin de vêtements, tu me donneras les tiens, puisque tu ne les vends pas?

Je lui dis que c'est à des marchands comme M. Westbeech qu'il devait s'adresser, puisqu'il leur vend son ivoire.

— Mais, toi, reprit-il, qui te donne ces choses?

— Je les achète.

— Avec quoi?

— Avec de l'argent. (Il voulait voir de l'argent.)

— Mais où prends-tu cet argent?

Je lui expliquai de mon mieux que ce sont les « croyants » de mon pays qui nous donnent du leur pour pourvoir à nos besoins. Il poussa une exclamation de surprise et garda quelque temps le silence. Puis il reprit :

— Moruti, tu as de l'âge, donne-moi donc des conseils pour gouverner mon pays et affermir mon règne.

— D'abord pose la sagaie et la laisse dormir (remets l'épée au fourreau), et renonce une fois pour toutes à la vengeance. Applique-toi à gagner la confiance de ton peuple, et à inspirer aux plus petits un sentiment de parfaite sécurité. — Punis le vol. — Et surtout accepte l'Évangile pour toi-même et pour la nation, etc.

— Quelle est la richesse d'un pays? La mienne, c'est l'ivoire. Mais l'ivoire diminue tous les ans et, quand les éléphants seront exterminés de la contrée, que ferai-je?

Je pensais au grand mot de Colbert. Mais l'industrie ici, au point de vue commercial, est nulle. Je lui montrai la fertilité de son pays, et que si les chefs voulaient s'adonner à la culture du coton, du tabac, du café, de la canne à sucre, etc., ils trouveraient bientôt que ce serait là pour eux une source de richesse inépuisable.

Il me fit alors des questions sur Lobengula : A-t-il des missionnaires? Y a-t-il des croyants dans son pays? Lui-même est-il croyant comme Khama? Pourquoi n'est-il pas chrétien? — Puis, faisant évidemment allusion aux intentions d'invasion que l'on prête à Khama et à ses propres razzias chez les Mashikoulombos:

— Est-ce que Khama, dit-il, qui est un roi chrétien, fait encore la guerre et peut envahir un pays qui n'est pas le sien?

— Je ne pourrais en répondre, car Khama est homme, et puis il ne gouverne pas seul, — le conseil de la tribu est là.

— Mais, est-ce mal de faire la guerre?

— Pour défendre son pays, non.

— Et si je me trouvais engagé dans une entreprise guerrière, m'accompagnerais-tu?

— Non. Notre mission est une mission de paix.

— Tu me prêterais du moins tes fusils et me donnerais tes munitions?

— Non; ce serait encore participer à la guerre.

— Comment, et tu vis dans mon pays, tu es mon père! Et si tu t'étais trouvé ici quand Mathaga s'est révolté contre moi, qu'aurais-tu fait? En entendant les coups de fusil, ne serais-tu pas accouru pour prendre ma défense? Et si je t'avais envoyé demander tes armes et tes munitions, me les aurais-tu refusées?

— Oui; mais j'eusse prié pour toi.

— Et en attendant, dit-il en riant aux éclats, Mathaga m'aurait tué. Beau secours, que celui-là. Et si je m'étais sauvé chez toi, qu'aurais-tu fait?

— Je t'eusse reçu dans ma maison, je t'eusse donné de la nourriture et des vêtements, et, à défaut de serviteur, j'eusse moi-même fait ton feu.

— Ça, c'est bien. Mais si les gens de Mathaga m'avaient poursuivi et t'avaient dit : Livre-nous Lewanika, que nous le tuions?

— Je me fusse tenu à la porte et leur eusse dit : Ceci est une ville de refuge; si vous voulez la violer, vous me tuerez d'abord.

— Ça, c'est admirable.

Ce squelette d'un long entretien de plusieurs heures vous donnera quelque idée de l'homme. Comme tous les petits potentats d'Afrique, il a une idée singulièrement exagérée de sa dignité. Jamais l'homme ne m'a paru aussi avili qu'en sa présence. On lui attribue une puissance magique; il peut se rendre invisible et invulnérable, assurer par certaines médecines à lui connues le succès de la chasse, etc. Et je l'ai entendu en plein lekhothla revendiquer ce singulier pouvoir. Il est religieux à sa manière, c'est-à-dire extraordinairement superstitieux. Il a près de son sérail « un bocage », entouré soigneusement de nattes, où il fait aux mânes de ses ancêtres ou au soleil des prières, des sacrifices et des libations. J'ai été témoin à Léaluyi de coutumes et de cérémonies étranges que je ne puis raconter.

J'ai été frappé surtout de la fête de la *nouvelle lune*. C'est un jour de repos *strict* qu'on célèbre par des danses et des chants particuliers, auxquels tous les hommes, sans distinction de rang et d'âge, prennent part, pendant que les femmes, à distance, les acclament de leurs cris stridents. On tue des bœufs qui se cuisent et se mangent sur la place publique, et on salue bruyamment le disque argenté dès qu'il montre sa silhouette. D'où leur viennent ces coutumes et tant d'autres? Il y a là des questions intéressantes à étudier; mais il faudra de la patience et de la prudence.

D'où viennent les Barotsis? Eux disent de l'est. Ils ont remonté le Zambèze, vaincu les Bawewe qu'ils ont trouvés dans ce pays et se sont fondus avec eux. Ce que je leur ai dit des Banyaïs les porte à croire que c'est bien là la souche de leur nation. Et, chose étrange, ils comprennent parfaitement mon petit vocabulaire de senyaï. De fait, c'est la même langue. Ils racontent qu'à leur arrivée dans cette contrée, un dieu épousa *Buya-Mamboa*, et que cette femme a donné naissance aux rois barotsis. Les tombeaux de ceux-ci et ceux des reines, dispersés dans tout le pays, sont au nombre d'environ vingt-cinq. Plusieurs sont ombragés de bosquets et entretenus avec le plus grand soin; tous sont des lieux sacrés, des *villes de refuge* qu'on a respectées même pendant la révolution. Une autre ville de refuge non moins importante, c'est celle de la reine, aujourd'hui Nalolo. J'y ai rencontré un chef de Sesheké gravement compromis, que Mokuae a gardé jusqu'à ce qu'elle eût obtenu sa grâce de Lewanika. A la capitale elle-même, la hutte de Gambela pour ses pairs, et l'enclos de la cour du roi, sont des refuges respectés.

Mais c'est surtout au *natamoyo* que l'on regarde en cas de danger. Ce natamoyo, un des principaux ministres, a la charge d'apaiser la colère du roi, d'y mettre un frein et de protéger ceux qui sont menacés d'en être les victimes. L'enceinte de sa maison, toujours à proximité du lekhothla, est sacrée. Quelqu'un est-il attaqué par les ordres du roi, poursuivi par une foule de ses émissaires, s'il peut mettre le pied dans la cour du

natamoyo, il est sauvé. Aussi, lorsque le roi veut s'assurer la mort d'un homme, il prend ses mesures pour que le natamoyo n'en sache rien, et pour que l'individu n'échappe pas.

Hélas! malgré toutes ces sages précautions, il est peu de pays qui soit plus souillé de sang humain. En m'asseyant au lekhothla, je passais en revue ces centaines d'hommes, je n'en reconnaissais pas un seul de ceux dont j'avais fait la connaissance l'an passé. « Ils ont été jetés en pâture aux vautours et leurs os blanchissent au soleil. » A peine trouve-t-on parmi les chefs actuels une tête qui grisonne. On ne vieillit pas ici. On a commis sur les petits enfants et sur les femmes enceintes des atrocités que la plume se refuse à décrire. Les femmes qui ont échappé à ces hécatombes ont été partagées comme une partie du butin, et sont tombées au pouvoir des meurtriers de leurs maris. Mais elles paraissent s'en consoler facilement, car quelques-unes d'entre elles, passées ainsi de mains en mains, en sont à leur cinquième, sixième ou même leur dixième maître. C'est navrant. — Oh ! chers amis, si seulement vous aviez une idée du paganisme tel que nous le voyons ici!...

Après nos conversations, Lewanika était curieux d'entendre la prédication publique de l'Évangile. Sur le conseil d'un chef qui avait été à Mangwato, et à l'exemple de Khama, Lewanika, dès le vendredi soir, fit proclamer par le crieur public que le lendemain chacun eût à se préparer, car le surlendemain était le jour du Seigneur, et personne ne pouvait ni moudre, ni aller aux champs, ni voyager, ni travailler. Le dimanche matin, il se rendit au lekhothla sans ses tambours, et rassembla ses gens à cri public. Ce fut un bel auditoire, sérieux et attentif. Je chantai et je prêchai comme à Nalolo, je me sentis soutenu et béni. Jamais de ma vie je n'ai tant désiré avoir une bonne et forte voix. Il y avait, je vous assure, quelque chose d'électrisant et de profondément émouvant à parler du Sauveur et de Dieu à cette masse de païens. La lecture paraphrasée des dix commandements frappa Lewanika, mais je remarquai qu'il resta assis quand tout le monde s'agenouilla pour la prière. Quels que soient ses motifs, Lewanika a un grand

désir de nous voir nous établir dans son pays. « Combien êtes-vous ? me demandait-il. — Deux missionnaires et deux aides. — C'est tout ? Mais comment pourrez-vous enseigner ma nation ? » Il me montra le fils de Mokuae, un tout jeune homme qu'il destine au poste de Morantsiane, à Sesheké. « Eh bien, ajouta-t-il, il faut que ton collègue reste à Sesheké pour instruire et diriger ce jeune homme. Il faudrait un autre moruti à Seoma, un autre à Nalolo, un autre à Libonta, etc. *Quand donc en viendra-t-il pour vous aider ?* » Je souligne la question et la renvoie à vous, chers amis, et aux Églises du Lessouto.

Il se montra plein de bonne volonté pour le choix d'un site, tellement qu'il voulait lui-même visiter avec moi les différents lieux qu'il croyait les plus propres à notre établissement. Il en fut empêché. Ce fut Gambela qui m'accompagna. A part *Sefula*, qu'occupera un jour le missionnaire de Nalolo, j'ai été favorablement impressionné par *Kanyonyo*, un endroit que l'an passé nous avions trouvé encombré de champs de blé et de manioc. C'est un petit vallon tout près de Mongu, non loin de la capitale. L'inondation annuelle n'y arrive jamais, et le vent du sud-est, qui souffle pendant les six mois les plus mauvais de l'année, en éloigne les miasmes paludéens dont il s'imprègne ensuite en balayant la vallée marécageuse. Sefula se trouve dans les mêmes conditions. Aussi sont-ce, je crois, les endroits *les moins insalubres* que je connaisse à la vallée. Je me fonde sur notre expérience de Sesheké qui est au nord, et de Leshoma qui est au sud du fleuve. Sesheké est aussi salubre que Leshoma l'est peu. Cette année, pendant que nous jouissions tous d'une excellente santé ici, tous les membres de l'expédition du Dr Holub étaient malades à Leshoma et l'un d'eux y mourait.

Lewanika, apprenant nos pertes de bœufs, envoya l'ordre aux chefs de Sesheké de m'en donner dix-sept. L'ordre sera-t-il exécuté ponctuellement ? Reste à savoir. Pour nous éviter des frais et à la suggestion de M. Westbeech, il a déjà envoyé des escouades d'hommes pour déblayer le chemin du wagon à travers les forêts que nous devons traverser. Il voudrait, lui, que

nous pussions partir immédiatement. Nous devons forcément attendre le dessèchement des eaux. Ce ne sera pas avant juillet que nous pourrons nous remettre en route.

Le voyage de retour ne nous prit que huit jours. En passant à Séoma, je m'informai de mon bateau et j'appris qu'on l'avait découvert en aval des premiers rapides, parmi des roseaux, où le courant l'avait conduit. Jugez de l'étonnement de mes gens. Il fallut que tous, en signe de reconnaissance, vinssent me serrer la main. La même cérémonie se renouvela au port de Sesheké où nous débarquions le 17 avril. Tous nos bien-aimés étaient là, bien portants et tout radieux, et les nouvelles que je reçus de nos évangélistes étaient aussi excellentes. Que le Seigneur est bon ! Nous sommes pénétrés de reconnaissance. Il a exaucé nos prières, et les vôtres surtout, chers amis, qui formez une muraille tout autour de nous.

Le coût de mon voyage pourrait peut-être vous intéresser. En voici le détail :

Dix couvertures de coton à 12 schellings. . .	Liv. st.	6	»
Bonnes-mains en calicot pour rameurs		1	10
Calicot et verroterie pour présents et achat de nourriture.		2	10
Total.	Liv. st.	10	»

Les couvertures ne sont pas un nouveau déboursé ; nous les avions. Si, parmi nos achats d'Europe, il en est qui ne nous ont pas été aussi utiles que nous le pensions, nos étoffes, au contraire, nous ont rendu le plus grand service et ont été une grande économie. C'est la bourse qui a nourri l'expédition jusqu'au commencement de cette année, qui a payé tous nos travaux d'installation à Leshoma, puis à Sesheké, tous nos voyages, nos frais de communication, l'échange de douze bœufs de trait ici. Le ballot de pagnes que nous a donné M. Benner, de Rouen, en partant, nous a rendu les plus grands services, et je tiens à en remercier ici cet excellent ami.

Je n'en dis pas davantage. Vous louerez Dieu, très chers

amis, de ce qu'il a béni et fait prospérer mon voyage. Si j'ai rendu fidèlement mes impressions, vous comprendrez que de grandes portes nous sont ouvertes, et que *vous et nous sommes appelés de Dieu à faire de nouveaux efforts et de plus grands sacrifices.* — L'œuvre qui est devant nous est grande, je le sens toujours plus. Elle sera difficile, et j'ai le pressentiment que des tribulations nous attendent. Mais Jésus l'a promis : « Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. »

Votre affectionné dans le Seigneur,

F. Coillard.

Dernière heure. Nous venons de recevoir un courrier de Sesheké, en date du 7 juillet, ne donnant que de bonnes nouvelles de la mission.

Prochains départs pour le Zambèze.

Dans sa séance de rentrée, le Comité a décidé que le départ de M. et madame Jalla pour le Zambèze aurait lieu le 10 novembre. Une séance d'adieux aura lieu le jeudi soir 4 novembre à l'Oratoire. M. et madame Jalla se rendront au Lessouto, y feront un court séjour, et partiront ensuite pour aller rejoindre leur champ de travail.

Le Comité a l'espoir qu'ils ne feront pas seuls le voyage. Il a agréé les offres de service de M. Henri Dardier, fils de M. Dardier, l'agent bien connu de l'Oratoire de Genève. M. H. Dardier a fait à Édimbourg des études complètes de médecin missionnaire, et c'est en cette qualité qu'il ira grossir le personnel de la mission du Zambèze. On a pu voir par ce qui précède à quel point ces renforts seront les bienvenus.

Nous réclamons les prières de l'Église pour ces nouveaux ouvriers.

SÉNÉGAL

—

LA STATION DE SAINT-LOUIS DE 1885 à 1886

Rapport de M. le missionnaire Morin.

Messieurs et honorés Directeurs,

Avant de vous présenter un aperçu de notre activité depuis notre dernier rapport de conférence, permettez-nous une fois de plus d'attirer votre attention sur notre situation particulière. N'attendez pas de nous des rapports analogues à ceux du Lessouto : il nous serait impossible de vous satisfaire. Nous sommes dans une colonie française, et une colonie française très catholique : c'est dire que nous ne jouissons que d'une liberté d'allures très relative, d'une influence sur la masse encore plus relative. Les gens qui viennent à nous sont en général de la dernière classe, et il est matériellement impossible que de longtemps notre œuvre ait ici l'influence générale de la mission française au Lessouto. De plus, nous sommes en face des éléments les plus hétérogènes, les plus disparates, souvent les plus opposés, et forcément les progrès de notre œuvre sont extrêmement lents : à vues humaines, toutefois, — et vous en rendrez grâces à Dieu avec nous, — ils sont sûrs.

Les esclaves libérés. — Les écoles.

Une des parties de notre œuvre qui, avec bien des déboires, n'a cessé de nous donner beaucoup d'encouragements, est l'œuvre des esclaves libérés. Nous pouvons dire maintenant que nous avons une *école de filles*, et à ce point de vue, en dehors des heures de classe proprement dite, la présence de madame Taylor est inestimable. Un détail caractéristique est le respect et l'affection extraordinaires que ces enfants ont pour elle. Pendant son absence, notre institutrice, mademoiselle Salimata, a fait tout ce qu'elle a pu et, sans son concours dévoué, le

remplaçant de M. Taylor n'aurait jamais pu s'en tirer. L'*école de garçons*, qui a eu pendant un certain temps le précieux avantage d'être dirigée par M. Ernest Mabille, a beaucoup souffert de son départ. M. Taylor avait pris quelques garçons entièrement sous sa direction, ajoutant ainsi à ses nombreuses occupations. Pour les autres, celui qui écrit ces lignes a eu le concours d'un de nos coreligionnaires, M. Eugène Debeux, horloger à Saint-Louis : cependant il faut reconnaître qu'à nous deux nous n'avons pas fait la besogne d'un instituteur moyen. C'est vous dire combien nous sommes pressés, combien il serait utile pour la mission d'avoir, le plus tôt possible, un bon instituteur.

La mission médicale.

Le service de consultations à Sor était à peine établi, que j'étais appelé à partir pour le fleuve : cependant j'ai eu quelques encouragements; nous avons là beaucoup de bien à faire. Nous espérons organiser à Saint-Louis un service de consultations pour les indigents.

L'Église de Saint-Louis.

Quant à l'état de l'Église de Saint-Louis, le laps de temps qui s'est écoulé depuis notre dernier rapport peut se partager en trois périodes : la première jusqu'au départ de M. et madame Taylor, la seconde pendant leur absence, la troisième depuis le retour de M. Taylor. La première a été au point de vue de l'Église la meilleure et la plus tranquille ; nous y avons eu un mariage, trois baptêmes d'enfants, trois baptêmes d'adultes. L'Église continuait son mouvement en avant, lent et sûr. L'absence si nécessaire de M. Taylor a causé un grand préjudice à la marche de l'Église. L'inexpérience du ministère, de la langue et des gens, de son remplaçant provisoire, s'est sûrement fait sentir et a surtout été rendue sensible à son retour quand il a pu comprendre tout ce qui avait manqué pendant cet intérim (1). De-

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de faire observer que le rédacteur cède trop au besoin de s'effacer. De fait, après le départ de M. Mabille, l'œuvre de Saint-Louis a reposé toute entière sur les épaules de M. Morin, et cela pendant la mauvaise saison. (*Réd.*)

puis son retour l'Église est rentrée peu à peu dans ses habitudes. Pendant son absence, j'avais béni un mariage et prononcé l'exclusion de deux membres de l'Église, pour inconduite notoire et répétée. Il y a eu depuis cette époque deux baptêmes d'enfants et deux mariages.

Cette dernière période a été tristement marquée par la sortie de l'Église de deux femmes. La première, Mariama Dialo, est une femme très intelligente, mariée à un de nos chrétiens, Dhymi Dialo, beaucoup moins développé qu'elle ; ils ont deux enfants. Mariama nous inspirait depuis longtemps déjà des inquiétudes qui ne se sont trouvées que trop justifiées. Elle a abandonné mari et enfants. La seconde femme exclue est Assa Namara. Mariée contre notre gré à un ivrogne, elle n'a pu résister à la tentation de prendre un autre mari à la mode musulmane. Elle n'a pas cessé de suivre le culte public. Des deux hommes exclus pendant l'absence de M. Taylor, l'un était un des anciens membres de l'Église, Birama Diahatè, dit Bandiérigere. Il a toujours été un travailleur infatigable, mais ne pouvant vivre en paix avec personne. N'ayant plus d'enfants de sa première femme, il voulait un prendre une seconde, se conduisait mal, faisait le salam, et se disait musulman. Il a enlevé son fils, le petit Jacques Golaz, de la maison de la mission pour le mettre chez les frères. L'autre, Amady Diahatè, est un jeune charpentier, membre de l'Église depuis la fête de Pâques 1884, qui n'a pas résisté aux entraînements du libertinage.

Encouragements.

Deux faits extrêmement encourageants sont à signaler : deux jeunes gens musulmans sont venus trouver M. Taylor, le premier il y a cinq mois, le deuxième il y a quatre mois, pour lui dire qu'ils voulaient être chrétiens et le prier de les instruire. Il les a acceptés chez lui et depuis ce temps ces deux garçons marchent bien, et nous pouvons espérer qu'ils s'avancent vers une conversion profonde et sérieuse, car ils ont dû certainement beaucoup lutter depuis qu'ils ont abdiqué volontairement leur liberté de mœurs et d'allures.

Mademba, l'employé de la mission dont nous avions dû nous séparer, vient de nous marquer son repentir en priant M. et madame Taylor d'être les parrains de son dernier enfant et en les suppliant de prendre chez eux sa fille aînée : ils y ont consenti.

La colonie protestante à Saint-Louis, à Gorée et à Dakar.

En dehors du champ missionnaire proprement dit, nous avons ici un certain nombre de coreligionnaires ne parlant pas le woloff : une partie des Sierra-Léonais, établis ici; quelques Kroomen de Gambie, et nos rares protestants de langue française. Le premier dimanche de chaque mois nous célébrons en anglais le culte de l'après-midi. Le dernier dimanche du mois, nous le célébrons en français; M. Taylor est actuellement chargé de ce service.

Nous avons reçu un appel pressant des Anglais de Gorée-Dakar, qui voudraient avoir un culte régulier. Avec nos ressources actuelles il nous est impossible de leur laisser espérer autre chose qu'une prédication tous les deux ou trois mois, s'ils veulent faire les frais du voyage du pasteur. L'administration ne veut accorder l'autorisation d'ouvrir un lieu de culte que si nous donnons notre garantie et nous ne pouvons prendre cette responsabilité. Il y aurait là une branche d'activité accessoire, nous le reconnaissons; d'un autre côté, tant que nous serons les seuls pasteurs de la colonie, nous sommes responsables jusqu'à un certain point de ces 75 à 80 protestants.

Achat d'un harmonium.

Une collecte proposée par M. Taylor pour remplacer notre harmonium a eu un succès réjouissant : membres de l'Église, Anglais protestants, gens du pays étrangers à notre confession, ont rapidement mis entre nos mains l'argent nécessaire...

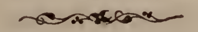
Besoin urgent d'un lieu de culte.

Plus que jamais, et c'est par là, messieurs et honorés Directeurs, que nous désirons terminer, nous sentons le besoin d'un

lieu de culte plus vaste et où un séjour de deux heures pendant les chauds moments de l'année soit moins pénible. Il vaut mieux une mission sans chapelle qu'une chapelle sans mission ; mais une mission a absolument besoin, au bout d'un certain temps, d'avoir sa chapelle : nous attendons patiemment, mais en espérant de tout notre cœur que notre station de Saint-Louis pourra enfin avoir un vrai lieu de culte où plus de soixante personnes à la fois pourront entendre la prédication de l'Évangile. Au point où nous en sommes, un lieu de culte spécial convenable, spacieux, est la condition *sine quâ non* de notre extension ici : c'est notre opinion formelle à M. Taylor et à moi.

Mon collègue se joint à moi pour vous envoyer l'assurance de nos sentiments respectueux et de notre dévouement chrétien.

Saint-Louis, 29 août 1886. Dr J. Morin.



VUE DE SAINT-LOUIS

Nous publions, en tête de ce numéro, une vue de Saint-Louis, dessinée par M. Christol pour le *Petit Messager*, d'après une photographie rapportée du Sénégal par M. Mabille. Ce dernier y a joint quelques explications intéressantes ; ceux de nos lecteurs qui voudraient les lire les trouveront dans la livraison d'octobre du *Petit Messager*.



TAÏTI

MALADIE DE MADAME VERNIER

M. Vernier nous écrit en date du 21 juillet 1886 :

Bien cher monsieur Boegner,

Mon cher collègue, M. Viénot, a bien voulu se charger de nous informer, il y a une dizaine de jours, de la situation très alarmante dans laquelle s'est trouvée ma chère femme, à la

suite de la maladie de nos quatre enfants, successivement atteints de la fièvre muqueuse.

Cette situation, qui m'inspirait les appréhensions les plus douloureuses, et qui semblait me faire un devoir de conduire ma femme en Europe par la plus prochaine occasion, s'est, grâce à Dieu, très sensiblement améliorée. Le Seigneur a entendu mes prières, ainsi que celles de mes chers collègues. L'espoir de la guérison de ma compagne a bientôt succédé à mes vives alarmes. Depuis une semaine, le mieux qui s'est manifesté dans son état est assez remarquable pour qu'il me semble maintenant qu'il se passera relativement peu de temps avant le rétablissement de sa santé.

Je ne me dissimule pas, cependant, que ma femme ne saurait prolonger encore beaucoup son séjour à Taïti sans aller passer quelque temps en France. Dix-neuf ans de séjour dans ce pays n'ont pas été sans exercer une influence débilitante sur sa santé générale, et je ne me sentirais pas justifié à reculer de beaucoup son retour dans la patrie.

C'est pourquoi j'ai l'intention de la conduire en France, ainsi que nos enfants, dès que j'aurai obtenu un congé de l'administration. J'y aurai droit au mois de mars prochain.

F. VERNIER.



L'œuvre scolaire et la situation générale à Taïti.

M. Viénot nous écrit, le 12 juillet :

Nous voici à la fin de l'année scolaire. Pas plus que dans le passé, nous n'avons eu à nous plaindre de la fidélité du Seigneur. Nous n'avons pas fait tout ce qu'il y avait à faire, tout ce que nous aurions voulu. La discipline n'a pas été suffisamment rétablie ; mais, pour la rétablir tout d'un coup, nous aurions couru le risque de faire sombrer les écoles. Les indigènes détestent ceux qu'ils craignent, s'ils ne les ont pas aimés avant de les craindre. Mon mot d'ordre à mes fidèles collaborateurs est donc : « Faites vous aimer, la discipline viendra ensuite.

C'est peu pédagogique au point de vue européen, dit-on. Tant pis pour le point de vue européen. Cette règle est de rigueur ici, et je ne comprends pas qu'elle ne le soit pas partout...

Dieu voulant, par le prochain courrier, j'adresserai au Comité mon rapport de fin d'année. J'aurai à lui montrer bien des ombres. Il nous faut un accroissement de foi en présence des dangers croissants que fait courir à l'Évangile la nouvelle organisation politique du pays. Nos adversaires les plus redoutables sont tous au pouvoir. Ils ont fait les élections du conseil général dont nous ne nous sommes pas occupés. Malgré mon refus. les indigènes ont persisté à me nommer, et j'ai passé en tête de la liste avec une forte majorité (1), mais accolé à des collègues d'un point de vue tout opposé.

J'ai de bonnes nouvelles des Marquises. L'évangéliste, M. Sarran, a 80 élèves qui vont assez bien. Il a apprécié les vêtements que je lui ai envoyés de la part de ses amis de France. Deux cas de cannibalisme viennent encore de se produire dans l'île qu'il habite. Ces cas, qu'on ne peut nier, montrent que les progrès de cette population sont bien lents, que le catholicisme, après un monopole de quarante ans, n'a rien changé. J'ai fait pressentir à Sarran que, cette année écoulée, je ne pourrais plus lui fournir sa petite subvention.

Dans une lettre du 14 août, M. Viénot nous dit :

« Notre année vient de prendre fin par des examens qui prouvent des progrès très sérieux. La salle d'asile (2) a ébahi les examinateurs... »

M. Viénot ajoute que la distribution des prix a été fort brillante : 250 enfants étaient rangés sur les gradins, et plus de 1,000 personnes entassées dans la salle et la cour adjacente. Une fête de nuit fort bien réussie a terminé la journée.

---

(1) M. Viénot a été élu dans deux circonscriptions.

(2) Tenue, comme on sait, par mademoiselle Bohin.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE

LE RAPPORT DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE. — L'ORIGINE ET L'ESPRIT DE LA SOCIÉTÉ. — SES RESSOURCES. — LE PASTORAT INDIGÈNE DANS LE CHAMP DES MISSIONS BALOISES. — LA CURE D'AME ET LA MISSION. — UN ESPRIT DE PRIÈRE.

La Société des missions de Bâle vient de publier son soixante et onzième rapport. On sait quels liens étroits unissent l'origine de la Société des missions de Paris à sa sœur aînée de la frontière suisse. Aussi, des relations excellentes d'amitié entre les deux Sociétés n'ont-elles jamais cessé.

On pourrait faire une étude fort intéressante et non moins instructive sur le développement et l'organisation des deux œuvres missionnaires de Bâle et de Paris. Abstraction faite des différences de race et de milieu qui ont influé sur les deux Sociétés, on se trouve en présence de deux méthodes distinctes. L'éducation des élèves missionnaires, par exemple, se poursuit selon deux principes différents; de même, la direction des missionnaires sur le champ de travail est tout autre à Bâle qu'à Paris. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les deux méthodes paraissent bonnes, puisque Dieu a également béni les deux Sociétés.

Née à Bâle, mais dans un cercle de piétistes wurtembergeois, la Société des missions de Bâle continue à porter le double cachet bâlois et souabe. L'esprit pratique et un peu froid du financier s'y allie avec la piété intime et chaude des disciples de Bengel. Sise sur les confins de la Suisse et de l'Allemagne du Sud, la Maison des missions de Bâle recrute la majorité de ses élèves dans l'Allemagne du Sud. Ainsi, 18 0/0 seulement des élèves que renferme actuellement l'Institut missionnaire sont Suisses. Les autres sont tous d'origine allemande. De tous

les missionnaires relevant de la Société de Bâle, 72 0/0 sont Allemands et 20 0/0 seulement sont Suisses. Par contre, un relevé des recettes du dernier exercice montre que plus de la moitié des ressources financières de la Société des missions de Bâle proviennent de Suisse.

Le rapport qui nous a procuré l'occasion de parler de l'œuvre bâloise est une brochure de 162 pages in-8°. Il s'est élevé des voix autorisées contre la publication des rapports : ils coûtent beaucoup d'argent, dit-on, et personne ne les lit. Je ne sais ce que peut avoir coûté l'impression du rapport qui est devant moi, environ 1,500 francs peut-être, mais il serait certainement regrettable qu'il n'eût pas été publié ; et ceux qui le reçoivent et ne le lisent pas se privent d'une belle jouissance.

Même les vingt pages de statistique un peu minutieuse qu'il contient sont des plus intéressantes. La précision des renseignements et le bon ordre suivant lequel ils sont classés peuvent être considérés comme caractéristiques pour la Société qui les publie. De même, les vingt pages de comptes ne sont pas un grimoire devant lequel on recule épouvanté. On suit avec intérêt la provenance de plus d'un million de francs que la libéralité des chrétiens suisses et allemands confie au Comité des missions de Bâle; on en contrôle aisément l'emploi judicieux, grâce au détail des titres de dépenses qui instruisent le lecteur attentif et l'initient au budget d'une œuvre missionnaire. Montrer combien coûte une œuvre sagement dirigée est un moyen excellent pour aiguiser la libéralité des donateurs.

Les finances de la Société de Bâle sont dans un état d'équilibre remarquable. Les dépenses du dernier exercice se sont élevées à 996,473 fr. 50 cent. ; elles n'ont dépassé les recettes courantes que de 145 fr. 63 c. Un déficit de 81,257 fr. 79 cent. a été réduit, par des dons spéciaux, à 613 fr. 33 cent. Quand les amis des missions de Paris permettront-ils aux rédacteurs de notre rapport de publier, toute proportion gardée, des chiffres aussi bien balancés ?

La Maison des missions de Bâle renferme en ce moment, outre tout le personnel enseignant et servant, 88 élèves. Dans

trois champs de missions, en Inde, en Afrique et en Chine, la Société de Bâle entretient 150 missionnaires, dont 40 aides non consacrés. Ils sont secondés par plus de 300 catéchistes et maîtres d'école et par 31 pasteurs indigènes consacrés, dont 10 Hindous, 3 Chinois et 18 nègres.

La question du pastorat indigène est d'un intérêt vital pour la stabilité et le développement normal de toute œuvre missionnaire. Il y a quelques années, c'était là encore un point controversé. Certaines associations missionnaires avaient imposé les mains avec précipitation; de honteuses défections avaient fait rejaillir le déshonneur sur l'Église de Christ; elles semblaient avoir ruiné la cause du pastorat indigène. Une fois de plus, l'abus anticipé et le manque de discernement ont ainsi nui à un progrès indispensable. Néanmoins, la Société de Bâle s'est engagée dans la voie de la consécration des indigènes; elle l'a fait avec autant de décision que de prudence. L'expérience a couronné ces essais d'un plein succès. Non pas que les pasteurs nègres, hindous ou chinois soient des perfections. Les amis des missions et les missionnaires eux-mêmes semblent souvent exiger des chrétiens convertis d'entre les païens qu'ils soient des modèles irréprochables. Où sont-ils parmi nous, chrétiens de génération en génération depuis des siècles, ceux qui méritent d'être appelés purs et sans tache?

On pourrait croire que c'est dans les pays civilisés comme l'Inde et la Chine que l'on a pu choisir le plus grand nombre d'hommes dignes de faire paître le troupeau dont ils ont été membres. Dans le domaine de la Société de Bâle, c'est en Afrique que l'institution du pastorat indigène s'est le mieux développée. Peut-être le climat meurtrier de la Côte d'Or a-t-il quelque peu forcé la main à tel missionnaire récalcitrant. Les Européens sont plus que décimés dans ces contrées fiévreuses. Du mois de décembre 1885 au mois d'avril 1886, par exemple, 6 missionnaires ou aides-missionnaires, sur une quarantaine, ont été enlevés par la fièvre endémique. Aussi compte-t-on actuellement dans les stations bâloises de la Côte d'Or, outre un nègre qui a fait des études complètes et qui est missionnaire

régulier, 18 pasteurs indigènes consacrés sur 18 missionnaires consacrés européens.

Mais on remplirait un numéro complet de notre journal si on se laissait aller à analyser tous les progrès réjouissants et remarquables que révèlent les chiffres du rapport de Bâle. Il faut nous contenter de donner une idée de l'étendue des travaux de la Société des missions de Bâle en rappelant qu'elle occupe 21 stations en Inde, 9 sur la Côte d'Or et autant en Chine. La somme des membres communiants de ces diverses Églises est de 18,112. Durant le dernier exercice, 953 païens ont été baptisés dans les trois champs de mission.

Les 100 pages du rapport proprement dit sont remplies presque uniquement par des extraits des rapports sur les diverses stations, rédigés par les missionnaires ou les pasteurs indigènes. Quand on parcourt régulièrement un grand nombre de journaux missionnaires, on est souvent étonné de la petite proportion de faits saillants et intéressants pour le grand public qu'on y rencontre. Ce sont généralement des nouvelles courantes et spéciales ; elles n'intéressent que les lecteurs qui suivent avec attention et dans ses détails le mouvement missionnaire de notre siècle, ce qui n'est pas, hélas ! le cas du plus grand nombre, même des personnes sympathiques à l'œuvre des missions. Eh bien ! le rapport de la Société des missions de Bâle est plein d'observations tant fines que naïves qui fournissent d'admirables matériaux au théoricien missionnaire; mais il abonde aussi en faits concrets et parfois saisissants. On retrouve là l'esprit du piétisme wurtembergeois qui anime l'enseignement et l'éducation de l'Institut missionnaire de Bâle. La cure d'âme forme le nerf de l'activité missionnaire. Tandis qu'ailleurs on entend parfois l'ouvrier s'user par une proclamation incessante, intempestive du message du salut, on voit ici le missionnaire s'attaquer aux âmes individuelles, les étudier comme ferait un médecin habile, et tenter de les arracher individuellement à la maladie du péché en formant le caractère, en sollicitant avec le secours de l'Esprit-Saint les forces vives de la volonté et de la conscience. On se souvient

involontairement, en présence de cette méthode, de Paul, qui exhorte les Thessaloniciens, les Corinthiens ou les Éphésiens de maison en maison, ou qui parle des douleurs de l'enfantement qu'il ressent pour les Galates jusqu'à ce que Christ soit formé en eux. Aussi trouve-t-on dans le rapport de la Société de Bâle des récits de conversions qui, pour ne pas être foudroyantes, n'en ont pas moins de relief; il s'en dégage en tous cas une saine édification. On se sent en face d'hommes qui ne font pas du travail de fabrique, qui assujettissent et traitent durement leur corps, qui disciplinent leur intelligence pour se soumettre à la direction de l'Esprit de Jésus; hommes enfin dont le premier ressort, dont la ressource constante est la prière. On comprend que l'institution des « chambres secrètes », petits réduits sous les combles de la Maison des missions de Bâle, où les élèves peuvent se retirer pour méditer et prier dans la solitude, a porté ses fruits.

Que Dieu bénisse cette belle œuvre! qu'Il corrige et répare sans cesse ce qui s'y mêle d'imperfection et de faiblesse humaine!

Quant à nous, lecteurs du *Journal des Missions*, plus spécialement intéressés aux travaux de la Société de Paris, puissions-nous être saintement émus à jalousie afin de procurer à ceux qui dirigent notre œuvre les ressources nécessaires, mais surtout afin d'apprendre à accorder à nos missionnaires ce dont ils ont le plus besoin, nos prières ferventes et régulières!

F. H. K.

AVIS. — Les livraisons de **janvier, février et mars** 1886 du *Journal des Missions* et du *Petit Messager* nous font défaut. Nous prions ceux de nos lecteurs qui le peuvent de nous envoyer ces numéros, afin de nous permettre de reconstituer nos collections et de servir les demandes actuellement en souffrance.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

12420 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1886

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A NOS LECTEURS

Encore un effort!

Paris, le 22 novembre 1886.

Chers amis,

Selon notre habitude annuelle, nous venons vous entretenir de nos journaux, et vous demander, en leur faveur, un nouvel et vigoureux effort.

Mais avant de demander, il faut savoir remercier, et quand on a le cœur plein de gratitude, s'acquitter de ce devoir n'est pas difficile. Merci donc, chers lecteurs, de tout ce que vous faites pour nous; merci de votre fidélité à nos journaux, merci de l'intérêt que vous leur témoignez. Nous sentons qu'il existe entre vous et nous un lien de véritable sympathie; vous répondez à nos appels (1), nous nous savons en communication avec vous, et si cette année encore nous avons vu s'accroître dans une proportion notable le chiffre de nos abonnés payants, nous sommes bien assurés que nous vous le devons en grande partie.

De notre côté, vous le savez, nous n'avons pas épargné les

(1) Nous remercions les personnes qui, à notre demande, ont bien voulu nous retourner les trois premiers numéros du *Journal des Missions* de 1886. Grâce à eux, encore quelques envois, et nos collections sont à peu près reconstituées. Malheureusement, il n'en est pas de même du *Petit Messager*. Nous prions encore une fois tous ceux qui le peuvent de nous expédier les livraisons de janvier, février et mars 1886, de ce journal.

efforts pour améliorer nos publications. Nous ne disons rien de la rédaction, dont vous seuls êtes les juges, ni de l'intérêt qui s'attache en général à nos pages ; cet intérêt est dû avant tout à nos chers missionnaires ; ou plutôt, il est dû à la cause dont ils sont les serviteurs. Notre part à nous se réduit à varier autant que possible nos articles, de manière à vous tenir au courant non seulement de ce qui se passe dans nos champs de travail, mais dans tout le monde des missions ; nous nous sommes efforcés de faire des progrès dans ce sens ; vous vous en serez aperçus.

Le *Journal des Missions* a réalisé un autre progrès qui peut-être vous aura échappé : depuis le commencement de cette année, nous avons réussi, en augmentant la longueur et le nombre de nos lignes, à donner mensuellement la valeur d'environ *quatre pages de plus* qu'autrefois : nous sommes ainsi revenus aux dimensions qu'avait notre recueil pendant ses premières années, et que des raisons d'économie avaient fait abandonner.

Une augmentation de ce genre, vous le comprenez, ne se fait pas sans frais ; et ces gravures, ces cartes, que nous publions de temps en temps, nous obligent aussi à quelques dépenses supplémentaires. Il est vrai que l'accroissement du chiffre de nos lecteurs couvre ces dépenses, mais il n'en reste pas moins que nous sommes loin encore du but qui nous est proposé : arriver à ce que le produit de nos abonnements non seulement couvre et nos frais d'impression et d'expédition, et le service des abonnements gratuits servis à un certain nombre d'associations et de réunions de missions, mais soit encore une véritable ressource pour la Société !

Mais qu'est-ce que cette raison d'ordre financier, en comparaison des motifs plus élevés qui rendent désirable, nécessaire, la propagation de nos journaux ! Faut-il, chers lecteurs, vous rappeler la faible diffusion de ces journaux dans nos Eglises, si douloureusement mise en lumière par notre article de statistique de septembre dernier ? Faut-il vous rappeler que dans un grand nombre d'Églises nous ne comptons pas un seul

abonné, et que, dans d'autres contrées, le nombre de nos lecteurs est si restreint qu'on ne saurait raisonnablement en attendre un intérêt un peu général pour notre cause?

Faut-il surtout, faut-il vous répéter que l'heure présente est d'une importance capitale pour le développement de notre œuvre; que Dieu appelle clairement nos Églises à entrer d'une façon plus générale dans le mouvement qui entraîne la chrétienté à la conquête du monde païen; que notre protestantisme se condamnera lui-même à la médiocrité, s'il perd l'occasion que Dieu lui donne aujourd'hui de se renouveler par les missions, qui sont pour l'Eglise ce que les colonies sont pour les nations, à certains moments de leur histoire ?

Donc, chers amis, *encore un effort!* un effort de *notre part* pour améliorer encore nos journaux et les rendre toujours plus dignes de leur grande mission; et un effort de *votre part* pour agrandir le cercle de nos lecteurs.

Pour y arriver, réabonnez-vous sans tarder, et évitez-nous ainsi les frais du recouvrement par la poste. Et puis, faites un peu de propagande en notre faveur! Voici un moyen très simple de nous venir en aide. Nous ferons un tirage considérable de notre livraison de janvier (1). Indiquez-nous, par *carte postale* (2), les personnes que l'envoi d'un exemplaire de cette livraison pourrait intéresser et décider à s'abonner. Demandez-nous des numéros *spécimens* que vous distribuerez autour de vous. N'oubliez pas, dans ce travail, le *Petit Messager*, que nous vous recommandons spécialement. Notre cause est la vôtre ; nous avons l'assurance que l'attachement dont vous avez donné tant de preuves vous rendra ingénieux pour la servir encore en agrandissant le cercle d'influence de nos publications.

Et que la bénédiction de Dieu, qui n'a jamais manqué à nos journaux, les accompagne encore dans cette nouvelle année de leur carrière!

---

(1) Cette livraison contiendra : une vue de Morija, par M. Christol ; une lettre de M. F. Coillard au président de la Société; une lettre de M. H. Dieterlen, etc., etc.

(2) Adressée à M. A. Boegner, directeur, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques.

LES ÉTRENNES DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

Lettre d'un Pasteur.

La lettre qu'on va lire nous prend par surprise. Nous ne l'avons ni prévue, ni provoquée. Nous n'hésitons pas cependant à la publier. C'est aux amis des Missions qu'il appartient de décider si la généreuse et touchante initiative de notre correspondant restera stérile ou portera ses fruits. Le moyen qu'il propose pour combler notre déficit a déjà été employé avec succès. Pourquoi n'en serait-il pas de même cette fois encore? Ajoutons cependant que, même alors, nous n'aurions rempli notre devoir qu'à moitié. Payer nos dettes, c'est bien; mais encore faut-il pouvoir vivre et accomplir notre tâche agrandie sans en contracter de nouvelles. Pour y arriver, nous n'avons qu'un moyen : l'accroissement de nos ressources régulières. Décidés à réclamer, sans nous lasser, ce progrès nécessaire, nous croyons cependant que la suppression de notre dette serait un immense bienfait.

Ecoutons notre correspondant :

« 26 novembre 1886.

« Lecteurs, voici le jour de l'an qui approche. Nous venons vous proposer d'offrir à la *Société des missions* ses étrennes, en la mettant à même, par des dons extraordinaires, d'éteindre complètement son déficit.

« Ce déficit, nous ne craignons pas de le dire, est une criante et humiliante anomalie, à un moment où le pays des Barotsis, l'Algérie, le Congo s'ouvrent devant nous, prêts à accueillir les prédicateurs de l'Evangile. Quand Dieu nous dit d'aller de l'avant, le premier de tous les devoirs n'est-il pas de rompre les liens qui nous retiennent en arrière? Un déficit qui empêche l'extension d'une œuvre missionnaire dont Dieu double ou

triple en quelques années le champ d'action, doit disparaître à tout prix.

« Désireux de contribuer pour notre petite part à l'extinction du déficit de la Société des missions, *nous nous engageons à faire parvenir la somme de mille francs au trésorier de la Société, avant la clôture des comptes du présent exercice, à condition qu'à la fin de janvier* 1887 *il ait été souscrit la somme de* 62,818 fr. 45, *égale au chiffre du déficit, et cela, bien entendu, sans qu'aucun préjudice soit porté aux ressources ordinaires de l'œuvre.*

« Celui qui écrit ces lignes est pasteur ; il a de la famille ; sa position est modeste. La somme que le Seigneur lui a mis à cœur de donner, beaucoup d'autres peuvent la donner aussi, et plusieurs peuvent la donner multipliée par deux, par trois, par dix. N'y a-t-il pas en France *soixante* chrétiens protestants qui puissent sacrifier (?) chacun mille francs pour cet objet ? N'y en a-t-il pas *six* qui puissent sacrifier (?) chacun dix mille francs ? Et si chacun voulait s'y mettre, pauvre et riche, qu'y aurait-il de plus facile que de réunir la somme QU'IL NOUS FAUT ?

« Que nous serions heureux si notre appel pouvait être entendu, si notre modeste offrande pouvait être comme le *grain qui produit soixante autres grains !* C'est du Seigneur, nous le croyons, que nous est venue la pensée et de cette offrande et de cet appel. S'il en est ainsi, que *sa parole ne retourne pas à lui sans effet !*

« Frères et sœurs, ne voulez-vous pas offrir à la Société des missions, en guise d'étrennes, des dons extraordinaires qui lui permettent de faire disparaître son déficit ?

« UN PASTEUR. »



JEAN-AUGUSTE PFRIMMER

Nous venons d'apprendre la mort d'un des survivants de la première époque de notre mission du Sud de l'Afrique : M. Jean-Auguste Pfrimmer, ancien missionnaire de notre Société, s'est endormi paisiblement le 12 novembre dernier à Misserghin,

dans la province d'Oran, où il avait été pasteur pendant de longues années. Il était âgé de 72 ans.

Jean-Auguste Pfrimmer était Alsacien. Il avait été recommandé au Comité par M. Major, évangéliste à Strasbourg, sous l'influence duquel plusieurs jeunes gens s'offrirent vers la même époque à notre Société : M. Maeder, M. Keck père, M. Schrumpf et d'autres encore.

Entré à la Maison des missions en novembre 1836, M. Pfrimmer fut consacré le 29 avril 1839 au temple Sainte-Marie. Le 21 janvier de l'année suivante, il s'embarquait à Gravesend avec sa femme et l'aide missionnaire Bouchaud ; mais la mer était si mauvaise qu'on ne put lever l'ancre que le 16 février.

Ce départ pénible est l'image de ce que fut la carrière missionnaire de M. Pfrimmer. Le rapport de 1844 disait de lui : « L'œuvre de ce missionnaire n'a été jusqu'à présent qu'une série non interrompue de douleurs, de fatigues et de peines. » Telle est en effet l'impression qui se dégage de la lecture des intéressants rapports que M. Pfrimmer put envoyer au Comité à des intervalles éloignés.

Arrivés au Cap le 27 mai 1840 et à Port-Élisabeth le 8 juin, M. Pfrimmer et ses compagnons de voyage se rendirent à travers mille peines à Béthulie, où ils arrivèrent vers le mois de novembre. A peine remis de ses fatigues et d'une maladie qui en était résultée, M. Pfrimmer se remit en route. Il avait été appelé par la décision du Comité et de la conférence à fonder une station parmi les *Korannas* de Mamousé, résidence du chef chrétien Mosheu, située sur la rivière Hart, dans le territoire qui porte maintenant le nom de *Stellaland*. Les pérégrinations qu'il dut faire pour rejoindre son poste appartiennent à ce que l'histoire de notre mission contient de plus émouvant et de plus triste. La partie de l'Afrique où voyageait M. Pfrimmer, le nord de l'État-Libre actuel et le sud du Béchuanaland, était alors dans l'état où M. Coillard a trouvé les bords du Zambèze il y a quelques années. Le pays était infesté par les lions ; la vie des missionnaires était une lutte continuelle contre les obstacles de toute nature. A la fin, après mille retards,

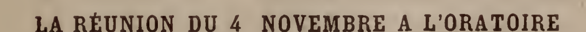
M. Pfrimmer put fonder, en juillet 1841, la station de *Friedau,* à trois journées de Mamousé et à 50 ou 60 lieues de Motito.

L'activité de M. Pfrimmer à Friedau dura quatre ans, pendant lesquels les voyages et les travaux matériels absorbèrent une grande partie de son temps et de ses forces. Les encouragements ne lui manquèrent pas; mais la part des épreuves fut la plus forte. Aussi la note de la résignation domine-t-elle dans les lettres de M. Pfrimmer, qui respirent d'ailleurs une vive piété.

Rappelé en Europe par des circonstances particulières, M. Pfrimmer dut quitter sa station en juillet 1845; ses collègues constatèrent à plusieurs reprises les traces bénies de son travail, auquel le Comité de son côté tint à rendre hommage. Dès lors la carrière de M. Pfrimmer n'appartient plus à l'histoire de notre Société; ajoutons cependant que, après avoir été pendant trois ans le suffragant de M. Petit, pasteur à Reims, il accepta, en 1852, la mission de faire, pour le compte du Comité, une enquête sur la possibilité d'établir une mission en Algérie. Il s'acquitta de cette tâche d'une manière remarquable; son rapport concluait d'ailleurs en conseillant d'attendre encore, ce qui fut fait.

M. Pfrimmer a consacré aux travaux du pastorat la dernière partie de sa vie. Il laisse le souvenir d'un ministère béni. Sa bonté envers les indigènes, lors de la grande famine de 1867-68, lui avait valu le surnom de *père des Arabes.* Que sa famille reçoive l'hommage de notre sympathie et de nos regrets.

A. B.



LA RÉUNION DU 4 NOVEMBRE A L'ORATOIRE

A l'occasion du départ de M. et madame Jalla, le Comité avait résolu de convoquer les amis des missions en assemblée extraordinaire, pour recommander à leurs prières, non seulement le jeune couple partant pour le Zambèze, mais aussi l'ensemble de son œuvre.

Un nombreux auditoire a répondu à l'invitation de la Société.

M. Appia, qui présidait, a présenté au public le nouveau missionnaire, et a rappelé que, le jour même de son départ, notre sœur, Mme Viénot, devait s'embarquer de son côté pour Taïti. M. *Jalla,* que les Églises de Paris ne connaissaient encore que par le *Journal des Missions*, a rendu témoignage des sentiments qui l'animaient, dans une allocution que nous ne publierons pas, ayant inséré, il y a deux mois, celle qu'il a prononcée le soir de sa consécration. Nous n'en détachons qu'un passage, propre à donner une idée de l'ensemble.

« J'envisage comme un grand privilège, comme une grâce de Dieu, de pouvoir partir comme missionnaire. Je bénis Dieu de m'avoir enrôlé parmi les messagers de son Évangile et de m'avoir conduit jusqu'au point où je suis arrivé en dépit des obstacles que ma faible foi redoutait beaucoup. Oh! certes, quoiqu'à l'entrée de la carrière, je puis dire déjà combien le Seigneur est bon pour ceux qui se confient en lui, et se consacrent à son service. Il leur facilite tous les renoncements et leur rend au centuple ce qu'ils ont pu sacrifier pour lui. »

Le *directeur* répond à M. Jalla. Il lui remet d'abord, au nom du Comité, une Bible, sur la première page de laquelle a été inscrite cette parole connue de saint Jean : « La victoire par laquelle le monde est vaincu, c'est notre foi. » Ce passage sert de texte à l'orateur pour faire ressortir la puissance de la foi, seul moyen de servir efficacement une cause telle que les missions. L'histoire de notre Société n'en fournit-elle pas des preuves abondantes? La construction de la Maison des missions, la fondation de l'œuvre du Zambèze, ne sont-elles pas là pour montrer ce que peut la simple foi d'un homme qui ne regarde ni aux apparences, ni aux obstacles, mais uniquement aux ordres et aux promesses de Dieu? C'est cet esprit de foi que l'orateur souhaite au missionnaire qui va partir, comme il le demande à Dieu pour lui-même et pour tous ceux qui, à un titre quelconque, servent l'œuvre des missions.

M. Puaux a la parole. Il commence par donner à l'œuvre du

Zambèze un éclatant témoignage de sympathie ; après quoi, passant en revue nos diverses missions, il montre combien toutes elles nous sont chères. Le Lessouto, dit-il, est comme une province spirituelle de notre protestantisme français ; enfants, nous avons appris à honorer les noms des fondateurs de cette mission à l'égal des héros de notre Réforme. Faisant allusion à des accusations encore trop fréquentes, l'orateur montre le Comité, dès son origine, préoccupé de nos colonies, ne renonçant à fonder une mission en Algérie qu'à son corps défendant, et prouvant son patriotisme par son action à Taïti, au Sénégal et demain peut-être au Congo. L'esprit missionnaire, dit-il en terminant, fait partie de la meilleure tradition de nos Églises ; preuve en soient ces héroïques messagers de l'Évangile que Calvin envoyait sur tout le territoire de la France, malgré les gibets et les bûchers ; et ces courageux ministres qui, après la Révocation, rentrèrent en France pour la reconquérir à l'Évangile.

M. Charles Vernes entretient l'assemblée des récentes découvertes de Livingstone et de Stanley ; puis il expose avec une grande clarté les dernières expéditions de M. de Brazza, qui ont eu pour effet de créer au nord-ouest du Congo une France africaine peuplée de millions de noirs. Un autre recueil (1) publiant en ce moment une étude de M. Ch. Vernes sur ce sujet, nous ne citerons ici que la conclusion de son discours.

« D'injustes accusations ont circulé dans ces derniers temps contre les protestants de France. On leur a reproché dans de gros volumes remplis de récits mensongers, dans des conférences, dans des articles de journaux, de n'être pas assez patriotes et de ne pas s'intéresser comme ils le devaient à la grandeur de leur pays et à la juste extension de son influence au dehors. Ce sont là d'odieuses calomnies, dont il est aisé de faire justice. Nous pouvons en particulier, auprès de l'Équateur,

(1) La *Revue chrétienne*, livraisons de novembre et de décembre 1886.

dans les limites de cette belle colonie qu'on appelle aujourd'hui le Congo français, montrer deux tombes qui proclament le patriotisme des protestants français. L'une est celle de Rigail de Lastours, mort à son poste au bord de l'Ogôoué, dont M. de Brazza a pu dire : «M. de Lastours était un Français dans toute l'acception du terme, un de ces dévoués aux grandes idées, un de ces hommes au chaleureux courage, qui aiment leur patrie par-dessus tout. » L'autre est celle d'un ami que plusieurs parmi vous ont connu, Auguste Stahl, mort au Gabon avant d'avoir pu dépenser au service de la cause qu'il avait embrassée tout ce que sa généreuse nature, sanctifiée par une piété vivante renfermait d'amour et d'enthousiasme.

« Laisserons-nous à terre le drapeau tombé de ces mains défaillantes? Non, mes frères, nous le saisirons pour courir aux glorieuses et pacifiques conquêtes de la foi. Aux protestants persécutés par la France d'autrefois, la France d'aujourd'hui a rendu une patrie; montrons à cette patrie notre reconnaissance en faisant bénir son nom par ceux à qui nous annoncerons l'Évangile. Sur les bords du Congo, les protestants d'Angleterre, les protestants d'Amérique, les catholiques français sont à l'œuvre; ne refusons pas, protestants français, à cette grande œuvre les hommes et l'argent. En avant pour la gloire de Dieu et par la grâce de Dieu ! Nous aurons la joie de travailler au bien de la France, au salut des âmes, au relèvement d'un grand nombre d'hommes et à l'avancement du règne de Jésus-Christ. »

M. *Matthieu Lelièvre* ramène l'attention de l'assemblée sur la cause des missions dans son ensemble. Il rappelle la tentative de mission au Brésil faite par l'Eglise de Genève, sous l'inspiration de Coligny et de Calvin, puis il montre tout le bénéfice que nos Églises elles-mêmes peuvent retirer d'une œuvre qui est dans leurs meilleures traditions. Nous ne citerons ici que l'appel final de l'orateur.

« En avant! C'est le mot d'ordre qui retentit en ce moment sur toute la ligne de l'armée missionnaire. L'Angleterre chré-

tienne, qui dépense 25 millions par an pour ses missions, déclare qu'elle ne fait pas son devoir, et travaille à élever ce budget à un chiffre plus en rapport avec sa prospérité et qui ne fasse pas aussi pauvre figure à côté des 3 milliards 250 millions que les Anglais dépensent annuellement en alcool. Beaucoup de chrétiens d'outre-Manche font déjà bien leur devoir. On voit figurer sur les rapports des dons annuels de 125,000 fr.; ils sont rares, sans doute, mais ceux de 25,000, de 12,500 et de 5,000 ne le sont pas. Je connais beaucoup de petits bourgeois et de paysans aisés qui donnent leurs cinq livres sterling (125 francs) par an. J'ai été trois ans pasteur d'une Église dans l'île de Jersey, au milieu d'une population de langue française et de nationalité normande. Les 1,200 membres de cette Église donnaient annuellement de 12 à 13,000 francs pour les missions, soit plus de 10 fr. par tête, et ils appartiennent tous aux classes laborieuses et à la petite bourgeoisie.

« Il nous faut à tout prix inculquer à nos protestants un amour tel pour les missions, qu'il les dispose à leur faire des sacrifices d'argent sérieux. Il faut que cette cause nous prenne aux entrailles ou mieux encore à la conscience. Un retour à la piété de nos frères nous ramènerait à cet esprit de renoncement et de sacrifice, à ce zèle pour l'honneur de Dieu, qui les rendit si incomparablement grands. Que sont, après tout, les sacrifices que nous faisons pour cette œuvre, auprès du sacrifice que fait notre frère Jalla, et que font joyeusement tous nos missionnaires qui donnent leur vie et renoncent à tout pour porter l'Evangile du Christ aux peuples qui ne le connaissent pas? Nous avons des obligations envers Dieu aussi grandes que les leurs; Jésus-Christ n'a pas moins fait pour nous que pour eux, et, comme eux, nous nous devons à lui sans réserve. Dieu ne nous appelle pas tous sans doute à devenir missionnaires, mais il nous demande de lui faire, nous aussi, des sacrifices qui nous coûtent quelque chose. »

Une prière de M. Appia a terminé la séance. La quête a produit 504 fr. 30 c.

DÉPART DE MISSIONNAIRES

M. et madame Jalla, partant pour le Zambèze, ont quitté Paris le samedi 6 novembre. Ils se sont embarqués à Londres le 10. Les dernières nouvelles que nous ayons reçues d'eux sont datées de Madère et sont excellentes.

Quelques heures avant de dire adieu à ces amis, nous avons accompagné à la gare Saint-Lazare madame Viénot, qui peut enfin rejoindre son mari après avoir été séparée de lui un an et demi. Nos prières l'accompagnent dans son long et solitaire voyage.

LESSOUTO

M. HENRY DYKE

L'accident survenu à cet excellent missionnaire est présent à tous les esprits. Après s'être écrié : Comment peut-il arriver à Morija qu'on se casse la jambe dans la neige! on se sera d'autant plus apitoyé sur le patient. Grâce à Dieu, le mal est à cette heure à peu près réparé. On en jugera par ces lignes que notre ami a écrites à son oncle, M. Casalis, le 14 octobre :

« L'épreuve a été bien grande. Pendant quelques semaines j'ai cruellement souffert; il s'en est écoulé plus de sept avant que j'aie pu quitter le lit. Cela provenait surtout de ce qu'il y avait dans la fracture une esquille qui tendait à se déplacer et menaçait de perforer la peau. Je n'oublierai jamais les peines que mon cousin Eugène, le docteur Casalis, s'est données pour me guérir. Maintenant les os sont ressoudés, et, quoique les fragments ne correspondent pas entièrement, et qu'il y ait un cal intermédiaire, la direction générale est bonne, et il ne paraît pas y avoir de raccourcissement du membre.

« Après trois mois de reclusion, je me trouve fort heureux de

pouvoir aller par-ci, par-là, avec des béquilles, voir ce qui se passe autour de moi et m'occuper un peu. Je puis aussi prendre l'air au moyen d'un petit phaéton que nous avions procuré à ma mère pour les jours où ses douleurs ne lui permettaient pas d'aller à pied à l'église. J'ai pu de la sorte aller une fois au service et assister la semaine dernière à l'examen public de nos écoles qui a eu lieu dans le temple. J'espère donc que bientôt rien ne m'empêchera d'aller partout comme autrefois.

« Un autre grand soulagement pour moi, c'est que je n'ai pas eu à me préoccuper de mes élèves, grâce au secours de notre chère Aline Mabille, qui m'a parfaitement suppléé. Une ou deux fois seulement, on est venu chercher auprès de moi quelque leçon spéciale.

« Dix de nos jeunes gens se préparaient pour l'obtention du brevet et l'examen devait se faire le 26 septembre. Nous ne connaîtrons que dans quelques semaines le résultat définitif; mais des représentants du gouvernement qui ont assisté aux épreuves ont déclaré que les progrès ont été considérables. Nous croyons que quelques-uns de ces jeunes gens deviendront de fidèles serviteurs de Dieu.

« Samedi, un télégramme nous a apporté la nouvelle de l'heureuse arrivée au cap de M. Germond et de sa famille. Ils seront à Thabana-Moréna dans quelques jours. Nous aurons en novembre une conférence extraordinaire pour nous entretenir de questions qui ne pouvaient pas être réglées avant l'arrivée de M. Germond.

« Notre frère Marzolff est tombé malade. On a pensé d'abord qu'il s'était foulé un muscle, mais il paraît que c'est du rhumatisme accompagné de fièvre. Le fait est qu'il souffre beaucoup et qu'il est très faible. On a dû le mener à Morija et le placer sous les soins d'Eugène. Ernest est allé chercher madame Marzolff, nous l'attendons aujourd'hui.

« La semaine dernière a été mauvaise pour la communauté de Morija. A peine sortions-nous des examens, qu'une grippe s'est déclarée; presque personne n'y a échappé. Pendant quatre jours Adolphe Mabille a été incapable de faire quoi que

ce soit. L'état de notre voisin M. Wells donne beaucoup d'inquiétude à notre cher docteur.

« Jusqu'ici, ma femme n'a pas cessé de se bien porter et j'en suis très reconnaissant. De cette manière, ma jambe cassée, les infirmités de mes vieux parents et les soins à donner à quatre enfants n'ont pas empêché les choses de marcher à l'ordinaire.

« Croyez toujours à la vive affection de votre neveu,

« H. Henry DYKE. »



NOS STATIONS DU NOMANSLAND

Ainsi que nous l'avons annoncé, nous commençons notre revue des stations du Lessouto par celles du Sud, ou, pour parler plus exactement, celles du Sud-Est. Les plus éloignées du centre sont, comme l'indique la carte (1), celles du district situé au delà de la grande chaîne des Drakensberge, et connue sous le nom de Nomansland.

Mafubé.

Mafubé est la plus orientale de nos stations. C'est un poste nouveau, créé récemment par M. I. Cochet, en remplacement de la station de Matatiélé, dont les circonstances nous ont forcé de nous défaire.

Nos lecteurs pourront se rendre compte de la façon dont l'œuvre se poursuit à Mafubé, en se reportant au rapport annuel de la conférence, publié il y a quelques mois dans ce journal (2). Nous n'avons pas reçu de lettre de M. Cochet

(1) Nous saisissons cette occasion pour rappeler que nous vendons, au prix de 1 *franc*, la carte du Lessouto, cartonnée et coloriée, avec les stations soulignées en rouge. Adresser les demandes à M. A. Boegner, directeur, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris. A la même adresse et au même prix, la carte du Sénégal. Il est impossible de suivre les travaux de nos missionnaires sans la carte.

(2) Voir p. 297 et 298.

depuis ce moment. Heureusement une lettre de M. Bertschy, en date du 8 septembre, dont le domaine confine à celui de Mafubé, nous permet de suppléer en partie à ce silence. M. Bertschy nous rapporte en ces termes un incident de voyage arrivé à M. I. Cochet, à deux de ses sœurs et à lui-même au cours de la traversée toujours difficile et longue des Drakensberge :

« ...Une de mes annexes se trouve au haut de la vallée de la Kuting (1), où vous avez passé vous-même pour aller du Lessouto à Matatiélé. Je m'étais arrangé pour y aller en même temps qu'Irénée Cochet, qui revenait de Béthesda, où il était allé chercher deux de ses sœurs, et s'en retournait à sa station.

« Nous partîmes d'ici un vendredi et couchâmes le soir chez Mosètle sur les bords de la Sébapala. Ces demoiselles eurent pour lit une peau de bœuf sur un tas de sacs de maïs; de notre côté, Irénée et moi, nous dormîmes par terre.

« Dès l'après-midi de samedi nous arrivâmes au haut de la Kuting, dans mon annexe. La bonne femme qui nous reçut, pensant que sa maison n'était pas assez propre pour nous loger, avait eu la malheureuse idée de renouveler le jour même son parquet (2), de sorte que le sol de sa hutte était tout humide et que nous avons en quelque sorte couché dans la boue. Pour ma part, j'ai peu dormi, tant l'humidité me donnait froid à travers les couvertures.

« Dimanche, Irénée Cochet fit le service du matin et moi je distribuai la sainte Cène.

« Tout annonçait que le temps allait se gâter : peu à peu le vent amena des nuages chargés de neige. A notre réveil, lundi matin, nous vîmes les montagnes et les vallées couvertes d'un

(1) Rivière prenant sa source dans les Drakensberge, à peu de distance du col appelé Adam Kok's Pass, ou Ongeluk's Nek.

(2) On sait qu'au sud de l'Afrique le sol des maisons est recouvert d'une couche de bouse de vache mêlée à de la boue. Cet enduit, une fois sec, forme un parquet usité aussi dans les maisons des missionnaires.

blanc manteau. Nous étions à deux jours de chez moi; à deux jours aussi de Matatiélé; impossible d'avancer ou de reculer; nous changeâmes seulement de hutte pour être au sec.

« Mardi la neige tombait encore. Irénée et moi nous n'étions pas à plaindre : nous allions à la chasse, sans succès il est vrai, mais au moins la marche nous réchauffait le sang. Ces demoiselles gelaient dans leur hutte, et quand une âme charitable y faisait du feu, la fumée ne leur permettait pas d'y rester. Nous avions des provisions; malgré cela, il fallut tuer une chèvre; de plus, on nous apporta de la bière, du pain; bref, sous le rapport du régime, nous ne fûmes pas trop à plaindre.

« Jeudi enfin, le temps s'éclaircit. Tous nos plans étaient bouleversés : notre projet avait été de nous séparer dès lundi, Cochet, pour s'en aller franchir la montagne et rentrer chez lui avec ses sœurs; moi, pour me rendre sur une autre de mes annexes, chez le chef Mokuèna. Et voilà que jeudi, un autre contre-temps vient à la traverse de nos arrangements. L'homme qui devait accompagner Cochet se trouva malade. Impossible de s'aventurer dans les neiges sans un compagnon. Quant à moi, j'aurais pu m'en aller; j'avais mon garçon avec moi. Mais je crus bien faire d'offrir à Cochet de l'accompagner, pour ne pas le laisser plus longtemps bloqué dans la montagne; et voilà comment, ce jeudi-là, je me trouvai sur la route de Matatiélé.

« Il nous fallut sept heures et demie pour traverser la montagne, et cela sans desseller ; souvent nos chevaux avaient de la neige jusqu'aux genoux, mais ce jour-là ils se sont noblement comportés et leurs cavaliers aussi. Nous passâmes la nuit au pied de la montagne, chez un nommé Lébitsa. Le lendemain, il nous fallut encore une chevauchée de cinq heures pour arriver à Matatiélé. »

Nous avons pensé que ce récit d'une aventure, d'ailleurs assez rare en Afrique, intéresserait nos lecteurs, à défaut d'autres nouvelles récentes de M. Cochet.

Paballong.

On a vu, dans le rapport de la conférence (1), les importantes recrues qu'ont faites à Paballong aussi bien l'Église que la classe des catéchumènes. Peu de temps après ces faits encourageants, M. Christmann, dans une lettre du 4 février, nous en rapportait un autre, bien intéressant aussi :

« Il y a de cela moins de quinze jours, j'eus la visite d'*Adonis Yuale*, lecteur diligent, avide de la « *Petite Lumière du Lessouto* », et du livre par excellence, la Bible. Cet homme, intelligent, à l'esprit ouvert, m'avait dit un jour que son but unique dans cette vie était la richesse et l'indépendance. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je l'entendis me parler avec chaleur des bienfaits de l'Évangile, et des progrès qu'il fait faire à ceux qui se laissent éclairer par ses lumières ! Désormais, me dit-il, mes désirs se bornent à devenir un chrétien et un disciple de Jésus-Christ. D'autres païens monogames, qui sont un peu dans son cas, finiront, je l'espère, par prendre une décision semblable à la sienne.

« Quatre femmes n'attendent pour se joindre à nous que d'avoir obtenu de leurs maris l'autorisation de se mettre en règle avec notre discipline. »

Quelques mois plus tard, à la date du 9 août 1886, M. Christmann nous annonce qu'une de ces postulantes, *Mantakuana*, quatrième femme du chef Lébénya, a pu être admise dans l'Église, à la grande joie des missionnaires. « Le rang élevé de cette femme qui appartient par son sang à l'aristocratie du pays, non moins que sa piété irréprochable, pourrait, nous dit M. Christmann, devenir une grande bénédiction pour notre Église. A son baptême, où elle prit le nom d'*Elisabeth*, la chapelle de Paballong était comble, malgré un ciel gris et une grosse averse matinale, signe de bon augure d'après les idées indigènes. Quatre autres personnes furent admises ce jour-là

(1) Année 1886, p. 297.

dans l'Eglise, deux par le baptême, deux par la confirmation. Lébénya, qui dîna avec moi, était rayonnant.

« Huit jours après, une nouvelle réception eut lieu dans l'annexe de *Khabisong :* celle d'une vieille femme, malade au moment d'une réception antérieure à laquelle elle devait participer. Elle aussi reçut le nom d'Elisabeth. Le caractère général de l'œuvre dans cette annexe est réjouissant. »

M. Christmann termine sa lettre par deux nouvelles moins bonnes : la défection d'un évangéliste, qui a succombé à la tentation de prendre une seconde femme; et la mort de *Sétéfane Moraï,* le principal conseiller du chef Lébénya. Comme l'indique son premier nom, cet homme avait passé par le christianisme, mais il fut détourné des choses de la foi, soit par son goût exclusif dela politique, soit par l'exercice de la médecine indigène, où se mêlent toujours certaines pratiques de sorcellerie. « Il y a environ trois semaines, nous écrit M. Christmann, il a succombé, frappé par la foudre, à quelques pas de sa demeure, sous les yeux de quatre hommes qui n'ont rien eu. Il a été enseveli près de la résidence de Lébénya, par les ordres de ce chef, qui perd en lui un de ses meilleurs appuis. »



UN VOYAGE DANS L'ÉTAT-LIBRE

M. Dieterlen, ayant été invité à aller avec sa famille présider un mariage dans l'État-Libre, a fait de ce voyage un récit pittoresque qui nous a semblé de nature à intéresser nos lecteurs.

Hermon, 4 juillet.

Notre voyage a bien réussi, et nous sommes rentrés dans notre demeure, pleins de reconnaissance envers Celui qui a su nous garder de tout accident. Nous avons eu quelques moments difficiles, mais aucun mal ne nous a atteints. De telles expériences fortifient la foi de ceux qui croient à l'intervention

de Dieu dans toutes les choses de leur vie. Voici, du reste, le court récit de notre odyssée. Vendredi, à une heure, nous prenions place dans le cart qu'on avait envoyé pour nous chercher, attelé de quatre chevaux et conduit par un vieux Zoulou nommé Jonas. Nous eûmes de la peine à nous y caser, car il était très étroit, on n'était qu'à moitié assis; encore fallut-il que ma femme gardât tout le temps Robert sur ses genoux! Tout alla bien jusqu'au Calédon. Les chevaux descendirent le talus au galop; mais, au beau milieu de la rivière, ceux de devant prirent peur : c'était la première fois qu'ils devaient traverser une si grande rivière. Ils s'arrêtèrent, sautèrent sous les coups de fouet que je leur donnais, puis firent demi-tour à gauche, entraînant après eux ceux de derrière, puis le cart. La volte-face fut complète, et nous sortîmes de la rivière par le même chemin que nous avions pris pour y entrer. Il fallut que l'homme qui nous accompagnait se mît à l'eau et guidât les chevaux de devant en leur tenant la tête, et encore cela n'alla-t-il pas sans une vraie lutte au milieu du courant.

Nous passâmes la nuit chez un fermier nommé Hoffmann, grand ami des missionnaires, qui trouvent toujours chez lui l'hospitalité la plus généreuse.

Samedi matin, nous nous remîmes en route, mais si lentement, que nous nous prîmes à craindre de ne pas pouvoir atteindre Smithfield. Au beau milieu d'une descente sur laquelle Jonas ne pouvait qu'à moitié retenir ses chevaux, nous rencontrons un chenal destiné à amener dans le jardin d'un Boer l'eau de son réservoir. Le cart d'y faire le plongeon! Jonas disparaît : il a été jeté par-dessus bord comme son homonyme le prophète. Je veux saisir les rênes et n'en attrape qu'une, les autres sont tombées sous les pieds des chevaux. Ces derniers, se sentant maîtres de la situation, accélèrent leur allure et se dirigent vers un ravin capable de nous engloutir tous, cart, chevaux et hommes, sans que rien y paraisse. Las de tirer sur mon unique rêne, je saute à terre pour saisir les chevaux à la tête; mais ils s'arrêtent d'eux-mêmes au bord de la ravine. Anna et les enfants mettent pied à terre; nous rétablissons l'ordre dans notre atte-

lage. Jonas, un peu contusionné, se frotte le corps et nous nous résignons à continuer notre route.

Les heures passent, les chevaux faiblissent, et nous sommes encore loin de Smithfield. Arriverons-nous? n'arriverons-nous pas? et si nous n'arrivons pas, où coucherons-nous? Voilà des questions qui peuvent se vanter de m'avoir torturé l'esprit pendant des heures et fait broyer le plus noir des noirs. Que de reproches je me fis d'avoir entrepris ce long voyage en cette saison et d'avoir eu confiance dans des Bassoutos! Comment avions-nous pu nous lancer en pareille aventure? Qu'avions-nous fait de notre bon sens! Ce fut une vraie torture morale jusqu'à ce que nous nous trouvâmes sur la route que je connais, et que je pus constater combien d'heures nous avions encore à rouler pour arriver au port.

Le soleil se couche sous un ciel nuageux et pluvieux. Un des chevaux de devant ne va plus que grâce à mon fouet qui lui caresse continuellement la croupe. Finalement, nous ne voyons plus notre chemin et nous nous embourbons dans un trou d'où nous avons quelque peine à sortir. Puis nous ne voyons même plus nos chevaux!.... Mais nous sommes tout près de Smithfield. Isaac, notre autre conducteur, chevauche devant nous et crie à Jonas où il doit diriger son attelage. Encore quelques minutes et nous nous arrêtons devant la maison de M. Lautré, où nous attendent bon feu, bon souper, bon lit, et surtout de bons et dévoués amis, avec lesquels nous comptons passer quelques jours de vacances.

Dimanche je fais deux services aux indigènes. Mardi, le mariage. Mercredi, une petite course en voiture pour visiter une ferme des environs. Les enfants jouissent de se trouver en ville; nous leur montrons tout ce qu'il y a à voir; nous admirons nous-mêmes bien des choses dont nous sommes sevrés au Lessouto. Avec quel plaisir j'ai regardé une petite machine à vapeur faisant marcher un moulin! J'avais apporté un cahier de musique (du Chopin) et je le jouai et rejouai sur le piano de madame Lautré avec délice. Nous rendîmes visite à une dame Harvey, grand amateur de fleurs, mais dont les six fillettes

valent plus que les plus belles fleurs. Nous admirâmes son jardin et fîmes un bout de causette intéressante.

Jeudi matin, nous remontons dans notre triste voiture; mais un nommé Simon Morouti nous attend à trois heures d'ici. Il a, dit-il, un meilleur cart et d'excellents chevaux qui nous feront arriver à Hermon le jour même, si cela nous convient : c'est lui qui sauvera l'honneur de la congrégation de Smithfield, honneur si souvent compromis par ceux qui m'ont cherché pour des mariages, etc., etc. Nous avons donc du courage et de l'entrain jusqu'à ce que nous arrivions au rendez-vous pour trouver que Simon y brille par son absence. Au bout d'une heure, il arrive, mais sans son huit-ressorts : « J'ai seulement remarqué hier que l'essieu de mon cart était gâté; mais peu importe, mes chevaux sont excellents », etc., etc. Je tourne autour des chevaux qui peuvent avoir beaucoup de vertus internes, mais dont l'apparence extérieure n'est pas rassurante. J'ai par devers moi des doutes sur la solidité de ces bidets tant vantés. Mais les doutes ne servent à rien : mieux vaut partir. Nous voilà donc confiés aux soins de Simon, qui joue du fouet avec un entrain réjouissant. Cependant le soleil continue lui aussi à faire son bonhomme de chemin, sans cri ni fouet. Il baisse, il baisse, et nous n'arrivons pas au Calédon que nous avons déjà choisi comme le but de notre voyage d'aujourd'hui. Heureux serons-nous si nous atteignons la rive désirée et le toit de M. Robertson, meunier de l'endroit. Notre cheval gris est exténué et on a beau taper dessus, on n'en peut plus rien tirer. Voici enfin les maisons; nos chevaux ne veulent pas dépasser les premières pour arriver à celle où nous devons nous arrêter. Il faut leur administrer une rude correction pour vaincre leurs répugnances, ce qui attire sur le pas de leur porte les habitants de l'endroit. Mais enfin nous arrivons; nous demandons à mademoiselle Robertson de bien vouloir nous loger pour cette nuit, et elle nous reçoit le plus gracieusement du monde. C'est magnifique! Le soleil est couché, mais nous faisons cercle autour d'un bon feu de houille du Lessouto, et une femme cafre arrange sur la table un souper

auquel nous nous promettons de faire honneur. Nous ne pouvions être mieux reçus et passâmes une excellente soirée au coin du feu.

Le lendemain, vers dix heures, nous remontions dans notre carriole et nous traversions sans encombre le Calédon. Une courte visite au pasteur de Wepener et nous continuons. Nous faisons à pied la grande montée qu'il faut gravir pour arriver sur le versant du Lessouto, et la suivante. Les chevaux sont éreintés. Enfin le cart arrive sur la route; nous nous y empaquetons pour la dernière fois. Hermon n'est, du reste, qu'à un kilomètre ou deux d'ici; nous pourrions aisément y arriver à pied; mais que penseraient les Hermoniens de leurs compatriotes de Smithfield? Que deviendrait l'honneur de ces derniers? Simon tient à ce que nous arrivions à la maison dans sa voiture. Nous y arrivons, en effet : l'honneur est sauf, les chevaux épuisés, et nous, heureux d'en avoir fini, pour cette fois du moins, avec les aventures d'un voyage en hiver.

C'est curieux : on ne se corrige jamais de ses errements. Chaque fois que j'ai été à Smithfield pour des mariages, j'ai eu plus ou moins d'ennuis en route. Les Bassoutos sont de braves gens, mais il ne faut pas se fier à eux. A les entendre, leurs chevaux sont infatigables et leurs voitures de vraies berlines. Le fait est que leurs chevaux, en hiver, sont vite hors de service, que leurs voitures sont le rebut de celles des Boers, rapiécées sur toutes les coutures et menaçant de se rompre au premier choc. Quant aux harnais, c'est un paquet de courroies tenant les unes aux autres par des ficelles et qu'on raccommode tout en voyageant. Quoi d'étonnant si, dans ces conditions, les voyages sont assaisonnés d'épisodes plus ou moins agréables? Ce qui étonne, c'est qu'on s'y laisse encore prendre. Cette fois-ci, j'ai juré que c'était la dernière fois. En tout cas, je ne risquerai plus ma famille de cette manière : c'est trop imprudent.

H. DIETERLEN.



QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX OBSTACLES AUX PROGRÈS DE L'ÉVANGILE CHEZ LES BASSOUTOS (1)

IX. Décadence de l'État politique et social

(Suite et fin)

Sous l'influence dissolvante de la civilisation et du christianisme, — car lui aussi a eu sa part dans cette œuvre de démolition, — ces anciennes barrières des institutions patriarcales ont été ébranlées, l'antique sévérité de mœurs s'est adoucie, les liens de la discipline se sont relâchés ; la jeunesse, en particulier, s'est émancipée ; elle est devenue de plus en plus légère, dévergondée, immorale, et, tandis qu'autrefois, par exemple, c'eût été une chose inouïe d'entendre dire qu'une jeune fille était devenue mère avant son mariage, le fait est si fréquent aujourd'hui que c'est à peine s'il est remarqué. C'est surtout le cas des Bassoutos établis hors de chez eux, dans la Colonie ou l'Etat-Libre, ou de ceux qui, dans ce pays, ont été sous l'influence du christianisme, mais sans l'avoir reçu dans leur cœur, et qui se sont plus ou moins soustraits à l'ancienne discipline indigène et à ses salutaires entraves, sans que pour eux l'ancien état de choses ait été remplacé par un nouveau.

Ce n'est malheureusement pas d'une manière purement négative, et uniquement par ce qu'elle leur a ôté, que notre civilisation a été préjudiciable aux Bassoutos ; mais c'est aussi par ce qu'elle leur a apporté. Bien qu'infiniment préférable, considérée en bloc et dans son ensemble, à l'état primitif des indigènes, elle leur a donné le spectacle de vices ou de raffinements dans le vice qui leur étaient encore inconnus, tout en leur procurant des moyens bien plus énergiques de les satisfaire. Les Bassoutos ont pu voir chez les blancs de nouvelles

(1) Voir année 1885, pages 20, 23, 51, 97, 178, 243, 415 ; année 1886, pages 318 et 420.

formes d'égoïsme, de sensualité, d'avarice, qui s'imposaient à eux en quelque sorte, par ce prestige des mœurs d'une race supérieure, dont la haute intelligence et la merveilleuse industrie les éblouissaient. Avec ce génie d'imitation qui est le propre des peuples enfants, et qui les porte trop souvent à prendre justement de leurs modèles, et encore en l'exagérant, ce qui est le moins digne d'être imité, ils n'ont été que trop prompts à suivre tous ces mauvais exemples; et tandis que, chez ceux qui les leur donnaient, le vice trouvait comme un contrepoids dans la voix de la conscience, ainsi que dans ces notions d'honneur et de respect de soi-même qui étaient chez eux les restes d'une éducation première, et les meilleurs éléments de cette civilisation européenne dont ils étaient encore imprégnés, en sorte qu'ils ne s'y livraient pas toujours autant que leurs mauvais instincts auraient pu les y porter, les indigènes, eux, du moins un trop grand nombre, s'y abandonnaient avec toute l'ardeur irréfléchie de leur race, sans retenue, comme sans remords. Voilà, sans doute, comment il se fait que le contact des blancs et leurs importations ont presque toujours un effet fatal sur les tribus indigènes; et ainsi s'explique un phénomène aussi douloureux qu'étrange, c'est que, tandis que ces poisons d'une civilisation avancée que les colons européens inoculent à ces races encore jeunes et vigoureuses ne réussissent pas à tuer nos vieilles nations européennes, ils tuent souvent ces races en fort peu de temps. De même que ces prosélytes que les pharisiens allaient faire jusque parmi les nations lointaines, courant pour cela la terre et la mer, et qui, imitant les mômeries et le formalisme desséchant de leurs maîtres, sans savoir s'approprier ce qui restait encore en eux de sève morale et d'idées saines, fruit de l'éducation des siècles, devenaient, dit le Seigneur, dignes de la géhenne deux fois plus qu'eux-mêmes; ainsi est-ce un fait constant, et dont la pensée devrait faire frissonner quiconque a du sang européen dans les veines, que les natifs qui se corrompent en imitant l'exemple des blancs deviennent bien vite plus dégradés que n'étaient ces blancs eux-mêmes. « Malheur au monde, a dit Jésus, à cause des scandales! » Oui, mal-

heur à la race blanche, à cause du mal qu'elle a fait aux noirs! Envisagée à ce point de vue, que cette parole du Seigneur est terrible et solennelle! Qui en mesurera toute la portée?

II

C'est surtout depuis la découverte des mines de diamants que ces effets funestes du contact avec les Européens se sont fait sentir pour les Bassoutos. Dans ces vastes plaines du Vaal où erraient des troupeaux d'antilopes, on a vu s'élever soudain, comme d'immenses caravansérails, des villes populeuses, affairées, où se rencontraient des aventuriers venus de toutes les extrémités du globe, et où, à côté du luxe de l'Europe, on voyait s'étaler ces vices qui sont l'accompagnement ordinaire de la fureur des richesses, partout où le culte de Mammon peut s'afficher sans pudeur. C'est dans ce milieu que la jeunesse indigène de toute cette partie de l'Afrique, et plus spécialement des milliers de Bassoutos, ont été s'initier aux us et coutumes de la vie civilisée. Ils y étaient attirés tout d'abord par l'appât de salaires très élevés; puis la vogue s'y est mise, l'entraînement est devenu général. C'est en vain que ceux qui en revenaient, — car tous ne revenaient pas, — faisaient à leurs camarades un récit pathétique de tous les maux qu'ils avaient soufferts, leur parlant des accidents journaliers qui arrivent dans les mines, des ravages de la fièvre, de cette ville des morts (le cimetière), presque aussi peuplée, disaient-ils, dans leur langage habituellement exagéré, que la ville des vivants, ainsi que des actes de brutalité, de violence, d'injustice, dont ils auraient été témoins ou victimes, et qui parfois leur faisaient comparer la vie qu'on menait alors dans ces mines à un enfer; ces tableaux si effrayants ne décourageaient personne; c'était presque une attraction de plus; chacun voulait, à son tour, aller se brûler les ailes à cette flamme brillante qui le fascinait. On eût dit quelque chose de semblable à cet instinct mystérieux qui, jadis, poussait les barbares du nord de l'Europe vers les contrées du midi. Qui dira l'influence que ces « Diamondfields »

ont exercée sur tout le sud de l'Afrique (1) ? Pour les Bassoutos, ils ont été un peu comme cette boîte de Pandore de laquelle on disait qu'étaient sortis tous les maux. C'est là qu'ils ont pu se procurer ces milliers de fusils qui, en leur inspirant un sentiment tout nouveau de confiance en eux-mêmes, et excitant, par cela même, la défiance du gouvernement colonial, ont été cause de la dernière guerre, ainsi que de l'état de confusion dans lequel nous sommes encore aujourd'hui. C'est de là qu'un grand nombre d'entre eux ont rapporté des habitudes de vol, le goût des liqueurs alcooliques, et, tout dernièrement, cette petite vérole qui a causé tant de deuils dans ce pays. Et je ne parle pas de maladies plus hideuses encore, dont, il y a quelques années, les noms étaient encore ignorés des Bassoutos, qui se sont répandues parmi eux avec une rapidité effrayante, et rongent déjà au cœur toute cette tribu comme une lèpre. Enfin, c'est de ces mines de diamants que bien des jeunes hommes de nos Églises nous sont revenus, je le crains, avec des interdits sur la conscience et une activité chrétienne paralysée; et c'est au souffle débilitant qui nous venait de cette funeste région qu'il faut attribuer, en partie, l'état de tiédeur et de torpeur spirituelle qui s'était déjà emparé de nos Églises, lorsqu'en Europe on les citait encore en exemple, pour leur zèle et pour leur fidélité.

L'eau-de-vie a toujours été la ruine des tribus indigènes; elle menace de l'être également pour les Bassoutos. Tandis que, d'après les anciennes coutumes, l'usage de la bière eni-

(1) Tout n'est pas mauvais dans cette influence. On peut dire, en retournant le proverbe, que là où le diable bâtit une église, le Seigneur se construit une chapelle. Cela est vrai des « Diamondfields ». Là aussi, l'Esprit de Dieu est à l'œuvre; il y a lutte, réaction contre le mal; la parole de Dieu y est prêchée, et plus d'un indigène appartenant à telle tribu de l'intérieur non encore évangélisée a pu y entendre le message du salut. Je crois néanmoins que, s'il était possible de peser à la balance le bien et le mal, on trouverait que ce dernier l'emporte de beaucoup, et que les *champs de diamants* du Sud de l'Afrique, aussi bien que les mines d'or d'Australie ou de la Californie, sont un vivant commentaire de cette parole de l'Apôtre, que l'amour des richesses est la racine de toutes sortes de maux. L.D.

vrante était interdit aux principaux chefs, parce qu'étant les juges naturels et les conducteurs de leur peuple, ils devaient conserver toujours toute la lucidité de leur esprit, ce sont eux qui aujourd'hui, à peu d'exceptions près, lui donnent l'exemple de la plus honteuse ivrognerie. Qu'à tous ces désordres vienne se joindre le désordre politique, et l'on pourra se faire une idée de l'état de décadence dans lequel est tombée cette tribu (1) !

Nous avons déjà touché ce point à propos de la polygamie, dont l'effet inévitable, du moins chez les Bassoutos, est cette polyarchie, cette pluralité des chefs dont Homère déjà a signalé les inconvénients. Ajoutez à cela que, si le gouvernement patriarcal est bien beau en théorie, — et je ne doute pas qu'il ne le soit aussi en réalité, à l'origine des peuples, quand la première simplicité et les antiques vertus subsistent encore, — il devient bien vite le pire de tous, lorsque les mœurs se corrompent, et, qu'oubliant qu'ils devraient être les pères de leur peuple, les chefs s'en font les tyrans. Qu'on se rappelle qu'au Lessouto, ces derniers n'ont pas de liste civile; ils ne lèvent pas d'impôts, et, à part le fait qu'ils gardent pour eux les champs les plus fertiles et mettent plus que personne à contribution les pâturages, leurs revenus ne consistent guère que dans des corvées, des dons volontaires et le produit des amendes; autant de choses qui requièrent de la part de celui qui en bénéficie beaucoup de modération et de prudence. Supposons maintenant, comme il n'y en a que trop d'exemples, qu'un chef devienne l'esclave de la boisson, et tombe, par cela même, dans un état habituel d'abrutissement et de somnolence, non seulement toute la machine administrative et judiciaire sera enrayée dans son district ; car, au Lessouto, le chef est tout ; il est le centre vivant où tout aboutit et d'où tout émane, et,

(1) Ces lignes ont été écrites, ne l'oublions pas, avant la réforme qui s'est opérée parmi les Bassoutos à l'endroit de la boisson. M. Duvoisin lui-même a constaté cette transformation dans une lettre que nous avons citée dans le Rapport annuel de 1886, p. 22. (*Réd.*)

comme Louis XIV, il pourrait dire : « L'Etat, c'est moi » ; mais pour satisfaire son penchant et se procurer de l'eau-de-vie, tant pour lui que pour ces parasites, qui, d'ordinaire, tourbillonnent comme un essaim tout autour des chefs, on le verra commettre des exactions, recevoir des présents pour prononcer des jugements iniques, ou même faire une razzia et punir tout un village pour l'offense, souvent légère, de l'un de ses habitants. Et que serait-ce si l'on voulait parler des rivalités incessantes et des querelles, parfois sanglantes, entre les différents chefs, et dans lesquelles, il va sans dire, ce sont toujours les petits qui souffrent et paient l'amende !

Après une douzaine d'années de prospérité et de progrès en tout genre, pendant lesquelles le Lessouto a été l'enfant gâté de la Colonie du Cap, et comme l'échantillon, constamment cité et admiré, de ce dont elle était capable en fait d'éducation des indigènes, mais pendant lesquelles aussi le pouvoir des anciens chefs était virtuellement annulé, ils l'ont ressaisi soudain par le fait de cette malheureuse loi sur le désarmement et de la guerre qui en a été la suite, guerre qui, dans leur intention, sinon dans celle de la masse du peuple, a bien été faite dans ce but. C'est ce que n'ont pas su voir ces représentants du gouvernement colonial, qui ont cru qu'en faisant aux chefs concessions sur concessions, ils triompheraient de leur mauvais vouloir et les feraient rentrer dans l'ornière, et c'est ce qui explique pourquoi toutes leurs tentatives devaient échouer. C'est ainsi que les Bassoutos se sont trouvés avoir passé tout d'un coup, et même sans y prendre garde, du régime de la liberté civile et de l'entière égalité de tous devant la loi, à celui du bon plaisir. Ah ! si les chefs avaient été sages ! si en recueillant l'héritage de l'administration coloniale, ils en avaient conservé ce qui, par son excellence même et son adaptation à l'état des indigènes, était vraiment populaire et était déjà entré dans les mœurs, et s'étaient sincèrement proposé pour but le bien de leur peuple ! avec quel empressement il leur aurait obéi et rendu affection pour affection ! Mais ils n'étaient pas à la hauteur ; ils n'ont pas su comprendre leurs intérêts. Dans

l'ivresse de leur triomphe et de leur autorité reconquise, ils se sont hâtés d'en abuser, — je parle du plus grand nombre, — et ont réussi à dégoûter la meilleure partie de leurs sujets, qui, dans leur for intérieur, ne peuvent assez regretter l'ancien régime. Ce n'est pas qu'on puisse s'attendre à les voir se soulever. Pour qu'un peuple en vienne à cette extrémité, il faut qu'il ait le sentiment distinct de ses droits ainsi que de son existence propre et indépendante en dehors de son union avec ses chefs. Or, les Bassoutos n'en sont pas là; le besoin de dépendance est chez eux une seconde nature, et l'on peut dire que, déjà en naissant, ils ont au cou la marque du collier. Leur attachement à leurs chefs est essentiellement quelque chose d'instinctif, tel que celui que les abeilles ont pour leur reine. Jamais il ne leur viendrait à l'esprit qu'ils pourraient bien s'entendre et se concerter pour rompre le joug; tout au plus, s'il est trop gênant, essaieront-ils de s'y soustraire individuellement en changeant de maîtres. Lors donc qu'un Mossouto a été victime de nombreux actes d'oppression ou craint de l'être, il se détache de l'essaim, quitte son chef, se donne à un autre, ou bien transporte ses pénates sur la ferme de quelque Boer, de l'autre côté du Calédon. Quant aux autres, ils patientent, attendant des temps meilleurs; et il en sera ainsi jusqu'au jour où le répit que Dieu, dans sa patience, accorde à cette tribu et à ses chefs, étant expiré, et où une étincelle venant à rallumer la guerre qui est toujours dans l'air à l'état latent, ces derniers s'apercevront, mais trop tard, qu'ils se sont aliéné les cœurs de leurs sujets, et alors il ne faudra peut-être qu'un faible effort pour que tout s'effondre.

Si nous n'étions que des philanthropes poursuivant un but essentiellement terrestre; si nous nous étions donné pour mission, par exemple, de civiliser les Bassoutos et de les élever comme tribu, de manière à en former une nation prospère et indépendante, nous aurions bien sujet, à cette heure, d'être plus profondément découragés. Mais nous faisons une œuvre plus grande : nous sommes venus sauver des âmes. Or, de même que la décadence et la corruption de l'empire romain, lors de

la venue de Jésus-Christ, fut, entre les mains de la Providence, l'un des plus puissants moyens de frayer les voies à l'Évangile, nous avons la confiance qu'il en sera de même pour les Bassoutos; et tandis que le malheur des temps, l'état de trouble et d'anarchie où se trouve ce pays en portera plus d'un à détacher son cœur de la terre pour chercher une meilleure patrie, le sentiment de leur dégradation et de leur ruine morale en amènera d'autres aux pieds de ce Sauveur qui est venu chercher ce qui est perdu. Nous ne nous décourageons donc point, et malgré tout ce qu'il y a de mélancolique dans ce spectacle de l'écroulement d'une nationalité, si humbles et restreintes que soient ses limites, nous nous consolons à la pensée que le Seigneur trouvera parmi ces ruines bien des matériaux et des pierres vives pour la construction de son Église invisible, et que, s'il permet la destruction de l'antique état social et politique des Bassoutos, c'est qu'il veut établir parmi eux son royaume de justice et de paix.

L. Duvoisin.



MISSION DU ZAMBÈZE

LA VIE MISSIONNAIRE A SESHEKÉ

Pendant que M. Coillard faisait à Léaluyi le voyage dont nos lecteurs ont lu l'émouvant récit (1), que devenaient nos amis restés à Sesheké? Une lettre de M. Jeanmairet nous apporte la réponse à cette question. On verra avec quelles difficultés nos missionnaires ont à lutter pour faire pénétrer l'Évangile dans le cœur des Zambéziens. Il est bien vrai de dire que cet Évangile, avant de satisfaire les besoins qui sommeillent au

(1) Voir p. 392 et 424.

fond de tout cœur d'homme, doit commencer par les réveiller dans l'âme de ces malheureux indigènes.

Sesheké, 21 avril 1886.

... A côté des récits de M. Coillard, les nouvelles que je puis vous donner sont bien plates et méritent à peine d'attirer votre attention...

Pour commencer, je vous raconterai un triste incident qui est arrivé aujourd'hui même. A deux heures, Tahalima et Makapane assistaient à une leçon que je donnais à nos garçons; quelques heures plus tard le second était massacré dans le lelapa (1) de Ratau par ordre du roi.

Sesheké est dans un état bien misérable; toutes les huttes et les enclos tombent en ruines; l'herbe enfouit presque le village et la malpropreté est grande. Bien que les chefs soient ici pour la plupart, le village semble presque désert, car il n'y a que quelques esclaves des deux sexes qui les accompagnent.

Notre œuvre n'a pas été brillante ces jours-ci. Nous avons quelques personnes au service du dimanche matin, mais l'après-midi nos gens y sont généralement seuls et nous nous sommes mis à aller au village pour le second service, bien que nous craignions que cette démarche n'introduise de mauvaises habitudes de paresse chez les gens. A la prière journalière, nous avons d'abord eu quelques assistants; maintenant, nos garçons presque seuls viennent. L'école n'a d'autres élèves que nos gens et quelques désœuvrés qui se renouvellent chaque jour; de plus, je l'ai interrompue pendant un temps à cause de la maladie de nos élèves et ne l'ai recommencée que depuis lundi dernier. Je ne parle pas ici de Nguana-Ngombe et de Kamburu, deux jeunes gens au service de M. Coillard et qui sont aujourd'hui entièrement sous ses soins : ceux-là commencent à lire assez bien. Mes élèves à moi forment une population essentiellement flottante et leur science ne va pas loin.

---

(1) Enclos de roseau entourant les huttes.

Les chefs aiment à nous faire visite quand ils ne sont pas trop honteux de quelque méfait récent. Quand nous ne voyons personne, nous savons que les gens ont mauvaise conscience. Nos visiteurs se présentent souvent embarrassés et ne trouvent généralement à nous dire que des lieux communs. C'est chez eux qu'il faut voir les indigènes, ils y sont plus à leur aise, par conséquent plus intéressants, et montrent un réel plaisir à recevoir une visite, sans toutefois qu'ils sortent, dans leurs ques tions, du domaine des banalités.

Ratau fait exception à la règle. Il m'a souvent demandé comment, venant du nord, nous avions apparu par le sud et de quelle manière nous voyagions. Les étoffes sont pour eux un grand sujet d'étonnement, ils n'admettent pas qu'elles soient l'ouvrage de mains d'hommes; non, disent-ils, les étoffes viennent du fond de l'eau, et les gens qui voyagent avec des vaisseaux vont les chercher là. Tout ce qui est extraordinaire à leurs yeux est fait par les hommes de l'eau (*batho ba metsi*). Je crois que, dans leur esprit, ce sont des espèces de sorciers ou de divinités qui habitent le fond des eaux. Quand la conversation roule sur les coutumes ou les produits des Européens et sur les mœurs indigènes, le visiteur peut s'estimer heureux. Bien des indigènes ne sont capables que de grossières plaisanteries, et toute curiosité supérieure semble éteinte chez eux. Amenez-vous la conversation sur un sujet sérieux, l'entretien le plus animé prend fin, vos interlocuteurs prennent l'air de victimes et bientôt ils ne vous prêteront plus qu'une attention passive. Chose triste à dire, jamais je n'ai entendu un indigène me poser une question relative au message que nous apportons. Nous leur disons les choses les plus extraordinaires sans les émouvoir. Ils ne comprennent rien à ce que nous leur disons, sauf quelques points, et leur paresse est trop grande, même quand leur intérêt est excité, pour qu'ils fassent aucun effort pour s'éclairer davantage.

L'œuvre ne commencera sérieusement qu'une fois le village rebâti et les femmes et les enfants de retour. Je suis anxieux de savoir de quel esprit sera animé le nouveau Morantsiane,

un neveu du roi, fils de la reine-sœur (*Khosi ea mosali*, littéralement : le roi-femme), Makuae. Le roi paraît vraiment désireux de s'instruire et de ressembler à Khama. Son influence se fera-t-elle sentir jusqu'à Sesheké, où il y a de vieilles têtes peu friandes de nouveautés ?

Les chefs d'ici n'ont pas monté dans nòtre estime. Nous sommes persuadés qu'ils sont les recéleurs de tous les vols que nous avons subis; et leur mauvais vouloir à faire des poursuites et à punir les voleurs confirme nos soupçons à leur égard. Un point au moins a été gagné : ils ont appris aujourd'hui à avoir honte du vol. Lors de leur dernier haut fait, nous ne les avons pas vus de plusieurs jours, jusqu'à ce que, venant en procession comme des pénitents, les chefs ont fait acte d'humiliation pour le péché de leur peuple... le leur propre, selon toute évidence. Les chefs savent ce que nous pensons d'eux. Nous leur avons dit en particulier et en plein lekhothla : C'est vous qui êtes les voleurs, vos esclaves volent à votre profit. Notre droit de cité est acquis au milieu d'eux, et, vis-à-vis des chefs, nous jouissons d'une liberté de parole et d'allures inusitée en d'autres pays. Il est probable que l'excellent accueil que le roi a fait à notre oncle augmentera encore notre crédit et surtout, ce que nous désirons vivement, l'intérêt pour l'instruction et l'Évangile.

Le temps est court pour nous ; nous avons le sentiment d'être un peu comme l'oiseau sur la branche et nous voudrions que l'œuvre de Dieu se fît dans les cœurs. Tout ici est précaire : notre santé, nos biens, notre influence. Nous pouvons tout avoir aujourd'hui et demain avoir tout perdu. Notre tâche nous paraît surhumaine et nous avons besoin de nous cramponner aux promesses de Dieu pour ne pas tomber dans le découragement.

Un fait bien propre à relever notre courage est la bonne santé relative dont nous avons joui cette année. Si Dieu veut bien nous garder, n'est-ce pas qu'il a encore une œuvre pour nous, serait-ce celle de témoins méconnus de la vérité? Priez beaucoup pour nous. Nous avons de grandes difficultés quant

à l'œuvre proprement dite, et notre vie matérielle à elle seule nous donne beaucoup de préoccupations et absorbe une grande partie de notre temps.

Si je ne vous donne pas de nouvelles des évangélistes, c'est que je ne sais rien d'eux depuis assez longtemps. Il est probable que nous abandonnerons le poste de Mambova pour nous renforcer à la vallée ou à Sesheké. Le Dr Holub est toujours à Pandamatenga, et, dans une visite à Leshoma, il a perdu l'un de ses hommes d'une dysenterie, conséquence de la fièvre. Il a obtenu du roi la permission de traverser le pays pour se rendre chez les Machikouloumbos. Ma femme se joint à moi pour vous saluer bien affectueusement.

Votre affectionné,

D. JEANMAIRET.



TAÏTI

Séjour de madame de POMARET et de mesdemoiselles BANZET (1) et BOHIN à Mooréa.

Papétoaï, juin 1886.

Monsieur Boegner, directeur de la Maison des missions.

Bien cher frère,

Une de nos privations — tout le monde a les siennes,— c'est de ne recevoir que de loin en loin, à peine une fois par an, la visite de quelque ami qui rompe la monotonie de notre existence et qui nous fasse sortir un peu du cercle d'idées où nous nous mouvons dans nos relations continuelles avec les indigènes de notre île de Mooréa.

(1) Nous avons reçu dernièrement la nouvelle de la mort de madame Banzet, mère de notre institutrice de Papéété. Nous demandons à Dieu ses consolations pour la famille affligée, et en particulier pour mademoiselle Banzet, que le douloureux message atteindra dans quelques semaines.

Cet exorde a pour but de vous faire comprendre et partager la joie bien vive que nous avons ressentie, dernièrement, en voyant arriver chez nous des personnes qui vous sont chères et que nous aimons d'une affection fraternelle.

L'aimable compagne de notre cher collègue de Mataïéa fut la première, cette année-ci, qui vint égayer notre solitude. Sa récente installation dans ce district lui ayant causé beaucoup de fatigue, elle avait pensé qu'un séjour dans notre île paisible de Mooréa lui ferait quelque bien. Dès son arrivée, nous remarquâmes qu'elle avait un besoin considérable de repos et de distractions au grand air.

Il me fallut donc dire adieu à mon cabinet d'étude et donner vacance à mes élèves de l'école biblique.

Mais, hélas! la pluie et le vent contrarièrent beaucoup nos plans de campagne; il nous fallut même rester souvent à la maison.

Madame de Pomaret voulut bien se laisser retenir à Mooréa pendant deux semaines. De quoi aurions-nous causé pendant ces jours-là, sinon de la patrie et de nos familles respectives? sinon de nos missions en général et de l'œuvre spéciale que le Seigneur nous a confiée? Notre chère sœur se trouve heureuse dans son nouveau champ d'activité, quoique les obstacles n'y fassent pas défaut. Simple, pratique, patiente, dévouée, joyeuse, sachant prendre la vie par son bon côté, elle est de plus en plus l'objet de l'estime et de l'affection des indigènes.

Quelques jours après le départ de madame de Pomaret, mesdemoiselles Banzet et Bohin eurent l'amabilité de venir passer chez nous leurs vacances de Pâques. Elles avaient, à la grande joie de nos fillettes, amené leurs enfants adoptifs : Edmond Viénot et Louise Goupil, gentil petit couple tout étonné et tout heureux de pouvoir courir pieds nus et ramasser des coquillages sur le sable blanc de la mer.

Nos chères amies étaient excessivement fatiguées.

Il est difficile en France de se faire une idée un peu exacte du climat de l'île qu'on a surnommée le paradis terrestre et dont on a tant vanté la douce température! Ce qui est vrai, ce

que nous pouvons dire après une longue expérience, c'est que Taïti, pendant plus de la moitié de l'année, ne vous offre guère, le jour et souvent la nuit, qu'une chaleur énervante et débilitante. Il est vrai aussi que pendant trois ou quatre mois environ l'atmosphère en est assez agréable pour vous permettre de jouir de la vie et de se refaire un peu. Où il fait relativement frais presque toujours, c'est sur le bord de la mer, à l'ombre d'épais feuillages, grâce aux vents alizés qui y soufflent très souvent; mais ce n'est pas là ordinairement qu'on agit et qu'on enseigne. On ne peut perdre son temps dans cet endroit si délicieux qu'à la condition de se faire Taïtien, c'est-à-dire de n'avoir que peu de besoins, peu de goût pour le travail et peu de conscience.

La fatigue excessive qui s'était emparée de nos chères et dévouées institutrices avait sans doute pour principales causes l'atmosphère brûlante à laquelle elles n'étaient pas encore accoutumées, et la nécessité d'étudier la manière de prendre des élèves à demi civilisées, au caractère très indépendant, gâtées par leurs pères et par leurs mères, en un mot, si différentes de celles dont elles s'occupaient dans leur patrie.

Ce n'est pas tout.

Abusant de la bonne provision de forces qu'elles avaient apportée de leur pays natal et que leur voyage à travers l'Amérique et la mer n'avait fait qu'accroître, elles donnèrent, ces derniers mois, un tel coup de collier, qu'un certain épuisement, d'ailleurs très réparable, en fut la conséquence.

Ce temps difficile ne durera pas toujours. Bientôt, nous en sommes persuadés, l'œuvre qu'elles accomplissent leur procurera plus de plaisir et moins de fatigue. Avec toutes les qualités et l'instruction supérieure qu'elles possèdent, elles réussiront certainement et feront beaucoup de bien.

La semaine que nos amies passèrent à Papétoaï fut exceptionnellement belle. On en profita pour s'adonner à toutes sortes de distractions : promenades à pied, courses en pirogue, bains de mer et bains de rivière, causerie, lecture, rêverie en

présence d'une création admirable, repas à la taïtienne pris au bord de l'Océan, sur des feuilles de bananier et de bouraos, à l'ombre d'arbres bien touffus et agités par une brise rafraîchissante.

Nos chères visiteuses sont parties maintenant. Leur retour fut loin d'être agréable. La mer les secoua avec violence. Mais cette traversée si pénible est déjà oubliée : preuve en est le désir qu'elles éprouvent de faire, à la prochaine occasion favorable, plus ample connaissance avec l'île qu'elles n'ont pour ainsi dire qu'entrevue.

Que Dieu veuille les bénir, les fortifier et les conserver longtemps à son œuvre.

P. Brun.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

LES DERNIÈRES NOUVELLES. — LES ÉGLISES DE L'OU-GANDA. — MORT DE M. O'FLAHERTY. — EXPULSION DE M. ASHE ET CAPTIVITÉ DE M. MACKAY. — LE SUCCESSEUR DE L'ÉVÊQUE HANNINGTON. — AU TONKIN. — L'ÉGLISE MILITANTE. — DIFFICULTÉS EN SYRIE. — UN JEUNE NOBLE ÉCOSSAIS A ADEN. — TROIS MORTS SUR LA CÔTE D'OR. — LA SOCIÉTÉ DE BALE AU CAMÉRON. — UNE VIE MISSIONNAIRE REMPLIE.

La crainte de parler de choses inconnues et incompréhensibles a transformé nos chroniques missionnaires en aperçus historiques. Les noms des pays et des personnes d'outre-mer sont si étranges que la mémoire se montre rebelle à leur égard, surtout dans notre pays. Les cartes sont rares dans les

familles; l'habitude de les consulter est plus rare encore. Tout ce qui dépasse l'Europe demeure enveloppé d'une brume mystérieuse. Nous pensions donc faire un tour du monde et, par ce voyage circulaire, l'éducation des lecteurs du *Journal des Missions*. Chemin faisant, les indications historiques et géographiques ont embarrassé notre chronique. Nous voyagions péniblement. Les bagages étaient trop lourds. Les nouvelles proprement dites disparaissaient dans les explications. Cependant nous avions promis de tenir les lecteurs au courant des dernières nouvelles. Nous essayerons désormais de faire alterner des études d'ensemble sur les diverses régions missionnaires avec des revues qui mentionneront les faits et gestes les plus récents de l'armée des missions.

On se rappelle le martyre de l'évêque Hannington dans l'Ou-Ganda (1). La situation s'est aggravée dans ce pays pendant les derniers mois. Une lettre de M. Ashe, datée du 31 janvier dernier, contenait encore certaines nouvelles réjouissantes. Comme il était défendu aux chrétiens de se réunir chez les missionnaires, ils s'organisaient en petites congrégations. La lettre parle de ceux qui se rencontrent chez Noua, le chef des forgerons du roi, de ceux qui se réunissent régulièrement chez Nidza ou chez Mounyagga, le portier de l'enclos du roi, ou chez Sembera. Paul mentionne ainsi Aquilas et l'Église qui était dans sa maison, l'Église de la maison de Nymphas et celle de la maison de Philémon.

Peu après, on reçut la nouvelle de la mort du missionnaire O'Flaherty. Il avait passé près de cinq ans dans l'Ou-Ganda. Une tension d'esprit continue, les alertes et les crises incessantes, le climat énervant du pays avaient usé ses forces. Il rentrait en Angleterre et a succombé pendant la traversée, dans la mer Rouge, le 21 juillet dernier.

Dans une lettre du 7 avril, M. Ashe raconte que les rapports

(1) Voy. *Journal des Missions*, 1886, p. 108-118 et p. 279-288.

avec le roi restent tendus. On ne faisait que parler d'une guerre très meurtrière avec le roi de l'Ou-Nyoro. Les deux missionnaires avaient réussi à imprimer onze chapitres de l'évangile selon saint Matthieu, ainsi que cinq cents exemplaires des dix commandements, de l'Oraison dominicale et du Symbole apostolique.

Le 16 octobre enfin, une dépêche de Zanzibar au Comité de la mission anglicane a annoncé qu'une nouvelle persécution sévit contre les chrétiens indigènes; que M. Ashe a été expulsé de l'Ou-Ganda par ordre du roi; que, par contre, M. Mackay a été retenu de force. On attend avec anxiété une lettre explicative.

Deux jours après l'arrivée de la dépêche, l'archevêque de Cantorbéry consacrait à Londres le successeur de l'évêque Hannington, M. H. P. Parker. Il s'est embarqué à Brindisi pour l'Afrique orientale le 3 novembre. Dans une réunion d'adieux, le nouvel évêque de ce périlleux diocèse africain a rappelé qu'il lui en avait coûté beaucoup de quitter l'Inde, son premier champ de travail, pour répondre à l'appel du Comité; mais qu'après s'être décidé, il compte joyeusement sur les promesses de Dieu; il espère que comme jadis, aux temps apostoliques, la persécution ne servira qu'à affermir et à étendre l'Église.

Les nouvelles de l'Extrême-Orient sont plus graves encore. Mgr Puginier, évêque de Mauricaster et vicaire apostolique du Tonkin occidental, entrevoit pour l'Église et pour la France le plus sombre avenir dans son diocèse.

Voici une dépêche publiée par le journal *les Missions catholiques :* « Tanh-Hoa, en août, 700 chrétiens massacrés; 30 villages brûlés; 9,000 chrétiens affamés. Puginier. »

La persécution dont il s'agit paraît s'étendre à l'Annam et à la Chine méridionale.

Mgr Frichot, provicaire apostolique du Tonkin méridional, écrivait dès le mois de mai : Sur 428 chrétientés qui florissaient dans cette province, 264 ont été anéanties par le fer et le feu.

Depuis le mois d'octobre 1885 jusqu'à ce jour, le chiffre connu des chrétiens tués à la guerre ou massacrés s'élève à 3,354.

Il est difficile d'apprécier à leur juste valeur ces nouvelles. On ne peut que regretter les désastres dont elles apportent l'écho. Il y a certainement des âmes simples et pieuses, des martyrs parmi tous ces morts. Mais quelle effrayante leçon écrite en lettres de sang et de feu! Quel exemple des conséquences terribles encourues par la mission chrétienne lorsqu'elle contracte alliance avec la politique! La mission romaine au Tonkin a identifié sa cause avec celle de la conquête et de l'occupation française. Les chrétiens catholiques sont devenus un parti politique. Leurs compatriotes les accusent naturellement de félonie. Les missionnaires, portés et poussés par les circonstances, ont organisé militairement leurs chrétientés. On voit ces « messagers de paix » dans de singulières attitudes. Le P. Klingler, à la tête de ses élèves, emporte d'assaut divers points fortifiés; le P. Gras, chargé de défendre le fortin de Huân-Kièu, tombe mortellement frappé pendant une sortie qu'il commandait; le P. Arsec se plaint de n'avoir pu tirer sur les fuyards qu'il poursuivait avec ses chrétiens, parce que ses munitions étaient épuisées. Est-ce ainsi que l'Église doit être militante? N'a-t-il pas été dit à l'apôtre dont celui qui dirige ces missions prétend être le successeur : Ceux qui prendront l'épée périront par l'épée?

Lorsque de l'Indo-Chine on revient en France par la ligne régulière des paquebots, on passe, avant d'entrer dans la mer Rouge, devant Aden. C'est un volcan éteint rattaché par une étroite langue de terre à l'Arabie. La ville d'Aden est bâtie dans le cratère du volcan. Elle appartient aux Anglais depuis 1839 ; ils en ont fait une station navale fort importante.

On sait les difficultés que rencontrent les missions dans les pays soumis à l'Islam. Il y a quelques semaines encore, les représentants de toutes les missions chrétiennes en Syrie et en Palestine se sont vus obligés d'adresser par voie diplomatique à la Sublime Porte un mémoire urgent. Depuis longtemps ils sup-

portent des vexations sans nombre; récemment les autorités locales ont ouvertement violé les garanties accordées aux chrétiens par le hatti-houmayoun (édit de tolérance) de 1856. Nous aurons peut-être à revenir sur ces faits.

Jusqu'à ce jour aucune mission chrétienne n'avait osé s'attaquer au berceau de l'Islamisme, à l'Arabie. Il y a environ un an, l'un des fils du duc de Kintore, un jeune noble écossais, étudiait les langues sémitiques et particulièrement l'arabe à l'Université de Cambridge. Il s'intéressa au sort des musulmans. Il alla à Aden et examina la position. A son retour, il offrit à l'Église libre d'Écosse d'entreprendre, sous la direction du Comité des missions étrangères, mais à ses propres frais, une œuvre missionnaire dont le siège social serait à Aden. Le 5 octobre dernier, les offres de M. J. Keith-Falconer — c'est ainsi que se nomme le fils du duc de Kintore — furent acceptées. Le nouveau missionnaire est parti dans le courant du mois de novembre pour Aden, accompagné de sa femme et d'un médecin missionnaire, le Dr B. Stewart Cowen. Dans une réunion d'adieux, M. Keith-Falconer a exprimé l'intention qu'il avait de faire d'Aden une base d'opération; de distribuer dans cette ville fréquentée par beaucoup d'Arabes de l'intérieur des portions de l'Écriture; d'y établir un orphelinat, une école et un hôpital; enfin de pénétrer peu à peu, si possible, au cœur de l'Arabie. Il demande la prière de tous les enfants de Dieu pour cette entreprise.

Sur la côte africaine opposée à celle qui fait face à Aden, la mission de Bâle, dont il a été question dans le dernier numéro, vient d'enregistrer trois nouvelles victimes de la fièvre endémique. M. et madame Sieglé, l'un âgé de vingt-huit ans, l'autre de vingt-quatre, sont morts le même jour à Christiansborg (1) (Côte d'Or). Deux jours après, madame Müller a succombé ra-

(1) Voyez la carte de la Sénégambie et de la côte de Guinée publiée dans le *Journal des Missions*, en 1884; voir aussi p. 462, note 1.

pidement à Akropong, éloigné d'environ douze lieues seulement de la première station. Le Comité des missions de Bâle n'en étend pas moins son œuvre. Dans les premiers jours de novembre, cinq missionnaires sont partis pour le Caméron (dans l'angle du golfe de Guinée, en face de Fernando-Po). Ils doivent remplacer dans cette nouvelle colonie allemande les missionnaires baptistes anglais. Ceux-ci quittent Caméron pour aller renforcer leur mission du Congo. On espère que le climat au pied du mont Caméron (4,190 mètres) est moins insalubre que celui de la Côte d'Or.

Pour terminer, un fait apologétique.

Il est encore des gens sérieux qui doutent des résultats de l'œuvre missionnaire ou de l'activité des missionnaires. Qui oserait qualifier d'inutile une vie comme celle de ce missionnaire revenu récemment de l'océan Pacifique? Depuis 1859 jusqu'en 1871, M. Mac-Farlane, de la Société des missions de Londres, a travaillé à Lifou, l'une des îles Loyalty. Vers 1872, il se rendit avec des évangélistes indigènes chez les Papous de la Nouvelle-Guinée (sur la côte sud-est) et y fonda une œuvre bénie, réconciliant les clans ennemis en prêchant la paix de Dieu. M. Mac-Farlane a eu le privilège de créer un alphabet et les commencements d'une littérature pour quatre langues mélanésiennes; il a baptisé environ 5,000 indigènes convertis, dont beaucoup d'anciens cannibales; il a vu quinze Églises indigènes s'organiser et devenir à peu près indépendantes sous son ministère; il a préparé une centaine d'évangélistes et de missionnaires mélanésiens. Ne vaut-il pas la peine de vivre comme missionnaire?

F. H. K.

Le Gérant : Alfred Boegner.

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE DU SUD

EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

MISSION DU SÉNÉGAL

Pages

TAITI

KABYLIE

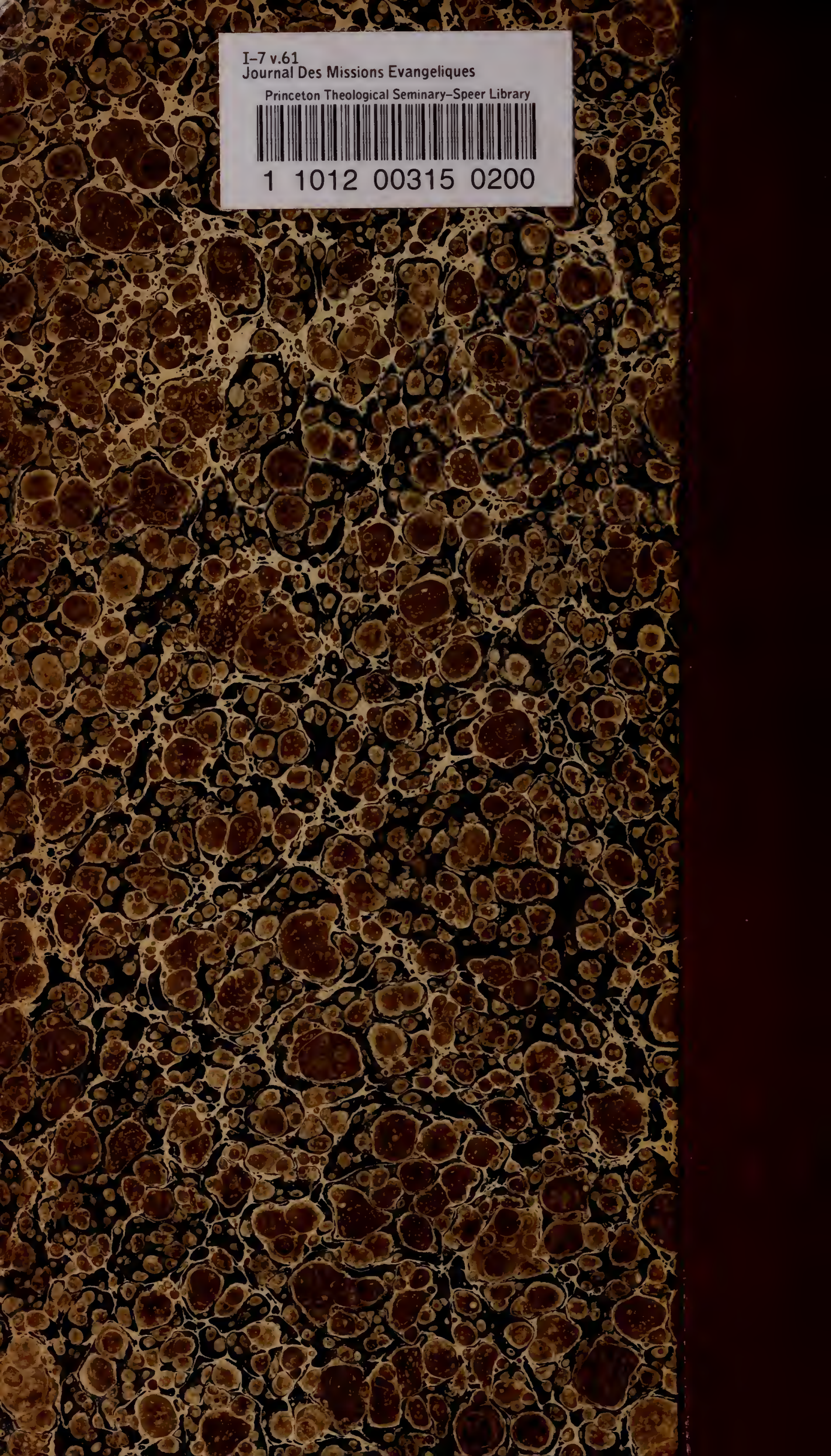
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

VARIÉTÉS

AVIS

GRAVURES ET CARTES

12468 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1886


I-7 v.61
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00315 0200